Digitized by Google

C 4158.18

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

JOHN HARVEY TREAT

OF LAWRENCE, MASS.

(Class of 1862)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

10.191

HISTOIRE DIPLOMATIQUE

DES

CONCLAVES

PAR

F. PETRUCCELLI DELLA GATTINA

MEMBRE DU PARLEMENT ITALIEN

PREMIER VOLUME

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

13, RUE DE GRAMMONT, 13

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1864

DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

c 172

Digitized by Google

HISTOIRE DIPLOMATIQUE

DES

CONCLAVES

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie Poupart-Davyl et Cᵉ, 30, rue du Bac

Digitized by Google

HISTOIRE DIPLOMATIQUE

DES

CONCLAVES

PAR

F. PETRUCCELLI DELLA GATTINA

MEMBRE DU PARLEMENT ITALIEN

PREMIER VOLUME

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

13, RUE DE GRAMMONT, 13

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1864

TOUS DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
NOV 22 1913
LIBRARY.
Treat fund
(4 vols)

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

—

Si j'avais voulu rester strictement fidèle au titre de cet ouvrage, j'eusse dû commencer le récit de cette histoire à la moitié du XV^e^ siècle. Les documents inédits que je m'apprête à publier datent de cette époque.

Il est vrai que, dans toutes les bibliothèques italiennes, dans la Bibliothèque nationale de Paris, dans le *British museum* et dans toutes les archives d'Italie et d'Europe, il y a des recueils de manuscrits qui racontent les conclaves, de Clément V à Clément XI. Il y en a même un recueil français et italien, publié à Cologne au commencement du XVIII^e^ siècle. Mais presque tous ces récits sont inexacts, ridicules ou passionnés.

Digitized by Google

C'étaient des conclavistes, des hommes de lettres, quelquefois des cardinaux eux-mêmes, qui prenaient la plume, sous l'impulsion d'un intérêt personnel, soit pour flétrir le parti contraire, soit pour masquer des intrigues, soit pour flatter et rehausser un personnage, en déshonorer un autre. Jamais le sentiment de la justice et de la vérité n'inspira l'écrivain. Visant à la plus froide impartialité, je ne pouvais donc suivre de pareils guides ni accepter sans contrôle ces narrations empoisonnées.

Si la papauté était encore une chose vivante, une force dans le monde, un danger pour l'avenir de mon pays, peut-être aurais-je encore trouvé dans le foyer de l'âme, parmi les cendres des passions politiques, une étincelle de colère et cédé peut-être à la provocation de la lutte. Le pamphlet se serait alors glissé, malgré moi, sous les formes sereines de l'histoire. Mais la papauté temporelle, quoi que l'on fasse et quelque retard que l'on ait mis à le reconnaître, la papauté temporelle a cessé d'exister. Je suis donc sûr de moi. Je ne dois plus combattre. Je dois analyser les causes de la mort de cette grande et puissante institution, laquelle a changé la trempe de la société humaine. Loin donc de ramasser des armes pour tuer un ennemi, je vais procéder contre les malheureux qui l'ont assassinée. Je ne suis ni un soldat, ni un bourreau ; je suis un juge d'instruction.

Il n'y avait qu'un moyen pour savoir, — je n'ose pas dire la vérité, mais quelque chose qui en approchât,

Digitized by Google

— et je l'ai pris. J'ai compulsé pendant deux ans les archives d'Italie, à Turin, à Parme, à Florence, à Naples, à Modène, les *Statepapers* en Angleterre; j'ai fait pratiquer des recherche en Espagne, à Paris, à Venise, à Milan, à Bologne, partout où je n'ai pu me rendre, et j'ai ramassé les documents qui pouvaient m'éclairer. J'ai lu plus de cent mille dépêches officielles, mémoires, considérations, instructions, comptes-rendus, commentaires, discours, *memorandums*, lettres, — tout inédit, — copiant ceci, faisant un résumé de cela, tamisant l'un par l'autre. Et de ces documents eux-mêmes je me suis méfié, car je n'ai admis que ceux qui portaient le cachet de la plus incontestable authenticité, c'est-à-dire lettres d'ambassadeurs, lettres de souverains, billets de cardinaux et de conclavistes écrits du conclave même. Avec cette masse immense de documents, avec ces notes parties de points, d'hommes, d'inspirations, d'intérêts si divers, j'ai corrigé, éclairé les récits des conclavistes, et les rejetant lorsqu'ils étaient ineptes, j'ai composé les miens. Pas un mot, pas un fait, pas une assertion qui ne pût être prouvée par une autorité incontestable. Je me suis effacé tant que j'ai pu. Je sais que je pouvais être suspect. Aucune de mes passions n'a été en jeu dans cette opération. Je n'ai fait usage que du jugement d'un collectionneur et de cette observation persistante, de cet esprit de synthèse indispensable à quiconque s'adonne à écrire une histoire politique.

Ce travail est l'épisode d'un ouvrage plus considérable qui ne peut être terminé que dans les archives du Vatican (1), *la Politique de la cour de Rome*. Pour le moment, je raconte l'histoire de l'enfantement des papes, — de la papauté derrière les coulisses. Et les coulisses se ressemblent toutes. Celles du sacré collége valent bien celles de l'Opéra.

Dans l'histoire ecclésiastique, dans les biographies des papes, cette partie de récit fut presque toujours négligée ou flétrie par un mot. Et cependant la papauté tout entière est là. Là on comprend son essence véritable. Là on surprend à nu sa pensée, sa vie, ses instincts. On devine, on lit, on voit son avenir. Derrière les murs du conclave, on trouve les hommes : lorsque ces murs sont tombés, on voit les masques, les rôles, les acteurs. Mais quand je dis les hommes, que

(1) Je me fais peut-être illusion, comme tant d'autres, sur les richesses historiques que doivent renfermer ces archives. Mais voici ce que dit l'ambassadeur de Venise, Paruta, dans sa relation au Sénat, à son retour de Rome en 1595 : « On ne conserve pas avec soin dans les archives publiques les pièces relatives aux négociations des affaires les plus graves qui ont eu lieu ou en cette même cour ou aux cours d'autres princes, par le moyen des nonces, des légats ou autres ministres du Siége apostolique. Plus encore, le pontife décédé, ses parents ou ses secrétaires, ou autres, emportent le peu de pièces qu'on en avait par hasard conservées, laissant seulement les choses passées par bulles ou brefs pontificaux ayant rapport à de nouvelles institutions, à des contrats ou à autres choses. » On trouve maints de ces documents éparpillés dans d'autres archives, mais en grande partie ils ont été détruits. De ces soustractions j'ai trouvé aussi plusieurs fois mention dans la correspondance du gouvernement de la Toscane.

Digitized by Google

l'on ne prennne pas ma parole à la lettre. Les prêtres, — et d'autant plus les cardinaux, — ne sont toujours que des hommes relatifs. Vous lirez dans l'Introduction jusqu'à quel point un cardinal, dans le conclave, peut se permettre d'être homme, — un homme tel qu'il sortit de la main de Dieu, tel que le façonna l'action de son organisme.

J'ai voulu publier cette partie de mon ouvrage aujourd'hui parce que je vois partout en Europe des esprits peu sérieux se donner sérieusement le mandat de draper la papauté de ses vieux oripeaux théocratiques du moyen âge. Que l'on voie donc cette papauté en robe de chambre, telle qu'elle est, avant de se présenter au monde grimée en vicariat de Dieu.

Mais je ne me suis pas arrêté à cela.

Si, aussitôt le rideau du conclave écarté, aussitôt annoncé par le doyen du Sacré-Collége que l'univers et la ville avaient un pape, j'eusse coupé court à mon récit, après deux ou trois conclaves, la narration serait devenue fastidieuse et monotone. Dans les conclaves, les personnages changent, mais il n'y a de changé que cela; car les astuces, les intrigues, les passions en mouvement peuvent former, comme les petits cristaux d'un kaléidoscope, des groupes et des figures diverses, mais elles sont toujours identiques. Les noms mêmes des acteurs ne varient pas : le nom, c'est un moule. Or, après avoir assisté à des discussions étranges, après avoir vu la société tout entière se mettre en émoi et attendre avec anxiété le résultat de tout ce

bouillonnement de cupidités qui enfièvre le conclave, la curiosité du lecteur eût été douloureusement heurtée, si j'eusse passé outre sans ajouter un mot sur l'homme qui avait triomphé. Il avait été précédé de tant d'espoir, il avait éveillé tant de convoitises et fait tant de promesses, il avait été poussé par tant de forces contraires et alliées, il portait l'empreinte de la lutte de l'Europe diplomatique et des ambitions éclopées ou satisfaites de tant d'électeurs éligibles... a-t-il répondu à l'attente? a-t-il pourvu aux exigences impérieuses de la situation dont il devait être l'expression et le produit légitime? a-t-il réussi? a-t-il succombé? Le lecteur eût inévitablement ressenti cette soif de l'âme et de l'intelligence, et partant le besoin de l'apaiser. J'ai cru le satisfaire en des proportions modérées. Il en est par conséquent résulté pour moi une double nécessité.

Si ma narration eût commencé au xv^e siècle, après le concile de Constance, à Martin V, j'aurais exhibé uniquement un tronçon de la papauté, une statue décapitée. Je résolus d'esquisser à grands traits l'image complète de cette institution, en sorte qu'il n'y eût aucune solution de continuité, aucune transition brusque dans le récit. J'avais, en outre, un devoir comme Italien, un devoir entrevu par Machiavelli et pas encore accompli jusqu'ici d'une façon pleine et dramatique, celui de raconter la rencontre de la papauté avec l'Italie et la synthèse ressortie de ce choc. Ce pas d'armes, cette action, cette réaction, c'est toute la vie de l'Ita-

lie. Quinet, cet auteur si populaire dans la Péninsule, a esquissé quelques scènes de ce drame titanique ; mais comme l'illustre historien avait une idée fixe, il subordonna tout à cette idée — splendide et profonde — mais personnelle.

Je raconte donc ce drame dans ses trois époques, et décris les personnages qui y jouèrent un rôle. L'action — l'attaque de la papauté — c'est l'histoire politique de l'Italie. La réaction — la résistance — c'est l'histoire de la pensée italienne sous toutes ses formes, du martyr italien sous tous les noms. Mon livre acquiert ainsi un ensemble, un fini, une harmonie dans toutes ses parties ; il devient un tableau, il a une fin ; je pourrais l'appeler : *La synthèse de l'histoire de l'Italie.*

Voyons maintenant, à vol d'oiseau, comment la papauté se forma ; comment on élit le pape ; quelles sont les lois générales qui présidèrent à ce duel à mort, de quinze siècles, entre la papauté et l'Italie.

INTRODUCTION

I

LE PAPE

I. Nature de la papauté. — II. Travail de la transformation de la papauté. Sa suprématie sur le concile; sur les patriarches de Constantinople. Progrès de siècle en siècle. Papauté au XIIe siècle. Le monde est son fief. — III. Les cardinaux. Les cardinaux au XVIe siècle selon les ambassadeurs de Venise et Philippe II. — IV. Vicissitudes du droit électoral des papes — jusqu'à Innocent II. — V. Origine du conclave. Le conclave; les bulles qui l'ont constitué : jugé par l'orateur vénitien Moccenigo. — VI. Art de faire le pape. Les factions du conclave. Les pratiques. — VII. Physiologie du cardinal papable; sa conduite; ses aventures : exemples. — VIII. Le cardinal papable de l'avenir; sa conduite. — IX. Les cardinaux chefs. Physionomie du cardinal neveu et du chef de faction. Exemples. Tactique. Évolutions. — X. Synthèse psychologique du cardinal neveu. Le cardinal protecteur. Le cardinal prince. — XI. Conduite du cardinal prince. Sacré collège des siècles passés; de l'actuel. — XII. Les cardinaux dépendants; les créatures; conduite du cardidal électeur; précautions et dangers. — XIII. Les conclavistes; leurs qualités morales et physiques. Ils font le pape. — XIV. Le conclave jugé par le cardinal de Burgos au XVIe siècle; par le ministre de Sardaigne à Rome au XIXe. Caractère de la papauté et ses différentes phases. — XV. Transfiguration du cardinal en pape. Cérémonies. Couronnement. Cavalcade à Saint-Jean de Latran. — XVI. *Papam habemus*. Qui est le pape d'après les ambassadeurs vénitiens et les cardinaux Commandoni et Burgos. Prix des cardinaux en conclave. — XVII. Action de la papauté sur le monde. Deux phases de l'histoire de la papauté. Ses relations avec l'Italie. Le pape se trouve en face de l'Italie

I

Il n'y a rien de si aisé que de bâcler une théorie nouvelle sur la papauté. La papauté est une institution prismatique qui se prête à tout, aussi bien aux élans de la gigantesque théocratie de Grégoire VII, qu'au rire de Voltaire et aux tours d'acrobate de de Maistre et de Gioberti. Mais prendre une facette pour le tout, c'est trop naïf.

En donnant aux faits leur valeur historique véritable, je crois que la papauté n'est autre chose qu'une institution oligarchique, laquelle travailla avec hardiesse et obstination à changer d'abord son caractère républicain en une trempe plus forte, la monarchique ; puis à se constituer monarchiquement, moins soucieuse du ciel que de la terre. Ce travail de composition dura jusqu'au XII^e siècle. Après quoi, à l'instar de la monarchie laïque, s'étant émondée de toute espèce d'opposition et solidement organisée, installée, la papauté s'aida de son mirage spirituel pour conserver, consolider, étendre, comme elle put, son pouvoir souverain.

Le monde politique bâtit son unité sur le cratère éteint de la liberté.

Cette histoire si simple, mais si embrouillée par les faiseurs de théories philosophiques et par les historiens théologues, cette histoire si unie résume toute la vie de la papauté. Les hommes qui en sont les acteurs se succèdent et passent, mais le but reste. Il reste le même. On dirait qu'ils concoururent l'un après l'autre

Digitized by Google

et tous ensemble à la réalisation d'un programme en airain, fondu dès les premiers siècles.

Je ne vais pas raconter en détail comment cette transformation primitive s'accomplit, comment l'évêque de Rome établit sa suprématie sur toutes les églises d'Occident et s'éleva sur son collègue le patriarche d'Orient, comment il fabriqua l'historiette de saint Pierre et de ses clefs, et les fausses décrétales, et la donation de Pepin et de Charlemagne, et le reste. Tout cela est du réchauffé, et cause aujourd'hui une nausée savante. On peut d'ailleurs lire, de première main, dans n'importe quelle histoire ecclésiastique, le récit, la confutation ou l'attestation de ces faits.

II

L'autorité d'abord, la suprématie ensuite de l'évêque de Rome se glissent dans le monde petit à petit. Ces évêques avancent cauteleusement, mais ils avancent toujours, ne laissant périmer jamais ce qui avait été acquis par toute espèce de moyens, sans scrupules, sans peur, quelquefois utilement pour le peuple, sans doute utilement pour l'institution. Le miracle de la persévérance accomplit et vivifie le miracle de l'audace. La conscience de la force et son audacieuse attestation la changent en droit.

Rien d'ailleurs n'était plus facile, surtout lorsque, le siége de l'Empire ayant été transféré à Constantinople, Rome se constellait encore du prestige de sa souveraineté cosmopolite, passée, mais ineffaçable dans l'âme des peuples. Car ce fantôme de lumière a voltigé

sur tous les siècles, et on le voit aujourd'hui encore se lever tout splendide au faîte du Capitole.

Prétendre à remplacer Rome et savoir se mettre à sa place, ce fut le comble du génie des successeurs de saint Pierre.

« Pendant une grande partie du IIe siècle, écrit Mosheim (1), toutes les églises continuèrent à être, comme auparavant, indépendantes les unes des autres, sans aucun lien d'association et de confédération. Chaque église était une espèce de petit État, gouverné par ses propres lois émanées ou proclamées par le peuple. Mais, après cette époque, toutes les églises chrétiennes de la même province se réunirent et formèrent une société plus large ou un État, et, à la manière des républiques confédérées, elles tinrent leurs assemblées à des époques déterminées et y prirent des délibérations pour le bien commun de tout le corps. Ces réunions furent appelées synodes, et par les latins, conciles. »

Voilà la première résistance que les évêques de Rome devaient briser : faire un coup d'État et se poser comme supérieurs, ou au moins comme les chefs de ces assemblées populaires qui jouissaient du pouvoir souverain. Venait ensuite la nécessité d'établir leur suzeraineté sur les patriarches de Constantinople, ou du moins d'avoir l'audace d'en proclamer le droit, pour s'attribuer, au moment voulu, la juridiction universelle. Jules Ier eut cette audace. Dans la lettre synodique qu'il fit écrire par le concile de Rome aux pères du concile d'Antioche, on dit formellement : « La coutume exige que l'on s'adresse, avant tout, à nous évê-

(1) *Histor. eccl.*, part. II, chap. II, 2.

Digitized by Google

ques de Rome, afin que l'on puisse, sur notre avis, décider ce qu'ordonnent la justice et la loi (1). »

D'autre part, l'Occident ne formant qu'un seul patriarcat, celui de Rome, cette prétention avait une ombre de légalité. En tout cas, la suprématie des évêques de Rome, observe Mosheim, « ne fut pas de pouvoir et d'autorité, mais de précédence parmi des frères associés, la même que celle de Cyprien sur l'église d'Afrique, qui, ne compromettant pas l'égalité des évêques, ne diminuant en rien leur liberté et leurs droits, lui conférait uniquement la faculté de convoquer les conciles, de les présider, et d'admonester fraternellement des frères. »

C'était au IIIe siècle.

Au IVe, on avait fait encore un pas; et au Ve, un tel pas, qu'en 466 le consul Prétextat pouvait s'écrier : « Faites-moi évêque de Rome et je me fais chrétien ! » Au IVe siècle, il y avait déjà eu deux antipapes! Je laisse parler toujours Mosheim :

« L'évêque de Rome était le premier par rang et par dignité. Cette prééminence n'était pas seulement fondée sur le sentiment populaire et sur un préjugé invétéré, auquel des causes différentes avaient donné origine, mais aussi sur ce qu'il excédait les autres évêques par la splendeur et l'étendue de l'église qu'il gouvernait, par la richesse de ses possessions et de ses revenus, par le nombre de ses ministres de toute espèce, par le poids de son influence sur le peuple, et par la somptueuse magnificence de sa manière de vivre. Ces indices de pouvoir et de grandeur mondaine exerçaient, même à cette époque, une grande fascination

(1) Epist. Julii ap. St. Athanas. in *Apol.* 2 *ad Arian.*

sur l'esprit des chrétiens. Mais les évêques de Rome n'eurent pas, en ce siècle, le pouvoir suprême et la juridiction de l'Église. Ils étaient citoyens de la République, et quoique très-honorés, ils obéissaient aux lois et aux ordonnances de l'empereur comme les autres citoyens. Les causes religieuses de quelque considération étaient jugées par des juges désignés par l'empereur, ou par des conseils ecclésiastiques ; celles d'importance secondaire, par les évêques, qui ne se considéraient pas comme tenant leur pouvoir de l'évêque de Rome, mais de Jésus-Christ, dont ils se disaient les ambassadeurs. Toutefois, dans ce siècle, les pontifes de Rome firent quelques pas encore pour établir leur domination ecclésiastique. »

Dans les siècles suivants, le VII^e et le VIII^e, la ville de Rome, ouverte à tous les barbares qui refluaient derrière les dernières légions romaines, au milieu de la désolation et des désastres, abandonnée par l'empereur, saccagée, incapable de ressusciter la république, s'était serrée autour du pape, croyant avoir le repos sous le gouvernement de son évêque, comme firent depuis quelques villes d'Allemagne. Et les papes, étayés par cette force, avaient lutté contre les patriarches de Constantinople, contre les évêques, les conciles, les souverains temporels, les Visigoths de l'Italie, afin de maintenir et d'augmenter leur pouvoir, de consolider leur suprématie. Rome fut ensanglantée maintes fois dans les bagarres des nouvelles élections de ces évêques, dont on se disputait avidement le siége.

Car, dès le septième siècle, ils avaient déjà poussé leur autorité si avant que le schisme entre les églises grecque et latine pointait définitivement. La route du ciel se bifurquait.

Les évêques de Rome avaient réussi à ne plus payer

Digitized by Google

à l'empereur d'Orient ce tribut en argent qu'ils lui présentaient en demandant la confirmation de l'élection. Grégoire II, que de Potter appelle « le véritable fondateur de la puissance réelle des papes, » avait déclaré que les biens ecclésiastiques étaient inaliénables. Ce qui touchait à Dieu acquérait le stigmate de l'éternité! Et ce fut un devoir que de donner sans cesse au clergé et un crime de jamais rien lui reprendre.

Grégoire III, en 740, propose à Charles Martel de se soustraire à la domination de l'Empire. Serge II avait juré fidélité au maître absolu de l'Occident, de Rome et de la Lombardie; mais il avait refusé de prêter serment à son prince immédiat, le roi des Lombards, avec la profonde prévoyance de constituer un jour l'édifice gigantesque du pouvoir unique, — le pouvoir pontifical élevé sur la ruine de tous les autres qu'il allait remplacer.

Charlemagne met le sceau de son épée à l'œuvre obstinée et hautaine des évêques de Rome et la légitime. A partir du VIIIe siècle, le pouvoir catholique vise à devenir la toute-puissance du monde. L'homme se masque en dieu. Les Francs deviennent le soutien formidable de cette nouvelle puissance dans ses luttes contre l'Empire et contre ses sujets; et l'œuvre du meurtre de l'indépendance de l'Italie par la France commence.

Les Bretons et les Scots, il est vrai, ne veulent pas reconnaître l'autorité des légats pontificaux; l'évêque de Ravenne, celui de Milan et autres évêques de l'Italie ne fléchissent guère; mais les Gaulois et les Espagnols, soucieux de leurs intérêts du moment, nullement prévoyants de l'avenir, secondent l'ambition des pontifes. Alors les conciles plient et le pouvoir temporel se constitue.

Digitized by Google

Sous Charles le Chauve, le pape devient souverain de Rome. Dorénavant on peut contester, on peut combattre cette souveraineté; mais on ne la domptera plus. Le cachet de l'Église est celui de la persévérance et de l'inflexibilité.

Au XII^e siècle, l'œuvre non-seulement est accomplie, le pape non-seulement est délivré de la dépendance de l'empereur, mais déjà il dispose des couronnes. Sylvestre II érige le duché de Hongrie en royaume, en faveur du duc Étienne. Léon IX donne aux Normands les terres qu'ils avaient conquises dans les Pouilles sur les Lombards. Urbain II prétend que toutes les îles lui appartiennent. Grégoire VII déclare tous les royaumes vassaux de saint Pierre, et investit les Espagnols des terres qu'ils pourraient conquérir sur les Maures, moyennant tribut, car les infidèles sont propriété de droit de l'Église. Et Boniface VIII (pour ne point parler des autres), paraissant en public, l'épée au côté et la couronne sur la tête, s'écrie : « Je suis empereur et pontife! La souveraineté de Dieu se substituait à celle du peuple. »

L'Église possédait, en outre des États d'Italie, Avignon, acheté mais jamais payé. L'empereur Charles IV avait donné Trente à Grégoire XII, en 1377. Robert Guiscard avait déjà donné Naples à Nicolas II, en 1062. La Russie était déjà fief de l'Église. Grégoire VII, écrivant au Grand Prince, avait dit que son fils, en venant *ad limina apostolorum, regnum illud dono sancti Petri per manus nostras vellet obtinere;* et qu'il le lui avait accordé. La Hongrie et le royaume de Dacie étaient fiefs de l'Église, ainsi que la Bohême, dont le duc avait été investi par Nicolas avec charge d'un cens de cent livres d'argent par an. Fiefs de l'Église étaient la Suède, la Norvége, avec un cens d'un denier par maison. Fief de l'Église était le Dane-

Digitized by Google

marck. Jean *Sans-Terre* lui avait soumis l'Angleterre. Ainsi le Portugal, qui depuis Alexandre III paya au Saint-Siége deux marcs d'or par an. Ainsi la Croatie et la Dalmatie, que leur duc donna à Grégoire VII, en 1076. Ainsi la Sardaigne, ainsi l'Aragon ; et Martin IV eut soin de le rappeler à l'ambassadeur du roi Pierre III. En un mot, la terre était aux pieds du pape, le pape était la tête du monde.

Voyons maintenant comment ce pape était élu, et comment on l'élit.

III

Parlons d'abord des électeurs. Les cardinaux se partagent en trois ordres : des évêques, des prêtres et des diacres. Le premier de l'ordre des évêques est le chef du sacré collége, ou le doyen.

Les cardinaux ont grandi en importance avec le pape, s'élevant avec lui. Ils sont maintenant ses électeurs, ses aides de camp et forment son sénat. Parmi les cardinaux, il y en a quatre qui exercent les fonctions les plus considérables, c'est-à-dire, le pénitencier, le vicaire, le camerlingue et le vice-chancelier, — dit *vice* par respect pour le pape, qui est censé chancelier de Jésus-Christ, et pour saint Laurent, qui est investi de cette fonction. Pendant plusieurs siècles, les papes eurent l'usage de vendre ces charges, ainsi que les autres emplois de la cour, et le prix en varia depuis 80,000 écus, — celui de trésorier et d'auditeur, — jusqu'à 30,000, — celui de *chierico di camera*. Le pouvoir des cardinaux eût été illimité ; mais nous verrons plus bas

à quoi les papes l'ont réduit. En tous cas, se regardant comme des princes électeurs et éligibles, ils exercent avec le souverain la double autorité.

On devient cardinal après avoir été nonce, secrétaire des sacrées congrégations ecclésiastiques ou civiles, et après avoir occupé les premières places dans le pouvoir judiciaire ou administratif, ainsi qu'après avoir été au service immédiat de la personne du pontife. Les papes pouvaient également élever un ecclésiastique à cette haute dignité pour son savoir et sa vertu ; mais ils se sont rarement souvenus qu'ils jouissaient de cette noble prérogative. On la croyait probablement une ironie.

Par une bulle de Sixte V, il devrait y avoir dans le sacré collége au moins quatre cardinaux moines.

Les cours d'Autriche, de France, d'Espagne, de Sardaigne et de Portugal ont le droit de nommer des cardinaux toutes les fois que le pape fait ce que l'on appelle une promotion générale. Ces cardinaux, quoique désignés sous le nom de cardinaux des couronnes, sont assimilés à ceux de Rome pour la dignité, mais non pas pour les émoluments. Le saint-siége ne leur accorde aucune provision, excepté dans le cas où leur promotion serait la récompense de fonctions exercées à la cour. Le Saint-Siége paye à chaque cardinal ce qu'il appelle, par une locution de cuisine, le *piatto cardinalizio*, le plat de quatre mille écus, auquel on ajoute le *rotolo*, c'est-à-dire mille écus, qui sont le produit des taxes, des jetons des consistoires et d'autres attributions. En général, il n'y a pas de cardinal qui ait moins de cinq mille écus, sans compter qu'ils s'attribuent les plus belles places, les meilleurs évêchés, les plus riches abbayes et les plus gros bénéfices de l'État et,

autrefois, du monde catholique. On peut calculer le revenu d'un cardinal de quarante à cinquante mille francs par an. Les cardinaux étrangers sont payés par leurs cours. Ils jouissent cependant, comme les autres, des évêchés et des bénéfices. Le cardinal *in petto* est celui dont le pape annonce en consistoire la création, sans dire le nom. Martin V introduisit l'usage de faire des cardinaux sans les publier; mais comme on connaissait leurs noms, il en arriva quelques désordres. Afin de les éviter, Jules II commença à se réserver ces noms *in petto*, ne permettant pas qu'on les sût avant le temps.

A l'époque du siége vacant, la souveraineté réside dans le sacré collége, au point, que les ambassadeurs mettent le genoux à terre, quand ils vont à l'audience du conclave, et ne se levent que sur un signe du doyen. Le camerlingue, avec les trois premiers chefs d'ordre, gouverne l'État dans les neuf jours des funérailles. Enfermés en conclave, les cardinaux gouvernent à tour de rôle, par ancienneté, trois par trois, dont un de l'ordre des évêques, un des prêtres, le troisième des diacres, se renouvelant de trois en trois jours. L'éligible doit être maintenant absolument cardinal, et, en tous cas, Italien, par une maxime adoptée après l'élection du Flamand Adrien VI. La France cependant, l'Espagne, le Portugal et l'Autriche, — en sa qualité d'héritier de l'Empire, — ont le droit de l'exclusion, c'est-à-dire, de déclarer, avant qu'un sujet n'ait eu le comble des votes, qu'elles ne le veulent point. Les autres cours, sans avoir le droit du *veto* obligatoire, peuvent faire faire des remontrances par leurs ministres ou par leurs cardinaux contre certains individus qui leur sont désagréables. Et l'on tient toujours compte de cette interdiction; car le temps a rac-

courci les bras du pape et allongé ceux des souverains.

Dans le conclave, avec les cardinaux, entre aussi le secrétaire de la congréation consistoriale, comme secrétaire du sacré collége en siége vacant, et il y devient secrétaire d'État.

Le nombre des cardinaux a varié, jusqu'à 1225, de vingt-huit à cinquante-deux ou cinquante-trois. Le concile de Constance le réduisit à vingt-quatre, et Paul II confirma depuis ce nombre. Sixte IV le ramena à cinquante-trois. Sixte V, par une constitution que ses successeurs ne respectèrent point, en fixa le nombre à soixante-dix, parce que soixante-dix furent les disciples du Christ. Maintenant le nombre en paraît limité à soixante-dix, dont six de l'ordre des évêques, cinquante des prêtres, quatorze des diacres. Urbain VIII, en 1630, changea leur titre d'*illustrissime* en celui d'*éminence*. Innocent III, en 1198, leur accorda les souliers et les ornements rouges. Innocent IV, au concile de Lyon, 1245, leur donna le chapeau de la même couleur; et Paul II, en 1466, les bas, les glands de leurs chapeaux, et les harnais de leurs chevaux, en voyage, rouges également. Leurs habits sont la soutane, l'aumusse, le rochet, la *crocea* ou chappe papale. Les réguliers ne portent pas de soie, mais l'habit de leur ordre, doublé de rouge, avec la barrette et le chapeau comme les autres.

Quand le pape élit des cardinaux, il en écrit les noms et les fait lire dans le consistoire, en disant : *Habetis fratres!* Si l'élu est à Rome, le cardinal patron le fait appeler et le pape lui donne la barrette rouge. Au premier consistoire il lui donne ensuite le chapeau. Jusque-là, le nouveau dignitaire demeure *incognito* et ne peut se trouver aux assemblées. S'il est absent, Sa Sainteté lui envoie la barrette par un de ses camériers

Digitized by Google

d'honneur; mais il est obligé d'aller chercher le chapeau à Rome.

Les cardinaux ont tous le vote électif et sont égaux dans la fonction de l'élection. Depuis Grégoire XV, le pape ne peut même plus les dépouiller du vote, par bulle, à cause d'indignité. Les éligibles sont appelés *papables*. Dans cette monarchie divine on a eu soin de brillanter les choses par les noms. Aussi, ce roi spirituel se nomme *pape;* ses ministres d'État, *cardinaux;* ses ambassadeurs d'un rang élevé, *légats à latere*, et ceux d'un ordre inférieur, *nonces apostoliques;* sa chancellerie s'appelle *daterie;* ses commissions, *congrégations;* sa cour suprême de justice, *rote;* ses conseillers d'État, *auditeurs de rote;* ses préfets, *légats;* ses décrets, *bulles*, ses ordonnances et ses rescrits *brefs*... Ces noms si simples n'inspirent-ils pas une confiance illimitée dans ce gouvernement paternellement céleste? Ne livrerait-on pas son âme, dans la plénitude de sa candeur, à des hommes qui paraissent élevés à une hauteur incommensurable de la terre, nageant vers le ciel? Eh bien, nous les verrons de près, ces hommes, nous les verrons à nu, en pleine poitrine, sur leur champ de bataille, au fort de la mêlée, en conclave.

Je vous épargne une dissertation sur l'origine des cardinaux, sur le nom et autres particularités. Il y a plusieurs traités sur ce sujet; les curieux peuvent les consulter.

Ce qu'étaient les cardinaux au XVI^e siècle, c'est-à-dire lorsque la cour de Rome brillait de sa lumière la plus éclatante, Philippe II nous le laisse entendre dans sa lettre singulièrement remarquable qu'il adresse au sacré collége, pour le conclave de Pie IV. Ce sombre roi engage les cardinaux à élire un pape qui, entre

autres.... *non inconsultè aut temerè novas conferat dignitates. Nam homines levissimi, adolescentes, ignari, improbi et litterarum imperiti pessimo exemplo fiunt cardinales* (1). Les ambassadeurs de Venise, en outre, nous l'apprennent, dans leurs relations au Sénat.

Luigi Moccenigo disait en 1560 : « Dans cette cour, toute espèce d'actions, vertueuses ou criminelles, de toute nature, font monter les hommes aux fonctions importantes. Il y a maintenant un cardinal qui, dans ce dernier conclave, a été candidat à la papauté, et cependant il débuta à Rome par être marmiton, — *squattero di cucina*, — et porter le panier après un maître d'hôtel; et il y en a plusieurs autres encore qui sont arrivés à la pourpre *etiam* sans aucun indice de vertu, et d'autres par des vices et des mauvaises œuvres. Les choses de cette cour consistent souvent en pure et simple fortune, dont la plus grande c'est de se trouver au service d'un cardinal qui devient pape, ou de ses neveux. On a vu souvent qu'il importait peu que la faveur vînt par le vice ou par la vertu, car les papes veulent faire cardinaux tant qu'ils peuvent de leurs amis, dépendants et obligés, afin de s'en servir sans danger dans leur vie, et laisser après leur mort une clientèle à leurs neveux. On a vu toujours cela, — sans exception de Paul IV, qui posait pour un saint et un dieu sur la terre. — Pour favoriser sa famille, Paul a nommé cardinal un soldat assassin — *omicidiario* — et infâme par plusieurs raisons, et puis encore quelques autres de ses domestiques de très-basse condition, et ignares de tout, — tels que Spoleto, Pisa et Con-

(1) *Archives de Florence.* Conclavi e negozi con la corte di Roma. Filza 7 inserto, n° 4.

Digitized by Google

siglier. Le père de ce dernier vendait du poisson à Rome, et lui, il arrangeait des tonneaux dans la rue, — sans parler qu'il était trigame. Ces personnes plébéiennes ont une meilleure chance pour être élues pape; car, selon l'usage, les nobles et les illustres, ne pouvant se faire nommer eux-mêmes, penchent à faire élire un homme ignoble, et mieux encore s'il a été leur domestique, ou de leur maison, — ce que me dit un soir Farnese, en conclave, lorsque je lui parlais de Pisani. Il m'affirma carrément que, s'il pouvait faire le pape, il aurait fait, avant tout, Montepulciani, qui avait été son maître d'hôtel — *mastro di casa.* »

Cinq ans plus tard, Jacopo Saronzo, déplorant à son tour devant le sénat la décadence de la cour de Rome, disait : « La pauvreté des cardinaux a été occasionnée par deux causes : la première, parce que le moyen de donner des bénéfices bien riches a manqué, comme on le pouvait lorsque l'Angleterre, l'Allemagne et d'autres provinces importantes obéissaient au saint-siége, et que l'on pouvait donner trois ou quatre bénéfices ou évêchés par cardinal ; l'autre cause est que le nombre des cardinaux a augmenté jusqu'à soixante-quinze, ce que l'on n'avait jamais vu. En outre, il n'y a plus aucun prince qui leur fasse de cadeaux et qui les investisse de bénéfices, ainsi qu'usaient largement Charles V et la cour de France. Maintenant, non-seulement ni l'un ni l'autre ne donnent plus rien, mais on défend à leurs sujets d'accepter le chapeau de cardinal (1). Les cadeaux cessés, ont aussi cessé les dépen-

---

(1) Quant aux cadeaux publics, jusqu'à un certain point, Soranzo avait peut-être raison. Quant aux pensions et aux cadeaux cachés, j'ai trouvé dans les archives italiennes des centaines de

dances, — quoique ceux qui ont des bénéfices ou des évêchés dans les États des princes restent toujours dépendants. La cause de ce changement des souverains, c'est le peu de force qui est resté aux pontifes, et pour cela ils se soucient peu de gratifier les cardinaux. Et les rois d'Espagne sont si grands, que les papes doivent bien se conduire avec eux, surtout s'ils veulent grandir leur maison. Le roi de France s'est éloigné de Rome, ayant chez lui des désordres de religion... Les cardinaux se sont donc sevrés tous, au moins en public, de toute espèce de plaisirs, et l'on n'en voit plus ni masqués, ni à cheval, ni en carrosse courir dans Rome avec des femmes, ainsi que l'on faisait naguère; mais à peine s'ils vont tout seuls, dans des voitures fermées. Les banquets, les jeux, les chasses, les

---

dépêches, principalement des princes de Florence, qui prouvent le contraire. Pour le moment, je donne ces dépêches, en chiffres, du chevalier Viuta, envoyé extraordinaire du grand-duc Ferdinand à Rome, pour le conclave de Léon XI :

« Extrait. Rome, le 6-8 avril 1605.

« ... Le cardinal de Montalto pense que le temps est arrivé de relever le crédit de Votre Altesse en cette cour par l'argent et le savoir-faire — *giudizio*. Il faut de suite donner deux mille écus à Panfilio (ensuite Innocent X) et lui en promettre autant tous les ans. Les Français offrirent à Gallo quinze cents écus d'or du soleil, et les Espagnols sont en émulation avec eux à qui gagnera le plus de cardinaux ; mais il faut faire vite. Votre Altesse doit également gagner Arrigone ; et à celui-ci aussi il faut donner deux mille écus sans lui demander quittance ni obligations. Montalto est sûr que Arrigone ou Borghèse sera pape (celui-ci en effet fut Paul V). Don Virginio Orsini voudrait que l'on engageât Borghèse par deux mille écus. Et je pensais en moi-même, maintenant que la crainte du pape a cessé, que Borghèse pourrait de nouveau recevoir la pension et surtout avec augmentation. On peut arrêter aussi Deti, mal satisfait d'Aldobrandino ; mais il est si pauvre, que mille écus ne lui servent à rien. Le dommage de

Digitized by Google

livrées et tout autre luxe ont entièrement cessé (1)...

Enfin Paolo Tripolo, pour ne pas multiplier les citations, en 1576, disait : Les cardinaux, du temps de Pie IV, atteignirent le nombre de soixante-seize, et s'il eût vécu, il avait l'intention de le porter à cent. Il y en a maintenant soixante-quatorze. Parmi eux, il y en a de nobles et d'illustres, d'autre de condition plébéïenne — *infima;* quelques-uns riches depuis 20 jusqu'à 80,000 ducats de revenus, d'autres médiocres, d'autres pauvres, mais ceux-ci peu nombreux. Plusieurs sont docteurs en droit,— *leggisti*, — car cette profession à la cour de Rome, plus que toute autre, se fait valoir : aussi on y trouve très-peu de théologiens

cette acquisition ne serait ressenti que par le seul Aldobrandino, auquel nous ne devons aucun respect; sans parler qu'il faut le faire, dit Montalto, le plus secrètement possible. Si Pii n'a pas été accaparé, on peut penser encore à lui. Montalto proposait encore Monopoli ; mais il doute que l'Espagne ne l'ait déjà embrigadé. Comme Votre Altesse se rappelle, j'ai la gracieuse mission de lui acheter des cardinaux. Mais il faut que je sache si Votre Altesse se contente du prix de deux mille écus, comme j'entends entonner, et pas moins. Ayant à prendre cardinaux, et Riano, de sa part, pourrait me proposer des vendables — *guadagnabili*, il est nécessaire que Votre Altesse m'ordonne et me fixe la somme précise qu'elle veut y mettre tous les ans, aux taux de deux mille écus, comme j'ai dit. On peut sonder encore Visconti. Il suffit que Votre Altesse me fixe la dépense, qu'elle en soit contente, et puis qu'elle nous laisse faire. Je me réglerai sur l'avis de Don Virginio et du marquis de Riano, sans que l'un sache de l'autre. Quant aux mariages, — *parentadi*, — Sa Sainteté s'entendra avec Votre Altesse pour les intérêts de la famille... En ce moment on nous rapporte que les Français ont donné provision à Bevilacqua, Gallo, Visconti et Cesis, à la raison de quinze cents écus d'or du soleil par an pour chacun d'eux. » — *Archives de Florence*, Filz. 3,664, vert.

(1) Et ici aussi Soranzo généralise trop. Venise, certes, se soucia peu d'avoir des papes dévoués, mais l'Espagne, la Toscane, la Savoie, l'Empire, s'en soucièrent beaucoup.

et aucun d'eux bien remarquable. Quoiqu'il n'y ait plus de faction des princes, le roi catholique exerce sur le collége une très-grande autorité, non-seulement parce qu'un si grand nombre de cardinaux sont ses vassaux, mais parce qu'il a de nombreux bénéfices, et beaucoup de cardinaux en espèrent de lui. Et il faut ajouter qu'il n'y a pas de cardinal à Rome qui ne reçoive de lui quelque profit et utilité, ne fût-ce que par l'extraction des vins du royaume de Naples, que l'on accorde tous les ans à chacun d'eux, ce qui, en le vendant comme ils font tous, leur rapporte deux cents ducats. Il arrive de cela que chacun, à qui mieux mieux, cherche à donner satisfaction à S. M. C., et celui qui ne s'y prête pas par amour obéit à la peur. Car, tombant en disgrâce de ce prince, il faut renoncer à être pape. Et Votre Sérénité se rappelle de quelle façon, en ce dernier conclave, Granvelle fit entendre à Farnèse, qui plus que tout autre aspirait à la papauté, qu'il ne convenait pas au service du roi qu'il se portât candidat et que, partant, il devait s'abstenir; et Granvelle poussa la chose si loin, qu'il en tira la conséquence que S. M. ne pouvait consentir à voir occuper ce siége par une personne illustre, d'autorité et de pouvoir. Et Farnèse eut à céder et à obéir (1). »

Voilà les électeurs. Comment les élections?

IV

Le pape est un prince électif que l'on peut considérer sous deux aspects : comme seigneur d'un État

---

(1) Relazioni degli amb. : Veniti. Collez. Alberi.

Digitized by Google

temporel restreint dans ses limites italiennes; et comme prince spirituel, dont l'autorité n'a pas de bornes dans le monde catholique. La consubstantialité de ces deux natures a été le levier de la puissance du pape : savoir les confondre à temps, le génie de la papauté ; et l'on ne s'est jamais laissé prendre à définir où l'homme cesse, où Dieu commence.

La méthode de l'élection de ce prince a varié, passant par plusieurs réformes. Le droit électoral a subi plusieurs vicissitudes. Dans l'Eglise primitive, vingt-quatre sénateurs, parmi les plus vieux, choisissaient leur chef. Et de cette façon les premiers successeurs de saint Pierre furent nommés. Mais comme ces augustes vieillards s'accordaient rarement sans brouille sur ce choix ambitionné, le peuple et le clergé, qui devaient approuver l'élection, y voulurent participer. La raison d'Etat conseilla plus tard à l'empereur d'y intervenir à son tour. Il commença à y prendre part en effet en 351, par Libère Ier, et en celle de Damase, 366, et en celle de Félix II, 355, par la révolution de Rome. Atalaric, fils de Théodoric, régla l'élection des papes par un édit rédigé par Cassiodore, et Jean II s'y soumit. Théodoric avait fait juger Symmaque par ses *missi dominici*. Bélisaire avait exilé Sylverius, et aucun ne s'avisa de contester ce droit. Justinien exigea vingt livres d'or pour confirmer l'élection et expédier les lettres patentes. Et c'est à cause de cela que, pour attendre ces lettres, jusqu'à Benoît II, 684, il y eut toujours un intervalle entre l'élection et la confirmation. En 379, Pélage II fut nommé sans le consentement de Maurice et en l'absence de ses représentants, parce que Rome était assiégée par les Lombards. Il envoya cependant l'archidiacre Grégoire, afin de calmer l'empereur. En 684, sous le pontificat de Be-

noit II, Constantin III ordonna que le pape fût élu selon le rite ancien, par le peuple et par le clergé, sans la confirmation de l'empereur et de l'exarque. En 800, dès Charlemagne, l'autorité de l'empereur dans l'élection fut confirmée par cent cinquante évêques; et ce prince en investit à son tour le peuple et le clergé, en se réservant l'approbation. Pascal Ier fut élu sans cette ingérence, en 817. Mais il envoya des légats à Louis le Débonnaire, afin de lui annoncer son élection, en déclarant qu'il n'entendait pas offenser la majesté de l'empire. Louis accepta les excuses, mais il écrivit au peuple et au clergé de Rome de respecter les droits impériaux.

Constantin Pogonat avait déjà délié les pontifes de l'obligation de la servitude du tribut.

Adrien III, en 884, établit que le droit électif était du peuple romain et du clergé, nullement de l'empereur; et Formose, en 991, se fait élire par le peuple et par le clergé; Jean XII, par protection et prépotence d'Albéric, sénateur de Rome. Les marquis d'Etrurie et les comtes de Toscanella avaient créé et déposé, à volonté, des papes abominables.

Deux cardinaux invoquent Othon II. Il vient en Italie, dépose Jean, et reprend en droit, pour lui et ses successeurs, le pouvoir électoral. Il se contente cependant que le peuple élise et que lui, Othon, confirme. Léon VIII, en 964, arrache le vote au peuple et au clergé romain, et, par décret, investit l'Empereur seul du droit d'élire le pape. Henri, duc de Bavière, nommé à l'empire, le rend au peuple et au clergé. Henri III et Henri IV le reprennent. Etienne IX se fait sacrer en présence des ambassadeurs de l'empereur. Nicolas II, 1059, dans le concile de Latran, fait décider (décision 23) que l'élection appartenait aux cardinaux : *In pri-*

Digitized by Google

mis cardinales episcopi congregati de electione tractarent, more episcopali clericos cardinales adhiberent, sic reliquus clerus et populus romanus ad consensum novæ electionis accedant.

L'intervention du peuple, de l'empereur et du clergé causait des inconvénients, offensait les intérêts des chefs de l'Eglise. Ils ne se sentaient pas maîtres. Déjà Simmaque avait défendu de trafiquer des *pratiques*. Nicolas II frappe le premier coup pour expulser les intrus. Mais il ne l'ose pas pleinement, car, tout en donnant la prééminence aux cardinaux, il ne déroge pas aux droits impériaux et laisse au peuple et au clergé celui de valider le choix.

En 1072, les cardinaux élurent Grégoire VII, avec l'intervention du clergé, par ces mots : « Nous, cardinaux de la sainte Eglise romaine, clercs, acolytes, sous-diacres et prêtres, en présence des évêques, des abbés et de plusieurs autres personnes ecclésiastiques et laïques, élisons dans l'église de Saint-Pierre *in Vicula*, ce 27 avril 1072, à véritable vicaire du Christ, Hildebrand... »

En 1126, le peuple romain s'attribue le droit exclusif d'élire le pape. Innocent II, qui se brouille avec lui, l'excommunie et le prive du droit électoral ainsi que les chefs du clergé. L'élection reste donc exclusivement aux cardinaux. En sorte que Célestin II, 1143, est le premier pape nommé par les seuls cardinaux, quoique que quelques-uns des principaux chefs du clergé de Rome fussent aussi admis par tolérance à donner leurs avis. Mais cette tolérance, elle-même, était un embarras. Alexandre III, en 1178, fait un décret dans le concile de Latran par lequel il exclut complétement et définitivement le clergé et le peuple romain, et fixe aux deux tiers des votes

Digitized by Google

des cardinaux présents l'élection canonique du pontife.

Le nombre des cardinaux cependant et le *minimum* des votes ne fut établi par personne. Et voilà pourquoi nous voyons Boniface VIII élu dans un conclave de dix-huit cardinaux; Boniface IX, dans un de treize; Benoît XII, dit antipape, de quatorze; Innocent VII, par sept votes Grégoire XII, par quatorze; Martin V, par trente-deux; Nicolas V, par dix-huit... et ainsi de suite.

Luce III, en 1181, est le premier qui est élu selon le décret d'Alexandre. Honorius III, en 1216, Grégoire X, dans le concile de Lyon, en 1274, ordonnent que l'élection ait lieu en conclave. Auparavant, le collége se réunissait pour l'élection à Saint-Pierre, au Latran, à la Minerve, et, si l'on était loin de Rome, le conclave devait avoir lieu où le pape était décédé. La cathédrale de l'endroit servait de salle d'assemblée. Raison pour laquelle les négociations subissaient toute espèce d'influence.

Innocent V fut le premier pape élu en conclave, en 1276.

Adrien V, avant son couronnement, abolit la bulle de Grégoire X, mais l'acte était nul en lui-même. Jean XXI, qui lui succède en la même année 1276, reconfirme la bulle grégorienne, et Clément V en fait autant à son tour, dans le concile de Vienne. Viennent ensuite Clément VI, Pie III, Jules II, Pie IV, Grégoire XV, Urbain VIII qui, par bulles, font subir au rit de l'élection des changements successifs et le réduisent à peu près à la forme définitive actuelle.

Adrien I^er^ fut le premier qui prétendit le baiser du pied. Il prétendit aussi le rang de prince, mais il reconnut toujours l'empereur d'Orient pour souverain.

Digitized by Google

Charlemagne adjugea au Saint-Siége une pension de 1,200 livres. Étienne fut le premier qui se fit porter sur les épaules, après l'élection, en 752, ce qui s'appelait l'exaltation.

Le second concile de Lyon établit l'usage d'attendre dix jours, après la mort du pape, avant de procéder à la nomination d'un successeur et à d'autres règlements.

Depuis Serge II, 844, les papes ont pris l'usage de changer leur nom après l'élection. Adrien VI cependant conserva le sien.

Benoît XII, en 1334, fut le premier qui se couronna du trirègne.

Léon VIII, en 963, fut celui qui brisa la crosse que les papes avaient portée jusque-là à l'instar des autres évêques.

Quant à l'âge de l'éligible, Jean XII fut créé pape à dix-neuf ans ; Benoît VIII, à douze.

Furent papes, sans être cardinaux, Nicolas II, Alexandre II, Calixte II, Eugène III. Puis, après Alexandre III, n'étant pas cardinaux, furent papes :

Urbain IV, élu par huit cardinaux, et il amena les Français en Italie :

Grégoire X, selon Bzovius, élu par compromis entre six cardinaux, après un siége vacant de deux ans, avec dix-sept cardinaux en tout :

Célestin V, élu après de longues discussions, par onze cardinaux ; et ce fut lui qui perdit une pierre de la mitre papale de la valeur de six mille écus d'or. Puis Clément V.

Puis Urbain V, élu à cause de la discorde de vingt cardinaux. Pétrarque eut la pitoyable idée de lui reprocher de ne pas se rendre en Italie. Urbain V y alla. Mais, quoique sainte Brigite l'eût menacé d'une

mort soudaine, ainsi que le lui avait révélé Jésus-Christ, s'il retournait à Avignon, Urbain y retourna et ne mourut point.

Enfin, Urbain VI.

Le pontificat le plus court fut celui d'Étienne II, qui dura trois jours. Le plus long, celui d'Adrien Ier, qui régna vingt-trois ans, dix mois et dix-sept jours, six jours de plus que Sylvestre Ier.

Le siége vacant le plus long fut celui de Grégoire X, puis ceux d'Innocent IV, de Célestin V, de Jean XXII, de Martin V. Depuis, aucun ne dépassa six mois. Les siéges vacants les plus courts furent ceux de Léon IV, de Jean XIX, de Grégoire VII, de Célestin II, élus le même jour.

Sixte II, philosophe athénien converti, prit le premier un nom de pape porté par un autre avant lui. Lando fut le dernier qui eut un nom nouveau.

Martin II fut le premier mauvais pape.

Occupèrent le siége sept moines sans interruption, depuis Alexandre II, jusqu'à Calixte II.

Léon IX s'attribua le premier le droit de transférer le règne d'un prince à un autre.

Deux papes furent fils de pape : Saint-Sylvestre, fils du pape Ormide; et Jean XI, fils du pape Serge.

Voilà les vicissitudes du droit électoral et de la grandeur des papes. Voyons maintenant les règles, les moyens, les artifices de l'élection.

V

Le conclave, canoniquement organisé par Grégoire X, commença de fait à sa propre élection, en 1270. Clément IV était mort à Viterbe. Les cardinaux, ne pou-

Digitized by Google

vant s'entendre sur le choix du successeur, se disposaient à partir. Saint Bonaventure persuade aux Viterbois de fermer les portes. Le peuple goûte le conseil, et, signifiant à ces électeurs qu'il ne les laissera plus sortir du palais des congrégations qu'à élection faite, s'y constitue à garde permanente. Cette détermination, cependant, ne hâte rien ni n'affaiblit la discorde. Le cardinal de Porto s'écrie un jour, après deux ans d'une clôture inutile, que le Saint-Esprit ne serait jamais descendu au milieu d'eux, tant que resteraient des toits. Les Viterbois prennent au mot la plaisanterie du cardinal. Ils découvrent le palais. Mais cette mesure elle-même serait restée stérile si, à la fin, on n'eût diminué le nombre des plats du dîner. La faim fut plus efficace que la pluie et le froid. Grégoire X resta élu. Il fit ensuite sanctionner la clôture, et le conclave eut un commencement légal.

Conclave est un mot latin composé, *cum clave*, qui s'applique à la fois à l'endroit et aux personnes qui s'y renferment. Pour nous, ce mot signifie seulement cette réunion de cardinaux qui se rassemble pour élire un pape. On donne le nom de conclaviste à ceux qui participent au conclave. Les conclavistes se divisent en trois catégories. Ceux de la première n'ont aucun but spécial apparent. Ils exercent au dedans le même métier qu'ils exerçaient au dehors; et ce sont : le médecin, le notaire, le théologien, le protonotaire, le confesseur, le chapelain, le secrétaire... La seconde catégorie se compose de cardinaux dont la mission est de créer le pape. Enfin, la troisième, les domestiques, ou les aides de camp des cardinaux. Or ceux-ci, quoique soumis aux règlements des autres domestiques, ont en outre, et peut-être principalement, l'office de faciliter les négociations de leurs maî-

tres (1). C'est cette classe d'hommes que l'on appelle principalement conclavistes.

D'ordinaire, on tient le conclave dans une aile du palais du Vatican, disposé à salles et à cellules. Chaque cardinal a une cellule composée de deux pièces, dont une pour lui, une pour ses deux conclavistes. Les cellules sont numérotées, et les cardinaux les tirent au sort avant de s'enfermer. Ils les font arranger et meubler à leur goût, de serge verte ou violette. Le mobilier du cardinal élu pape appartient de droit à ses conclavistes, ou plutôt aux premiers qui le pillent. Les cellules sont sombres. Les fenêtres en sont murées, et l'on ne laisse ouverts que les panneaux d'en haut qui donnent dans les corridors. Chaque cardinal a son arme sur la porte. La grande porte du dehors est fermée à quatre clefs.

Le doyen, ou le camerlingue, garde celles du dedans, le maréchal du conclave celles du dehors. La dignité de maréchal a été héréditaire pendant longtemps dans la maison Savelli. A la porte, il y a cependant un guichet, gardé par cinq maîtres de cérémonie, par les ambassadeurs des princes et quelquefois aussi par des délégués de la ville de Rome. Ceux qui ont le droit de parler aux cardinaux s'adressent à eux. Ce guichet s'appelle le tour, — *la rota*.

Le dixième jour après le décès du pape, la messe du Saint-Esprit chantée à Saint-Pierre, les cardinaux vont s'enfermer en conclave, processionnellement, en chan-

---

(1) On voit dans les correspondances diplomatiques des ministres à Rome comment les princes payaient largement les conclavistes et comment ils les corrompaient royalement et les caressaient, afin de les gagner à apprivoiser leurs maîtres et à les plier à leurs desseins.

Digitized by Google

tant le *Veni Creator*. Ils passent entre deux haies de peuple qui leur adresse des conseils, des plaisanteries, des menaces, des prières. Le premier jour, les cardinaux peuvent aller dîner chez eux. A une heure de la nuit, le doyen ordonne de sonner la cloche, afin de donner le signal de sortie à ceux qui sont allés visiter Leurs Éminences. A deux heures, on sonne le second signal. A trois heures, les portes sont fermées. Auparavant, les ambassadeurs et les amis pouvaient rester jusqu'à l'aube. Le camerlingue et trois cardinaux visitent minutieusement l'endroit, pour s'assurer que personne n'y est resté caché. Le lendemain, on passe en revue, dans la chapelle, la petite armée des conclavistes.

La constitution rigoureuse du conclave, ordonnée par Grégoire X, fut adoucie ensuite par Clément VI, en 1351. Le pape permit des rideaux au lit, un plat de viande ou de poisson à dîner et à souper et deux domestiques, habillés d'une casaque violette, ou bien deux hommes de lois. Mais je n'ose pas dire moi-même en quel compte les cardinaux tiennent cette bulle et toutes les bulles. Écoutez ce que Luigi Moccenigo, ambassadeur à Rome, raconte au sénat de Venise, au retour de sa mission, 1560 :

« Grégoire X avait ordonné d'abord qu'on ne restât pas plus de dix jours, après la mort du pape, à entrer en conclave ; qu'un cardinal ne pût amener avec lui plus d'un domestique, deux tout au plus, pour cause de maladie ; que les portes du conclave fussent murées, n'y laissant que deux tours pour passer les vivres dedans ; qu'à la garde du conclave aient à rester les ambassadeurs, les prélats et les fonctionnaires de l'endroit, lesquels prêtent serment au sacré collége de faire observer les ordres du conclave et de ne laisser entrer ni sortir personne, ni billet ni lettre quelconque, ni

consentir à quoi que ce soit qui puisse troubler la liberté des votes des cardinaux; que, trois jours après la fermeture, si le pape n'est pas nommé, on n'eût à donner à dîner aux cardinaux plus d'un plat par repas (1); que les cardinaux doivent manger seuls, ne point se faire réciproquement des cadeaux de comestibles, et autres bons et saints ordres. Si l'on eût pu observer ces règles, lors même que la religion et la bonté n'eussent pas inspiré les résolutions, les incommodités et les souffrances auraient suffi pour les hâter. La méchanceté des temps est telle, que rien de tout cela n'est observé. On demeure quinze ou vingt jours, après la mort du pape, avant que le conclave ne soit fermé (2); on amène dedans trois, quatre et même six serviteurs par cardinal; on envoie dedans et dehors, non-seulement des lettres, mais des paquets de lettres; on fait partir des courriers qui vont aux princes et reviennent; celui qui veut peut parler en conclave et entamer au dehors des négociations avec les ambassadeurs et autres; et quoique les gardiens au dehors et les cardinaux au dedans le sachent, tout le monde en rit. L'on ferme les trous du conclave aujourd'hui, et on les rouvre le lendemain. Le dîner des cardinaux, après les trois jours, non-seulement n'est pas borné à un seul plat, mais on leur porte à dîner autant de mets délicats et de vins exquis que l'on peut imaginer, de quoi ils se font réciproquement cadeau et improvisent des banquets ensemble.

« Ce collége, ni bien sacré ni saint, est mené et gouverné entièrement par la volonté des princes et par

(1) De ce plat les cardinaux ont fait un *service*, c'est-à-dire une série de mets de la même catégorie de cuisson.
(2) Cela fort rarement.

Digitized by Google

l'intérêt particulier des cardinaux. Je n'ai jamais entendu dire : Un tel cardinal est pontife par ce qu'il est un homme de savoir, de religion et de bonté; mais, très-souvent : Un tel ne l'est pas, parce qu'il est trop scrupuleux en religion et ennemi des vices. Une bonne partie des cardinaux désirent avoir un bon compagnon; et tous les jours j'ai entendu dire : Un tel sera ou il ne sera pas pontife, parce qu'il est nommé, recommandé ou exclus de la France ou de l'Espagne, ou parce qu'il est ami ou ennemi de tel cardinal. Et je nomme les rois de ces deux nations seulement, parce que je trouve que les autres princes n'ont, parmi les cardinaux, aucun pouvoir ni faveur; ces deux seuls peuvent être utiles ou nuisibles (1). De ces rois ils ont, ou ils espèrent, ou ils craignent de perdre des pensions, des bénéfices, des cadeaux, des faveurs. A ces deux rois le dernier conclave expédia des courriers, en restant en suspens pendant un mois et demi, jusqu'à l'arrivée de la réponse. Et Vargas, ambassadeur du roi catholique, y ajouta ses propres passions. En sorte que, pour obtenir Pacheco ou Carpi, il mit le monde sens dessus dessous, en faisant des parts méchantes et iniques. Il ôta la papauté à Pisani, déjà pape au point que tous allaient lui demander des grâces. Il ne se passait pas de nuit que Vargas n'allât aux trous du conclave, et quelquefois il y restait jusqu'à l'aube. Sans parler que plusieurs individus qui négociaient avec lui, tels que Don Ferrente de Sanguini, l'abbé Gambara, qui fut envoyé par le cardinal Farnese, et monseigneur Casale, par le cardinal de Carpi, sortaient du conclave et y rentraient.

« Et en vérité je ne crois pas que l'on puisse

---

(1) Moccenigo se trompe : les grands-ducs de Toscane firent en réalité les papes pendant trois siècles, en achetant des cardinaux.

trouver un système d'élection plus désordonné, car on ne ballote point les concurrents ensemble pour voir ensuite celui qui a le plus de votes. Lorsque l'on pratique pour un candidat, les pratiques des autres cessent, et l'on ne vote que pour celui dont la nomination est sur le tapis; d'où il peut arriver facilement que devient pape celui auquel on pensait le moins. Un cardinal promet et donne son vote plus facilement à celui qui ne paraît pas avoir de chance qu'à celui qui pourrait ressortir pape. Et, à cause de cela, les cardinaux de la Queva, Espagnol, et de Reims, Français, qui étaient les moins appréciés du conclave, réussirent presque papes. Pour avoir les votes des autres on promet facilement le sien sans y trop penser, surtout lorsqu'on espère que celui pour lequel on vote ne réussira pas (1). »

Les considérations de l'ambassadeur vénitien sont très-justes.

La bulle de Grégoire XV a fixé la méthode de l'élection (2). Elle peut se faire par trois rites : par compromis, par quasi inspiration ou adoration et par scrutin.

Le compromis est cet accord de cardinaux qui, ne pouvant pas s'entendre sur le choix, remettent leur pouvoir électif à un ou à plusieurs d'entre eux, lesquels accomplissent la nomination. Mais cette méthode n'est pas suivie, parce qu'elle est dangereuse. Il n'y eut que le Christ qui sut résister à l'enivrement de la splendeur du pouvoir, et peut-être parce que Satan le tenta dans le désert. Puis l'on sait que, lorsque le conclave voulut suivre ce système à Lyon, par conseil de Jacques

---

(1) *Relazioni degli oratori Veneti Coll. Alberi.*

(2) Voyez *Bull. Mag.*, tome III; Mayer, *Comm. de elect. Pont.*

Digitized by Google

d'Ossat et de Napoléon Orsini, le cardinal compromisseur, Jacques d'Ossat, par suggestion de ce même Orsini, s'écria : *Papa ego!* et il fut Jean XXII.

La quasi inspiration, ou l'adoration, est cet entraînement de deux tiers au moins des cardinaux, qui se rendent auprès de la personne dont ils ont fait le choix intérieur, ou qu'ils se sont accordés à choisir, et l'adorent en l'acclamant pape, sans scrutin préalable, sauf à voter après. Cette méthode aussi, par laquelle furent élus Marcel II et Paul IV, n'est pas suivie, parce qu'elle est pleine de piéges. Le vertige sacré qui envahissait une partie des cardinaux et les faisait tourbillonner n'était pas le souffle de Dieu.

Le rite seul en usage aujourd'hui est le scrutin. Grégoire XV et Urbain VIII en formulent dans leurs bulles les plus minimes détails; ils en crayonnent jusqu'au *fac-simile* du bulletin du scrutin. Le scrutin est libre et secret. Auparavant, les votes étaient libres et ouverts. Personne désormais ne peut se donner son vote ni mettre sur son bulletin plus d'un seul nom, comme on faisait jadis. Aucune censure ni excommunication ne dépouille plus le cardinal de son vote actif et passif. Le scrutin est célébré dans la chapelle Pauline, après la messe, les cardinaux en *crocea*, ou chappe violette longue. Chaque cardinal écrit sur une petite table, dans un coin de la chapelle, le nom de celui qu'il élit, avec une écriture le plus possiblement contrefaite, sur un bulletin de la forme suivante. A un bout l'électeur signe son nom et le cache sous un pli qu'il cachète avec un petit sceau fait exprès et dérobe

---

Rom.; Meuschen, *Cerem. elect. et coron. Pont. Rom.;* Aymer, *Tableau de la cour de Rome.;* Limadori, *Relazioni della corte di Roma e delle cerimonie*, etc., etc.

soigneusement à la vue de tout le monde. A l'autre bout, il écrit un mot quelconque de la Bible, avec un numéro, qu'il cache aussi sous un pli cacheté. Au milieu, il écrit le nom du candidat et replie en deux le bulletin, sans le cacheter. Cela fait, il s'approche à l'autel, sur lequel on a placé un calice couvert d'une patène. Au pied de cet autel, le cardinal lève la main, ayant entre le pouce et l'index le bulletin qu'il montre. Il s'agenouille et prie un instant, puis il se relève, il jure d'*eligere quem secundum Deum judico eligi debere*, met son bulletin sur la patène et le glisse de là dans le calice qu'il recouvre. Puis il s'incline de nouveau et retourne à sa place. Si le cardinal ne peut pas marcher, un des scrutateurs va à sa place recevoir le bulletin sur la patène, après que le cardinal a juré selon la formule. S'il est infirme dans sa cellule, les trois cardinaux infirmiers, qui se succèdent par tour, vont recevoir son vote dans une boîte faite exprès.

Lorsque tous les cardinaux ont voté, les trois scrutateurs portent le calice, couvert de la patène, sur une table au milieu de la chapelle. Ils renversent les bulletins sur cette patène et les comptent. Le scrutin commence. Le premier scrutateur ouvre le pli non cacheté où est le nom de l'élu, le lit à voix basse et le passe au second scrutateur, lequel le lit de la même façon et le passe à son troisième collègue. Celui-ci le proclame à voix haute, en sorte que tous puissent en prendre note sur un papier imprimé, réglé à encre rouge avec les noms de tous les cardinaux imprimés, que chaque cardinal tient déplié devant lui. Puis le scrutateur passe ces bulletins, l'un après l'autre, à un fil, les perçant au pli où est le nom de l'élu, qui reste visible. Si un cardinal a reçu les deux tiers des votes des cardinaux présents en conclave, il est pape. Si personne

Digitized by Google

n'a réuni ce nombre, on passe au scrutin d'accis.

L'accessit est ce second tour de scrutin dans lequel un cardinal, qui a voté une première fois pour un candidat, peut voter pour un autre. On constate seulement qu'il n'a pas voté deux fois pour le même individu, en examinant le numéro et le petit mot de la Bible, le cachet et le nom du désigné du premier bulletin. Un cardinal qui complète les deux tiers de vote dans ce second tour de scrutin est pape également. Et les papes, d'ordinaire, sont élus dans l'accessit. Mais l'on peut voir tout cela, et les plus minimes détails, dans les bulles mêmes de deux papes nommés dessus.

La votation est un résultat. Elle est l'ouvrage d'un concert ou d'un compromis antérieur, qui résume tout entière la vie d'un cardinal, et qui n'a pas lieu seulement en conclave, mais au dehors, et toujours. Ce concert, cette conspiration en permanence de chaque cardinal, est le *maximum* de son savoir et de son habileté; c'est son supplice, c'est sa récompense.

VI

On a beaucoup écrit sur l'*art de faire le pape* et sur l'*art du conclaviste*. Mgr Lottino, Felice Gualterio, Limadoro, Cancellieri et principalement le cardinal Azzolini, dans un admirable petit traité, sous le titre d'*Aphorismes*, ont enseigné les préceptes les plus précis de cette difficile théorie.

Cet art, c'est le sublimé de la diplomatie la plus profonde, la plus cauteleuse, la plus rusée, la plus perçante, la moins scrupuleuse, la plus éveillée, la plus

impie. C'est cette diplomatie de vieillards consumés dans les finesses et les astuces des cours, des salons, des boudoirs du monde, des couvents; cette diplomatie de prêtre et de prince, qui met comme enjeu de ce *steeple-chase* de malice et de fourberie un trône ou le trône des trônes. C'est Machiavel doublé de Iago; saint Ignace doublé de Scapin; Satan, poli, souriant, endimanché, en habit de courtisan, en humeur de soubrette, en instinct d'inquisiteur. Les oligarchies, du reste, et celle-ci qui en est la pire surtout, ont eu toujours la primauté dans la science politique et diplomatique, à preuve l'Angleterre et la république de Venise.

Les cardinaux en conclave peuvent se diviser en quatre séries. Ils sont papables immédiatement et papables de l'avenir; cardinaux neveux ou chefs de faction; cardinaux simples électeurs; cardinaux princes et de couronnes.

Le conclave s'ouvre avec ces principales factions: celle de France; celle d'Espagne; celle de l'Empire jadis, de l'Autriche aujourd'hui; celle du neveu du pape décédé; celle des cardinaux neutres qui jouissent d'une autorité incontestée — ex-neveux, zélés, escadron volant, indépendants.

Un cardinal commence par la biographie et la psychologie de chacun de ces groupes, de chaque membre de ces groupes mêmes.

Chaque cardinal entre en campagne avec le désir de se faire pape lui-même ou de nommer un ami, mais toujours un vieillard.

L'Espagne, l'Empire, l'Autriche, qui possédaient des grands États dans la Péninsule, sachant combien un pape pouvait la remuer, voulaient un pape timide, faible, religieux, inepte.

La France le voulait d'un caractère opposé, mais

Digitized by Google

cependant peu zélé, pour qu'il ne soufflât pas dans ses querelles religieuses intérieures.

Puis, par émulation et par intérêt, chaque prince veut un sujet, un ami. Leurs chefs de faction ne servent à autre chose qu'à tenir les cardinaux unis. Car ceux-ci, soit qu'ils ne pensent pas toujours de la même façon que les souverains, soit qu'ils aient des intérêts particuliers et des buts propres, soit qu'ils trouvent à trafiquer de leur vote plus utilement, secondent presque toujours mollement l'impulsion reçue. Les neveux veulent les créatures de leur oncle, ou les leurs. Les neutres travaillent pour eux-mêmes, saisissant un événement imprévu dans les négociations qu'ils suivent, capables de faire naître cet événement et d'en profiter au vol. Profiter de tout et de tous pour soi-même, voilà la devise des zélés. La besogne se complique lorsque les chefs agissent directement pour eux-mêmes, en outre des pratiques qu'ils entretiennent pour les leurs et pour les cours.

Le premier acte de toute faction, c'est de s'assurer le pouvoir de frapper l'exclusion.

L'exclusion est absolue, relative ou conditionnelle, c'est-à-dire subordonnée à des pactes qui peuvent l'ôter.

L'exclusion absolue est désespérée. Cependant on essaye quelquefois de la faire révoquer par une réconciliation préalable. Colonna se réconciliant avec Médicis fait Adrien VI.

Les exclusions relatives s'apaisent par la patience, le temps, les négociations. Carpi ne réussit pas dans le conclave de Pie IV, parce qu'il brusque le manége. La brusquerie sert rarement, mais on la tolère lorsqu'elle est utile. Elle servit à Farnèse parce que Agostino Trivulzi, qui conduisait la bande française, se réu-

nit avec Médicis, malgré les protestations de Lorraine et de Pomponio Trivulzi, dans l'espoir que Farnese étant vieux, il lui aurait succédé. En tout cas, on évite de découvrir les votes avant l'heure.

La plus grande partie des cardinaux élit le pape malgré soi. Ils y sont tous déterminés par un but. Et lorsque dans ces élans, qu'on appelle *adorations*, ils ne semblent poussés ni par des motifs secrets ni par une pression étrangère, mais par cette voix intérieure que l'on nomme *Saint-Esprit*, le Saint-Esprit c'est la peur. L'un tire l'autre, et ils vont tous ensemble où ils ne voudraient pas aller pour ne pas être les derniers, pour ne pas se faire remarquer par l'élu, pour ne pas lui paraître contraires. Car, si celui qui aspire à la papauté fait semblant d'être résigné à subir la haine et le mauvais vouloir de ses électeurs, sans s'en fâcher d'avance, élu pape, il s'en souvient, et jamais inutilement. Pour résister aux étreintes des chefs déjà réunis, ou ne pas s'en effrayer, il faut être chef ou avoir une autorité telle, que les papables tous, les mécontents, les adversaires se serrent derrière lui et fassent une diversion ou une résistance. De cette trempe, il y en a peu. La pratique est trop dangereuse si elle échoue. Par conséquent, il faut se garer de tout le monde, afin de ne pas être pris à l'imprévu; et alors, ou se montrer satisfait de ce qui répugne, ou bien ourdir une exclusion, — un danger toujours. Car, en conclave, les petites erreurs, les variations deviennent graves.

Un candidat nommé par soubresaut n'a d'autre obligation envers ses électeurs que celle d'une simple civilité. Ceux-ci, n'ayant pas réussi à nommer un autre par malice, se sont laissés aller à lui pour se tirer d'embarras!

Les véritables pratiques du conclave, dit Lottino,

Digitized by Google

sont celles que l'on fait au dehors, en se formant une clientèle de cardinaux qui ont de l'esprit, de l'autorité, de la suite. Les princes usent de ce moyen. Partant, donner souvent et bien; observer le caractère des cardinaux et chercher d'en suivre la nature ; ne pas se préoccuper de l'origine, car les cardinaux illustres ayant moins de probabilité de succès, les plébéiens se vengent d'eux dans les élections. Si l'on refuse, il faut montrer que l'on refuse par nécessité ; étaler à grand éclat la reconnaissance, la modestie, la courtoisie, l'amabilité; ne pas dédaigner l'aide de qui que ce soit; avoir l'abord facile, toujours et partout le visage ouvert, le front levé ; laisser espérer beaucoup, donner assurance de soi-même, connaître le conclave, les conclaves, la trempe du collége, les cours, les princes, les ambassadeurs et soi-même, soi-même plus que tout autre.

Tout cela au dehors.

Au dedans, lorsque le contact avec les autres, les relations qu'on lie, les doutes, les difficultés, la résistance obligent à accepter le mal, ou le moins mal pour éviter le pire, se modérer, se posséder, se rappeler que l'on ne peut pas toujours tenir dedans le parti pris au dehors. Un accident, un petit rien, change le plan d'assaut et de défense ; tant pis pour celui qui n'a pas plusieurs moyens d'agir et plusieurs agents. Au dedans, tout est éphémère. Les petits griefs présents, dans le conclave, l'emportent sur les bienfaits passés. Mais aussi, ce que l'on repoussait hier sans transaction, on l'acclame aujourd'hui par peur, par intérêt ou par dépit. Voilà pourquoi celui qui sait écouter apprend beaucoup, celui qui sait attendre réussit toujours.

Digitized by Google

VII

Les papables doivent se rappeler la maxime de Paul III, c'est-à-dire que les cardinaux doivent attendre la papauté et non pas aller à sa rencontre, car cette dignité a l'instinct de fuir celui qui la hâte trop et de courir vers celui qui ne la sollicite pas. En un mot, il faut éviter l'affectation et l'excès en tout, même dans le bien.

Pour être pape, en outre des qualités personnelles, réelles ou non, peu importe, il faut en avoir d'autres de circonstance ou de convention, sans lesquelles rien ne va. En effet, on repousse Albano, parce que trop vieux; Aldobrandini, parce que trop jeune; Crémona, parce qu'il ne connaît rien aux usages des cours; Santa Severina, parce que son esprit et ses vertus effrayent; et parce que Farnese, qui fut ensuite Paul III, Santa Croce, San Sisto, Santi Quattro et autres étaient doués d'une incontestable supériorité, ils entrent papes en conclave et en ressortent cardinaux.

Aussi il est indispensable qu'un cardinal bien adroit se garde bien de montrer son jeu, sa pensée, qu'il ait confiance dans le succès et foi en lui-même. Cette gaucherie l'exposerait à mille piéges, au milieu d'hommes qui ont tous le cœur serré, la bouche close, les oreilles tendues. Il ne trouverait pas de grâce. Pas un qui crût à la sincérité de sa pensée et de ses paroles. Le cardinal de Ferrara, dans le conclave de Marcel II, et le cardinal Farnese, dans ceux de Grégoire XIII et

Digitized by Google

de Sixte V, restent victimes de cette naïveté. Puis il ne faut ni se troubler ni se fâcher en se voyant rejeté par ses propres amis pour des raisons substantielles. Savoir attendre, savoir conserver le calme, c'est triompher d'un autre côté et s'aplanir le chemin de l'avenir. Le cardinal Farnese, neveu de Paul III, se met plusieurs fois sur les rangs. Ses amis l'écartent une fois, à cause de sa jeunesse ; Granvelle, une seconde fois, pour des raisons d'État. Farnèse rengaîne ses désirs, se cuivre de dissimulation, et, ne pouvant être pape lui-même, fait le pape en cinq conclaves. Le cardinal de Ferrara, au contraire, qui se trouble à son premier échec, ne revient plus à la surface.

Le cardinal papable, faisant toujours semblant de ne se soucier nullement de la souveraineté, observe, se tait, se méfie de lui-même autant que des autres. La crainte, l'espoir ôtent le calme et la fermeté de l'esprit. Il laisse les autres parler et négocier en sa faveur, lors même que ceux-là n'ont ni son talent ni son adresse. Car tout le monde voilera peut-être mieux que lui les promesses, les espérances, les passions infinies qui bouillonnent en ce lieu avec un mouvement incessant et vertigineux. Perdre un instant le flegme, c'est se perdre. Un mot de trop, c'est quelquefois se suicider. Céder à l'entraînement de la vengeance, si puissant dans le cœur d'un prêtre et si facile dans un conclave; succomber à la tentation de dire un beau mot; se ressentir du mal que l'on a reçu, des médisances et des calomnies dont on a peut-être été abreuvé, c'est imprudent. Dissimuler la haine et la rancune, sourire toujours, répandre des fleurs sur les taches, cacher les blessures, voilà le grand art du succès. Paleotto donnait à entendre à Montalto qu'il ne se souvenait plus des injures que lui avait faites Sixte V, qu'il ne se

croyait même pas offensé. Toujours le mot selon le caractère de l'homme auquel on s'adresse.

Un aspirant à la papauté, doué d'une forte et grande ambition, d'un large cœur et d'une vaste intelligence, couvre tout cela comme des mares de sang et pose pour la modestie et l'indifférence. On se retrouve à l'heure du succès. Albano ne sait pas déguiser son caractère et ses vues profondes, à l'instar de Montalto, pendant son cardinalat; Alessandrino s'effraye d'Albano, le repousse et exalte Montalto.

Mais une fois exclus, voire même deux, on s'abstient de se laisser proposer de nouveau. C'est se gaspiller sans la moindre chance de succès. On n'accepte pas, dans le même conclave, un sujet rejeté. Colonna, Paleotto tombent ainsi dans le conclave de Grégoire XIV. S'il est mal préparé, si sa cotte de maille est décousue, il faut refaire l'œuvre. Cela veut dire qu'étant ambitieux, que, visant à la papauté, il n'a pas senti son incapacité, il n'a pas su voiler ses penchants, ou que, dans un autre temps, il a cédé sottement à la tentation d'exercer des fonctions qui l'ont mis dans la nécessité de se découvrir et de se laisser connaître. Les rivaux voient tout et se souviennent de tout. Aussi, dans le conclave de Sixte V, ils se rappellent que Savelli avait manifesté une nature atroce et méchante dans ses fonctions de vicaire et d'inquisiteur, et ils le repoussent. Morone, qui avait mis à nu son caractère vindicatif contre les Caraffa, sous le gouvernement de Pie IV, épouvante tout le monde dans le conclave de Pie V. Le cardinal de Cosenza est exclus dans celui de Grégoire XIV, parce que, dataire sous Sixte V, il avait dévoilé ses tendances à la sévérité.

Un cardinal qui est altéré de la tiare n'agit point ouvertement ou directement, mais il ne s'endort pas

Digitized by Google

non plus. Il pratique continuellement des mines et des contre-mines, sans en laisser de traces nulle part. Il se fait rehausser comme prince temporel, pour son habileté d'homme d'État, mais pas tant, que le prince spirituel en ait à pâlir et à gémir devant les zélés. Puis il surveille les mouvements de ses adversaires, afin de donner l'éveil à ses partisans. Il sait, par ses conclavistes et ses amis, ce qui se passe, ce que l'on dit, ce que l'on veut, ce que l'on pense, ce que l'on rêve, ce que l'on machine, toutes les intrigues, en somme, tous les plans, toutes les démarches et les aspirations des autres. Ses partisans et ses conclavistes sont polis, prévenants, insinuants, surtout avec les adversaires, qui se croiraient méprisés s'il en était différemment, et le haïraient d'autant plus. Ils sont souples avec les cardinaux ambitieux et hautains, surtout si ceux-ci chancellent et sont désappointés. C'est le moment où un cardinal papable bien avisé tâche de les approcher, d'être sans morgue, de les séduire, de se faire voir d'un caractère ouvert et confiant, de s'en emparer. Au souffle de l'orage, l'âme s'épanouit.

Pas d'amis cependant à qui l'on s'ouvre comme à sa conscience, pas de foi en qui que ce soit. Si le chef de l'inclusion offre à celui de l'exclusion de choisir un sujet parmi ceux de son parti, on s'en méfie. On veut peut-être rompre la compacité du parti rival, en éveillant des jalousies. Aldobrandini essaye de ce piége dans le conclave de Léon XI; mais Montalto, qui l'entrevoit, décline l'offre. On se méfie si l'on propose un nouvel article de règlement ou de statut. Car, par ce moyen, on vise à changer le courant des affaires et des idées, à dérouter l'ennemi et à le séparer. Delci voit, dans le conclave de Pie IV, que Caraffa gagne du terrain ; il propose une loi qui défend de montrer son bulletin à

qui que ce soit, et les amis de Caraffa perdent la boussole. On se méfie de laisser la liberté aux cardinaux faibles, indécis, que le parti contraire pourrait gagner facilement. On ne les expose même pas. Le cardinal papable, ou le chef de faction, ne se sert que de ceux dont la foi et la constance n'est ni douteuse, ni altérable, en se trouvant en contact avec l'ennemi dans les négociations. Farnese ne perdit jamais de vue les Français, dans l'élection de Paul IV, et il ne laissa agir en faveur de celui-ci que ses créatures les plus éprouvées.

Bref, laisser agir le temps, mais l'aider dans son action, et ne pas s'en remettre entièrement à lui; ne jamais se décourager; n'avoir jamais trop de confiance, lors même que l'on paraît sûr du triomphe, voilà le soin principal du cardinal papable. Il balance bien toutes les chances avant de s'embarquer, et il ne s'embarque pas avant d'avoir tout calculé, avisé à tout, reconnu la route, les compagnons de voyage, le but et ceux qui doivent en être les guides et les propulseurs. Mais aussi, une fois l'inclusion mûre et assurée, on ne perd pas une seconde pour en venir à l'exécution. Car toute espèce d'arrêt est dangereuse, si l'on a affaire à des adversaires formidables par le nombre, l'adresse et l'autorité. L'espoir, la certitude, doublent l'ardeur des uns; le désespoir redouble la hardiesse des autres. Ce fut ainsi que Borromeo perdit Morone. A quatre heures de la nuit, Borromeo était sûr de l'élection de ce cardinal. Il veut attendre le lendemain, pour ne pas déranger Farnèse, malade et couché. En quelques heures, le vent tourne; la victoire de Borromeo se change en défaite. Et c'est ainsi que Colonna, dans le conclave de Grégoire XIV, et Santa Severina, en celui de Clément VIII, échouent également. Cares-

ser tout le monde, surtout les cardinaux jeunes; être agréable; car l'on peut de cette façon dire des choses qui ne conviendraient pas à d'autres, au port plus grave. De la sorte, Del Monte pouvait dire à ses adversaires en riant : « Faites-moi pape! » et ils le firent: et Mellino à Barbarino : « Nous faisons pape Votre Seigneurie illustrissime, qui a moins de gravelles que nous autres! » Et Barbarino fut pape.

VIII

Les cardinaux papables de l'avenir tiennent la même conduite, se trempent du même caractère. Leur chance est mesurée par tout cela. Et, en plus, sur le nombre et la nature de leurs relations, sur les mœurs, sur le pays où ils sont nés. Les républicains, *republichisti*, c'est-à-dire les Vénitiens et les Génois, étaient exclus, *à priori*, presque toujours par cette seule raison, ainsi que les étrangers. Les plus rapprochés de la tiare étant ceux, qui, ayant franchi les limites de la virilité, frisent la vieillesse, on n'a pas besoin de se hâter, de montrer de l'impatience, de rien précipiter. Le trop de hâte fit chavirer bien des fortunes auxquelles tout paraissait sourire. Ils attendent donc tranquillement leur heure, faisant montre d'approuver tout, de concourir à tout, de n'exclure personne, d'observer, mais de ne pas tremper dans les cabales. Ils restent neutres le plus qu'ils peuvent et tâchent de s'attirer la bienveillance universelle.

Les plus jeunes cependant, ceux au-dessous de cinquante ans, manœuvrent d'une autre façon. Ils agis-

sent plutôt qu'ils n'observent, car s'ils faisaient autrement, ils se montreraient sots ou trop timides. S'abstenir, en certaines circonstances, c'est être lâche et non pas prudent. A leur âge, ils se frayent le chemin pour le temps où l'âge et la condition des choses leur imposeront une autre conduite. Montrer du courage et de l'habilité, c'est leur rôle; tout en se gardant cependant de se mêler aux intrigues sordides et de lancer des exclusions précipitées, lors même qu'ils le peuvent. Colonna s'attira le reproche de trop de fierté, à cause de l'exclusion qu'il donna à Santa Severina, et Giustiniani devint impopulaire pour avoir exclu Cumano, parce que Cumano était ami de Pinelli.

IX

Toute la besogne du conclave est dans les mains des cardinaux chefs. Ceux-ci sont, ou cardinaux neveux du pape décédé, ou chefs de faction, ou protecteurs de quelque couronne, ou princes.

Habitué à l'adulation et à la toute-puissance, le cardinal neveu se tromperait fort s'il croyait que tout cela ait survécu à la mort de son oncle. Maintenant, c'est son habileté, c'est son caractère, c'est l'intérêt de ses créatures qui forment la seule base de sa force et de son autorité. De son premier conclave, qui est sa première campagne, dépend le sort de son bâton de maréchal. Il ne peut se fier à personne. Tout voir, tout savoir, tout reconnaître par lui-même, c'est son principal devoir. Il marche à l'avant-garde après avoir

Digitized by Google

pris la plus exacte connaissance du caractère, des mœurs, des passions, de l'intelligence de ses créatures, l'une après l'autre. Sonder cet abîme, deviner ces âmes de cardinaux, c'est un travail satanique, mais c'est le travail préliminaire auquel il devrait s'être adonné déjà du vivant de son oncle. Il doit savoir par cœur les raisons pour lesquelles tel sujet fut nommé cardinal; quelle est sa position sociale, financière, intellectuelle; quels sont ses amis, ses relations, ses parents, les faveurs ou les torts qu'il reçut de lui ou de son oncle; la nature de son esprit, l'opinion dont il jouit, s'il a des engagements occultes avec les cours ou avec la faction adverse; le danger ou le profit qu'il y aurait de l'élever au trône; le degré de cœur qu'il a pour sa famille et ses amis; la profondeur de ses sentiments religieux. Quand il en connaît la trempe, il peut faire résonner en chacun la corde la plus sensible, saisir même au vol les inconstants, retenir les volages. Alessandrino attrappe San Sisto au moment du scrutin pour Montalto, en lui donnant l'élection pour assurée, ce qui frappe ce cardinal impressionnable et changeant. De l'habileté plus que de l'empire. Aller couvert à l'assaut. Pas d'impolitesse, pas de sauvagerie : dans la conversation on découvre l'âme des autres et l'on cache la sienne; et on la cache mieux en parlant qu'en se taisant. On devine le silence; on commente les paroles. Mais aussi jamais de dissimulations grossières. Après avoir analysé les siens, le cardinal fait la même étude des créatures de la faction contraire, pour se garer de celui-ci, pour gagner celui-là, traiter avec l'un, corrompre l'autre, et surtout pour ne pas tomber dans un piége. Mais jamais de stratagèmes qui ne réussissent point, ou que l'on ne puisse désavouer au besoin.

Après avoir pris cette connaissance exacte des forces des deux partis, le cardinal neveu, ou le chef de parti, peut calculer s'il a l'exclusion ou l'inclusion, et se résoudre à porter l'une ou l'autre de ses créatures ; ce qui peut décider du succès. S'il est fort, son choix tombe sur l'homme auquel il se fie le plus : s'il est faible, il tâche de présenter l'homme le plus digne ; s'abstenant cependant avec soin de livrer le candidat qu'il préfère dans le moment où la lutte est la plus chaude, aux premiers coups de feu. En ce moment, on a encore du zèle, on a encore de la foi. Le nom de ce candidat doit être présenté comme un arc-en-ciel, quand tout le monde est fatigué du combat, quand l'espoir faiblit, quand l'horizon paraît sombre et lointain, et enlever ainsi les votes d'un bond, à l'imprévu. Les coups soudains déroutent tout le monde et font perdre l'étrier aux plus solides. On se sent dompté par l'audace, soulagé de l'indéfini et du vague. C'est ainsi, en effet, que Montalto achève l'élection de Grégoire XIV. Il ne prononce le nom de Como qu'après deux mois de lutte, quand il voit les choses des deux partis désespérées, les courages abattus.

Il est encore mieux, si le chef de faction a livré déjà à la discussion quatre ou cinq autres candidats, qui se sont dévorés entre eux ; ce qui arriva dans le conclave de Pie V. Il doit surtout dissimuler son autorité, son empire, pour ne pas faire dire qu'il continue l'exercice du pouvoir, enseveli dans le tombeau de son oncle ou du prédécesseur. A Rome on aime le nouveau. Le changement du maître, c'est encore, comme du temps de Tacite, un fantôme de liberté. Voilà pourquoi on élit toujours un vieillard.

Le principal soin donc d'un cardinal chef, s'il veut porter son favori, c'est de cacher son idole pour ne pas blesser les amis ni effaroucher trop les ennemis. Le

Digitized by Google

conclave de Jules III dura longtemps, parce que Farnèse lançait ses créatures les plus compromises avec lui; et celui de Léon XI également, parce que San Clemente et Borroméo étaient trop liés aux Aldobrandini. Si le cardinal chef propose au contraire le plus digne, après avoir bien ménagé les intérêts de tous et préparé le terrain, il se hâte de le pousser, en distribuant les rôles avec sagacité, et l'emporte à la course dans un élan. Si Santa Fiora et Perugia, dans le conclave de Paul IV, eussent pris ces précautions, ils n'eussent pas manqué l'élection de Puteo. Si, au contraire, le cardinal chef n'est pas décidé, il amuse le tapis avec des candidats impossibles, mais qui lui donnent la connaissance de l'état des esprits, comme des ballons d'essai pour voir d'où le vent souffle. Ce jeu, certainement utile, est toutefois dangereux; car il peut satisfaire quelques vanités mises en évidence, mais il peut aussi blesser les hommes de mérite restés sur le carreau, surtout si ces candidats s'aperçoivent qu'ils ont été joués.

Le chef de faction, dit Azzolini, ne s'avisera jamais de prôner un sujet qu'il n'ait pas auparavant bien sondé, bien jugé à l'essai dans des fonctions difficiles et pleines de toute espèce de piéges, d'obstacles et de tentations. S'il néglige cette précaution, il pourrait s'en repentir, ce qui advint à Alessandrino, qui avait élevé Montalto avant de l'avoir éprouvé dans les grandes affaires et avant de l'avoir compris, — ainsi qu'il avait agi avec Albano.

Le cardinal neveu ou chef passe la revue de ses créatures tous les soirs; il recueille leurs impressions de la journée et dispose les affaires et la manœuvre du lendemain. Dans les conclaves, on pèse tous les mots que l'on dit, tous les atomes qui passent, le silence, le regard, les mouvements instinctifs. Rien

n'échappe à l'observation, presque rien n'est inutile, parce que chaque chose a un sens, et tout provoque un soupçon, caresse un espoir, éveille un doute, décèle une crainte ou révèle un dessein, Le cardinal, dans le conclave, ressemble au sauvage dans les savanes, qui en chaque souffle redoute un ennemi. Là-dedans, on sait tout, on devine, on prévoit, on flaire, on note le moindre indice. Du baromètre des petits riens on pressent l'approche du lieutenant de Dieu.

Il est nécessaire cependant que le cardinal chef de faction tienne aussi ses créatures au courant de ses faits et de ses pensées, jusqu'au point où il peut le faire sans compromettre soi-même, ses plans et le succès. Rien de trop, excepté les détails des choses qui regardent le parti contraire et les choses que l'on veut faire savoir. Mais il ne révélera, certes, pas les votes qu'il a pu réunir sur un sujet et qu'il aura, sans doute, obtenus en secret, surtout si le cardinal mis en débat est un homme grave, doux, âgé, modeste. Dans le conclave de Pie V, le cardinal Borromeo propose d'abord Morone, soupçonné d'hérésie, de trempe forte et vindicative. Il est impossible de cacher les votes recueillis pour lui. Il propose ensuite Sirleto, homme de nature plus anodine; le parti contraire l'évente également. Il manœuvre alors dans le plus profond silence en faveur d'Alessandrino et le fait élire. Par cette même tactique, Alessandrino neveu fait élire Montalto.

Le chef se montre égal pour toutes ses créatures, n'oublie rien, ne méprise personne, ne blesse aucune vanité, moins encore qu'aucun intérêt. Il caresse les sujets papables et les sollicite à se rendre agréables à tout le monde. Il ne médit de personne. Il louvoye toujours sans se livrer jamais ni par écrits ni par paroles; il parle sans rien dire; il glisse. Voilà le métier

Digitized by Google

que Montalto, jeune encore, éleva jusqu'au type dans le conclave de Grégoire XIV. Puis, s'il voit l'élection travaillée, il essaye, pour gagner le chef du parti contraire, de le faire passer lui-même comme l'auteur du choix qu'il propose. Dans le conclave de Marcel II, le parti qui portait Santa Croce, moyennant cette courtoisie, le fit nommer par Trento, qui l'avait combattu. Alessandrino réussit ainsi à faire passer San Sisto comme le promoteur de Montalto ; et Borromeo, qui négligea cette tactique avec Sforza, vit échouer Sirleto, presque nommé.

Mais un chef de faction ne prônera jamais un sujet qui eut une relation intime avec les cardinaux qui exercèrent une grande influence sur les papes passés, surtout si ceux-ci ne satisfirent point. On craint une continuation de système ; on se venge d'une complicité. Et c'est à cause de cela, que la faction espagnole rejeta Sachetti, favori de Barbarini, dans le conclave d'Innocent X ; et nous verrons rejeter Consalvi dans celui de Léon XII. Il prônera encore moins un candidat trop jeune. Les amis l'excluraient par jalousie, les ennemis se justifieraient en le repoussant par le prétexte du respect dû à l'ancienneté, aux services rendus, à l'autorité, à l'âge et à l'expérience. Et l'on écarte Salviati dans le conclave de Grégoire XIV ; Farnèse, dans celui de Pie V ; Ferrara dans celui de Marcel II ; et les amis de Santi Quatro s'abstiennent de le proposer en celui de Sixte V... tous pour des raisons semblables.

Dans les circonstances désespérées, dit Azzolini, qu'un chef de faction ait soin de mettre en avant un candidat doux, aimable, splendide et généreux ;—cette dernière vertu surtout touche les cœurs et aplanit toutes les difficultés. Le cardinal Aldobrandini, quoi-

Digitized by Google

que chef de trente partisans et presque sûr du succès, n'obtient la victoire que lorsqu'il s'avise de proposer Medici, seigneur gracieux dont le monde connaissait les dispositions à la magnificence et à la générosité envers le sacré collége. Puis, malheur à ceux qui se laissent entraîner par le désir d'une victoire à tout prix. Les ennemis de Paul IV, qui le nommèrent par envie de battre les impériaux, s'en repentirent cruellement.

Un chef reconnu pour avoir de l'autorité et une suite de créatures, s'il a affaire à un adversaire de peu de capacité ou inexpérimenté, n'a qu'à lui présenter son sujet de façon que l'autre n'y voie qu'un trait de courtoisie et nullement une ruse, une nécessité. Cette apparence trouble l'ennemi. Il réfléchit, il calcule l'avenir, et quelquefois il se décide, comme Alessandrino dans le conclave de Grégoire XIII se décida pour Buoncompagni, que Farnèse lui donna à choisir parmi trois autres sujets, qui avaient moins de chance; néanmoins, avertit Azzolini : il est fort utile de se jeter sur le champ de bataille avec un parti formé et un candidat tout prêt, lorsque les adversaires tâtonnent encore ou doutent de l'issue d'une élection qui pourrait leur être odieuse. La perspective de l'avenir leur paraissant moins noire que cette élection imminente, pleine de périls, ils acceptent tout sans sourciller. Dans le conclave de Paul IV, les Impériaux, ne voyant aucune possibilité pour eux-mêmes, se résignaient déjà à Puteo, Français, presque du parti français. Farnèse leur étale devant Caraffa, du parti français aussi, mais Italien. Les Impériaux, voulant se dérober au danger présent, détournent les yeux de l'avenir orageux et acceptent ce cardinal, que l'Empereur avait excepté nominativement.

C'est une bonne tactique, fait remarquer aussi Azzo-

Digitized by Google

lini, que celle suivie dans le conclave de Marcel. Les amis les plus éprouvés de ce cardinal se réunissent entre eux et, listes à la main, ils passent au scrutin tous les cardinaux que l'on aurait pu gagner, ainsi que le comment, le pourquoi, le prix auquel cette adhésion pourrait être obtenue. Cela fait, chacun choisit les sujets sur lesquels il croit avoir plus de prise et plus de chance de réussir et se met à l'œuvre. Dans une seconde réunion, on rend compte du résultat, et Marcel II est nommé. Cette pratique fut un chef-d'œuvre d'habileté et de secret.

Enfin, un chef habile évite à tout prix la violence dans les négociations, l'âpreté dans l'attaque, l'aigreur dans la résistance et la haine dans la tenacité. Mais si toutefois le parti contraire persiste à se battre dans le scrutin avec un candidat odieux, alors, enseigne Azzolini, on lui en oppose un autre également redoutable. La crainte obtient peut-être ce que l'on refuse à la générosité. C'est ainsi que, dans le conclave de Grégoire XIV, Montalto contraint les Espagnols à quitter Paleotto. Il leur décoche Verona, qui les effrayait. Mais, à leur tour, les Espagnols, lançant en avant Santa Severina, obligent Montalto à sacrifier Colonna.

On substitue quelquefois aussi à un sujet mal vu d'un parti un sujet plus agréable du même parti, et on le fait agréer. Dans le conclave de Clément VIII, à Santa Severina, proposé par les Espagnols pendant deux mois, deux fois par jour, on oppose Aldobrandini, du même parti, et avec succès.

Digitized by Google

X

Comme on le voit par les quelques exemples que nous avons glanés dans les conclaves et dans les théoriciens de l'art de faire le pape, le rôle de cardinal neveu et de chef de faction est redoutable et puissant. Ne rien espérer pour soi-même, subir toute espèce de déboire et de travail, ne se fatiguer jamais, ne se rebuter de rien, marchander l'honneur et la conscience, flatter des hommes qu'il méprise, sourire quand l'orage gronde dans l'âme, torturer toutes les fibres de son cerveau et tenir en éveil toutes les molécules de son esprit pour en arriver à se donner un maître, qui souvent est une énigme et non rarement un ingrat, voilà à quelles fonctions spasmodiques sont condamnés ces hommes que l'on envie. Il ne suffit point de connaître le clavier de ses créatures et tous les sons que l'on peut tirer d'elles. Il faut avoir à lutter avec des ennemis, dont la malice satanique tromperait le Saint-Esprit lui-même, si celui-ci osait pénétrer dans le conclave. Il faut lutter contre les ordres des ministres des cours et deviner leur but. Il faut être au courant de la situation politique et morale de l'Europe et des intérêts proéminents, lesquels désignent un candidat à la papauté d'une trempe plutôt que d'une autre, de ces tendances, de cet esprit, et le trouver dans ce logogriphe ténébreux, dans ce grimoire qui s'appelle l'âme d'un cardinal; puis songer aux intérêts de sa propre famille; puis satisfaire aux exigences de ses créatures et se mettre à couvert de la responsabilité de la toute-

Digitized by Google

puissance exercée sous le gouvernement passé; car l'exemple du sort du cardinal Caraffa, sous le règne de Pie IV, doit troubler son sommeil. Puis l'agonie de l'incertitude, la terreur du triomphe des ennemis, l'amour-propre offensé s'il échoue, la satisfaction débordante d'avoir donné un souverain à un peuple et un maître au monde catholique! Considérez donc quelle lutte, quelle terrible tension il doit y avoir dans le gouffre de ce cœur de cardinal neveu ou de ce chef de faction! C'est la bataille de toutes les facultés d'une âme bronzée qu'il soutient; et s'il peut conserver le sang-froid, la sérénité, le coup d'œil alerte et soudain, la résolution vive, l'ubiquité de son attention, la clairvoyance, la synthèse des idées, c'est un miracle.

Après eux, pour l'importance du rôle, viennent les cardinaux ministres des cours étrangères, les cardinaux protecteurs, les cardinaux-princes.

Il n'y a eu proprement que deux cardinaux protecteurs, celui de France et celui d'Espagne. Mais la Pologne, le Portugal, l'Angleterre, l'Empire, appelèrent souvent ainsi les cardinaux leurs ministres, c'est-à-dire qui faisaient leurs affaires, ordinairement spirituelles, à la cour de Rome. Au conclave, ces cardinaux représentent la couronne, quand le prince n'en désigne pas un spécialement, et ils font usage de l'influence de celui-ci, provoquent en son nom la nomination d'un sujet ami ou frappent de *veto* un ennemi. Ce cardinal a le secret du roi et parle par son ordre aux cardinaux nés sujets de ce roi et aux autres. Pour qu'un cardinal de couronne puisse remplir convenablement son office, il est nécessaire qu'il soit riche, ou par lui-même, ou par sa naissance, ou par les appointements que, à titre de bénéfices, les cours donnent à leurs cardinaux. En outre, que, par l'âge, par la nation, par la conduite so-

Digitized by Google

ciale, il soit à l'abri des soupçons des partis, qu'il puisse agir pour son propre compte et concourir personnellement à la papauté. Il doit être assuré contre toute espèce de tentation. Madruzzo ne se hâta pas à faire nommer, quand il le pouvait, Santa Severina, ni Paleotto, que la cour d'Espagne, dont il était protecteur, lui avait désignés, parce qu'il briguait lui-même la tiare. Les Espagnols furent donc surpris et choqués de l'élection imprévue de Cremona. En sorte que, dans le conclave suivant, le roi catholique investit de son secret le cardinal de Mendoza.

Le cardinal protecteur est aimable avec tout le monde. Il n'affiche aucune supériorité dans sa faction, aucun dédain des ennemis et des indifférents. Courtisan et prêtre, il se montre onctueux dans sa parole, insinuant, flatteur adroit et à temps. Il sait promettre et feindre, paraître toujours gracieux, déguiser sa supériorité s'il en a, en afficher s'il en manque. Il sait s'effacer pour mettre toujours sa cour en avant, ne dévoilant son secret qu'à l'heure venue et seulement alors qu'il est indispensable. Il n'étale guère de passions et de desseins personnels. Il suit les évolutions du conclave et n'intervient que dans un besoin extrême, lorsqu'il voit compromis les intérêts du prince qu'il représente. Il doit cependant connaître toutes les pratiques et les plus minces accidents du conclave, pour en renseigner sa cour ou l'ambassadeur de cette cour à Rome, qui exige des rapports jour par jour, heure par heure, et recevoir de nouvelles instructions, si cela devient nécessaire. S'il parle, ce cardinal protecteur a soin d'avoir l'autorité, la force, le courage, l'énergie de faire respecter sa parole et de se faire écouter. Sa parole est celle d'un cardinal doublée de celle d'un roi. Il a toujours derrière lui un ministre

Digitized by Google

royal pour endosser ses propositions, afin que, en signifiant la volonté du souverain au conclave, il ait un certain frein ou un certain paratonnerre, soit en donnant l'exclusion, soit en favorisant l'inclusion. Mais il se gardera d'offenser le conclave en faisant trop parade de l'autorité qui le mène, en bornant trop le nombre des candidats et en faisant sentir que l'on viole la liberté du choix. Il sait que ce fut là la faute de l'ambassadeur d'Espagne, dans le conclave de Georges XIV. Le roi catholique restreignit à sept ses candidats. Le sacré collége se crut blessé et dépouillé de sa liberté d'élire, en sorte que toutes les exclusions, pendant deux mois, tombèrent précisément sur les sept désignés par Sa Majesté.

Et néanmoins ce sont les princes qui mènent toujours le conclave.

Félice Gualterio le nie ; mais il ne s'appuie que sur un exemple et oublie les autres. Dans le conclave de Jules III, dit Gualterio, les Impériaux, secondés par Farnèse, proposèrent Polo. Les Français, qui visaient *in petto* Salviati, proposèrent Naples ; Polo étant opposé par la France, Salviati par l'empereur. Par intérêt et crainte privée, Farnèse repoussait Salviati ; et pour s'assurer contre lui et seconder les affaires du duc de Parme, — faisant semblant de seconder Charles V, — travaillait pour Del Monte, le dernier des candidats de la France. Aidé par Crescenzio et par Maffei, Farnèse cache cela soigneusement. De l'autre côté, Sfondrato, nommé par Charles V, avait pour amis les neveux de Paul III, frères de Farnèse. Celui-ci négociait donc ou pour faire agréer Sfondrato aux Français, ou Del Monte aux Impériaux. Guise et Lorraine, les chefs des Français, pour laisser mûrir la pratique occulte de Salviati, louvoyaient. Farnèse et les Impériaux restaient fermes

sur Polo. A Salviati nuit l'avarice d'Acciajuoli, son conclaviste; à Polo l'imprudence et la sévérité de Priuli. Et voici comment. Les Français, ne pouvant réconcilier Farnèse et Salviati, manœuvrèrent à le séparer de son frère, le cardinal di San Angelo, par le moyen de l'autre frère, le duc de Parme; et ils y réussirent. En sorte que, ayant comme certaine l'élection de Salviati, Acciajuoli ordonne d'acheter du Salviati aux Banchi (les cardinaux et leurs chances s'escomptent à la Bourse de Rome en temps de siége vacant comme les fonds publics). Les titres, — *le cedole*, — de Salviati haussant, Farnèse s'en étonne. Il cherche la cause de cette hausse, et la découvre. Il se rapproche alors de son frère San Angelo, et Salviati est exclu. Quant à Polo, la chose se passa d'autre façon. Farnèse lui avait assuré l'accès de Monti et de Santa Croce, — ne lui manquant que deux votes. Dans la nuit, Priuli néglige de visiter Monti pour le lui rappeler. Celui-ci se blesse de l'oubli, et le matin ne donne pas son vote à l'accessit. Santa Croce suit son exemple. Or, à quoi servit à Polo et à Salviati, se demande Gualterio, la faveur des rois? La gaucherie d'un conclaviste dérange tout. Farnèse et Guise conviennent à la fin sur Monti; car, jeunes tous deux, ils voulaient sortir de conclave le jour même à dix-sept heures. Ils envoient messer Sebastiano avertir Monti qu'ils iraient chez lui. Le joyeux et astucieux vieillard les fait prier, au contraire, de le fuir, — ce qu'ils firent; — car si Pacheco et Mantova, qui voulaient l'exclure, en eussent eu vent, Monti n'aurait pas été pape.

Un exemple ne change pas un système. Et cet exemple lui-même est inexact, ainsi que nous allons le voir, documents officiels à la main.

Digitized by Google

XI

Le cardinal prince n'a pas un parti fait, comme le cardinal neveu et le cardinal protecteur ; mais il peut s'en créer un, ou bien il peut doubler la force de celui auquel il appartient. Ce cardinal tient la même conduite que les autres, mais sans oublier ni sa naissance, ni son rang, ni sa position. Il arrive au conclave avec une réputation de générosité, de simplicité, d'homme rempli de cette grâce et de cette courtoisie qui le distinguaient dans le monde, lorsque ces qualités ne pouvaient être soupçonnées de couvrir une arrière-pensée. Il ne doit pas cependant se mêler aux manéges des partis. Il doit laisser venir, ne jamais se presser, paraître prince sans le faire sentir en rien, principalement aux cardinaux bourgeois, avoir la main large, le cœur ouvert à la surface, le sourire bienveillant dans les yeux, oublier et pardonner, ne se souvenir que pour récompenser et louer, quelles que soient les dispositions intérieures de son âme, qu'il doit étouffer à tout prix. Son rôle est difficile, mais, en le bien jouant, le succès le couronne, surtout s'il sait déguiser que c'est un rôle qu'il joue. Savoie une fois, Médicis plus souvent, puis Este, York, Hesse, Madruzzo, Autriche, Lorraine, Rohan, Aragon, Gonzaga, Farnèse, Pii, Sforza... ont joué ce rôle admirablement.

Mais c'était l'âge d'or du sacré collége. Alors on le voyait fulgurant des plus beaux noms de l'aristocratie

italienne et étrangère. Les fils, les frères des princes souverains de l'Italie en faisaient partie. Maintenant le sacré collége est un repaire de parvenus. Alors on y arrivait par la naissance, le savoir et l'habitude du monde, les relations avec la noblesse, la grandeur, le hanter des cours, la faveur souvent des grandes courtisanes royales, les grandes parentés. On ne jouait pas un rôle en agissant en prince. Le sacré collége, depuis un siècle, est tombé dans la roture. Des fils de marchands, des moines pourris dans la théologie, des intrigants jaillis des rangs de la police ou du barreau ecclésiastiques, des usuriers, des espions du confessionnal, des entremetteurs de toute espèce de choses... rien n'y manque. Voilà les membres du sacré collége aujourd'hui, qu'aucune savonnette à vilains ne lavera jamais.

XII

Les cardinaux simples électeurs peuvent être partagés en deux classes : les dépendants et les neutres.

On appelle dépendants ceux qui sont sous la direction d'un protecteur, d'un prince temporel, d'un prince spirituel, d'un neveu du pape ou d'un chef de faction. Les papables sont pris dans ce rang. La tiare est souvent le prix de cette soumission dévouée et de ce manque de volonté et d'initiative. Obéir aujourd'hui, bien obéir et avec intelligence, c'est souvent régner demain.

Les cardinaux dépendants, non papables, sont des machines à vote. On les ménage toutefois, car ils peu-

Digitized by Google

vent se révolter, se laisser corrompre, se vendre, passer à l'ennemi. On les estime rarement.

Ils ne servent jamais pour rien.

Les cardinaux neutres sont indépendants. Ils se sont affranchis, soit parce que leur faction s'est dissoute; soit parce qu'ils ont une valeur personnelle éminente et font la guerre à leurs frais; ou bien parce qu'ils ne sont les obligés de personne ou se sont rendus libres d'eux-mêmes, sous prétexte de conscience. Ce sont d'ordinaire de vieux décrépits, les derniers d'un parti et papables, ou des princes, ou des zélés farouches, ou des hommes hors ligne pour des services rendus et pour les qualités de leur esprit. De ceux-ci on fait quelquefois des papes. Farnese donne la tiare au cardinal Théatin Caraffa, qui passait pour neutre; mais Montalto ne réussit pas à élever Baronio, qui s'était séparé de ses créatures, embrigadées pour Tosco.

Ces cardinaux électeurs ont aussi à jouer bravement leur rôle et à rester sur leurs gardes. Dans le conclave, il n'est permis à personne d'être sot, car personne n'y est dupe, ni désintéressé. Par conséquent, il ne faut ni s'endormir ni se laisser aller jamais.

Qui a quelque chose à se reprocher, observe Azzolini, doit bien se garder d'appuyer un cardinal zélé, farouche, sévère. Le dévouement nouveau et les bienfaits ne font rien oublier à celui que l'on veut se rendre propice. Ce fut ce calcul qui perdit le cardinal Morone. Mal noté auprès du saint-office, ce cardinal espérait effacer toutes ses taches, laver tous les doutes en concourant à l'élection de Paul IV. Aussitôt élu, ce vieillard formidable le fait jeter dans le château Saint-Ange et l'y laisse. Mais en même temps il ne faut pas se déclarer ouvertement contre des individus qui, quoique ennemis, ont des grands et remarquables mé-

Digitized by Google

rites. Le vent change, et celui que l'on poussait à chavirer revient à flot et gagne la plage. La faction impériale combattait à drapeau déployé le cardinal Caraffa, dans le conclave de Paul IV, avec l'espoir qu'une telle opposition l'eût submergé. D'un coup le cardinal Caraffa change dans l'appréciation du conclave. On le porte, on le nomme; et les Impériaux intrigués, égarés, sont obligés de voter pour le candidat que, jusque-là, ils avaient combattu.

Un électeur sagace ne se compromet jamais trop pour plaire aux autres, dans les choses qu'il ne veut pas. Le repentir, le besoin de se dédire est souvent à la porte; ce qui arriva à Charles Caraffa, dans le conclave de Pie IV. Il voulait se montrer fidèle au roi d'Espagne, en favorisant Pacheco, et il s'engagea si avant, si avant, qu'il s'en fallut de peu qu'il ne dût faire pour tout de bon ce qu'il avait commencé par complaisance. Caraffa tombe, à cause de cela, dans l'esprit des Français, qui se méfient de lui, quoique des leurs, et il se perd en concourant à l'élection de ce Pie IV qu'il n'eût jamais désiré et qui le tua.

On se met en garde contre la bonne foi d'un chef qui de premier jet propose un individu, sur lequel pèsent des exceptions. C'est le gaspiller, mais en même temps enflammer ses désirs, exciter ses espérances. Le cardinal d'Altemps, qui, dans le conclave de Sixte, présente du premier coup Sirleto, est soupçonné d'avoir agi ainsi uniquement pour gagner sa bienveillance et son amitié. Or, il ne faut jamais seconder les vues et les intérêts des autres que lorsque l'on y trouve sa propre utilité. On se tient également sur ses gardes et on ne se laisse pas aller à donner son vote à un individu qui veut se parer dans le monde de cette distinction : la flatterie, qui bien souvent déguise un piége. L'on se

Digitized by Google

souvient que le cardinal Cornaro ayant, à l'aide de ce prétexte, réuni un grand nombre de voix pour le cardinal Pisano, il s'en fallut de peu que ce cardinal n'atteignît son but : la papauté par badinage.

Un cardinal avisé, enfin, s'abstient de rompre ouvertement avec ses collègues. L'inimitié provoque la vengeance, et celle-ci trouble la raison et pousse aux fautes. Dans le conclave de Léon XI, Aldobrandini et Avila se querellent, et celui-là, pour causer du dépit à celui-ci, provoque la promotion de Médicis, auquel, étant son ennemi, il n'avait certainement jamais pensé.

En un mot, dans la sphère de son obéissance, le cardinal simple électeur doit conserver la clairvoyance nécessaire à sa liberté d'action et ne mettre jamais l'intérêt des autres avant le sien; être souple jusqu'au point où les convenances, sous tous les rapports, le lui imposent; ne perdre aucune occasion de se produire; faire valoir ses démarches et son abstention, son silence et sa parole, et se garder principalement de tout excès de zèle. Le zèle amoindrit le mérite de celui qui se prodigue.

XIII

Viennent enfin les conclavistes, n'importe le rang qu'ils occupent dans la hiérarchie; car ce nom les englobe tous. Ils ont tous leur rôle à jouer, en harmonie avec le maître, et à concourir de leur part à l'élection. Dans le conclave, tout converge à cette grande fonction, même les murs de l'endroit, même les éléments de la nature.

Félice Gualterio recommande au cardinal de choisir son conclaviste joli, gracieux, facile, poli. Les figures mornes, les présomptueux, les rigides, éloignent et repoussent. Et qu'on y songe! le ministre fait le maître. Savoir l'histoire, être politique, éloquent, mais réservé et secret, veiller, fuir les apparences, ne pas se mêler dans les choses à contre-temps, ne pas se croire supérieur aux autres, ni qu'on sert un plus grand maître, prendre en un mot la nature du caméléon pour s'accommoder à la convenance de tout le monde. Le domestique d'un cardinal a toujours soin de se montrer plutôt lettré et bonhomme qu'astucieux et fin négociateur; de ne pas se mêler de ce qui ne le regarde point, de parler peu, de couvrir son fait par la modestie et l'obséquiosité. Il écoute bien cependant, se souvient de tout, a le flair du moment opportun pour entamer les pratiques. Il seconde son maître, à l'insu de tout le monde. Pie IV exigeait de ses domestiques même qu'ils convinssent du mal que l'on disait de lui, dans les petites choses, afin qu'on les crût quand ils auraient l'occasion de le louer dans les grandes circonstances. On a vu tel de ces domestiques dresser une liste des bonnes qualités de leur seigneur et des défauts de son rival, en ayant l'air d'observer plutôt que de médire, et la faire parvenir à tous les membres du sacré collége. A son tour, le cardinal ne perd pas de vue ses conclavistes, car, outre le danger des trahisons qu'il doit toujours redouter, il doit s'attacher à prévenir ces hasards fâcheux dont le souvenir est resté à l'état de tradition dans les conclaves. L'aventure de Bessarion et celle de Paleotto sont toujours devant les yeux des cardinaux et de leurs gens.

Les cardinaux allaient tous ensemble à la cellule de Bessarion pour l'adorer. Un conclaviste ivre, de garde

Digitized by Google

à la porte, les repousse en disant que son maître dormait. Leurs Éminences en concluent que Bessarion était un homme qui aimait ses aises, peu soucieux, impossible dans les affaires, et ne s'occupent plus de lui. Paleotto fut deux fois sur le point d'être nommé pape, dans le conclave de Grégoire XIII; mais l'importunité de ses domestiques, l'avidité de se jeter sur la proie et de se partager ses effets avant l'heure, font peur aux cardinaux, qui songent dans quelles mains de favoris rapaces le gouvernement allait tomber.

Quant aux conclavistes, il faut qu'ils aient de l'habileté pour négocier, la confiance du maître pour partager ses secrets, et du crédit auprès des autres pour qu'on les écoute et les croie. Connaître tout, le caractère des hommes avec lesquels il est en contact ainsi que les précédents des conclaves; deviner le moindre signe; se taire le plus possible et engager les autres à parler; avoir mémoire de tout; écouter et comprendre le plus petit souffle qui voltige dans l'air; être modeste et simple, sourire à tout le monde; se faire petit pour se glisser partout; paraître insensible et sourd; montrer plus de reconnaissance pour les bienfaits que d'ambition, excepté celle de plaire et de bien servir; déguiser les défauts, les faiblesses, les fautes de son cardinal ou se les approprier; le conduire, s'il est incapable, sans jamais en faire semblant et, surtout, n'en parler jamais avec qui que ce soit; l'inspirer, travailler pour lui, s'effacer toujours et lui servir de piédestal... voilà quelques-unes des qualités dont ce saillant appendice d'un cardinal est ordinairement orné. Le poids du conclave pèse essentiellement et véritablement sur cet Atlas microscopique.

On tâche en outre de trouver un conclaviste d'âge moyen, de santé assez robuste pour pouvoir ne se repo-

Digitized by Google

ser jamais, travailler le jour, veiller la nuit, faire sentinelle des heures entières afin de savoir qui va et qui vient, et où l'on va et pourquoi, voir dans les ténèbres comme en plein midi, s'approcher inconnu, à pas de loup, pied nu ou chaussé de feutre aux cellules des adversaires et des amis, afin de saisir au vol un mot, un soupir, un gémissement, un signe de vie quelconque qui puisse avoir une signification. Aussi vaut-il mieux qu'il soit d'une taille médiocre qui ne le fasse pas distinguer des autres (1).

Dans ce sérail, le conclaviste qui peut et sait espionner adroitement fait grand honneur au maître, le tire bien souvent d'embarras, lui rend un service signalé. Dans le conclave de Léon XI, certains conclavistes découvrirent que le cardinal de Firenze allait être proclamé pape, uniquement pour avoir remarqué que le cardinal Aldobrandini s'était arrêté dans sa cellule beaucoup plus longtemps qu'il n'eût été nécessaire pour une affaire ordinaire. Et parce que le conclaviste d'Avila ne renseigna pas son maître du bruit qui en circulait dans le conclave, Avila ne put ni avoir tout le mérite de l'élection ni l'empêcher.

Nous avons indiqué plus haut ce qui arriva à Salviati.

Dans la cour de Rome, on conserve encore les noms et les traditions de Lottino, Gualterio, Gallio, Lauro, Germonio, Ulpio, Guarengo, Bernardini, Grotta, Marretti, Tomasi, Céva, Cavalcanti, Lotto, Bacci... conclavistes fameux et écrivains de choses de conclaves, et de ce Magnesio que le cardinal de Savoie appelait le

---

(1) « Cette nuit nous avons eu un grand jeu de barbes et de perruques, » écrivait le cardinal Giovan Carlo de Médicis à son frère, du conclave d'Innocent X.

Digitized by Google

premier politique de l'Italie, et que le duc Charles-Emmanuel voulut voir et entendre. Ils furent des grands généraux et gagnèrent de grandes batailles.

XIV

Voilà le conclave.

Je n'ose pas formuler mon jugement. Tout ce que j'écrirais pourrait être suspect. Voyez plutôt ce que dit le cardinal de Burgos dans son *Discours sur les choses de Sienne*, qu'il mit sous les yeux du roi catholique (1).

« Depuis quelques années, les deux princes séculiers — de France et d'Espagne — ont commencé à vouloir nommer le pape, en excluant ceux qu'ils n'agréent point. Ils achètent les votes des cardinaux, les engagent par des pensions, par des bénéfices, par des évêchés et par la promesse de les aider à la papauté, et les corrompent ainsi. Il en résulte que, dans le conclave, ceux de France excluent ceux de l'Empereur et réciproquement, et on ne peut donner le vote à un cardinal exclus par son prince sans danger de perdre ses bonnes grâces. Les cardinaux vassaux sont forcés plus que les autres d'obéir aux ordres; sans compter les offres que font les ambassadeurs, qui vont avec des notes aux portes du conclave et disent : Faites pape celui-ci; excluez celui-là ! Je me suis trouvé à trois conclaves, et

(1) Ce cardinal, de la maison Mendoza, porté par l'Espagne et par la Toscane, fut sur le point d'être nommé pape en deux conclaves.

Digitized by Google

les choses faites ainsi tournèrent toujours mal pour l'Italie. Un conclave est une école de tromperie et de malice et de peu de religion; et les princes ne savent pas la millième partie de ce que c'est; car les cardinaux, n'importe de quel pays, pour leur honneur, ne veulent pas dire tout ce qui s'y passe. Ils se cachent même le mieux qu'ils peuvent des ambassadeurs présents. Et lors même qu'ils diraient tout ce qui arrive dans un conclave, on ne le croirait jamais complétement, car on supposerait qu'ils parlent sous l'empire de la passion, pour s'excuser de la négligence mise dans le service de leur maître, ou pour exalter l'activité qu'ils ont employée, s'ils réussissent. Mais je ne puis me persuader que, si quelqu'un de ces princes voyait de ses propres yeux un conclave et la façon dont on fait le pape maintenant, il fût assez peu chrétien et assez peu craignant Dieu pour ne pas se convaincre que c'est la papauté ainsi trafiquée qui cause tant de dommages et provoque tant de guerres.

« Tout le monde connaît quels soins mettent les papes à faire toujours éclater la guerre en la chrétienté (1) »

Mais, dira-t-on, ces choses arrivaient peut-être seulement au xv[e] et au xvi[e] siècle; elles ont changé depuis et l'Église s'est morigénée. Eh bien, voyez ce qu'écrivait hier encore le marquis de Crosa, ambassadeur à Rome, à l'époque de l'élection de Pie VIII, au comte de la Tour, ministre des affaires étrangères du roi de Piémont. De Crosa était un des ultramontains les plus noirs, et de la Tour un des jésuites les plus sombres. Il mandait donc dans sa dépêche du mois

(1) Je ne sais pas si ce magnifique et singulier discours a été imprimé jamais; je l'ai vu ms. dans les arch. de Turin. Collect. Alessandroni.

d'avril 1829 : « J'envoie à Votre Excellence le tableau des scrutins quotidiens du conclave. J'ai cru cependant ne pas devoir parler de plusieurs choses honteuses, causées par l'action des passions humaines si fortement excitées en ces circonstances. Flatteries, déceptions, engagements, promesses, embûches, trahisons sans ombre devergogne, ce sont certainement les faits ordinaires qui se reproduisent dans l'histoire de tous les conclaves, et qui ne manquèrent pas de se manifester aussi en celui-ci; raison par laquelle j'entendis plus d'une personne timorée et de cœur noble s'écrier qu'il n'était pas possible à quiconque a du caractère, des sentiments religieux et de l'honnêteté, de participer plus d'une fois activement en sa vie à un conclave sans y être rigoureusement contraint par ses devoirs (1). » M. de Chateaubriand tient le même langage dans ces dépêches à M. de Portalis.

Je n'ajoute ici qu'une observation générale.

Lorsque le peuple, le clergé et l'empereur concouraient aux élections, les papes furent ou saints ou scélérats : mais scélérats comme individus, personnellement, saints comme pontifes, et quelquefois même grands comme citoyens. Ils furent toujours la résultante, l'expression d'un parti et souvent son organe.

Lorsque la papauté devint elle-même un parti, — et partant un principe, une institution, un système, une idée; quand l'élection devint un monopole des cardinaux, les pontifes qu'on produisit furent ambitieux, quelques-uns tout-puissants, mais toujours comme pontifes, jamais comme princes. Puis, par le spirituel, en

(1) Arch. des affair. étrang. de Turin. Relations de Rome. A son temps je donnerai les jugements de Ferdinand, grand-duc de Toscane, qui avait été cardinal lui-même et en conclave.

Digitized by Google

grande partie dans le spirituel, et avec le spirituel, ils amplifièrent le temporel, mais plus comme influence que comme état.

Après le concile de Constance, quand la lutte avec l'Empire fut close définitivement par l'autopsie de l'Italie, lorsque la papauté se consolida dans la Péninsule, et le pape-roi absorba le pape-pontife; lorsqu'elle vit la nation partagée pour jamais, le conclave chercha des papes politiques, afin de maintenir les autres États, élargir et consolider le pontificat. Ce ne fut alors que népotisme, vénalité, trafic de toutes choses.

Après le concile de Trente, la domination temporelle étant consolidée et mise en dehors de toutes menaces ou contestations, mais le spirituel déjà livré au libre examen, la conscience insurgée, la liberté de l'âme hautement proclamée, le conclave porta à la papauté des théologiens, des zélés. Le pape fut un inquisiteur.

Enfin, après que la révolution française eut réveillé les nations de leur léthargie, on songea à choisir des papes qui devinssent des pompes à vie, les proconsuls des princes étrangers, les exécuteurs indigènes.

Dans toute cette histoire, dans toutes ces évolutions, trois buts : attester la papauté; l'implanter dans le monde et la consolider; la maintenir coûte que coûte.

XV.

Mais voilà enfin le sacré collége d'accord. Voilà le candidat définitivement choisi. Le voilà ou adoré par

Digitized by Google

quasi-inspiration, ou passé au scrutin et nommé. Chaque cardinal l'a vu venir vote à vote. Il a vu les petits signes marqués sur la feuille de scrutin étalée devant lui, se dresser derrière les noms proclamés, augmenter, grossir, atteindre à la fin au chiffre fatidique par lequel l'homme, qui, il y a deux secondes, était son égal, est maintenant son prince, et qui, de simple mortel, est en un instant passé vice-Dieu et souverain du monde. L'âme éclate dans une passion, — haine ou amour, zèle, exaltation, colère ou jalousie, n'importe; le cœur gonflé déborde, un cri s'échappe. Le pape est fait ! Et on le voit là, à son tabouret, pâle, hagard, les yeux rayonnants de larmes ou de joie, presque jamais calme et sans émotion. La transsubstantiation opère. La transfiguration petille et devient palpable. Qui se trouve de près s'éloigne, qui est debout tombe à genoux. Le pape est. Tous se lèvent. Puis tous se précipitent et lui font couronne.

Le doyen et le premier cardinal prêtre s'approchent de lui et demandent s'il accepte et le nom qu'il veut prendre. L'élu, après s'être escrimé avec une certaine coquetterie et avoir joué un peu l'hésitation, consent et déclare ce nom. On l'amène derrière l'autel, où l'on conserve des vêtements pontificaux de trois dimensions. On le pare de souliers brodés avec la croix d'or, d'une soutane blanche d'armoisin, du rochet, de l'aumusse et de la calotte blanche. On l'asseoit ensuite sur la chaise de Saint-Pierre, devant l'autel de la chapelle. Le doyen commence à l'adorer, lui baisant le pied et la main droite. Le pape le relève et lui rend l'*osculum pacis* sur les deux joues. Suivent les autres cardinaux, en chantant : *Ecce sacerdos magnus!*

Cela fait, le doyen, précédé par le *sacriste* et la croix, se rend à la *loggia* de la bénédiction, dont on

démolit le mur, et le doyen crie au peuple entassé sur la place Saint-Pierre : *Annuntio vobis gaudium magnum : habemus pontificem Eminentissimum et Reverendissimum Dominum* N... N..., *qui sibi nomen imposuit N. N*... La cour de Rome n'a d'italien et de contemporain pas même la langue ! Le peuple crie et applaudit. Le peuple est né pour applaudir toujours les nouveaux maîtres, — quelquefois aussi pour pendre les anciens. Le château Saint-Ange tire le canon : les cloches carillonnent à grande volée. Rome se réjouit et se lance à perte de vue dans les commentaires, les espérances, les projets, les intrigues, les discours de toute espèce. La maison du nouveau pontife fait bombance.

On pose le pape sur l'autel et Leurs Eminences procèdent à la seconde adoration. Une seule suffit à Dieu ; deux ne suffisent point au pape ! Les chanoines le portent à Saint-Pierre, et on l'adore pour la troisième fois. Et lui, la mitre sur la tête, il bénit le peuple qui lui demande plutôt du pain, plus souvent justice, chose rare à Rome ! Sa Sainteté descend alors les marches de l'autel, salue le collége, quitte la chape rouge brodée d'or et la mitre, et, enfermée dans une chaise, est portée au Vatican. Le soir, feux de joie et illuminations dans la ville. *Circenses !*

Quelques jours après, le pape se couronne. La cérémonie, dès nos jours, a un peu perdu de son ancien éclat; on a changé quelques détails. L'ancienne était orientale.

Les chevaliers de Saint-Pierre portent le pape en cette église, sur une chaise gestatoire. Les chapelains de Sa Sainteté portent le trirègne. Sa Sainteté dit la messe. On brûle devant lui trois fois du coton, en prononçant ces paroles impertinentes : *Beate pater, sic*

Digitized by Google

transit gloria mundi! et Sa Sainteté a la bonté de ne pas se fâcher de ce souvenir de son humanité, — lui, lieutenant de Dieu! Mais en compensation de tant d'audace, on l'adore de nouveau, assis sur le trône, avec chape et mitre que lui mettent le premier et le second diacre, lesquels, après lui avoir baisé le pied, obtiennent de l'embrasser sur la figure.

Le baiser est un des ingrédients capitaux de la liturgie du culte catholique, — qui cependant se dit spirituel.

Les archevêques, les prélats, les patriarches l'adorent à leur tour. Puis, replacé sur la chaise, couvert d'un dais, on l'amène au balcon du Vatican. Les musiciens, les châtrés jadis, chantent le verset: *Corona aurea super caput ejus!* Le doyen dit l'oraison: *Omnipotens sempiterne Deus, dignitas sacerdotis.* Le second diacre lui ôte la mitre épiscopale qu'il quitte pour toujours, et, le premier le couronne du trirègne en disant humblement: *Accipe tyaram tribus coronis ornatam, et scias te esse patrem principum et regum rectorem, in terra vicarium salvatoris nostri Jesu Christi.* Le pape se lève et bénit le peuple trois fois, avec des indulgences plénières. Au parricide, au faussaire, au traître, à toute espèce de scélérat s'ouvrent les portes du ciel à deux battants: aux condamnés politiques, pas même celle de la geôle. Les trompettes font rage, les tambours grondent des fiers roulements, cloches et canons s'exaltent. On remet le saint-père en chaise et on le conduit au Vatican. Cependant tout n'est pas fini.

Au couronnement succède la cavalcade qui accompagne le pontife à la prise de possession de son église de Saint-Jean de Latran. Le Christ entra dans Jérusalem monté sur un modeste âne, escorté d'une poignée de va-nu-pieds. Voyez comment son intendant s'y prenait

Digitized by Google

humblement, et, à quelques détails près, s'y prend encore.

Les compagnies légères tiennent l'avant-garde. Suivent deux à deux les valisiers, *valiggieri*, boursiers ou aumôniers des cardinaux avec les valises de leurs maîtres brodées à leurs armes. Puis les massiers de Leurs Eminences avec les masses à leurs enseignes. Puis, sur des chevaux magnifiques, les gens de la cour des cardinaux, des ambassadeurs, des princes, suivis par les hommes d'armes, *armi spezzate* du pape, en armes blanches; et puis quatre écuyers de Sa Sainteté avec des robes rouges; deux valisiers avec des valises brodées; cinq massiers du palais avec des sayons de drap violet et quatorze trompettes au service des quatorze quartiers de Rome, aux armes du pape et du peuple romain, sonnant la marche. Après ceux-ci s'avancent les trompettes de Sa Sainteté. Puis une nuée de cubiculaires, de camériers *extra-muros*, de signataires, d'avocats consistoriaux, de participants avec quatre chapeaux de velours cramoisi du pape. Puis encore, les Quarante du peuple romain, et autres officiers, justiciers, coadjuteurs, l'avocat fiscal, l'agent, le *scriba senatus*, le secrétaire écrivain, le notaire et les autres curiaux des tribunaux de Rome, les abréviateurs de Parco maggiore, les auditeurs de la Rote, le maître du sacré palais. Viennent ensuite quatre maréchaux du peuple romain, habillés de satin cramoisi, le sénateur, les trois conservateurs du Capitole, le gouverneur de Rome avec l'ambassadeur de César, deux maîtres de cérémonie, le sous-diacre apostolique, avec la croix, au milieu des deux officiers dits *virga rubea*.

Paraissent après cent princes et chevaliers romains, richement habillés, ayant à leur côté des pages avec leurs écussons, la tête découverte, à cheval, aux deux

Digitized by Google

côtés de la chaise du pape. Et le pape au milieu, rayonnant de joie, fût-il humble comme Célestin V.

Derrière lui se rangent ses courtisans, selon l'ordre de leurs offices, trois cents suisses, hallebardiers de six pieds, ornés d'un costume riche et bizarre, formant deux ailes autour des cardinaux, des patriarches, des archevêques et évêques avec des grandes chapes et des grands chapeaux. Puis les référendaires et les protonotaires en manteaux courts. Le corps des chevau-légers avec des pourpoints neufs, à manches de velours rouge et jaune, aux armes du pape, ferme la cavalcade. Le pape, les juifs, et l'Autriche chérissent la couleur jaune. Ce corps est précédé par des trompettes, des pages et des enseignes, avec drapeaux et lances, élégamment parés de panaches et harnais rouge et or.

Le pape descend de sa litière sous le portique de Saint-Jean de Latran. L'archiprêtre cardinal titulaire de cette église va à sa rencontre avec la croix, ironie incomprise ! Le pape, toutefois, l'adore et l'embrasse. A la bonne heure ! Dans l'église il s'habille d'ornements sacrés très-riches, — si riches, qu'avec leur prix on nourrirait pendant un an tous les affamés de la catholique Irlande. Sa Sainteté s'assoit. On l'adore, on lui baise le pied : et le cardinal de Latran, avec un beau discours latin, lui présente à genou, sur un plateau d'or, deux clefs, l'une en or, l'autre en argent, — celles précisément qui ouvrent le paradis aux catholiques et le ferment aux Anglais, aux Américains, aux Allemands, aux Turcs, aux Russes et aux neuf dixièmes du genre humain. Sa Sainteté se lève et, se rendant à la porte majeure, bénit avec le goupillon. Par contre, l'archiprêtre de Latran lui donne de l'encens. Après quoi, ses palefreniers, habillés de velours rouge, le portent en chaise jusqu'à l'autel de Saint-

Digitized by Google

Pierre et de Saint-Paul, — qui, certes, se frottent les mains dans le ciel et se pâment de jubilation. Là, nouvelle adoration des cardinaux, qui lui promettent obéissance. Le pape se lève. Il entonne le *Sit nomen Domini benedictum*, que les châtrés ordinaires de Sa Sainteté inchâtrée chantent suavement. Ensuite on va au palais de Latran, où l'on dit les *Laudes*. Et le saint-père dispense des médailles d'or et d'argent, dix par chaque cardinal. Le premier cardinal lui ôte la riche mitre : le second lui ôtera le trirègne. On le reporte au balcon des bénédictions. Il bénit trois fois, avec des indulgences plénières, en latin et en italien! On jette au peuple quelques monnaies en argent et en or, à l'effigie du nouveau souverain, — et le peuple se précipite dessus diaboliquement, avec beaucoup plus de passion qu'il ne ramassait naguère sa part de paradis, assurée par les indulgences. Enfin on quitte le Latran dans le même ordre et avec la même pompe, passant par des rues pleines de peuple, les fenêtres ornées de belles tapisseries et de jolies femmes en toilette de bal, décolletées, lesquelles applaudissent à tout rompre. Des arcs de triomphe partout. César revient de la conquête du monde. Le Capitole fait défaut, mais le Vatican est plus productif.

Cette cavalcade superbe a eu lieu jusqu'à la fin du siècle dernier. Aujourd'hui, je l'ai dit, on est un peu plus modeste, — un peu! surtout les Pie IX.

Digitized by Google

XVI

Le voilà donc debout et armé ce pape, cette résultante de tant d'intrigues, d'astuces si profondes, de calculs si fins, si compliqués, si clairvoyants, qu'on a cru pouvoir les attribuer à Dieu en personne. Les portes du conclave s'ouvrent. Le rideau se lève. L'homme a été ceint de la triple couronne, adoré trois fois, annoncé aux quatre coins de la terre. La ville et le monde en sont émus. Les princes épient avec anxiété les premiers mouvements de l'oint du Christ, écoutent avec trépidation son premier mot, recherchent son sourire. Le voilà au Vatican. Tout le monde tombe à genoux dès qu'il lève la main. *Papam habemus !*

Qui est ce maître?

Il n'a plus de nom. Il en a pris un de convention pour mieux s'identifier avec l'institution. Il est la papauté. L'homme n'existe plus. L'homme d'hier s'est éclipsé, s'est évanoui. Hier, il était un moine, un théologien, un inquisiteur, un diplomate qui avait roulé au milieu des tourbillons noirs des cabinets européens, un simple *bipède implume* enfin, étranger aux grands mouvements de la société, aux complications des intérêts de toute espèce. Aujourd'hui, une métempsycose miraculeuse s'est accomplie. Cet homme sait tout, voit loin, met sa main à toutes les manifestations de la vie, incapable de se tromper, d'être trompé, d'errer. Le ciel, la nature et ses lois fatales peuvent avoir tort; lui, jamais. Tout doit reculer devant son foudroyant

Nos volumus! Le monde moral doit s'arrêter devant sa parole fatidique : *Non possumus!*

Est deus in nobis, flavente calescimus illo!

En effet, tout lui a cédé pendant des siècles, tout lui cède, tout s'incline devant lui, excepté un, — un seul, — ce Mardochée des peuples, — l'Italie !

Qu'est-ce que c'est donc que le pape?

Qu'est-ce que c'est donc que l'Italie, — cette thèse et antithèse du monde?

Et, ici aussi, plutôt que de répondre moi-même, je laisse la parole non suspecte aux ambassadeurs, aux cardinaux, au risque d'en dire trop.

Paolo Paruta, dans sa relation au sénat de Venise, à son retour de l'ambassade de Rome, en 1595, après avoir longuement raisonné du pape, comme prince et comme pontife, parlant ensuite de son gouvernement, se résume ainsi : « Le pape commande à tout l'État avec une autorité absolue. Tout dépend de sa volonté. Son gouvernement est royal, et d'autant plus complet, qu'il ne rencontre aucune de ces bornes qui, dans les autres États, opposent certains conseils,— les parlements, les barons, le peuple, selon la constitution des provinces... Auparavant, dans les affaires les plus importantes, les papes écoutaient les cardinaux en consistoire, et l'on émettait les résolutions prises *de consensu fratrum*. Depuis Pie II, l'autorité suprême s'est concentrée de plus en plus dans le pontife. Le consistoire ne s'occupe maintenant que de la distribution des églises, et même, lorsque le pape l'a déjà faite... Quant aux affaires d'État et de l'Europe, le pape n'en rend compte aux cardinaux presque jamais, et, lorsqu'il le fait, c'est plutôt pour leur donner une nouvelle que pour leur demander un conseil. Leurs Seigneuries Révé-

Digitized by Google

rendissimes ne s'opposent point; ayant tous le désir d'obtenir des grâces et des faveurs, aucun n'ose lui contester l'exercice de l'autorité absolue. Ils s'en plaignent seulement en particulier et en cachette... L'autorité du pape était auparavant modérée par la part que le peuple romain prenait dans l'administration, en élisant son sénateur. Depuis Boniface IX (1389), les pontifes ont commencé à élire aussi ce sénateur... et toujours une de leurs créatures, ou un plébéien... Le cachet particulier de ce gouvernement et de cette cour, c'est de soupçonner ceux qui, par longue expérience et par autorité, ont été considérés, sous un autre pontificat, capables de gérer les affaires... Le premier acte d'un pape, c'est de changer tout l'ordre précédent, d'hommes, de choses et de système. En sorte que le prince neuf, qui aurait le plus besoin de vieux ministres et d'hommes expérimentés, commence par s'entourer de gens nouveaux, ordinairement sans capacité, n'ayant d'autre mérite que d'être parents ou favoris du prince. La justice n'est pas égale pour tous... D'où l'on voit que cet État ne se maintient pas, comme les autres, par les bonnes institutions, mais seulement parce que personne ne veut le renverser, d'abord à cause de la religion, — ce qui a toujours sauvé le gouvernement de l'Église, — ensuite à cause de la rivalité des princes italiens, lesquels, ne pouvant personnellement s'élargir, empêchent, pour conserver l'équilibre, que l'un ou l'autre empiète sur l'État voisin. Cependant, si un grand changement se produit un jour en Italie, l'État de l'Église court des dangers. Et j'ai observé, étant à Rome, que lorsqu'arrivaient les nouvelles des événements de France ou de Savoie, on exprimait librement le désir de l'arrivée des Français en Italie, afin de provoquer des révolutions dans l'É-
Digitized by Google

tat... Les papes, à leur tour, ont toujours désiré s'emparer du Napolitain... Paul IV prit les armes contre l'Espagne à cause de cela, et Sixte V, qui avait le même but, fut sur le point de le tenter lors de la mort du roi Philippe II. »

L'ambassadeur Zeno, de retour de la cour d'Urbain VIII, parlait dans le même sens. Et le cardinal Commendone ajoute :

« Le mal de la principauté pontificale, c'est le changement du prince, qui entraîne le changement de tout; de vouloir user librement de l'autorité; d'avoir fait des promotions de cardinaux indignes... Deux causes détournent le pape de bien faire: ses allures de vivre en séculier et de gouverner en prince laïque; puis le peu d'amour qu'il met dans des choses qu'il ne possède qu'uniquement par usufruit, sans responsabilité, sans limite à sa volonté. Enfin, la brièveté de son règne. Les ministres de sa cour, soucieux d'avoir des grâces par les souverains, lui sont peu fidèles. Les cardinaux sont plutôt les amis du prince que les coparticipants de l'autorité de l'État. Leur autorité est passée aux neveux, aux domestiques du pape. L'Église s'est remplie de personnes indignes. Il y a une source de paganisme dans ses opinions et dans ses mœurs. Dans la cour du pape on n'acquiert guère les qualités qui conviennent à la dignité sacerdotale. Des jeunes gens ennemis du travail, échappés aux études y parviennent; et si, par hasard, il s'en trouve de bons et de modestes, on les étouffe : l'audacieux et le légiste seulement y avancent et prospèrent. »

Enfin, pour ne pas multiplier les citations, le cardinal de Burgos écrit ces sévères paroles :

« Tous les maux de la chrétienté viennent de l'Italie; et le mal de l'Italie, de Rome et des papes... Le pape,

Digitized by Google

changeant de nom, change de caractère. Il incline du côté qui lui est le plus utile, tantôt vers la France, tantôt vers l'Espagne, tantôt vers l'Empire. Le principe de toutes les affaires de l'Europe et particulièrement de l'Italie est à Rome. Les ambassadeurs des princes rivalisent à octroyer les faveurs, les honneurs, les cadeaux, les pensions aux cardinaux, afin de se les rendre amis. Ils croient aux paroles et aux démonstrations des Italiens. Ceux-ci les trompent. Ils sont sournois; ont des desseins nombreux et sombres ; haïssent les ultramontains, qu'ils considèrent comme les ennemis mortels de l'Italie. Ils nourrissent l'espoir, la passion, l'intérêt de se délivrer un jour de l'esclavage. Ils briguent auprès de la France pour s'affranchir de l'Espagne, et trompent tout le monde; ainsi, que personne ne se fie à eux. Voilà une des causes des désordres de l'Italie. Puis le mal de l'Italie, c'est que le pape est trop libre. Or, il faut que le pape ait deux freins : d'abord le concile ; puis, qu'on l'enferme, qu'on le sèvre du monde — *serri al mondo* — tellement qu'il n'ait plus de raison pour faire la guerre et d'espoir de s'agrandir. Par conséquent, si le roi Philippe, qui possède Naples et Milan, occupe avec quelques galères Porto Ercole, il peut tenir prisonniers tous les papes qui viendront, et, en les tenant ainsi en prison, il sera maître de toute l'Italie. »

Cela paraît étrange, mais est sataniquement profond.

Les papes furent trop ou trop peu ambitieux : trop pour vouloir être princes et posséder un Etat; trop peu, ne s'étant pas emparés de l'Italie lorsqu'ils le pouvaient; scélérats, pour l'avoir voulu lorsque rien ni personne ne le permettait. Malheur de l'institution! mal de princes vieux! anomalie de la double nature du prince et de la principauté.

Digitized by Google

XVII.

Doué en effet de cette double nature, la spirituelle et la temporelle, le pape établit avec le monde un double courant d'influence et d'action. Il est au centre de ce monde et décrit autour de lui deux cercles. L'un, très-large, poli, lointain, l'Europe et l'orbe catholique : l'autre, plus restreint et armé de pointes acérées, l'Italie. Par l'émanation de ses rayons spirituels, le pape se projette sur le monde éloigné. Et il agit sur lui. Par les rayons plus puissamment réfléchis de la circonférence au centre il frappe l'Italie. C'est donc avec le pouvoir temporel, renforcé de la réfraction du pouvoir spirituel de tout le monde catholique, que le pape gravite sur la Péninsule et y crée cette horrible trombe, cette cyclône infernale qui la bouleverse depuis tant de siècles.

Le pape a remué l'Europe avec son levier du pouvoir spirituel. Il ne se manifesta presque jamais, dans les jours de malheurs, en Allemagne, en France, en Angleterre, en Espagne, que sous cet aspect,— celui du pontife! Avec le levier du pouvoir temporel,— le prince, non pas le pape — pendant quinze siècles, il a fait tournoyer l'Italie.

Le pontificat a fait dans le monde un double travail. Il a absorbé la liberté des peuples et concentré l'autorité sociale en lui-même, pour lui-même,— aidé de la monarchie civile; puis, par tous les moyens spirituels, il aida à son tour la monarchie à accomplir une pareille tâche dans sa sphère d'action. La papauté a créé la mo-

Digitized by Google

narchie absolue. Tant que l'Empire ne comprit pas l'essence et le but de la papauté, il contraria ses évolutions sourdes et persévérantes. Il se montra jaloux et s'opposa. La double épée flamboyait devant ses yeux. Mais dès que le pape, menacé de plus près dans son essence spirituelle par les conciles et dans la temporelle par le peuple italien, se contenta de la seconde place, du second rôle dans le monde, le pape et l'empereur devinrent complices. Leurs bouderies consécutives n'eurent d'autre portée que de régler leur influence et leur position réciproque. Il fallait s'entendre pour mâter et se partager une nation, l'Italie, qui les haïssait, qui les menaçait tous deux.

Voilà l'histoire de ces deux phases de la papauté, dont la première finit à la chute de la république de Florence, au traité de Cateau-Cambresis, au concile de Trente; la seconde, dès ces événements sinistres jusqu'à l'intervention des quatre puissances catholiques contre la république romaine, — en 1849.

De ce drame, plein de sanglantes et bourbeuses péripéties, je ne toucherai que la part qui regarde l'Italie. Car, à la dernière scène de la pièce, voilà que les yeux du monde se fixent encore avec anxiété sur les Italiens et attendent la suprême catastrophe ou le triomphe définitif.

Est-ce le passé qui revient? Est-ce l'avenir qui s'incarne?

Maintenant, quels sont les actes de ce prince, que nous avons vu enfanté par tant de mystérieux artifices? quelle est sa conduite envers le pays où il naquit et où il siége?

De quelle façon ce pays l'accueille, le considère, le traite?

Voilà la partie de cette histoire qui sert de lien d'un

conclave à l'autre, qui explique la situation où le conclave se trouvait lors de sa réunion, ainsi que les influences qu'il subit, les raisons déterminantes qui le menèrent. Cette seconde partie de mon histoire éclaircit la situation d'aujourd'hui et donne la clef de la solution du problème de la papauté temporelle. Chercher l'avenir sans se préoccuper du présent, sans peser ce que le passé condamna, démolit ou nous lègue comme du leste impur, c'est délirer comme des fiévreux.

Digitized by Google

II

L'ITALIE

I. Qu'est-ce que l'Italie? Comment a-t-elle été considérée? L'histoire écrite et l'histoire latente. L'indigénat. Les immigrations. Résistance occulte de l'indigénat. Esprit de nationalité. — II. Les évolutions historiques de l'indigénat. Rome. L'Italie a deux couches d'habitants. L'indigénat reste païen. La papauté hérite de la résistance de Rome. Manifestations de l'indigénat. — III. Les invasions barbares et l'indigénat. Autonomie de la papauté et de l'indigénat. Leur hostilité et incompatibilité permanente. — IV. Théorie générale de la dynamique de l'histoire et ses phases. — V. Le christianisme. Choc du devoir catholique et du droit italien. Asphyxie morale de l'Italie : réaction. — VI. L'Italie après Constantin. La papauté et les barbares. Amalgame des Lombards et de l'indigénat. L'Italie après les Francs. — VII. Charlemagne et sa mission. Il crée la papauté qui relève de l'empire.

I.

Je dirai plus loin quelles sont les lois générales qui ont présidé à l'évolution de la papauté et de l'Italie, quels sont ces principes organiques qu'en jargon scientifique l'on appelle *philosophie de l'histoire* et que j'appellerai *instinct du peuple, gravitation nationale*. Mais il se présente ici l'autre personnage de notre drame que je dois dessiner.

Digitized by Google

Nous avons vu comment la papauté est née, comment elle a grandi petit à petit, comment elle s'émancipa, comment elle changea sa forme élective, quels furent ses électeurs, quelle tactique ils eurent, quel homme et quelle institution étaient sortis de ces comices. L'institution et l'homme à peine debout, ils se trouvent en face de l'Italie dans un terrible champ clos.

Qu'est-ce que l'Italie?

Les historiens, même italiens, — Machiavel, Balbo et peu d'autres exceptés, — ne surent jamais trouver l'Italie. Ils la cherchèrent où elle n'était pas.

La diplomatie la nie.

Les amis la considèrent comme une aspiration.

Les ennemis caractérisent le fait d'aujourd'hui comme l'œuvre précipitée d'une poignée de conspirateurs.

Pour tout le monde, l'Italie n'a pas existé; donc elle n'existe pas. Il y eut des États italiens: ceux-ci seulement sont possibles. La personnalité que l'on atteste à cette heure n'est qu'une invocation.

Voilà l'aspect de la question pour la politique militante.

Pour la science, l'Italie est une négation absolue.

Est-ce vrai?

Quelques considérations générales sont ici nécessaires.

L'Italie a deux histoires. L'une patente, parlante, visible pour tous, racontée par plusieurs, palpable, — celle qui court dans les mains de tout le monde et que l'on lit sous les noms de *Histoire de Venise, Histoire du duché de Milan et du duché de Savoie, Histoire des duchés de Modène, de Parme, de Mantoue, d'Urbin, Histoire de Gênes, de Naples, de Sicile, de Toscane, de l'Eglise, des Pontifes;* et puis les monographies de Bo-

Digitized by Google

logne, de Ravenne, de Pise, du Montferrat, de Sienne, de Lucques, et ainsi de suite. Voilà l'histoire de l'Italie de tout le monde et pour tout le monde.

Mais il y a une histoire d'Italie latente comme le feu de l'Etna qui de temps à autre éclate; une histoire sombre, qui coule dans les entrailles de la nation, que l'on suit depuis ses premiers jours, lorsque sur le sol italien *naquit* son premier homme, jusqu'à Mazzini, jusqu'à Garibaldi, jusqu'à Manin, jusqu'à Cavour, une histoire unie, simple, terrible, qui n'a qu'un seul but, qui persévère, persévère toujours, que rien ne lasse, rien ne détourne, rien n'étouffe, qui a ses formes, qui a ses vues, qui a son cachet. Or, c'est cette histoire qui échappe aux yeux distraits et que nous allons évoquer seulement; car il est impossible de la raconter à l'heure qu'il est. Elle est encore ensevelie dans les sérails jaloux des archives. Nous faisons par conséquent des marques rouges,— taches de sang des martyrs,— sur la carte de l'histoire des Italiens. Nous touchons les feux, quelquefois couverts, de l'histoire de l'intelligence italienne; et c'est là qu'est l'histoire de l'Italie. L'Italie est comme ces plaines marécageuses des bords de la mer Caspienne, tout unies avant l'apparition du soleil. Aux premiers rayons, le dessus se crevasse; le fond reste humide, serré, compacte. Et si l'on creuse davantage, l'on trouve le granit. La surface fendillée,— les Etats, — frappe seul les yeux et les esprits. Voilà l'histoire que les chroniqueurs ont racontée jusqu'ici. Les couches profondes sont restées inexplorées. Et cependant c'est là l'histoire de la péninsule, — l'histoire de l'***indigénat italien***, de ce levain éternel de notre peuple. On a narré jusqu'ici les gestes des peuples qui envahirent l'Italie, qui la conquirent, la ravagèrent, s'en partagèrent le sol, y vécurent et passèrent. Mais au-des-

sous de cette inondation extérieure et à fleur de terre, il y avait quelque chose d'intérieur qui s'affaissait seulement; s'affaissait parce que le *peuple* ne meurt jamais. En a-t-on parlé? S'en est-on occupé?

Cependant, qui est-ce donc qui a rendu impossible à l'étranger de s'y acclimater, de s'assimiler? qui le contraignit à rester tel qu'il était, à conserver sa nature, pendant des siècles? Au-dessous des Goths, des Visigoths, des Lombards, des Francs, des Tudesques, des Espagnols, des Autrichiens, il y avait quelque chose d'acide qui les rongeait, qui les neutralisait ou les tuait.

La masse demeure toujours la même et pareille. C'est dans l'indigénat survivant et indestructible qui existe et qui a toujours existé, l'Italie, — l'Italie *une*. C'est la vie de cette nation latente, mais active et agissante, qui change la nature de la conquête ou de la civilisation italienne. C'est cette Italie mystérieuse qui tient tête à la papauté fulgurante. C'est l'indigénat italien qui, seul et indompté, lutte avec la papauté, — étrangère et cosmopolite, — et ne se laisse pas absorber. C'est cette force occulte et réactive qui est la *providence* de la philosophie de l'histoire italienne, ou sa *progressivité illimitée*, ou sa *fatalité*, n'importe comment les faiseurs de philosophie de l'histoire de l'Italie voudront l'appeler.

Dans la passe d'armes donc de l'Italie contre la papauté il ne faut chercher ni les rois de Naples, ni les républiques, ni les ducs, ni les villes privilégiées: non. Le terrible tenant de ce combat, c'est ce fantôme mystérieux que l'on sent, contre lequel se heurte et se brise tout obstacle, mais que l'on ne voit guère, — l'Italie indigène! Nous la sentirons palpiter dans tous les grands actes de notre vie; nous les trouvons dans toutes les fibres les plus puissantes, dans tous les rayons les plus

Digitized by Google

divins, aux heures les plus décisives, lorsque l'historien catholique dit : *Le doigt de Dieu !* lorsque la philosophie s'écrie : *L'humanité marche !* Et elle s'appelle alors *Ligue lombarde, Siége de Florence, Cinq journées de Milan, Constituante romaine, Les mille !* Et lorsque nous aurons tissu ensemble les mailles d'or de cette terrible cotte d'armes, nous dirons aux diplomates, aux historiens à courte vue : Voilà l'Italie *une !* voilà qui a tué la papauté! La rosée de sang de Novare, de Solférino, de San Martino, de Castelfidardo, du Volturne a remouillé le sol gercé à la surface; il s'est serré au-dessus comme dans ses fondements : l'Italie est!

Les manifestations de cette Italie souterraine furent nombreuses et diverses ; son âme fut une et toujours la même,—semblable au feu qui circule dans les entrailles des volcans, lequel s'ouvre, sur des points divers, une bouche, une fente. La forme et la dimension de ces cratères n'est pas pareille, la composition de la lave qu'ils vomissent varie, mais la flamme est la même, le foyer du centre, duquel ce bitume se lance, est un.

L'aberration des historiens de l'Italie est surprenante. Le monde était déjà vieux de quatre mille ans, selon le baptême biblique, lorsqu'ils font partir de l'Asie, des replis du Taurus, ceux qu'ils appellent Tyrrhéniens, les implantent en Italie et les partagent en trois rigoles, dont les Taurisciens occupent les régions des Alpes, les Etrusques ou Tusci le centre, les Osques le midi; et, peu après, les Vénèdes, qui remontent vers leur source et forment la souche des peuples slaves. Pour ces historiens, quatre mille ans après la création, l'Italie était encore une savane, habitée probablement par des bêtes fauves et couverte de forêts et d'étangs. Et lorsque la navigation en était encore à ses premiers essais, des peuplades, avec tout ce qu'il faut

Digitized by Google

pour vivre pendant plusieurs mois sur l'eau et sur le sol inhospitalier où les premières elles mettaient le pied, peuvent émigrer d'un sol heureux, l'Asie, d'où personne ne les chasse, d'où elles n'ont aucune raison de fuir, et venir dans la Péninsule qu'elles peuvent, peu après, se partager en trois et occuper. Vraiment, il faut n'avoir jamais vu ce qu'est une émigration,— aujourd'hui, au XIXe siècle, avec la navigation à vapeur, il faut n'avoir jamais vu ce dont a besoin un simple régiment qui change de garnison, pour écrire de pareilles inepties.

Les immigrants n'étaient en vérité que des bandes de pirates ou des bandits, qui arrivaient par les monts ou par la mer, poussés par le hasard, par la tempête, par le crime, par le malheur, par la soif du gain. Ils abordent sur un sol où le peuple indigène était naturellement agricole et pasteur, et n'ont pas de peine à s'imposer. Ils fascinent comme tout ce qui est neuf et étrange. Ils trouvent l'hospitalité. L'hôte peu à peu devient maître. Et la tradition raconte le cas merveilleux de leur venue. Au peuple indigène, chose ordinaire et naturelle, personne ne songe. Ces étrangers impriment leur nom au pays, ou peut-être leur nom surnage à l'oubli des siècles, comme toute légende que l'on raconte dans les veillées, que l'on chante dans les vers. Et ainsi des Pélasges, qui partirent, dit-on, de la Phénicie, ainsi que les premiers occupants de la Grande-Grèce.

Les premiers conquérants venus du dehors se superposent, polissent, civilisent les indigènes ; ils forment les classes proéminentes de la société,— l'aristocratie, le sacerdoce, les guerriers, les recteurs ; ils campent ensemble dans certains centres, que l'on dit ensuite châteaux ou villes, tandis que l'indigène occupe les

Digitized by Google

champs qu'il cultive, la montagne où il garde ses troupeaux, où il se retire pour éviter le contact, la violence de l'étranger.

Les nouveaux venus étaient en petit nombre, les indigènes nombreux. Mais ceux-ci étaient éblouis par des usages, par une science, par une religion nouvelle ; ils étaient domptés par la force morale. On voit de ces phénomènes tous les jours dans l'histoire certaine, dans la vie d'aujourd'hui. Combien sont-ils les Français qui écrasent Rome? les Autrichiens qui étranglent Venise et la Hongrie? Combien furent-ils les compagnons de Guillaume le Conquérant, de Robert Guiscard, de Charlemagne, de Charles d'Anjou, de Cortez? Et ils tinrent, ils tiennent des millions d'hommes. Supposer que les Tyrrhènes trouvent une si grande contrée absolument nue d'hommes, supposer que ceux qui les suivent anéantissent complétement la plante *homo* qui y poussait, ainsi que la race saxonne a fait en Amérique, de notre temps, — la mitraille contre la flèche, — c'est trop d'ingénuité archéologique. Le sens commun se révolte ; la tradition, la logique, l'histoire elle-même protestent (1). Tout au plus il se fit un mélange qui

(1) De l'antiquité et de l'existence primordiale de l'indigénat Quintilien dit (III, 7) : *Multum auctoritatis affert vetustas in iis qui terrâ dicuntur orti*. Et Virgile : *Gensque virum truncis et duro robore nata*, c'est-à-dire née sur le sol des monts et des bois. Les anciens Romains appelaient les indigènes *aborigones*, *incoli*. Dyonisius (I, 10) donne les aborigènes comme nés en Italie. Comme tels les considère aussi Caton (*Ap. Serv.*, I, 6) : *Primo Italiam tenuisse quosdam qui appellabantur aborigenes*. Et Justin (XLIII, 1) : *Italia cultores primi aborigenes fuere*. Partant, les Volsques, les Ombres, les Sabins, tous les peuples de race osque furent les premiers Italiens. Micali pense : « Le nom même d'aborigène, adopté communément dans la littérature latine du bon siècle, ne se bor-

altéra d'abord les classes supérieures, puis s'infiltra plus avant se confondit, s'amalgama, sous la pression des nouveaux venus. Communauté de sort, communauté de défense.

La raison la plus élémentaire, donc, s'oppose à la supposition que les immigrants fussent les seuls ou la majorité des habitants de l'Italie. Au-dessous de ces colonnes vagabondes, il y avait les couches indigènes que l'on pouvait opprimer mais non pas déraciner, qui pouvaient être détériorées non pas décomposées, pulvérisées.

Le germe de cette résistance, l'esprit de cette réaction se perpétua dans le fond insondé du petit peuple,

---

nait pas à indiquer une race particulière, née d'origine étrangère, campée seulement dans les lieux environnant le Tibre, comme racontent quelques chroniqueurs de Rome, mais, au contraire, par une signification générique toute propre, ce nom exprimait l'universalité, l'ensemble des gens auctochthones en état encore mobile ou en société à demi barbare.» En effet, Festus écrit : *Aborigenes appellati sunt quod errantes convenerint in agrum qui nunc est R. R. fuit enim gens antiquissima Italiæ.* Les aborigènes vivaient dans les montagnes, des fruits de la terre et des bois. Salluste (*Catil.* 6) dit: *Genus hominum agreste, sine imperio, liberum atque solutum.* Ils devinrent ensuite pâtres, agriculteurs, à l'époque des incursions peut-être. (Nicander ap., Auton. Liberal. 31, Dionys. 1, 12.) Et telles furent les Opicis, les Sabins, les Latins, les Samnites. » La souche primitive de la race indigène, ajoute Micali, fut celle des Arunces et des Osques, habitants des hauts Apennins. » Le sang, le cachet, l'âme, l'instinct, l'esprit de ces habitants primitifs s'entrevoient, pointent, se font place, éclatent constamment dans le peuple italien de toutes les époques et dans les circonstances les plus solennelles et les plus décisives, lorsque l'étincelle des deux pôles se met en contact. Le pôle positif, c'est l'Italie; le négatif, c'est l'empire, c'est la papauté, c'est l'étranger en un mot. La personnalité de l'étranger, par l'action, met toujours en relief celle de l'indigène, par l'opposition. L'indigène est toujours et partout frondeur.

Digitized by Google

popolo minuto, parfois dans les sphères supérieures de la société. En sorte que, à l'heure propice, il se manifesta, jaillit, éclata. Et c'est celle-là, la force de la nationalité, qui fit survivre l'Italie, malgré ces cent invasions étrangères ; l'Espagne, malgré les Visigoths et les Maures ; les Saxons, malgré les Normands ; l'Allemagne, malgré les Romains ; la Hongrie, malgré l'Autriche ; la Pologne, malgré la Russie; les Belges, malgré l'Espagne.

Voici donc la position nettement définie : aux bords de la mer, dans les villes, parmi les classes élevées de la société, il y avait les étrangers, ou les métis de la *bourgeoisie grasse*. A la campagne, dans les bois, sur les monts, dans les bourgs, dans les hameaux, il y avait le petit peuple, la petite bourgeoisie indigène ou mêlée. En certains centres, le peuple indigène pur, les dépossédés, les mécontents, les bannis, ceux qui craignaient ou abhorraient les étrangers, — les compagnons de Pélage en Espagne, d'Alfred en Angleterre, — auxquels manqua seulement un Pélage et un Alfred pour que l'Italie pût exister dès lors. De ces étrangers, en outre, ceux du Nord restèrent conquérants, et partant absolument à la surface, comme les Gaulois : ceux qui vinrent de l'Orient, Ibères, Etrusques, Pélasges, Grecs, s'infiltrèrent mieux dans le peuple indigène ; ils leur empruntèrent beaucoup, ils lui prêtèrent encore largement, mais ils ne se confondirent jamais. En effet, nous les voyons à la fin se chasser l'un l'autre, tour à tour, et Rome les chasser tous ou soumettre leurs débris.

II

Lorsqu'on a lu et médité les cent mille volumes écrits sur les peuples autochthones, sur les Etrusques, sur les Pélasges, sur les Osques, on en sait presque tout autant qu'auparavant. Toute conclusion, c'est un doute; tout doute ouvre la porte à une induction. Ce qui me parait moins contestable, le voici : la nature forma la péninsule italienne une — arrachée peut-être par un terrible cataclysme de la péninsule Ibérique, dont il résulta le golfe de Lyon. Toute terre produit son homme — plaise ou non à la science qui s'inspire de la Bible. Le peuple indigène subit la domination des envahisseurs, comme les Américains subirent les Espagnols, comme l'Allemagne, la Gaule, la Bretagne, l'Espagne subirent les Romains, comme les Indous subissent les Anglais. Parmi les conquis, qui repoussaient le joug de l'étranger, un noyau des plus fiers, des plus intolérants se retire dans un coin de la péninsule, entre le Tibre et, l'Anien, pas loin de la mer, pas loin des monts, aux lisières des bois profonds, fuyant les pays voisins dominés par les Osques, les Étrusques, les Pélasges, les Grecs, et fonde Rome.

Rome est le berceau de la rébellion contre l'étranger.

C'était le pasteur, le bûcheron, le matelot, le paysan indigène, qui se soustrayaient à l'empire de la force. C'était le droit qui se levait contre la violence. Dans les siècles postérieurs, on vit agir ainsi Herminius en Allemagne, Vercingétorix dans les Gaules, les Zapolisky,

Digitized by Google

les Tékéli, les Rakoczi en Hongrie; les Haïder-Ali, les Tippoo-Saïb, les Nana-Saïb dans les Indes; les *Gueux* dans les Pays-Bas, les hussites en Bohême... De cette origine Rome prit ou conserva son caractère démocratique, dominateur de l'étranger. La domination fut un instinct de représailles. A ce premier noyau d'autres groupes s'ajoutèrent, et peut-être pas tous italiens.

De ce mélange sort l'institution des rois. Mais bientôt l'élément indigène rompt avec eux : Brutus était indigène italien, Tarquin grec ou étrusque, n'en déplaise à Niebuhr.

C'est la première protestation de l'indigène contre l'étranger. La mission de Rome se manifeste.

Rome se constituait à l'état de gouvernement de peuple. Camille bat les Gaulois et les expulse de ce qui s'appelait alors l'Italie : première guerre d'indépendance! Et dès ce moment date la grandeur toujours ascendante de Rome. Elle posait son caractère, sa mission, — revendiquer l'indépendance nationale en s'annexant, les unes après les autres, les provinces italiennes. L'Italie italienne brisait son enveloppe étrusque et surgissait! L'expansion ne s'arrêta plus. Étrusques, Ombres, Campans, Samnites, Lucans, Apuliens tribus indigènes ou foyers étrangers, tous plient. Les grands Grecs tombent avec Pyrrhus et Tarente. Et Rome se lance au dehors pour s'assurer l'exploitation de la Méditerranée. Elle repousse les Gaulois jusqu'au Pô, prend la Sardaigne, la Corse, l'Illyrie; conquiert la Ligurie, et en dix ans (200 à 190 av. J.-C.) s'étend de l'Atlantique à la mer Noire. Carthage avait succombé. La Méditerranée était un lac italien.

Cette composition de la race latine explique la double mission de Rome. Les classes supérieures, mixtes, ont l'instinct de la propagande extérieure et de l'indé-

Digitized by Google

pendance : la pure italique, le peuple, a l'instinct de la liberté et de l'égalité. Ce double instinct fut indélébile. Il passa de la Rome de la République à celle des Césars, et de celle-ci à celle des papes. Les classes supérieures sentirent toujours l'exotique et furent toujours, jusqu'à un certain point, superposées; l'indigène, qui coulait dessous comme une source souterraine, conserva constamment le cachet de la conspiration, même lorsqu'il s'attesta et s'acclama.

Après l'expansion extérieure commencent les guerres civiles, c'est-à-dire la lutte de l'élément indigène contre l'élément étranger : guerres de purification! Après l'importation de la civilisation asiatique, la réaction de la civilisation indigène. Et de là les Gracques, famille noble du parti populaire et italique.

L'élément italien, avec Marius, écrase les Cimbres, résidu des invasions primitives. Marius était homme du peuple, indigène pur. L'aristocratie lutte contre son avénement.

Il est exilé. Les peuples italiens demandent à participer aux priviléges de Rome. L'aristocratie s'y oppose. C. Papius se fait chef des *Italiques* et en ressuscite le nom à Corfinum. La guerre pointe en 95 et éclate en 91 (av. J.-C.). On se bat pendant quatre ans. Les villes de l'Italie sont admises à l'égalité des droits; la démocratie triomphe, c'est-à-dire l'indigénat se place à côté de l'élément aristocratique mêlé, prépotent, et peu après prépondérant. C. Papius est le complément de Brutus. La joie fut courte. Une armée démocratique, commandée par Marius fils, est battue par Sylla. L'aristocratie reprenait le dessus. Spartacus fait une pointe en Campanie avec une poignée d'esclaves et de gladiateurs, gens du peuple. Il court l'Italie et grossit ses partisans; il met en déroute quatre

Digitized by Google

armées romaines et menace Rome. Crassus les écrase et les éparpille. L'indigénat avait déjà ses martyrs et ses héros — les Gracques, C. Papius, Spartacus, Marius le jeune, Cicéron, qui faussa quelquefois mais ne trahit jamais son origine italique et populaire; et qui sait? peut-être aussi Catilina. Je ne rappelle pas les autres.

L'esprit de l'indigénat s'atteste de nouveau en poignardant César, qui représente l'élément aristocratique et étranger. On tue l'homme, mais le parti grandit et, en définitive, il triomphe avec Auguste.

Dans l'ère républicaine, l'indigène lutte, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, mais se montrant toujours. Car, même dans la classe aristocratique, si le style et l'esprit de la politique sont divers, le sang italien, quoique mêlé et dégradé, ne se démentit jamais. C'étaient presque des querelles de famille.

La civilisation de cette époque a deux caractères qui lui donnent une empreinte puissante: le *jus* et la liberté. Les deux tendances marquées plus haut ne faiblissent point : celle du peuple, qui combat pour l'unité du droit et de la liberté, idéalisée en celle du peuple romain; et la tendance de l'aristocratie, qui veut conserver le privilége, et qui, après avoir purifié l'Italie d'alors du reste des races étrangères, étend sur celles-ci, chez elles, ce privilége que ses concitoyens lui contestent en Italie et l'obligent à céder.

Auguste enfin, par sa victoire sur les Salassis et autres peuplades galliques des Alpes, termina la guerre nationale contre les Gaulois, « et il accomplit, dit Balbo, après quatre siècles, la conquête du pays auquel on donne le nom d'Italie. Et il est fort honorable pour cet ensemble de peuples, que dès ce moment on appellera Italiens, que leur conquête et leur union à

Digitized by Google

Rome ait coûté à celle-ci autant de temps qu'elle en avait mis pour conquérir tout le reste du monde romain et tout le cercle de la Méditerranée. » Car ces gens à fond italique voulaient bien s'unir à Rome, mais ils ne voulaient pas se laisser absorber. Rome, quoique italienne, en envahissant, représentait les instincts étrangers et en prenait le type. Auguste octroya à tous le droit de citoyen et fit disparaître cette différence d'autonomie primitive que les provinces en s'unissant à Rome, avaient conservée jusqu'alors.

Le despotisme passait le niveau et se fondait. L'Italie était! Elle était en deux couches : dans le peuple, l'indigénat primitif, et dans l'aristocratie, plus à la surface, mélangée, mais égale sous l'autorité suprême du prince.

Ce prince, jusqu'à Néron, fut toujours Italien. Trajan est le premier souverain étranger qui occupe l'empire en Italie. Caracalla étendit le droit de citoyen à toutes les provinces de l'empire, altérant ainsi l'Italie en l'élargissant. Sous Gallien, les barbares, devenus déjà citoyens, franchissent les frontières et assaillent leurs anciens maîtres. Instinct démocratique! La province se soustrait à la capitale et la subjugue. Le peuple attaque le roi. Il court à la Bastille. Dioclétien sentit la nécessité de diviser l'empire, pour mieux le défendre, en occidental et en oriental.

Constantin paraît. Et celui-ci aux bigarrures civiles et politiques ajoute la bigarrure religieuse. Rome se transforme. Constantin lui ôte la nationalité du droit et la suprématie politique, en créant Constantinople, et lui inflige une religion étrangère, — le christianisme. Rome, depuis cette époque, cesse d'être officiellement l'Italie, d'incarner l'Italie dans la sphère politique et

Digitized by Google

religieuse, tandis que l'Italie du peuple se renforce, se retrempe dans l'indigénat, repoussé, acculé dans les hameaux, et conservant sa vieille foi et son vieux sentiment du droit. On l'appela *payen*, de *pagi*, bourg, où, au temps de Julien, il se concentra. Après cet empereur, il ne resta de la capitale du monde qu'une ombre de Sénat et la statue de la Victoire, la dernière, qui tomba sous la main d'un pape! A la Victoire de l'Italie ancienne on substituait le saint Pierre de l'Italie nouvelle. Les deux symboles indiquaient la nature des deux civilisations. Pour dompter complétement la race italienne il fallut cinq siècles; car l'empire ne fut complétement détruit qu'en 476, malgré l'extrême défense de Stilicon, une autre résurrection, une autre manifestation de l'indigénat italien. Mais déjà les barbares inondaient l'Europe. Odoacre dépose Augustule et ne crée plus d'empereurs de l'empire italien. Le monde avait changé.

Par la faute de qui?

III

Ce remaniement ne s'opérait que dans les zones supérieures de la société, dans la classe des puissants et des riches, chez les successeurs de ces Romains qui eurent du sang mêlé dans les veines. Les zones inférieures, les indigènes purs, sentent passer l'ouragan sur leur tête, en souffrent sans doute, mais, n'ayant en partage que le droit commun, leur condition ne peut être profondément atteinte et modifiée. Au contraire, sous la pression supérieure, les indigènes se serrent

davantage, deviennent plus compactes, se recueillent, cherchent un abri où le barbare ne puisse les atteindre que de biais et fort légèrement. En sorte que l'Italie souterraine survit et surnage au désastre de l'Italie officielle et privilégiée. La province italienne (*il contado*) prend une certaine forme toute propre, en face de la ville transfigurée et déformée. En face de cette campagne, *contado* ou indigénat, s'était trouvée Rome, qui, après avoir résisté d'abord, s'était transformée et avait à la fin cédé. Maintenant, en face de lui se trouvent les barbares, et nous les verrons se civiliser et céder à leur tour. En face de lui se trouvera la papauté, qui s'était élevée sur les ruines des barbares et en avait hérité. C'est cette Italie personnifiée ainsi qui attaque, depuis quinze siècles, la constitution de l'empire sacerdotal, en réveillant contre lui cette réaction d'unité, d'indépendance, et de liberté que l'indigénat avait opposée à Rome, dont la papauté s'était investi l'instinct, — l'instinct de l'aristocratie et de l'Empire.

La papauté était étrangère. Elle est étrangère par sa tradition religieuse, par sa forme de constitution tout orientale, par sa tendance de propagande cosmopolite, par son organisation de la famille et de la propriété, par le droit civil, par les aspirations sociales. La papauté est l'antithèse de l'indigénat italien, lequel est *un* dans sa couche et dans son origine, compacte comme le sol qu'il occupe, opposé au débordement étranger, idolâtre, c'est-à-dire polythéiste, c'est-à-dire libre penseur et pénétré du *jus* romain, avec l'instinct de l'égalité des droits, de la décentralisation; attaché à la terre, à la commune, à la famille, à la glèbe qu'il cultive. Ce type, pris dès l'origine, l'indigénat le conserva, le défendit, contre toutes les attaques et par tous les moyens, contre la Rome de l'aristocratie et de

Digitized by Google

l'Empire; contre l'inondation des barbares et contre la Rome des papes. La lutte resta; elle est permanente. Tantôt ouverte, tantôt occulte, tantôt réaction, tantôt inertie, contre cette résistance tout se brise; toujours vive, implacable contre tous, bons et méchants, depuis Pélage II jusqu'à Pie IX. Il y eut cependant une phase de cataclysmes. Qui est-ce qui la produisit?

IV

J'esquisse la situation et quelques considérations générales. Je ne dogmatise point.

La loi dynamique, qui préside au développement de l'humanité, c'est le progrès continu et indéfini. Cette loi est modérée par un ordre de forces résistantes, lesquelles, sans l'empêcher, en ralentissent l'action.

Il y a dans l'humanité une force latente, intime, agissante, qui ne repose jamais. On la sent, on la respire, on la voit agir, on la trouve en contact de tout et de tous, et, ainsi que de l'âme, on en ignore le foyer. Les philosophes en ont trouvé la glandule pinéale dans la *fatalité*, dans la *providence*, — « l'homme s'agite, Dieu le mène. » On a dépouillé l'homme de la spontanéité. On lui a arraché l'initiative, l'aspiration à la métempsycose céleste. On a nié que, d'humble ver qu'il était hier, il pût, par un acte entièrement individuel, devenir demain *angelica farfalla*, papillon.

Les philosophes ont fait de l'homme une machine, qu'une manivelle extérieure, cachée dans la profondeur

Digitized by Google

des cieux, meut et anime. Mais qu'elle soit communiquée ou résulte d'une émanation intime, cette force, — qui est le *moi*, — existe : elle est la loi du progrès continuel et illimité. Le *moi* universel, collectif s'appelle *Dieu*.

Parallèle à cette force, il y en a une autre extérieure et puissante — le *non moi* — la force animale de l'humanité, celle qui se développe dans les organes humains, dans ces plexus de relation du monde extérieur avec le monde intérieur, du subjectif avec l'objectif : cette force résistante, cette force réactive et de répulsion de l'humanité, c'est la force de conservation. L'humanité se développe donc sous le gouvernement de ces deux lois organiques, toujours en présence, celle de l'impulsion et celle de la répulsion, — correspondant aux deux ordres de phénomènes humains, le psychologique et le physiologique.

La loi de modération fait parcourir à l'humanité trois cycles en une spirale éternelle. Ces trois cycles se reproduisent à chaque cercle, auquel, par son impulsion intérieure, l'humanité s'élève lentement. Ces trois cycles correspondent aux trois centres dynamiques de l'homme, les sens, la conscience et le sentiment. Chaque cycle est un progrès sur le cycle antérieur, une réaction en face de celui qui suit. Chaque cycle est une synthèse qui exprime un résultat, — le résultat de la force qui pousse et de celle qui réagit. Chaque synthèse est un élément d'analyse d'une synthèse postérieure.

Dans l'univers, la vie est partout. Dans les corps organisés, elle devient seulement puissante. Elle devient volonté dans les corps animalisés. Les animalisations les plus parfaites en développent une dose plus considérable, variée, efficace. La volonté, pour se révé

Digitized by Google

ler au dehors, a les sens; son produit, c'est la force.

Les premières périodes de l'humanité, donc, furent périodes de sens. La raison sociale de l'époque, — c'est-à-dire la loi de conservation, — fut la force; la loi d'impulsion, — c'est-à-dire le progrès, — l'émancipation du faible et la liberté. Ce fut la période du monde primitif, du monde autochthone, du monde païen, du monde romain, — c'est-à-dire la conquête — du monde barbare, — c'est-à-dire la révolte — du moyen âge, — c'est-à-dire la transaction. Chacune de ces phases fut un progrès sur la précédente. Chacune de ces synthèses, un élément de synthèse plus complète. La synthèse entière, — le cycle, — fut le principe d'une synthèse plus rationnelle.

En effet, le cycle de la force achevé, par l'impulsion intérieure de la vitalité humaine qui réduit tout en chyle, transformé lentement sous l'action continue de la volonté, le cycle du rationalisme pointe. L'humanité entre dans la période de la conscience et de l'intelligence. Neutralisés les instincts bruts, la raison devenue maîtresse, l'idée de l'égalité se pose et devient droit; non pas l'égalité du Christ, mais l'égalité des *Droits de l'homme* et du *Contrat social*. C'est la période de la Renaissance, des révolutions d'Angleterre, des Provinces-Unies, de l'Amérique, de la France; c'est celle de l'Encyclopédie, l'économie politique... Par l'égalité, l'homme s'isole. Il a une évolution propre, une personne, une spontanéité, le libre arbitre, une responsabilité. On le considère comme complet, se suffisant. Par la liberté, conquise dans la première période où la force fut domptée; par l'égalité qu'il venait de conquérir dans la seconde période, où le principe d'autorité fut aboli, l'homme devint centre à soi-même. On lui imposa de se mouvoir sur son propre

axe. Mais, dans le système humain, sous l'empire des lois des attractions sociales, l'homme,— entier quant au monde intérieur,— est incomplet quant à l'Univers qui l'environne. Et partant, s'ouvre la troisième période de l'évolution humanitaire,— la période du sentiment.

Le sentiment est un fait composé, une aspiration complexe. Il participe des sens et de l'esprit. Il est instinct et volonté, nécessité et libre arbitre. Comme le Saint-Esprit de la mythologie catholique, il émane du Père, la force, et du Fils, le verbe.

La troisième période, donc, période de sentiment, est celle de l'amour, de la fraternité, du socialisme; c'est la période de l'union des races, de la solidarité des peuples, de l'abolition de l'autorité, — l'autorité comme expression de coercition extérieure et limitation de l'initiative individuelle : — c'est la période combattue dans laquelle nous vivons aujourd'hui.

Ces trois périodes se répètent en chaque cycle : elles sont les degrés du baromètre humain.

Dans le cycle de la force, donc, l'humanité, sortie de la phase purement animale, s'était constituée en natures d'élite et en natures inférieures, en maîtres et esclaves, en feudataires et serfs, en corporation et maîtrises. Dans la période de la conscience, elle avait développé le sens moral, trouvé l'idée du droit et constitué l'indépendance des nations en raison sociale, ainsi que la liberté individuelle et civile, et jeté les germes de la liberté politique, appelé la responsabilité. Dans la période du sentiment, l'humanité ayant assuré en droit la liberté et l'égalité, consolidé l'autorité dans l'universalité, reconnu la souveraineté du peuple, par la loi du progrès continu, vise à la fraternité, — c'est-à-dire à la synthèse des deux synthèses antérieures, de la force et de

la raison, de la liberté et de l'égalité. Le développement de l'humanité est permanent et logique. La force opératrice qui travaille à sa transformation est immuable. Il n'y pas de rétrocession, pas de lacune, pas d'arrêt. L'humanité vit, s'agite, marche, continue, grandit. Le monde barbare et la féodalité sont un progrès en face de l'ère romaine. La monarchie, qui concentre en elle les débris détruits de la féodalité et du municipalisme et se dresse sur ce piédestal, est un progrès en face du moyen âge. La philosophie, qui examine et efface les titres des autorités partiales, est un progrès en face de l'absorption des droits de tous, consommée par la restauration monarchique de l'ère moderne, et le socialisme, qui rapproche la famille humaine; un progrès en face du rationalisme, lequel avait décentralisé l'homme et lui avait imposé la loi impossible de se suffire. Le monde féodal avait changé l'esclave en serf; progrès. Le monde monarchique avait groupé en États ou nation les fiefs et les municipes; progrès, lui aussi. La philosophie avait fait un citoyen d'un vassal. Le socialisme changera en frères les citoyens; progrès toujours. L'humanité monte, sans discontinuer, vers l'unité et vers la simplification par la liberté.

V

Au milieu de cette marche harmonieuse de l'humanité, le christianisme paraît. Il se montre précisément au moment de la transition du cycle de la force au cycle de la conscience; au moment où la raison du petit

nombre devenait le droit de tous, où la liberté jaillissait du combat des oppresseurs et des opprimés, des envahisseurs et des indigènes. Le christianisme se montre juste au moment dans lequel allait poindre et s'opérer la nouvelle civilisation par le moyen de la liberté ; où la conscience humaine se révélait et s'attestait dans le droit. Doctrine confuse, mais de sentiment, le christianisme anticipe le mouvement humanitaire d'un cycle ; de là l'utopie communiste de cette doctrine et la réaction que, pendant trois siècles, l'opposition rationnelle, — dite hérésie, — lui fit, afin de la ramener dans le champ de la vérité et de la raison sociale de l'époque ; de là aussi la coalition des intérêts d'une société qui finissait et qui, par cette transaction et transfusion de sang, — c'est-à-dire, le catholicisme, — tâchait de revivre.

Le catholicisme, — bureaucratie du christianisme, — comprend la portée opérative de celui-ci et le falsifie. Il fait rester le christianisme à l'état d'utopie, et il devient pouvoir. Et il prévaut ; car, comme fait, le catholicisme touchait au passé ; comme principe, il touchait à l'avenir. Comme autorité, par conséquent, et tenant à l'époque de la force, le catholicisme combat la liberté et l'égalité, laquelle se détrempait en communisme ; comme doctrine, et tenant par là au monde à venir, il fausse et stérilise la fraternité. Il marie l'autorité civile à l'autorité religieuse et tue la liberté civile et la liberté de penser. Aux discussions de philosophie et de science il substitue les stupidités théologiques et les *omousius*. Il met la hiérarchie ecclésiastique sur la ligne de la hiérarchie féodale ; il écarte l'égalité civile, l'égalité politique et l'égalité morale, en demandant un tribunal à lui, la direction de l'esprit, et une aristocratie toute propre, dans laquelle il peut

Digitized by Google

choisir son prince, et par laquelle il peut discuter sa constitution organique. De la fraternité il en fait la charité; — c'est-à-dire d'un droit il en fait un précepte, un conseil, un mérite, un devoir, une aspiration.

Malgré cela, lorsque le christianisme parut, le monde civil,— c'est-à-dire l'Italie,— qui aspirait, qui visait à de nouveaux horizons, l'accueillit. Mais la marche de la civilisation est détournée : là où pointait la raison naît la foi; sur l'humanité prévaut la personne; en place de la liberté s'avance la charité; l'égalité, nullement fortifiée par la liberté, car le Christ n'avait pas compris la liberté, reste un désir, ne se pose pas comme un droit; et le serf féodal succède à l'esclave, c'est-à-dire l'homme, mobile comme chose, est attaché à la glèbe comme un immeuble. La nouvelle civilisation, donc, dont l'Italie était près d'accoucher, cette civilisation préparée par des philosophes et des sectes religieuses, enseignée et même un peu pratiquée, avorte dans la rédemption du Christ. Les Juifs eux-mêmes attendaient un rédempteur civil.

Cette situation occasionne le marasme de la race italienne. L'apparition subite du christianisme et l'antinomie entre ses doctrines et le *jus* civil et politique désappointent le monde romain. L'Italie se trouve rejetée sur un sentier qui n'est pas le sien, qui n'était ni opportun, ni préparé; elle doit agir contre des instincts écoutés pendant tant de siècles, contre le but auquel elle visait déjà, contre les principes qui remuaient ses entrailles et commençaient à prévaloir, — qu'on se rappelle Marius et Spartacus, — et tâtonner dans l'inconnu. Ce fut une contre-révolution à la révolution que l'on préparait déjà dans les actes, et qui, dans l'esprit, était complète. Il fallait à l'Italie, plus que jamais, l'unité sociale, afin de mieux fondre ses élé-

ments. Le catholicisme, séparant dans l'autorité impériale le double pouvoir, religieux et civil, vint à rompre « cette unité, sans retour, jusqu'au moment où les peuples la reconstitueraient pour eux-mêmes et surtout par eux-mêmes (1). » Par conséquent, le manque de confiance en elle-même, une scission plus large dans les classes et dans les âmes, une absence absolue de liberté et de toute tolérance; confusion dans le monde moral, excès dans le monde social.

Le christianisme, arrivé précocement, retardait en Italie l'avénement de la liberté et de la conscience du droit. Il ne proclamait que le devoir et l'autorité. Le catholicisme, en outre, violait le travail des siècles antérieurs par un éclectisme meurtrier. Doctrinaire et corrupteur, plutôt que de dire à l'homme : *Pense!* il lui dit : *Espère!* en place du *droit*, il prêche la *grâce*. Ce qu'on avait appelé jusqu'alors *despotisme*, il l'appelle *autorité*. La *science*, c'est la *révélation*. Ce recul des instincts humains désorganise la masse sociale italienne. Et cela est si vrai, que, dans le développement postérieur de l'Italie, on a constaté qu'elle se consolidait d'autant que les éléments catholiques faiblissaient davantage et se neutralisaient dans son sein. Que l'on observe en outre l'Angleterre et que l'on observe l'Espagne. La décadence italienne, par conséquent, ne fut pas réellement une décadence, mais une asphyxie, ou plutôt, cette espèce d'étonnement que cause un événement subit et inattendu. Les fonctions vitales de l'Italie restèrent suspendues. Le christianisme n'était pas, en ce moment, un élément homogène à sa constitution. Le catholicisme fut pour elle ensuite une barrière. L'Italie s'arrêta; elle se recueillit, elle se prépara. Et

(1) De Potter, *Hist. du Christ.*, tome IV, chap. 1.

Digitized by Google

lorsque, dans les siècles postérieurs, on la dit ressuscitée, elle assaillit. La renaissance fut une bataille.

Le catholicisme fut pour l'Italie la plus grande des épreuves que le tempérament d'un peuple puisse subir. Dans un siècle où la raison sociale était la force, le catholicisme vient à faire de la guerre un péché; car ses ministres, puissants par l'autorité de l'esprit, avaient peur de cette conscience du droit que la force donne à l'homme de guerre. Dans un siècle où tous les éléments se décomposaient, il vient dégrader la noblesse de la nature humaine en prêchant l'humilité, et rompre la loi sociale en lavant toute espèce de crime par un don à l'Eglise, en assurant l'impunité par l'asile. Il avait stigmatisé le travail par la flétrissure de *fils du péché* et en avait fait un châtiment. *Vesceris pane in sudore vultus tui*. Et, partant, il avait légitimé le servage, dégradé le serf. Bornant l'homme à s'occuper perpétuellement dans son fort intérieur de ses propres fautes, le christianisme en était venu à le détourner de la discussion hardie des grandes et austères questions de la société (1). Le catholicisme avait volé le grand héritage du savoir des ancêtres, effaçant les parchemins où étaient copiées leurs œuvres, pour y écrire les antiphones et les psaumes et gagner *duos vel quinque solidos* (2). Il avait stérilisé l'activité italienne en glorifiant la vie claustrale et reliant l'homme dans la question de son salut éternel et de sa damnation; ne l'occupant que de lui-même, il l'avait distrait des grands intérêts politiques (3). En enseignant comme

(1) Hegel., *Histoire de la philosophie*, II, pag. 274.

(2) Murat, *Antiq. Ital.*, tome Ier, pag. 1296. Benven. d'Imola, *Comm. sur Dante.*

(3) Hegel., *Hist. de la philos.*, pag. 73.

Digitized by Google

prochaine la fin du monde, il avait exproprié la société (1). En se portant héritier de la souveraineté impériale de Rome, le catholicisme attisait dans le peuple l'instinct fatal de la domination universelle, et par l'ambition d'en faire le citoyen du monde, il lui volait la patrie, il aliénait la nation, il anéantissait l'Italie. L'Italie de ces siècles fut donc l'épopée de la mort. Et sans les barbares, qui pendant trois siècles, par l'épée et les torches, vinrent réveiller ces spectres et provoquer une réaction, l'Italie se serait éteinte dans le marasme, elle eût expiré dans le silence et dans l'oubli comme les anachorètes des Thébaïdes.

« Après le temps où Rome s'était emparée de la souveraineté de toute l'Italie jusqu'à l'invasion des Lombards, les habitants du pays s'étaient montrés, en général, assez dociles, soumis et obéissants. Après l'invasion, au contraire, on vit se développer en eux, avec une rapidité extrême, une liberté vague et sans frein dans la manière de penser et d'agir... une liberté illimitée qui ne craint rien et ne respecte rien (2). »

Dieu avait demandé aux Italiens la plus grande de toutes les expiations, l'expiation par la lâcheté : et son histoire, dès Augustule à Charlemagne, est une histoire de misères et d'atonie. Mais enfin elle se secoue et réagit. Elle rompt le charme, et, retrouvant son vieil instinct, celui que le christianisme avait assoupi, elle lutte sans repos pour penser, pour vivre librement ; elle lutte pendant de longs siècles, elle lutte contre le vicaire du Christ, qui lui dispute son âme, contre César, qui fait la guerre à son cœur.

(1) De Cathala Coture, *Hist. du Quercy, Recueil de char.*, tome II.
(2) Léo, liv. II, c. 7.

Digitized by Google

VI

« L'histoire des habitants de l'Italie, peu avant la chute de l'empire d'Occident, paraît épouvantable et à peine humaine. Les classes les plus élevées jouissaient d'une liberté tellement enchaînée, subissaient des charges si énormes, que ses membres s'efforçaient de se soustraire à un honneur redouté. Le peuple vivait dans une servitude qui approchait de l'esclavage réel. Et enfin la situation du propriétaire libre était telle, que souvent il aimait mieux renoncer à la propriété et devenir colon et serf que rester dans un état d'aussi déplorable liberté. Les barbares leur apparurent comme des anges libérateurs, quel que fût le changement qu'ils pussent introduire (1). »

L'Italie païenne avait résisté pendant quatre siècles à la pression des barbares à la frontière, en avait empêché ou puni la violation. Cette vitalité de la race italique avait eu pour base l'unité de l'âme, de l'empire, du droit, du but, qui était précisément celui de regagner la liberté outragée perdue. Après Constantin, l'Italie paraît décrépite. Les liens qui maintenaient l'ensemble social étaient brisés. Les éléments moraux, civils, politiques étaient confus, le droit aboli, l'autorité à celui qui se trouvait plus fort pour s'en emparer; la patrie nulle part. Le peuple italien avait dévoré son existence, épuisé les forces d'une civilisation plastique

---

(1) Léo, *Hist. d'Italie*, liv. I, c. 2.

dans laquelle l'âme, excitée, restait étrangère à la manifestation de la vie, et l'individu se perdait dans le genre. Quel toxique s'était donc infiltré dans le corps social pour le dissoudre si misérablement!

« Ce fut l'intérêt religieux du catholicisme, dit Léo, qui empêcha les barbares de conquérir l'Italie entière. Les Goths, ariens, étaient séparés des Romains par des principes religieux : ils eurent, par conséquent, le clergé contraire. Et cette inimitié fut la cause qu'ils succombèrent dans la lutte contre l'empire d'Orient (1). »

La main du catholicisme, passant sur le peuple, l'avait abêti. Les Italiens de ces siècles tâtonnent comme des somnambules sur un sol que le cadavre de Rome recouvre encore; l'Italie se peuple de serfs et de couvents. « L'empire romain avait plus de moines que de soldats, dit Voltaire, et ces moines couraient en troupe, de ville en ville, pour soutenir ou pour attaquer la consubstantialité du Verbe... Le christianisme ouvrait le ciel, mais il perdait l'empire (2). » La mission de la vie se résumait à se bien préparer à la mort, et prier. L'Italie semblait épuisée. Rien qui respirât la vie. La jeunesse elle-même paraissait écrasée par une caducité violente. On aurait dit un peuple frappé de la colère de Dieu, qui de la terre de la force, de l'audace, de la liberté, avait fait une mer morte. Les seules figures viriles que l'on rencontrât étaient celles des barbares. Le seul intérêt qui protestait, et quelquefois conspirait, c'était celui du clergé. Le peuple, dans le monde moral, ne comptait plus : brisé ou serf, il priait, payait, souffrait et mourait. Les barbares passent comme une flamme sur une nation pulvérisée,

(1) Léo, liv. 1, c. 2.
(2) Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. 11.

Digitized by Google

qui, après la chute de Rome, ayant perdu son étoile, rampe dans l'inconnu, se livre à de vagues aspirations. Les quelques figures qui jaillissent sur l'horizon ténébreux de ce siècle ont plutôt, ainsi que les images premières de la peinture et de la sculpture, des proportions gigantesques que réelles. La Bible élargit les ailes de l'imagination des chroniqueurs et de la tradition. Attila, Alaric, Odoacre, Totila, Théodoric... — qui sont des figures complexes, qui désignent une race, une époque, un peuple plus qu'un individu, je dirais presque une idée, — prennent l'aspect d'une vision apocalyptique éclairée par la peur. On en fit presque un mythe.

« Des gens féroces, écrit en effet emphatiquement ce Grégoire le Grand, qui fut l'auteur du *Servus servorum*, tirés de la gaîne, — *ex vagina*, — de leurs huttes, passèrent sur notre tête et desséchèrent le genre humain, qui s'élevait sur nos terres comme des épis de froment... Ces gens dépeuplèrent les villes... La solitude et le vide règnent sur la terre, les bêtes occupent les lieux qu'auparavant occupaient les hommes : *Et in hac terra, in qua nos vivimus, finem suam mundus jam non nuntiat, sed ostendit* (1). » De ce qui était venu à bouleverser l'Italie comme un tremblement de terre, il ne restait plus que quelques vestiges d'hommes, de villes consumées et quelques noms (2).

Théodose, en mourant, laissait l'empire partagé pour toujours. Honorius est obligé de payer une pension à

(1) *Gregorii Dialog.*, III, 38.

(2) « Hic multos Romanorum viros potentes alios gladio extinxit, alios ab Italia exturbavit... His diebus multi nobilium romanorum (les Italiens) ob cupiditatem interfecti sunt, reliqui vero per hospites (les envahisseurs) divisi, ut tertiam partem frugum persolverent, tributari efficiuntur. — Paoli Diaconi, II, 32. »

Alaric, lequel, malgré la double victoire de Stilicon, deux fois marche sur Rome et lui impose un empereur, qui va recevoir les ordres dans sa tente. Après Alaric arrive Attila. L'empereur Valentinien III lui propose pour femme sa sœur; mais avant que le mariage s'accomplisse, Honoria, dit Voltaire, « était déjà grosse de la façon d'un de ses domestiques. » Attila marche sur Rome. Une ambassade romaine, ayant à la tête le pape Léon, paye un rachat et sauve la ville.

Odoacre ne tarde pas à paraître. Il abolit l'empire Italien, soumet toute l'Italie, conserve le gouvernement romain à côté du barbare. Et il accoutumait déjà les Italiens à se considérer comme un seul peuple et à le reconnaître comme son souverain, lorsque Théodoric envahit la Péninsule.

Théodoric était venu au nom de l'empire contre les barbares. Les Italiens se rapprochèrent de lui. « Nous avons déjà vu, écrit Balbo, une guerre très-ancienne pour l'indépendance, combattue par les Itales et les Etrusques contre les Pélasges pendant deux générations, se terminer en jetant ceux-ci à la mer; nous avons vu une seconde guerre de l'Indépendance des Romains, à la tête des peuples Italiens, contre les Gaulois durer 360 ans et finir avec la soumission des Gaulois cisalpins et transalpins. Maintenant, par ce rapprochement des Italiens à l'Empire, nous voyons commencer la troisième guerre de l'Indépendance italienne, la guerre contre les peuples tudesques, qui dure toujours. »

En 493, la conquête de Théodoric était achevée. Le caractère du roi est noble, son cœur bat pour les grandes choses. Il améliore le sort du peuple. Les Goths et les Romains sont gouvernés chacun par ses propres magistrats. Tous égaux devant la loi. Il respecte et or-

Digitized by Google

donne la liberté de conscience. Il relève l'énergie de la race latine par la constitution militaire des Visigoths. Les Goths s'étaient incorporés à l'Italie sans se mêler. Les Visigoths tendent à s'assimiler, à se fondre, à devenir un seul peuple, afin que, réunis, ils puissent repousser les Grecs.

Les Lombards arrivent ; ils conquièrent et se partagent l'Italie. Ces barbares étaient des hommes rudes, mais libres. Leur constitution garantissait tous les droits, protégeait tout le monde, même les bêtes (1). Le pouvoir du roi était presque nul, car il ne faisait même pas les lois tout seul (2). Au contact des indigènes ils s'étaient aprivoisés et avaient changé le système foncier, en prenant non plus le troisième du revenu mais le troisième des terres, rendant ainsi libres deux tiers des Italiens. Ils impriment leur fort stigmate au peuple conquis pour le relever et se l'assimiler d'autant mieux. Plus que tout autre, ces Teutons ont la pensée de concentrer l'Italie, de s'identifier avec elle. Astolphe et Désiré visent à unifier la Péninsule par la conquête du duché de Rome. Cette pensée des deux rois occasionne leur ruine.

Les Lombards avaient été toujours attaqués par les papes, sous prétexte d'hérésie ou de paganisme, en réalité, parce qu'ils menaçaient d'absorber Rome. Grégoire le Grand avait entretenu contre eux une conspiration permanente. Pélage II avait appelé contre

---

(1) Roth. Leg. 337, 339. Pour les délits contre les champs et les prés, leg. 359, 362.

(2) Dans la préface du premier édit de Luitp. on lit : *Una cum omnibus judicibus* (les ducs)... *cum reliquis fidelibus meis Longob. et cuncto populo assistente, hæc nobis... placuerunt.* On votait donc les lois en assemblée.

eux Childebert d'Austrasie, Grégoire III, Charles Martel, Etienne II, Pepin, par cette fameuse lettre de saint Pierre. Pepin arrête l'œuvre de la concentration lombarde. Il empêche la conquête de Rome et contraint les Lombards à faire cadeau à saint Pierre des provinces conquises sur les Grecs. Les Lombards promettent, mais ils se gardent bien de tenir parole. Adrien appelle Charlemagne. En 774, celui-ci descend en Italie et bat les Lombards. Cette nouvelle invasion rompt l'amalgame qui, après deux cent six ans, commençait à unifier la Péninsule, de telle façon que les Romains et les Lombards, selon l'aveu de l'historien de l'Église lui-même, le bibliothécaire Anastase, se tenaient unis comme des frères : *Una se quasi fratres fidei catena constrinxerunt Romani atque Longobardi* (1).

L'Italie est partagée de nouveau entre deux maîtres; et contre les deux, les indigènes.

Sur ces entrefaites, la liberté des communes mûrissait.

La papauté se constituait.

Charlemagne lui donnait ses bases.

VII

Charlemagne avait combattu la nouvelle organisation de l'Italie, assise sur le système de l'indépendance aristocratique de la constitution lombarde, mais il s'était

(1) Anas, *Bibl. lib.* , cap. .

Digitized by Google

approprié la pensée lombarde de l'unité italienne. Et peut-être il l'eût accomplie avec beaucoup plus de succès et d'adresse, si les éléments qu'il voulait mettre d'accord eussent été plus homogènes, si les moyens usés eussent été plus opportuns, si son génie lui eût suggéré l'idée vitale d'une si grande entreprise, et si son ambition eût été moindre ou plus rusée. Les Lombards l'avaient reconnu comme leur roi. Les mécontents italiens du nouvel empire avaient succombé. Le jour de Noël (800), les grands et le peuple romain l'avaient acclamé Empereur. L'empire d'Occident, ainsi qu'il avait été convenu entre lui et le Pape, renaissait. L'héritage d'Auguste se reconstituait. Pourquoi donc l'œuvre des Césars ne fut-elle pas achevée tout entière?

Charlemagne ouvre presque l'ère du moyen âge et la remplit. Il comble de son nom le grand vide laissé par la disparition de Rome; il s'élève comme la destinée au milieu de deux sociétés qui luttaient, il laisse loin le vieux monde qui disparaît derrière l'ombre de son manteau impérial, marque la limite où la dissolution de l'ère ancienne s'arrête, où la transformation de l'ère barbare commence, et, obéissant à sa volonté, le monde moderne jaillit et s'assied. Tout passe sous son fauve regard. Chaque page du poëme social reçoit l'empreinte de sa main. Son esprit embrasse toute son époque. Il suffit à tout, et il se serait probablement projeté loin dans l'avenir si le temps, les hommes, la fécondité des idées lui eussent suffi.

Charlemagne fut le premier centralisateur royal. Romaniser la race franque et du cachet de cette race marquer la race latine, voilà sa conception générale. Son levier, c'est l'opposition de la puissance ecclésiastique à la puissance civile, miner l'empire d'Orient par la papauté, affaiblir l'un, se soumettre l'autre, dominer

Digitized by Google

les deux comme patricien de Rome et donateur du fief à l'Eglise, régner à Rome par commissaire. Charlemagne est une révolution ; mais, par malheur, il est une révolution seulement de la forme. Il améliore la condition du serf, mais il n'abolit pas le servage ; il organise la féodalité, mais il ne la détruit point, ne la tempère même pas ; il garantit la propriété, mais il ne la moralise guère. Pepin, comme croient Muratori et Savigny, avait fait du pape un exarque. Charlemagne, tout en l'agrandissant pour se grandir d'autant, tout en le dominant, tout en voulant s'en faire un leude et un de ses *missi dominici*, tout en le jugeant, l'admonestant, lui ordonnant de se conduire honnêtement, de remplir son devoir (1), s'en fait un égal. Il tranche du pape, il tient ses synodes, il décrète en théologie, et il se fait couronner par le pape. Il repétrit la société, mais il n'en démêle point les éléments pervers ; il classifie tout, mais il ne change la nature d'aucune chose : il vise à créer, et il coordonne.

Charlemagne s'était substitué aux Césars, mais par une voie subreptice. Visant à l'empire d'Occident, il était arrivé à l'empire par le pape et s'était fait du pape un vicaire. Par conséquent, Charlemagne eut des Césars la fortune, les vices, la domination, les provinces, la gloire et la force, mais il ne put songer à posséder leur capitale. Ce fut la brèche de la mort. Il avait pris l'empire au rebours et avait créé un acéphale. Charlemagne n'estimait pas l'Italie, ou bien il la redoutait trop. Il ne l'avait pas prise : il avait laissé les Grecs, le pape, les Lombards se la disputer ; puis il était arrivé comme arbitre, comme défenseur du moins

(1) *Caroli Magn. Epist. apud Labe*, tome 7, pag. 1128.

Digitized by Google

fort. Partant, au lieu de se faire de l'Italie un diadème, il n'en fit qu'un des joyaux de la couronne d'Occident; au lieu d'en faire son Etat, il en fit une simple province de ses États, quoiqu'il lui donnât le nom de royaume, qu'il créât Milan capitale et prît la couronne de fer. Enfin, au lieu de s'installer à Rome et de dicter ses ordres au monde, il fit de Rome un cadeau au pontife. « S'il eût fait de Rome sa capitale, dit Voltaire ; si ses successeurs y eussent fixé leur principal séjour... il est vraisemblable qu'on eût vu renaître l'empire romain (1). » Le monde sentit, par conséquent, encore une voix qui le remuait, mais cette voix ne partait plus de l'Italie, elle n'était plus celle de l'empereur. Le monde sentit encore une loi, mais cette loi n'émanait plus de la Rome des Césars ou de la Rome de la République. Les papes, par jalousie, avaient cherché à éloigner cette concurrence, et l'empereur avait donné dans le piége.

Tous deux brisaient pour la quatrième fois l'Italie.

L'Italie, donc, ressuscite avec le titre de royaume, mais vassale. On lui remet quelques-uns, plusieurs même de ses membres, mais enchaînés. L'Italie avait tout perdu, la nationalité, la patrie, le nom d'empire romain, l'esprit public, l'initiative, l'avenir : il ne lui restait que l'instinct, réveillé plus puissant par les épreuves de huit siècles, mais un instinct voilé par le découragement.

Charlemagne avait voulu d'un coup rajeunir l'Italie par l'infiltration des éléments germaniques, et il lui avait donné une organisation contraire à sa nature. Dans le pays des républiques, il avait consolidé la féodalité impériale, qui n'était même pas la féodalité répu-

---

(1) Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. 16.

blicaine des Lombards. D'une nation qui avait dominé le monde, il avait fait le fief d'un prince barbare; d'un peuple qui aspirait à être italien, il avait fait un vassal franc. Il avait réduit à un instinct de municipe et de fief cet instinct de l'empire du monde, que le souvenir indélébile de Rome excitait sans cesse. Il mettait la race latine, qui avait créé une civilisation, à la remorque des Teutons et des Francs. Par conséquent, l'œuvre de Charlemagne, attachée à sa puissante personnalité, aussitôt qu'il s'éclipse, s'écroule, et son ordre social se lézarde. L'invasion étrangère et la dissolution s'infiltrent dans la société factice créée par lui.

La lutte commence. Tout petit seigneur se fait centre et devient un foyer de répulsion de toute politique commune et nationale. Le sens moral du peuple s'éteint et ne revit pas, même lorsqu'il arrive à conquérir les franchises de la commune ; on retrouve le *moi*, on perd l'idée complexe de la nation, ou on la voit se concentrer dans l'astre de l'empire allemand, que les Gibelins acceptent comme un dernier espoir de cohésion. Charlemagne, par défaut d'instinct politique, avait décapité l'Italie; et, partant, condamné ses institutions à une caducité et à une mort précoce. Il avait voulu le monde, mais il ne fut qu'un grand prince franc. Il sacrifia principalement cette nation, laquelle, seule, pouvait assurer la grandeur et la durée de son œuvre. Les papes, pour leur part, l'essayèrent; et ils auraient certainement réussi si entre la papauté et l'Italie il n'y eût eu incompatibilité absolue. Serrée dans le gantelet de fer de la main impériale, l'Italie se serait condensée et ne se serait jamais plus dissoute. Charlemagne, en continuant Rome, se greffait à César et le complétait. Mais il se laisse séduire par la politique diabolique d'Adrien. Il attaque, sans arriver à s'y substituer, l'œuvre lom-

Digitized by Google

barde ; il en fourvoye l'idée et décide les destinées malheureuses de l'Italie et celles de sa postérité. Quelques années encore, et le monde créé par Charlemagne éclatait en morceaux. Fut-ce à cause de la différence des races, comme pense Augustin Thierry ; ou bien par la perte des grandes traditions administratives et des grandes pensées de politique générale, comme suppose M. Guizot ; ou bien, enfin, à cause de la politique à double pivot des Italiens, car, selon Luitprand, *semper Italienses gemini uti domini volunt quatenus alterum alterius terrore coerceant?* Nullement. Charlemagne avait créé une civilisation à laquelle l'Italie était étrangère. Or, toute civilisation à laquelle l'Italie ne mit pas son cachet, alors et après, fut toujours inefficace et périssable, — l'essence de cette civilisation étant le droit, la liberté, le peuple, la souveraineté de la conscience. Charlemagne organisait le privilége.

Charlemagne fut le véritable *super hanc petram* de la papauté. La papauté, jusqu'à lui, avait plus ou moins travaillé au spirituel, ou s'était fait un levier et une tarière de ce spirituel. Après lui, elle change presque de trempe et s'adonne au temporel. Le lien de dépendance de la couronne que l'empereur d'Occident avait mis à la papauté ne va plus à sa taille ni à sa nature.

Charlemagne avait créé une papauté qui procédait de César.

Grégoire VII créera bientôt une papauté qui procédera d'elle-même et secondairement de Dieu.

Et celle-ci sera, comme nous verrons, le dernier étage de la construction de la papauté. Mais, dans cette œuvre, le pape n'agira plus comme vicaire du Christ, mais comme vicaire de César; il ne sera plus un pontife, mais un commissaire impérial, qui s'insurge contre son maître et s'émancipe. La papauté avait changé de nature.

III

LA GENÈSE DE LA PAPAUTÉ

I. Les papes des IXᵉ, Xᵉ et XIᵉ siècles. Caractère de la papauté à cette époque. — II. Protestation de l'indigénat contre la papauté. Théodora, Marotie; leurs portraits. — III. Crescentius. Les empereurs d'Allemagne et l'Italie. Stéphanie. — IV. Conditions de l'Italie au XIᵉ siècle. Sa constitution sociale, politique, économique et morale. — V. Constitution du clergé à la même époque. Féodalité ecclésiastique. Son action sur la masse nationale.—VI. Situation de la papauté à l'apparition d'Hildebrand. — VII. Caractère d'Hildebrand. Son parallèle avec Napoléon. — VIII. Caractère de la réforme de la papauté. Ses effets sur le clergé et sur l'Europe. — IX. Grégoire VII. Son ascension, sa chute. — X. Transformation de la papauté. La papauté qui relève d'elle-même. Apogée de son autorité. Elle se dresse en face de l'Italie. L'Italie, relevée du contre-coup catholique, en face de la papauté. — XI. L'Italie ressuscitée. Les trois phases de l'action de la papauté contre l'Italie. Réaction de l'Italie. Résultat de cette lutte de quinze siècles. La papauté dans les coulisses. Histoire du duel de la papauté et l'Italie.

I

Voici ce que n'ont pas bien considéré ceux qui se scandalisent tant des mœurs et de la conduite des papes des IXᵉ, Xᵉ et XIᵉ siècles. Les papes de cette époque furent appelés *scélérats* avec aussi peu de criterium qu'on avait appelés *saints* ceux des siècles

précédents. La reconnaissance des successeurs fit placer dans le ciel les premiers pionniers de l'institution pontificale. Un examen trop superficiel de la constitution de la société de cette époque entraîna les historiens à exiger des ecclésiastiques la vertu et le talent que les laïques n'avaient pas. Nous verrons quel était l'état de la société lorsque Grégoire VII arriva à la papauté et quelle transformation elle subit en deux siècles. Au point où nous sommes, les éléments sociaux étaient tellement mobiles, tellement confus, qu'à peine si l'on peut les rapprocher un peu ensemble pour en fixer le diagnostic.

La constitution étrangère imposée à la nation était assez forte pour la contenir, mais pas assez homogène à son caractère et à sa tradition pour la consolider. Les priviléges des uns luttaient avec les intérêts des autres et restaient en face les uns des autres, hargneux et ennemis. L'autorité suprême était absente, lointaine, faible, chancelante; l'autorité immédiate et tangible, dure et sans considération. Personne ne se contentait de se mouvoir dans son orbite. La force centrifuge de l'organisation carolingienne entraînait tout dans son mouvement. Charlemagne, il est vrai, avait traité l'Italie avec un peu moins de dureté que la Saxe; mais il n'avait reconnu aux indigènes aucune personnalité, aucun droit. Il avait traité la papauté comme un élément de son système féodal. La transmission du pouvoir était en lui. Les deux forces, l'Italie et la papauté, hostiles entre elles, hostiles au pouvoir impérial étranger, engendraient le désordre. L'indigénat italien n'était ni comprimé jusqu'à l'anéantissement ni assez fort pour se rédimer. La papauté, sevrée du libre suffrage du peuple et du clergé, avai perdu toute espèce d'autorité morale comme pouvoir

Digitized by Google

spirituel; déléguée de l'empire, elle en tolérait fort mal la suprématie; les grands feudataires la haïssaient; elle penchait à changer de nature; pas assez forte pour s'élever sur ses égaux; trop peu respectable pour exiger le respect des autres; trop dépourvue de modestie pour se borner à son office. Aussi la voyons-nous entraînée dans les mouvements de tous les autres ordres sociaux, en commençant par le souverain; souillée de tous les vices de la féodalité laïque; ambitionnée, contestée, trafiquée, avide, inquiète, songeant à envahir le pouvoir des autres, à s'élargir, dominer; et voyons-nous se dresser contre elle, dans cette période de formation et de fermentation, deux grandes protestations de l'indigénat italien, Théodora et Marotie, au nom de l'aristocratie et de la grande féodalité italienne; Crescentius, au nom du peuple. Le peuple lui-même foula aux pieds souvent l'élu de ces comices informes et illégaux.

En effet, d'Adrien à Grégoire VII, il y eut environ soixante papes : de combien d'entre eux peut-on raconter l'histoire sans causer une profonde horreur aux dévots et aux historiens ecclésiastiques, à de Maistre lui-même, à Cantù, à Balbo?

Etienne II et Paul I^er^ sont accusés par l'historien de l'église de Ravenne, Agnello, de cruauté et de rapine. Léon III est battu jusqu'au sang, estropié, mutilé par le peuple qui veut lui arracher les yeux, lui couper la langue, et l'oblige à fuir. Etienne III est impliqué dans l'assassinat de quelques-uns des principaux dignitaires de son église. Léon V, selon Amalarico Augerio, chapelain d'Urbain V, était une femme et mourut en couches. *Peperit papissa papillam!* Jean VIII, contraint d'abord par le peuple à se sauver en France, est, à son tour, assassiné par un de ses pa-

rents, « lequel l'empoisonna d'abord; mais comme il s'aperçut que le pape ne mourait pas assez vite, ***dum usque in cerebro constabat***, il l'acheva à coups de marteau (1). » Formose, fils de prêtre, est déterré trois jours après son décès par Etienne VI, jugé, mutilé de trois doigts et jeté dans le Tibre. Cet Etienne est, à son tour, étranglé en prison par les Romains. Jean IX fut en lutte permanente avec les Romains, parce qu'il soutenait le parti de l'empereur contre le droit italien. Léon VI (ceux qui nient la papesse disent V) fut jeté en prison par un prêtre nommé Christophe, qui le fit disparaître et prit sa place. Mais Serge III, expulsé trois fois, quitte ses amours de la Toscane, chasse Christophe et remonte sur le siége apostolique; Baronius l'appelle infâme, usurpateur, intrus (2). Le valeureux Jean X, que Théodora porta de l'archevêché de Ravenne à la papauté, parce qu'à Ravenne, comme observe Luitprand, « à deux cent mille de distance, *rarissimo concubito potiretur* (3), » Jean X est jeté dans une geôle par ordre de Marotie, et là affamé, torturé, puis étouffé : *cervical super os ejus posuerunt*. Cette même Marotie fait mourir en prison Léon VII, pour élever à la papauté Jean XI, le fils qu'elle avait eu du pape Serge III. Jean XI est empoisonné, et Etienne IX tellement maltraité et balafré sur la figure, dans une émeute de peuple, qu'il ne peut plus se montrer en public. Jean XII, dont les écrivains d'histoire ecclésiastique font un portrait si horrible qu'il paraît invraisemblable, fut assassiné à coups de marteau dans la maison d'une femme mariée. Léon VIII,

---

(1) *Rer. ital.* tom. III, part. II.
(2) Baronius, ad ann. 904.
(3) Luitprand, lib. II.

Digitized by Google

choisi par le synode de Rome, est appelé laïque par Baronius; et Voltaire écrit : « Si l'on en croit le discours d'Arnoud, évêque d'Orléans, il n'était ni ecclésiastique ni même chrétien. » Léon VIII se sauva en Allemagne, revint avec Othon et fit dégrader et exiler Benoît V. Jean XIII, fils d'évêque, est emprisonné puis chassé par les Romains. Il revient avec l'empereur, fait torturer les vivants, exhumer et outrager les cadavres, exiler les consuls, couper la tête aux tribuns. Boniface Francone tue Benoît VI par le lacet, après l'avoir affamé; et ayant pris sa place, ce Jupiter Olympien du crime, expulsé par les Romains, dépouille les églises et les palais pontificaux, massacre autant d'ennemis qu'il en rencontre, se sauve à Constantinople, y vit dix ans dans la luxure, rassemble une bande de brigands, et retourne à Rome. Il se jette dans l'église de Saint-Jean de Latran, où Jean XIV célébrait les offices. Il aveugle le cardinal Jean, enfouit le pape dans le château Saint-Ange, l'y laisse mourir de faim; et, après dix mois de pontificat, un matin, on le trouve lui-même mort de crapule ou de poison. Le peuple outrage le cadavre de Boniface; mais quelques clercs l'ayant aperçu *turpiter et dedecore jacentem*, selon l'expression de Pantolphe Pisano, le jettent dans un tombeau. Jean XV, fils de prêtre, est accusé par Pandolphe Pisan « de distribuer à ses parents ce qu'il avait et ce qu'il acquérait, » et il est caractérisé par saint Abbano comme un homme vénal dans toutes ses actions, âpre au gain à tout prix (1). Jean XVI fut horriblement mutilé par le peuple et par son rival Grégoire V,—un lansquenet allemand,—déshabillé nu,

(1) Aymon, *Floricens in Bibl. Benedic.*, pag. 827.

Digitized by Google

assis sur un âne et mis au pilori. Sylvestre II, fils de concubine, dit le concile de Reims, descendant d'Hercule, ajoute le dominicain Bzovius, est appelé sorcier par le cardinal Benno, accusé de commerce avec le diable par Giovanni Stella, jugé par Baronius comme étant l'homme le moins propre au trône pontifical, qu'il souilla (1). Le peuple refuse le tombeau à Sylvestre II comme nécromancier, ayant trouvé chez lui un livre de géométrie. Benoît VIII, qui lui succède, est expulsé. Jean XX, son frère, encore laïque, achète le trône, se fait un parti, mais il est l'objet de mille persécutions. Des parents avaient acheté le trône à Benoît à l'âge de dix ans. Pape à douze ou quinze ans, il est chassé. Il revient avec les Allemands et commet de telles infamies, tant de scélératesses, qu'un de ses successeurs, Victor III, dit qu'il n'ose pas en entreprendre le récit (2). On le chasse de nouveau. Il retourne avec des partisans et des parents, il harcèle de telle façon son successeur, Sylvestre III, qui avait acheté son siége, qu'il l'oblige à prendre la fuite. Benoît IX redouble de scélératesse; il est menacé. Alors, voyant en danger son trône, il le vend chèrement à Grégoire VI. Les Romains sont obligés de donner à celui-ci un coadjuteur pour le spirituel, tandis qu'il se bat contre ses deux rivaux, Sylvestre III et Benoît IX. Les trois papes s'étaient partagé la ville. Henri III descend en Italie. Il fait nommer par le concile de Sutri un quatrième pape et décréter un canon, portant qu'aucune élection d'évêque ou de pontife ne sera désormais plus valable qu'après sa sanction. Henri impose son

(1) Baron., ad ann. 999 et 1,003.
(2) Victor, Dialog. III, lib. III.

Digitized by Google

Clément II par les armes. Benoît IX le fait empoisonner et reprend le siége. L'empereur nomme Damase II. Benoît le fait empoisonner pareillement; puis, se sentant incapable de lutter contre le sire d'Allemagne, il abdique et se retire dans les tranquilles voluptés d'un cloître. Henri III, dit Léo, « voulait rompre les obstacles que les exigences féodales et celles de l'Église opposaient à son pouvoir royal, en Allemagne aussi bien qu'en Italie, avec la même ténacité (1), » afin de se débarrasser de l'opposition qui mettait du retard à la fusion des peuples et à la cohésion des nations.

Mais ici paraît sur la scène l'homme extraordinaire qui devait créer la papauté vraie, celle qui procède d'elle-même.

II

J'ai remué ces fanges, non pas pour en salir l'institution, non pas pour assombrir les couleurs de mon tableau, mais pour ne pas laisser dans mon récit une lacune de deux siècles.

La cause de ces énormités était double : 1° l'altération du système de l'élection du pape, l'ingérence impériale, le monopole des classes hautes et privilégiées et les étrangers; 2° l'altération profonde dans le caractère de l'institution pontificale.

(1) Léo, liv. IV, chap. 3.

Digitized by Google

Contre ces violences au droit national et au droit du peuple, la vestale éternelle de l'Italie indigène s'insurge et proteste. Théodora, Marotie, les ducs de Toscane s'élèvent contre l'ingérence impériale; Albéric et Crescentius s'émeutent contre la papauté devenue principauté.

Luitprand, et en général les historiographes de l'Église, ont fait de Théodora et de sa fille Marotie deux figures indignes. Le zèle de Dieu exaspéra la verve de ces écrivains.

En ces siècles, la beauté était un empire. Aujourd'hui, on la loue, on l'achète; à cette époque on en subissait la fascination; et l'on vit les Rosmonde, les Théodolinde, les Ermengarde, prendre et donner des couronnes par la seule puissance d'un baiser.

Rome relevait de la couronne impériale et se gouvernait en république; ses magistrats étaient électifs, et, parmi ceux-ci, le pontife. Le siége apostolique tenait la ville dans un état de turbulence permanente, car tout le monde l'ambitionnait, le haut clergé, l'aristocratie, l'empereur, les partis prépotents. Tous machinaient des coups d'État pour s'exclure réciproquement du droit électoral. L'empereur intervenait et s'appropriait le droit contesté.

Théodora osa vouloir à son tour et s'empara du droit de nommer le pape. Elle le prit pour elle, contre l'initiative du haut clergé et de la noblesse, contre la sanction impériale. Italienne, contre le sire tudesque; laïque, contre un épiscopat sans vergogne; schismatique, contre une papauté impie; de famille très-noble, contre une aristocratie de souche barbare ou mêlée, Théodora, et après elle sa fille, restituèrent, pendant soixante ans, à l'initiative de la principauté italienne ou italianisée le droit de donner à Rome son évêque. Supérieurement

Digitized by Google

jolie, nature harmonieuse, Théodora avait la figure d'une femme, l'esprit d'un homme d'État. Elle possédait de grandes richesses et beaucoup de châteaux. Tout ce qu'il y avait de noble et de jeune dans l'aristocratie italienne et dans la ville bourdonnait autour d'elle amoureusement. Elle charmait, savait aimer, se laissait vaincre comme femme, mais dans la défaite déployait toute la puissance de sa séduction : où le sourire n'aboutissait pas, les caresses arrivaient ; où l'amour paraissait impuissant, opéraient les épées de ses hommes d'armes. Elle saisit le pouvoir et en usa pour faire cesser la guerre des factions et restituer au peuple les derniers débris de sa liberté. Théodora voulut la papauté pour son amant Jean X et la prit. Leurs amours furent publics, splendides, ardents. Le caractère de Jean était fait à la fois pour le plaisir et pour la guerre ; et il mérita le renom de guerrier dans le beau combat qu'il livra aux Sarrasins, sur les bords du Garigliano, où il les vainquit. Théodora en fut ivre, Rome sauvée.

L'autre femme fut sa fille Marotie. Nature voluptueuse et téméraire, elle demandait au plaisir et à la force ce que sa mère avait requis de la séduction et de l'habileté. Caractère dévorant, Marotie aimait mieux arracher que recevoir. Son état normal était l'excès. Elle tenait au pouvoir pour devenir le centre de toutes les passions, les agiter, les absorber, les souiller : elle se servait du pouvoir comme d'un habit de luxe, plus propre à séduire qu'à se couvrir. Jeune fille, elle céda au pape Serge III, dont elle eut un enfant ; puis elle se maria au marquis de Camerino. Elle haït Jean X, l'amant de sa mère, et le tua. Elle fit choisir Léon VI, afin d'avoir le temps de préparer la candidature de son fils, encore enfant ; et lorsque l'élection de Jean XI lui parut mûre, elle tua Léon. Pendant vingt-deux ans la papauté

se pâma dans son boudoir ou reçut les ordres du cabinet de son autre fils, Albéric. Tout cela, cependant, ne satisfaisait pas l'ambition de Marotie. Son second mari, Guido, duc de Toscane, était mort. Elle épouse Hugues, roi d'Italie, et conspirait peut-être pour le pousser à de plus grandes destinées, à la couronne impériale, lorsque celui-ci a le malheur d'insulter Albéric. Albéric descend sur la place, ameute le peuple, jette dans une geôle sa mère Marotie, soumet son frère Jean XI, met Hugues en fuite et proclame la république à Rome en se déclarant consul.

Merveilleux spectacle de la vitalité de l'indigénat italien! Les événements, les malheurs, la violence, les mystérieuses syncopes auxquelles les peuples sont sujets, le mouvement de la civilisation, la papauté, les barbares, les explosions de la force, l'action de la loi qui règle la métempsycose des peuples, toutes les causes en un mot qui concoururent à la dégénération de l'Italie avaient formé autour d'elle comme une croûte granitique. Eh bien, au premier vent favorable qui se lève, cette croûte se brise en éclats, et l'instinct italien jaillit comme un éclair de lumière divine. Voici Albéric qui proclame aujourd'hui la république; voilà Crescentius qui l'imite demain; et bientôt Cola de Rienzo, et puis toujours, de Stefano Porcari à Garibaldi, d'Etienne IX, qui veut créer roi de toute l'Italie son frère, à Cavour, qui constitua dynastie italienne la dynastie de Savoie. Et cependant l'on affirme que cette Italie c'est la terre des morts! Non; mais aussi elle n'est pas la terre de la monarchie.

Théodora donc et Marotie apparurent comme l'incarnation de l'instinct italien qui protestait contre la constitution impériale et oligarchique de la papauté.

L'élection de ce magistrat, le pape, était tombée dans

Digitized by Google

les mains d'une espèce de *pays légal*, qui se la disputait. Les deux patriciennes italiennes inventèrent *le candidat officiel*, qu'elles proposaient et que leurs partisans, *leur administration*, faisaient nommer. Théodora et Marotie laissent le suffrage libre à tout le monde, mais à la condition de voter pour leur homme. Elles rendent, de la sorte, la papauté plus odieuse aux Italiens, brisent le monopole des partis, protestent contre l'immixtion impériale. Albéric, en proclamant la république, complète la formule de l'instinct d'Italie, — l'unité, l'indépendance, la liberté ! Et comme si cet éclat de lumière d'Albéric n'eût pas suffi, voilà que Crescentius se lève.

XXVII

« Animé du feu sacré de la liberté qui commençait à se rallumer dans le cœur des Italiens, Crescentius avait été depuis quelque temps le principal moteur des révolutions de Rome. Il voulait délivrer sa patrie, en même temps, du joug des empereurs étrangers et de celui du pouvoir religieux : réduire celui-ci dans ses justes bornes et remettre en vigueur les magistratures anciennes de la république romaine (1). » Gibbon l'appelle « the Brutus of the republic. »

Dans la poussière de Rome, il y a toujours de la poussière de héros. Dans cette atmosphère lourde et jaunâtre palpite un écho mystérieux qui émeut involontaire-

(1) De Potter... Époc. III, part. II, liv. I, chap. 3.

ment. L'arrogance, la majesté, la solennité, l'impénitence de Lucifer sont empreints sur cette création sévère et déchue. Crescentius conseille aux Romains de se faire libres. Il rappelle leurs ancêtres. Cela suffit. La conviction petillait sur sa figure et dans ses paroles. Une espèce de fatalité chatoyait dans ses regards. Crescentius était un de ces hommes sur qui la main de Dieu s'imprime; qui touchent à la terre en relèvant du ciel; qui vivent dans une époque et appartiennent à toutes; qui, comme les corps phosphorescents, laissent une trace partout où ils passent. Il était une répercussion, dans le cycle chrétien, de la voix des Gracques.

Crescentius eut trois buts : ressusciter la république, dont il sentait la pression dans le souffle du peuple; réduire la papauté à une magistrature populaire, uniquement spirituelle ; combattre l'empire d'Occident par l'Empire d'Orient, lequel devait servir de point de ralliement à la race italienne. C'était tout l'instinct de l'Italie. La fortune ne lui sourit point. L'Empereur d'Orient promit une intervention, mais il ne l'accomplit guère. Le pape, ennuyé de n'être qu'évêque et citoyen, second après le consul, envoya des légats à Othon III d'Allemagne et l'engagea à descendre en Italie pour restaurer l'État pontifical et reprendre la puissance impériale. Othon comprit et vint.

La route d'Italie n'était plus désormais hérissée d'obstacles pour les maîtres de l'Allemagne. Sur la vieille aristocratie italienne, émiettée dans le peuple, s'était entée une aristocratie mêlée, de nature complétement étrangère. Le clergé était étranger par sa complexion, par sa foi, par ses intérêts. A ces deux éléments centrifuges de l'indigénat italien s'ajoutaient le commencement de l'émancipation administrative des communes, la lutte entre la ville et la campagne et la lutte des

Digitized by Google

villes entre elles. Toutefois l'aversion indigène contre cette superfétation étrangère était telle, que ni les Allemands, ni les Français, ni les Slaves, ni les Grecs, ni les Arabes n'avaient jamais pu enfoncer de racines sur le sol italien et s'y acclimater. Par conséquent, à chaque petite commotion de l'indigénat, — et ces commotions étaient permanentes, — ne se sentant solides sur aucune base, ne se trouvant homogènes à rien, l'aristocratie, la papauté, la principauté s'adressaient, outre-monts et outre-mer, aux nations avec lesquelles elles avaient communs la souche, l'instinct et les intérêts. C'est l'histoire de Béranger, roi d'Italie, de Hugues de Provence, d'Adélaïde, de Béranger II, des papes. Ils invoquent tous et tour à tour Othon. Othon descend, se couronne à Milan, attaque l'un après l'autre les membres de la maison royale d'Ivrée, va à Rome, y dépose un pape, en nomme un autre; et la couronne d'Italie passe aux Allemands.

Certes, si cette terre italienne n'eût été mortelle pour tout étranger, quelque séculaire que fût son occupation, les trois Othon de la maison de Saxe eussent mérité de régner.

Ils eurent quatre grandes idées : abattre la féodalité, en l'émiettant, en rejetant dans les provinces les petits feudataires; leur opposer les villes; subordonner complétement la papauté à l'autorité impériale; enfin, nettoyer l'Italie méridionale de cette vermine mélangée de Grecs, d'Arabes, de Lombards, de Francs qui y grouillaient encore, se disputant entre eux et avec les villes libres. En un mot, les Othon eurent la pensée, reprise ensuite par Conrad et les Guiblings, d'unifier l'Italie, sous la domination, nominale et directe, de l'empereur. Qui fit échouer ce grand dessein ?

Les causes furent nombreuses. Et d'abord, ces empe-

reurs étaient étrangers, ce qui pour les Italiens signifiait barbare et tyran. Puis ils ne fondaient pas l'administration sur la libre autonomie des municipes, l'idée romaine, réalisée inopportunément un siècle plus tard. Ils augmentèrent l'autorité épiscopale, tandis qu'ils humiliaient celle du pontife. Ils outragèrent le pape, sans briser la papauté, continuant à considérer le pape comme un comte de l'empire, mais diminuant seulement la puissance et le prestige de l'institution. Ils n'établirent point le siége de l'empire à Rome. Ils vinrent se heurter contre l'instinct de l'indigénat: Othon I^{er}, contre ceux qui voulaient restituer le royaume d'Italie à Adalbert (966); Othon III, contre Crescentius. L'idée de l'unité, sans l'indépendance et sans la liberté, ne suffisait guère à l'indigénat italien, qui, sans en avoir la conscience, obéissait à l'instinct que fit Rome. L'Italie ne peut être une monarchie définitive. Elle ne peut être *une province*, même *une!* Non pas par la convoitise de l'empire, ainsi que pense Quinet, mais par le seul sentiment de l'autonomie et de l'indépendance. Plus cette molécule du petit peuple, qui était l'indigénat italien d'alors, se sentait figée à la glèbe dans les campagnes, et à la tour de la commune dans la ville, et, plus elle se concentrait, prenait de la vigueur dans l'instinct national et devenait incompatible avec cette Italie étrangère, qui faisait croûte ou se crevassait à la surface.

Othon III, donc, à l'appel de Grégoire V, exilé par Crescentius, vient à Rome. Crescentius et les vieux amis de la liberté s'enferment dans le château Saint-Ange. On essaye d'abord de la force, puis des menaces. Tout est inutile. On commence les négociations; on recourt aux artifices. Grégoire V jure sur l'hostie consacrée ; l'empereur donne sa parole impériale de

Digitized by Google

conserver à Crescentius et à ses compagnons la vie, à Rome sa liberté. Crescentius le croit et cède. Aussitôt sorti, ses compagnons sont tous tués; lui, décapité et pendu par les pieds à Monte-Molo; sa femme, livrée à la débauche des soldats allemands. *Traditur adulteranda Theutonibus*, dit Arnulphe. On confisque la liberté de Rome ; on la met sous la tutelle du pape.

Le serment d'un pape et la parole d'un empereur étaient observés de la sorte.

Quatre ans se passent.

Othon, revenu malade d'un pèlerinage à Monte Gargano, demeurait à Paterno. Les prières, les messes, l'eau bénite, les reliques et les *Agnus Dei* des couvents, la science des physiciens et des *maestri mirranti*, les secrets des ermites, les paroles cabalistiques des astrologues..., tout avait été expérimenté pour le guérir. Une femme se présente, sous la robe de pèlerin, et affirme qu'elle a le remède pour le rendre à la santé.

Quelque chose d'étoilé, de fascinateur, de supérieurement voluptueux rayonne en cette femme ; on aurait expiré sur son sein; on serait tombé à ses pieds comme devant un ange. L'empereur, qui n'avait guère plus qu'une vingtaine d'années, la voit. Une frénésie de désir et d'adoration s'empare de lui. Huit jours cet être mystérieux reste dans les appartements impériaux. Au neuvième, le malade est enveloppé dans une peau de cerf tué la veille. Au dixième, Othon III était mort. La magicienne était Stefania, la femme outragée de Crescentius (1).

---

(1) Léo Ostien, lib. II, cap. 18, 24. — Arnulph. *Hist. Milan.*, lib. I, cap. 12, lib. II, cap. 19. — *Ann. saxon*, apud Eyckard, tom. I.

Digitized by Google

Le fils de Crescentius, appelé Jean, continue l'œuvre du père et maintient la liberté dans Rome. Mais l'esprit d'Hildebrand soufflait déjà dans le pontificat romain.

Or, avant que nous ne parlions de lui, promenons pour un instant nos regards sur les conditions de l'Italie et de la papauté au XIe siècle.

IV

L'Italie au XIe siècle était partagée presque en autant de circonscriptions territoriales qu'elle avait de villes. Chaque ville et sa campagne formait un État. Les centres les plus vastes étaient la République de Venise, les marquisats de Monferrat, de Saluces, de Toscane, le duché de Pouille, la comté de Sicile, le duché de Bénévent et le patrimoine de l'Église; puis un émiettement infini de fiefs et de diocèses, qui compliquait la géographie politique de la Péninsule et lui donnait une nationalité nominale. Chacun de ces fiefs, à peu près semblables pour la forme politique, avait un gouvernement propre, des intérêts spéciaux, une action, une individualité illimitée, ou limitée seulement par la force et par la conquête. C'était autant d'astres qui accomplissaient leur évolution sur leur propre axe, satellites seulement quelque peu de l'Empire, quelquefois de Rome.

L'état social de la Péninsule était encore pire. Le droit organique se résumait dans la possession, dans la domination; laquelle était suprême en l'Empereur, qui la

Digitized by Google

transférait aux feudataires par l'investiture, et ceux-ci l'exerçaient par des délégués ou magistrats appelés vicomtes ou échevins.

La population se classait en maîtres, en hommes libres et en vassaux. Le pouvoir était inhérent au fief. Les laïques le possédaient et le transmettaient par héritage ; les ecclésiastiques, selon la volonté du suzerain. Par conséquent, le pouvoir vaguait, mobile dans une bonne moitié du territoire et accessible à tout le monde. Cette constitution eût été propice à la liberté, à la démocratie, si le clergé n'en eût pas fait un instrument de corruption et le levier d'un pouvoir plus grand. Avec la promesse du fief, le clergé s'attirait des partisans; par les partisans, il envahissait les droits et le domaine des autres. La liberté, par conséquent, n'y gagnait rien. On ne changeait que de maître. Cette mobilité brisait les éléments de la synthèse nationale ; et ce que perdait l'empereur, le pape l'acquérait; ce que l'on étouffait dans la féodalité laïque, renaissait dans la féodalité ecclésiastique. De là l'éparpillement et l'impuissance de l'aristocratie, qui, ne participant point à l'autorité de l'empereur, dépourvue du caractère oligarchique de l'aristocratie lombarde, ne put, comme de nos jours l'aristocratie anglaise, s'élever à l'état de pouvoir et gouverner le pays.

La propriété immobilière était donc plus transmissible qu'aliénable. On reconnaissait au peuple le droit à la révolution, non pas celui de se constituer. La souveraineté était un privilége. L'empereur avait seul des droits absolus ; les autres, des devoirs, et ces devoirs divers selon les classes sociales. La liberté civile était inégale et bornée; la liberté politique n'était entière en personne. L'empereur seul, ou celui qu'il déléguait, exerçait le contrôle suprême. Les magistrats étaient

Digitized by Google

révocables. Le pouvoir administratif, exécutif et législatif, lorsqu'ils ne s'opposaient pas à la loi générale du fief, étaient confus et cumulés dans la même personne.

Les taxes grevaient les classes inférieures, à la discrétion du feudataire, selon la nature du fief. Le vassal les payait de sa personne ou avec le produit de la terre à laquelle il était attaché ; l'homme libre avec le produit de son travail, la guerre exceptée, réclamée par les nobles et les hommes libres comme un impôt d'honneur. Pas d'éducation publique. Les industries restreintes. Le commerce pointait dans le centre du territoire, florissait dans les villes littorales; il était libre avec l'étranger, ou seulement contrarié par le pape, avec les infidèles (1) ; à l'intérieur, soumis aux gênes et aux harcellements capricieux des feudataires dont on traversait le territoire. Il n'y avait pas, à proprement parler, un code. Le pays se gouvernait avec les lois lombardes, les capitulaires, les décrétales, les constitutions impériales. L'aristocratie, ayant dans la diète un simple vote consultatif, s'attribuait le *veto* de la résistance. Elle était justiciable de ses pairs, tandis que les magistrats du feudataire rendaient justice aux hommes libres. Le vassal était à la merci du maître. Le vassal aspirait à devenir libre ; l'homme libre à être investi du fief ecclésiastique.

L'empereur pouvait circonscrire la souveraineté du fief et lui soustraire ceux qui la subissaient. La révolte puisait là son origine ; la révolte du feudataire contre l'empire, du vassal contre le feudataire ; et par là ensuite, sous Othon I[er], commença l'immunité municipale et l'élévation du peuple *gras*, — la bourgeoisie.

---

(1) Léo, liv. IV, chap. 2.

Digitized by Google

Nous ne décrirons pas le lent travail de la transformation.

Au XIe siècle, elle était presque accomplie, et déjà les résultats de cette métamorphose se trouvaient face à face comme deux rivaux, c'est-à-dire la puissance excessive des évêques, comme privilége, et la liberté municipale, comme droit. D'ailleurs, cette genèse se comprend d'elle-même. Les feudataires, ambitionnant une domination sans contrôle, méconnaissaient l'autorité impériale; l'empereur, mécontent, émancipait les villes de la juridiction des comtes et des évêques : les villes se constituaient en gouvernement indépendant, ou dépendant nominalement seulement de l'empereur. La lutte éclata.

L'archevêque de Milan, vaincu par la *motta*, — explosion de l'indigénat, coalition de ces intérêts sociaux déjà mûrs, — demanda l'aide de l'empereur.

L'empereur voit dans la *motta*, et, en général, en ce mouvement de rédemption, un contre-poids contre la féodalité, qui déjà tolérait mal son autorité, une conséquence nécessaire de cette raison d'État qui l'avait poussé à partager les duchés en comtés, les grands comtés en petits. Il donne raison au parti de la révolution. Le parti contraire ne se tenant pas pour vaincu, on se bat d'abord, puis on traite.

L'état social de l'Italie était donc celui-ci : le peuple *gras*, constitué déjà, maître de fait d'une partie de la souveraineté, travaillant à se l'approprier de droit; la féodalité laïque, absorbée lentement, et, partant, rivale de l'ecclésiastique; celle-ci continuellement envahissante; l'autorité impériale, changée de base; l'incertitude et la mobilité dans tous les pouvoirs; l'esprit de l'insurrection éveillé. La société par conséquent flottait.

Digitized by Google

Cependant la situation de tout le monde était précise. Chacun savait où il allait et ce qu'il voulait : tous s'accordaient dans l'idée sociale. Et c'est précisément ce stigmate d'universalité dans l'idée qui fit ensuite triompher l'émancipation des communes. Le parti de l'autorité et du privilége était divisé et jaloux. L'empereur abandonnait le feudataire, le feudataire mobile se séparait du feudataire héréditaire. Le peuple, ayant tout le monde contre lui, se trouvait poussé par une nécessité inexorable à se grouper, à briser par la force une chaîne fabriquée par la force; à vouloir l'*unité*, laquelle, selon la mode du temps, s'appelait *ligue;* à vouloir la liberté, laquelle, selon la mode du temps, s'appelait *franchises municipales*, convention du peuple *gras* et des vassaux, du bourg et de la ville.

V

Plus que l'indépendance et la liberté l'unité, est, pour nous, la question capitale de toute nation. Il faut commencer par être, et voir ensuite comment et jusqu'à quel point la vie peut se manifester. Deux conditions pouvaient, au XI^{e} siècle, effectuer cette unité : ou une spontanéité nationale, déterminée par un danger national, — ce noble instinct qui produisit la ligue de Pontida, — ou bien une pression extérieure, une force dévorante qui effaçât toutes les démarcations de la constitution sociale. Nous croyons que si ce dernier moyen eût été le plus dur, il eût été le plus efficace. Par sa propre nature, la liberté relâche : elle tue les

Digitized by Google

nations morcelées, tandis que son absence tue de pléthore les nations formées. Le despotisme, au contraire, coagule, nivelle et absorbe toute espèce d'existence partielle pour survivre seul.

L'empereur Henri III visait à ce but suprême. En effet, ayant imposé un archevêque à Milan, un pape à Rome, s'il arrivait à s'emparer du marquisat de Toscane, le vœu impérial se réalisait, et l'Italie *une* serait née dès cette époque.

A ce résultat pouvait aboutir aussi l'aristocratie italienne, si la constitution féodale eût été homogène, c'est-à-dire si le fief eût été héréditaire et perdable uniquement par crime de félonie.

Mais le clergé compliquait tout en dénaturant la vie de l'institution. Car, pour obtenir l'investiture du fief, il soutenait l'empereur; pour l'élargir, aux dépens des laïques, il flattait le peuple; et ce fief, ainsi agrandi, dont l'empereur avait seul le droit de conférer l'investiture, agrandissait d'autant l'autorité impériale, la prolongeait, la restaurait de nouvelles forces. A cette coupable altération de l'institution s'ajoutaient: l'incapacité et l'incompatibilité des ecclésiastiques à exercer les fonctions annexées au fief; la mollesse cléricale inoculée à l'organisation guerrière du régime féodal; la faveur de l'investiture substituée au droit héréditaire. Brisée par le viol de la féodalité ecclésiastique, contaminée par des éléments mal préparés et subitement mêlés avec elle, abaissée, la féodalité laïque s'affaiblit, s'adultéra et resta un germe d'inégalité et de servitude. Elle ne vécut pas assez et s'accoupla à une Phrynée.

Pas de pouvoir absolu dans le prince, donc pas d'aristocratie pure.

L'aristocratie ecclésiastique, cependant, quoiqu'elle

Digitized by Google

se fût emparé même des droits des comtes (1), n'était pas satisfaite. Son pouvoir était précaire, à la merci d'un maître étranger. Car, s'agissant de princes si puissants, l'empereur ne voulait octroyer le fief qu'à des hommes à lui. Or, l'aristocratie cléricale ne se résignait guère à jouir de cette force mobile, soufflée en elle par un dignitaire de nature essentiellement contraire. Cette aristocratie visait à trois choses : à conserver le fief et à le soustraire à la faveur du suzerain laïque; à le consolider, en en faisant un patrimoine ecclésiastique, un domaine universel du clergé, un héritage de l'institution, — en un mot, en élevant à l'entité d'Église ce qui jusqu'alors avait été appelé évêché, prieuré, abbaye — synthétisant ces brins sans connexion et les incarnant dans l'institution ecclésiastique; enfin, à donner à cette institution une manifestation complète et constituer ainsi la papauté à l'état de pouvoir indépendant, absolu, faisant d'elle une force sociale.

L'empereur Conrad s'opposa à cette tendance. Voyant le danger qui menaçait son autorité, il chercha le remède. Ce remède n'était pas difficile à trouver. Il affranchit les petits vassaux de la dépendance des évêques et rendit leur propriété libre, héréditaire, révocable seulement par arrêt des échevins de l'État même. La force de l'évêque se trouva ainsi atteinte. « Toute perspective de principauté politique disparut, et le pays ne courut plus le danger de se transformer en monarchie ecclésiastique; mais ces États, sous la suprématie impériale, conservèrent le caractère de république, c'est-à-dire de commune, où le pouvoir public n'est pas

(1) Léo, liv. IV, chap. 4.

Digitized by Google

abandonné dans les mains d'un seul, mais partagé entre plusieurs personnes et corporations (1).

Cette politique adroite produisit ses fruits, et Henri III put mieux frapper le pouvoir ecclésiastique. Car « il traita les évêques comme subordonnés, investis de l'autorité par lui, et parut détruire entièrement les degrés de la féodalité et de la hiérarchie établis et faire de ses vassaux ses sujets dans le sens le plus étroit du mot. Par conséquent, il n'épargna pas même le représentant suprême du pouvoir ecclésiastique sur la terre, le pape, et il ne le considéra plus que comme un fonctionnaire de l'empire qu'il pouvait nommer et révoquer à son plaisir (2). »

Cette idée hardie et profonde eût sauvé assurément l'Italie si elle eût été accomplie ou si elle eût eu la consécration d'une plus longue durée. Mais Grégoire VII, alors Hildebrand, comprit le danger de la papauté et organisa la contre-révolution. Il renversa l'idée impériale : il s'en empara, s'y substitua, et ce que Henri III avait voulu faire pour l'empire, il se décida à l'opérer dans l'Eglise. La pensée impériale devint pensée catholique. Mais la nation, qui avait tout à gagner dans le principe impérial, périssait irréparablement dans cette substitution ecclésiastique. Par cette usurpation du pouvoir, la nation ne gagnait ni l'unité, ni la force, ni la liberté. La géographie politique de l'Italie restait la même : seulement, à la place de l'empereur, c'était le pape qui investissait l'évêque et le comte du fief.

En résumé, la condition de la société italienne au XI[e] siècle, dans sa formule universelle, était l'insurrec-

---

(1) Leo, liv. IV, chap. 3.
(2) Leo, liv. VI, chap. 2.

tion : l'insurrection du bourg contre la ville, du serf contre le maître, de la commune contre le fief, de la féodalité ecclésiastique contre l'investiture impériale, du pape contre l'empereur, de l'esprit contre le fait. La lutte était partout : un cycle entier de l'humanité, le cycle féodal, se décomposait.

Contre cet ébranlement du monde de l'autorité et de la force, Grégoire VII se dresse, et, Josué de l'ordre et du despotisme, il veut l'arrêter ou s'en attribuer le pouvoir destructeur.

La mission de l'empereur était devenue une mission de nivellement : Grégoire voulut rendre hiérarchique celle du pape. L'empereur avait dit : Le fief sera libre ! Le pape répondait : Le fief sera à moi ! L'empereur demandait un simple droit de protection sur un peuple rendu à lui-même et à ses magistrats, afin de le relever un et homogène. Le pape demandait le pouvoir, un pouvoir sans règle, sans bornes, incarné en un homme inférieur seulement à Dieu et infaillible. César disait : Premier des citoyens, je sanctionne ce que le conseil et la sagesse de vos magistrats auront décidé. Pierre s'écriait : Vicaire du Christ, l'initiative universelle est en moi, et en moi tout se concentre. Celui-là se bornait à la direction des lois sociales : celui-ci voulait s'approprier la domination de la force et de la pensée. L'empereur enfin se faisait précurseur de l'émancipation des peuples, de l'avenir ; le pape, apôtre du passé, voulait étendre sur la personne l'autorité qu'il s'était adjugée sur la conscience et englober sous sa direction l'âme et le corps, le sentiment et l'acte. Celui-là visait à transformer l'homme en citoyen ; celui-ci, à abaisser l'être pensant à l'état de machine.

VI

La papauté, par conséquent, était dans une condition lugubre. Les peuples lointains la respectaient un peu; les Italiens la méprisaient ou la niaient. Rome ne la laissait guère s'enraciner, empoisonnant le moindre brin de liberté que les papes arrivaient à lui arracher. Le pouvoir politique de la papauté était agressif, se bornant à corrompre les magistrats du peuple, pour s'emparer de quelques-unes des prérogatives citoyennes.

Le pouvoir spirituel, d'autre part, était peu assuré, étant soumis au mandat constituant des conciles et au contrôle des évêques, seigneurs puissants qui obéissaient seulement à ce qui leur plaisait et jusqu'au point qui leur convenait, ainsi que le prouvaient les évêques de Milan et de Ravenne. La hiérarchie n'était pas encore bien solide : le système des légats, répandus dans le monde pour faire sentir présent partout le pontife de Rome, n'était pas encore organisé. La lutte avec l'empire, laquelle releva depuis, éleva et propagea l'autorité pontificale, n'avait pas encore été engagée. Les ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, véritables *missi dominici* des papes, n'existaient pas encore. La papauté paraissait un fantôme que tout le monde voyait planer dans l'air : les plus pusillanimes le craignaient; les forts et les adroits le bravaient. Sa parole n'était pas encore puissante, parce qu'elle n'avait pas encore la sanction morale de celui qui la prononçait, n'était pas encore corroborée par un ordre hiérarchique d'ecclésiastiques, serrés en corps, qui l'étayât.

Les principes de la papauté n'étaient pas encore déterminés : elle tâtonnait entre les conciles, l'évangile, les Saints-Pères, les décrétales et les nouveaux docteurs. Et partant, rien de clair, rien de fixe, de sobre, de sain. Elle avait beaucoup en germe ; il lui restait tout à faire. La papauté n'avait de précis que deux désirs, dont elle brûlait ardemment, le pouvoir spirituel, soustrait à l'autorité du concile ; le pouvoir temporel, arraché au peuple et à la sanction impériale. Il lui restait à s'isoler, se constituer dans une forme absolue et par elle-même.

Médiocrement considérée donc, parce que faible ; méprisé, parce qu'indigne par trois siècles de papes infâmes ; combattue, parce que violente, agressive et ambitieuse ; soupçonnée, parce que hardie, et dans le choix des moyens ni délicate ni généreuse ; trop forte et trop grande, n'ayant pour chef qu'un simple prêtre ; trop petite pour se faire le pôle contraire de l'empire ; sans patrie, car son origine orientale transsudait par tous ses pores, et l'Italie la sentait campée sur son sol comme un ennemi ; sans moralité, parce qu'aucun lien d'amour ou de noble sentiment ne l'attachait à la société ; n'ayant à elle ni la terre qu'elle maîtrisait, ni la femme que ses affiliés embrassaient, ni la propriété dont elle avait l'usufruit, ni enfants, ni épouses, ceux-là étant déclarés bâtards, celles-ci concubines ; en lutte déclarée avec son origine modeste, pieuse et plébéienne ; antithèse du Christ et du pauvre, du pauvre dont elle devait être le tribun et dont elle s'était fait le vampire ; synonyme d'illibéralisme, la papauté était à la veille d'un naufrage ou d'un renouvellement complet, lorsque Hildebrand parut et conçut le projet de la révolutionner.

Il vit que plusieurs conditions étaient nécessaires pour la réalisation de sa puissante pensée.

Digitized by Google

Il devait affranchir le fief de l'investiture de l'empire; amoindrir l'antipathie du peuple contre le clergé, en rendant celui-ci plus moral, celui-là plus hébété; centraliser le pouvoir ecclésiastique et en changer la constitution; soulever ce pouvoir au-dessus de l'impérial, pour le rendre durable et sans responsabilité. Avec ce plan, il ouvrit la campagne. Mais avant d'engager la bataille, il voulut en apprêter le champ.

VII

Il faut juger le caractère de ce pontife audacieux par les faits, le faire ressortir de la pondération de ses œuvres et non pas de ses intentions: Dieu a mis les sceaux sur l'âme.

Hildebrand, doué d'une personnalité puissante, d'une ténacité et d'une persévérance que rien ne faisait fléchir, eût immanquablement donné par son souffle l'impulsion à son époque et l'aurait confondue avec sa personne, s'il eût été plus complet; s'il eût entrepris à défendre la cause de la liberté et de la justice; s'il se fût fait l'expression de la révolution morale ou de la société, dans laquelle il vivait, si, enfant de l'indigénat italien, comme il en eut les instincts, il en eût eu les visées. Mais, défigurant l'intuition d'un ordre de choses plus normal, qui lui avait traversé l'esprit dans ses méditations, halluciné sur l'organisation de son intelligence, croyant avoir assez de génie pour porter la main à la hiérarchie sociale établie et la changer, ardent dans la conception, et sans modération en tout, chaque

Digitized by Google

pas qu'il fit dans la vie fut une désillusion ou une antithèse, une défaite toujours. Hildebrand avait la fixité de l'idée, non pas la faculté d'embrasser la perspective complète des choses. Seul au milieu d'un siècle et d'un monde, échauffant, en cette solitude, l'éréthisme fiévreux de son âme et cette espèce d'épilepsie morale qui donnait l'impulsion à toutes ses actions, il confondit tout, il troubla tout et n'eut même pas la gloire facile de renverser. Il tomba sur la société comme un corps pesant sur une surface liquide ; il la fit onduler et se submergea. Il sombra, car en lui tout repoussait, peut-être son excès de vertu même, et quiconque l'approchait le quittait en ennemi. Homme unilatéral et rectiligne, il était tout ombre comme une silhouette.

Les conceptions les plus grandioses, qui dans ses longues visions et dans ses rêves ambitieux avaient éclairé son intelligence, se rapetissaient lorsqu'il y mettait le cachet de sa personnalité. Le monde devenait le pontificat, le pontificat devenait le pontife ; et celui-ci se changeait en cet être bilieux et aigrement soudain que Saint-Pierre Damien appelait son *saint Satan qui caressait en souffletant*. L'homme en Hildebrand exubérait. Et cette homme se trouvait en cet état maladif dans lequel la tension prolongée de l'esprit jette les natures nerveuses et mélancoliques, les faisant aboutir quelquefois à la monomanie,—comme Mazzini aujourd'hui,—quelquefois au suicide, toujours au viol de la société avec laquelle on est en contact, au viol de l'angélique papillon,—*angelica farfalla*,—qui s'épanouit dans l'homme. Larges, vitaux étaient ses éléments, mais absolus, mais terribles, mais remués par l'hystérisme implacable de devenir les éléments d'un nouveau monde, mais adultéré par la vision solitaire de celui qui, ne pesant pas les obstacles infinis

Digitized by Google

des intérêts constitués et d'une nature façonnée par les précédents de tant de siècles, s'obstinait à tout effacer, s'exaspérait, devenait frénétique, se heurtait à tout, et de principe de vie, de progrès et d'ordre qu'il aurait pu être, se changea en fléau. L'application, chez Hildebrand, avait transformé son instinct ; la méditation, falsifié ses idées ; la fièvre du succès, étiolé son cœur. Son cœur s'atrophia, parce que son cerveau avait fait une usurpation épouvantable sur les fonctions de tous les autres organes. Il fut l'incarnation de la centralisation. Ses pensées, semblables à des fusées, partaient fulgurantes de vie et de lumière, tombaient comme des baguettes noircies.

Hildebrand croyait produire et s'épuisait. Il voyait dans sa révolution sociale l'embryon d'un ordre grand, fécond, libre ; mais, en voulant l'accorder avec ce qui existait déjà, en voulant conserver le passé, les institutions, les hommes, les théories, les aspirations, les traditions, ce je ne sais quoi de large et de vital qui semblait palpiter dans ses principes, s'obscurcit, devint petit, phthisique, sans harmonie, eunuque. Dieu l'avait créé peut-être comme une de ces forces qui devaient produire un cataclysme ; le couvent, la tonsure, l'institution ecclésiastique en firent seulement un incendiaire. Il devait être de cent coudées plus grand qu'Arius, que Pélage, que Luther, il fut plus petit que Henri VIII. Il fut le minerai brut de ce que fut depuis Charles V, de ce que se montra plus tard Napoléon. Et celui-ci l'envia !

Cependant, au travers de tant de siècles, Napoléon eut des situations, des principes, des inspirations nombreuses analogues avec Grégoire VII. Ainsi que Grégoire VII, — et je demande pardon de ce parallèle posthume, — ainsi que Grégoire VII, Napoléon se con-

Digitized by Google

stitua comme le centre du monde. Comme Napoléon, Grégoire étouffa une révolution et l'incarna en lui-même, — la révolution que l'Empire avait commencée dans l'Église. Comme Napoléon, Grégoire centralisa, il fut despote, il porta la main à tous les droits, à toute liberté, sur tous les peuples, à toute institution, à toute indépendance, à toute grande individualité, afin de tout rétrécir et tout fondre dans le moule creusé par lui, se soumettre tout, éclipser tout, informer tout et tout mettre en mouvement par le souffle puissant de sa volonté. Comme Napoléon, il troubla la société et l'époque où il vécut; il fit la guerre à tout le monde et se fit haïr pareillement; il attenta à tout ce que l'histoire et le droit avaient de sacré; il resta infécond, il succomba et mourut dans l'exil. Deux météores qui, sans éclairer, jetèrent des germes de peste, laissant tous les deux derrière eux cette lassitude qu'éprouvent les peuples après une lutte longue et inutile, cette indifférence politique qui tente l'audace de quiconque se sent le courage de devenir despote.

Tous les deux eurent le délire de la monarchie universelle. Tous les deux organisèrent la centralisation administrative pour se reproduire entiers et vivants dans toutes les extrémités et dans le plus petit exécuteur de leurs ordres, pour imprimer en chaque fibre l'oscillation de leur esprit. Tous les deux se brisèrent en se heurtant à l'Angleterre. Tous les deux se servirent de l'Italie pour arriver à l'Allemagne. Tous les deux asservirent les corps constitués de l'État; l'un les conciles, l'autre les assemblées législatives. Tous les deux, orientaux dans l'idée, dans l'expression, dans les tendances, regardèrent l'Orient pour retourner sur l'Occident, forts de cette pression et de ce prestige l'un avec l'idée des Croisés, l'autre avec le

Digitized by Google

dessein de la conquête des Indes par l'Égypte. Tous les deux refroidirent, et rapetissèrent par le cœur, l'abondance et l'activité des idées. Tous les deux eurent foi à quelque chose en dehors d'eux; le pape en Dieu, l'empereur en son étoile. Tous les deux eurent des poses de théâtre. Mais Napoléon se fit tout pardonner, s'il ne légitima pas tout, à force de génie: Grégoire se fit inculper de tout à force d'audace. Immense, complet, presque universel était le génie du guerrier; celui du prêtre, concentré et ardent comme les faisceaux lumineux du foyer d'une loupe. Tous les deux, pour réussir, usèrent de la force plus que de la douceur, de la raison d'État plus que du droit. L'un reçut dans une tente une poignée d'empereurs vaincus; l'autre tint à sa porte un empereur déchu, pieds nus. Napoléon vengeait ensuite à Fontainebleau l'outrage de Canossa. Tous les deux enfin harcelèrent leur siècle, moururent en exil et moururent exécrés. Deux gouffres, qui avaient osé arrêter la marche de l'humanité pendant quelques secondes, et que le doigt de Dieu combla de poussière: deux Titans de tragédie, que Dieu brisa par le spasme.

Grégoire VII fut, en somme, comme la foudre, qui menace d'incendier le firmament et qu'une mince pointe de fer engloutit dans un puits.

Sans peur, hautain, immodeste dans la fortune, dédaigneux dans le malheur, jamais abattu, toujours confiant, sévère et mal satisfait envers tout le monde, sans affections, sans remords, rarement désillusionné, ne reculant jamais, ne calculant ni les ruines, ni les douleurs, ni les malédictions, ni les convenances, Hildebrand fixa cataleptiquement les yeux sur le point où il désirait de s'arrêter, et il marcha, marcha, marcha toujours en avant. Une nature si absorbante devait par conséquent bouleverser toute espèce d'harmonie hu-

maine dont il s'approchait et provoquer la guerre. Son existence, en effet, fut comme un cartel de défi, — un cartel qui, cloué fixement à une panoplie, provoque à outrance les passants. Rien de flexible, rien de tendre n'adoucit sa nature ; aucun charme, aucune affection n'effaça un pli de son cœur. La comtesse Mathilde elle-même fut pour lui une insomnie stérile d'intérêt, qu'il exploita mais n'aima point, qu'il éblouit et dupa comme dévote, ne chérit pas comme femme. Voilà pourquoi sa vie fut un grand sacrifice : il vécut détesté, il mourut sans arracher une larme à personne.

Léo l'appelle « le plus grand politique qu'ait produit le moyen âge ; » et le clérical Balbo, « un très-mauvais politique, un théologien ou plutôt un canoniste, hésitant dans les affaires humaines, inébranlable lorsque, bien ou mal, il voyait clair dans son droit canon. »

VIII

Si l'intuition des réformes qu'Hildebrand apportait dans l'Église n'était pas neuve, elle était large et féconde. Il voulait moraliser les ecclésiastiques, rendre l'Église indépendante, le pape libre et maître. Les hallucinations d'un système préconçu, la compréhension incomplète de la révolution qu'il tentait, les intérêts de la caste qui prédominaient prétentieusement dans son esprit, corrompirent ces généreuses conceptions. Une intelligence, même vulgaire, guidée par le cœur et par l'instinct du vrai, eût réalisé ces idées en

ordonnant : 1° que personne ne fût admis au sacerdoce, qui ne fût auparavant marié, bon citoyen et bon père de famille ; 2° que le clergé ne pût ni dût posséder des fiefs, auxquels étaient annexés tant de droits et de devoirs incompatibles avec le caractère ecclésiastique ; 3° que ledit clergé fût élu par le suffrage de tous les citoyens de la circonscription ecclésiastique, soit diocèse, soit abbaye, soit prieuré ou paroisse ; 4° que la papauté fût délivrée de l'administration civile et politique des intérêts temporels. Hildebrand, inspiré par son âme despotique, ambitieuse et pure, s'adonna à faire prévaloir d'autres projets ; car, comme une loupe convexe, il recevait renversées les idées de son siècle. Voilà pourquoi, voulant rendre le clergé plus pur, il lui imposa le célibat et traita ses femmes de concubines. Pour abolir la simonie, voulant conserver le fief et même avec toutes les obligations qui lui étaient inhérentes, il le délivra de l'investiture laïque, et le considéra comme immuable. Pour obtenir une Église indépendante, il déclara la papauté dispensée de la légitimation impériale et concentra l'élection du pape dans une très-restreinte oligarchie. Pour faire le pape le premier après Dieu, il le proclama supérieur aux conciles, il le constitua roi, et mit en mouvement toute espèce de moyens pour le faire passer comme roi suzerain de tous les puissants de la terre. Il basa donc la nouvelle constitution de l'Église sur le principe de l'autocratie, du *sultanisme*, et il l'établit en violant le droit moral et le droit politique, les lois organiques de la nature, de son époque, de la constitution physiologique de l'homme, du fief, de la société, de l'empire. Sa conception était un désordre ; sa parole fut une flamme. Lui, qui voulait détruire les abus, les remplaça par d'autres plus énormes. Lui, qui protestait contre l'usurpation, usurpa

sur tous les droits. Tout son système ne fut qu'une substitution. Il ne rencontra par conséquent la sympathie de personne, et il y eut peu de monde qui voulût coopérer avec lui et partager sa responsabilité. Néanmoins, ce qu'il avait décidé devait être réalisé.

Par son conseil, en 1058, Etienne IX déclara que le sacerdoce était incompatible avec le mariage, que les prêtres mariés étaient excommuniés, leurs femmes considérées comme des prostituées. Le clergé milanais s'insurge, il discute, il proteste: au décret pontifical il oppose la décision d'un concile, il provoque la guerre civile, il résiste, n'obéit point. Le canon n'est pas révoqué. Et cependant cet Etienne IX, qui mourut ensuite empoisonné dans un calice consacré, avait le sentiment de la famille et l'intelligence politique, car il fut le premier qui conçut le dessein de réunir l'Italie sous un membre de sa famille.

Hildebrand persuada Léon IX de faire la guerre aux Normands, non pas parce que ces audacieux aventuriers étaient venus faire une nouvelle déchirure dans la péninsule et y implanter une nouvelle dynastie, mais parce qu'il détestait Léon IX, qui était impérialiste, et qu'il voulait le perdre en le jetant dans des entreprises dangereuses (1). Léon IX, que les oiseaux et les chiens de Rome avaient appelé au pontificat, ne cessant de siffler et d'aboyer : *Leo pontifex, Leo pontifex* (2), Léon IX l'écouta. Il prit les armes personnellement, fut battu, fait prisonnier à Civitella. Les canons ecclésiastiques, saint Pierre Damien, Nicolas Ier, le condamnent à cause de cela : l'Eglise en a fait un

(1) De Potter, époq. II, part. II, liv. I.

(2) Dom Calmet, *Preuves de l'hist. de Lorraine*, tom. Ier, p. 175.

saint; Hildebrand en fit un instrument (1). La conquête normande fut légitimée.

Hildebrand fit, par Nicolas II, investir l'Eglise du droit de choisir les curés des paroisses, droit exercé d'abord par le peuple, usurpé depuis par les feudataires et par le roi. Il fit transférer au collége des cardinaux l'initiative de l'élection du pape. On substitua ainsi le monopole au suffrage universel, l'intrigue de l'aristocratie et des couronnes au vouloir du peuple, les convenances d'une oligarchie et des cours à la tradition des premiers chrétiens. Il fit donc nommer Alexandre II, sans le consentement de personne. C'était le point culminant auquel le développement progressif de la papauté en droit aspirait et auquel elle avait visé pendant ces huit siècles d'évolution patiente. Charlemagne avait créé la papauté, qui relevait de l'empire; Grégoire VII crée la papauté qui relève de la papauté même, sujette à personne, à peine au-dessous de Dieu. Le premier échantillon de ce dessein fut cet Alexandre II que l'évêque d'Alba appelle *Asinandrellus* (2).

Celui-ci voulait cependant demander la sanction de l'empereur et, en cas de refus, abdiquer. Hildebrand s'y oppose, et, pour lui rendre impossible tout acte de faiblesse, il lui fait violence, s'empare de sa personne, des revenus de l'Église, et ne lui laisse, pour son entretien quotidien, que cinq sous de Lucques (3). L'Allemagne nomme Honorius II, qui vient à Rome, bat

(1) Saint Pierre Damien, *Epist.*, lib. IV. — Nicol. pap. I, *Ep. apud Labbe*, tom. VIII.

(2) *Panegyr. Henr. imp.*, lib. II, cap. I, apud Burcard.

(3) Beno card., *in Fascic. rer. expetend.*, fol. 43.

les forces du pape et s'installe au Vatican. Hildebrand l'attaque avec les milices du duc de Toscane; Alexandre reste, et Hildebrand peut se préparer à l'empire catholique.

Hildebrand enfin, avant de ceindre la tiare, fit déclarer par le concile de Latran le dogme de la présence réelle dans l'Eucharistie, et ce qui jusque-là n'avait été qu'un souvenir, un symbole du sacrifice du Christ, une mémoire pieuse, « une forme noblement adoucie des anciennes immolations des victimes humaines (1), » devint une anthropophagie. Le legs des fondateurs du christianisme devint absurde et ridicule (2).

Mais le voilà enfin Grégoire VII.

IX

Fils d'un menuisier de Saono, arrivé à cette hauteur, rien ne lui paraît plus impossible ou indécent. Sa hardiesse, sa dignité, sa sévère vertu, l'aberration de son esprit, la conviction sincère de la justice de ce qu'il

---

(1) Feuerbach, *De l'Essence du Christ.* Préf.

(2) Voir saint Jean Chrysostome, *Epist. ad Macarium*, t. III, p. 744. — Tertullien, *Advers. Marion*, lib. IV, cap. 40, p. 571. — Origene, *in Levitic.*, *homel.* VII, n. 5, t. II, p. 225. — Idem, *De rect. in Deum fide dialog.* sect. 4, t. I, p. 853. — Saint Clément d'Alexandrie, *Pædagog.*, lib. I, p. 100 et 104. — Saint Augustin, *in psalm.* 98.— *Enarrat.*, t. VIII, p. 452.— Idem. *Cont. adimant. manich.*, cap. 12, t. VI, p. 78. — Idem, in *Evangel. Johann. exposit.* tract. 26, c. 6, t. IX, p. 93, et id. ibid., tract. 50, p. 152.

Digitized by Google

voulait et faisait, la foi en Dieu et en lui-même, l'obligation d'accomplir ce qu'il croyait son devoir, l'ordre moral enfin et la hiérarchie sociale, tout cela, tel qu'il le conçoit, le pousse, le persuade à continuer, le rend plus vigoureux à l'attaque. Il avait rêvé un plan de despotisme ecclésiastique et proclamé des doctrines, dans son *Dictatus papæ*, qui montrent qu'il ne comprenait ni la liberté ni la destinée de l'Italie, qu'il ne connaissait pas le peuple et entendait mal la principauté.

A un maître glorieux et quelquefois humain, mais en tout cas lointain, étranger, haï et fort peu puissant, l'empereur, — Grégoire VII voulait substituer le pape, — le pape, inflexible comme une institution oligarchique, avec des instincts très-peu virils, inapte à faire le bien, entraîné fatalement et par sa propre constitution au mal, propre uniquement à désunir, toujours présent pour remuer le pays malheureux où il travaillait à se constituer un empire. Grégoire VII, comme le soleil dans le système planétaire, se place haut et absolu au milieu du siècle, au milieu de l'univers. « Il n'y a dans le monde qu'un nom, disait-il, celui du pape : le pape seul peut user les ornements impériaux ; tous les princes doivent baiser ses pieds ; lui seul il peut nommer et déposer les évêques, réunir, présider, dissoudre les conciles ; personne ne peut le juger ; sa seule élection suffit pour faire de lui un saint ; le pape seul n'a jamais erré, il n'errera jamais dans l'avenir ; il peut déposer les princes et délier les sujets du serment de fidélité.

« L'Église romaine est fondée par Dieu seul ; le pape seul peut se dire universel ; ses décisions ne peuvent être censurées par personne ; l'autorité royale est au-dessous de l'épiscopale, l'orgueil humain ayant

institué la première, la piété divine, la seconde (1). »

Pour Grégoire VII, l'Église est le pape, le pape la lumière et la pensée du monde ; le monde se résume en lui.

En 1075, Grégoire tint un grand concile à Rome, et pour la première fois il fit défendre solennellement aux princes séculiers l'investiture ecclésiastique. A cette flagrante usurpation, qui fondait une féodalité cléricale dont le pontife se constituait suzerain, l'Allemagne s'émeuta. L'empereur Henri IV fit des remontrances sévères. A l'arrogance de la parole Grégoire VII ajoute les actes ; il dépose les évêques, délie les vassaux du serment de fidélité, déclare toute l'Europe fief de l'Église (2). Il soulève une répulsion universelle. L'opposition augmente sa violence ; la guerre éclate et la Péninsule est horiblement ravagée.

Henri IV rassemble une diète à Worms et dépose le pape. Grégoire convoque un concile à Rome et, à son tour, dépose l'empereur et le cite à paraître devant lui.

Tout le monde connaît l'histoire de la rencontre de Henri IV et de Grégoire VII à Canosse ; ce qui la précéda, ce qui la suivit ; quelles incroyables humiliations l'empereur subit ; comment l'Italie se leva tout entière pour le défendre ; comment le pape se sauva déguisé, à travers mille dangers ; comment Henri fit nommer Clément III par le concile de Brixen et marcha avec son pape sur Rome ; comment le peuple

(1) Voir Voigt, *Hist. de Greg.* VII.

(2) Labbe, *Coll. concil*, tom. X.

Digitized by Google

romain s'ameuta contre Grégoire et l'assiégea dans le château Saint-Ange; comment Robert Guiscard fut appelé; comment il brûla Rome, qui resta dépeuplée depuis, et comment Grégoire suivit à Salerne son vieil ennemi pour se soustraire à la colère du peuple. Toutes ces scènes paraissent aujourd'hui un rêve, un cauchemar; et cependant il y a des revenants qui les exaltent! Elles seraient invraisemblables dans un roman.

Grégoire mourut en exil à Salerne, en 1085.

Il mourut désespéré, en maudissant ses ennemis, détesté par ses amis, exécré par l'Italie entière, qu'il avait changée en un champ de bataille et en un monceau de ruines, haï par le clergé, et sans un seul reremords dans l'âme d'avoir fait une solitude d'une cité splendide, dont il se disait le pasteur et le souverain. De son passage il ne restait plus que des traces de cendres et de sang, et le levain des malheurs qui pendant plusieurs siècles encore désoleront la Péninsule.

Grégoire VII voulut réduire en acte et élever à l'état de doctrine sociale les idées de la suprématie ecclésiastique, de l'égalité chrétienne, du mysticisme oriental et de la féodalité des peuples du Nord qui fermentaient en Europe, en se heurtant comme des éléments de progrès et des éléments d'un monde passé, et allaient prendre rang dans les grandes époques de l'humanité. Du chaos qui fermentait dans son esprit il voulut faire sortir un système, trop en retard et trop précoce à la fois, qui ne donnait aux peuples aucune garantie de liberté et d'égalité, qui éveillait la jalousie des puissances, sans en tempérer l'excès d'autorité. Il déplaisait par conséquent à tout le monde, et plus qu'à tout autre à l'Italie. L'Italie voyait croître avec frayeur la

Digitized by Google

domination pontificale, de la témérité de laquelle elle avait tout à craindre pour sa prospérité, pour son repos, pour sa liberté et surtout pour sa nationalité. Car un pouvoir qui ambitionnait d'être catholique n'avait nul besoin d'une nation et ne pouvait comprendre l'indépendance. Le roi des rois n'admettait pas des citoyens.

. . . . (1).

X

Maintenant le voilà complet ce pontificat, indépendant, ayant sa genèse en lui-même, au sommet du pouvoir, foyer unique des droits divins et humains. Le voilà armé, ce pontificat, en veillée d'armes permanente, et en face de lui l'Italie debout, en armes et prête pareillement. Le duel de Dieu va commencer avec une rage toujours plus implacable.

L'Italie, elle aussi, est revenue de la secousse sou-

(1) J'en étais à ce point de l'impression de mon ouvrage, lorsque la nouvelle de la maladie et de la fin prochaine du pape se répand et s'accrédite. L'imminence de cet événement ajoute au caractère général de cette histoire le cachet de l'actualité et d'un livre de politique historique en fait un livre de circonstance. Je hâte donc le récit. J'en retranche cette partie qui raconte le complément de l'évolution ascensionnelle de la papauté, et la première époque de son attaque contre les tendances de l'instinct italien. Cela se trouvera plus tard. Je ne raccourcis pas le tableau, j'élargis les ombres de la perspective.

Digitized by Google

daine reçue par l'apparition de la civilisation catholique. Le premier saisissement a cessé; aux premières chaleurs de la vie elle s'est retrouvée, elle a repris ses instincts. Ses instincts sont : l'unité, qui se dresse sur l'unité de l'indigénat ; l'indépendance et la liberté que la domination romaine lui octroya. Contre ces instincts se lève en colère et armée la papauté. Les voilà aux prises. Le premier assaut est contre l'unité. L'Italie sent l'unité à sa base, dans l'indigénat, elle la voit au couronnement de l'édifice social, dans l'empire. Les pontifes lui résistent, la troublent dans la simplification des éléments moyens. Le morcellement de l'Italie à cette époque n'était qu'apparent; il était, comme partout ailleurs en Europe, l'émiettement de la nation par la division féodale : grande, moyenne, petite, laïque, ecclésiastique. L'instinct de l'Italie vise à faire cesser cette confusion. L'unité ne pouvait s'effectuer que par deux moyens : par la liberté, c'est-à-dire par l'initiative du peuple et de l'indigénat; ou par l'autorité, c'est-à-dire en abdiquant la liberté au profit de l'empereur et rendant l'unité consubstantielle avec lui. Les deux idées étaient en présence. Les guelfes, pour lesquels le pape n'était qu'un triste drapeau, nécessaire selon le système des temps, voulaient l'unité par la liberté ; les gibelins, dont l'empereur était l'autre drapeau, nécessaire lui aussi à cause du droit public de l'époque, croyaient réaliser l'unité plus aisément par l'autorité impériale. Car l'empereur, en droit, concentrait déjà en lui cette unité, et les guelfes eux-mêmes le reconnaissaient. Le pape était contre les guelfes et contre les gibelins; car le pape, dans la réalisation de l'unité, par un moyen ou par un autre, voyait certainement naufrager la papauté temporelle. Aussi s'adressait-il tantôt à l'Empereur, lorsque l'unité paraissait pouvoir aboutir par la

Digitized by Google

liberté; tantôt aux guelfes et à la liberté elle-même, lorsque l'unité lui semblait possible par la prépondérance impériale (1). Et ainsi également pour l'indépendance et pour la liberté, dans les époques postérieures. La lutte est permanente, sans trêve, sans sursis, sans compromis, sans faillir d'une seule minute. *Adversus hostem æterna auctoritas esto.* L'Italie n'abdiqua jamais et attendit. Elle attendit quatre siècles.

En effet, le premier acte que fit une Assemblée *d'Etat* élue à suffrage universel, dans les Etats romains, le 9 février 1849, ce fut d'abolir la papauté temporelle, à l'unanimité.

Le premier acte que fit une Assemblée *italienne*, élue par le suffrage restreint, le 18 mars 1860, ce fut de proclamer l'Italie *une* et Rome pour sa capitale, à l'unanimité. Ces actes furent-ils inspirés par la rancune, par la haine, par la vengeance? furent-ils des actes de perversité, un coup d'Etat, un coup du hasard, le résultat nécessaire d'une situation, l'inspiration d'un parti? Rien de tout cela. Ces actes furent une grande explosion de la conscience italienne, qui avait conservé son ténébreux silence de quatre siècles.

Maintenant, la papauté est définitivement, froidement condamnée par le peuple italien. Cette condamnation est la manifestation de la vie tout entière de l'Italie. Cha-

---

(1) Dans la correspondance de la Seigneurie de la République florentine, clas. X, dist. 1, et, en général, dans les archives diplomatiques de la République, dans les archives des *Riformagioni di Siena* et dans toutes les dépêches des négociations des Républiques guelfes, on trouve par milliers des documents, en grande partie inédits, qui prouvent l'indifférence des communes guelfes pour la papauté et la distinction qu'elles mettaient entre celle-ci et l'Église.

Digitized by Google

que siècle qui a passé a ajouté ses griefs au dossier du procès et formulé son acte d'accusation. Tout grand esprit qui a illustré la pensée italienne a stigmatisé de sa réprobation ce lugubre pouvoir. La Constituante romaine et le Parlement de l'Italie ne firent que prononcer l'arrêt, ou plutôt le publier. Ils recueillirent l'héritage de dix-neuf siècles, ils écoutèrent la grande voix des temps, ils formulèrent le désir de tant de générations ensevelies, et exécutèrent la papauté en Pie IX, comme la France avait exécuté la royauté en Louis XVI. La papauté, devenue une monstruosité morale, blessait la raison de l'homme et la conscience des peuples ; il fallait balayer ce cadavre de la route de l'avenir.

Aujourd'hui, on ne vit plus de foi mais de morale ; on ne croît plus aux théologiens, mais aux mathématiciens; saint Thomas est un texte d'érudition, tandis que Kant et Hegel sont un principe ; aujourd'hui la moitié de l'Europe substitue un verset de la Bible à l'infaillibilité des conciles et du pape. Faire violence à la croyance de l'Italie et lui imposer les doctrines et l'idolâtrie de l'Église de Rome, comme on impose la conscription et l'impôt foncier, c'est dépasser l'iniquité pour aboutir au ridicule et mettre en péril la morale et l'ordre.

Quand la liberté de conscience, la liberté individuelle, la liberté du domicile sont devenues un dogme social, chez tous les peuples; la liberté et l'inviolabilité du foyer national ne peuvent être contestées, sous aucun prétexte, à aucun titre, par n'importe qui, pour n'importe quoi. Comme l'homme, les peuples s'appartiennent.

L'Italie, pendant quinze siècles, a été le Christ des nations, à cause de l'évêque de Rome ou par l'évêque de Rome ; elle proteste à la fin et s'insurge.

Digitized by Google

Je raconterai, je ferai défiler devant les yeux le martyrologe d'un peuple : on jugera. Je me borne à l'Italie, parce que, cette fois encore, elle a pris l'initiative de la régénération sociale par l'émancipation religieuse. Dans ses entrailles est le germe des malheurs de l'univers. Car, si la papauté est un fait italien, je ne dis pas national, elle projette son influence meurtrière sur tout le monde. Que le monde catholique voie ce qu'est la papauté à nu et derrière son rideau ; quelle chair à douleurs elle a fait des Italiens ; quel Golgotha, de cette Italie amoureusement caressée par les bénédictions de la nature. Les pontifes de Rome se sont acharnés avec une ténacité épouvantable, de Grégoire le Grand à Innocent IV, pour briser *l'unité* de la nation, toutes les fois qu'elle prenait consistance ; d'Étienne II à Clément VII, pour en empêcher *l'indépendance*, toutes les fois qu'elle en sentit la conscience ; de saint Pierre à Pie IX, pour y éteindre tout germe de liberté, sous toutes ses manifestations. Nous avons vu, et nous continuerons à voir comment, de Pélage à Pie IX, les papes ont convié et entretenu en Italie l'étranger, pour en violer l'autonomie, et comment Étienne y appela les Francs et Pepin ; Adrien Ier, Charlemagne ; Jean VIII, les Francs et Charles le Bègue ; Formose, Arnolphe, empereur d'Allemagne ; Jean XII, Othon Ier ; Jean XV et Grégoire V, Othon III ; Léon IX, Henri III d'Allemagne ; Grégoire VII, Henri IV et Robert Guiscard. Puis Nicolas II y attira Lothaire II ; Eugène III, Frédéric Barberousse ; Urbain IV et Clément IV, Charles d'Anjou ; Boniface VIII, Charles de Valois ; Jean XXII, les Autrichiens de Frédérick le Bel ; Innocent VI, Charles IV d'Allemagne ; Urbain VI, Louis de Hongrie ; Jean XXIII, Sigismond ; Sixte IV, les Turcs pour la

Digitized by Google

destruction de Venise ; Innocent VIII, Charles VIII de France; Alexandre VI, les Français de Louis XII et les Espagnols de Ferdinand le Catholique ; Jules II, les Français, Maximilien d'Autriche, les Espagnols, les Anglais; Léon X, Charles V, Henri VIII d'Angleterre, Ferdinand d'Autriche; Clément VII, Charles V; Paul IV, Henri II et Soliman; Grégoire XVI, deux fois le prince de Metternich; Pie IX, les Autrichiens, les Français, les Espagnols, les Napolitains de Ferdinand II, les bandes noires de Lamoricière, les brigands de François II. Du XIe siècle au XVIe, pour conserver ou pour élargir leur domination, les papes nourrirent cinq siècles de guerre civile et brisèrent toute espèce de cohésion de peuple, toute espèce de coalition de communes et d'États. Depuis le meurtre de la république florentine et de celle de Sienne et de Montalcino, sous Paul IV, jusqu'à ce jour, ils ont outragé la liberté de tous et en tout.

XI

L'Italie, de son côté, ressentit cette attaque en permanence contre sa personnalité ; elle résista et repoussa la Papauté comme elle put, avec les armes qu'elle put dérober à la Providence. La protestation d'abord, la protestation de tous les instants, sur tous les points et par tous les modes; l'insurrection ensuite, toutes les fois qu'elle peut briser une maille de sa camisole de force ; enfin la philosophie, la théologie, la politique, la poésie elle-même, les beaux-arts... L'esprit de l'Italie se renferme en cette formule : guerre à la Papauté!

Toute grande intelligence de la Péninsule, à travers les siècles, s'est donné cette mission. Et toutes les fois que l'on voit se lever une individualité pontificale prononcée et puissante, on voit pareillement jaillir contre elle, des entrailles de la nation, un esprit d'opposition également saillant.

En effet, aux papes misérables des IXe et Xe siècles s'opposent Théodora, Marotie, Albéric, Crescentius et Jean, comme nous avons vu. Après le hautain et turbulent pontificat d'Innocent II paraît Arnaud de Brescia. Contre Boniface VIII se lève le Dante; et contre les papes infâmes d'Avignon gronde cette glorieuse triade de Boccaccio, Petrarca et Cola de Rienzo. Sous le pontificat misérable d'Eugène IV, Stefano Porcari aiguise les armes qu'il doit lever contre Nicolas V. Puis Savonarola contre Alexandre VI; Ferruccio et Benedetto de Foiano contre Clément VII, qui déchire les derniers lambeaux de la liberté italienne. Contre Paul III, Paolo Sarpi; contre le concile de Trente, la philosophie des saints Pères italiens et les réformateurs de l'Italie. Contre les papes invérécondes du XVIIe siècle, l'athéisme (1); et contre ceux du XVIIIe, les avant-coureurs italiens des encyclopédistes français. Contre Grégoire XVI, les Romagnes qui se révoltent presque tous les ans; et sous les pas de Pie IX, une fois la république, aujourd'hui l'Italie une. A la protestation persévérante de ces grandes intelligences nous ajouterons les autres, nous en esquisserons les pensées et les doctrines. Puis tous ceux qui anticipent ou suivent Luther; tous ceux qui aiment leur patrie d'un intense et puissant amour et souffrent

(1) Voir la note ci-après.

Digitized by Google

pour elle, depuis Jovinien, du IVe siècle, au blessé d'Aspromonte, de l'autre jour. Le cachet le plus saisissant, imprimé sur l'originale et fière littérature de l'Italie, sur les chefs-d'œuvre de ses artistes, sur ses actes, sur ses aspirations, sur sa foi la plus éclairée, c'est toujours et sans cesse : guerre au Pape, guerre au prince, guerre à l'institution, guerre au dogme ; et enfin Vanini s'écrie : « Guerre au Dieu invoqué par ces papes! »

Le combat a duré quinze ou seize siècles.

L'Italie en est ressortie ruinée et brisée ; mais la papauté y a péri. L'Italie y a compromis l'unité, l'indépendance, le gouvernement libre ; la papauté y a perdu la foi, sa force, son prestige, l'autorité. Chaque siècle qui a coulé a ôté quelque chose au pontife et l'a ajouté au roi de Rome, il est vrai ; mais, en détruisant l'idée, on n'a pas corroboré le fait qui aurait dû lui survivre. La catastrophe est donc complète : ni le pape ni le prince n'existent plus. L'institution est condamnée ; et ni les conciles, ni le retour aux mœurs primitives de l'Église, que l'on rêve en dernier ressort, ni la violence de la royauté, ni les congrès européens, ni la castration de l'esprit, complotée par l'ultramontanisme, ni les théories des néo-catholiques, ni les compromis et la protection étrangère ne sauraient jamais la faire revivre. Le frétillement galvanique d'aujourd'hui est une parade de parti. L'esprit humain n'a rien de rétroactif.

Qu'on le remarque bien, cependant, les Italiens mettent ici hors de cause le christianisme, le catholicisme et tout ce que l'on a tant de fois invoqué pour légitimer une abominable intervention et masquer d'autres buts. Les Italiens n'ont rien à faire avec tout cela. Ils se prennent corps à corps avec la papauté ; le christianisme et la papauté n'ont rien de commun.

Digitized by Google

L'histoire de l'Italie et celle de la pensée italienne, c'est-à-dire l'homme qui s'agite et Dieu qui le mène, voilà ceux qui accusent l'institution romaine et cette espèce de catholicisme ulcéré qu'elle exprime. Voilà ce que je raconte. Que ceux qui doutent voient et touchent. Et s'il y a quelqu'un assez abandonné de Dieu pour rester insensible devant le martyr de seize siècles de tout un peuple, que ce Dieu lui pardonne ! Sa vie doit être stérile et désolée comme les plages de la mer Morte. Un peuple qui juge, c'est Dieu qui parle et qui ordonne. Le peuple italien a jugé en ses comices universels ; que la diplomatie juge à son tour.

NOTE

Pour donner une idée des Papes népotistes du XVI^e siècle, ainsi que des cardinaux, je traduis, par extrait, une dépêche du cardinal Giovan-Carlo de Médicis au grand-duc son frère.

« Rome, le 9 janvier 1655.

« Le cardinal Sforza, quoique de nature libre et fougueuse, reste dans ses bornes, il parle ou se tait selon qu'on lui dit, et il est tout à fait un autre cardinal Mattei, prêt à se vendre n'importe comment, — *pronto ad ogni baratto*. Le cardinal Astalli conserve dans son cerveau l'idée de neveu du pape, et il ne lui paraît pas possible de ne devoir être tel, même maintenant. Il me semble que je puis compter sur lui. Les Espagnols lui fournissent de temps à autre de l'argent sous main. Le pape Innocent X, un soir causant avec lui, commença à se gratter un peu la barbe et puis il lui demanda : Qu'est-ce que c'est que ce paradis et cet enfer ? car il est bien grave qu'on n'en ait jamais su le net et que personne n'en ait jamais envoyé dire un traître mot. Et puis il lui demanda s'il avait jamais eu affaire avec des religieuses. Et comme Astalli lui répondit que non, le saint-père le gronda gravement — *gliene fece un gran rimproverare*, en disant qu'il était honteux qu'un neveu de pape, jeune comme lui, ne jouît pas de cette licence, et lui conseilla paternellement de tâcher de le faire à l'avenir. Cybo sert

avec beaucoup de finesse, mais il veut sauver les apparences. Maidalchino est entièrement à nous. Il est un de ceux auxquels on peut faire faire une folie ou une bêtise lorsque c'est nécessaire et utile. L'autre soir, sa tante dona Olympia lui envoya offrir 3,000 écus, avec l'ordre de ne pas amener avec lui Eustachi en conclave. Il les refusa. Je suis à traiter avec les cardinaux de l'escadron volant, et j'espère les apprivoiser ou mettre la dissension entre eux, ce qui n'est nullement difficile, vu leur grande présomption. Nous avons tâché de faire parler par le vice-roi de Naples aux parents des cardinaux napolitains, avec des paroles chaleureuses; et de même fera le duc de Terranova (ambassadeur d'Espagne à Rome) avec les cardinaux sujets de S. M. Catholique, mais je ne sais pas quel en sera le profit, car Terranova est peu estimé. Quant à dona Olympia, je crois qu'elle n'aura pas toutes ses satisfactions dans le conclave, n'étant pas d'accord avec son fils, avec sa belle-fille, avec son gendre, avec le cardinal son neveu et avec les cardinaux Astalli et Costaguti, ses plus proches parents. Don Camille varie toujours. Il voulait me nommer chef de ses créatures ; maintenant il veut nommer Gualtieri chef de ceux de l'escadron, et Aldobrandini des autres, moi directeur. Ce ne serait pas trop mal, car l'un est assez doux, l'autre est neuf. Terranova n'est pas sincère; il est présomptueux et se plaît à jouer à l'arbitraire... » (Archives de Florence, Fil. 3894.)

Dans une autre lettre du cardinal Léopoldo de Médicis au marquis d'Astorga, ambassadeur d'Espagne à Rome, du 19 avril 1670, il écrit du conclave (Filza, 4995 ou 4994) :

« ... Quant au cardinal Portocarrero, parmi les instructions que Votre Excellence doit lui donner, il y aura celle-ci : que Son Éminence se borne à me communiquer ce qui, sous le titre de secret, lui sera dit par plusieurs cardinaux, principalement par les plus suspects et par leurs adhérents, en employant la ruse de donner sa parole de chevalier de ne rien dire, pour pouvoir insinuer ainsi des choses contre la vérité et jeter la dissension, dans l'espoir que, leurs discours ne se confirmant point, on ne découvrira pas leur mensonge, ainsi qu'ils ont fait avec Votre Excellence et avec moi. Il faut se résigner à ne pas trouver à Rome la même sincérité de traiter des seigneurs d'Espagne... »

Les archives regorgent de dépêches de cette nature.

Digitized by Google

LA PAPAUTÉ ET L'INDÉPENDANCE

I

CONDITION DE L'ITALIE A LA FIN DU XIV^e SIÈCLE OPPOSITION

—

I. Division géographique de l'Italie au commencement du xv^e siècle. Venise. — II. Les républiques de la Toscane et de Gênes. — III. Les États de l'Église. — IV. Les villes lombardes. — V. Les États piémontais. — VI. Naples et Sicile. — VII. État général de l'Italie. — VIII. L'aristocratie. La bourgeoisie. Le peuple. Vicissitudes de leurs luttes. La bourgeoisie est le champ d'action de la papauté. — IX. Le peuple italien résiste à l'action de la papauté. L'histoire du peuple italien est à faire. Révélation constante de l'indigénat. Transformation des moyens dans l'attaque contre l'Empire et la papauté. Le but de l'indépendance se substitue à celui de l'unité. Action de l'indigénat. — X. L'Italie morale aussi active que l'Italie politique. Doctrines théologiques hétérodoxes des Italiens dès le II^e au XV^e siècle. Papes idolâtres et hérétiques. L'Église nationale frondeuse contre la doctrine officielle. XI. Les hérétiques italiens. — XII. Continuation de l'opposition théologique des Italiens. — XIII. Opposition de la pensée italienne sous toutes ses formes.

I

Si j'avais pu raconter l'histoire du supplice de l'Italie jusqu'au commencement du xv^e siècle, nous l'aurions vue, cette nation, résignée et passive jusqu'au x^e siècle; en fermentation dans le xi^e; réagir au xii^e; triompher dans le xiii^e, se couronnant de vie, de gloire

Digitized by Google

et de liberté. Considérons-la à la fin du XIV^e^ siècle.

A cette époque, l'Italie se divisait en république de Venise, États lombards, États piémontais, républiques de la Toscane et de Gênes, États de l'Église, et royaumes de Naples et de Sicile. Ces plexus généraux s'éparpillaient en une série de subdivisions minimes; car toute ville de quelque importance, tout manoir de quelque force, se mettant plus ou moins à l'unisson des principes gouvernementaux des neuf ou dix groupes principaux sus-indiqués, se mouvaient dans l'orbite de ceux-ci. Au premier aspect, il paraît qu'au XIV^e^ siècle la liberté ne prévalait dans aucun endroit; mais, si l'on considère de quelle espèce de liberté on dépouillait les citoyens, dans les États monarchiques eux-mêmes du sud et du nord de la Péninsule, on verra que, généralement parlant, les seigneuries nouvellement surgies mirent moins d'obstacles à la liberté qu'à la frénésie de s'émietter en municipes, qu'elles tempérèrent les habitudes scélérates des factions intérieures, la mobilité excessive du pouvoir, et que, plus qu'aux hommes et à la liberté, les nouveaux maîtres en voulurent à la propriété; plus qu'aux principes, ils s'en prirent aux œuvres.

Dans la république de Venise, l'État absorbait le citoyen. L'État avait dû condenser son action sur les individus et s'organiser fortement, dès que dans le pays environnant il avait vu les seigneuries princières des maisons d'Este, de Carrara, de Visconti, de la Scala... menacer son existence politique et ses intérêts matériels, le commerce surtout. Puis, dès qu'il avait vu la cour de Rome se fortifier à sa frontière, le harceler et l'agacer (1); puis encore, lorsque l'aristocratie fac-

(1) Voir le singulier passage sur la politique de Venise en face

Digitized by Google

tieuse de la république parut trouver un appui, pour un coup d'État, dans les milices des possessions de terre ferme et dans les villes et les seigneuries voisines. La république vénitienne, par raison de sûreté et de salut, dut alors se précautionner plus solidement. L'inquisition des Dix redoubla de force et d'activité, s'attribuant une autorité presque absolue. Le conseil déployait son action principalement sur les nobles. Mais les nobles le subissaient sans se plaindre. Car la république leur donnait une compensation, soit en les appelant à leur tour au gouvernement, soit en les investissant du commandement des colonies et des possessions du continent, où ils s'enrichissaient; soit enfin en leur fournisant les moyens de se servir gaiement et voluptueusement des richesses accumulées. La haine que les individus nourrissaient contre la tyrannie de la république avait ces émonctoires pour se dissiper ou s'affaiblir; l'État se maintenait toujours fort, toujours égal, facile pour les faibles, sévère contre les turbulents, rémunérateur envers les puissants. L'individu donc s'y développait, armé de toutes ses facultés, à la portée de tout; mais sur sa tête planait une fatalité inexorable, qui le poussait ou le détruisait à sa volonté : Venise incarnée dans le conseil des Dix! Par conséquent, le mobile principal de la conduite publique était la richesse; toutes les parties vitales de la république devenaient les agents et les intéressés de l'État; le moyen de gouvernement était la force; le produit de cette action, un pouvoir solide et libéral, juste dans ses relations avec les sujets, jaloux avec les étrangers. La religion de Venise était la république. L'Église, soumise, vénale : plus qu'un prin-

des papes, dans la relation de Giovanni Dolfin, à son retour de Rome, 1598.

cipe, une institution nécessaire de gouvernement. Les liens de famille, dans la société vénitienne, étaient faibles; les liens avec la république, un pacte de vie. Le Vénitien n'était pas une personnalité, mais un être collectif, la molécule d'une foudre, qui éclairait d'une lumière charmante et frappait impitoyablement partout et toute tête de rebelle, sans distinction de classe (1).

II

Au contraire de la république de Venise, dans les républiques de la Toscane et de Gênes, l'État disparaissait, absorbé dans l'individu. L'État, c'étaient les Blancs, les Noirs, les Ciompi, Fregoso, Castruccio, le duc d'Athènes, Simon Boccanegra, Corso Donati, Fieschi, Giovani dei Ricci, Uguccione, Michele Lando; c'était Jésus-Christ, c'était n'importe qui et n'importe quoi, excepté l'État. Et partant, une excessive mobilité dans le gouvernement et une révolution en permanence pour s'assurer une liberté dangereuse. Les républiques de la Toscane portaient l'empreinte de la démocratie. La vieille aristocratie y avait été décimée ou abaissée, mais l'âpre aristocratie des banquiers y resta enracinée. Le peuple, dans les mains de cette oligarchie, devint un instrument, quelquefois terrible, jamais complétement passif. Le peuple avait l'intelligence de ses intérêts et le désir de les surveiller. Il participait donc au gouvernement, mais, fatalement, pas assez pour pouvoir porter toute son activité à établir son bien-être intérieur, à sauvegarder sa moralité. L'aristocratie marchande, qui lui donnait l'impulsion, le tour-

(1) Léo, liv. v, chap. 3.

Digitized by Google

nait vers la domination des États voisins, domination utile seulement aux chefs et cause de malheurs pour le prolétaire. Les passions et les idées fermentaient dans les États toscans; mais ces passions et ces idées s'abreuvaient d'injustice, n'ayant ni un centre fixe ni un but déterminé; elles étaient les moyens pour arriver à un X dont on n'avait encore ni la signification ni la valeur. La liberté y paraissait, par conséquent, plus une aspiration qu'un projet. Les forces centrifuges et dépareillées y surabondaient; ces forces qui, fondues dans un principe limpide et circonscrit, eussent peut-être changé la face et la destinée de l'Italie. Dans les républiques toscanes on rêvait la liberté moins comme but que comme moyen. L'on y discutait plus l'administration que la loi fondamentale du droit public. Les nombreuses révolutions, — excepté celle des Ciompi, qui eut un sens social, — n'aboutirent qu'à un déplacement de classes et à une question du nombre des fonctionnaires dans la manipulation des affaires publiques. Aucun parti, aucun homme ne se préoccupa de formuler les lois constituantes de l'État et le dogme du droit du peuple. Peut-être l'on crut cela superflu, la liberté étant un élément indispensable et profitable à tous les partis; peut-être la subordonnait-on au principe de l'unité et de l'indépendance qu'il fallait d'abord atteindre. Toutes les révoltes ne furent donc qu'une substitution, une jeu d'opportunité qui renversa toujours quelque chose et ne consolida jamais rien. Cependant le peuple étant encore une force agissante, qui de temps à autre se plaisait à se manifester, les constitutions toscanes conservèrent toujours le cachet démocratique. Et c'est cette forme qui; devenue la base du droit public des républiques toscanes, les organisa et les rendit formidables et puissantes. Il n'y manqua que la sublimation

Digitized by Google

de cette force collective, laquelle, anéantissant ou tempérant toutes les individualités, les canalisât dans le système de l'État. En Toscane, on méconnut la religion de la patrie commune. L'homme voulut lui être parallèle et coexister avec elle, sans se rappeler que la patrie a pour devise celle de Ladislas, roi de Naples : *Aut Cæsar, aut nihil!* ou elle est tout, ou elle n'est point!

III

Bien plus pitoyable était la condition des États de l'Église. Là, l'homme avait annulé la patrie et s'y était substitué. L'État de l'Église, dit Léo, ne constitua jamais un ensemble mécaniquement organisé. Il fut une composition de communes, grandes et petites, soumises pour la forme à la domination pontificale, mais, en réalité, séparées et ennemies du Saint-Siége. Des couvents, des prélats, une aristocratie plus ou moins ancienne, une bourgeoisie élevée par la faveur pontificale, se partageaient l'État et le dispersaient. On aurait dit un collier de corail, dont aucun fil intérieur ne reliait les grains et qu'une attraction étrangère, — les prétentions des pontifes, — rattachait extérieurement. Cependant l'intérêt général que l'on donnait à l'État de l'Église dépendait peu de l'existence de la noblesse et de la bourgeoisie. Le clergé en restait toujours l'élément principal. Car son organisation, ni déterminée ni modifiée par les événements provoqués par la noblesse ou par la bourgeoisie, était puissante avant la constitution laïque et conserva sa puissance malgré cette constitution. L'État de l'Église était un tissu de petites seigneuries qui s'aggloméraient et se décomposaient selon les circonstances, qui n'ajoutaient à l'intérêt de la

Digitized by Google

vie nationale ni une idée ni une force, et qui n'apprenaient rien. Ces États gisaient comme des molécules, sans homogénéité; une scorie dans la masse de la nation. Les révolutions de l'État de l'Église furent impuissantes et sans profit; sa convulsion permanente, sous les griffes des légats pontificaux et des tyrannies nouvelles, fut piteuse et héroïque, car ces peuples se débattirent pour un souffle de liberté, qui quelquefois cependant vint aussi rafraîchir leurs âmes. Et plût à Dieu qu'il ne s'y fût jamais battu ville contre ville pour des jalousies et des puérilités de clocher! Du reste, les constitutions municipales n'étaient pas tyranniques, et,—les légats du pape exceptés,—n'étaient pas encore tyrans ni les Varano, ni les Pepoli, ni les Malatesta, ni les Baglioni, ni les d'Este, ni les Montefeltro... On ne faisait pas encore la guerre aux principes, mais à la faction contraire. On attaquait l'homme dans ses biens, dans son honneur, dans ses pénates; l'homme courait le danger de perdre le foyer, la vie, la liberté, mais les institutions citoyennes surnageaient, tout au plus, elles se relevaient de la lutte légèrement meurtries et corrigées. On faisait des coups d'État contre les individus plutôt que contre la liberté. Un chef guelfe ou gibelin qui usurpait la domination dans sa patrie subjuguait les guelfes ou les gibelins, mais il n'osait pas encore se substituer à la constitution de l'État. Ces prodiges d'infamie sont plus modernes.

IV

L'état politique des villes lombardes, c'était le despotisme militaire cumulé dans un chef, qui donnait l'impulsion et avait l'initiative, et dans des magistrats

Digitized by Google

municipaux qui, n'ayant d'autres attributions propres que la police de la ville, secondaient l'impulsion de ce chef et mettaient en exécution ses arrêts. En Lombardie, tout surgit rudement organisé. Les villes avaient conservé une vie propre, mais secondaire, et jusqu'au point où le seigneur de Milan leur en permettait le développement. Chez les Lombards, la lassitude d'un combat de quatre siècles avait engourdi le sentiment de la liberté politique, du reste, toujours subordonné par eux au sentiment de l'indépendance. Les quelques magistrats que les villes choisissaient, à double scrutin, étaient en partie sanctionnés par le prince. Le prince nommait les podestats, il nivelait sous son autorité les classes sociales, contenait l'aristocratie et le peuple *gras*, écrasait le petit peuple, manipulait les franchises des villes. « Le pouvoir papal n'y avait aucune prépondérance, et Jean Galéas Visconti, ayant obtenu que dans ses États les fonctions ecclésiastiques fussent conférées par lui et par ses successeurs, en réservant au pape la ratification, le clergé était devenu plus pieux, plus moral, et l'Église y avait perdu toute importance politique, comme depuis longtemps elle l'avait perdue dans les États vénitiens(1). » La seigneurie était héréditaire; contrôlée seulement dans la levée des taxes par des délégués de la commune et secondée par des jurés populaires dans l'administration de la justice criminelle.

V

Dans le marquisat de Saluces, dans le marquisat de Montferrat, en Piémont, en Savoie, l'organisation gou-

(1) Léo, liv. VI, chap. 2.

Digitized by Google

vernementale avait également une forme concentrée. Mais ici c'étaient les Etats, c'est-à-dire les députés des villes et une aristocratie puissante, qui donnaient l'impulsion aux princes ou secondaient et approuvaient leur initiative. Et quand quelqu'un de ces princes, chauffé par l'exemple du despotisme des Visconti, tenta de s'emparer d'une autorité plus absolue sur ses peuples, comme Jacques de Piémont, les États trouvèrent l'appui du seigneur suzerain, qui, à l'instar du comte Verde, dépouillait du fief le tyran et l'emprisonnait. Dans ces provinces, la maison de Savoie, avec Amédée VI, dit le comte Verde, travaillait à l'agglomération du pays et conquérait des villes et des châteaux sur les barons voisins. Amédée VIII, en effet, réunit le Piémont à la Savoie et obtint de l'empereur Sigismond le titre de duc. Dans le Montferrat, dans la Savoie et dans le Piémont, la noblesse planait toute-puissante, et quoique plus riche de droits et de priviléges que de vastes possessions, elle se conserva longtemps indépendante sur le territoire de plus grands princes. Une fois, dans le Montferrat, il pointa aussi comme une ébauche de représentation nationale; mais tout se brisa sous la pression des provinces voisines, l'attitude des villes et l'oppression de l'aristocratie. Les États piémontais flottaient entre l'impulsion républicaine des villes italiennes du moyen âge et les allures romantiques et chevaleresques de la féodalité française de la même époque. Les deux inspirations se confondirent, se détruisirent, et de ce mélange résulta un je ne sais quoi d'informe et d'indécis qui ne fut ni la tyrannie ni la liberté, mais qui eut les vices des deux. Néanmoins les municipes furent libres, et la domination des seigneurs relativement douce (1).

(1) Léo, liv. VI, chap. 5.

Digitized by Google

VI

Dans les royaumes de Naples et de Sicile, enfin, l'organisation compacte établie par Frédéric II s'étant peu à peu altérée, se mitonnait un gâchis étrange de vassaux, de villes très-libres et de despotisme monarchique. Le pays marchait de plus en plus vers la constitution des seigneuries partielles. La résistance contre le gouvernement devenait nécessité; car les relations entre le prince et le peuple variaient constamment, et les dynasties se succédaient et passaient, avant qu'aucun lien moral ou sympathique eût pu s'établir entre eux. Le pape, la guerre, l'héritage, la colère des peuples outragés, transmettaient la souveraineté du pays selon les impulsions politiques privées; mais jamais l'intérêt public n'y fut consulté, jamais la constitution morale et politique n'y fut observée. Chacun se croyait le droit de pouvoir agir par soi et pour soi seul. La raison publique, c'était la force; la règle, l'intérêt matériel. Les éléments nationaux, qui devaient être les plus homogènes et les plus clairvoyants pour conserver le pays, se dissolvaient avec plus d'acharnement. « La noblesse de Naples, dit Leo, n'avait pas une seule cour pareille à celles des Montefeltro ou des Malatesta : les villes ne pouvaient montrer un siége de science comme celui de Bologne. » Les luttes et les factions qui souillaient jusqu'aux derniers bourgs du royaume n'avaient aucune importance, aucun résultat. La noblesse vivait à la cour, et pour y briller écrasait ses vassaux. Naples s'embellissait; les provinces tombaient dans la barbarie. Les ordres du prince étaient obéis jusqu'au point où la noblesse voulait, et tout autant que celle-ci

Digitized by Google

ne pouvait pas lui résister. Les seigneurs ne s'accordèrent jamais, et, excepté à Naples dans une espèce de club, dit Seggio, où ils discutaient pour des suprématies puériles, ils ne surent jamais se réunir en corps. Les constitutions de Frédéric II, restées debout par habitude, s'étaient modifiées sous l'impulsion des circonstances; mais ces modifications, excepté dans l'imposition des taxes, n'avaient pas un cachet officiel et authentique. C'étaient des faits, des abus; et tout cela, sensé ou non, n'avait d'autre raison d'être que d'avoir été. La liberté politique paraissait inconnue. L'administration vivotait chancelante et mutilée. La misère, sans bornes (1).

VII

Résumons-nous. Les bases à peu près générales du droit politique de l'Italie au xiv^e siècle avaient été: le système électif pour les magistrats : le consentement des taxes réservé à une assemblée de délégués populaires: ces taxes assises sur les objets de première nécessité, sur la consommation, quelquefois sur le luxe: le pouvoir politique, militaire et législatif, cumulé dans un chef électif ou héréditaire; le pouvoir judiciaire et administratif, délégué par un chef aux podestats des villes. Il n'y eut d'autre code que le droit romain corrompu par des pragmatiques particulières et par le droit canon. Le clergé et la noblesse, dans une partie de l'Italie, s'exemptaient du payement des impôts. L'initiative de la loi, d'ordinaire, appartenait au pouvoir exécutif : celui-ci gouvernait, mais environné

(1) Léo, liv. IX, chap. 1.

Digitized by Google

d'un petit conseil choisi par lui ou d'un conseil plus nombreux, réuni dans les circonstances extraordinaires, élu dans leur sein par les classes privilégiées. La durée des pouvoirs électifs, courte, et le renouvellement de ces pouvoirs par fraction.

Puis le commerce florissait dans les villes maritimes; l'industrie languissait; la culture de la terre était négligée. La population de l'Italie atteignait environ onze millions. Les beaux-arts, les lettres, la science jouissaient d'une grande faveur et d'une liberté presque complète, malgré l'Inquisition. Le désir de se soumettre l'Italie tout entière ne se manifesta que dans les dynasties de Naples; et elles l'auraient inévitablement satisfait, sans ces malheureuses vêpres siciliennes qui brisèrent le royaume en deux et y introduisirent les souverains espagnols. La république de Florence essaya à plusieurs reprises une confédération italienne et se soucia toujours fiévreusement de l'équilibre des États. La révolution planait sur tout, comme le seul modérateur des pouvoirs et des classes.

Le XIVe siècle donc fut ardent et funeste. La lutte de tous les jours; le choc de tous les éléments moraux de trois siècles; le travail acharné pour démolir pierre à pierre l'édifice gothique de la féodalité et l'édifice franc de la papauté militante; l'assaut permanent pour renverser les deux pouvoirs; l'indécision après la victoire; l'incapacité de construire un ordre nouveau; la théorie de l'analyse du monde scientifique importée en politique, se traduisant par l'émiettement de la souveraineté nationale en municipalités; la violence élevée au principe de raison sociale; l'autonomie dans le développement de la vie publique, entre le sentiment politique et le religieux; l'ensemble enfin de cette ébullition débraillée de la jeunesse d'un peuple avaient usé

Digitized by Google

l'énergie nationale. Vers la moitié du XIV[e] siècle, l'Italie s'était sentie fatiguée, peut-être découragée d'un combat si long et si improductif. Elle eût demandé de se reposer sur une liberté qui lui coûtait tant de sang, mais elle était encore trop jeune pour y prétendre, trop profondément blessée pour pouvoir continuer la bataille. Comme ceux que le froid saisit, elle devrait marcher ou mourir. Or l'Italie marchait mal avec les éléments sociaux qui s'entre-choquaient dans son sein.

VIII

Il restait peu d'aristocratie de sang, et, en général, mal vue, parce que à quelques exceptions près, elle avait conservé sa marque d'importation étrangère. L'aristocratie de l'épée et de l'or, jaillie des discordes civiles et de la lutte contre l'empire et contre la papauté, pas assez nombreuse pour résister et trop pour se fondre dans la masse nationale, portait avec elle les deux cachets sinistres de sa naissance, la violence et l'ambition. Ayant la conscience de sa force, trop fière pour descendre, trop corrompue pour reculer devant une infamie, cette aristocratie consentait, tout au plus, à capituler. Cela était fatal ; car une nouvelle classe, qui par la richesse tenait à la noblesse, par la naissance au peuple, montait géante et mugissait comme la marée de l'Océan.

La bourgeoisie avait pointé avec l'émancipation des communes. Puis, en peu de temps, poussée par sa nature envahissante, elle s'était élevée, elle avait concentré en elle toute la vie sociale, arrachant le pouvoir à la noblesse, la richesse au peuple. Celui-ci, cependant, déshérité de tout, avait commencé à se révolter contre le rôle

misérable qu'on lui imposait. Il avait réclamé, s'était ameuté et avait triomphé à Florence avec Michel Lando, à Gênes avec Simon Boccanegra, à Rome avec Baroncelli, et ailleurs avec d'autres plébéiens élevés au pouvoir (1). La bourgeoisie, entre tous la plus coupable, se voyait la plus menacée. Elle renia donc son origine, vendit le peuple et accepta la capitulation du patriciat.

Le compromis, cependant, ne pouvait s'accomplir. L'empereur et le pape, redoutant cette coalition, qui eût inévitablement empiété sur leur pouvoir, jetaient la méfiance entre les coalisés et les appuyaient tour à tour, les uns contre les autres. La nation n'eut plus de base pour s'asseoir. Partant, conflagration générale de tous contre chacun, de chacun contre tous, où la plèbe est la plus maltraitée, la bourgeoisie la plus harcelée. Ne voyant pour elle aucun profit dans la lutte, soupçonnée par tous les partis, la plèbe refusa l'impôt de la milice; et ce refus sinistre causa cette infâme et meurtrière vermine des compagnies mercenaires qui firent à l'Italie plus de mal que vingt pestes réunies.

La bourgeoisie, qui tenait plus à la richesse, arrachée au travail du peuple, qu'à la liberté, menacée par l'aristocratie, transigea avec celle-ci, livra une partie de cette richesse et de cette liberté et conserva le reste. Et de là ce millier de petits tyrans qui fourmillèrent dans la Péninsule, ayant souvent la vie de l'éphémère. Puis, cette aristocratie et cette bourgeoisie, animées de jalousie et de défiance réciproques, pour ne pas mettre tous les jours en discussion et en danger des richesses et des droits si mal acquis, sentirent la nécessité de se donner un arbitre, lequel, en les absor-

(1) Sismondi, *Hist. des Rép.*

bant toutes deux, les classât sans les confondre et contint leurs intérêts dans des limites convenues. Ce fut donc à cause de cela, que, inexorables toujours pour rabaisser la suprématie du pape et de l'empereur, elles laissèrent peu à peu se lever, s'élever, s'élargir, se consolider et devenir souveraine l'autorité passagère des princes indigènes et hâtèrent la formation des nouveaux Etats.

En un mot, la bourgeoisie, ayant atteint le comble de son développement, devenue conservatrice à tout prix, s'était fait parricide : le patriciat, sentant sa propre existence devenue nécessaire, en voulait tirer le plus grand profit possible : la plèbe ne voulait pas abdiquer définitivement sans avoir au moins résisté. Par conséquent, guerre civile sur tous les points de la péninsule; incertitude du lendemain pour tous les partis; indétermination dans les principes; décadence morale de la nation; rupture de tous les liens civils; héroïsme et lâcheté excessifs; et, en tous, un désir ardent de franchir une période douloureuse sous toutes les formes. C'était un corps pesant qui accélère sa chute en s'approchant du centre. Le pape poussait au mouvement. Il pressait la dissolution pour recueillir en héritage le silence et un cadavre.

Le champ d'action de la papauté fut la bourgeoisie. La papauté se servit du peuple comme base, de l'aristocratie comme levier. Puis elle abrutit la base pour la rendre immobile, et pour rendre le levier plus puissant, elle s'y attacha avec toute la pesanteur d'un dieu et l'anxiété de l'inconnu. Le but constant de tous les actes de la papauté, ce fut de neutraliser la résistance de la bourgeoisie et de la corrompre. Au XIVe siècle, le peuple *gras* pouvait encore sympathiser avec le menu. Ils pouvaient consolider ensemble la liberté et créer

la nation. Les papes jetèrent la défiance entre les deux et favorisèrent l'avénement des petits tyrans de ville. Puis, redoutant que la fusion nationale ne se fît sous la pression du droit commun, ces papes soldèrent des compagnies d'aventuriers, et, sous la direction des légats, les lancèrent sur l'Italie avec la mission de détruire. On sait combien de misères produisit cette politique : nous verrons celles qu'elle prépara encore.

IX

Mais les attentats de la papauté ne se commettaient pas sans protestation et sans résistance. On repoussait l'épée par l'épée ; on réparait la ruine morale par des doctrines contraires à celles de l'Eglise. La partie divine de la nation, l'intelligence, ne transigeait point comme les intérêts. Tout ce que la nation avait de plus éclairé et de plus éminent s'insurgeait dédaigneusement et proclamait les droits de la patrie et les droits de la liberté, déclarant la guerre à la papauté,—la guerre sous toutes ses formes. Rien n'arrêta ni ne lassa l'indigénat italien, ni le bûcher de l'Inquisition, ni la répugnance de renforcer, par contre-coup, les droits de l'Empire, ni l'attaque des dogmes de l'Eglise, ni même l'athéisme. Le mot d'ordre était : Guerre à la papauté ! Et personne ne faillit à sa tâche ; ni la politique ni la science n'abdiquèrent. Ce fut une veillée d'armes sur toute la ligne, du II[e] au XV[e] siècle.

On a écrit l'histoire de l'Italie jusqu'ici pour constater l'absence de la nation. Je suis peut-être l'un des premiers qui prennent la plume pour l'attester; parce que je me suis placé où on le doit, lorsqu'on écrit l'histoire d'un peuple, au milieu du peuple même. L'histoire du

Digitized by Google

Peuple italien, enfouie encore dans nos archives est à faire : l'ostéologie que j'en trace est incomplète, parce que les événements me poussent.

J'ai crayonné cependant comme j'ai pu, dans l'Introduction de ce livre, la figure de l'indigénat italien qui combat pour l'unité nationale contre ses deux ennemis séculaires, l'Empire et la Papauté, et reste l'épée à la main pendant sept siècles. Nous allons assister à son pas d'armes contre ces mêmes ennemis, pour conquérir au moins l'indépendance. La question de l'unité nationale demeure pareille, seulement on la discute sous un autre point de vue, par d'autres arguments.

A mesure, du reste, que la nation s'éloigne de son vieil idéal de Rome, à mesure que ses membres se développent dans la liberté et prennent des proportions plus vastes, d'autres plexus se forment, qui, se sentant complets, prétendent à une vie propre. Les idées générales se perdent par en bas, au fur et à mesure qu'elles s'affirment plus arrogamment par en haut, dans l'Empire et dans la Papauté. L'idée de la liberté, de l'Italie italienne, se substitue à l'idée de la domination, de l'Italie romaine. Le peuple n'a plus l'instinct de l'ensemble, dès que l'instinct de lui-même, du *moi* de la civilisation sociale nouvelle, le domine. Et voilà pourquoi l'on voit cette débauche de partis, ces luttes entre villes et villes, cet abandon du métier des armes et la formation des bandes des condottieri. Où était l'ennemi désormais? Il s'était constitué sur le type de l'unité, dite autorité, sous sa double forme religieuse et civile, et menaçait d'une absorption générale. L'individu, développé, ayant acquis la conscience de lui-même, résistait, parce qu'il ne se croyait pas seulement menacé dans la liberté, mais dans son essence même de citoyen, dans sa patrie, dans son foyer, dans sa nationalité. Ni le pape, ni l'empe-

reur n'avaient su ni pu devenir Italiens. Cette expropriation de nature révolte l'indigénat. Il change de drapeau. Il se bat maintenant pour l'indépendance, et on voit les villes lombardes, toscanes, piémontaises, même gibelines, adopter politiquement le patronage de Charles Ier d'Anjou, qui devient presque le maître de l'Italie. Il représentait l'hostilité la plus implacable contre l'Empire, après l'exécution de Conradin, et l'indépendance envers le pape.

L'empereur Rodolphe d'Habsbourg sent ce nouveau souffle venir de l'Italie et concentre ses soins sur l'Allemagne, tandis que le pape passe les Alpes. Mais la maison d'Anjou reste sottement française. L'indigénat italien la rejette à son tour. L'Italie républicaine ne repoussait pas la principauté ; d'abord, parce que la liberté d'alors avait un sens plus administratif que politique, ensuite, parce que, dans le prince, on voyait le noyau de l'unité, l'idéal éternel de l'Italie.

Voilà pourquoi les princes qui affichaient ce but, comme l'empereur Henri VII, étaient toujours bien accueillis ; et voilà pourquoi on leur résistait lorsqu'ils descendaient en Italie dans un but de conquête, comme Philippe de Valois, Louis de Bavière, Jean de Bohême, Charles de Luxembourg, Robert de Bavière. Florence, qui était le type le plus prononcé de l'indépendance, se plaçait toujours à la tête de la résistance. Milan, qui incarnait la haine de l'Italie contre l'étranger, prenait immédiatement les armes. Et Brescia se laissait écraser, mais ne cédait jamais.

Ce sentiment de l'indépendance, cependant, entretenait la guerre civile : aucune ville ne voulait être sujette d'une autre d'importance égale. Ce vertige ensanglantait la Péninsule et la mer, où régnaient deux grandes puissances, Gênes et Venise, tandis que Pise

Digitized by Google

en disparaissait en se tournant vers la terre. La Méditerranée était un lac italien. De grands hommes de mer y promenaient le pavillon italien et le faisaient redouter. Roger de Loria, Paganino Doria, Vettor Pisani, Pietro Doria, Carlo Zen, Nicola Pisano affranchirent l'Italie sur la mer. Ce sentiment de l'indépendance grandit les Visconti, quoique gibelins; et l'on voit l'archevèque Jean dire au pape, qui l'appelait à Avignon pour rendre raison de son achat de Bologne : « J'irai, mais avec 12,000 fantassins et 6,000 chevaux! » On voit cette famille user de la politique de la maison de Savoie et de Louis XI, s'approprier une ville après l'autre, s'agréger bourg à bourg et se former à la fin un Etat, embrassant, sous Jean Galéas, toute la Lombardie, — excepté Modène, Mantoue et Padoue, — avec Bologne, la Lunigiana, Pise, Sienne, Assisi et Pérouse, et qui, sans la ligue que Florence lui opposa, aurait englobé tout le nord et le centre de la Péninsole. Ce fut ce sentiment de l'indépendence qui fit prospérer la maison de Savoie, laquelle cessait de tant regarder vers la France et tournait les yeux vers l'Italie; et la monarchie napolitaine, laquelle, avec Charles de Duras et Ladislas, sans les embarras que leur opposèrent le pape et Florence, aurait atteint le but que Charles Ier d'Anjou avait manqué de réaliser. La raison est que Duras et Ladislas s'étaient presque italianisés. L'Italie allait se partager en trois, — sans le pape et sans la Toscane, laquelle ne pouvait elle-même prendre aucune consistance, vu l'instabilité de sa constitution. Le parti démocratique y triomphait avec les Médicis. Il s'imposa même sans eux, avec les Ciompi, Michel Lando; mais il ne put s'y maintenir, ainsi qu'à Gênes, où il triompha aussi avec les Adorno et les Fregosi. Le parti conservateur, en tout temps peu scrupuleux et peu patriote, ap-

Digitized by Google

pela à Florence des princes étrangers; à Gènes, la France. Mais l'on ne redoutait pas cela. Ces princes étaient éphémères comme les agrégations des villes et des bourgs voisins, faites le matin, défaites à midi. Le but général de l'Italie n'était pas sa constitution intérieure. Elle voulait maintenant changer la domination directe du pape et de l'Empereur en une protection nominale : comme jusqu'au XIII[e] siècle, — jusqu'à l'extinction de la maison de Hohenstaufen,— elle avait voulu italianiser l'empire et condenser ses cent villes en nations. Tout le XIV[e] siècle travailla à cette œuvre et y réussit presque. Ce siècle fut une insurrection en permanence contre la papauté et contre l'intervention de l'Empire, sollicitée par les papes.

X

L'Italie morale ne fut pas moins active que l'Italie politique, ni moins agressive qu'elle l'avait été dans les siècles précédents. L'Italie eut sa belle part dans l'assaut contre le dogme catholique, proclamé par l'Église officielle. Elle l'attaqua dans toutes ses manifestations, avec toutes ses armes, théologie, philosophie, poésie, beaux-arts; par toutes les classes, depuis le prolétaire couvert d'un froc de capucin jusqu'au pape,— au pape lui-même! Les papes, eux aussi, se chargèrent de prouver la faillibilité de la papauté et le tâtonnement de cette Église que l'on prône comme inspirée de Dieu. Je dresse ici le tableau général de ces quinze siècles par ses points les plus frappants. Je veux moins prouver qu'indiquer, et indiquer uniquement la part des Italiens.

Digitized by Google

Les premiers treize papes, depuis saint Pierre, ne crurent pas à la divinité du Christ; les apôtres n'en dirent pas un mot; le pape Zéphirin fut le premier à la proclamer, et contre lui se leva le brillant et bruyant Paul de Samosate (1). Le concile de Synuessa condamna le pape Marcellin, qui avait offert de l'encens aux dieux.

Le pape Zéphirin, condamné par Tertullien (*De pudic.*, cap. 1), introduisit le premier l'usage de pardonner l'adultère, que l'Église condamnait irrémissiblement. Ce pape craignait que les chrétiens ne passassent au paganisme.

Novatien, premier antipape, se sépara du pape Corneille, parce que celui-ci avait contracté la souillure de l'idolâtrie en communiquant avec les relaps qui avaient blasphémé leur foi pendant la persécution décienne, et fonda le schisme des novatiens (2). Mais ces chrétiens n'étaient pas peut-être aussi coupables, puisque, en outre du pape Marcellin, les papes Marcel, Sylvestre Ier, et Melchiade avant d'être pape, quoique saint Augustin le nie (*Epis. cont. Parmen.*, lib. I), pendant la même persécution de Décius, cédèrent à la même faiblesse et sacrifièrent aux dieux des Romains.

Libère adhéra aux symboles semi-ariens et à la condamnation, tant d'Athanase que de la consubstantialité, pour retourner de l'exil (3); et il eut à siéger à côté de son compétiteur Félix, en vertu des décisions synodiques de Sirminium. Libère avait été rappelé de

---

(1) Euseb., *Hist. eccl.*, lib. IV, cap. 15; lib. V, cap. 1 et 18.

(2) Socrat., *Hist. eccl.*, l. IV, c. 28.—Kenckel., *De hæresi novat.*

(3) Ruffin, *Hist. eccl.*, liv. X, c. 27, *in not.*

Digitized by Google

l'exil à la demande des dames romaines, lesquelles menaçaient leurs maris de s'expatrier avec leur pape.

Le pape Damase fut condamné pour avoir reçu Vitalis, encore infecté de l'hérésie d'Apollinaire, dans la communion des orthodoxes.

Auxence, évêque de Milan avant saint Ambroise, était arien. Et ce dernier fut nommé évêque, quoique païen. Il se laissa faire. Être évêque valait mieux qu'être président de la province. Mais il n'admit guère toutes les doctrines de Rome, principalement celle sur le mariage des prêtres, le divorce, l'eucharistie (1). Il est saint cependant.

Le pape Éleuthère recommanda aux évêques d'Asie ces montanistes que saint Épiphane accuse de sacrifier des enfants dans leurs assemblées mystérieuses.

Innocent Ier permit au Sénat romain, païen du reste, de sacrifier aux dieux, comme avaient fait les habitants de Neveia en Toscane, pour obtenir de ces dieux qu'Alaric épargnât Rome. Ce pape voulait préserver son peuple de ce fléau barbare (2).

Le pape Vigile, que Baronius appelle *intrus, larron, antechrist*, vaincu par le malaise de l'exil, par les humiliations que lui imposait Justinien, rétracta, pour la troisième fois, l'approbation qu'il avait trois fois donnée aux *Trois-Chapitres* et ratifia la condamnation que l'on exigeait de lui. Son successeur, Pélage Ier, suivit son exemple. Les évêques d'Istrie, de Ligurie, d'Insubrie, de Venise, et surtout Paulin, évêque d'Aquilée, et Vitalis, évêque de Milan, s'opposèrent vigoureusement à l'acceptation du cinquième synode œcuménique, accepté par Pélage, et tinrent

---

(1) Milman, *Hist. of Christ.* — Milner, *Church Hist.*, cent. IV.

(2) *Zozim. hist.*, lib. V.

de leur côté un concile en faveur des *Trois-Chapitres*. Mais la chose ne s'arrêta pas là. Les schismatiques italiens rassemblèrent un second concile, malgré Pélage II et contre lui, et condamnèrent ce fameux cinquième concile général qui jeta tant de troubles dans les deux Églises. Pélage II recourut aux bras séculiers, et Élie et Sévère, évêques de Ravenne, furent atrocement persécutés. Cependant, ce même Pélage II, peu scrupuleux, avait assisté, par ses légats, au concile des schismatiques à Grado, qui rejetait ledit concile de Chalcédoine. L'épiscopat italien ne céda pas toutefois. Il s'opposa à l'acceptation de ce concile aussi, sous Grégoire I^er^ et ses successeurs, jusqu'à la fin du VII^e^ siècle, sous Serge I^er^, qui fit définitivement condamner les *Trois-Chapitres* et admettre comme canonique le concile de Chalcédoine (1).

Le pape Zozime, contrairement aux décisions de son prédécesseur Innocent I^er^, pencha vers les opinions de Pélage et de Céleste, les approuva, les recommanda. Il se ravisa ensuite, car un Pape admettant la liberté humaine eût été une monstruosité (2). Mais Julien, un grand évêque italien, partisan de Pélage, accusa Zozime de prévarication et refusa de se soumettre à son édit contre Pélage et Céleste. Dix-huit de ses collègues suivirent son exemple (3).

Félix III ne partagea point les opinions de Simplice, son prédécesseur, sur le compte d'Acace, patriarche de Constantinople. Simplice l'avait regardé comme n'ayant qu'une seule foi avec lui ; Félix l'appela

(1) De Potter, ép. I, liv. IX, chap. 3.
(2) *Facund. hermian.*, liv. VII, c. 3, ap. Sismond.
(3) Saint Augustin, *Contr. Julian.*

Digitized by Google

hérétique, fourbe, hypocrite, fauteur de Pierre le Foulon, et le déposa. Simplice, donc, était fourbe, hypocrite et hérétique, ainsi qu'Acace !

Le pape Honorius I[er] fut condamné comme hérétique pour cause de monothélisme par les sixième, septième et huitième conciles œcuméniques et par celui de Trullo, à propos du dogme de la double volonté dans la seconde personne divine, qui fut le dogme adopté par l'Eglise. Les papes Agathon, Léon II, Adrien, confirmèrent la condamnation ; le bréviaire le dit *damnatæ memoriæ*. Cela n'empêche pas les imperturbables Baronius et Bellarmin de le justifier. Du reste, on sait que le pape Hormisdas et le pape Jean II professaient une opinion diamétralement opposée sur la question : « Si une personne de la Trinité avait souffert ; » qu'à propos du culte des images, tandis que Grégoire III faisait déclarer hérétique, par quatre-vingt-treize évêques, quiconque oserait s'opposer à la légitimité de ce culte, le pape Anasthase fit briser les images et gratter les peintures à Rome ; et Grégoire le Grand écrivait à l'évêque de Marseille : « Nous vous approuvons beaucoup d'avoir défendu d'adorer les images ; nous vous blâmons de les avoir brisées (1). » On connaît les idées des Pères de Nicée sur cette question, ainsi que celles d'Adrien I[er], qui écrivait à Charlemagne : « Il faut accorder aux images le baiser et le salut d'honneur sans autre culte véritable (2). »

Léon III ne goûtait pas bien le *filioque* interpolé dans le symbole de la foi (3).

---

(1) *S. Greg. Mag. epist. ad seren. episc. Massill.*, tom. II, p. 1100.

(2) *Epist. Hadrian. ad Carol. reg.*

(3) Harduin, *Concil.*, tom. IV.

Digitized by Google

Jean VIII appela blasphème l'expression que le Saint-Esprit procédait du Fils, ainsi que croyait l'Eglise de son temps.

Et Sylvestre II, le fameux pape Gebert, fut-il orthodoxe vraiment? Il eut le premier la pensée de l'intervention des Chrétiens en Orient. Il savait que tout croisé était un sujet du pape. On attribue à tort la première idée des croisades à Grégoire VII. Et ce pape, ce terrible Grégoire VII lui-même, ne pourrait-il pas être accusé, preuves en main, de trop de tolérance pour Béranger, ce luthérien précoce, et d'un certain penchant pour ses idées (1)?

Ni l'Eglise donc, ni les papes ne furent infaillibles. L'esprit humain les poussait et les entraînait dans sa course. La théologie italienne ne resta pas en arrière. Elle suivit ou devança le mouvement, toujours empreinte de ce cachet frondeur du génie national.

XI

Aussi l'on voit, dès le IIe siècle, Florinus et Blastus, presbytères romains, excommuniés par le pape Eleuthère, l'un comme gnostique; l'autre, comme valentinien (2). Adelphe et Aquilen propageaient les doctrines des gnostiques avec un immense succès à Rome et dans le Midi (3). — Fortunatus, manichéen, tenait tête à saint Augustin. Lactance était plus élégant qu'orthodoxe (4); et Mosheim dit « qu'il était plus habile à

(1) Mosheim, *Hist. eccl.*, XIe siècle, ch. 5.

(2) Euseb., *Hist. eccl.*, lib. V.

(3) Porphyre, *Vita Plotini*, cap. 16.

(4) Brucker, *Hist. crit. phil.*, t. III.

Digitized by Google

réfuter les erreurs des autres qu'à corriger les siennes. » —L'on peut faire le même reproche à saint Jérôme (1), que je considère comme Italien, étant Dalmate, et qui vécut longtemps à Rome, très-chéri par les dames romaines. Il fut secrétaire du pape Damase, et quitta la ville éternelle accompagné par deux riches dames de cette ville. Son antagoniste, Rufinus, se brouilla avec lui à propos de l'orthodoxie d'Origène, et il est condamné, avec ce Père, par le pape Anasthase. — Lucifer de Cagliari fondait la secte des lucifériens, ainsi qu'Eusèbe de Vercelli, Hilaire et Faustin, de cette même secte, laquelle repoussait ceux qui, ayant été ariens, s'étaient repentis et avaient abjuré. Les lucifériens croyaient en outre à la génération de l'âme et à sa transmission par les parents dans l'enfant (2). — Sarmace et Barbatien professaient les mêmes doctrines à Vercelli, en 396, tandis que Bonosus les enseignait dans l'Illyrie, niant, en plus, la divinité du Christ. — Saint Clément de Rome, Julius Firmacus Maternus ne sont pas orthodoxes, selon les croyances actuelles de l'Eglise romaine ; Pierre Chrysologue ne l'est pas non plus dans son épître à Eutychès, pas plus que son défenseur Chromatius dans ses homélies sur la béatitude. Boëce demandait à Platon, à Zénon, à Aristote les consolations que les autres puisaient dans le christianisme. Les divergences de Cassiodore avec les doctrines de l'Eglise sont nombreuses (3).

Jovinien enseignait que le baptême suffisait pour son salut, sans les œuvres de pénitence et de sacrifice, et

(1) Le Clerc, *Quæst. Hieronymit.*

(2) Saint Augustin, *De hæres.*, ch. 18.

(3) Bähr Gesch. der Romis. Liter suppl.

Digitized by Google

niait la virginité de Marie après ses couches (1). — Pélage, quoique Anglais, vécut et puisa et propagea en Italie ses doctrines sur la prédestination et la liberté humaine. — Maurus, archevêque de Ravenne, se séparait de l'Eglise de Rome, et, en mourant, ordonnait à son clergé de s'adresser à l'empereur et non pas au pape pour lui donner un successeur. — Méthode Coufessor, de Syracuse, condamna le culte des images après l'avoir défendu et devint patriarche de Constantinople. — Pierre de Sicile était paulitien, ou néomanichéen, et écrivait l'histoire de cette secte. — Claude de Turin, « le premier, chronologiquement, parmi les réformateurs, comme l'appelle Milner, professa les doctrines de l'Evangile. » Il affirmait partout l'égalité de tous les apôtres avec saint Pierre; déclarait le Christ unique et seul chef de l'Eglise; était sévère contre la doctrine des mérites humains et de l'exaltation de la tradition à la hauteur de croyance, égale à celle de la parole divine; il maintenait que nous pouvons nous sauver uniquement par la foi, prouvait les erreurs de l'Eglise, exposait la futilité de la prière pour les morts et la méchanceté des pratiques idolâtres soutenues alors par le siége romain (2).

Azzo de Vercelli protestait énergiquement contre les mœurs infâmes du clergé de son temps, — le xe siècle. Les historiens Landolphe et Arnulphe étaient partisans du mariage des prêtres, en opposition avec Hildebrand, avec les papes que celui-ci inspira. et la pratique qu'il fit adopter par l'Église. Mais l'Église de Milan ne reconnut la suprématie de celle de Rome et

---

(1) Saint Jérôme, *in Jovinian.*: et saint Augustin, *De hæres.*, cap. 82.

(2) Milner., tome II, ch. 3.

Digitized by Google

n'adopta ses principes que vers la moitié du XII[e] siècle. On range saint Pierre Damien parmi les précurseurs du protestantisme. Il s'opposait à la suprématie du pontife et de l'évêque, quoique cardinal; il déplorait l'état des mœurs des ecclésiastiques et provoquait la réforme de l'Église (1). Et il ne fut pas le seul dans le XI[e] siècle, Anselme d'Aosta introduisait la philosophie dans la théologie et inventait l'argument, dit depuis *cartésien*, sur l'existence de Dieu. Malgré son opposition à Roscelin, il penche, dans son *De fide Trinitatis* (cap. 3), pour certaines opinions des nominalistes (2). — Avec les deux saints précédents, on peut ranger saint Anselme de Lucques, saint Antonin, archevêque de Florence, qui firent une rude guerre à la dépravation ecclésiastique, aux scandales de la cour romaine, à la superstition qui passait pour foi et s'imposait à sa place, aux habitudes laïques du clergé; et ce Lanfranco de Pavie, qui fut ensuite archevêque de Canterbury (3).

Pierre Lombard n'échappa point à la censure, à cause de quelques-unes de ses spéculations sur la nature humaine du Christ; et, en 1300, seize de ses propositions furent condamnées à Paris (4). — Bonacarse de Milan instruisait les cathares, et Balanzinanza, évêque de Vérone, et Lugio, évêque de Bergame, instituaient dans cette secte la secte des Albanais.

Reignier Sacco, avant d'être inquisiteur, fut cathare. Il écrivit *Summa de catharis*. — Pierre de le Vigne parlait, dans la diète de Pavie, contre les

(1) Spanheim., *Introd. ad Hist. eccl. sæcul.* XI; *Catalog. Test. verit.*, lib. 12-13.

(2) Mosheim, XI[e] siècl., ch. 5, *in not.*

(3) *Idem*, ch. 3.

(4) Gieseler, *Liéburh*, III, v. 2.

Digitized by Google

empiétements du pape sur l'autorité impériale et partageait toutes les idées, peu chrétiennes, de son maître Frédéric II. — Le turbulent Barlaam de Seminara passait des Latins aux Grecs et des Grecs aux Latins, indifférent aux deux Églises, et puisant les principes de la morale dans la philosophie stoïque plutôt que dans les évangiles et les Pères, les exposait dans un bon traité intitulé : *Ethicæ secundum stoïcos.* — Dulcin de Novare fut tenaillé et brûlé vif avec sa femme, 1307, par ordre de Clément V, qui avait suscité une croisade contre lui. Dulcin annonçait que le règne du Saint-Esprit avait commencé en l'année 1300 et que, depuis cette époque, le pape avait cessé d'être le vicaire de Jésus-Christ (1).

En outre, dit-on, il prêchait la communauté des biens et des femmes, ce qui, du reste, n'est pas prouvé.

Puis

> Il calavrese abate Giovacchino
> Di spirito profetico dotato.

Joachim de Flora prêchait, en prophète, la destruction de l'Église de Rome et la promulgation du nouvel Évangile par des pauvres gens inspirés du Saint-Esprit (2). Alexandre IV fit brûler les croyants de *l'Évangile éternel*. — Armand Pungilupo, que l'on découvrit hérétique manichéen, juste au moment où on allait le canoniser comme un saint. Boniface VIII, implacable même envers les cadavres, le fit déterrer, brûler, et fit disperser ses cendres (3). — Bartolino de Plaisance

---

(1) Hist. Dulcin., *Rer. Ital.*, tom. IX.

(2) Mosheim, XIIIe siècl., part. II, cap. 2. *Pagi Crit. ad. Baron.*

(3) Joh. Trithem., *Monas. hipsaur chron.*

publiait un écrit pour prouver que les papes négligeants et de mauvaise volonté devaient être mis en curatelle des cardinaux. — Fra Giordano da Rivolta écrivait et prêchait contre l'usage des pèlerinages aux sanctuaires célèbres.

Diotisalvi de Florence importait le manichéisme à Orvieto, et enseignait que le baptême est inutile, que la consécration du pain et du vin n'a aucun effet réel; que tous les papes, depuis Sylvestre, sont condamnés aux enfers. Diotisalvi exilé, deux femmes prirent sa place : on les persécuta également et on pendit plusieurs de leurs disciples. Pierre Lombard de Viterbe succéda. Innocent III tâche alors d'en finir par l'inquisition; mais son inquisiteur Pierre Perenzio est massacré (1).

J'indique en passant les prédicateurs bizarres et peu orthodoxes, tels que Roberto Caracciolo, Paolo Altavanti, Mariano de Genzano, Gabriele de Barletta, dont les sermons sont des pochades, et cet Andrea. évêque de Florence, dont parle Benvenuto de Imola qui, pour prouver la puissance de Dieu, montrait en chaire un tout petit grain de rave et puis tirait de dessous sa tunique une grosse rave. Dante avait dit de ces prédicateurs :

Ora si va con motti e con iscede
A predicar...

Je ne parle pas non plus des innombrables partisans de ces sectes malheureuses qui, sous des noms différents Albigeois, Vaudois, Patarins, Cattari, Valdais, se propagèrent en Italie, et, accusées de manichéisme et

(1) De Potter, Ép. IX, part. II, lib. III.

Digitized by Google

d'athéisme, la remplirent de leurs martyrs. Mais les persécutions sont l'aliment de la croyance.

Au XIV[e] siècle, les héritiers de ces apôtres infortunés existaient encore, et, désignés sous le nom de *Beghini*, *Begardi* ou *Fraticelli*, envahissaient les Calabres et la Romagne. Leurs chefs étaient Pierre de Macerata et Pierre de Fossombrone, Conrado da Offida, Pietro de Monticolo, Tommaso da Treviso, Conrado da Spoleto, Jacopone da Todi. Ils suivaient les doctrines de Jean Oliva du Languedoc. Ce qu'ils voulaient est raconté par Rohrbacher dans son *Histoire de l'Église*. Ils soutenaient que l'homme parfait n'est pas obligé d'obéir à d'autres hommes et pas même aux commandements de l'Église ; que l'on peut jouir de la béatitude dans cette vie aussi bien que dans l'autre ; que l'exercice des vertus est pour les imparfaits, les hommes purs n'en ayant pas besoin ; et que ce serait un indice d'imperfection que de descendre de la sublimité de la contemplation pour s'occuper de l'Eucharistie, de la Passion, de l'humanité de Jésus-Christ (1).

Il fallait laisser ces malheureux exercer la vertu comme ils l'entendaient, et ils l'exerçaient à merveille ; les laisser à la culture de la terre, à laquelle ils travaillaient avec acharnement : on les persécuta comme on n'avait jamais persécuté les assassins, les parricides ; on les dispersa, les appauvrit, les brûla vifs.

Et avec eux on peut classer les capucins, qui aspiraient à une réforme séraphique. Les réformes de Jean de Parme ne parurent pas canoniques à Alexandre IV, qui l'obligea à se démettre de son grade de général de l'ordre de Saint-François, tandis que ses compagnons

(1) Rohrbacher, vol. XIX.

étaient jetés dans les prisons, d'où ils s'échappaient à peine (1).

Bortolomeo degli Albizzi, franciscain du XIV[e] siècle, écrivait sur la conformité de saint François avec Jésus-Christ un livre que Mosheim appelle « infâme, dans lequel le Fils de Dieu est mis au niveau d'un homme vil et misérable ; livre qui est un monument impérissable de l'arrogance impie et de la stupidité religieuse de l'ordre de Saint-François. » Pierre-Jean était nommé pape par les béguins. Boniface VIII, malgré ses persécutions implacables contre les *Fraticelli*, qui lui rendaient, du reste, guerre pour guerre, ne put l'atteindre, et Jean XXII ne put saisir que son cadavre. Il le fit déterrer et brûler (2).

Henri Ceva voulait réformer la papauté sur le type de l'ordre de Saint-François et élever cet ordre au-dessus de l'Église. Jean XXII le fit exécuter, ainsi que furent tous exécutés les *Fraticelli* de Florence, qui, en 1382, prêchaient dans cette ville que tous les papes, depuis Jean XXII, avaient été hétérodoxes, et Angelo, prolétaire de Spoleto. Je passe les visionnaires Guglielmetta et Maifreda, qui se disait le Saint-Esprit. En 1400, Guglielmetta fut exhumée et brûlée. Je passe aussi Pasquetta da Villafranca, condamnée parce que *faciebat sortilegia in visione stellarum*, ainsi qu'Antonio Carlavario et Antonio de Tresto de Moncalieri, brûlés.

J'indique en passant les martyrs de la réforme de l'ordre de Saint-François, que Jean XXII et Nicolas III poursuivirent comme hérétiques, Bernardo Deliziosi, Boncortese, Buonagrazia da Bergamo, Berengario Ta-

(1) Vadding; tom. IV.

(2) De Potter, Ép. II, part. II, liv. V.

Digitized by Google

loni, Ubertino da Casale, Michele da Cesena, Giovanni da Ganova, Francesco de Esculo et les autres que l'on peut lire en Wadding. Mosheim ajoute qu'il avait dans ses mains un document duquel il résultait que dès 1318 à 1362, cent treize moines des frères mineurs avaient expié par les flammes leur zèle pour la pauvreté de saint François. Jean XXII les excommunia comme propagateurs d'hérésies, athées, schismatiques, et enseignant entre autres infâmes doctrines « principalement, que le Christ et ses disciples n'eurent rien à eux-mêmes, ni personnellement, ni en commun, mais usaient simplement des choses... et qu'il appartient à l'empereur de déposer le pape et de lui donner un successeur (1). » Jean XXII fut considéré lui-même comme hérétique et condamné.

XII

Nous croyons inutile de parler de Dante, de Petrarca, de Cola da Rienzo de Boccaccio, d'Arnoldo da Brescia. Qui ne les connaît pas? qui n'en connaît pas les principes, les théories, les actes, lesquels n'eurent qu'une signification : guerre à outrance à la papauté et à ses doctrines! Nous ajoutons à cette éblouissante pléiade Enea Silvio, lequel n'est pas encore ce Pie II qui plus tard le reniera; Innocent III lui-même; saint Bonaventura, qui reprend vivement la conduite des ordres monastiques de son temps et en peint les désordres avec la même verve que Pier delle Vigne, et puis, voulant mener de front les idées d'Aristote avec celles des Alexandrins, tombe dans l'*illuminisme;* saint

(1) Wadding, *Ann. Frat. Min., ad an.* 1330.

Digitized by Google

François d'Assise, qui organisa son ordre sur les bases de la démocratie, de l'ascétisme et du communisme, ce qui fut une protestation sanglante contre l'organisation de l'Église aristocratique, avare, luxurieuse; saint Thomas d'Aquin, dont plusieurs opinions, après le concile de Trente surtout, ne sont plus orthodoxes,— remarque que l'on pourrait faire pour presque tous les Pères de l'Église; saint Nilo; le pape Victor III, qui, étant encore abbé de Montecasino, écrivit dans ses *Dialogues* des paroles d'une aigreur et d'une sévérité remarquables contre la corruption du clergé et des pontifes. Il faut rappeler tous les écrivains qui défendent la suprématie de l'empire sur la papauté; ceux qui réclament les droits du peuple et de l'Italie dans la création du pape; ceux qui attaquent les décrétales, vraies et forgées, pour lesquelles

> ...... l'Evangelio e i dottor magni
> Son derelitti, e solo ai decretali
> Si studia si che pare a lor vivagni.

Struve, dans *l'Histoire du Droit canon* (1); Baluze, dans les *Annotations aux vies des pontifes d'Avignon;* Simon Scardio et Melchior Goldaste, dans le *Recueil* des auteurs qui ont parlé de la monarchie du sacré Romain Empire et de la papauté, rappellent en grand nombre des noms italiens des temps dont nous parlons. Je me borne à indiquer en passant : Randolfo Colonna, Zabarella, archevêque de Florence, dont le traité *De schismatibus authoritate Imperatoris*, etc., fut mis à l'index; Egidio Romano, Giordano Argentini, Giacomo Paradisi et leurs prédécesseurs, les Pères de la jurisprudence, Ir-

(1) Struve, *Hist. juris canon.*, XX-XXI.

Digitized by Google

nerio, Bulgaro, Marlino, Ugo, Jacopo, Accursio, Barlolo... cet Achillini qui écrivit les dialogues *Somnium Viridarii*, dans lequel, dit Verdier, « le clerc et le chevalier disputent de la puissance spirituelle, ou des gens d'Eglise, et de la puissance séculière, ou des princes et des seigneurs temporels, » et où, comme on lit dans les *Réfutations du Concile de Trente* par tous les ordres protestants, « on rabaisse largement la plénitude du pouvoir que s'arrogent, *quem jactant*, les évêques romains, et l'arrogante prétention que tout ce qu'il y a sur la terre et dans le ciel doit fléchir et se prosterner à leurs pieds (1). » Je rappelle Nicolas Spinelli de Naples, qui eut une si grande part au prolongement du schisme d'Occident « et qui, par de puissantes raisons et de lumineux arguments, prouva aux cardinaux de Clément VII qu'Urbain VI, ayant été nommé avec conditions, ne pouvait ni condamner ni excommunier les cardinaux avant d'observer la foi du serment du conclave (2). » Je cite enfin ce Marsiglio de Padova, lequel, dans son *Défenseur de la Paix*, prouve, selon le résumé de Rohrbacher, « avec les principes de la recte raison et des lumières naturelles, ainsi que par les saints Pères et les Écritures, que les biens ecclésiastiques appartiennent au pouvoir temporel, *qui représente le peuple*, et qu'ils doivent, par conséquent, être soumis aux taxes, le Christ n'ayant pas payé les deux drachmes par condescendance, mais par obligation ; que saint Pierre fut égal aux autres apôtres, et que Jésus-Christ ne fit d'aucun d'eux son vicaire ni chef de l'Eglise ; que le pouvoir laïque doit élire, destituer et punir le pape et les ecclésiastiques, car l'autorité du

(1) Part. II, caus. 8, fol. 240.

(2) Andr. Gattaro, *Stor. di Napol.*, pag. 262.

Digitized by Google

peuple est en lui; que tous les prêtres dans la hiérarchie de Jésus-Christ sont égaux, et que celui qui s'élève en autorité le doit au pouvoir temporel, par lequel il peut être révoqué; que ni les ecclésiastiques, ni le pape, sans l'autorité de l'empereur, ne peuvent juger ni punir personne; pas même les coupables (1). » Et à ceux-ci il faut adjoindre les écrivains gibelins en général, et principalement les historiens Ricordano Malaspini, Matteo Spinelli, Nicolo di Jamsilla, ainsi que Luitprando de Cremona, les Villani, quoique guelfes, sans en excepter les chroniqueurs Leone d'Ostia, Paul Diacre, Arnolfo de Milano, Falcone Beneventano, Oderico Vitale, Pandolfo Pisano, Riccardo de S. Germano, Guidotto de Bologna, et les chroniqueurs milanais que j'ai déjà nommés, Arnolfo et Landolfo, lesquels écrivirent du schisme des nicolaïtes à Milan, Albertino Mussato... et autres, dont on peut lire les noms en Tiraboschi, Cavé, Ginguené.

XIII

La philosophie enfin, la poésie et la littérature en général ne restèrent pas en arrière dans cette protestation éclatante du génie italien contre l'Eglise romaine et ses doctrines et contre la papauté.

A propos de l'esprit investigateur de la philosophie de son temps, saint Bernard avait écrit, avec son aigreur ordinaire : « L'intelligence humaine usurpe tout pour elle et ne laisse rien à la foi. Elle tente les choses les plus hautes, examine les plus fortes, fait irruption dans les divines, affronte avec témérité les saintes plutôt

(1) Rohrbacher, *Hist. de l'Église*, tom. XX, pag. 115.

Digitized by Google

qu'elle ne les respecte; elle n'ouvre pas celles qui sont closes et scellées, mais les brise; tout ce qu'elle n'a pas trouvé, elle le considère peu et dédaigne de le croire... *Ita omnia usurpat sibi humanum ingenium, fidei nil reservans. Tentat altiora se, fortiora scrutatur, irruit in divina, sancta magis temerat quam reservat, clausa et signata non aperit, sed diripit, quidquid sibi non invenit pervium id putat nihilum credere dedignatur.* Les idéologues du XIV[e] siècle ne furent pas moins audacieux que ceux du XVIII[e] et du XIX[e].

Au XIV[e] siècle régnaient les doctrines d'Aristote et le commentaire d'Averroès. Les penseurs indépendants s'en paraient et, en les épurant du galimatias scolastique, ils les considéraient pour leur valeur réelle et en tiraient les conséquences légitimes. Nous n'avons pas à nous occuper des théories des deux philosophes. Mais les principes qu'y puisaient les Italiens sont dénoncés longuement par Pétrarque, dans cette lettre où il raconte une conversation qu'il eut avec ces quatre Vénitiens, dont Tiroabaschi donne les noms. Un jour dans une discussion, Pétrarque, qui se plaisait à étaler sa vaste érudition, en place d'arguments, cita l'autorité de saint Paul. Alors les Vénitiens, qui attendaient autre chose de ce grand homme, lui répondent: « Garde pour toi ta religion chrétienne, nous n'en croyons rien. Ton Paul, ton Augustin et tous ceux que tu exaltes tant furent sans doute des hommes éloquents; mais si tu pouvais soutenir la lecture d'Averroès, tu t'apercevrais bien vite combien celui-ci est plus grand que tous tes jongleurs (1). » A cause de quoi Pétrarque indigné ajoute, parlant ailleurs des savants de son temps: « Ils oseraient attaquer tous les dogmes s'ils ne craignaient

(1) Petrarca, *Senil.*, lib. V, c. 3.

les supplices humains: en cachette, ils rient du Christ et adorent Aristote. »

Mais Pétrarque, en chanoine et en peureux, calomniait les savants : ceux-ci ne craignirent pas même *les supplices humains*. Il ne les redouta certes pas, ce Guido Cavalcanti dont Boccaccio rappelle « qu'il suivit un peu les opinions d'Epicure, et qui, abîmé dans des investigations profondes, cherchait s'il pouvait trouver que Dieu n'existait pas. » Cavalcanti niait l'immortalité de l'âme (1). Dante l'a placé dans l'Enfer à cause de cela, avec Farinata degli Uberti, parmi ceux

Che l'anima col corpo morto fanno.

Dante lui parle, et Cavalcante « levé à genou, regarde autour de lui pour s'assurer s'il y avait quelqu'un avec moi, et quand le soupçon fut dissipé — *il sospicar fu tutto spento* — en pleurant » il s'informe de son fils. Ce fier citoyen n'avait peur que d'être surpris pleurant de tendresse pour son fils!

Ils subirent le supplice humain ce Francesco da Forli, dont Matteo Grifoni, dans sa *Chronique de Bologne*, dit: *Faciebat archimiam et multa mala;* et ces Griffolino d'Arezzo et Capoccio Fiorentino, rappelés par Benvenuto d'Imola, lesquels furent brûlés, en apparence, pour avoir frappé de la fausse monnaie, en réalité, parce que avec l'alchimie ils pensaient trouver l'explication de tous les miracles et saisir dans la composition de la matière l'origine de la pensée.

Cecco d'Ascoli fut brûlé par l'inquisiteur de Bologne. Villani, en parlant de lui, s'exprime ainsi: « Quoique grand astrologue, il était vaniteux; il menait une vie

---

(1) Boccaccio, *Gior.* VI, nov. IX.

Digitized by Google

joyeuse, et par l'audace de sa science, il sondait les choses défendues et fausses : car l'influence des étoiles ne constitue pas la nécessité, comme il dit et pense, ni les étoiles ne peuvent être contre le libre arbitre et l'âme humaine, et encore moins contre la prescience de Dieu (1). » Cecco, dans un traité, avait prouvé encore que le Christ, vivant en fainéant avec ses disciples, et mourant ensuite pauvrement sur une croix, n'avait fait qu'obéir à l'impulsion de son étoile (2).

Le même sort était réservé à Pietro d'Abano, si la mort ne l'eût arraché d'avance aux griffes de l'inquisition. Celle-ci dut se contenter de le brûler en effigie, car Mariette, domestique et maîtresse du philosophe, fit disparaître son cadavre la nuit. Pietro d'Abano avait été traîné trois fois devant le terrible tribunal, selon Mazzucchelli ; il avait été accusé trois fois d'hérésie, d'athéisme, de magie. En effet, il avait restauré la médecine et la philosophie ; il se moquait des miracles, et surtout du diable ; il trouvait dans la physionomie l'instinct de l'âme ; la Providence, dans l'astrologie. Le P. Thomas Argentina, écrivain contemporain, atteste qu'Abano « saisit l'occasion de berner les miracles du Christ, quant à la résurrection des morts, en disant que ces ressuscités ***non erant veri mortui, sed infirmi*** (3). » Pico della Mirandola ajoute : « Qu'il paraît certain vraiment qu'on lui attribua un peu d'opposition aux dogmes et qu'il crut qu'il n'y avait pas de diables (4). » Et Rapin conclut : « C'est ainsi que Pierre d'Apono et Pompanace, tous deux

---

(1) Villani, *Stor. Fior*, l. x, c. 39.

(2) Bayle, *Dict.*, *art. Cardan.* — Note 2.

(3) *Pad. Tom. Argentina comen.*, liv. iv, c. 4.

(4) Pico de la Mirand., *De Rer. prænot.*, l. vii, c. 7.

grands partisans de la nature, prétendaient que tout ce qui se passait dans l'ordre des choses sublunaires n'était qu'un effet des impressions célestes... Pierre d'Apono rapportait tout à la vertu des corps célestes, et il ne reconnaissait point d'autres miracles que les changements des saisons (1). »

Enfin Jacopone da Todi, si durement traité par Boniface VIII, qui le fit jeter dans une geôle et torturer. Ginguené raconte, qu'ajoutant la dérision au supplice, Boniface passait par devant la prison et demandait : Quand en sortiras-tu, Jacopone? A quoi un jour Fra Jacopone répondit prophétiquement : « Lorsque vous y entrerez, Boniface (2)! » Boniface VIII fut aussi un mécréant, d'après son procès.

Je rappelle, en finissant, Brunetto Latini, Marco Polo, les deux Zeno, Guido Guinnicelli, et plusieurs des trouvères italiens, Dino Compagni, Guitone d'Arezzo, maître Urbano de Bologna, qui écrivit un commentaire sur Averroès, Fazio degli Uberti, desquels on peut lire les idées peu canoniques dans Tiraboschi, Mazzucchelli, Cavé et autres; ce Leonardo Fibonacci, qui prit le premier aux Sarrasins l'algèbre, attribué à Sylvestre II, Pier Crescenzio, ce Federico Frezzi da Fuligno, qui, dans son *Quadrireggio*, explore le premier les royaumes de l'amour, du diable, des vices, de la vertu; et tous ceux qui écrivirent des nouvelles, comme Boccaccio, Sacchetti, un marchand, Pecorone, un moine, ou des vers, en s'inspirant de l'âme dédaigneuse du Dante. Je rappelle le *Bélial*, de Jacopo de Teramo, mystère rempli de bouffonneries contre les œuvres du Christ, dans lequel on juge entre Jésus et Satan.

---

(1) Rapin. *Réflex. sur la physique*, n. 13.

(2) Ginguené, vol. II, pag. 308.

Digitized by Google

Ajoutez maintenant aux opinions de ces maîtres l'indifférence, pour ne pas dire la répugnance des Italiens de ces siècles pour les gens d'église; la lumière, qui rayonne de ces universités, où les sciences et les lettres renaissaient, malgré l'inquisition, et où enseignaient des hommes encore éminents aujourd'hui ; les éléments d'examen, d'opposition, de haine, que la lutte de la papauté avec l'Italie avait engendrés ; les questions soulevées par le schisme sur des théories qu'on avait simplement crues jusqu'alors et qu'on discutait maintenant ; la civilisation qui ne marche que sur les débris du catholicisme ; et enfin, la méchanceté, la pétulance, le libertinage du clergé, l'intolérance du joug et le caractère naturellement sceptique et frondeur des Italiens, et vous verrez quelle est leur part dans ce patrimoine de démocratie et d'opposition que la chrétienté envoyait sanctionner au concile de Constance.

II

CONCILE DE CONSTANCE

—

I. Spectacle splendide de cette réunion. Fuite de Jean XXIII de Constance. Comment il reçoit les envoyés des Pères du concile. Jean suspendu et fait prisonnier. — II. Entrevue de Jean XXIII avec le cardinal Colonna dans la prison. Vie, doctrines, gestes de ce pape. Jean abdique. Côme de Médicis le vola-t il? — III. Sentence du concile contre Jean XXIII. Conduite des deux autres papes contemporains. Supplice de Jean Huss et de Jérome de Prague. Élection de Martin V. Ce qu'il dit à l'orateur de Florence. Œuvres et fin de Martin V.

I

Quelques lignes seulement du magnifique drame de ce concile, car, encore une fois, je n'écris pas l'histoire des papes et de l'Église.

Jamais une assemblée plus nombreuse et plus splendide ne s'était réunie pour discuter les destinées de l'Église. Outre une foule immense de prélats et de docteurs de tout grade et de tout nom, il y était venu : le pape Jean XXIII, l'empereur Sigismond, les électeurs de Mayence, de Saxe, de Brandebourg, du Palatinat, les ducs de Bavière, d'Autriche, de Silésie, cent vingt-huit grands vassaux de l'Empire, vingt-sept ambassadeurs de souverains étrangers, cinquante orfévres, cinq cents ménestrels et sept cent dix-huit filles de joie, sous la protection des magistrats, sans parler des grandes courtisanes et des maîtresses

des Pères du concile qui allaient réformer les mœurs; enfin, plus de cent mille étrangers. Le 28 octobre 1414, Jean XXIII entra à Constance, et le 5 novembre ouvrit le concile.

Dès les premières séances, ce pape put s'apercevoir qu'il avait été imprudent de se rendre au concile et qu'un esprit d'indépendance et d'hostilité animait les Pères, principalement les ultramontains. Pour lui arracher le monopole des votes, le concile avait décidé qu'on ne voterait pas par tête, mais par nation : pour l'empêcher de partir, et assurer aux Pères la liberté de discussion, Sigismond avait fait entourer Constance de soldats. Ses partisans, d'ailleurs, que Jean payait largement et bénissait sans lésiner, pour les encourager à rompre le secret des délibérations dans les congrégations, ses partisans lui rapportaient que sa perte avait été résolue. Il avait promis de renoncer à la tiare, si les deux autres papes y renonçaient également, avec l'arrière-pensée de manœuvrer sur le synode pour ne pas tenir sa parole. Maintenant, Jean XXIII se voyait perdu. Il rechercha l'amitié du duc d'Autriche et d'autres princes. Il pensa aussi un moment à avouer loyalement ses fautes aux Pères et à se confier à leur générosité; puis il se décida à fuir.

Le duc d'Autriche, qui était du secret, proposa un pas d'armes; et tandis que l'empereur, tous les seigneurs, tous les membres du concile et le peuple entier assistaient au combat entre le duc d'Autriche lui-même et le comte de Cilley, Jean, déguisé en palefrenier, quitta Constance. Le duc d'Autriche le suivit, et ils se rendirent ensemble à Schaffouse. Lorsque la nouvelle de cette évasion se répandit, tout le monde se troubla. On voyait le schisme repulluler plus vigou-

Digitized by Google

reux. Les chefs des ordres et plusieurs prélats et cardinaux italiens abandonnaient déjà le synode. Les Pères ultramontains, qui restaient encore indécis et miséricordieux, envoyèrent quatre de leurs membres les plus éminents parlementer avec Jean XXIII. Jean les reçut en se grattant *inferius inverecunde* (1), et proposa des conditions bizarres. Alors les Pères ressaisirent leur dignité, et, animés de cet esprit républicain qui était l'esprit véritable de la constitution ecclésiastique, ils décidèrent que le concile s'étant constitué, il était indépendant du pape, et que les cardinaux y étaient plutôt des accusés que des juges. Ils commencèrent, par conséquent, à délibérer, et, le 14 mai 1415, suspendirent Jean de ses fonctions.

A la fierté des Pères du concile, l'empereur Sigismond unit la force des armes et contraignit le duc d'Autriche à venir demander merci à genoux à Constance et à abandonner Jean qui, peu après, en effet, fut pris à Fribourg. On l'avait déjà jugé sur un cahier de soixante-dix chefs d'accusation, dont, sur la demande des Pères ultramontains, plus pudiques que les italiens, on avait retranché cinquante, comme par trop infâmes. Le cardinal Colonna,— qui fut ensuite Martin V,— alla présenter au pape le procès-verbal de la séance dans sa prison. Jean ne voulut pas le lire; et, livrant son honneur et sa liberté en holocauste à la tranquillité de l'Église, il le signa. Puis, en se frottant les mains, il demanda gaiement (2) :

---

(1) *Vita Johan. papæ* XXIII, Rer. Ital., III, part. 2.

(2) Pour la vérité historique de ce dialogue dans tous ses moindres détails, on peut voir Lenfant, *Hist. du Concile de Const.*, tom. I; Hardouin., Concil., tom. VIII , et principalement Theod. de Niem., *Invect. in Johan.*, etc., etc.

Digitized by Google

II

— Maintenant que j'ai signé, veuillez me dire un peu, cardinal, de quoi ces braves gens m'accusent?

— Eh! Saint-Père, répond Colonna un peu interloqué, vous comprenez sans effort que ces braves gens n'ont eu que l'embarras du choix.

— Non, je ne comprends rien du tout, reprend Jean; et puisque je n'ai plus maintenant l'ennui de penser au salut du genre humain, et comme je vous connais pour un homme fin et franc, causons un peu. Vos mandataires ne s'ennuieront pas pour attendre; car, tandis qu'un imbécile quelconque parle latin de la *consubstantiation* et de *la présence réelle,* ils écrivent sous main des billets doux à leurs maîtresses. Dites-moi donc : de quels crimes ces messieurs me glorifient-ils?

— Mais, Très-Saint-Père, puisque vous pouvez le lire par vous-même...

— Êtes-vous fou, messire Colonna? Vous croyez donc que le latin de vos compères est si gai que je dois le préférer à votre bel accent et à la grâce de votre conversation? Ma foi, non, cardinal; parlez, et parlez sans gêne.

— Eh bien, Saint-Père, puisque vous l'exigez absolument, je me résigne. Le concile vous accuse donc, avant tout, d'avoir empoisonné votre prédécesseur Alexandre V.

— Mais, que diable faisait-il donc cet Alexandre, je vous le demande, pour que tout pauvre petit hère qui porte tonsure et qui sait se signer de la croix se croie autorisé à venir me questionner sur cet homme?

Digitized by Google

Alexandre V, goulu comme Isaac, passait sa vie à manger; il inventait de détestables ragoûts; il était peut-être à la veille de trouver la sauce à laquelle les Égyptiens accommodaient les sauterelles, dont ils étaient si friands; il chatouillait sottement sous la plante des pieds sa grasse mère Gioconda... Qu'ils le regrettent donc, les cuisiniers, les charcutiers, la mère Gioconda et les sauterelles, mais qu'ils cessent, pour Dieu! de le pleurnicher, ces hommes qui ont la prétention d'être positifs et de gouverner le monde. Alexandre V est en paradis; il y est... je l'y ai introduit par force.

— Qu'il reste donc en paradis à s'informer de Jacob du fricot qui lui valut un droit d'aînesse, et passons à l'inceste avec votre belle-sœur *et cum sanctimonialibus*, ajouta Colonna.

— Quant à *sanctimonialibus*, s'écria Jean en riant, je vous assure, cardinal, que j'en suis innocent, ou, au moins, je ne me rappelle pas d'avoir jamais connu aucune femme d'un nom si saugrenu; quant à la femme de mon frère, je pourrais m'excuser en disant que Loth s'enivrait et mettait ses filles enceintes, qu'Abraham vendit sa femme pour des ânes et des moutons; que Ruben coucha avec la femme de son père... et cependant Jésus-Christ se donna la peine de faire un voyage aux enfers pour amener avec lui ces bons hommes en paradis. Mais je dis simplement que ma belle-sœur était jolie, mon frère impuissant, et que je désirais que le nom de ma famille ne pérît point.

— A merveille, Père béatissime; mais les adultères?

— L'adultère est un mot qui donne à la langue une variété sonore et pas autre chose. Il aurait un sens si le mariage n'était pas une hérésie sociale, basée sur la doctrine de la grâce, qui destitue la créature de toute

Digitized by Google

volonté. Mais nous sommes pélagiens et nous adorons la liberté humaine. La femme mariée manque, tout au plus, à un contrat. Que les autorités civiles y songent, si elles le croient bon; l'Eglise n'a rien à faire dans ces matières. Du reste, les premiers chrétiens avaient en commun les biens et les femmes: le mariage est condamné par les Saints Pères, lesquels, quand ils ne le trouvent pas criminel, le trouvent illégitime (1); et saint Ambroise, saint Augustin, et saint Jean Chrysostome sont d'avis que l'adultère n'est pas un crime (2). Enfin, pendant huit siècles, l'Eglise n'a pas regardé à la dissolution du mariage.

— Ah! Saint-Père, s'écria le cardinal en souriant, pourquoi tous les docteurs du concile ne sont-ils là à vous écouter? Peut-être ils ne vous eussent pas déposé; peut-être ils vous auraient canonisé et ne seraient pas allés dénicher ces niaiseries de viols, de bestialités, de sodomies; ils n'auraient pas écrit avec tant de bruit: *Multos juvenes distruxit in posterioribus, quorum unus in fluxu sanguinis decessit: violavit tres virgines sorores et cognovit matrem et filium, et pater vix evasit* (3).

— Ces docteurs sont vraiment gais, cardinal, répliqua tristement le pontife! Comme s'il convenait juste-

(1) Athenager., *Legat. pro Christ.*, n° 33.—S. Clément., *Pædag.*, lib. II, c. 10. Strom., tom. III, cap. 2.— S. Agust., *Cont. Faust.*, l. XV, c. 7; lib. XXII, c. 30. — S. Ambr., *Exhort. virgin.*, tom. II, c. 6.— S. Justin., *De Resurrect.* n° 3.— S. Hieronym., épist. XVIII, XXII, ad Eustoch.

(2) S. Ambr., *De Abraham*, lib. I, c. 4, n° 23. — S. August., *De Civit. Dei*, lib. XV, c. 3; lib. XVI, c. 23; *Cont. advers. leg. et prophet.*, lib. II, c, 9. n. 31; *De Serm. Domin.*, lib. I, c. 16, n. 50. — S. Johan. Chrysos., Homel. 32; *Homin. in genes.*, c. 20.

(3) Théod. de Niem., *Vita Johan. XXIII.*

Digitized by Google

ment à nous, ecclésiastiques, d'être difficiles en fait de mœurs! Si nous avions une femme bonne et ménagère qui nous donnât une famille; si nous étions moins riches, nous ne nous adonnerions pas aux viols et aux violences. Mais ne parlons pas de principes et de morale, nous autres gens d'Eglise. Que leurs révérences illustrissimes du concile sachent que qui peut payer sans restriction, qui a la volonté de payer, qui peut distribuer des honneurs, des faveurs, des emplois, et par-dessus le marché une belle absolution, une grosse bénédiction et un logement commode en paradis, n'a pas besoin de faire violence à qui que ce soit. Il n'a besoin que de choisir, de faire débattre le prix et d'assurer sa discrétion.

— C'est très-bien, Père béatissime, je le sais aussi; mais puisque le concile l'a attesté!

— Le concile en a menti.

— Le concile? mais, Père béatissime, le Saint-Esprit y navigue à pleine voile!

— Celui de Constance est un concile sans Esprit.

— Hum! Saint-Père, même alors qu'il parle de sodomie?

— Surtout parce qu'il parle de sodomie. Si le concile eût eu de l'esprit, il se serait rappelé les héros de Plutarque.

—Saint-Père, Saint-Père! s'écria le cardinal presque effrayé... mais la bestialité!

— Cardinal, épargnez-moi ces infamies, vous qui êtes un gentilhomme et avez vécu dans le monde. Qu'un concile les écoute, il est dans son droit. Mais il faut être niais comme un théologien et porc comme un capucin pour accuser de saletés pareilles un homme qui pouvait disposer des plus belles femmes et des plus beaux garçons de la chrétienté, non-seulement de

Digitized by Google

l'Italie. Ces horreurs sont affaires de moines et d'ascètes: reléguez-les donc dans les couvents. Passez, passez: pouah!

— Vous avez raison, Saint-Père. En effet, ils vous accusent, en outre, d'avoir eu à Bologne deux cents maîtresses et d'avoir séduit trois cents religieuses dont vous avez fabriqué ensuite des abbesses et des prieuresses.

— A la bonne heure! oui, cardinal: et cela prouve au moins que j'ai été plus chaste que Salomon, qui avait sept cents femmes et trois cents maîtresses... Et réfléchissez que Salomon est un des esprits les plus solides de la cour de Dieu!

— Après cela, Saint-Père, je ne sais pourquoi je vous parlerais des homicides, des vols, des enlèvements, des pirateries, de l'oppression des pauvres et de la persécution des justes et d'autres minuties pareilles.

— Vous avez raison, cardinal, laissez-les. Toutes ces sottises sont du bagage de rhétoriciens pour faire une amplification sonore et une période ampoulée. Dans la société, elles n'ont pas de sens. Le pauvre enlève, le laïque tue; mais un prince... fait tout au plus changer une femme de domicile; et un pape... expédie simplement un homme au paradis. Sans cela, à quoi nous serviraient nos fameuses clefs, hein? à en faire des clous?...

— Non, Saint-Père, à faire de l'argent. Et en effet, le concile vous accuse d'avoir vendu les bénéfices et les mêmes bénéfices à différentes personnes; d'avoir vendu la faculté de l'excommunication même aux laïques; d'avoir fait l'usure de vingt-cinq pour cent au mois... et que vous auriez vendu aux Florentins la tête de saint Jean-Baptiste, moyennant cinquante mille florins d'or, si cet honnête saint n'eût révélé le marché aux Romains.

Digitized by Google

— Très-bien, cardinal, très-vrai! Mais cela, que prouve-t-il, je vous le demande? Tout au plus, que saint Jean-Baptiste est un ingénu qui a préféré rester à Rome, où personne ne se soucie de lui, plutôt que de s'en aller à Florence, où on l'aurait doré, dorlotté, parfumé, créé roi, nommé pape, fait bourreau, et où on lui aurait permis de faire toute espèce de bêtises et de jongleries, même des miracles! à la barbe de saint Augustin, du vénérable Beda et de saint Jean Chrysostome, qui pensent que le temps des miracles est passé. Cela prouve que j'ai vendu des évêchés et des abbayes, parce que j'avais besoin d'argent; mais que je n'ai pas osé, comme ces saints évêques du concile, vendre aux prêtres le droit de se donner une maîtresse, et aux femmes des maris absents le droit de coucher avec d'autres hommes (1).

— Ah! Saint-Père, vous êtes donc hérétique pour tout de bon, s'écria le futur pape en souriant, pour traiter avec cette largesse les réformateurs de la doctrine chrétienne? Qu'ils étaient simples, ces hommes pieux, quand ils vous accusaient d'avoir nié la vie future et la résurrection des morts!...

— Et bien autres choses, cardinal, je vous l'assure, beaucoup d'autres choses j'ai nié, interrompit Jean XXIII. Mais que voulez-vous? lorsque deux tiers au moins des saints Pères sont hérétiques en quelque canon, quand saint Grégoire de Nysse et saint Jérôme nient la damnation éternelle pour toute espèce de péché, ou la limitent; quand Tatien, Lactance, saint Irenée, Tertullien nient l'immortalité de l'âme et qu'Arnobe lui refuse l'origine divine; quand pas même un sixième des évêques du concile de Nicée, qui a fondé

(1) Claud. Espenc., in *Epist. S Paul. ad Tim.*; c. 1, *De Bigamia*, lib. II, c. 7. — Bayle, *Dic. hist.*, art. *Agrippa*, n. 10.

Digitized by Google

le christianisme cependant, ne croyait en la doctrine de la divinité de Jésus-Christ (1); quand l'Oraison dominicale de Jésus, elle-même, est tachée de sept grandes hérésies.... laissez donc à un homme qui est infaillible et s'élève de mille coudées sur tous ces petits saints, laissez-lui donc pour un moment satisfaire sa raison et rejeter tout ce stupide bagage catholique, qui n'est pas chrétien, et qui ne rend plus un liard.

— Hélas! Saint-Père, le bagage diminue diablement!

— Tant mieux pour le Christ et pour le monde, dont on cessera de trafiquer. Mais nous avons parlé assez et bien librement, et peut-être trop, de ces accusations. Si elles se ressemblent toutes, je laisse ma vengeance à la postérité et au bon sens, qui me jugeront et condamneront à leur façon. *Sat prata bibere*: et j'ai soif! Je renonce au pouvoir, je renonce à la responsabilité, et je me cramponne à la vie. Et, mordieu! cardinal, je suis encore assez riche et assez jeune pour en jouir.

— Ah! vous êtes assez riche, Saint-Père, assez riche! Eh bien, allez à Florence demander vos trésors à Côme de Médicis, et il vous répondra: Qu'il ne peut rendre à Balthazar Cossa le dépôt que lui avait laissé Jean XXIII. Et votre or, Balthazar Cossa, votre or maudit servira de base à la richesse de cette famille, qui détruira les dernières traces de la liberté italienne (2).

---

(1) Eutych. patriar. Alexand., *Ann.*, tom. I, pag. 440, 443, 444.

(2) Lastri. *Osser-Fioren.*, tom. IV, p. 34, assure ce vol des Médicis; mais fort probablement cela n'est pas exact, vu les documents existants dans les archives de Florence. — Au temps de Jean d'abord ce n'était pas Côme, mais Jean de Médicis qui gérait la maison. Chez celui-ci, le pape Jean avait sans doute déposé de l'argent, mais il en avait aussi retiré beaucoup lorsqu'il fut élu pape et beaucoup après, et entre autres sommes, 35,000 *florins d'or*

Digitized by Google

III

Le concile jugea Jean, « en déclarant dans la sentence qu'appartenait à eux, Pères du concile, le droit de punir le pape pour ses crimes, selon la justice et la miséricorde. « Le 29 mai 1415, ils le déposèrent en vertu de cet arrêt, en présence de l'empereur, et le firent renfermer dans la forteresse de Gottliben, près de Constance. Jean reçut le coup avec résignation et noblesse. Il l'avait mérité, et pire encore : mais des deux tiers de ses juges le condamné n'était pas le plus coupable. Toujours la vieille histoire : les petits coupables au gibet, les grands criminels au trône et au

---

de chambre pour payer, en juin 1419, son rachat de la prison d'Heidelberg, où le tenait enfermé Louis de Bavière par ordre du concile de Constance. Le pape Martin V insista beaucoup pour le faire sortir de prison, craignant que l'Allemagne ne le lui opposât un jour ou l'autre. Le bon et prévoyant Martin V préférait le garder dans une geôle italienne et lui tendait un piége. Muratori, en effet, dit : « Martin V donnait la chasse à Jean XXIII, ne se croyant pas trop bien assuré sur son siége, tant que cet ex-pape se trouvait en état de lui créer de nouveaux embarras : *far nuovi imbrogli.* » De son côté, Jean XXIII annonce à Jean de Médicis qu'il avait reçu sa lettre « par laquelle vous me dites de me garer de passer par Mantoue, car je pourrais bien y rester prisonnier. Je vous prie de vous occuper de ma sécurité et de mes autres affaires — *pregovi siate ad provedere alla mia securità et a li altry facty mey.* » Et après ce conseil de Médicis, Jean s'en alla à Sarzana. En mourant, il laissa dans son testament pour 20,000 florins de legs, ne possédant pas même cette somme, et entre autres legs, une somme pour doter cinquante jeunes filles; une autre pour habiller cinquante pauvres, et une autre pour tirer des Stinche les prisonniers plus misérables pour dettes. N'aurait-on pas par hasard calomnié aussi un peu ce pauvre Jean XXIII et les marchands Médicis?

Digitized by Google

Capitole. Quant aux deux autres co-papes, Grégoire XII envoya sa renonciation avec beaucoup de dignité ; le fier Benoît refusa, et rien ne put le faire fléchir. Abandonné de tout le monde, il s'irrita si fort que, pendant tout le reste de sa vie il se mit tous les jours à la fenêtre pour excommunier, deux fois par jour, le genre humain qui l'avait renié.

Mais le grand crime du concile de Constance ne fut pas d'avoir nettoyé la chrétienté des trois papes qui la déshonoraient, mais d'avoir martyrisé deux justes qui auraient mérité l'auréole de saint avec beaucoup plus de raison que saint Dominique et saint Ferdinand, bourreaux furibonds nourris de sang de héros. Et ce crime fut d'autant plus grave, qu'il alluma une terrible guerre. Je parle de Jean Huss, lequel, malgré le sauf-conduit de l'empereur, « d'aller, demeurer et retourner, » aussitôt arrivé à Constance, fut pris, jeté dans la même prison de Jean XXIII, jugé, condamné et brûlé vif ; et de Jérôme de Praga, lequel fut emprisonné également et condamné sans qu'on lui ait même accordé le droit de se défendre. En sorte que, comme raconte Poggio Bracciolini, qui était présent, il s'écria, saisi d'horreur : « Comment donc ! après m'avoir retenu pendant trois cent quarante jours dans la fange d'une horrible prison, où j'étais chargé de chaînes, tandis que mes accusateurs avaient tous l'accès libre auprès de vous, vous me refusez une heure seule pour me défendre ! On vous a donc persuadé déjà que je suis hérétique, un ennemi de la foi, un persécuteur de l'Église, et vous ne voulez pas m'accorder l'occasion unique de me révéler à vous ? Et cependant vous êtes des hommes et non pas des divinités ; vous êtes exposés aux erreurs, à la tromperie, à la séduction ! Il s'agit ici de ma tête, c'est vrai ; mais il s'agit aussi de l'honneur

Digitized by Google

d'une assemblée où l'on voit réuni tout ce que le monde a de plus illustre et l'Église de plus éclairé. »

Jérôme réclama inutilement ; on le condamna aux flammes : « Il parla comme Socrate, ajoute Bracciolini, et marcha au bûcher avec autant de solennité que Socrate avait bu la ciguë (1). » Il alla au martyre avec un visage serein et satisfait ; il fit sa prière, se déshabilla lui-même de ses vêtements, et lorsque les flammes du bûcher commencèrent à s'élever, il entonna un hymne qu'on ouït continuer pendant quelque temps et mourut. « Et, chose singulière, observe Voltaire, que dans ce concile, un homme accusé de tous les crimes, Jean XXIII, ne perdit que des honneurs, et que deux hommes, accusés d'avoir fait des faux arguments, furent livrés aux flammes. »

IV

Les trois papes déposés, il fallait procéder à l'élection d'un autre. Les cardinaux en réclamaient le droit ; le concile le réclamait, au contraire, pour lui, comme mandataire de la chrétienté. Après quelques discussions, on décida que se seraient réunis en conclave les cardinaux et trente membres du concile, six pour chacune des cinq nations principales, voire l'Italie, la France, l'Allemagne, l'Espagne et l'Angleterre. Ils s'accordèrent sur le choix de cet Othon Colonna que nous avons vu dans la prison de Jean XXIII, protégé par l'empereur et prôné par les cardinaux italiens, auxquels il se montra large en promesses d'honneurs et de

(1) Poggi Bracciolini, *De Hieron. hæret., epist. ad Leonar. Aret.*, p. 301.

Digitized by Google

bénéfices, et réservé sur l'article de ces réformes, que les cardinaux redoutaient surtout avec frayeur. Colonna se nomma Martin V.

Le 17 novembre 1417, monté sur un cheval blanc, dont tenaient les brides l'empereur et les électeurs palatins, à pied, suivi par une foule de princes, par le concile tout entier et par cent mille personnes, Martin se rendit à l'église et se couronna du trirègne.

On attendait de lui de profondes réformes. Depuis deux ans, le concile protestait contre les *annates*, les exécutions, les réserves, les impositions sur le clergé au profit de la cour de Rome; on tonnait contre tous les vices dont l'Église était contaminée. Martin V coupa court à toutes ces impertinences de l'opposition démocratique et déclara que toutes ces demandes étaient intempestives et importunes, et qu'en temps et lieu on aurait pourvu à tout cela. Qu'avait-il plus à craindre désormais? L'empereur était impuissant, l'Italie indifférente, les Florentins lui faisaient des avances. Frate Jacopo da Rieti, ambassadeur florentin auprès de lui à Constance, dans son rapport à la Seigneurie, en date du 18 décembre 1417, dit :

« Seul, et sans qu'aucun y fût présent, Notre Seigneur me répondit en ces termes : Que plus vite on lui enverrait des ambassadeurs (pour l'engager à se rendre en Italie), plus agréable cela lui serait; qu'avec l'empereur il n'avait contracté aucun lien d'amitié, mais que, tant qu'il était à Constance, avec *Sua Serenita*, il se déguisait — *si mantellava* — d'une amitié apparente pour une bonne fin et pour pacifier l'état de l'Église ; qu'il croyait que l'empereur ne pensait à venir cette année en Italie, étant pauvre en argent et en hommes; mais qu'il n'était pas, en tout cas, disposé à descendre en Italie avec ce prince, ni à présent ni après;

Digitized by Google

que quant à lui, Martin V, il attendait que les réformes de l'Église fussent accomplies pour pouvoir partir; qu'il croyait prendre la route de la Savoie pour venir en Italie; que, nonobstant que les Gaulois fissent de grandes instances pour que Sa Sainteté avec la cour romaine restât en France et y convoquât le futur concile général, il était absolument contraire à cet avis, car il veut convoquer ce concile en Italie; qu'il était bienveillant pour Florence (1). »

Martin, donc, après avoir dissimulé avec tout le monde, manque à toutes les attentes. Il dissout le concile et part pour Florence.

Examinons ses comptes en deux lignes. Martin V surchargea tellement ses peuples d'impôts que plusieurs villes se soulevèrent. Il désola Bologne par trois ans de guerre, parce que cette noble ville ne savait pas se décider à abdiquer sa vieille liberté républicaine et sa devise : *Libertas!* Il n'oublia jamais que les gamins de Florence avaient chanté sous ses croisées :

Papa Martino
Non vale un quattrino

« Le pape Martin ne vaut pas un liard! » et entra en ligue avec les Visconti de Milan pour ravager la république toscane. Parce que Jeanne II de Naples ne s'empressa pas à choisir un de ses neveux pour héritier du trône de Naples, Martin l'entoura de conspirations, hâta le départ de Louis d'Anjou et lui fournit de l'argent pour faire la guerre à la reine, ce qui occasionna l'appel d'Alphonse d'Aragon, d'où commencèrent deux siècles de guerre implacable pour les

(1) *Carteggio della Signoria.*

misérables peuples des Deux-Siciles. Martin fut le premier qui frappa monnaie à son effigie, après trois cents ans que le sénat romain avait joui de cette prérogative royale. Il mourut le 19, ou, d'après une note à la marge dans les registres de la Seigneurie florentine (1), le 20 février 1430, à douze heures. Cette note curieuse, à laquelle une bougie qui brûle sert d'indication, de l'écriture du chancelier de la république, et en latin, s'exprime ainsi : « Le pape Martin s'en est allé à l'enfer, ou plutôt y a été traîné. Du temps de son pontificat, il occasionna les guerres, les divisions, l'extermination de toutes les libertés et de toute la foi chrétienne, et en ordonna la destruction pour l'avenir dans tout l'univers. Son dernier mot, à trois heures, fut : « *Porta là il cappello, diavolo!* » et puis un mot en faveur de D. Dominique de Capranica; il ne reçut aucun des sacrements de l'Église pendant sa maladie ni à sa mort. »

Bref, son héritage fut riche : il laissa à l'Etat et à l'Église la dissension et de grosses taxes; à sa famille, des persécutions cruelles; à l'Italie, deux siècles de guerre entre les Angevins et les Aragonais, et le bouleversement en Lombardie et en Toscane; à l'Europe, les excès ignominieux du clergé et la guerre de religion. Son exécuteur testamentaire ne trahit pas son mandat.

Ce fut Eugène IV.

(1) *Carteggio della Signoria.* — *Missive et responsive,* — n. 6, rouge.

Digitized by Google

III

PAPES DU XV[e] SIÈCLE

—

EUGÈNE IV

I. Florence sollicite le concours de Venise dans le conclave après la mort de Martin V. Dépêches de l'orateur toscan à Venise. Négociation de la Seigneurie florentine à Rome. Raisons de l'élection de Condolmieri. — II. Eugène IV. Réaction des Italiens contre ce pape. Réaction de ce pape par ses *condottieri* et contre ses *condottieri*. — III. Eugène IV et le concile de Bâle. Doctrines démocratiques de ce concile. Il élit Félix V. Mort d'Eugène IV. Mot d'Alphonse d'Aragon.

I

Venise et Florence avaient contracté une ligue pour s'opposer aux empiétements du duc de Milan. Il importait beaucoup d'avoir un pape favorable. Le pape, entrant dans leur ligue, pouvait empêcher que la volage et voluptueuse Jeanne de Naples ne vînt renforcer le Visconti. Il fallait donc agir sur le conclave. Florence n'y manqua point. Elle sollicitait également la coopération de Venise. La Seigneurie, par conséquent, donna l'ordre à son orateur, Francesco Tornabuoni, de l'obtenir; et voici ce que celui-ci écrit en réponse, le 26 février 1430, à 18 heures (1) :

(1) *Carteggio della Signoria, all' anno.*

« Depuis hier matin, ne voyant pas *messer lo doge* à la messe, ainsi qu'il en a l'habitude, à cause de ses occupations, et parce que j'avais entendu la nouvelle de la mort du pape... je me décidai à aller lui parler... Parmi les autres choses auxquelles il faut aviser en cette circonstance, ceux du conseil pensent qu'il serait utile de se ménager pour avoir un pape ami de la ligue. La nature des papes est de ne se trouver jamais d'accord avec l'empereur, et ayant vu feu Martin V contraire en grande partie, ils croient que ce pape n'avait été créé que par un parti seulement. Mais, puisque la Commune de Florence n'a fait que des papes guelfes, il leur paraît que l'on devrait travailler pour avoir un guelfe. Or, puisqu'ils savent comment l'on agit dans la cour de Rome, ils disent que, pour réussir, les seules paroles ne suffisent point, mais qu'en dépensant de l'argent on doit s'efforcer d'atteindre son but — *con spendio doversi sforzare avere suo attento*, — telle étant la coutume de la cour romaine. Le doge et les siens me manifestèrent le désir de savoir à qui V. S. s'adressait pour se conformer à cette résolution. Mais leur ayant montré qu'il fallait écrire et puis attendre la réponse, qu'il eût été utile d'anticiper sur ce délai, qu'il était facile de comprendre et de savoir quels étaient ceux qui favorisent la ligue, et que c'était à eux qu'il fallait s'adresser. je proposai qu'ils écrivissent à V. S. Messer le doge et son conseil ayant agréé ma proposition, me firent attendre un peu ; puis, me rappelant, ils me dirent que cela ne pouvait se faire avant d'avoir interpellé le conseil des *pregadi ;* qu'ils le consulteraient dans la journée et me donneraient la réponse, se croyant assurés d'obtenir l'autorisation de dépenser aussi bien que d'écrire en faveur de celui que l'on aurait choisi. Et, puisqu'ils insis-

Digitized by Google

taient pour connaître les intentions de V. S., je me prononçai avec réserve, mais comme exprimant mon opinion personnelle, et nommai Orsini et Conti. Il me parut que ces noms leur plaisaient. »

La décision des *pregadi*, cependant, ne répondit pas à l'attente; car, le 27 février, à deux heures de la nuit, voici ce que Tornabuoni mandait de nouveau :

« Ce matin, je me suis présenté à S. S. le doge, lequel m'a dit que le conseil des *pregadi* est d'avis que, quant à l'élection du pape, il ne fallait faire aucune manifestation ni démarche, et s'en remettre à Dieu et à la fortune. Ils donnèrent cette raison principalement : que leur évêque, qui se trouve à Rome, écrivait, en date du 20 février, annonçant la mort du pape, et mandait que les cardinaux étaient bien disposés à aller vite dans les funérailles et dans le conclave, et que, partant, il serait maintenant trop tard pour agir; que faisant des démarches pour quelqu'un, et celui-là ne réussissant pas, celui qui serait nommé pape s'en tiendrait pour offensé. Par conséquent, ils pensent que le mieux serait de rester indifférents ; et comme ils avaient décidé auparavant d'envoyer l'évêque de Padoue, ils avisent maintenant de ne pas le laisser partir, afin que l'on ne puisse soupçonner qu'on l'avait envoyé dans ce but. Or, quoique je croie utile le premier parti, il m'a paru convenable de ne pas insister. »

L'évêque de Padoue, toutefois, alla à Rome. Mais les Florentins n'avaient pas attendu la délibération des Vénitiens pour se décider à mettre la main dans le conclave. En effet, aussitôt la mort de Martin V connue, ils écrivirent d'abord au sacré collége pour l'engager à choisir un pape qui *Ecclesiæ romanæ et Italiæ et cæteris partibus ejusdem optime consulat*, et, par conséquent, qu'il fallait considérer « quelle tête et quel

homme était nécessaire. » La Seigneurie écrivit, en plus et à part, au cardinal Orsini, le 23 février 1430, — les Florentins commençaient l'année le 26 mars. — Elle offrit à ce cardinal *et nos et populum ipsum et omniam potentiam nostram*, et lui exprima le désir de le voir élu.

Ce cardinal de la maison Orsini, était, pour la république, la contre-partie et la vengeance de Martin V, de la maison Colonna, qui l'avait si durement traitée.

La prévoyante Seigneurie ne s'arrêta pas à cela. Il y avait dans le sacré collége, outre Orsini, trois autres cardinaux papables : celui de Siena, celui de Bologna et le cardinal de S. Marcello. Elle écrit à tous, faisant des vœux pour chacun d'eux, et les engage à considérer « ce que l'on doit craindre et ce que l'on doit désirer. » Enfin la Seigneurie, à la même date du 23 février, mande à son propre orateur à Rome, Antonio de Pescia, ce qui suit :

« Nous avons appris la mort du pape, ce qui nous a chagriné. Que Dieu en ait l'âme! Nous pensons que les cardinaux aient à hâter l'élection. Nous désirons que le nouveau pape soit bon, ami et favorable à notre Commune. Et quoique nous considérions comme amis tous ces révérends seigneurs cardinaux, toutefois, parmi ceux en qui nous avons très-grande confiance, ce serait Mgr Degli Orsini, puis Nosseigneurs de Siena et de S. Marcello, pour plusieurs raisons qu'il serait trop long de t'écrire. (La Seigneurie tutoyait.) Et, par ces raisons, nous t'adressons, par ces lettres de créance, à LL. RR., auxquelles tu exprimeras combien il serait gracieux et agréable à notre peuple que le sort du pontificat tombât en LL. RR., et que, à cause de cela, nous t'avons ordonné de faire, par les paroles et par les faits, tout ce qu'il faut et tout ce qui est possible afin que cela

Digitized by Google

réussisse, et que LL. RR. aient à te communiquer si, à cet objet, il faut une chose plutôt qu'une autre. Nous voulons que tu exécutes tout ce qu'ils t'ordonnent... Nous te recommandons de parler avec chacun séparément, et de ne pas communiquer à l'un les pensées de l'autre, afin qu'ils ne s'en irritent pas et ne pensent que nous tenons pour l'un plutôt que pour l'autre. Tu es dans l'affaire et instruit de ces manéges (1). »

Le vœu des Florentins ne fut pas exaucé, à cause d'une circonstance étrange, d'une ironie farouche du sort.

Quatorze cardinaux entrèrent en conclave dans le couvent de Santa Maria de la Minerva. Plusieurs d'entre eux aspiraient à la tiare. D'autre part, la situation était formidable. L'Europe tout entière brûlait; l'Italie était en guerre; les États de l'Église à moitié perdus. Le sacré collége sentait qu'il fallait un homme énergique et rompu aux affaires politiques, plutôt qu'un saint et un théologien. Mais il n'avait pas fixé son choix entre le cardinal Colonna, demandé par les Romains; le cardinal de Porto, aidé par les Vénitiens, Casanova ou Domenico Ram, dit S. Paolo, proposé par l'Espagne; Orsini marchandé par Florence.

Il fallait donc, avant de se décider, gagner du temps et perdre les votes du scrutin. Cependant, selon les bulles, ce scrutin devait avoir lieu deux fois par jour. Les cardinaux, pour se conformer aux bulles, en attendant qu'ils pussent s'accorder, cherchent si parmi eux il n'y avait pas quelqu'un qui eût toutes les qualités les plus prononcées pour être absolument impropre à la papauté. Cet homme se trouvait dans le conclave. Tous avaient vu à l'œuvre le cardinal Condolmieri, de Venise, dans

(1) *Carteg. de X di Balia e VIII di Pratica.*

les missions qu'il avait accomplies, sous Martin V, dans les Marches, à Ancône, à Bologne. Le parti de Colonna aussi bien que celui d'Orsini, chacun de son côté, l'un à l'insu de l'autre, crut que l'on pouvait impunément gaspiller les votes en les donnant à ce cardinal. Cette unanimité de mépris les perdit. Les votes réunis produisirent Eugène IV. Condolmieri fut élu à l'unanimité! Les voix de l'insulte et de l'injure furent son *hosanna*. De la bûche inutile de figuier d'Horace—*ficuli truncus* — on tira un dieu. La scène finale de la parade fut ce pape. Le conclave, qui menaçait d'être long, travaillé, harcelé d'intrigues, le champ de bataille des cardinaux Casino, Albergati et Orsini, fut clos subitement par un éclat de rire — qui se changea en un coup d'épée!

II

Eugène IV était le pape le moins à la hauteur de ces temps si bouleversés. On le savait trop austère, d'esprit trop borné, et en même temps trop présomptueux. Il dédaignait les conseils, et, de peur qu'on ne lui en donnât malgré lui, il précipitait les affaires. Il confondait l'obstination avec la persévérance. Il n'avait d'estime et d'égard pour personne. Enea Sylvio,—celui qui fut ensuite Pie II, — dans l'oration funèbre qu'il fit de ce pape, écrit ceci : « Le plus grand vice d'Eugène fut l'inconséquence dans toute sa conduite. Il ne se demandait jamais, dans ses entreprises, ce qu'il devait ni même ce qu'il pouvait faire, mais il consultait uniquement ses passions et ses caprices. Sa légèreté ne fut égalée que par l'inconstance de la fortune à son égard. Aucun chef de l'Église n'eut à la fois autant de succès

Digitized by Google

et autant de revers; il ne fut vaincu que pour triompher ensuite, et il ne lança des excommunications que pour être excommunié à son tour (1). » Sans limite dans ses désirs, parjure au besoin, Eugène IV tisonna dans toutes les guerres politiques, dans les querelles religieuses, dans les brouilles des ordres monastiques, dans les discordes civiles. Il remua l'Allemagne, l'Italie, l'Église; il offensa et combattit l'indépendance et la liberté des peuples. Dans la paix, il ne se sentait pas vivre. Il lui fallait une compensation pour la vie humble de sa jeunesse et pour le silence du couvent. « On le vit engagé continuellement dans les révolutions violentes, en guerre avec son clergé, avec ses sujets, avec ses bienfaiteurs; il manqua presque toujours, en même temps, et de bonne foi et de politique. Il y a peu de tyrans à qui l'on ait pu reprocher plus d'actes de perfidie et de cruauté; il y a peu de monarques imbéciles qui aient donné plus de preuves d'incapacité et d'inconséquence(2). » La religion ne le changeait ni ne l'arrêtait. Simple accident dans sa mission, la religion ne lui paraissait pas de taille à se mesurer avec ses autres attributions de pontife. D'ailleurs, Eugène s'en était saturé dans les premières années de sa vie; il s'en sentait blasé, ou bien il la croyait, cette religion, au-dessous de tout cet arsenal d'artifices politiques burinés par Machiavelli. Par conséquent, dans l'hérésie il ne vit point l'insurrection contre le dogme, mais une rébellion contre la constitution établie et contre le pouvoir qui en surveillait l'exécution; en politique, il ne vit que les intérêts de la papauté.

(1) Æneae Sylvii, *De Eug. IV, Rer. ital.* III, part. II.

(2) Sismondi, *Hist. des Répub. italien.*

Digitized by Google

Son exaltation étonna les cardinaux, déplut à la chrétienté.

L'État de l'Église s'insurgea. L'excès des taxes et les représailles provoquées par sa politique le firent déborder. Cette politique fut avide, insolente, sans esprit de suite; car Eugène ne formait des ligues que pour les trahir le lendemain et passer à l'ennemi; il ne favorisait un prince ou une république que pour les renverser subitement, dès qu'il les trouvait trop forts et trop honnêtes, par de nouveaux favoris. Il agit ainsi avec les Aragonais, avec les Angevins, avec Sforza, avec Piccinini, Visconti, Fortebraccio et les autres *condottieri*. Il les attira, quand il eut besoin d'eux, en leur livrant une province à ravager; puis il excita d'autres à les chasser de là. Eugène se conduisit ainsi avec les républiques de Florence et de Venise. Les Romains, fatigués, l'assiégèrent dans une église et l'obligèrent à se sauver, par miracle, dans une barque, déguisé en moine, poursuivi à coups de flèches. Il alla demander asile aux Florentins. Bologne chassa à son tour le légat et se donna à Visconti, qui lui rendit la liberté. Les autres villes de l'État suivirent cet exemple, et, en peu de temps, elles se trouvèrent partagées entre Sforza et Fortebraccio.

Alarmé d'avoir tout perdu, Eugène s'accorda avec Sforza, qui lui reconquit les villes émancipées. Alors commencent les supplices de la réaction. Dans la seule ville de Rome il fut pendu un millier de citoyens, tandis que l'on abattait les monuments de Martin V et les maisons de Colonna. Puis, n'ayant plus besoin de Sforza et voulant lui reprendre le territoire dont il l'avait investi, Eugène chercha d'abord à le faire empoisonner par un de ses généraux; ensuite il solda les compagnies de Piccinini, le nommant à son tour gonfalonnero de l'Église. Il rompait également le traité que les

Digitized by Google

Florentins avaient fait stipuler entre ces deux condottieri, en disant « qu'aucun traité défavorable à l'Église ne pouvait jamais être valide. » Enfin, sans même dénoncer les hostilités, au beau milieu de la paix et de ses relations amicales avec Sforza, Eugène en fit envahir les possessions.

François Sforza se battait à cette époque dans le royaume de Naples, en faveur de René d'Anjou, protégé par Eugène, contre Alphonse d'Aragon. En faveur de ce même René, quelques années auparavant, Eugène avait aussi lâché sur le territoire napolitain ce scélérat cardinal Vitelleschi, alors son favori, et qu'il fit depuis emprisonner et assassiner dans le château Saint-Ange, par Luca Pitti, d'une façon si singulière (1). Contraint à accourir à la défense de son État, Sforza abandonna René, qui fut battu, et les Aragonais entrèrent à Naples. L'Angevin se rendit alors à Florence, pour se plaindre de l'indigne conduite d'Eugène. Mais celui-ci, à la même heure qu'il couronnait roi de Naples ce protégé et l'envoyait en France pour se fournir de gens et d'argent, afin de recommencer la guerre, s'alliait en secret avec le roi Alphonse et le duc de Milan; faisait assassiner Bentivoglio pour ressaisir Bologne; chassait Sforza des Marches; rompait le traité de Capriano, qui rétablissait la paix en Italie, et rallumait la guerre entre Visconti, les Florentins et les Vénitiens.

(1) Entre autres choses, ce misérable Vitelleschi promettait à ses soldats cent jours d'indulgences pour chaque pied d'olivier qu'ils arracheraient dans les possessions des partisans du roi d'Aragon. Vitelleschi fut blessé à la tête en se défendant, lorsqu'il fut arrêté par ordre du pape, et Luca Pitti lui enfonça la sonde dans le cerveau tandis que le médecin sondait sa plaie. Gior. Napol. ad ann., 1438. *Rer. ital.*, XXI.

Digitized by Google

Tandis qu'Eugène déchirait ainsi l'Italie, il ne laissait pas en repos l'Allemagne. Par ses bulles haineuses, il fit éclater entre les hussites et les Bohêmes cette guerre formidable qui, en quelques années, dévora quarante mille chevaliers allemands, mis sous la conduite incapable du cardinal Cesarini. L'histoire ne rappelle rien de plus immoral que ces bulles et les doctrines proclamées par les gens d'Église en cette guerre. On lutta seize ans, mais jamais on n'aurait réussi à dompter ces terribles sectaires, que la peau de Ziska, changée en tambour, animait encore, si l'on ne se fût livré à toute espèce de perfidies. Les hussites, trahis, vaincus, massacrés, moururent jusqu'au dernier, et l'on éteignit ainsi un mouvement qui aurait à la fin affranchi la Bohême de Rome et de l'empire.

III

Le plus grand crime d'Eugène IV, cependant, fut la guerre occulte et ouverte qu'il déclara au concile de Bâle. Ce concile aurait certainement rétabli la constitution de l'Eglise sur des bases républicaines et le vote universel si Eugène ne lui eût opposé le conciliabule de Florence, de nature absolument monarchique et dévoué au pouvoir illimité du pape. Les pères de Bâle, indépendants et presque tous ultramontains, avaient approuvé le *Compactata* entre les bohêmes et Sigismond, traité de tolérance qui assurait le règne à l'empereur et la liberté de conscience au peuple. Ils attaquaient le pape pour son pouvoir excessif, en ces prérogatives qu'Eugène énumère lui-même dans une lettre : *De dandis indulgentiis, de causis suppositorum dicti concilii non admittendis, de officialibus nostris ad curiam nostram non*

Digitized by Google

vocandis, de electionibus expectandis aut etiam confirmandis, de annatis, servitiis communibus et similibus non recipiendis fuimus requisiti (1). En un mot, le concile de Bâle attaquait les annates, les bénéfices, les taxes et toutes les simonies de Rome : il réformait les mœurs, rétablissait l'égalité des prélats et du bas clergé dans les synodes ; déclarait que les suffrages réunis exprimaient la volonté du Saint-Esprit ; qu'il fallait rapporter tout aux conciles, convoquables tous les sept ans, ainsi que les Pères du concile de Pise l'avaient établi ; que l'Eglise devait être soumise à la volonté populaire de ces assemblées qui exprimaient la volonté de Dieu...

Le concile de Bâle rétablissait en somme l'Eglise du Christ sur ces fondements démocratiques primitifs qui l'avaient fait prospérer. Eugène ne goûta guère ces théories républicaines. On l'avait plusieurs fois appelé à Bâle. Le 1er octobre 1437, on le déclara en contumace. Le conciliabule de Florence fut condamné. Mais cela n'empêcha pas Eugène d'y proclamer cette mystification de l'union de l'Eglise grecque à l'Eglise latine.

Alors Bâle, reconnu toujours par la France, l'Allemagne, la haute Italie, l'Angleterre, l'Espagne jugea Eugène, le déposa, et élut un laïque, ce duc de Savoie, Amédée VIII, qui, après avoir réuni la Savoie au Piémont, s'était fait ermite. Il prit le nom de Félix V. « Ce fut là le vingt-septième et dernier schisme considérable excité pour la chaire de Saint-Pierre, » dit Voltaire : et il ajoute « que le trône d'aucun royaume n'a jamais été si souvent disputé (2). »

Enfin, le 23 février 1447, Eugène, « le dernier pape

(1) Raynald., ad ann.

(2) Voltaire, *Essai sur les mœurs*.

Digitized by Google

expulsé par la révolte du peuple romain (1), » mourut. Mais, obstiné jusqu'au dernier soupir, lorsque l'archevêque de Florence s'approcha de son lit pour lui administrer l'extrême-onction, il le repoussa en disant que, quoiqu'il s'aperçût en ce moment qu'il eût mieux valu pour le salut de son âme qu'il n'eût jamais été ni prélat, ni cardinal, ni pape, il se sentait encore des forces et que son heure n'était pas encore sonnée. Ce qui fit dire à Alphonse d'Aragon: « Est-il donc étonnant que cet homme ait voulu combattre contre François Sforza, contre les Colonna, contre l'Allemagne, contre moi, contre l'Italie, contre la chrétienté tout entière, s'il a osé combattre la mort elle-même et si à peine il a été vaincu par elle? »

---

(1) Gibbon, *The fall of the Rom. Emp.*

Digitized by Google

NICOLAS V

I. Conclave après la mort d'Eugène IV. Élection de Thomas de Sarzana. — II. Caractère de Nicolas V. — III. Étienne Porcari. Portrait de ce révolutionnaire. Conspiration qu'il ourdit. Mort des conspirateurs et d'Étienne Porcari. Dernier souffle de la liberté à Rome. Le 9 février 1849. — IV. Fin de Nicolas V.

I

Eugène mourut impénitent. Aussitôt décédé, son corps fut embaumé, exposé au peuple pendant un jour entier, ensuite enseveli à Saint-Pierre, auprès d'Eugène III, selon son désir. Pendant les neuf jours des funérailles, les cardinaux se réunissaient à la Minerva et s'occupaient du gouvernement. Le cardinal de Capoue, exilé par Eugène, revint, et, très-adroitement, se montra priant sur son cercueil. Malgré les précautions prises, les barons romains paraissaient fort mal disposés contre le sacré collége. Quelques-uns d'entre eux furent expulsés de Rome et l'on empêcha les autres d'y entrer. Ces barons voulaient faire ou imposer un pape à leur façon. On exila même Jean Savelli, vieillard vénérable qui avait le droit de conserver les clefs du conclave et qui résistait, en disant qu'il serait mort si on l'eût dépouillé de cet honneur, n'y ayant nullement forfait. On fut inexorable ; il partit comme les autres.

Le conclave avait été préparé dans les dortoirs du couvent des prédicateurs de la Minerve. Le dixième jour après le décès d'Eugène, vers le soir, les cardinaux y entrèrent et les portes en furent fermées. Les cellules

n'étaient pas en bois mais en drap : l'on y entendait même la respiration du voisin. Elles n'étaient éclairées que par des cierges. On les tira au sort et chacun para la sienne selon son goût ; celui-ci de drap violet, celui-là de drap vert, en s'en faisant un tabernacle. Seulement le cardinal de Bologna, Thomas de Sarzana, la revêtit de drap blanc.

Après la messe du Saint-Esprit, les cardinaux passèrent au scrutin. Ils étaient dix-huit : il fallait donc douze votes pour l'élection. La voix publique appelait au pontificat le cardinal Prospero Colonna. Il y eut deux scrutins. Dans le premier, le cardinal Prospero Colonna réunit dix votes ; huit le cardinal de Fermo, Domenico Capranica, et celui qui devait ensuite avoir la tiare, seulement cinq (1). Les autres votes furent dispersés. Les négociations commencèrent. Les Florentins portaient le cardinal de Fermo ; les Vénitiens, celui de Porto, Corer ; Alphonse d'Aragon, le cardinal de Tarente, Orsini de Tagliacozzo. Le reste de l'Europe était absent, excepté Charles VII, qui fit exprimer des vœux pour le cardinal Morinense, Guillaume de Montfort de Dinan, évêque de Saint-Malo.

On en vint au scrutin du lundi. Le cardinal Colonna conserva ses dix votes ; les autres s'éparpillèrent sur des absents, tels que l'archevêque de Bénévent, celui de Florence. Le cardinal de Bologne en obtint trois. Le cardinal de Ferme, voyant Colonna si près du but, insista, alors, pour faire hâter l'élection, car on se trouvait dans une ville dont la contenance paraissait fort douteuse ; le roi d'Aragon touchait aux murs ; Amédée de

(1) A cette époque, on pouvait écrire plusieurs noms sur le même bulletin; et il y eut des électeurs qui y inscrivirent quelquefois jusqu'à dix noms d'éligibles.

Digitized by Google

Savoie lui tendait des piéges; le comte François Sforza l'attaquait. « Nous souffrons beaucoup d'incommodités, ainsi renfermés, disait-il ; le cardinal Colonna, l'ange de Dieu, a reçu dix votes; il ne lui en manque que deux; levez-vous, donnez-les-lui. Si l'un se montre, l'autre le suit. Faisons-le pontife. » Les cardinaux, malgré cet appel, restaient immobiles. Le cardinal de Bologne après un moment d'hésitation, veut se lever et lui donner son suffrage ; le cardinal de Tarente le retient en lui disant :

— Attendez ; ne vous pressez pas. Nous faisons ici une grande chose; et ce qui est bien n'arrive jamais trop tard. On voit peu quand on voit vite.

— Ce que tu dis, s'écrie avec un peu de colère le cardinal d'Aquilée, Antonio Pancerino, est pour empêcher Colonna d'arriver!

Mais le cardinal de Bologne, persuadé, répond :

— Ton raisonnement, cardinal de Tarente, me paraît fort juste. Oui, tu as raison. Aussi je donne mon vote à qui tu voudras.

— A toi ! s'écrie alors le cardinal de Tarente, à toi-même, cardinal de Bologne.

— Et moi aussi ! s'exclame à son tour le cardinal d'Aquilée.

— Et moi aussi ! répond le cardinal Morinense en se levant.

D'autres suivent ce mouvement. L'entraînement éclate. On compte onze votes. Alors le cardinal de Saint-Sixte, Jean Casanova, se lève à son tour et dit :

— Et moi, Thomas de Sarzana, je te fais pape, aujourd'hui que nous faisons la vigile de saint Thomas.

Plusieurs autres accèdent. Thomas de Sarzana, cardinal de Bologne, se défend et s'excuse. On le prie; il accepte, et prend le nom de Nicolas V.

Digitized by Google

C'était neuf heures du matin.

On ouvre tout de suite les fenêtres du conclave, et le cardinal Colonna, doyen, montre la croix pontificale et annonce au peuple que le pape a été nommé.

La fenêtre était haute. On ne pouvait ni voir le cardinal, ni entendre sa voix. Le bruit se répand que Colonna avait été nommé. Les Orsini rompent la consigne des murs et courent pour défendre leurs maisons. Les Romains, de leur côté, joyeux d'avoir un pape romain, pillent la maison de Colonna, puis la maison du cardinal de Capoue, ce qui ne les empêcha pas de dépouiller pareillement le pauvre appartement du cardinal de Bologne, quand ils connurent la vérité sur son élection. Les Colonna en furent affectés ; les Florentins et le roi d'Aragon contents.

Le nouveau pape reçut l'adoration des cardinaux ; puis, monté sur une blanche haquenée, s'en alla à Saint-Pierre. Le cheval était conduit par le sénateur Procope et par d'autres ministres de princes.

II

Thomas de Sarzana était fils d'un médecin de Pise, Barthélemy Parentucelli. Trop pauvre pour continuer ses études de médecin, il s'engagea comme instituteur des fils de Renaud des Albizzi, et puis au service du cardinal Albergati, comme secrétaire, médecin, intendant. Pendant vingt ans il suivit cette carrière modeste, voyagea, conversa avec les gens de lettres, copia des manuscrits, y ajoutant des commentaires, mit en ordre les codes de la bibliothèque de Saint-Marc, servit en plusieurs affaires Eugène IV, qui le nomma évêque, puis cardinal. Le voilà pape ! Il dit à Vespasiano, homme

de lettres et libraire de son temps : « Les Florentins se seraient-ils jamais attendus à voir pape un petit abbé à peine capable de sonner les cloches? » — « Ils vous ont désiré, s'écria Vespasiano, parce qu'ils espèrent de vous la paix. » — « Oui, répondit Nicolas, et avec l'aide de Dieu, je n'userai jamais d'autre arme pour ma défense que de la croix du Christ. »

Il mentait. Son principal ministre fut le bourreau.

Si nous étions de ceux qui croient plus vénérable la traduction fidèle d'un code grec que le respect fidèle de la liberté des peuples, peut-être eussions-nous trouvé des paroles de louanges pour Nicolas V. Mais, puisque sous le pontificat de celui-ci fut consommé un martyre qui fixe une époque dans les douleurs de l'Italie, nous nous arrêterons un instant.

La politique de ce pontife ainsi que sa conduite se résument en ces quelques mots de Giannotto Manetti, son biographe. « La prudence de Nicolas V, dit-il, lui avait enseigné que la guerre entre tous les princes d'Italie assurait la paix de l'Eglise, et que leur accord, leur concorde, au contraire, menaçait sa tranquillité. Voilà pourquoi il montra, maintes fois, avec combien de tiédeur, pour ne pas dire de glace, *cum tepide ne dicam frigide*, il conduisit les négociations de la paix; en sorte qu'après des longues, futiles et inutiles conférences, la concorde ne s'ensuivit guère (1). » Nicolas laissa par conséquent les cent petits tyrans de l'Italie se mordre entre eux et ruiner les peuples; et lorsqu'il les vit, par lassitude ou par impuissance, se reposer, il jeta au milieu d'eux de nouvelles raisons de haine et chauffa leur colère. Il tarit son peuple par l'impôt.

---

(1) Giannotto Manetti. *Rer. ital.* III, part. II, pag. 944.

Digitized by Google

Il est vrai qu'avec une partie de cet argent, Nicolas V acheta cinq mille volumes pour la bibliothèque du Vatican, qu'il fit bâtir des palais à Spoleto et à Orvieto, des bains pour les infirmes à Viterbe, réparer les murs de Rome, restaurer le Panthéon d'Agrippa et maintes églises, tisser le plus beau tapis de la chrétienté, représentant la création, qu'il fit traduire Diodore par Poggio, Thucydide par Valla, Strabon par Guarino, Polybe par Perotti, la Bible de l'hébreu par Mannetti, son secrétaire, et qu'il nourrit largement les érudits dans sa cour somptueuse. Mais cette science,—dont la plus grande partie, du reste, fut pédagogique ou théologique, — était contristée des larmes et des malédictions du peuple, dont il rivait les chaînes, et par la solitude qu'il semait en Italie ; car, pour ramasser l'or du jubilé et réédifier Saint-Pierre, il laissa venir à Rome ces pénitents qui importèrent la peste dans la péninsule.

Né du peuple, ayant toujours vécu dans les grades inférieurs et presque dans la domesticité, l'obéissance était devenue une condition nécessaire de la vie de Nicolas, un type dans son esprit. Il avait perdu le sens de la liberté. Par conséquent, ceux qui s'en montraient épris lui paraissaient des insensés, qui falsifiaient l'instinct humain et la raison d'être de la société ; partant, passibles de peines sévères. D'autre part, les lettres n'avaient pas pour lui un but humanitaire. Elles étaient la distinction privilégiée d'une classe sociale ou un instrument de pouvoir. Le peuple n'avait droit ni de penser, ni d'agir, ni même de se plaindre. Se plaindre contre cette Providence quelconque qui lui donnait l'impulsion, c'était insulter Dieu. Eclairer ce peuple, réveiller en lui son instinct de liberté, c'était un forfait, une violation de propriété. L'initiative et le mouve-

Digitized by Google

ment, principes éminemment absolus, n'appartenaient pas au peuple. Le mouvement, c'est la vie; la vie, c'est Dieu; et Dieu, ce n'est pas tout le monde. Avec ces théories, Nicolas jugea et tua Stefano Porcari. Qui était Etienne Porcari?

III

Giannotto Manetti l'appelle *vir equestris ordinis, nobilis et elegans atque animosus, sed parum prudens.* Machiavelli le dit «noble par le sang, par le savoir et beaucoup plus par l'excellence de son âme (1).» Stefano Infessura, auteur contemporain, qui le vit de ses yeux «pendu à cette grande tour de droite, vêtu de noir, en pourpoint et bas noirs,» ajoute à ce portrait, que Porcari «était un homme de bien, aimant le bien et la liberté de Rome, qui voulut, pour délivrer sa patrie du servage, y mettre sa propre vie (2).»

Tous les historiens s'accordent sur le généreux caractère de ce confesseur de la liberté. Tous conviennent qu'il était complet pour le rôle qu'il avait pris. Les éléments révolutionnaires harmonisaient en lui comme les couleurs de l'iris. Regard profond, figure sereine, calme dans l'évolution de la pensée, voix souple et touchante, splendeur dans la phrase, parfum de poésie dans tout le mouvement de son corps et de ses idées, tout révélait en lui une nature d'élite, une existence élevée. Les études sévères avaient trempé en lui une âme sévère, mais sans étouffer, sous le cadavre des lettres classiques, la jeunesse de son cœur. Les splendeurs d'Athènes et de

(1) Machiavelli, *Storie fiorent.*, lib. VI.

(2) Stefano Infessura, *Diario romano*, pag. 1135. *Rer. ital.*

Digitized by Google

Rome ne l'avaient pas aveuglé: la vie de son intelligence était restée originale et italienne.

Dieu, qui avait infiltré dans les pulsations de l'âme du Dante le mandat de: Va et proteste! en celle de Pétrarque, le mandat de: Va et éclaire! n'avait pas imposé à Etienne la mission de bouleverser et de changer, mais simplement de tenter! On pourrait considérer Porcari comme une de ces sondes que la Providence jette de temps à autre dans l'humanité, pour voir jusqu'à quel point cette humanité est pourrie, ce qui lui reste encore du souffle divin, à quel degré d'expiation elle s'est élevée, où en est la fermentation fatale qui doit changer le ver en papillon, l'homme en ange. Voilà pourquoi Porcari était triste, calme et avait foi. Plus encore, il avait ce sentiment de la prédestination que Machiavel remarque en lui, lorsqu'il lui donne, comme moteur de sa tentative, le but de voir « s'il ne pouvait arracher sa patrie des mains des prélats et la faire retourner à l'ancienne liberté; en outre, d'être appelé nouveau fondateur et second père de Rome... et d'être, lui, celui qui devait exécuter cette entreprise glorieuse, lui semblant que, par l'éloquence, par le savoir, par la grâce et par les amis, il était supérieur à tout autre Romain. » Porcari avait la ferme croyance que c'était lui que Pétrarque avait prophétisé, dans la chanson à Cola de Rienzo, lorsqu'il s'écrie:

Sopra il monte Tarpeo, canzon, vedrai
Un cavalier, che Italia tutta onora,
Pensoso più di altrui che di se stesso.

Stefano avait, dès son enfance, fixé le regard sur le spectre lumineux de ce chevalier prodigieux, ce regard immobile, dévorant, qui, à force de se concentrer sur un objet, l'illumine, à force de le pénétrer, le transfi-

Digitized by Google

gure et l'idéalise; ce regard grand ouvert et perçant, qui découvre un monde dans les ténèbres. Stefano Porcari avait contemplé ce chevalier. Il lui avait donné une figure; il lui avait composé une histoire; il s'en était fait un compagnon et le moteur de sa vie. Dans sa vision, il trouvait la main de Dieu. Son existence avait donc été une longue préparation. Il voyait l'intervention de Dieu dans cette prophétie de Pétrarque, dans les dons dont il se savait orné, dans la révélation des douleurs du peuple, dans sa méditation sur le grand avenir de Rome, dans l'inspiration de sa parole et dans l'effet que cette parole produisait. Pour lui, comme pour Feuerbach, « Dieu était l'intuition qu'a l'homme de son propre être, de sa véritable essence : Dieu était l'extrait et l'abstrait de l'univers concret (1). » Il fallait donc que cette connexion d'êtres, de celui qui meut et de celui qui obéit, se rendît plus limpide par l'action, en exécutant le mandat divin. La route était tracée, presque prédestinée. Stefano Porcari pensait par le cœur, et il ne pensait pas à lui, qui, du reste, n'ambitionnait qu'un peu de gloire. Or ce qu'il essayait, qu'il réussît ou qu'il échouât, au Thabor ou au Golgotha, ne pouvait faire de lui qu'un astre du poëme de la terre, comme toute constellation est un chant du poëme des cieux.

Tandis que les cardinaux nommaient en conclave Nicolas V, Stefano Porcari prenait la parole dans la congrégation de la ville pour la décider à dessaisir les papes de l'autorité qu'ils avaient usurpée dans le gouvernement de l'Etat. Il parla avec tant d'énergie que le président du conseil lui ôta la parole et le réduisit au

(1) Feuerbach, *Essence du Christ*, chap. 17, *Essence de la religion.*

Digitized by Google

silence. Stefano ne s'en découragea point. Quelques jours plus tard il revint à la charge avec une triple ardeur et une verve plus puissante dans une réunion de peuple sur la place Navona. Il exposa les misères publiques, les infamies des gens d'Eglise; il rappela la liberté perdue, la grandeur de la patrie ancienne, la prospérité des républiques de Florence et de Venise et la honte de Rome, laquelle, tandis que les autres plus petits bourgs, même des provinces, *riverano a capitolo*, étaient gouvernés par des constitutions, restait seule sans aucune garantie de liberté. Stefano encouragea le peuple à restaurer la république. A ces graves et électriques paroles le peuple s'exalte et court aux armes. Mais les soldats du sacré collége occupent vite la place, dispersent les réunions et arrêtent le mouvement. On opéra ensuite de nombreuses arrestations: maintes gens du peuple furent pendus; Stefano fut exilé à Bologne, avec l'obligation de se présenter tous les jours au légat, le cardinal Bessarion.

N'ayant pu réussir par l'appel à la révolte, Stefano Porcari eut recours à la conspiration. Il connaissait le pouvoir prestigieux du fait accompli sur un peuple qui commençait à perdre l'instinct de la liberté sous le frottement d'une déception séculaire. Stefano se proposait de rendre ses concitoyens libres, sans que rien leur en coutât. Il ourdit donc sa trame à Bologne, puis se feignant malade, pour ne pas se présenter au légat, une nuit il quitta Bologne et vint à Rome. Ici, tout était en ordre. Trois cents soldats et quatre cents émigrés s'étaient réunis dans les maisons Porcari, Sciarra Colonna et Mascio.

La nuit de l'Épiphanie, 8 janvier 1453, Stefano se présente aux conjurés, au milieu d'un banquet, habillé de brocart en or et ruisselant de bijoux, comme ce che-

Digitized by Google

valier idéal qu'il rêvait depuis tant d'années, dans ces insomnies fulgurantes. Son apparition excite un enthousiasme entraînant et une vive confiance. Stefano décide qu'une partie d'entre eux se présenterait au Capitole, l'occuperait et sonnerait le tocsin pour appeler le peuple aux armes; qu'une autre partie guetterait aux portes de Saint-Pierre, pour s'emparer du pape et des cardinaux, et avec ces otages se faire rendre le château Saint-Ange, prendre le gouvernement du pays. Pour inspirer plus de hardiesse à des hommes par eux-mêmes déjà si audacieux et si ardents, Stefano parla de république et de liberté avec un accent irrésistible qui les faisait éclater, lorsqu'on entendit un bruit d'armes dans la rue. C'était le sénateur de Rome avec les hommes d'armes de Nicolas, auquel un traître avait révélé le complot.

Les conjurés ne perdent pas courage. Ils barricardent les portes et commencent à repousser l'assaut. Tant qu'ils eurent des armes à user, des tables et des ustensiles à jeter sur la tête des assaillants, ils résistèrent. Dès qu'ils eurent tout fini, Sciarra et quatre autres ouvrirent une porte de derrière et, se frayant un passage, les armes à la main, se sauvèrent tous, excepté un, » lequel, ses bretelles s'étant brisées et ses braies étant tombées, ne put plus se dégager. » Les autres les suivirent. Mais les portes de la ville étant toutes gardées, ils furent presque tous capturés. Stefano fut arrêté dans la maison de sa sœur. Le lendemain, sans jugement, sans interrogatoire, sans même ces sacrements catholiques, vivement demandés et atrocement refusés, — car Nicolas voulait prolonger dans l'autre monde le supplice de celui-ci, — sans l'assistance d'une personne aimée, dans le sein de laquelle il pût déposer sa dernière espérance et sa dernière affection, tranquille comme

la parole du Christ, plein de confiance dans l'avenir de l'Italie, comme les martyrs dans la palme du ciel, Etienne Porcari fut pendu, avec neuf de ses compagnons, aux créneaux du château Saint-Ange.

Dans les jours suivants, beaucoup d'autres, simplement soupçonnés, eurent le même sort. A un d'entre eux seulement, le cardinal de Metz obtint sa grâce. Mais le lendemain, Nicolas V ordonna qu'il fût pendu comme les autres. Un autre, Angelo Roncone, auquel Nicolas avait donné un sauf-conduit écrit de sa propre main, et qui s'était présenté, fut exécuté dans la nuit. Et le plus atroce de l'affaire, ce fut que, le lendemain, le pape demandait cet Angelo Roncone au gardien du château Saint-Ange ; et celui-ci lui montrait l'ordre du supplice signé aussi de sa propre main. « En sorte que, dit Stefano Infessura, on pensa que le pape l'avait condamné étant dans l'ivresse, car Nicolas V, en homme de lettres, goûtait fort bien le vin. » De ceux qui avaient échappé, Nicolas en ressaisit quelques-uns par l'extradition, négociée avec les autres cours de l'Italie ; d'autres par la mise à prix de mille ducats par tête pour les vivants et de cinq cents pour les morts. Il ne pardonna à personne, n'adoucit la condamnation de personne. Toutes ces têtes tombèrent. Et tandis qu'elles tombaient, « au milieu de la peur et des objurgations contre la cour du pape, les Romains s'émurent et applaudirent presque les martyrs de leur patrie, mais leurs applaudissements furent muets, leur pitié sans effet : leur liberté était éteinte pour toujours (1). »

Les prêtres pouvaient désormais régner tranquilles ; ils régnaient sur un peuple dont l'âme était ensevelie.

(1) Gibbon.

Digitized by Google

La liberté de Rome, dès lors, descendit dans le sépulcre pour y rester pendant des siècles. Rome finissait d'être ville pour commencer à être cimetière. Le premier acte de la résurrection de l'Italie libre s'accomplissait. Le silence s'abattait comme la nuit sur sa capitale, la lumière de la vie s'éclipsait en elle. Rachel commençait à pleurer ses enfants.

Pendant quatre siècles le Capitole resta muet, ou il ne résonna depuis que des chants du psautier de sales moines... et pas un mot de liberté, pas même le nom de patrie, pas même un désir d'être nation libre, une, indépendante ! Que renfermait-il donc, mon Dieu! que renfermait-il dans ce silence de quatre cents ans?

L'histoire nous le dit : une date! Mais une date qui signe un cycle dans la civilisation humaine :

Le 9 février 1849!

La république où fut la papauté!

IV

Nicolas V vécut encore quelques années, tourmenté par le remords et par le dégoût de la tiare. « Il fut le dernier pape importuné de la présence d'un empereur romain. » Et il eut l'ignominie de le couronner roi d'Italie! Ce fut ce Frédéric III, de la maison d'Autriche, que Nicolas autorisa, par bulle, à augmenter et à améliorer ses États héréditaires d'Autriche et à les transmettre à ses héritiers. Or, parmi les États que cet empereur devait soustraire à l'Empire et annexer à sa maison, il y avait Milan, dont Frédéric refusa l'investiture à François Sforza, qui la refusa ensuite à son tour, lorsque cet empereur la lui proposa pour de l'argent. Nicolas V investit en outre, par bulle, le Piémont et la

Savoie à la France (1). Un mauvais pape, Jean XXII, par bulle, avait séparé l'Italie de l'Allemagne! Peu après, pleuré par quelques versificateurs et par quelques pédants, maudit par le peuple, Nicolas laissa la tiare à l'oncle d'Alexandre VI.

Nicolas V ne troubla pas l'Italie par des guerres; il fit pire encore. Il la corrompit par une littérature officielle. Il ressuscita les anciens, éteignit les vivants. Il abhorrait le génie qui peut devenir dangereux, et favorisa l'érudition qui hébète. Le clérical Balbo lui-même déplore ce débordement d'antiquité (2). Du reste, Nicolas V fut trop comme pape, trop peu comme prince, rien comme citoyen; médiocre, pour un homme de son siècle, dans la science; dans la vertu et dans le vice, très-mesquin; dans les lettres latines, un des premiers. Ses successeurs devaient cependant le faire regretter.

(1) Harduin, *Concil.* IX, pag. 1313.
(2) Balbo, *Somm. della st. d'Ital.*

Digitized by Google

CALIXTE III

I. Politique de Florence et de Rome. Instructions données par la république florentine à son orateur à Rome pour le conclave. Dépêches de Rome des orateurs du duc de Milan. Conclave de Calixte III. Détails sur ce conclave par les dépêches de l'agent milanais à Bologne. — II. Chaos de l'Italie, entretenu par la papauté, depuis Calixte III jusqu'à Alexandre VI. Calixte III. Il veut donner Naples à son fils.

I

Nicolas V n'était pas encore mort que déjà la république de Florence s'occupait de son successeur. Florence se trouvait placée entre deux ambitions qui grandissaient et devenaient toujours plus dangereuses : la principauté de Milan et celle des Aragonais consolidée à Naples. — De trempe guelfe, république jalouse de ses franchises plutôt que de sa liberté, intrigante, Florence voyait naturellement son appui normal en la cour de Rome, laquelle était menacée du même danger d'absorption, boutiquière comme les meneurs toscans et jalouse de sa liberté, — à elle, — la papauté. Avoir un pape ami, c'était donc pour Florence une garantie contre les agressions aragonaises, une assurance de protection et d'aide contre les tentations ambitieuses des ducs de Milan. La ligue stipulée avec Sforza, avec Venise, avec Naples, avec n'importe qui ne lui paraissait nullement solide; car, contractée aujourd'hui, on ne se faisait pas le moindre scrupule de la violer demain. Aussi la seigneurie florentine s'empressa d'écrire à son orateur à Venise, le 14 mars 1455, à deux heures de la nuit, la dépêche suivante :

« On nous assure de Rome que le saint-père est gravement malade et sur le point de mourir. Si cela arrive, il est à craindre que dans l'État de l'Église ne se fassent des changements avec un grand scandale, surtout parce que Jacques Piccinini se trouve de ce côté. Nous croyons que ces scandales troubleraient la paix de l'Italie, laquelle cesserait de jouir de son repos avec dommage et honte pour la ligue. Nous serions contraints à défendre l'Etat de l'Eglise. Cela pourrait allumer un incendie. Il serait mieux de pourvoir dès maintenant. Prie donc, insinue avec amour, — *conforta affettuosamente*, — demande à la seigneurie vénitienne de retarder le passage de Jacques Piccinini jusqu'au moment où nous serons certains ou de la mort, ou de la santé du pape, ou de la création d'un nouveau pontife qui puisse, par lui-même, songer à son État. Si Jacques Piccinini passe en ce moment d'incertitudes, l'État de l'Église se partage; et peut-être il pourrait sortir tel pape qui, se voyant opprimé, pourrait se décider à aller ailleurs, là où il serait plus en sûreté qu'en Italie, ou bien nous serions obligés de nous charger de sa défense. Empêche donc le passage pour que nous ne revenions pas à la guerre. »

Nicolas V mort, la république envoie messer Roberto de Martelli, commissaire au sacré collége. Dans les instructions qu'elle lui donne, en date du 28 mars, il est dit : « Lorsque tu seras à Rome, avec toute la célérité possible, tu te rendras chez les cardinaux et encore, en temps opportun, auprès de chacune de Leurs Seigneuries Révérendissimes en particulier, pour lesquelles nous te donnons des lettres de créance. Tu les visiteras de la part de Notre Seigneurie. Puis tu leur diras que nous visons, — *vogliamo dirizzare l'animo*, — à faire une élection de tel successeur duquel on puisse espérer un

Digitized by Google

bon gouvernement et la continuation de la paix en Italie, paix obtenue récemment, qu'il faut songer à consolider, et dont il faut écarter toutes les occasions propres à la troubler. Et en général tu parleras avec Leurs Seigneuries Revérendissimes selon que tu jugeras bien et utile à notre République (1). »

La seigneurie s'étant contentée, pour cette fois, de ces seules recommandations platoniques, il y avait tout à prévoir qu'elle ne sortirait pas de cette affaire à sa satisfaction. Probablement elle savait de reste, que, pour le quart d'heure, le duc de Milan ou le roi de Naples auraient fait le pape. François Sforza avait ses agents à Rome. Il est bon de rapporter ce qu'ils lui écrivaient par ordre de date.

L'évêque de Novara et Nicomède de Pontremolo lui mandent, le 1er avril 1455 : « *Ceterum*, nous avons appris ce que Votre Seigneurie nous écrit, de tâcher d'avoir un pape agréable et qui nous fût obligé. Si l'occasion qui se présenta au décès du pape passé venait à se présenter de nouveau, nous ne la manquerions point. Quant à maintenant, nous répondons que nous entretenons, avec toute l'honnêteté possible, de telles pratiques, que nous espérons que Votre Seigneurie pourrait réussir dans ses projets ; car la plus grande partie des cardinaux était restée contente du cardinal Colonnese. Et il aurait atteint son but si le pape fût mort dans les premiers jours qu'on le crut en danger. Mais, parce que cette mort a retardé si longtemps, il est arrivé que le cardinal Ursin a eu le temps de faire ses pratiques avec le roi d'Aragon et les Vénitiens, et il les a faites avec tant de chaleur et si serrées, que la chose se trouve

---

(1) *Carteggio dei X di Balia.*

maintenant réduite entre le cardinal de Saint-Marco (1) et le camerlingue (2). En sorte que ce sera l'un d'eux que nous allons avoir, si Dieu n'y pourvoit guère, tellement forte et puissante est la faction des Orsini. Avec la faveur du roi d'Aragon, elle possède cinq votes, desquels il faudrait que le cardinal Colonna eût un, *ad minùs*. Entre ces deux, *autem*, ne sachant pas nous-même lequel pourrait être le plus agréable et le moins dangereux pour Votre Seigneurie, nous ne nous sommes donné aucune peine. Et nous avons agi ainsi pour ne pas faire une chose qui eût pu devenir désagréable et périlleuse, s'il fût arrivé au pontificat précisément celui contre lequel nous avions manœuvré. En sorte que nous en laissons désormais la pensée à Dieu, en le priant continuellement qu'il nous fasse la grâce de pouvoir aider la première pratique de Colonna, pour laquelle nous ferons tout afin de la pousser. Et cela pourrait encore avoir quelque chance, lorsque nous serons à la garde du conclave, dont nous avons reçu la mission. Car d'une heure à l'autre peuvent arriver en cet endroit mille choses, par lesquelles les intentions de l'assemblée peuvent changer, ce que, selon le plaisir de Dieu, nous souhaitons pour la satisfaction de Votre Seigneurie et la nôtre. »

En date du 4 avril, *Nicodemus servulus*, comme il signe, de garde au conclave, continue ses dépêches au duc :

« *Illustrissime princeps et excellentissime domine mi singularissime, post humilem recommendationem*, Mgr de Novara a donné avis de tout à votre *celsitudine* (excellence); je ne l'ennuierai donc pas avec des répétitions.

---

(1) Barbo, Vénitien.

(2) Ludovic Scarampa di Mezzarota, patriarche d'Aquilée.

En ce moment, nous sommes renfermés à la garde du conclave, dans lequel, aujourd'hui, après l'office, se sont serrés les quinze cardinaux. *Tamen,* hier on célébra la messe du Saint-Esprit, parce qu'aujourd'hui on ne le pouvait pas; ils en célébreront une autre demain dans la chapelle, et l'on fera une procession dans tout le palais de Saint-Pierre, excepté dans l'endroit où nous sommes renfermés, c'est-à-dire en la grande salle, les chapelles majeure et mineure occupées par les cardinaux, quoique leurs logements soient tous dans la chapelle majeure. Nous restons dans les chambres voisines, c'est-à-dire six évêques dont Mgr de Novare, l'évêque de Pérouse; les autres quatre sont ultramontains. Nous sommes en outre six laïques, c'est-à-dire moi, le plus honoré, au nom de Votre Seigneurie Illustrissime, un du duc de Bourgogne, un de Rhodi, un des Génois, qui est Gotard Largentere, vieux français, et Pandolfo Savelli, maréchal de l'Église. Les autres quatre sont à un degré inférieur et songent à s'amuser aux dépens de l'Église... *Nomina cardinalium Romæ et in conclavi existentium.* Gênes, ou Flisco, Russie ou Ruteno, Niceno, Camerlengo, Valenza, Messina, Fermo, Avignone, Orsino, Métensis, Bologna, Columna, San Marco, Sat' Angelo et San Sisto.

« Je dirai de vive voix le reste à Votre Seigneurie Illustrissime; car, aussitôt que j'aurai su, par le nouveau pape, ce qu'il veut faire contre le comte Jacopo Piccinino et que je l'aurai animé et sollicité, je m'en viendrai avec les deux chevaux que vous donne le camerlingue, que j'amènerai avec moi, *saltem* jusqu'au dehors des possessions de l'Église, qui ne sont pas sûres. »

On ne retrouve plus dans les archives de Milan la suite des lettres de ces deux commissaires.

En attendant, les cardinaux réunis en conclave ne

Digitized by Google

s'entendaient point, chacun voulant être pape. Les scrutins se succédaient sans succès. Cependant, dans une réunion, quelques cardinaux prirent la résolution d'élire Bessarion. Le choix plut. On croyait qu'il aurait réuni un nombre suffisant de votes, et que, au scrutin suivant, les deux partis principaux du conclave, Colonna et Orsini, y auraient concouru. Alain de Taillebourg, cardinal d'Avignon, fit observer que Bessarion était grec; qu'il n'avait pas encore rasé sa barbe; que l'Église latine allait être soumise à la grecque de nouveau, si toutefois ce Bessarion était converti sincèrement. Ces considérations, ajoutées à d'autres remarques sur le caractère personnel du cardinal, détournèrent la négociation. Le lendemain, on mit en avant le cardinal Borgia, recommandé par le roi de Naples. Au premier tour de scrutin Borgia échoua. A l'accès, il fut nommé. Il était vieux : donc il était bon. La seigneurie de Florence mandait à son orateur à Venise, en date du 10 avril 1455, ce qui suit :

« Ce matin nous recevons des lettres de Rome par lesquelles Messer Roberto Martellis nous annonce que, le 8 de ce mois, à quinze heures, fut nommé pape le révérendissime messer Alfonso, cardinal de Valence. Que ce soit à la gloire de Dieu, pour le bon état de l'Église, et la conservation de la paix de l'Italie ! »

Par contre, voici ce que messer Roberto Sanseverino écrivait de Bologne, le 14 avril, au même duc de Milan : « Les Florentins ne sont pas contents de la nomination du pape, tandis que les Bolonais s'en montrent joyeux, dans l'espoir que Calixte III ne sera pas souple et ne consentira pas à toutes les volontés de S. M. d'Aragon, sinon en ce qui est permis et honnête, bien que ce pontife ait été élu par la médiation de ce roi. »

Le 17 avril, ce même Sanseverino écrivait : « Seigneur, messire Achille Malvezzo (orateur de Bologne) est revenu hier soir de Rome. Ce retour a été jugé trop soudain, et il raconte la création du pape, comme Votre Seigneurie doit en être déjà instruite. Je lui ai demandé des affaires de Rome : il dit que le légat d'ici (Bessarion) eut huit voix, et, le dimanche et le lundi de Pâques, occupa le siége. Et tout le monde, croyant qu'il était pape, commençait à lui demander des grâces. S'il eût brigué la chose plus qu'il ne le fit, il eût eu la tiare, car il avait prêt un autre vote qui ne lui aurait pas manqué.

Dans la nuit du lundi au mardi, le patriarche et monseigneur d'Avignon commencèrent les pratiques, et ne ralentirent point toute la nuit; en sorte que, le matin, monseigneur de Valence fut élu pape. Le collége des cardinaux tout entier, toute la ville de Rome et toute la cour sont mécontents de cette création. En tous les endroits par lesquels messire Achille a passé, il en est de même : de Rome à Bologne tout le peuple est dégoûté. Les Florentins le sont plus qu'on ne pourrait le dire; et messire Achille ajoute que le sacré collége n'a pas voulu laisser consigner le château Saint-Ange à personne, au nom du pape ; on croit même qu'on fera tenir ce château au nom du sacré collége plutôt que de le livrer. Les cardinaux sont restés tout stupéfiés, et l'on pense que bientôt un grand schisme éclatera entre eux, et que plusieurs cardinaux quitteront la cour, dans laquelle les plus grands maîtres sont le patriarche et monseigneur d'Avignon, qui gouvernent (1). »

(1) Archives de Milan. — Carteggio di Roma.

Digitized by Google

II

Calixte III, comme on le voit, fut nommé par les partisans de Venise et du roi d'Aragon. L'héritier de celui-ci eut bientôt à s'en repentir.

Je ne pourrais mieux donner une idée de l'Italie pendant les trente-sept ans qui s'écoulèrent de l'élection de Calixte à celle d'Alexandre son neveu, qu'en la comparant à une partie d'échecs. Jetez donc sur l'échiquier de l'Italie un duc de Milan, deux rois de Naples, la république de Florence, la république de Venise, plusieurs ducs, comtes et barons inférieurs, plusieurs capitaines avec leurs compagnies d'aventuriers, quelques villes à liberté maladive ; mettez ces pièces, tantôt l'une à côté de l'autre, tantôt l'autre contre une troisième; jouez-les dans toutes les combinaisons possibles agitez-les, remuez-les, tournez-les en tous sens, éparpillez-les, groupez-les de toutes les façons, et au milieu de tous, derrière tous, au-dessus de tous, le pape qui disperse, qui fond, qui souffle, qui lie, qui fuit, qui stimule, qui confond, qui renverse, qui marche en avant, qui excite, qui occupe, qui menace, qui se met contre tout le monde, qui a tout le monde contre lui, qui défie, qui recule, qui mord, qui embrasse, qui gronde, agite, maudit, dévore... et vous aurez l'histoire que, pendant ces trente-sept ans, la papauté fit à l'Italie. Il est inutile de spécifier. On n'apprend rien en sachant qu'hier Calixte, avec Venise et Florence, était contre Naples, puisque demain Pie II, avec Sforza et Venise, sera contre Florence, et qu'après-demain Paul II, avec Sforza et Naples attaquera Venise, qui, à son tour, se lève contre Sixte IV, avec le roi de Naples et Sforza. Nous

Digitized by Google

dirons ailleurs le sens général de ces évolutions qui paraissent échevelées et sans résultat. La passion individuelle des papes menait cette tourmente, ce sabbat; à leurs agressions l'Italie répondait, et l'œuvre de la concrétion successive de la péninsule et de son indépendance relative s'accomplissait, sinon selon l'instinct de l'indigénat italien, du moins par la loi lente et infaillible du progrès, qui échappe aux hommes et relève de Dieu.

Dans les deux ans que vécut Calixte III, il n'y a qu'un fait à noter digne de remarque. Ce pape brûlait de népotisme. Il donnait aux siens, à ceux qui voulaient et même à ceux qui ne voulaient pas, car Rodrigue Lensol, celui qui fut ensuite Alexandre VI, heureux à Valence avec sa Vanozza, ses enfants et sa liberté, résista longtemps avant de céder aux invitations, aux sommations de Calixte de se rendre à Rome. L'amour du pape, cependant, se réchauffait en son fils, Pierre Borgia, pour lequel nombre d'évêchés, d'archevêchés, le chapeau de cardinal, le généralat, tout ce que, en un mot, le pape pouvait donner n'était rien. Pour ce fils, la vision de son échelle de Jacob se perdait dans l'infini. Et quel était cet infini? A la mort d'Alfonso d'Aragon, sans héritiers légitimes, Calixte III ne tient compte ni de Ferdinand, fils naturel du feu roi, déjà duc de Calabre, c'est-à-dire prince héritier, ni de Jean de Navarre, frère d'Alphonse, ni même des droits éventuels de René d'Anjou, sanctionnés cependant par des décisions apostoliques. Il cite devant son tribunal tous les prétendants à la couronne de Naples, rappelant les droits suzerains de l'Église sur le royaume « et manifestant sa volonté expresse de faire vivre désormais les Napolitains sous le gouvernement immédiat de l'Église. » Il délie, par conséquent, ces Napolitains du serment de fidélité, et

Digitized by Google

leur défend, sous peine d'anathèmes, d'obéir à aucun de ces prétendants. Calixte voulait investir son fils Pierre Borgia de la commune de Naples.

Ferdinand d'Aragon prend les armes : et malgré le pape, malgré les barons du royaume, malgré l'Angevin, qui s'empresse de descendre en Italie, il conserve le trône, aidé par Côme de Médicis et François Sforza, quoique Sforza après l'élection de Calixte, se fût hâté d'écrire à celui-ci le 27 juin, de Crémone « que Sa Sainteté pouvait disposer de lui, de son état, de ses gens d'armes et de tout ce qu'il possédait au monde, le mettant sous sa domination ; que Sa Sainteté pouvait dire à ses ennemis qu'elle avait dans ses mains la clef du cœur et de la volonté du duc de Milan, qu'il pouvait ouvrir et fermer ce cœur et agir selon son bon plaisir... (1). »

Après deux ans de règne, nullement regretté, nullement regrettable, Calixte III mourut, le 8 août 1458. Mais depuis longtemps déjà les cardinaux nouaient leurs trames pour lui donner un successeur.

(1) Archivio de Milano. — Carteggio di Roma.

PIE II

I. Dépêches du duc de Milan pour les négociations du conclave. Dépêches de son agent de Rome sur les pratiques entamées. Le duc de Milan et le roi de Naples mènent les affaires. Conclave de Pie II : ses péripéties. Dépêche de l'agent de Milan. — II. Pie II. Croisade. Tarif des péchés. Tricherie réciproque avec Louis XI. Pie renie sa conduite comme cardinal. Sa lettre à Mahomet. Pie incarne la nature collective de la papauté. Compromis des cardinaux après sa mort.

I

En date du 2 août, le duc de Milan avait déjà écrit à son orateur à Rome :

« Nous avons reçu votre lettre du 26 du mois passé, et nous avons appris la grande maladie de fièvre du pape notre seigneur et ce que vous ont dit notre Mgr révérendissime de Fermo (1) et messer Galeotto de Naples pour nous engager à solliciter Mgr de Pavie (2) de donner son vote à Mgr de Fermo. Par la lettre ci-jointe, que nous écrivons, Mgr de Fermo verra avec quel empressement nous accédons à son désir, et combien il nous serait agréable s'il pouvait arriver à la tiare. Nous écrivons aujourd'hui même à Mgr de Pavie, et très-sévèrement : aussi nous pensons qu'il fera ce qu'il aura à faire ; dans le cas contraire, nous le considérerons comme notre ennemi capital. Nous vous envoyons en même temps des lettres de créance pour les autres cardinaux, afin que vous puissiez prier tous nos amis

(1) Cardinal Capranica, qui mourut en ces jours mêmes.

(2) Giovanni Castelli, de Milan.

d'aider cette candidature, conduisant cette affaire selon le désir absolu dudit notre monseigneur. »

Et le 5 août, revenant sur la même pratique, le duc, écrivant à Othon de Cerreto, ajoutait : « Après avoir fait tout ce qui était en notre pouvoir pour tourner nos amis en faveur de Mgr de Fermo, nous croyons que la faveur de Sa Majesté sérénissime, le roi Ferdinand, pourrait lui être utile considérablement. Nous écrivons donc la lettre ci-jointe, que vous ferez parvenir à messere Antonio da Trezzo, et nous sommes persuadé que la grâce dudit roi ne manquera pas à notre monseigneur, vu que Sa Majesté et nous sommes une seule et même chose et que nous avons la même volonté. »

A cela Ottone de Cerreto répond de Rome, le 12 du même mois, que le cardinal de Fermo était dans l'enthousiasme à cause des démarches que le duc consentait à faire en faveur de lui. « Puis, me conseillant avec Sa Seigneurie Révérendissime, je présentai la lettre au cardinal de Pavie. Je me rendis ensuite chez le cardinal Colonna, auquel je communiquai la bonne volonté de Votre Excellence, lui cachant toutefois la pratique de Mgr de Fermo, car, étant amis, ils s'arrangeront entre eux. Colonna est resté bien édifié de Votre Excellence, et je me suis concerté avec eux deux sur l'attitude que j'avais à prendre avec les autres, de façon que nous restions amis de plusieurs sans nous faire aucun ennemi.

« En outre des ambassadeurs du roi Ferdinand, qui demeurent ici, il est arrivé aussi, il y a quelques jours, de Matheo Giovanni, *principaliter*, pour tâcher de faire un pape ami. Moi, ne me découvrant que tout juste ce qu'il fallait, *cum consilio amicorum prædictorum*, j'ai mis les choses sur un bon chemin, en sorte que nous nous aiderons de tous les côtés. Je me conduis

Digitized by Google

avec le cardinal de San Marco(1) de façon qu'il est fort content de Votre Excellence et ainsi avec plusieurs autres. »

Il paraît enfin que le duc de Milan avait offert pareillement ses bons offices aux cardinaux neveux de Calixte, car Ottone de Cerreto écrit, en date du 20 août, que les lettres du duc étaient arrivées, lorsque ceux-ci étaient déjà dans le conclave, qu'ils espéraient être bien traités par le nouveau pape, « parce que, disent-ils, ils lui ont rendu service dans l'élection, ce qui n'a pas encore été confirmé par d'autres ; mais ces neveux de Calixte *non sono in vero ben voluti in questa corte*, — sont mal vus. »

Dans ce conclave, donc, comme dans le précédent, le duc de Milan et le roi Ferdinand de Naples étaient les principaux tenants. Mais les cardinaux ne restaient pas inactifs de leur côté.

II

Le cardinal Enéa Sylvio Piccolomini, c'est-à-dire celui qui fut élu pape, communique, sous le nom de Gobelino, les détails de la lutte de ce conclave, lutte vive, pleine de colère et d'ironie de la part de ce pape lettré, et par conséquent appartenant au *genus irritabile* d'Horace.

On avait installé le conclave dans le palais apostolique près de Saint-Pierre. Il y avait alors deux corps de bâtiments et deux chapelles. Dans l'un, on avait pratiqué les cellules; dans l'autre, les salles des délibérations et du scrutin. Le premier jour on perdit son temps ; le

(1) Barbo.

Digitized by Google

second on rédigea des règlements que chacun promit et jura d'observer, si l'élection tombait sur lui. Le troisième jour il fut présenté à l'élection deux noms : celui de Philippe Calandrino de Sarzana, cardinal de Bologne, et celui de Piccolomini. Tous les deux eurent chacun cinq votes. Personne autre ne passa les trois. Pas une voix ne fut donnée au cardinal de Rohan, Guillaume d'Estouteville, soit par haine, soit par fraude. Ce cardinal se portait également. Le scrutin terminé, les votes annoncés, les cardinaux ont la coutume de s'asseoir de nouveau et de commencer à causer pour voir s'il y a quelqu'un qui veuille transporter son vote d'un candidat à un autre ; ce qui, comme je l'ai déjà dit, s'appelle l'accès. Ceux qui n'avaient pas eu de votes s'opposèrent à l'accès dans ce premier scrutin. On alla dîner, puis on se rassembla dans des petites réunions chez les cardinaux les plus influents. Les intrigues suivaient joyeusement leur train. On parlait pour celui-ci ou pour celui-là, mais Guillaume, cardinal de Rohan; Pierre Barbo, de Saint-Marc; Jean Castelli, de Pavie; le cardinal Ilerdense, — Antonio Cerdano, — traitaient pour eux-mêmes. Ils conservaient une attitude ardente, ne perdant pas une occasion favorable, ne dormant guère la nuit.

Guillaume, cependant, ne redoutait que Piccolomini, qui, de son côté, remuait peu, se taisait et laissait mûrir les choses. Le cardinal d'Avignon (1) secondait celui de Rohan, parce que celui-ci lui avait promis son palais à Rome et le poste de chancelier. D'autres avaient été également marchandés et achetés, assure Enéa Sylvio, le futur infaillible. Les corrompus s'étaient réunis près des latrines, l'endroit le plus écarté, et là

(1) Alain de Taillebourg de Coetivo.

Digitized by Google

ils avaient traité, signé par écrit le marché convenu du prix de l'élection de Guillaume de Rohan. Les partisans de ce marché étaient : les deux cardinaux grecs Bessarion et Isidore de Thessalonique, le cardinal de Gênes,—Giovanni Flisco,—doyen de collége ; celui de Saint-Sixte,—Casanova ; celui d'Avignon, celui de Pavie, Colonna, le vice-chancelier,—Rodriguez Borgia, le cardinal de Bologne. Orsini et Santa Anastasia,—Giovanni Tibaldi, —restaient douteux.

Il fallait douze votes. Rohan en avait déjà onze. On pensait qu'il eût été facile de trouver dans l'accès ce douzième cardinal qui, pour se rendre agréable, eût dit : *Et ego te papam facio !* La chose paraissait assurée. On attendait donc le scrutin du lendemain.

La nuit, cependant, le cardinal de Bologne s'en alla trouver Piccolomini, qui dormait peut-être, en tout cas d'un seul œil, et lui dit : Le pape est fait, il ne lui manque qu'un vote ; lève-toi et va le lui porter avant qu'un autre ne te précède ; car je sais par l'expérience, continuait le cardinal de Bologne, que Calixte III m'en a donnée ce que c'est que d'avoir un pape ennemi !

Piccolomini se tourna de l'autre côté et répondit :

— Je ne veux pas.

Il était homme à s'écrier :

— Je m'en ... moque !

Une discussion s'ensuit. Le cardinal de Bologne avoue qu'on lui a promis la place de vice-chancelier, et que, si ce n'est pas lui, Piccolomini, qui crée pape le cardinal de Rohan, un autre n'y manquera pas. Sur cela, Piccolomini, malgré sa nonchalance apparente, se lève et s'en va trouver le cardinal de Pavie, pour l'inviter à sortir ; puis d'autres, comme nous verrons par la lettre d'Othon de Cerreto. Enfin il réussit à décider le cardinal de Saint-Marc à tenter quel-

ques démarches, ne fût-ce que pour lui-même, afin de dénouer la conspiration des Français. Probablement Piccolomini lui promit aussi autre chose. Saint-Marc se mit à l'œuvre, et, en effet, excepté Colonna, il réunit les cardinaux italiens chez le cardinal de Gênes. Là Piccolomini, beau parleur, spirituel, insinuant, capable d'inventer n'importe quoi pour noircir un rival, fort rusé, sans scrupules, parle et dénonce Guillaume de Rohan comme ayant le projet de transférer de nouveau le saint-siége hors de Rome, au delà des monts. C'était plus qu'il n'en fallait. Piccolomini *faisait mouche*. Les cardinaux italiens restent frappés de ce projet sinistre. Les cardinaux Orsini, de Bologne, de Gênes, de Saint-Marc, de Pavie et de Santa Anastasia promettent leur vote à Piccolomini, qui remercie, qui s'excuse.

Le lendemain, après la messe, on place le calice d'or sur l'autel, et les cardinaux commencent à voter. Les scrutateurs de ce jour étaient ce même cardinal de Rohan, Colonna et le cardinal Routhin, —Isidore de Thessalonique. Les cardinaux se lèvent par ordre de dignité, et, très-sérieux, s'en vont l'un après l'autre mettre leur bulletin dans le calice. Quand le tour de Piccolomini arrive, le cardinal de Rohan lui demande :

— M'avez-vous donné votre suffrage ?

— Que vous importe un petit vermisseau comme moi ? répond Piccolomini, toujours à ce qu'il raconte. Tous votent. On place ensuite une table au milieu de la salle, les scrutateurs y renversent dessus les bulletins du calice et commencent à lire et à prendre note des suffrages. Tous les autres cardinaux en faisaient autant. Colonna prenait le bulletin, le Routhin le lisait à voix basse, Rohan prononçait le nom à haute voix. Le scrutin terminé, Rohan proclame que Piccolomini n'avait reçu que huit voix. Or, celui-ci, qui avait pris des notes

ainsi que les autres, s'écrie tout à coup : « Examinez mieux les bulletins, car je trouve, moi, neuf votes. » On y obtempère. Rohan, s'apercevant de la faute qu'il venait de commettre, se tait. Les votes, cependant, n'admettaient pas de doute. Ils étaient inscrits d'une façon très-claire, et le bulletin portait : *Ego Petrus Johannis* (ou autre nom), *eligo Romanum Pontificem Eneam card. Senensem et Jacobum Ulixbonensem.*

On pouvait alors écrire, ainsi que je l'ai déjà dit, plusieurs noms, mais il était convenu que le premier seulement était officiel, les autres n'étant signés que comme des personnes auxquelles on adressait un compliment.

Orsini avait écrit les noms de sept cardinaux pour se les rendre favorables et les attirer à lui dans l'*accessit.*

Les bulletins relus, on trouva en effet que Piccolomini avait eu neuf voix. Avaient voté pour lui Saint-Marc, Santi Quattro (1), Orsini et les cardinaux de Pavie, de Bologne, de Gênes, de Portugal (2), le Ilerdense et le Zamorense (3). Le cardinal de Rohan avait eu six votes; quelques autres, moins.

On voulut passer à l'accès. Les cardinaux, très-agités et anxieux, reprirent leurs places en silence. On resta pendant quelque temps dans cette situation d'immobilité fiévreuse, attendant le second tour de scrutin. Rohan chiffonnait les riches dentelles de son rochet, Piccolomini faisait des cocottes de papier, le regard ardent fixé sur ses amis, le regard provocateur, exprimant un monde de promesses, fixé sur ceux de ses collègues qu'il savait les plus corruptibles. Un de ces regards fut saisi au vol. Rodrigue Borgia se lève : il se

(1) Ludovic Milano Valentino.

(2) Jacques de Lisbonne, neveu du roi.

(3) Jean de Mella.

Digitized by Google

tourne vers Piccolomini et lui dit : *Cardinalem accedo!* « Je vous donne mon vote! » Le silence retombe sur l'assemblée ; l'anxiété recommence. On voyait Piccolomini toucher à la papauté.

Pour détourner l'orage, au moins ce jour-là, et avoir le temps de rétablir l'affaire, quelques cardinaux, sous prétexte de besoins corporels, sortirent de la salle. Ce furent le Routhin et San Sisto ; les autres restèrent. Alors Jean Teobaldo ou Tipaldi, cardinal de Santa Anastasia, se lève à son tour et dit : Et moi aussi je vote pour le cardinal de Sienne!

La stupeur, le spasme de l'attente augmentent. Piccolomini n'avait besoin désormais que d'une seule voix pour être élu. Le cardinal Colonna ambitionne cette gloire. En effet, il se lève pour voter. Guillaume et Bessarion le retiennent par le bras et veulent l'obliger à sortir. Mais Prosper Colonna résiste, et, se dressant tout à fait debout sur son tabouret, il s'écrie : *Et ego senensem cardinalem accedo, eumque papam facio!*

Les nuages se dissipent. L'ambition, la colère, le dépit, l'envie, tout est refoulé en un éclair dans les étages les plus profonds de l'âme. Toutes les figures s'épanouissent, deviennent sereines. Les rivaux sont des sujets, les égaux sont des hommes, tandis que le prédestiné est devenu dieu. Tous vont se jeter à ses pieds, et, revenus à leurs places, approuvent l'élection, accomplie à l'unanimité, après une onctueuse allocution de Bessarion. Piccolomini est revêtu de la tunique blanche, et, interrogé au sujet du nom qu'il prendrait, il répond : Pie II!

Voici maintenant la dépêche de Othon de Cerreto au duc de Milan, en date du 29 août, c'est-à-dire du lendemain de l'élection. Nous avons vu que Borgia, en effet, avait raison de se flatter d'avoir rendu service à Pie II :

Digitized by Google

« Le cardinal de Pavie me demande avec instance que j'écrive à Votre Excellence pour lui dire que S. S. R^{me} a consenti à faire ce pape, uniquement pour être utile à Votre Excellence, et qu'il est très-agréable à S. S. Moi, très-illustre maître, je ne veux pas et ne dois pas écrire à Votre Excellence le contraire de ce que j'entends. Ayant vu que S. S. R^{me} se plaignait beaucoup de Votre Excellence, *item*, sachant que Mgr de Pavie était ennemi des cardinaux Colonna et de Sienne, comme l'ùn et l'autre me l'avaient dit ouvertement, il ne me parut pas opportun de prier Pavie ni pour l'un ni pour l'autre; mais, par un autre chemin, je cherchai à pourvoir à nos affaires. Maintenant j'entends que, croyant que l'élection, *post longam discussionem*, serait tombée sur lui, après avoir promis sa voix au cardinal de Rohan et juré, après avoir pris personnellement la négociation de la pratique du cardinal de Rohan, qui lui confiait tous ses secrets, Pavie l'a trompé. Il révéla aux ennemis de Rohan son dessein et ce qu'il avait obtenu, — *areva in mano*. — Il espérait jeter ainsi ce cardinal dans l'embarras, sans qu'il s'en aperçût, et avoir par là en son pouvoir Rohan, sa faction, la faction contraire, et se faire nommer pape. Mais Mgr de Pavie est resté court. Les deux factions le comprirent; en sorte que ceux auxquels il avait fait serment en disent beaucoup de mal. J'ai voulu vous tenir au courant de tout; mais afin qu'il ne puisse nuire ni à Votre Excellence ni à moi, je crois qu'il serait bon que Votre Excellence lui écrivît pour le remercier du beau rôle qu'il a joué en créant un excellent pape... et tirons ainsi tant qu'il plaira à Dieu (1). »

(1) Archivio di Milano. — Carteggio di Roma.

Digitized by Google

III

Ce fut donc le cardinal de Pavie qui, trompant Rohan, dans l'espoir de l'attirer à lui pour ne pas tomber dans ses ennemis, fit réussir Piccolomini, lequel, selon toute probabilité, ne fut pas étranger à la trahison. En tous cas, homme de génie, homme du monde, homme d'État, savant, lettré, plein d'esprit, théologien, Pie II planait parmi ses collègues, sinon comme le plus propre, du moins comme le moins indigne de la tiare. Il débuta par l'intimation d'une croisade contre les Turcs, qui s'étaient avancés jusqu'en Italie. Pie voulait commander cette croisade en personne et sollicitait les princes, surtout les Italiens, pour obtenir des moyens. Or, comme les indulgences ne produisaient plus rien et qu'il fallait de l'argent, des hommes, des armes, Pie accorda le pardon des péchés sur un tarif inqualifiable, autant par lui-même que par l'esprit dans lequel il avait été rédigé. Car, tandis que l'on taxait l'absolution de l'assassinat d'un ecclésiastique à 8,800 florins, on n'en exigeait que 1,000 pour le parricide; tandis que la bestialité était cotée à 22,000 florins, l'inceste se rachetait par 1,000, et *tous les péchés* par 20,000 (1). Cet expédient ne manqua pas de donner de bons profits. Pie II dépensa ces sommes en luxe princier et pour la guerre entre les Angevins et les Aragonais à Naples, favorisant ces derniers. Cette faveur exclusive elle-même, cette intervention, qui prolongea la guerre, ne fut qu'une tricherie aux

(1) De Potter, époq. II, part. II, lib. VII. Note au chap. IV.

Digitized by Google

promesses qu'il avait faites à Louis XI de France, lorsqu'il le persuada de révoquer la pragmatique sanction de Charles VII, laquelle établissait la suprématie du concile sur le pape. Trompé, le rusé monarque ne resta pas en arrière de tromperie : il fit rejeter son édit par le Parlement. Énéa Sylvio avait été à Bâle un des plus puissants défenseurs des droits du concile contre le pape, et avait hardiment tenu tête à Eugène IV. Nommé pape, il se démentit lui-même, et, en janvier 1460, il nia que le concile fût supérieur au pape, et, comme nous l'avons dit, obtint de Louis XI le rappel de la pragmatique, le 16 avril 1463. Pie II désapprouva publiquement tout ce qu'il avait personnellement écrit en faveur du concile de Bâle, sous le nom d'Énée Sylvius, et décréta que Pie II devait être ouï et obéi, Énée Sylvius, voire même Gobelino, condamnés.

Après cela, la lettre qu'il écrivit à Mahomet II n'est rien. Stupide pour un autre pape, elle est de tout point légère, plaisante et sceptique pour lui. Il promet à ce prince, s'il consent à recevoir un peu de baptême... *quis prohibet aquam?* le trône de Bohême, de Hongrie, tout ce qu'il voudra, même l'honneur de le défendre, lui pape, contre les princes chrétiens qui eussent osé *dresser les cornes* contre l'Église.

Enfin, après avoir excommunié Malatesta de Rimini pour plaire à ce misérable roi Ferdinand d'Aragon de Naples, dont il affermit le trône en dépensant les sommes destinées aux croisés; après avoir excommunié René d'Anjou et ses partisans; après avoir appelé, en faveur de son protégé, le fameux Scanderbech avec ses Albanais; après avoir légitimé l'usurpation du pouvoir par l'archevêque de Gênes, Paul Fregosi, Pie II prêche à Mantoue une croisade contre les mahométans

Digitized by Google

et se rend à Ancône pour s'embarquer pour l'Orient. Les guerriers chrétiens y accoururent. Mais Pie II, qui probablement croyait que les soldats se nourrissent d'indulgences, n'avait fait aucun apprêt. Les croisés meurent presque tous de faim sur les grands chemins, revenant dans leur pays, et Pie II s'éteint dans le chagrin causé par l'immense déception éprouvée dans une entreprise de laquelle il espérait l'immortalité.

C'était le 16 août 1464.

Toute considération sur ce pape est superflue. Pie II est l'exemple le plus éclatant du caractère de l'institution papale. Ce grand citoyen, ce brave chrétien, cet éminent savant, cet homme d'esprit, ce poëte, cet historien, cet ambassadeur, ce secrétaire de Félix V et de l'empereur Frédéric III, cet homme du monde et de cour, ce galant auprès des dames, cet imitateur de Boccace, aussitôt trempé dans l'institution, abdique sa propre personne dans cette institution, il s'abdique, il abjure, il se dément, il se condamne, il s'injurie, il se renie comme saint Pierre; l'homme disparaît, le pape se montre. Ils n'étaient plus les mêmes. Absorbé dans l'institution, identifié avec celle, Piccolomini cesse d'être un individu, il devient une doctrine; il n'est plus un être distinct, il est collectif; il n'est plus lui, il est tout : il est l'Église catholique romaine. Cependant plus que personne, vu son grand talent et son expérience du monde et du gouvernement, il devait considérer que le monde n'était plus l'Église, car cela fut remarqué par les cardinaux qui allaient se réunir en conclave.

Et ceux-ci, pas encore papes, songèrent à combler, autant que possible, l'abîme qui séparait cette Église de l'orbe chrétien. Se déclarant constituants, ils sanctionnèrent et jurèrent un compromis.

Digitized by Google

PAUL II

I. Dissidence des cardinaux sur la conduite de Piccolomini, gardien du château Saint-Ange. Noms des cardinaux entrés en conclave. Candidats des princes. Élection de Paul II. Il jure de nouveau le compromis. — II. Paul II, devenu pape, viole ce compromis. Doctrine papale à ce propos. Caractère et faits de ce pape. Comment il meurt.

I

Le septième jour après la mort de Pie II, les cardinaux rentrèrent à Rome, de retour d'Ancône où ils l'avaient suivi. Ils se réunirent d'abord dans le palais du camerlingue Ludovic Scaramba, cardinal patriarche d'Aquilée, pour s'entendre sur l'endroit où ils tiendraient le conclave; précaution indispensable. Il courait un bruit étrange, qui peut-être n'était pas sans fondement. Le château Saint-Ange était occupé par un lieutenant d'Antonio Piccolomini, neveu de Pie II, en ce moment dans les Marches. Piccolomini penchait pour le parti des Orsini. Or, l'on disait que le neveu du feu pape n'aurait consigné la forteresse qu'au pape proposé par son beau-père, Ferdinand, roi de Naples. La conduite de ce roi, qui tranchait de très-haut avec le collége donnait, d'autre part, consistance à cette nouvelle. Les cardinaux, rassemblés à la Minerva, protestèrent qu'ils n'auraient assisté ni aux funérailles ni au conclave si on ne leur livrait auparavant le château. Les orateurs du roi de Naples, un envoyé de Piccolomini, et surtout le cardinal de Siena, frère d'Antoine, qui se constituait otage pour garantir la restitution du château, aussitôt son frère revenu, dissipèrent les soupçons. Le 26 août

1464, les vingt cardinaux suivants se renfermaient en conclave : Bessarion, doyen; Guillaume Ostiense, cardinal de Rohan ; Carvajal, cardinal de Porto ; Alain de Taillebourg, cardinal d'Avignon ; le cardinal de Saint-Laurent in Lucina, Calandrino ; San Prisco, Giovanni de Mella ; le cardinal de Saint-Eusèbe, Olivier de Longueil, normand ; Santa-Croce, Angelo Capranica ; Santa Sabina, Eberard Erulo de Narni ; Francesco Albescola della Rovere ; San Clemente ; Torre Cremata ; le camerlingue ; Orsino ; San Marcello, Alibret ; San Nicola in Carcere, Borgia, vice-chancelier ; Piccolomini ; San Maria Novella, Francesco Gonzaga ; San Grisogona, Jacopo Amanato ; San Marco, Pietro Barbo. Il fallait donc quatorze votes pour l'élection canonique.

La république de Venise, qui avait besoin de l'aide de l'Eglise dans la guerre qu'elle soutenait contre le Turc, sans repousser le camerlingue, sujet de la république, appuyait de préférence le cardinal de Saint-Marc, Barbo. Le duc de Milan et Ferdinand de Naples, quoique moins satisfaits et plus incertains du caractère de ce cardinal, l'aidaient de leurs votes, pour plaire à Venise. Côme de Médicis, qui plus que tout autre se méfiait de Barbo, resta neutre. Ce fut tout ce que la seigneurie vénitienne put obtenir de cet ancien hôte, qui, dans son exil à Venise, avait pu juger Pierre Barbo. Toutes ces influences pesèrent sur le conclave, dès la première heure. Le roi Ferdinand, cependant, désirait principalement Orsini. Le cardinal de Rohan se mettait en avant de nouveau, malgré l'opposition dissimulée de Louis XI, qui préférait Saint-Eusèbe et Saint-Marcel, plus souples, moins zélés. Les vieillards préféraient Bessarion ; Côme de Médicis, le cardinal de Saint-Grisogone ; et le duc de Milan, della Rovere ou Gonzaga. Ces opinions divergentes, toutefois, s'émous-

Digitized by Google

saient et n'amoindrissaient pas Saint-Marc. Personne ne le repoussait, et Venise le désirait.

On passa donc les deux premiers jours à se sonder, à discuter et ensuite à rédiger et à jurer le compromis que l'on lira plus loin. Le cardinal Borgia s'éclipsait Il ne se sentait pas encore assez riche pour se mettre sur les rangs. Piccolomini, le neveu de Pie II, fut attiré par le camerlingue à donner son vote à Saint-Marc. Ce camerlingue avait commencé par le repousser, se portant lui-même candidat. Puis il avait transigé et s'était effacé comme les autres. La pratique de Saint-Marc, donc, avançait. Les plus obstinés contre lui étaient Carvajal, Rohan, Saint-Laurent in Lucina et Saint-Marcel. Le troisième jour, cependant, au premier tour de scrutin, Saint-Marc réunit douze votes. Cela n'étonna personne. Il lui manquait deux voix pour être élu. A l'accès, quatre cardinaux se lèvent : Santa Croce, Santa Sabina, Orsini et Torre Cremata. Alors Bessarion, pour faire les choses en règle, les interroge. Ils donnent tous leur vote à voix haute. Sur quoi Bessarion s'écrie « : Et moi, je vous donne le mien de nouveau, cardinal de Saint-Marc. » Les cardinaux dissidents se lèvent tous, entraînés par la nécessité. Barbo était pape. Mais les formalités n'étaient pas encore toutes remplies.

La convention faite le jour précédent par les cardinaux défendait au pontife futur de traîner après lui la cour papale, malgré elle, d'une province à l'autre; d'avoir plus de vingt-quatre cardinaux à la fois, dont un seul de la famille du pape; de nommer à cette dignité des hommes ignorants ou qui n'eussent point atteint leur trentième année ; de déclarer la guerre et de décider les affaires sans la participation du sacré collége ; de recueillir les voix à l'oreille dans les consistoires ; de mettre à la tête des décrets la formule ordinaire :

« D'après l'avis de nos frères, » quand les cardinaux n'avaient pas même été consultés ; d'aliéner le patrimoine de l'Eglise. On ordonnait de continuer la guerre contre les Turcs et d'assembler, avant trois ans, un concile œcuménique pour la réforme de l'Eglise et des abus ; on rendait obligatoire la lecture mensuelle de cette constitution en consistoire. Le cardinal de Saint-Marc avait juré, comme tous les autres, d'observer ces articles s'il était nommé pape. Avant de passer outre, aussitôt le résultat des votes connu, on lui présenta le compromis et il le jura de nouveau. Alors on continua les cérémonies. Barbo voulait prendre le nom de Formoso, étant très-beau, quoique âgé de soixante ans. On lui fit observer que ce nom avait été condamné. Il voulut s'appeler Marc. Mais on lui fit considérer encore que, étant Vénitien, ce nom eût pu paraître empreint d'une signification par trop municipale, et que le pape appartenait au monde. Il choisit enfin le nom de Paul II.

II

Pie II, devenu pape, avait abjuré l'homme ; Paul II, abjura le cardinal. Encouragé peut-être par cette clause des constitutions de Grégoire X, de Clément V, d'Innocent IV, qu'aucun serment ne peut limiter l'autorité du pape, Paul II annula et cassa le pacte fait et juré par le conclave. Les cardinaux se soumirent tous, excepté Carvajal. Bessarion subit la violence. Le cardinal de Pavie, ou saint Grisogone, se laissa séduire. Comment résister, en effet, sans être hérétique, à la doctrine que celui qui peut lier et délier les autres, dans le ciel et sur la terre, n'ait pas le droit de se délier lui-même ?

Digitized by Google

Paul II mit obstacle à la paix que les Florentins et les Vénitiens s'apprêtaient à conclure, en persuadant au duc de Modène, qu'ils avaient choisi pour médiateur, que la discorde entre les grandes puissances de l'Italie aidait à la sécurité des petits Etats et à la considération de l'Eglise. Il sollicita des coalitions italiennes et étrangères contre Malatesta, contre le duc de Milan, contre le roi de Naples. Il se distingua par les persécutions brutales qu'il fit endurer aux gens de lettres de Rome. Paul fit torturer plusieurs d'entre eux, en sa présence, et à tel point, qu'Agostino Campano mourut à la question. En revanche, ce pape favorisa les ébats du carnaval. Il excommunia le roi de Bohème, Georges Podiebrand, prêcha une caricature de croisade contre les Turcs, persécuta les hussites. Il caressa ses amis. Mais, plus que tout autre, Paul II caressait sa jolie personne. Il aimait le faste, la parure, les onctions des femmes. Il dépensait en bijoux l'argent qu'il arrachait n'importe comment; il épuisa pour cela le trésor pontifical.

Il fit faire une nouvelle tiare, qui coûta 275,000 francs, si lourdement chargée de pierreries que, selon Platina, il mourut sous le poids, frappé d'un coup de sang, la première fois qu'il coiffa cette tour de Cybèle; tandis que le chroniqueur d'Agobio le fait mourir d'indigestion ou étranglé. Paul II voulait, par la splendeur des bijoux, atteindre la splendeur de la transfiguration de son Maître. Paul II choyait les femmes, la table, les fêtes—*del giorno facera notte*. Il dormait beaucoup, buvait dru, parlait et promettait énormément et manquait de parole sans aucune considération. Il distribua les dignités ecclésiastiques sans aucun discernement; et souvent il disait à Platina: « Tu me parais ignorer, mon brave homme, que toute la justice et

Digitized by Google

toutes les lois sont déposées dans mon sein comme dans un sanctuaire... Je suis pape; je peux tout faire et tout défaire, à mon bon plaisir! »

Soit, saint-Père.

Il fut beaucoup pardonné à qui aima beaucoup, dit le Christ; et vous, Père béatissime, vous aimâtes... jusqu'aux garçons! Dieu vous ait dans sa sainte gloire, Paul II, et *ora pro nobis!*

Ce pape mourut le 28 juillet 1471, subitement, et dans le silence de la nuit.

Paul II laissa plus de richesses que de regrets, en Italie et hors de l'Italie.

Digitized by Google

SIXTE IV

I. Négociations préalables au conclave, selon la correspondance diplomatique de Milan. Conclave de Sixte IV. — II. Ce pape, selon Stefano Infessura. Son histoire hideuse. Causes de la conduite de ce pape.

I

Dix-sept cardinaux étaient présents à Rome à l'ouverture du conclave. Mais, moins ils étaient nombreux, plus les ambitions et les intérêts privés allaient leur train. « Une commission du peuple romain se présenta au sacré collége pour lui demander que les bénéfices de Rome fussent donnés aux Romains ; *item* que les gabelles, jadis destinées à l'université, *lo studio di Roma*, n'en fussent pas détournées (1). Les cardinaux promirent de satisfaire à ces vœux légitimes, et *statim*, les magistrats de la ville firent une proclamation d'après laquelle tous les citoyens eussent à déposer les armes. Les Romains y consentirent, mais non pas avant d'avoir obtenu la délivrance du château Saint-Ange d'une quarantaine de prisonniers, pour dettes et autres petits crimes, de deux citoyens d'Ascoli, que le pape Paul y avait mis pour qu'ils ne prissent pas la fuite, et d'un baron, qui avait voulu renouveler l'hérésie des

(1) Chose à remarquer : un *condottiere*, un soudard, Fracesco de Carrara, ayant trouvé dans le camp des Véronais, qu'il avait vaincus, plusieurs filles de joie, les logea toutes près du pont des moulins de Padoue, frappant leurs profits d'une taxe au bénéfice de l'Université de cette ville : les papes mangeaient les rentes de l'Université de Rome ! *Cantù, Stor. degl. Ital.* cap. XCVIII.

Digitized by Google

fraticelli ; enfin, non pas avant d'avoir chassé de Saint-Jean de Latran les moines que Paul y avaient installés au détriment des chanoines (1). »

Les partis dans le conclave étaient également nombreux. D'abord les cardinaux plus moraux qui voulaient élever à la tiare le cardinal de Pavie, ou Bessarion. Ensuite le cardinal de Rohan, qui travaillait activement, ainsi que le cardinal Orsini, celui-ci porté par le roi de Naples, qui envoya exprès à Rome son ministre Anello, et celui-là par le duc de Milan. Le duc, en homme de précaution, portait en plus le cardinal de Santa Croce, Gonzaga; saint Pierre in Vincula, della Rovere; saint Grisogone; Aquila, Amico de Collemadio : enfin Gonzaga et Borgia, qui s'étaient faits les promoteurs de Albescola della Rovere. Le plus remuant était Orsini, lequel, outre celle du roi de Naples, son parent, avait la protection plus efficace et plus immédiate de ses frères, puissants barons romains, qui avaient juré de le faire pape de gré ou de force. Le plus insinuant se montrait Rohan, splendide en promesses, mais avec maladresse, car il promettait peu aux cardinaux ses collègues et largement aux princes,— au duc de Milan, par exemple, de le nommer roi et de donner le chapeau à son frère, Ascanio Sforza, Aquila, le cardinal de Ravenne — Barthelemy della Rovere,—Santo Pietro in Vincula, menaient également leur barque le mieux qu'ils pouvaient, mais ils pouvaient peu. Enfin, le plus adroit fut le cardinal Albescola della Rovere, fils d'un matelot, qui alla droit au but. Ce cardinal promit d'un coup le partage des richesses accumulées par Paul II et, à chaque cardinal, ce qui mieux l'accommoderait, en échange de son vote.

(1) Dépêche de l'orateur de Milan.

Digitized by Google

Ces négociations, cependant, ne se faisaient pas sans protestation. Bessarion se querella vivement avec Orsini. « Je demandai à Sa Seigneurie Révérendissime de Rohan si le cardinal Orsini faisait des pratiques pour lui ou bien pour un autre, écrit au duc de Milan le chapelain du cardinal de Rohan. Il répondit qu'Orsini traitait pour lui et que ce Mgr Orsini et Mgr Greco (Bessarion) s'étaient *mordus* entre eux de paroles presque injurieuses. Mgr Greco lui dit, entre autres choses, que, si le collége des cardinaux eût agi à sa façon, en peu de temps, Rome serait restée déserte et que, quant à lui, il avait décidé qu'on entrât en conclave et qu'on donnât sa voix, chacun selon la volonté de Dieu, et de ne plus souffrir que l'on fît l'élection *cum* les moyens que l'on pratiqua avec Paul II. A quoi Orsini répondit qu'on aurait fait ce qu'il aurait voulu, lui Orsini, de gré ou de force (1). »

Tout cela ne moralisait pas le collége. Rassurés contre les protestations des Romains, auxquels le roi Ferdinand avait écrit de se tenir tranquilles, non sans faire entrevoir de loin que ses troupes étaient prêtes à aller rétablir l'ordre (2); assurés dans leurs propres intérêts, comme corps, et chacun particulièrement comme individu; le roi ayant écrit aussi à Robert Malatesta et au comte Orsini de *ne pas faire de nouveautés* (3); Gonzaga d'un côté et Borgia de l'autre ayant enfin garanti l'accomplissement des promesses faites par le cardinal Albescola, les cardinaux entrèrent en conclave.

Après ces négociations préalables, le rôle du Saint-

---

(1) *Archivio di Milano*. Dépêches de Rome et de Gonzaga du 29 et 31 juillet. — Dépêche de Naples du 31 juillet.

(2) *Idem*.

(3) *Idem*.

Digitized by Google

Esprit devait naturellement se réduire à bien peu de chose. On l'invoqua toutefois de toutes les façons. Et il est probable que ce fut lui qui obtint pour Sixte IV l'unanimité des suffrages, tandis que le cardinal Albescola n'en demandait que neuf pour être nommé selon les bulles. Pour l'honneur du Saint-Esprit, malgré cela, je préfère passer pour hérétique et assurer qu'il fut absent à la création de ce pape.

II

Stefano Infessura, — dans l'édition intacte publiée par Eckard (1), et non pas en celle expurgée de Muratori, — parle longuement de Sixte IV et avec des détails, qui seraient intolérables, si j'osais les rappeler aux lecteurs du XIX^e siècle. Infessura l'appelle roi très-impie et inique; il l'accuse de volupté, d'impudicité, d'avarice, de vaine gloire, de sodomie, d'amour pour les garçons, de prodigalité envers ceux *qui serviebant ei in cubiculo*, enrichis de bénéfices, d'évêchés, de cardinalats; il lui reproche d'avoir chéri principalement, *propter sodomiam*, Jérôme et Pierre Riario, enfants qu'il avait procréés dans le lit incestueux de sa propre sœur; il lui reproche d'avoir fait l'usure et affamé le peuple, en monopolisant les blés et les récoltes, et en l'obligeant, sous des peines fort graves, à les lui racheter à des prix énormes, d'où venait souvent la disette, et après la disette la peste, à cause du mauvais blés consommés; il démontre, Infessura, que Sixte nia ses dettes, vola le salaire à ceux qui l'avaient servi; qu'il détestait les gens honnêtes et les gens de lettres; qu'il

(1) Eckard. *Corp. hist. med. ævi.*, tom. II, p. 1934.

Digitized by Google

courait après les spectacles atroces et sanglants, et raconte le duel de deux soldats qu'il fit combattre devant lui.

Les trésors de Paul II furent partagés entre les cardinaux, mais principalement entre ses neveux qui vivaient avec un luxe de princes souverains. Pierre Riario, cardinal, qui avait cinq cents personnes à sa cour, dépensa vingt mille écus d'or pour un dîner!

Sixte trempa dans la conspiration des Pazzi contre le Médicis, à Florence, conspiration qui, sous le semblant de restaurer la liberté de la république, avait pour but réel de constituer un état aux neveux du pape. Sixte IV, cependant, après qu'il eut vu mettre en liberté son neveu, le cardinal Pierre, déclara la guerre aux Florentins, lesquels avaient pendu ou écharpé les assassins de Julien de Médicis, entre autres l'archevêque Salviati; et malgré les remontrances de Louis XI de France, Sixte poussa cette guerre avec colère et la nourrit de l'argent recueilli pour résister aux Turcs, arrivés jusqu'à la Pieve. Le duc de Milan prenait la protection de Florence; Sixte IV attira en Lombardie les Suisses, qui la ravagèrent et la pillèrent; et lorsque Galéas Sforza traita avec les Suisses pour les faire partir, Sixte rompit les négociations. Ces guerres, outre ce gouffre d'avidité de ses neveux, exigeaient de l'argent. Sixte mit à prix fixe toutes les dignités du siége apostolique, puis les prébendes, les évêchés, les chapeaux rouges, l'absolution des peines et des crimes; il augmenta les taxes, et en établit de nouvelles; il autorisa les lieux de débauche, à un *jules* par fille chaque semaine; ce qui, dans la seule ville de Rome, donnait soixante mille *jules* par an, tant était grand le nombre des filles inscrites dans la capitale du souve-

Digitized by Google

rain et de la cour qui font vœu de chasteté. Sixte IV assigna, en les vendant comme bénéfice, à quelques évêques et à quelques prêtres, *tres putanas in burdello, quæ reddunt singulis hebdomadibus julios viginti*,—c'étaient celles du demi-monde probablement, — malgré la bulle *Quamvis omnes* d'Innocent VI (1).

Sixte s'allia tour à tour et fit la guerre à tous les États de l'Italie pour arranger une principauté considérable à ses neveux. Il excommunia et ruina les Colonna, les Este, les Savelli, les Malatesta et les seigneurs de Pesaro et de Faenza, et principalement les Vénitiens, contre lesquels il lança les anathèmes les plus singulièrement abominables. Mais les Vénitiens, ainsi que les Florentins, n'en tinrent pas compte et ne furent sensibles qu'aux dommages matériels, car le pape avait ordonné à tous ceux qui avaient des biens des citoyens de ces deux États, de les garder sans scrupules, sous peine d'excommunication, s'ils les rendaient. Sixte IV nomma évêque le fils de son coiffeur, beau garçon de douze ans, et archevêque de Parme, cardinal et gardien de Saint-Ange, un beau jeune homme de vingt ans qui, après avoir été *ragaccius*, mignon de son neveu Jérôme Riario, devint camérier du cardinal San Vitale, puis favori de Sa Sainteté. Enfin, à cause de sa turbulence, de sa rage de déclarer la guerre à tout le monde, de sa fougue de mettre la discorde entre tous les princes, cette même ligue, que Sixte avait formée contre les Vénitiens, fit la paix avec ceux-ci, à son insu et contre son attente. Quand Sixte IV le sut, dit Machiavelli, « après cinq jours mourut, soit que la fin de sa vie fût venue, soit que la douleur de la paix conclue, à laquelle il était contraire, le tuât. Il laissa en paix cette Italie que,

(1) Estienne, *Apolog. pour Hérod.*, c. XXXVIII, tom. III.

Digitized by Google

de son vivant, il avait toujours maintenue dans la guerre (1). » Un dernier trait pour achever ce caractère : Sixte fit payer seize *grossi* (un grosso valait treize sous) à un prêtre qui s'était coupé les t... et cinq seulement à un autre qui avait couché avec sa mère et avec sa sœur!

Il est inutile d'insister sur d'autres détails. Faisant la part à l'exagération du récit d'Infessura, il demeure établi par le témoignage des autres historiens de l'époque et des historiens cléricaux de la nôtre, Cantù compris, que Sixte IV fut un des papes les plus infâmes qui déshonorèrent l'Église. Les écrivains ecclésiastiques eux-mêmes le condamnent.

Eh bien, je crois qu'ils ont tort.

Ils attribuent aux hommes les fautes de l'institution. Ils ne considèrent pas assez mûrement le changement qui s'était opéré dans la nature même de la papauté, ainsi que nous le verrons plus bas, en parlant d'Alexandre VI, l'expression, non pas la plus élevée, mais la plus saillante de cette nouvelle phase de la papauté.

---

(1) Machiavelli, *Storie fior.*, lib. VIII. Dans la bulle d'excommunication contre les Vénitiens, Sixte IV promet, entre autres choses, l'indulgence plénière de la faute et de la peine à quiconque aurait tué un Vénitien : il menace les prêtres vénitiens, que la République avait appelés dans l'État malgré les anathèmes, de les faire vendre comme des esclaves, s'ils quittaient les terres de l'Église pour se rendre à Venise. Reynal., ad ann. 1483.

Digitized by Google

INNOCENT VIII

I. L'ambassadeur de Florence annonce la mort de Sixte IV. Pillage de sa chambre : nudité de son cadavre. — II. Ouverture des négociations. Préliminaires. Dépêches des orateurs florentins et de ceux du duc de Milan et du duc de Ferrare. — III. Attitude de la ligue en face du sacré collége. Opérations du conclave. Dépêche de l'orateur florentin. Conditions et prix de l'élection du cardinal de Molfetta, Innocent VIII. Dépêches diplomatiques. Portrait de ce pape selon l'orateur de Florence. —IV. Caractère et histoire d'Innocent VIII. Projet de Nero Caponi et de Sixte IV pour assurer l'indépendance de l'Italie, faussé par Innocent, combattu par Laurent de Médicis. Mort d'Innocent. Crime qu'il commit pour guérir, selon Infessura.

I

Guidantonio Vespucci, ambassadeur de Florence à Rome, écrivait aux Dieci di Balia la dépêche suivante, en date du 12 août 1484 :

« *Post scripta*. Je tiens comme certain que, vers les quatorze heures, notre seigneur Sixte IV a été surpris par un évanouissement *aut* un accident qui a duré presque les deux tiers d'une heure. Du palais on envoya chercher le cardinal San Pietro in Vincula, de crainte que Sa Sainteté ne mourût ; et, quoique le cardinal fût au commencement de son dîner avec sa Seigneurie Révérendissime de Novara (1), il se rendit au palais et resta à côté de Sa Sainteté. Sixte se remit et prit un peu de potage. Le médecin juge que cet accident est un mauvais ambassadeur et qu'au moins, par un autre accident semblable, Sa Sainteté peut mourir. »

Puis le même jour, *hora prima noctis*, il ajoute :

(1) Giovanni Arcimboldo.

Digitized by Google

« Sa Sainteté va plus mal. La fluxion lui a déjà enflé la langue : il ne parle plus. »

Et plus tard, la même nuit, le même Vespucci mande : « Au *Magnifico Laurentio de Medicis, Benefactori meo, etc. Magnifice vir, etc.* En ce moment, cinq heures, la santa memoria di papa Sixto est décédée ; que Dieu lui ait pardonné ! Je donnerai des nouvelles à Votre Magnificence de ce qui va suivre. »

Sixte IV mourait de chagrin, comme nous l'avons dit, à cause de la paix que la ligue des princes et des États italiens venait de conclure sans lui, le 12 août, à cinq heures de la nuit. Il expira dans la chambre supérieure de la cour qui précède la bibliothèque. Les cardinaux présents à Rome allèrent visiter le cadavre, et après lui avoir fait une révérence profonde, entrèrent dans la grande salle, à côté de ladite chambre, pour s'occuper des affaires du gouvernement pendant la vacance du siége. « Les cardinaux se rendirent tous au palais la nuit même et déléguèrent Sa Seigneurie Révérendissime de Novara, Agriense (1), Molfetta (2) et Matiscosense (3), pour faire l'inventaire des effets — *roba* — et surveiller ceux qui habitent dans le palais. La plèbe a saccagé la maison du comte Iacopo Riario, ainsi que d'autres maisons et magasins. Toute la ville est sous les armes. Les cardinaux Colonna et Savelli ne sont pas encore arrivés. Les autres se réunissent chez le camerlingue par peur des saccageurs (4). » Le matin du 13, le camerlingue alla rompre les sceaux du pape décédé. Ensuite le cadavre fut enlevé du lit, transporté dans la

(1) Giovanni Rangone.

(2) Cybo.

(3) Philibert d'Hugonet.

(4) Vespucci. — Dépêche du 13 août.

Digitized by Google

chambre inférieure dite des Pappagalli et déposé sur une longue table du milieu. A dix heures le chapelain, l'abbé de San Sebastiano, s'empara du lit et des meubles de la chambre papale. Les autres objets en un instant furent emportés pareillement, avant même que le cadavre fût enlevé, et avec une telle rapacité, qu'on ne put trouver « ni une cuvette, ni un drap, ni un vase quelconque où mettre du vin et de l'eau avec des herbes parfumées pour laver le corps, ni des braies, ni une chemise pour l'habiller, quoique le cardinal de Parme (1) eût demandé tout cela aux domestiques de la chambre et au barbier de Sixte. Enfin un marmiton donna un petit chaudron où il chauffait l'eau pour laver les assiettes. On fit par André, barbier du défunt, porter une cuvette à barbe de sa boutique; on lava le corps, et comme il n'y avait pas de draps pour l'essuyer, on partagea en deux la chemise dans laquelle il était mort et on le nettoya. » Boccarde ne put lui changer ses caleçons, fort sales, parce qu'il n'en trouva pas non plus que de chemises. On lui mit l'aube, une paire de pantoufles de drap rouge et une longue veste de damas blanc, par erreur, car on ne devait pas l'habiller en pontife, mais en cordelier, — ce qu'il avait été, — ainsi qu'on avait pratiqué pour Alexandre V, du même ordre. Accoutré de la sorte à la diable, les chanoines de Saint-Pierre allèrent le prendre.

II

En attendant, on préparait le conclave. « Le comte, écrivait Vespucci en date du 15 août, appelé par le

(1) Gian-Giacomo Sclafenata.

sacré collége, est arrivé avec l'armée. Dans le collége il y a deux factions, dont une a pour chef le vice-chancelier ayant avec lui le camerlingue (1), et l'autre San Pietro in Vincula. Hier on fit deux propositions pour amoindrir l'importance du camerlingue : la première, de réunir les congrégations à la Minerva et non plus chez lui ; et l'autre de rendre le château Saint-Ange au collége, afin que l'élection fût libre, ce qui ne serait pas s'il continuait à rester dans les mains du comte. » En effet, le comte Jérôme della Rovere, neveu de Sixte, ennemi des Colonna, continuant à occuper cette forteresse, les cardinaux Savelli, Colonna et de Saint-Pierre in Vincula n'osaient assister aux funérailles, ne se croyant pas assez assurés. Le château enfin fut rendu et occupé par l'évêque de Trento, au nom des cardinaux, et les trois électeurs du futur pontife purent ainsi revenir à Rome.

En même temps Filippo Pandolfini, commissaire florentin au camp de la Sérénissime Ligue, près Bagnole, mandait à la Seigneurie, en date du 15 août 1484 :

« Ayant su la mort du pape, Giovan Francesco s'est mis immédiatement en route de Tolentino vers Rome. Puis les seigneurs de la Ligue ont délibéré que leur cardinal quittât Milan de suite pour se rendre à Rome, avec quelques-uns de ses gens, à grandes journées,— *giornate da cavallari*. Ils écrivent aussi à leurs ambassadeurs à Rome et au cardinal d'Aragon de s'entendre avec notre orateur Vespucci, afin de faire un pape qui ait à conserver la paix d'Italie et qui fût à la convenance de leurs États — *sia al proposito dei loro stati*. Ils leur rappellent, en général, qu'il leur paraît bon d'éviter un

---

(1) Raffaele Riario de Savona, neveu de Sixte IV.

Digitized by Google

pape de nation vénitienne et génoise, ainsi que ceux parmi les ultramontains que l'on ne jugerait pas à propos. Ils écrivent à tous les cardinaux leurs amis, s'en remettant d'ailleurs à ce que, de leur part, diront leurs ambassadeurs, exprimant le désir que le roi de Naples et Vos Seigneuries en fassent de même. Ils écrivent encore au comte Jérôme della Rovere d'attendre et de voir comment les choses de Rome vont se passer. La mort de Sixte n'a causé aucun chagrin. »

Guidantonio Vespucci ajoute de Rome, en date du 18 août :

« L'ambassadeur du duc de Milan, celui de Ferrare et moi, nous sommes allés faire visite au comte Jérôme, lequel se croit assez fort, à cause des gens d'armes qu'il a et de ceux qu'il attend des Romagnes et de Lombardie, par la faveur de la maison Orsini et pour toutes les principales forteresses de l'Église qui sont en ses mains... Et en causant du futur pontife, il dit qu'il fallait considérer deux choses : avoir un homme de bien, ami de la ligue ou au moins neutre, et qui ne fût pas si ami de San Pietro in Vincula qu'il eût, lui, messer le comte, à s'en méfier, sachant que ledit Saint-Pierre a de mauvaises intentions envers lui. et qu'il aurait à craindre du mal pour son état. Les funérailles de Sixte ont commencé. San Pietro in Vincula, Savello, Molfetta et Colonna n'y interviennent point, ne trouvant aucune sécurité pour eux tant que le château est sous les ordres du comte, ayant à passer par une porte dudit château. Et ces cardinaux ajoutent, qu'ils n'iront pas non plus en conclave à Saint-Pierre, si l'on ne change pas la garde du Palais, aujourd'hui sous les ordres de messer Jacopo Conti, qui est du parti Orsini, et si l'on ne rend pas le château au Collége. Les Romains craignent, à cause de cela, qu'il n'y

ait du sang et du schisme, et voudraient qu'il fût accordé un sauf-conduit à ceux des maisons Colonna et Orsini et à leurs partisans. Il doit y avoir aujourd'hui une réunion chez Novara, entre Orsini et Savelli. En attendant, ils font du bruit et leurs partisans pire que cela. Les gens d'armes affluent. Colonna et Savello n'en savent rien. Les maisons des cardinaux sont toutes armées et approvisionnées comme si nous étions au camp. Si cette besogne ne s'arrange pas d'une façon ou d'une autre, je crains qu'il n'y ait pillage et que l'on ne fasse deux papes. Tous les magasins sont fermés. Rien n'arrive plus, de peur de vol. Rohan et les cardinaux vénitiens sont arrivés. On attend Ascanio Sforza. »

Le 21 août, Vespucci, en continuant à donner ses renseignements, mande ceci :

« La réunion entre Savello et Orsini, chez Novara, a eu lieu. Ils ont conclu que le castellano actuel, l'évêque de Todi, maître du palais du camerlingue, – le cardinal de San Giorgio, — reste au château, mais que l'on renvoie tous les gens qui y sont actuellement, et que San Giorgio y mette une autre garde ; que tout le monde prête serment au Collége de restituer le château au pape futur ; que messer Jacopo Conti soit remplacé par un autre ou qu'on lui donne un collègue..., et autres conventions entre Orsini et Colonna. Hier, dans la congrégation, on notifia cet accord au cardinal de San Giorgio, qui n'a rien encore répondu. »

Et, en date du 23, Vespucci ajoute : « Le Collége a convenu avec le comte Jérôme della Rovere, de lui conserver tous les honoraires — *gli assegnamenti* — que lui avait donnés le pape Sixte et l'argent reçu, et hier on lui a payé 7,000 ducats pour ses gens d'armes. Il part ; il promet de livrer toutes les forteresses de

l'Église. Deux prélats l'accompagnèrent jusque chez lui. Trêve entre Orsini et Colonna jusqu'au nouveau pape. Ils se donnent pour otage chacun dix citoyens romains, et chacun d'eux renvoie ses gens. Tout s'arrange. Les cardinaux entreront en conclave jeudi, dans le palais du pape.» Puis, en la même date du 23 : « Les cardinaux Savello et San Pietro in Vincula sont enfin intervenus au palais après dîner. Le comte part et Jacopo Conti aussi. Ascanio Sforza est arrivé hier soir incognito en ville. Mais comme ce cardinal est arrivé en habit de voyage, botté, éperonné, on n'est pas allé à sa rencontre. Les cardinaux entrent en conclave demain. »

Voici maintenant ce que mandait de Naples au duc de Milan son ambassadeur, ser Brando de Castiglione, en date du 20 août même année (1) :

« *Illustrissime et Excellentissime princeps, domine, domine mi observandissime*... Quant aux pratiques *novi pontificis eligendi*, je disais au roi avoir eu connaissance qu'il s'était formé une grande ligue d'une partie des cardinaux, dont San Pietro in Vincula était le chef, qu'il entraînait après lui plusieurs autres, que cela pouvait donner un grand coup à la création du nouveau pape, et que, par conséquent, je jugeais nécessaire que Sa Majesté écrivît au Révérendissime cardinal d'Aragon de se serrer étroitement avec le Révérendissime et Illustrissime cardinal de Visconti. Votre oncle m'assurait que, ces deux cardinaux s'accordant bien ensemble, ils pourraient faire échoir ce pontificat à celui qui leur plairait le mieux ; et, partant, je priais Sa Majesté de vouloir écrire à Aragon dans la forme convenable, pour que la tiare ne tombât pas en une

---

(1) *Archives de Milan*. Les autres dépêches : Archives de Florence.

Digitized by Google

personne qui ne convînt pas à la ligue sérénissime. Sa Majesté me répondit qu'elle approuvait le conseil; que le magnifique Mgr Anello lui donnait de Rome le même avis; qu'elle en avait déjà parlé avec son fils, le Révérendissime d'Aragon, à Aversa, lequel trouvait convenable de s'entendre avec le Révérendissime et Illustrissime Visconti, Mgr Anello et les autres ambassadeurs de la ligue, et de viser à deux choses : d'abord, *et super omnia*, que ce pontificat n'échût pas à un Vénitien, et que l'on agît *totis viribus* pour faire réussir un des quatre suivants, le plus opportun, *videlicet :* Novara, Milano (1), Siena (2), ou Napoli (3); et si aucun de ceux-ci n'avait de chance, pourvu que ce ne fût pas un Vénitien, de s'en remettre au sort. Sa Majesté a écrit de nouveau dans ce sens. »

Le roi écrivit en effet, comme il résulte des dépêches du 23 août du même Branda de Castilione à Jean Galéas Sforza, sixième duc de Milan, et des dépêches de Bendidio au duc de Ferrare, Hercule II, en date du 15 août, également de Naples (4). Sa Majesté convenait parfaitement d'écarter de la papauté les cardinaux vénitiens, milanais, ultramontains; elle avait insisté auprès de son ambassadeur Anello et de son fils le cardinal d'Aragon, de tâcher de rapprocher San Pietro in Vincula et le vice-chancelier Borgia, pour créer un pape d'utilité commune; elle avait approuvé la résolution prise au camp, « qu'il suffisait d'élire un pape qui fût agréable à n'importe quel membre de la ligue, car la satisfaction de l'un était la satisfaction de tous; »

(1) Stefano Nardino de Forli.

(2) Francesco Piccolomini.

(3) Oliviero Caraffa.

(4) *Archives de Modène. — Correspondance de Rome.*

Digitized by Google

et elle, Sa Majesté, s'était montrée contente de la présence du cardinal Visconti au conclave.

Vespucci, de son côté, mandait aux Dieci de Balia, le 23 août : « *Quamvis* l'on ne puisse juger que difficilement qui sera le pape futur, toutefois je crois que, si les cardinaux dont disposent le roi de Naples et le duc de Milan sont fidèles, ils bâcleront un pape à leur façon, non pas parce qu'ils sont suffisants à le faire, mais parce qu'ils suffiront à le conserver — *son bastanti a tenerlo*. — Chacun de ceux indiqués par le roi et par le duc obtient la faveur des autres. Et, à ce qu'il paraît, les plus favorisés par les fauteurs de la ligue sont Naples, Sienne, Novare et Visconti. La discorde des électeurs pourrait *faire sauter* la chose en Milan. De ceux nommés par notre parti, les plus en faveur sont San-Marco et Ulixbona (Giorgio Costa). Plaise à Dieu qu'on choisisse un pape qui conserve la paix de l'Italie ! »

L'évêque de Reggio, ambassadeur du duc de Ferrare à Rome, lui écrivait pareillement, en date des 14, 18 et 21 août : « Au milieu de tant d'embarras, les seigneurs cardinaux n'oublient point la pratique fort grave de la papauté. On ne peut dire rien de précis jusqu'ici, mais l'on parle beaucoup de San Marco, de Conti, de Molfetta, de Novara, de Lisbonne et de Naples. Les cardinaux de Sixte sont aussi très-audacieux. San Giorgio (Riario) et San Pietro in Vincula (della Rovere) ont échangé de tels embrassements et se sont tellement serrés ensemble que ça donne beaucoup à penser, et il paraît certain qu'ils éliront un pape à leur façon. Il faut alors faire de nouveaux comptes et ouvrir un nouveau livre pour se régler pour l'avenir... Savelli et Orsini, au milieu de tant de pratiques, marchent d'accord. On prend tous les soins pour faire tomber la papauté à une personne attachée à la ligue, ainsi que le

Digitized by Google

cardinal d'Aragon en a reçu la commission par le roi de Naples. Qui négocie pour l'un, qui pour l'autre; mais surtout le vice-chancelier (Borgia) se remue pour lui-même. Il y aura vingt-cinq cardinaux qui entreront en conclave; il faudra donc dix-sept votes pour être élu. Nous avons arrangé avec d'Aragon ce qu'il y aura à faire. Nous attendons Visconti et nous verrons de nous entendre ensemble (1). »

Et en date du 24 août, Vespucci ajoute : « Ce matin se sont trouvés chez San Pietro in Vincula, à l'insu les uns des autres, les cardinaux Savello, Colonna, Borgia et sept autres, et ils l'ont accompagné au palais. Il paraît que Sa Seigneurie Révérendissime songe à faire un pape qui n'éveille aucun soupçon ni chez le roi ni dans la ligue ; et je pense que Sa Seigneurie Révérendissime et Rohan iront droit au but, ce qu'ils pensent faire. Les deux suffisent non-seulement à écarter les suspects, mais à élire qui mieux leur conviendra. Dès le commencement, Mgr Ascanio Sforza (Visconti) s'est montré d'une grande réputation et d'un grand mérite : car, n'eût-il que les quatre voix milanaises, comme il écrit, et qu'il pût en disposer à sa guise, ce serait énorme, à cause du nombre des cardinaux qui entrent en conclave. A cause du grand nombre de visites, je n'ai pu me trouver un instant seul avec le cardinal Ascanio, pour connaître les intentions de Sa Seigneurie Révérendissime sur la personne qu'il désigne à la tiare. »

Enfin, voici ce qu'écrit de Paris, le 24 août, l'ambassadeur florentin Bartholomeo Ugolino : « Après la publication de l'édit contre le légat, celui-ci est resté toujours comme en franchise chez le duc de Bourbon

(1) *Archives de Modène. — Correspond. de Rome.*

et n'a pas osé sortir. Il partira bientôt pour Rome. La mort du pape lui a causé un grand chagrin, quoiqu'elle soit arrivée à propos, car ils ne s'entendaient plus en rien. Quant aux autres, cette mort ne leur a pas fait plus d'impression que celle d'un simple curé. Ici on meurt de la peste terriblement.

« *P. S.* Le cardinal d'*Anger* (Andegavense, Jean Balue?) est sorti de la tour par la porte de derrière de Mgr de Bourbon, qui s'ouvre sur le fleuve, et par eau, ayant toujours à côté Mgr de Bourbon comme son sauf-conduit, il s'est éloigné à deux lieues d'ici. La reine lui a accordé la permission de se trouver à Rome, et lui a donné 1,000 écus par pitié, s'étant bien épuisé en dépenses sans profit pour la légation pontificale. Mais la crainte vient plutôt de la cour, du Parlement et du peuple parisien que de toute autre cause. »

III

Le 24 août se terminèrent les funérailles de Sixte IV. Les cardinaux avaient tenu plusieurs congrégations préliminaires; ils avaient fait plusieurs pratiques pour tâcher de s'entendre sur le choix. Mais toutes les négociations avaient échoué et ils se trouvaient en face les uns des autres plus hostiles que jamais. On craignait un schisme, un coup de main d'un parti ou d'un autre, quelque chose enfin d'anormal, d'immoral. Il courait même je ne sais quelle prophétie que de ce conclave devaient sortir deux papes. En cet état de choses, les ducs de Calabre et de Bari, fils du roi de Naples, écrivirent de Trezzo aux cardinaux Visconti et d'Aragon, le 26 août, en leur propre nom et au nom du roi de Naples, du duc de Milan, de la Seigneurie

de Florence et de la Ligue, une note très-accentuée et très-caractéristique, par laquelle ils sommaient le Collége de se rappeler qu'ils avaient les armes à la main pour empêcher que la discorde se prolongeât parmi eux, qu'on élût un pape qui troublât l'Italie, et qui, à l'ombre du manteau pontifical, cherchât à provoquer des changements dans les États séculiers. « Comme cardinaux, disaient les deux ducs aux deux cardinaux, et comme membres de maisons de princes d'États, vous avez le double devoir de veiller à l'élection et de la régler. » Et s'adressant ensuite, par une dépêche du même jour, aux orateurs de la ligue, à Rome, les ducs de Bari et de Calabre leur mandaient : « Nous voulons que vous fassiez entendre au comte Jérôme et à Virginio Orsini que, comme il nous plaît souverainement d'empêcher et d'insister que l'élection ne tombe dans aucun de ceux-ci, voire Lisbonne, Molfetta, Savelli et San Marco, il nous déplaît également que l'on fasse des parades de force. Engagez ces seigneurs à s'abstenir de toutes démonstrations violentes, aussi bien pour écarter l'élection des quatre cardinaux susnommés que pour favoriser l'assomption de nos six candidats, attendu que l'on peut obtenir le même résultat par l'habileté et par la sagacité. Faites-leur cette instance, et qu'elle soit telle qu'ils n'aient à en prétexter ni l'obscurité, ni le doute. Agissez d'accord avec Visconti et d'Aragon. Conduisez-vous avec précaution avec le vice-chancelier. Ainsi donc, avec celui-ci, avec le comte et avec Virginio, vous suivrez contre les quatre et en faveur des six nos désirs, usant des moyens que le temps et nos instructions ultérieures vous indiqueront. »

Le 25 août, les cardinaux de San Marco et de San Giorgio distribuèrent au sort les cellules que chacun se

Digitized by Google

fit meubler et parer de serge blanche, verte, rouge, selon son goût. Le lendemain, vingt-quatre cardinaux s'enfermaient en conclave. Trois cardinaux étaient absents. Le soir, le camerlingue visita tous les coins de l'endroit pour s'assurer que personne n'y était resté caché, puis il ferma les portes à deux serrures. Le 27, les cardinaux assistèrent à la messe du Saint-Esprit, ayant sur le rochet la chape papale—*crocea*—avec capuchon et une queue de deux palmes. Après la messe et après le dîner, on s'occupa de bulles, de règlements, de constitutions pour le nouveau pape, de politique. La journée se passa ainsi. Le lendemain, tous les cardinaux signèrent ces actes, Foscari excepté, qui les repoussa.

Le premier scrutin s'ouvrit. Borgia parla. On posa la question si l'on devait faire suivre l'accès après le scrutin ; et l'accès fut écarté. Alors l'opération de la votation commença. Borgia se leva, s'approcha de l'autel, pria un instant à genoux, éleva son bulletin entre ses deux doigts, le baisa et le glissa dans le calice, dont le cardinal de Sienne écartait la patène. Tous votèrent de la sorte. Borgia prit ensuite le calice par le nœud du milieu, tenant sa gauche sur la patène, sur laquelle il renversa les bulletins. Puis les prenant un à un, il les passait au cardinal de Sienne, qui les lisait à haute voix. Le dépouillement fait, on trouva que San Marco avait obtenu dix votes, les autres moins. Il en fallait dix-sept pour être élu. De nouvelles négociations furent entamées. Si l'accès suivait, Barbo était pape.

En allant au scrutin du soir de ce même jour, 28 août, le cardinal della Rovere s'approcha de San Marco et lui fit la proposition que, s'il voulait promettre son palais, — l'actuel palais de Venise, — au cardinal d'Aragon, celui-ci lui aurait apporté trois votes, ce qui lui

Digitized by Google

en ferait treize. Marco Barbo répondit : « Votre Seigneurie sait que ma maison est plus forte que le château Saint-Ange ; or, je ne crois pas qu'il fût très-prudent d'y installer le roi de Naples, qui deviendrait ainsi le maître de Rome. » San Pietro in Vincula s'adressa alors à Borgia, son ami à cette époque, plus tard son ennemi, et papes tous les deux, et lui offrit de coopérer ensemble à l'élection. Borgia détestait San Marco, espérait et travaillait pour lui-même. Voulant empêcher l'élection de son rival, il accepta. La nuit arriva. Tandis que tout le monde dormait, ou à peu près, Borgia et della Rovere arrètèrent à quelles conditions ils pouvaient et devaient faire le pape ; et ayant convenu de tout et fixé le plan, ils commencèrent, à cette heure même, le tour des cellules de leurs collègues pour marchander leurs votes. Leur candidat était Cybo, cardinal de Molfetta et de San Lorenzo in Lucina, ami de della Rovere, son homme, sa chose.

« Samedi, mandait Vespucci le 29 août aux Dix de Balie, on fit un scrutin dans lequel San Marco eut beaucoup plus de votes que tout autre. Le soir, le vice-chancelier ayant vu qu'il ne pourrait pas réussir, chercha à tourner la faveur de Rohan et de Visconti vers le Gerundense (1). San Pietro in Vincula conspirait pour accorder Orsini et le camerlingue avec lesdits deux cardinaux et les Colonna, et les gagner à Molfetta. Il lui paraissait facile de les décider, car Molfetta était parent du camerlingue et guelfe, c'est-à-dire de la même faction qu'Orsini. Mgr Visconti ayant entendu cela, ayant vu que les votes de son parti hésitaient, poussé par Mgr de Parme, qui fait semblant d'être tout dévoué à Sa Seigneurie Révérendissime,

(1) Jean de Moles de Margaritis, Espagnol.

comprit l'affaire; il passa au parti de San Pietro in Vincula, afin que Molfetta reconnût que la papauté lui avait été donnée par lui, et y attira le vice-chancelier, lequel maintenant se laissait attirer assez facilement, voyant que, s'il n'agréait celui-ci, la tiare pouvait tomber à quelque autre qui lui serait bien plus hostile. Il y attira aussi Rohan. Cela arrangé, voyant que le nombre des voix s'approchait de son complément, on le fit entendre aux adversaires, en assurant qu'ils étaient dejà en nombre suffisant. »

Ces adversaires étaient les six du parti des vieillards et des plus influents, c'est-à-dire les cardinaux Conti, de San Marco, d'Espagne (1), de Lisbonne, de Naples, de Sienne et le Gerundense. On y ajoute aussi de Santa Maria in Porticu (2). Ils dormaient. Saint-Pierre in Vincula, Visconti, le vice-chancelier, réunirent environ dix-sept voix. A six heures de la nuit, déjà Cibo signait les pétitions des cardinaux, agenouillé d'un seul genou devant un petit guéridon, entouré de tous ses électeurs du lendemain. En sorte que le cardinal de Sienne, un des premiers convertis, en entrant et en le voyant dans cette position, s'écria : « Cela va au rebours, le pape signe à genou et nous demandons debout ! »

Le lendemain 29 août, dimanche, de très-bonne heure, les partisans de Cibo réveillaient les dormeurs en leur disant : « Allons donc ! nous avons fait le pape. — Qui donc? demandaient ces cardinaux ébahis. — Le cardinal de Molfetta, Cibo. — Comment? quand? demandaient encore les partisans de Saint-Marc, de plus en plus étonnés. — Mais, cette nuit, tandis que

(1) Petro Gundisalvo de Mendoza, cardinal de Toledo.

(2) Giovanni Colonna.

Digitized by Google

vous dormiez. Nous avons tous les suffrages, excepté les vôtres.

Le parti de Saint-Marc, réduit à sept ou huit voix, ne pouvant ni créer le pape ni empêcher l'élection déjà accomplie, se résigna. « Cette nouvelle s'étant propagée avant d'aller au scrutin, continue Vespucci dans sa dépêche, tout le monde consentit à l'élection. En sorte que, en faisant le scrutin deux heures avant le jour, tous donnèrent leur voix ouverte, excepté San Marco, qui vota pour *nemini* — personne. — Cette pratique dura toute la nuit. »

En effet, à dix heures, le sacré collége se réunit à la chapelle. Après la messe, on prépara les tabourets et le scrutin commença. Cibo fut élu. Le cardinal de Sienne retira alors quelques briques de la petite fenêtre de la sacristie, près de l'autel, et, montrant la croix pontificale au peuple rassemblé dans la cour du palais, annonça l'élection. « A cet instant, mande Vespucci à la Seigneurie, le 29 août 1484, environ les treize heures, a été élu le cardinal de Malfetta. Il s'appelle Innocent VIII. »

Maintenant, à quelles conditions et à quel prix cette élection avait été obtenue? Laissons parler les lettres des ambassadeurs. Et d'abord, voici ce qu'écrit au duc de Milan son orateur de Naples, en date du 31 août :

« Hier, à dix-neuf heures, le roi reçut la nouvelle de l'élection du pape. Il s'en montre très-satisfait, car le nouveau pontife était évêque en ce royaume, et son père, officier régent en cette ville de Naples. Le secrétaire de Sa Majesté dit en plus que Molfetta était un des trois nommés par Sa Majesté et donnés en commission dans les instructions à son fils, le révérendissime d'Aragon, pour être portés à la papauté. En revenant

Digitized by Google

de la messe, que Sa Majesté a fait chanter à l'Annunziata, le roi nous a raconté, à l'ambassadeur de Florence et à moi, comment les choses se sont passées. San Marco, dit Sa Majesté, était entré en conclave avec la certitude d'être pape et recueillit, en effet, douze votes dans le premier scrutin ; et si l'on n'eût pas défendu l'accès, il était pape. Au second scrutin, la chance tourna en faveur de Molfetta, et le révérendissime d'Aragon, pour gagner la voix du révérendissime de Milan, lui promit l'archevêché de Salerne, en disant qu'on n'avait rien négligé pour arriver au but. Sa Majesté apprécie beaucoup la conduite du cardinal Visconti, sans lequel la papauté tombait à San Marco, ennemi de la ligue. »

L'ambassadeur du duc de Ferrare, écrivant également de Naples, attribue tout le mérite de l'élection « aux précautions de Borgia, sans lequel l'élection tombait, *procul dubio*, en San Marco. » L'évêque de Reggio écrivant à la duchesse de Ferrare, Éléonore d'Aragon, en attribue le mérite au cardinal d'Aragon son frère. Et, sous la même date du 1er septembre, le même évêque mande au duc Hercule : « La vérité est, que San Pietro in Vincula est celui qui a fait le pape, et Visconti et Aragon l'ont suivi. Car ils voyaient que San Pietro se serait entendu, sans cela, avec les cardinaux vénitiens, et le sort aurait désigné San Marco. »

La joie du roi de Naples était fausse. De la dépêche des ducs de Bari et de Calabre susindiquée il résulte que Molfetta était exclu. Le duc de Milan, écrivant à son ambassadeur à Naples, en date du 31 août, dit : « Nous louons beaucoup le sérénissime seigneur roi des démarches qu'il avait faites pour que la tiare échût à un des quatre cardinaux indiqués dans votre lettre, — *videlicet*, Milan, Sienne, Naples et Novare ; — mais

l'élu a été Molfetta, que nous croyons devoir accepter pour le mieux, — *et che credemo se habia tore per el meglio.* »

Voici maintenant, pour terminer, l'extrait des dépêches de Vespucci, du 29 août, aux Dix de Balia, des 29 et 31 août, « au magnifico Laurentio de Medicis, *benefactori meo,* » et de Loisius Andrea Loeti à ce même Laurent de Medicis, en date du 30 août, toutes de Rome (1).

« Vos Magnificences entendent très-bien, dit Vespucci aux Dix, que ceux qui consentent à une telle élection veulent en tirer avantage. Saint Pierre in Vincula a donc renoncé à sa légation de Bologne, laquelle a été donnée à Visconti, qui l'a passée à Savelli ; lequel a eu également la terre de Monticelli. En outre San Pietro a renoncé à la légation d'Avignon, qui sera donnée au cardinal de Milan, ainsi que l'archevêché (?) de Saint-Jean de Latran.

« Le pape avait donné au cardinal de Parme la légation du patrimoine ; Parme y a renoncé en faveur de Visconti. Je ne sais pas comment on a satisfait Colonna ; mais je tiens de sa propre bouche qu'il n'aurait donné sa voix à personne, sinon à condition d'être indemnisé des dommages soufferts. (Colonna eut Ceprano, la légation du Patrimoine que Visconti lui céda : 25,000 ducats pour la maison qu'on lui avait brûlée pendant le siége vacant, et pour 7,000 ducats annuels de bénéfices dès qu'ils vaqueraient.) On a donné à Novare un château dont j'oublie le nom, et la légation de Pérouse, à laquelle l'on a ajouté quelques autres villes qui n'y étaient pas auparavant. Et j'ai entendu que, dans les

(1) Ces dépêches au Médicis se trouvent en la Filza XXXIX. — *Archiv. Mediceo,* avanti il principato, pag. 347, 348, 352.

conventions du conclave, il fut arrêté que chaque cardinal aurait un château. San Pietro a renoncé également à quelques autres abbayes, qui ont été distribuées je ne sais comment. Le pape a donné sa maison de San Lorenzo in Lucina au cardinal d'Aragon et Pontecorvo; au cardinal de Parme le palais de San Giovanni della Magliana avec toutes ses dépendances ; à Visconti la maison du comte Jérôme della Rovere, laquelle sera payée à celui-ci par le pape, et un revenu de douze mille ducats. Le vice-chancelier s'est assuré certaines choses en Espagne. Frangiotti, qui a pour femme une sœur de Saint-Pierre in Vincula, a été nommé dépositaire général, et le frère de ce cardinal, qui est évêque à Ferrare, sera probablement gardien de Sant'Angelo. Le mobilier de la maison du pape passe au cardinal de Colonna ; à Ascanio Sforza, une légation également ; à Orsino celle des Marches, qui a été ôtée au camerlingue; et en outre, Cervaro, Matrisano et Capranica. Paul Orsini a obtenu la garde du palais. On dit aussi que Prospero Colonna, frère du cardinal, sera nommé préfet, et le préfet actuel, frère de San Pietro in Vincula, capitaine de Sainte-Église, sans parler de Fano et de cinq autres bourgs environnants qu'on lui a donnés.

« L'élection a été conduite de cette façon ; Aragon et Visconti, ayant vu qu'ils ne pouvaient faire passer le vice-chancelier, et ayant vu en outre que celui-ci cherchait à faire nommer le Gerundense, manœuvrèrent de telle sorte qu'ils attirèrent le vice-chancelier en Molfetta ; mais, *ante omnia*, rapprochèrent le camerlingue et Orsini de San Pietro in Vincula, lesquels y consentirent, après avoir assuré, avec promesses, les affaires du comte Jérôme et du camerlingue, et après avoir donné satisfaction à plusieurs cardinaux en plusieurs choses. Cette élection est due entièrement au cardinal

Digitized by Google

Visconti et à della Rovere, qui est le pape véritable et *plus quam papa*. *Et credatis* qu'Aragon et Visconti, dans toutes les élections, mettront au pillage cette cour, et qu'ils sont les plus grands misérables du monde, — *hanno in ogni electione a metter a sacco questa corte e son e maggior ribaldi del mondo*.—Visconti se plaint de la conduite de San Giorgio,—le camerlingue,—en cette élection ; il ne se laissa jamais deviner ; il ne montra de l'estime que pour Orsini. En sorte que Visconti, qui le dit jeune et sans expérience, l'a menacé de lui prouver qu'on devait l'estimer plus encore que d'Aragon. Visconti est aussi peu satisfait du cardinal de Naples, avec lequel il se querella en conclave à cause que celui-ci se crut trahi par d'Aragon dans cette négociation. Nous avons résolu hier de les rapprocher. Visconti va faire un tour chez lui, puis il revient à la cour, afin de se rendre maître des cardinaux et de s'en servir dans les élections futures. C'est un esprit vif, hardi et fort délié. Je ne donnai pas votre lettre à Orsini ; il allait bien par lui-même. Je serai curieux de savoir comment cette création a été goûtée par l'État de Milan, qui, ayant été exclu à cause des affaires de Gènes, ne devrait pas en être content.

« Peu de cardinaux ont eu beaucoup de voix, excepté San Marco. Le pape en avait eu plus que les autres. De Borgia on n'en parla pas, et cependant, s'attendant à être pape, il avait fait construire deux tours à la porte de sa maison, afin de la garantir du pillage, s'il eût été nommé. Les tours furent inutiles. Milan, pas de votes; Novare et Naples, quelques-uns. Visconti, Parme et San Pietro in Vincula seront assez puissants auprès de Sa Béatitude.

« Innocent, lorsqu'il était cardinal, était humain et bon ; il caressait tout le monde et embrassait beaucoup

plus que celui que vous savez. Il est sans expérience des affaires d'État, peu lettré, mais non pas entièrement ignorant. Il était tout dévoué à della Rovere, qui le fit faire cardinal. Il est très-grand, plutôt gros, fort, âgé de cinquante-trois ans. Il était agréable, plus qu'il n'aurait fallu à sa dignité de cardinal. Il se montre pacifique ; mais je crains que le temps et sa nouvelle condition ne le fassent changer. Innocent paraît un homme à recevoir plutôt qu'à donner conseil. Il a un bâtard de vingt ans à Naples, une fille mariée ici, et beaucoup d'autres parents. Il aime les gens de lettres. Il est Génois, et il apporte à la papauté une dette de deux cent mille ducats, sans compter ce qu'il peut avoir promis pour réussir dans son élection, ce qui n'est pas connu. »

IV

Vespucci ne se trompait pas; avec la fortune, Innocent VIII changea de caractère. Il fut avare, ingrat, sarcastique, peureux, aimant l'oisiveté et presque toujours endormi, facile à croire et à se laisser persuader, même ce qui ne lui était pas utile. Il aima à s'amuser à ce qui ne paraissait convenable ni à son âge ni à sa dignité. Il ne tint pas le concordat fait en conclave, quoique juré après, ainsi qu'avaient fait ses prédécesseurs. Il persécuta les juifs pour leur soutirer de l'argent; il accusa de magie les Allemands, dans sa bulle *Summis desiderantes affectibus* et travailla à l'extermination des hussites. Il créa des cardinaux au delà du nombre fixé dans la constitution du conclave, et des gens indignes et des enfants, entre autres le fils adultérin de son frère et le fils de son ami Laurent de Médicis, à

Digitized by Google

treize ans, celui qui fut ensuite Léon X. Innocent distribua des faveurs et des richesses à ses parents et reconnut publiquement sept enfants qu'il avait eus de plusieurs maîtresses, bien que, s'il faut croire à une épigramme rapportée par Bayle dans son *Dictionnaire historique*, il en ait eu seize :

Octo Nocens pueros genuit, totidemque puellas ;
Hunc merito poterit dicere Roma patrem.

Il vendit la rémission des péchés et des crimes à tous les scélérats qui eurent de l'argent pour l'acheter. Et Stefano Infessura raconte que, lorsque Gentile de Viterbe, père de Dominique, condamné comme faussaire de bulles, offrit cinq mille ducats, c'est-à-dire toute sa fortune, pour lui sauver la vie, Innocent répondit : *Si vellet solvere sex millia, ipse posset liberare eum cum suo honore*. Mais le malheureux père ne pouvant payer la taxe d'honneur du pape, — les six mille ducats, — Innocent fit pendre et brûler vif Domenico Gentile dans le champ de Flora. Cependant, Innocent, peu auparavant, avait absous, pour huit cents ducats, un homme qui avait assassiné ses deux filles et un domestique.

Il fut plus fatal encore à l'Italie qu'à la papauté. Il provoqua la conspiration des barons contre Ferdinand d'Aragon, roi de Naples ; mais, n'ayant eu ensuite ni la franchise ni l'énergie nécessaires pour les soutenir, il causa le supplice de ces malheureux, et craignant, d'un autre côté, la vengeance du roi, il se jeta dans les bras de Laurent de Médicis. Or, cet abandon sans bornes qu'il fit de sa personne au citoyen florentin augmenta l'influence de celui-ci dans sa patrie ; en sorte que Laurent put consommer la politique misérable inaugurée par Côme, c'est-à-dire s'éloigner toujours plus de la ligue de la république de Venise et demander la faveur

Digitized by Google

et l'appui des princes. Nero Capponi, et même Sixte IV, avaient conçu une autre politique pour sauver l'indépendance et la liberté de l'Italie. Ils voulaient restaurer la république de Milan, partager la Lombardie entre Milan et Venise, élever Florence et la Toscane à l'état d'arbitres de l'équilibre italien toutes les fois que la liberté et l'indépendance de l'Italie eussent couru quelque danger, s'assurer l'alliance des Suisses et former ainsi de la richesse de Florence et de Milan, de la flotte vénitienne et génoise, de l'infanterie suisse et d'une chaîne de républiques un boulevard redoutable contre les invasions étrangères et les velléités ambitieuses de Rome et de Naples. Laurent de Médicis fit échouer ce plan en agissant en sens inverse, et il prépara le chemin à Charles VIII, à Maximilien, aux rois catholiques. Laurent de Médicis et Innocent VIII, qui le pardonna, tuèrent l'Italie; comme Innocent et ses prédécesseurs avaient perdu l'Église. En effet, nous verrons et la papauté et l'Italie expirer dans les terribles embrassements d'Alexandre VI.

Innocent VIII mourut de langueur, en 1492, après avoir commis le crime abominable dont l'accuse Infessura. « Pendant la dernière maladie d'Innocent VIII, dit cet historien, un médecin juif lui promit la santé s'il pouvait se procurer une certaine quantité de sang humain. On saigna trois enfants de dix ans, qui reçurent chacun un ducat pour récompense et moururent aussitôt. Le pape ne guérit pas et le juif prit la fuite (1). »

Les dépêches des ambassadeurs, que nous rapporterons plus bas, ne parlent point de cet incident terrible.

(1) Infessura. *Diario, apud Eccard*, tom. II, p. 2005.

Digitized by Google

IV

SITUATION DE L'ITALIE AU XV^{e} SIÈCLE

—

I. Différence de l'Italie du XIII^{e} et du XIV^{e} siècle de celle du XV^{e}. Condition du duché de Milan ; du marquisat de Saluces ; de Gênes ; de Venise ; de Lucques et de Sienne ; de Florence. Caractère de la renaissance des lettres et des arts en Toscane. Naples. La Sicile. Les États de l'Église. — II. Plus de gouvernements étrangers en Italie. L'étranger n'y a plus de base. Rôle de la papauté en cet état de choses. Essence du gouvernement pontifical en cette nouvelle phase ; changement de tactique. — III. Changement de la nature du mouvement italien : l'aristocratie succède à la démocratie. Nouveau système de faire la guerre. Essence de l'Italie au XV^{e} siècle. — IV. Le peuple ne participe pas à la guerre. Sa raison politique est l'insurrection ; mais il se décourage. La liberté n'est plus la base du système politique italien. Cens des citoyens actifs des XIII^{e}, XIV^{e} et XV^{e} siècles. Conditions politiques, économiques et sociales de l'Italie à cette époque. Empiétements du gouvernement papal. Le pape en face de l'étranger et des princes indigènes. Gravitation générale de l'Italie vers la simplification et la concentration des États.

I

L'Italie du XIII^{e} et du XIV^{e} siècle n'était plus ; celle du XV^{e} était mêlée, corrompue, mais pas encore affaiblie. Jusqu'au XIV^{e} siècle, on avait pu considérer l'Italie comme partagée en deux camps, guelfe et gibelin. Les deux partis, n'importe à quelle condition et à quelle ville ils appartinssent, manœuvraient d'accord, avaient un but, une politique, un chef suprême. Au XV^{e} siècle, l'Italie n'eut plus de centre : autant il y avait de villes, autant il y eut de politiques. On ne parlait plus d'union,

de liberté. L'Italie ne pouvait désormais plus exister que moyennant l'équilibre des États. Elle était fractionnée et politiquement esclave.

Vers la moitié du siècle, lorsque la renaissance, — cette réaction de l'esprit humain contre l'Église, de l'homme contre Dieu, — commençait, l'Italie était partagée ainsi : le royaume de Naples, le patrimoine de l'Église, le duché de Milan et les républiques de Venise et de Florence, qui en formaient, dirais-je, presque la haute aristocratie ; puis les duchés de Savoie et de Ferrare, et les républiques de Gènes, de Sienne, de Bologne et de Lucques, qui bientôt suivirent le mouvement des États plus considérables.

En Lombardie, il ne restait plus de traces des institutions des siècles passés. Les Visconti avaient gouverné, les Sforza gouvernaient maintenant avec fermeté ; et ceux-ci aimaient mieux perdre la moitié de l'État avec l'État voisin qu'appeler le peuple à la défense en lui restituant la liberté. Du reste, les Milanais, qui avaient su souffrir la tyrannie de Jean-Marie Visconti, lequel les avait fait dévorer par ses molosses et supplicier par centaines et par séries, et la tyrannie de Galéas-Marie, qui les outragea par toute espèce d'atrocités infâmes, les Milanais, dis-je, n'avaient pas su se faire au gouvernement républicain, que l'on avait inauguré après l'extinction de la famille Visconti. Ils préférèrent plier sous la seigneurie de Sforza, prolonger ainsi la division de l'Italie plutôt qu'accepter l'alliance et la suprématie de Venise, laquelle, par cette annexion d'État, aurait probablement maîtrisé l'Italie et empêché bien des malheurs. Les Sforza rétablirent à Milan la monarchie militaire, « sans autres bornes contre le pouvoir absolu que celles que mettent à un gouvernement intelligent les artifices de l'esprit vif,

Digitized by Google

ardent, avide d'entreprises de quelques hommes audacieux, ou la vivacité d'impression et le mécontentement d'un peuple léger et mobile ; un État où les actions les plus nobles profitent lorsque le chef est un grand homme, où la conduite la plus monstrueuse est possible quand le maître ne trouve en lui-même aucun frein ; un État rare dans le moyen âge chrétien, commun dans le mahométisme (1). »

Le marquisat de Saluces et de Montferrat était gouverné par un prince absolu et se démolissait pierre à pierre pour élever l'édifice du duché de Savoie plus grand, plus solide, plus visible.

Gênes, défendue par sa double rivière, avait été infatigable dans les révolutions, dans les luttes intérieures. Elle ne s'était arrêtée sur rien, en aucun maître, en aucune forme de gouvernement ; toujours prête à recommencer la mauvaise expérience de la veille et toujours prête à la combattre, en agitation permanente, changeant tous les ans de Seigneurie et passant des Adorni à Fregoso, de la France au duc de Milan, de celui-ci à l'oligarchie citoyenne avec autant d'impatience que, voulant à la fin se donner au roi Louis XI, ce prince cauteleux répondit « qu'elle pouvait se donner au diable, car, pour lui il n'en voulait point. » Gênes cherchait un tyran qui l'eût domptée en l'anéantissant, ou bien un grand homme qui, par les bienfaits de la liberté fermement pratiquée, l'eût séduite. En attendant, elle se précipitait, pour tomber et finir dans les bras d'une aristocratie qui, créancière de l'État, « s'empara de tout le territoire génois, à titre de gage, et le gouverna (2). »

---

(1) Léo, liv. VI, chap. 3.

(2) Léo, liv. VI, chap. 4.

Venise et l'État de Terreferme subissaient le fort et intelligent despotisme de son oligarchie avec beaucoup de prospérité et peu de liberté. La raison d'État y régnait de plus en plus. Toute espèce de considération de sang, de religion, de morale, de nation, cédait à cette force terrible devant laquelle toute tête qui osait résister tombait, ainsi que tombèrent les têtes de Marino Faliero, de Carmagnola, de Jacopo Foscari, du fils du doge Vanieri, de Francesco Carrara et de ses fils, d'Ostasio de Polenta, de Marsiglio de Carrara, d'Andrea Quirini, de Francesco Foscari, de Niccolò da Canale et d'autres, tués en partie, quelques-uns exilés. Le spectre farouche de la république, comme un ciel de plomb, pesait sur toutes les têtes et les aplatissait.

Excepté Lucques et Sienne, qui se gouvernaient en pâles républiques, les Florentins dominaient la Toscane, laquelle, bourg à bourg, gravitait vers eux et tombait toute sous leur action. Sous le nom de république, Florence se voyait ouvertement assujettie à l'empire énervant de cette famille de Médicis, qui pendant deux siècles la domina par le repos, les beaux-arts, les plaisirs et l'or, — la politique de la paix dorée et charmée. La noblesse, en Toscane, était domptée. Côme de Médicis avait transporté à Florence l'idée de la clientèle romaine. Ses immenses richesses lui avaient servi à se créer un parti dans le peuple pour le soutenir; un parti parmi les artistes, pour le rendre populaire; un parti parmi les hommes de lettres, pour le célébrer. Il corrompait ainsi le peuple, en étouffant en lui le sens de la liberté, en l'éloignant des affaires de la patrie, en le façonnant par une littérature plastique et d'érudition. Côme sut plier la république à la considération de l'éblouissement de l'esprit; comme la cour de Milan avait su faire converger son peuple vers la séduction du luxe et de la

Digitized by Google

sensualité. D'ailleurs, ces deux sources de plaisir, au xv^e siècle, s'accordaient ; car la littérature, les arts et la philosophie de cette époque, patronnés par les Médicis, étaient imprégnés de tout le matérialisme du monde classique grec et romain et du culte de la renommée. Dans les siècles passés, on mesurait la grandeur d'un individu aux fonctions publiques remplies par lui et aux services rendus à la patrie. Au quinzième siècle, on ne cotait que la richesse et le savoir, qui permettaient de penser et de jouir tranquillement. L'administration de l'Etat n'était plus un devoir ou un amusement : elle était devenue une corvée. Voilà pourquoi les Visconti, les Médicis, les Sforza... purent dominer sur l'Italie et faire s'écrouler la liberté.

L'opposition commençait à devenir un titre de blâme. Le peuple massacrait les hommes généreux qui se dévouaient à purger la patrie de tyrans. Il écharpa, en effet, ceux qui avaient poignardé Giovan-Maria et Galeazzo Maria Visconti; il broya ceux qui avaient conspiré contre les Médicis et tué Giuliano; il pendit les Canedoli à Bologne, qui voulaient la délivrer des Bentivoglio; il trancha la tête à Bernardo Nardi qui voulait restaurer la république à Prato; il écartela Girolamo Gentile, qui voulait soustraire Gênes à Milan; il tua et fit pendre à la porte d'un lupanar ceux qui avaient assassiné Biordo des Michelotti, tyran de Pérouse; et Oldrado, qui s'était souillé de maintes trahisons, ne se repentit que d'une chose sur son lit de mort, de ne pas avoir précipité du haut de la tour de Crémone le pape et l'empereur Sigismond lorsqu'ils y étaient montés ensemble; le peuple laissa massacrer Frescobaldi et Baldinotti de Pistoia, qui avaient essayé de libérer la patrie de Laurent de Médicis.

Le peuple *gras*, pour s'assurer la propriété, se dé-

Digitized by Google

pouillait de la liberté : le peuple menu, qui avait l'instinct de l'unité et de l'indépendance plutôt que de la liberté, en faisait bon marché, voyant qu'elle ne lui profitait guère.

Dans le royaume de Naples, l'individu s'était richement développé; mais toute cette magnificence de la nature physique et morale n'avait pas de but. « Un changement perpétuel, une opulence infinie en hommes intelligents, hardis, rapides, impétueux; mais ce changement se bornait à la forme et n'embrassait aucun développement des nouveaux moteurs. C'est toujours la même comédie jouée par d'autres personnages depuis plusieurs siècles, habillés d'autres costumes; et toute cette intelligence, toute cette activité n'ont servi qu'à démolir le grandiose édifice des Normands et des Hohenstauffen, pour construire des chaumières. Chaque forme nouvelle, chaque nouvel individu n'a d'autre signification que celle de l'onde du torrent qui se précipite pour faire place à une autre qui suit absolument le même courant (1). » La physiologie de ce peuple ne nous enseigne rien. Il sape cette organisation compacte qui devait servir à consolider le pays, à faire un État d'une poignée de villes, et une nation d'un ensemble d'individus. A cette œuvre exécrable de dislocation le pape travailla avec plus d'acharnement, puis la Sicile, puis les prétendants étrangers, puis l'aristocratie. Le peuple seul resta pur, car le peuple était homogène partout, dans le même fond de misère.

Le spectacle de la Sicile était affligeant; car jamais, dans aucun lieu, la rapacité de l'individu et de la caste n'avait eu des proportions plus envahissantes et n'avait été exercée avec plus d'acharnement aux dépens de

(1) Léo, liv. IX, chap. 4.

Digitized by Google

l'Etat. La Sicile était une poignée de baronies sans liens, où l'autorité du prince, par l'action des parlements, n'était qu'un prétexte pour asservir, imposer et rendre le peuple plus indignement misérable. Du reste, la Sicile, surtout après la mort de Martin, fut plutôt une province étrangère, administrée par les proconsuls d'Aragon, qu'un Etat italien (1).

Rome, après le supplice de Stefano Porcari, n'avait plus donné aucun indice de vie. Ancone et Ravenne alternaient entre le gouvernement libre et la tyrannie, tantôt s'insurgeant, tantôt retournant à l'Eglise. La Romagne et toute cette région qui s'appelle maintenant Etat romain, partagée en républiques mal ordonnées et en petites seigneuries, plia en plusieurs occasions sous certaines familles qui la maîtrisèrent pendant longtemps et la possédaient encore sous la suprématie du pape. Le type féodal, à base républicaine, était le même partout, plus ou moins accentué, ici et là, penchant tantôt du côté de la république, tantôt du côté du despotisme.

II

Il n'y avait pas de gouvernements étrangers. La maison d'Aragon s'était italianisée. Et quoique les yeux des princes fussent toujours tournés vers l'étranger et les alliances de celui-ci toujours les plus convoitées, il n'y était cependant venu qu'à tire-d'aile ; car, avec cette organisation mobile des États, sans politique arrêtée, prêts à s'allier, à se fondre, à se séparer avec une légèreté égale, il n'eût pu se maintenir en Italie. Les droits

(1) Léo, liv. x, chap. 1.

Digitized by Google

de la suzeraineté de l'empire étant tombés en désuétude, l'empereur y était si peu considéré, que les villes fermaient leurs portes sur son passage et que les vassaux de l'empire, cités à paraître devant la cour, refusaient d'obéir, ou le narguaient.

La monarchie temporelle des papes se trouvait consolidée et marchait à la tête des Etats indépendants de l'Italie. Mais cette monarchie, restant rarement tranquille, ne permettait pas aux autres de reposer. La papauté, d'ailleurs, ne pouvait jouir de cette paix, qu'elle enviait, en la redoutant, dans les autres Etats. Le souverain était électif, par un nombre infiniment restreint d'électeurs éligibles; l'autorité politique n'était pas proportionnée à l'autorité morale du prince; ni l'extension du pays à la puissance dominatrice de ce prince. La politique des fondateurs de cette domination avait aussi été faussée. Les papes avaient amoindri plutôt qu'anéanti cette foule de principicules qui gouvernaient sous la protection de l'Eglise, tandis qu'il aurait fallu les supprimer tous et, sur la ruine de l'aristocratie et par la protection du peuple menu, élever l'autorité souveraine. Enfin, la partie privilégiée de cette monarchie, le clergé, était une souillure, que les bulles de Pie II, de Paul II et d'Innocent VIII n'avaient pu lessiver, n'ayant pas même réussi à empêcher le clergé d'exercer le métier de cabaretier, de boucher, d'entremetteur, de directeur et propriétaire de maisons de prostitution. Le gouvernement de l'Eglise était donc, selon la définition de Hegel « un gouvernement basé sur l'absence de l'esprit, où l'extérieur devenait principe et l'homme restait misérablement en dehors; une incarnation complète de la non-liberté (1). »

(1) Hegel, *Philos. de la Relig.*, tom. II, p. 340.

Digitized by Google

En ce gouvernement, tous les éléments étaient insubordonnés, sans centre, sans but, et, malgré la rigoureuse hiérarchie établie par les canons, une dissolution en permanence. Les papes avaient étouffé la liberté politique et contraint l'aristocratie à les reconnaître, mais en faussant leur caractère, en ôtant toujours au prêtre ce qu'ils ajoutaient au prince. Car, par la politique et par l'épée seulement on pouvait dompter des feudataires essentiellement militaires et peu scrupuleux, qui s'étaient accommodé une petite souveraineté par la ruse, le crime ou l'épée. Ainsi, le plus pacifique des chrétiens était devenu le plus agressif des princes, et la force et la violence étaient la logique de son pouvoir. Les papes avaient commencé par appeler l'étranger pour s'arranger un Etat; maintenant, pour le conserver, quand ils ne pouvaient invoquer l'aide ultramontain, il fallait résister ou envahir, combattre, traiter, trahir, trafiquer.

III

L'Italie, d'autre part, fermentait continuellement, non plus pour s'unifier, car désormais les éléments qui la composaient étaient trop nombreux et trop hétérogènes, mais pour simplifier ces éléments, pour grouper les petits États et les réunir en grands domaines, composer les parties de l'Italie de façon à conserver en même temps l'équilibre des États et l'indépendance de la nation. Le XV^e siècle avait été pour l'aristocratie et pour la principauté ce que le XIII^e avait été pour le peuple et pour la république, un siècle de reconstruction et d'organisation, mais sur des éléments plus choisis, car les classes d'élite de cette époque avaient pro-

Digitized by Google

duit maints hommes de génie. En ces classes, en ces princes sortis de sources différentes, du peuple même et de la bourgeoisie, s'était condensée la vitalité nationale; ils visaient à constituer leur personne sur les débris des constitutions des villes et des classes inférieures, et des institutions libres anéanties. Cependant ce travail de concentration avançait péniblement, soit parce que l'État, qui s'annexait un lambeau de l'État voisin détruit, lui créait des obstacles, par jalousie de l'autre copartageant; soit parce que le sentiment de patriotisme et de liberté du citoyen, qui allait figurer dans une autre combinaison politique, y répugnait; soit parce que le système municipal, base du droit public d'alors, était essentiellement une source de difficultés et d'inertie. En sorte que le peuple — ce lest national — restait calme et indifférent, lorsque dans les régions supérieures tout tourbillonnait; d'une part, parce qu'il n'y avait ni souverain ni république assez forts pour s'imposer aux autres, d'autre part, enfin, à cause de la nature de la guerre comme on la faisait alors.

La guerre était une œuvre d'art, une science, une partie d'échecs dans laquelle on ne se souciait guère de la destruction de l'ennemi, mais de détourner, par des mouvements savants et habiles, le savoir et l'habileté de ses calculs. Ces guerres se faisaient maintenant, il est vrai, avec des *condottieri* italiens, non plus étrangers comme au XIV^e^ siècle ; mais ces Italiens étaient mercenaires; ils se faisaient soldats par métier, pour un certain temps, au service de celui qui les payait le mieux, ne reconnaissant pas l'État qui les avait soldés, mais le chef qui les commandait, auquel ils s'inféodaient. C'étaient moins de véritables guerres, comme on en vit à peine en quelques combats du royaume de Naples, lorsque les Angevins, à l'instiga-

Digitized by Google

tion du pape, vinrent réclamer aux Aragonais l'héritage de Jeanne I^re, que de simples parades. Après le fait d'armes de Montorio, Robert Sanseverini renvoyait les prisonniers avec une lettre dans laquelle il se plaignait que les soldats ennemis, « con poco rispetto l'avessero sonato e dategli molte punte di spada, » l'avaient sonné, ferraillé et boutonné (1). Les mercenaires ne se battaient guère. La guerre était une stratégie, une évolution qui consistait à chasser l'ennemi de son campement pour lui prendre ses armes et ses bagages et des prisonniers, non pas pour les tuer, mais pour les revendre. « Par conséquent, observe Machiavelli, dans la bataille de Sagonara, célébrée dans toute l'Italie, il ne mourut que Ludovic des Obizzi et deux des siens qui, tombés de cheval, se noyèrent dans la fange ; dans la bataille de Caravaggio, un seul; et en celle de Molinella, qui dura une demi-journée sans qu'aucun des deux n'eût fléchi, ne mourut personne (2). » La poudre, l'arquebuse, la bombarde, le canon, inventés en ce siècle par les Italiens, changèrent peu ou point la tactique et les conséquences de la guerre. On estimait peu les gens à pied, car ces gens jaillissaient du peuple et étaient plus meurtriers lorsqu'ils ne s'avisaient pas de fuir. On faisait la guerre aristocratiquement, par la cavalerie. « Et en ce temps, fait remarquer Denina, les puissances d'Italie réunies ensemble avaient le double des forces que n'avaient le royaume de France et celui d'Angleterre, pouvant ceux-ci mettre sur pied 30,000 chevaux au dedans et 15,000 seulement au dehors de l'État, tandis que l'Italie pouvait en entretenir 60,000 au dedans et 30,000 au dehors. Les sei-

(1) Rosmini. — Vita del Magno Trivulzio, lib. IV, doc. 23.

(2) Machiavelli, *Stor. Fior.* p. 120.

Digitized by Google

gneurs de la Romagne, les feudataires de Naples, les princes de Lombardie s'étaient adonnés à la guerre et se vendaient à celui qui les demandait, et de la sorte les Bracceschi, les Sforzeschi, Caldori, Orsini, Sanseverini, Pergolani, Malatesta, Gonzaghi et Vitelleschi attiraient à eux et mettaient ensuite en circulation les richesses que l'industrie des Florentins, la navigation des Vénitiens, la daterie, les dispenses et toutes les expéditions de Rome, les gabelles et les douanes apportaient en ces villes (1). » L'Italie du XV^e siècle, c'était l'aristocratie qui ressuscitait, et ressuscitait armée de la force, de la richesse et des séductions des arts et des lettres. Quelle merveille qu'elle tînt davantage à l'indépendance qui excluait l'égalité des droits qu'à l'unité, instinct populaire et indigène, qui nivelait tout sous un seul chef ou un seul gouvernement républicain !

L'Italie de cette époque s'incarne en deux théories : la finance et la tactique. Elle les avait élevées au niveau de la science, coordonnées en une administration régulière, établies comme deux institutions, « en sorte que, par ses hautes connaissances commerciales ainsi que par sa grande stratégie militaire, l'Italie resta modèle et fit école jusqu'à la guerre de Trente ans (2). » L'Italie de ce siècle, en un mot, c'était Sforza, le condottiere qui se fait souverain; c'était Côme de Médicis, le marchand qui, avec les maximes : « Vaut mieux ville ruinée que ville perdue ; Deux aunes de drap rosé font un homme de bien ; Les États ne se gouvernent pas avec des *Pater noster* (3), » se constitua chef de Flo-

(1) Denina, *Rivoluzion. d'Italia*, lib. XVIII.

(2) Léo, liv. VII, chap. 4.

(3) Machiavelli, *Stor. Fior.*

Digitized by Google

rence; c'était Laurent de Médicis, qui, par les diversions et les charmes des beaux-arts et des lettres, de chef se transforma en prince. Le luxe éblouissant de ces princes était tel qu'il semblerait invraisemblable aujourd'hui si les historiens contemporains, — *quorum pars magna fui*, — Facio, Panormita, Corio, Vespasiano, Tristano Calchi, Infessura n'en eussent laissé une somptueuse description, surtout des voyages de Frédéric III, de Galeas Maria Sforza à Florence, de Pietro Pazzi, ambassadeur à Louis XI, et des mariages d'Isabelle et d'Éléonore d'Aragon. Les nababs et les princes des Indes, en comparaison, sont de pauvres gens. Et cela, lorsqu'en Angleterre Édouard IV assignait à sa sœur, qui épousait le comte de Surrey, 80 livres sterling seulement (2,000 fr.) pour le maintien de sa cour.

IV

Les guerres, d'ailleurs, pouvaient bien n'être qu'un simulacre; le peuple n'y prenait jamais part, ou bien tièdement, car il ne s'agissait jamais de ses intérêts. Les déplacements continuels des États, les continuelles nouveautés des combinaisons politiques l'avaient habitué à ne reconnaître plus de patrie, ni de gouvernement, ni de prince, à ne jouir de liberté sous aucun des nouveaux régimes, « à ne rencontrer de sympathie chez aucun des nouveaux maîtres. » Ce peuple considérait la liberté même comme le despotisme de certains tyrans, tels que les Médicis à Florence, les Gonzaga à Mantoue, les Baglioni à Bologne, les Petrucci à Sienne. Les ayant choisis, il pouvait s'insurger et les chasser. En effet, les révolutions de ce siècle n'eurent

pas pour but de se délivrer de la tyrannie, mais de changer de tyran. Cependant cette illusion elle-même commençait à s'évanouir; car ces princes, devenus héréditaires, se soutenant par leur propre force ou par coalition, — la ligue de Bagnole de 1484 en était une, — ayant quelquefois conquis le pays et pris la souveraineté sans la demander, — comme Sforza à Milan et la maison d'Aragon à Naples, — le peuple se sentait esclave et s'était découragé.

La liberté, d'autre part, n'était plus la base du système politique de l'Italie; la liberté était devenue le privilége d'un petit nombre. Tandis qu'au XIIIe siècle, selon le calcul de Sismondi, un million et huit cent mille citoyens participaient à la souveraineté du pays et à la liberté en toute l'Italie; tandis qu'au XIVe siècle cent quatre-vingt mille en jouissaient encore; en ce siècle XVe on en pouvait compter à peine seize mille. Dans les républiques elles-mêmes, la campagne et les terres annexées par conquête étaient considérées comme sujettes, et l'on s'évertuait à les tenir en sujétion à la ville capitale; on prenait les mesures pour empêcher la révolte et l'on refusait l'égalité des droits. C'était la féodalité par en bas. Puis on ne savait ni centraliser la liberté ni se confédérer solidement. L'individualisme devenait loi sociale. La mobilité du système politique et géographique avait brisé les liens qui unissaient le citoyen à la patrie, le peuple à l'État. L'esprit républicain parut éteint dès que l'indigénat eut perdu l'espoir de l'unité nationale; la révolution intime s'était accomplie sur la base de l'indépendance des États, sous la pression de Florence, contre l'agression de Rome. La liberté subissait un viol en permanence là où elle existait encore.

Et cependant, chose remarquable, la vie publique

Digitized by Google

exubérait toujours. A cause de la petitesse des Etats, les citoyens et les princes se coudoyaient, et de l'action et réaction réciproque, l'étincelle politique éclatait. Le travail était honoré et tout le monde en vivait : une moitié de la nation par le sol, une autre par l'industrie et le commerce. L'activité régnait partout. Elle s'exerçait sur un capital mobile, qui était égal à celui de tout le reste de l'Europe d'alors, concentrée dans l'impulsion expansive de deux ou trois républiques. L'Orient était une colonie italienne. Gênes maîtrisait la mer Noire et la mer Rouge, et par elles la route des Indes et de la Chine. L'Égypte, la Grèce, la Perse, l'Europe orientale étaient exploitées par les Vénitiens. Les Florentins étaient les banquiers de l'Europe; et ils étaient si riches, que, Philippe III de France ayant mis tous les usuriers italiens en prison, ils purent se racheter moyennant 60,000 livres parisis,—24 millions de nos jours. Le commerce du monde appartenait aux Italiens. Ils avaient le monopole de la fabrication des draps, des toiles, des soieries, des vitreries, du papier, des drogues. Une distribution de travail instinctive, une classification de production naturelle, provoquaient l'émulation plus que la concurrence.

Le système des impôts ruinait l'agriculture, mais l'industrie et le commerce le portaient légèrement. Car l'industrie et le commerce étaient la théorie fondamentale de la vie sociale de deux forts gouvernements, Venise et Florence, et, après eux, de Gênes, de Pise et d'autres. En effet, dès 1282, les villes de la Toscane avaient stipulé des traités de commerce; dès le XIII^e siècle, les tribunaux des prud'hommes et les conseils des arts fonctionnaient. Si le bourreau manquait, on prenait le marchand en faillite. Dès 1162, Pise avait les assurances maritimes. Les républiques

Digitized by Google

toscanes avaient inventé, essayé, pratiqué toutes les théories et les opérations de crédit, de la banque, de la bourse, des fonds publics ; et en 1371, Florence réglait les jeux de bourse sur ses fonds. Le doge Raniero Zeno avait fait compiler un code de navigation et de commerce. En 1464, Perouse avait institué les monts-de-piété ; Venise, des escadres marchandes. Les voyageurs italiens découvraient le nouveau monde, et un Italien, Antonio Pigafetta de Vicenza, faisait, en 1520, le premier le tour du monde, en mille cent vingt-quatre jours. La prospérité matérielle était presque générale. Dès 1270, Venise pouvait ordonner aux hôteliers d'avoir au moins quarante lits garnis de draps et de couvertures, tandis qu'à la même époque on considérait comme un luxe, en Angleterre, la paille fraîche renouvelée tous les jours sur le banc où couchait le roi.

Le petillement de l'esprit créait dans le pays de grandes et saillantes individualités, — en toutes les classes sociales — car l'Italie de ce siècle en regorgea. Les grandes familles de l'aristocratie italienne, tout en faisant de la banque, rayonnaient d'illustrations scientifiques; elles expédiaient au loin des marchandises et en retiraient des manuscrits, des statues, des objets d'art; fondaient des chaires et des écoles. Tandis que dans tout le reste de l'Europe l'aristocratie signait d'un signe de croix, « ne sachant écrire parce que baron, » les tisserands, les petits boutiquiers, en Italie, étaient forcés d'avoir un registre pour marquer les ventes et les achats du jour, sous le contrôle des magistrats. Burchiello et Lazzaro, barbiers, Antonio Pucci, sonneur de cloches, étaient poëtes; Guido dell'Antella, commis, faisait un journal; Gerolamo da Empoli, marchand, à treize ans, savait le grec et le latin. On sen-

Digitized by Google

tait une vie nouvelle, un souffle nouveau qui ne venait pas du passé, mais qui se dégageait du sein de l'avenir. Bref, on s'apercevait en tout que l'énergie nationale n'était pas morte, tout en ayant changé de foyer et de but. Il n'y avait de mort que la liberté politique; laquelle, du reste, n'avait jamais eu de raison d'être positive dans les siècles passés, quand l'indigénat travaillait à conquérir l'unité; dans le siècle actuel, où l'aristocratie s'efforçait à se coaliser pour résister aux empiétements pontificaux, après avoir mis l'Empire hors de combat.

Ces empiétements, d'ailleurs, ne se ralentissaient guère, car la papauté ne s'assouvissait jamais. Chaque nouveau pape était une révolution pour l'Italie. Comme prince, chaque nouveau pape apportait une politique à lui, en outre de la politique stéréotype et traditionnelle de la papauté. Chaque nouveau pape devait placer ses adhérents, sa famille; il s'ensuivait une perturbation dans l'ordre établi, des nouvelles combinaisons d'États, de gouvernements, d'alliances; le trouble dans l'équilibre; l'impossibilité d'aucune consistance d'États. Car les papes n'agissaient pas seulement sur le pays qu'ils gouvernaient directement, mais, comme suzerains du royaume de Naples et directeur du parti guelfe en toute la Péninsule, ils l'agitaient tout entière, suivant la remarque de Sismondi, et provoquaient les conflagrations. Les papes marchaient à la tête des États indépendants, lorsqu'ils avaient à garantir leur propre État; mais le rôle changeait dès qu'ils se trouvaient en face des princes italiens. L'absence de l'étranger les effrayait d'autant plus qu'elle consolidait davantage l'Italie. Les princes italiens pouvaient s'entendre entre eux pour limiter le pouvoir du pape; ils pouvaient convoiter son État, ainsi qu'il était arrivé souvent; tandis que l'é-

tranger ne pouvait être que son appui, son allié naturel, son complice, et centupler ainsi sa force. Voilà pourquoi les princes s'alliaient et manœuvraient de façon à porter au Saint-Siége un homme favorable à la ligue pacifique, et non ultramontain.

Pour toutes ces raisons, le système politique en Italie était absolument provisoire Le gouvernement, c'était l'administration et non pas la politique : l'Etat, c'était un grand municipe. L'avenir flottait dans le le vague; les citoyens participaient de la situation précaire des États ; et de là les partis et leurs luttes, les dangers de tous les systèmes sociaux et politiques ; de là la fatigue qui avait gagné les Italiens en matière politique ; de là la délégation du pouvoir d'abord, puis l'abandon qu'on en fit à certains citoyens. Les Côme de Médicis, les Bentivoglio, les Castracani... trouvaient en cela leur raison d'être. Ils avaient administré loyalement dans le commencement, ayant respecté l'élément substanciel de tout gouvernement, l'administration libre de la commune. Puis ils avaient changé de nature ; et lorsque le peuple avait tâché d'aviser, il avait trouvé que c'était trop tard.

Tel était l'état de l'Italie au xv^e^ siècle.

L'espoir de l'unité perdu, l'empereur relégué en Allemagne, et par conséquent la forme plastique et extérieure de l'indépendance assurée, les peuples, s'ils souffraient de l'absence de la liberté, n'avaient ni la force pour la reprendre, ni la conscience pour la comprendre, ni la certitude que, avec la liberté, ils assureraient également la paix publique. L'activité nationale s'était donc déplacée, et par conséquent, malgré la contradiction de ces natures sans boussole et sans desseins, qui distingue ce siècle; malgré les explosions soudaines de tout genre et malgré la partialité et l'in-

Digitized by Google

dividualité des évolutions, il y eut une gravitation générale dans le système politique vers la simplification et la circonscription des États; une entente des princes pour museler la papauté; un instinct naïf dans le peuple de laisser organiser, n'importe comment, l'Italie en dehors de l'empire, sous l'impression de la méfiance pour la papauté. Cette convergence d'une idée politique commune en haut, et du sentiment national en bas, tint à flot l'Italie encore pour un siècle.

En cette situation du monde moral et du monde politique en Italie, Alexandre VI prit le saint-siége.

Digitized by Google

V

PAPES DU XV^e SIÈCLE

ALEXANDRE VI

II. Je me méfie de l'unanimité du jugement des historiens contre Alexandre VI. Rodrigue Lensol en Espagne et à Rome. — II. Dépêches diplomatiques sur l'agonie d'Innocent VIII. Préliminaires des opérations du conclave, selon les ambassadeurs des princes italiens. — III. Entrée en conclave. Noms des cardinaux présents. Renseignements donnés sur eux par l'ambassadeur de Venise. Dans le conclave, le rôle des cardinaux change. Dépêches de Valori à la République de Florence. Incident qui déroute tous les plans. Mise de fonds entre Sforza et Borgia. Dépêches de Valori sur les opérations du conclave. — IV. Alexandre VI connaît son siècle : il est en harmonie avec les souverains de son temps. État du catholicisme. La conduite d'Alexandre est un moyen politique. Il étouffe le pape sous le prince. — V. Alexandre étend sur Rome la raison d'État de Venise. Il vise aux nobles et épargne le peuple. Il travaille à l'abolition de la papauté temporelle. Ses vices, raison d'État. Jugement des historiens et de l'ambassadeur de Venise sur ce pape. — VI. Son portrait, ses œuvres, sa signification.— VII. Politique italienne de cette époque : rôle qu'Alexandre y joue. Histoire du temps. César Borgia. Mort d'Alexandre VI. Résumé de ses moyens politiques.

I

Nous nous sommes toujours méfiés de l'unanimité du jugement sur les faits moraux et sur les hommes qui s'éloignent dédaigneusement des habitudes communes de la vie. Cet accord de jugement pesant sur la tête d'Alexandre VI, nous avons voulu soigneusement l'analyser. Non pas que nous voulions l'excuser ou le frauder d'un seul de tant de crimes dont il se souilla :

Digitized by Google

nous voulons en chercher la cause et ne pas signer, sans réflexion, la condamnation prononcée contre lui par des historiens si graves, tels que Guicciardini, Paolo Giovio, surtout Gordon, et Sismondi lui-même. Sismondi le flétrit, en l'appelant « le plus odieux, le plus impudent, le plus criminel de tous ceux qui abusèrent jamais d'une autorité sacrée pour outrager et asservir les hommes. »

A chacun selon son mérite! A Alexandre comme aux autres.

Dès l'enfance, Rodrigue Lensol avait donné des indices d'une intelligence éveillée et de passions ardentes. Il avait étudié le droit et s'était distingué comme avocat. Tout à coup, on le voit prendre l'épée, laisser les vulgaires pratiques du barreau et se lancer dans le désordre et dans les aventures. Il fait la cour à plusieurs femmes à la fois; mais il n'y a que la Vannozza, qui lui donna cinq enfants, qui sache le lier par une puissante passion. Il aime ces enfants avec tendresse, il en soigne l'éducation et la fortune, et toujours sans que personne en eût le moindre soupçon. Car on ne connut l'existence de ces enfants que lorsque Alexandre VI perça sous Rodrigue Borgia. Soit peur de l'inquisition, soit respect des mœurs publiques, il les avait soigneusement cachés à Valence. Calixte III, frère de sa mère, élu pape, le somme de se rendre à Rome. Malgré sa répugnance, Rodrigue y vient. Il joue avec son oncle la pudeur, la modération, et en obtient des richesses, des honneurs et la pourpre.

Le spectacle de l'Italie avait changé la règle de son existence. Dans la cour lascive de Sixte et d'Innocent, il se crut autorisé à reprendre la Vannozza, que jusqu'alors il avait tenue éloignée et cachée à Venise; mais pas même à cette époque il ne vécut avec elle publique-

Digitized by Google

ment. Il la voyait la nuit; puis le lendemain, en sortant de chez elle pâle et brisé de débauche, il se faisait passer, en visitant les églises et les hôpitaux, comme un pénitent macéré. Il fut la préface de Sixte V. Tous croyaient à ses vertus, même une partie des cardinaux.

Sur ces entrefaites, Innocent tomba malade; maladie longue et entremêlée de léthargie, qui se prêta à toutes les évolutions des pratiques des cardinaux et des manœuvres des princes.

II

La Seigneurie de Florence écrivait à Angelo Nicolini, son ambassadeur à Venise, le 16 juillet 1492 :

« Nous venons de recevoir des lettres de notre ambassadeur à Rome, Filippo Valori, qui nous mande que l'état de Sa Sainteté, déjà très-malade à cause de la fièvre, s'est aggravé par un accès de catarrhe. Les médecins disent que, tout au plus, il peut aller jusqu'à la fin de la lune. Le collége des cardinaux a fait l'inventaire des bijoux, de l'argenterie et du mobilier qu'il a consigné au *chierico* de la chambre apostolique, et rappelé le comte de Petigliano de Cesène avec ses gens. Le peuple est tranquille : il paraît que tout le monde veut rester dans ses bornes. Or, comme dans toutes les affaires considérables, nous avons l'habitude de demander le très-sage conseil de nos alliés, nous avons parlé de cela avec les ambassadeurs du roi de Naples et du duc de Milan, et nous vous engageons à tâcher de savoir quels sont les avis de la Seigneurie de Venise, afin de marcher tous d'accord. »

Et dans les dépêches du 23 et du 28 juillet au même : « Le magnifico Marino nous a écrit que le roi

Digitized by Google

de Naples a décidé qu'il fallait exhorter le sacré collége, et lui rappeler de choisir un pape qui ne vînt pas troubler la conservation de la ligue, et il a ordonné, par conséquent, que les cinq galères qui devaient se trouver dans les mers de Sicile s'approchassent de Reggio de Calabre pour être prêtes à tout événement... L'ambassadeur de Venise, ici, nous a communiqué la lettre que la Seigneurie écrit à ses orateurs de Rome, par laquelle le doge leur ordonne de s'unir aux nôtres, afin d'apaiser toute espèce de mauvaise humeur et de discorde qui se sont manifestées dans le collége, et principalement entre le vice-chancelier et San-Pietro in Vincula. Il engage en plus le comte de Petigliano à favoriser en tout le sacré collége et à aviser à ce qu'on ne trouble pas la liberté des suffrages. »

Puis les Dix de Balia mandent à leur tour à Filippo Valori, en date du 20 juillet :

« Nous te recommandons avant tout, — *sopra modo*, — de veiller à toute pratique, démonstration et conduite que l'on tiendra en cette cour, observant avec soin l'orateur du roi et celui du duc, et de nous en informer avec soin. »

Voici maintenant les extraits des dépêches de Valori aux Dix de Balia et aux Huit de Pratica.

« Rome, le 23 juin 1492. — Hier soir, chez le cardinal San Pietro in Vincula—della Rovere,—on arrêta deux mariages, de deux nièces de Virgino Orsini ; l'une avec le fils de Prospero Colonna, l'autre avec le neveu de San Pietro in Vinçula. Ni les époux ni les épouses n'ont encore atteint l'âge de six ans ; mais cela sert à conserver la paix entre ces familles. » Della Rovere se préparait ainsi l'appui de deux puissants partis.

Le 7 juillet, Valori écrit, à propos de la maladie d'Innocent VIII : « Le pape a été travaillé plus que

Digitized by Google

d'usage par l'urine. Il empire: on ne parle donc plus de l'amener à Castel Gandolfo. »

Et ici une remarque en passant : presque tous les papes, comme nous verrons, souffrent des voies urinaires, et quelques-uns en meurent.

« Le pape communie demain, écrit, le 8, l'orateur florentin. Il périra en cette lune. La plus grande partie des cardinaux n'est pas à Rome, mais pas si loin, toutefois, qu'ils ne puissent y revenir en quelques heures. Je prie Vos Seigneuries, si elles ont quelque chose à m'ordonner, de se dépêcher. »

« Le pape est aux extrémités, mande Valori sous la date du 16 juillet. Les cardinaux du palais—*palatini*— et ceux qui l'environnent attendent sa mort d'un instant à l'autre. Le palais est vide. On y augmente les gardes. Lorsque le comte de Petigliano sera arrivé, nous aurons en ville 500 fantassins. Les cardinaux absents sont presque tous de retour. Demain, ils y seront tous. Le collége paraît uni; aussi tout marchera avec ordre, je pense. J'ai visité les cardinaux. San Pietro in Vincula et Piccolomini, — Sienne, — me dirent que le collége compte sur notre république plus que sur toute autre puissance d'Italie. Tous les ambassadeurs offrent les forces de leurs maîtres au collége et à chaque cardinal en particulier. » « Sa Sainteté abhorre le manger. Les cardinaux lui ont porté le fer de la lance de Notre Seigneur dans son cabinet, et puis à saint Pierre. Le pape a notifié au collége qu'il possède quarante-huit mille duducats et il a demandé en grâce de les distribuer aux siens. Le collége y a consenti. Sa Sainteté a pensé aussi à son tombeau. »

Et les 22 et 23 : « L'état du pape empire toujours. Il ne tète désormais qu'un peu de lait de jeune femme. Le hocquet le tourmente. Hier Colonna et Orsini offrirent

Digitized by Google

leurs richesses et leurs personnes aux conservateurs du Capitole. Grande préoccupation. Les cardinaux disent vouloir rester en conclave avec sûreté. Leurs pratiques, pour le nouveau pape, deviennent plus serrées. Les plus nommés sont: Napoli — Oliviero Caraffa; Lisbonne, — Giorgio Costa; — Aleria, — Ardicino della Porta... Il y en a qui voudraient Sienne, qui visent au vice-chancelier Borgia; je n'entre pas dans les détails sur ces négociations, pour ne pas vous jeter dans la confusion: elles ne finissent jamais et changent à chaque instant. »

Le 26 juillet: « Innocent VIII est mort à huit heures de la nuit. Toute la ville est sous les armes. On a fait venir le gardien de Saint-Ange pour prêter le serment de fidélité au collége. Le cardinal de Benevenuto, — Lorenzo Cybo, — l'a garanti. Cela a soulagé plusieurs cardinaux qui soupçonnaient sa fidélité. Est venu ensuite le gardien du frère du Turc, qui a juré également de ne pas le délivrer... »

Puis encore, les 28 et 30 juillet: « Ces barons montrent une bonne intention. Ils font des pratiques auprès des cardinaux pour avoir un pape ami. Ici, on ne s'occupe d'autre chose que de ces négociations. On se déclare plus favorable au cardinal de Naples et à celui de Santa Maria in Portico — Giovanni Colonna, — qu'à tout autre. Néanmoins, ces cerveaux varient à chaque instant, et l'on ne peut rien fonder sur eux. Le roi de Naples a envoyé Pontano, afin de manifester ses bonnes intentions au collége pour la conservation du Saint-Siége... Les cardinaux passent leur temps à obtenir le vote l'un de l'autre. Naples, Santa Maria in Portico et même Lisbonne sont les plus considérés. On attend le patriarche de Venise, qui sera admis en conclave sans contestation. »

Digitized by Google

Voici, d'autre part, ce qu'écrit Manfredi à la duchesse de Ferrare: « On ne conclut rien: ces cardinaux sont volages jusqu'au moment où l'on touche le bout. Chacun d'eux palpite. Personne ne se fie à son collègue, et chacun d'eux porte trois ou quatre figures pour mieux se tromper l'un l'autre. Les trois principaux concurrents sont Naples, Lisbonne et Arduino della Porta (1). »

Conradoli Stanghe écrivait de Gênes au duc de Bari, le 24 juillet : « Ici on parle beaucoup des pratiques des cardinaux pour le nouveau pape. Les choses de San Pietro in Vincula deviennent toujours plus favorables. Il a envoyé chercher de nouveau à la hâte le frère du cardinal de S. Giorgio, qui est parti hier au vol, avec un brigantin (2)... »

A son tour, Pietro Alamanni, ambassadeur de Florence à Naples, écrit à la Seigneurie en date du 23 juillet : « J'ai interrogé le roi, de la part de Vos Seigneuries, sur ce qu'il pensait qu'il y eût à faire pour le bien de la ligue, à la mort du pape; Sa Majesté m'a répondu : qu'il remerciait Vos Seigneuries de l'humanité dont vous usez en sa faveur en lui demandant son avis. Sa Majesté pense que la chose est grave, mais que, dépendant de la volonté des autres, on ne pourrait rien arrêter avec assurance. Il conseille donc de songer uniquement à éviter ceux que l'on connaît, par condition et par esprit, inclinés aux turbulences, et puis de s'en remettre au sort pour le mieux. J'ai poussé Sa Majesté à me dire qui étaient ceux que l'on devait éviter, en lui rappelant que la ligue a telle part dans le collége que, si elle n'a pas le pontife qu'elle désire, elle ne verra pas, au

(1) Archives de Modène. — Corresp. de Rome.

(2) Archives de Milan, *id.*

Digitized by Google

moins, nommer celui qu'elle ne veut pas. Sa Majesté répondit qu'il ne connaissait pas l'âme des cardinaux intrinséquement, qu'il envoyait Pontano à Rome, qui s'entendrait avec nos ambassadeurs pour écarter un pontife scandaleux et hostile à la ligue. Et le soir Pontano ajouta : que, Sa Majesté étant restée pendant six ans en rupture avec l'Eglise, et aucun des cardinaux ne s'étant montré favorable à elle, Sa Majesté n'a aucune inclination particulière ; elle ne connaît pas lequel des cardinaux est brouillon et de nature à être éloigné, et par conséquent Sa Majesté s'en remet pour cette affaire aux seigneurs de la ligue. Je n'ai pu retirer autre chose de Pontano. »

Les Huit de Pratica, de leur côté, ordonnent à Valori de se conduire selon l'avis de leur cardinal et de le seconder. Valori continue à le tenir au courant de ce que l'on manœuvre.

« Le seigneur Virginio Orsini, écrit-il le 1er août, fait de grandes démonstrations d'attachement à San Pietro in Vincula, et l'on croit pour cela que le seigneur Virginio dispose tous les cardinaux qu'il pourra à donner leur vote selon le désir de della Rovere. Celui-ci agit pour faire pape Lisbonne. Néanmoins, quoique les cerveaux varient toujours, les plus en vogue sont, comme pour le passé, Napoli, avant tout, puis Aleria, et ensuite Santa Maria in Portico et Lisbonne. »

III

En attendant, les funérailles terminées, les cardinaux entraient en conclave le 6 août. Leurs négociations n'étaient pas plus avancées que le premier jour. « Ils sont entrés en conclave, écrivait Valori le 6 août; à la

Digitized by Google

première porte sont de garde les députés du peuple, les prélats, les barons ; à la seconde, tous les ambassadeurs des puissances qui se trouvent à Rome ; à la troisième, les barons et les gentilshommes romains. Aujourd'hui les cardinaux ne font rien. Demain, ils s'occuperont de leurs conventions, et mercredi aura lieu le premier scrutin. Ils continuent à changer toujours d'avis, et Naples et Lisbonne continuent à tenir le haut du pavé. Le conclave, le palais, le bourg, tout est bien gardé ; tout est tranquille. »

Les vingt-trois cardinaux présents à l'élection étaient les suivants : Rodrigue Borgia, Olivier Caraffa, Julien della Rovere, le cardinal Tusculan, celui de Sant'Angelo, ceux de Lisbonne, de Santa Grisogona, de San Clemente, de San Sisto, de San Stefano, de San Marco, Arduino della Porta, les cardinaux de Santa Anastasia, de Sant'Eustachio, Savelli, Riario, Colonna, Orsini, Sforza, Medici, San Severino, Rodriguo Maffei, le patriarche de Venise.

Sur ces cardinaux, Paolo Capello, dans sa relation, donne au sénat de Venise, à son retour de Rome, où il était ambassadeur, quelques renseignements curieux. Il dit : qu'Oliviero Caraffa, personnage de grande distinction, cardinal de Naples, doyen du collége, avait commandé la flotte du pape, avec le titre de légat, dans la guerre contre le Turc, de 1471 à 1474 ; que Julien della Rovere, depuis Jules II, était fort dangereux, qu'il avait concouru à la tiare, et à cause de cela était mal vu à la cour ; que Recanati, della Rovere aussi, pour parler franchement, ne valait pas grand-chose, n'étant bon ni pour lui ni pour les autres, ainsi que Cybo, cardinal de Bénévent ; peu de réputation, aucune espérance. Antoniotto Palavicini est un bon homme, mais il ne fait rien ; il veut être pape, il sait

fort bien dissimuler; il déteste Venise. San Giorgio,— Riario— est peu estimé par les Vénitiens. Sant'Angelo Giovanni Michele—homme très-digne, pleure à cause des Turcs ; il ferait tout, mais il ne peut rien à cause de la goutte. Il accepterait cependant d'être légat n'importe où pour le bien de la chrétienté et de la seigneurie de Venise. Saint Clément—Domenico della Rovere de Turin — est un homme de bonnes mœurs ; il eût été pape si l'on eût fait le pape sans forcer la main du collége; il est prêt à tout contre le Turc. Orsini abhorre la république, malgré les 80,000 ducats de *condotta*, — gages de condottiere, — que l'on paye à sa maison ; il est ami du duc de Milan, ennemi du roi Frédéric d'Aragon, vise au royaume de Naples, où il appelle le roi de France, ne pense guère à la guerre contre le Turc, et ne ferait pas contre celui-ci la moindre démarche. Médicis, — celui qui fut plus tard Léon X,— ne jouit pas d'une bonne réputation ; on le loue à cause de ses manières singulières : il paraît attaché à la république. Le cardinal de Lisbonne est un vieillard hardi et franc, qui depuis, sous Alexandre VI, parla ouvertement contre le pape. Celui-ci riait sans répondre, quoique Lisbonne le serrât de près et eût eu encore le courage d'agir s'il avait pu ; mais les cardinaux sans le pape ne peuvent rien. »

Réunis en conclave, les cardinaux qui, au dehors, avaient le plus occupé l'attention publique comme papables, se trouvèrent au dernier plan. On démasqua les batteries véritables : des intérêts plus saillants entrèrent en jeu, et d'autres candidats aussi. Les trois concurrents réels étaient maintenant Borgia, Sforza, Julien della Rovere. Au dernier mot, plus d'accord possible. Aussi Valori écrivait à la Seigneurie le 10 août :

« Les cardinaux ont fait trois scrutins ; ils sont en

Digitized by Google

très-grande discorde entre eux. Néanmoins, Naples et Lisbonne obtiennent le plus de votes. On a commencé aujourd'hui à leur diminuer les vivres ; on ne leur donnera plus qu'un seul plat, et, à partir de lundi, si l'élection n'est pas accomplie, on ne leur fournira que du pain, de l'eau et du vin. Nous qui sommes de garde, nous avons juré qu'ils peuvent se disputer tant qu'ils veulent, nous ne changerons pas d'avis et nous userons, jusqu'au bout, de l'autorité que nous avons sur les cardinaux en cette affaire. Tout est tranquille. Les barons se conduisent bien. Le comte de Petigliano est toujours à cheval ; la garde veille toujours. »

Un incident changea la face les choses. Le vice-chancelier trouva moyen de se rencontrer en cachette avec son rival Ascanio Sforza, et, jouant la franchise, il lui déclara qu'il voyait son affaire dans de mauvaises conditions, non pas tant à cause de l'opposition qu'il lui faisait lui, Sforza, mais à cause des hostilités que lui avaient ouvertement déclaré les Aragonais, les Français et della Rovere. Or, les partisans du roi de Naples et du roi de France, ainsi que San Pietro in Vincula, étaient liés également contre lui, Sforza. Il fallait donc qu'eux deux s'entendissent et s'aidassent. Sforza, touché par un raisonnement si clair, accepta la convention d'alliance. Mais il voulait être pape, ainsi que Borgia. Lequel des deux céderait à l'autre ? Borgia provoque une mise de fonds. Que ferez-vous pour moi, pour ceux qui vous porteront leurs votes ? Car, s'il y a quelque part où l'on ne fasse rien pour rien, c'est certainement dans le conclave. Sforza était opulent, mais, cardinal nouveau, n'avait pu accumuler énormément, et le duc de Milan était dévoré par ses milices. Borgia s'était préparé de longue main, — dès qu'il connut l'esprit du collége, c'est-à-dire dès la première heure,—à ce mar-

ché final. Il avait donc beaucoup d'or, trois archevêchés, une douzaine d'abbayes, des prébendes fort riches, la charge de vice-chancelier, des palais, des bijoux, de l'argenterie et une conscience large, capable de tout promettre, de tout oser. Il offrit tout. Il mit tout cela à la disposition de Sforza et des siens;—et la nuit du 10 au 11 août, il trouva moyen de faire parvenir un billet à son fils François, qui, la nuit même, fit conduire chez le cardinal Sforza quatre mulets chargés d'argent, dont l'agent du cardinal laissa reçu. Sforza, séduit, ébloui, vaincu, cessa sa concurrence impossible, insensée, et se mit à agir pour son puissant rival. La question ainsi posée, les arguments de Borgia devenaient irrésistibles. De vingt-trois cardinaux, il n'y en eut que cinq qui repoussassent le maquignonnage. Les fils de Borgia travaillaient les barons au dehors.

« Le vice-chancelier a été nommé pape à cette heure même, dix heures, » écrit Valori le 11 août aux Huit de Pratica. Et, en date du 12, il ajoute : « Alexandre a été nommé, après une longue lutte, à l'unanimité. Je vous raconterai de vive voix les particularités de ce fait que, pour toutes les raisons, il n'est pas bien de coucher dans une lettre. Je dis seulement que cette promotion a été en dehors de l'attente de tout le monde, et Mgr Ascanio Sforza a été celui qui, seul, avec un art infini, a fait tomber le pontificat en celui-ci. Je ne sais pas encore comprendre ce qui a pu décider Ascanio. Sa Seigneurie Révérendissime a eu, cependant, l'office de chancelier, la maison, et tout le mobilier de Borgia. Il a eu le château de Nepi et l'église de... en Hongrie, qui rend dix mille ducats par an et plusieurs autres choses. Au cardinal Orsini a été donné le château de Soriano et ... (illisible), la légation des ... et l'église de Cartagène en Espagne, qui rend cinq mille ducats

Digitized by Google

par an. Le cardinal Colonna a reçu l'abbaye de Subiaco, avec vingt terres qui rendent 3,000 (ou 30,000) ducats, desquelles abbaye et terres le pape fait cadeau à la maison Colonna à perpétuité. Mgr Ascanio, en outre, a renoncé, en faveur de Colonna, à l'évêché de Pavie. Au cardinal Savelli a été donné Civita Castellana et quelque autre chose. Au cardinal de Riario ont été donnés des bénéfices en Espagne, pour 4,000 ducats ; et la maison où a été Ascanio est rendue aux fils de Jérôme Riario. Le cardinal San Sevenino a reçu... etc., etc. Plusieurs cardinaux n'ont rien eu ni rien voulu. Le pape avoue à tout le monde qu'il occupe le siége grâce à l'activité de Mgr Ascanio. Les Romains ne paraissent pas très-contents. Moi, je loue et je me montre satisfait. »

Et le 18 août Valori ajoute : « Mgr Ascanio fait tout. Mais cela, me semble-t-il, ne continuera pas longtemps, car le pape a une grande intelligence et beaucoup d'expérience pour se gouverner par lui-même. D'autres pensent que Mgr Ascanio n'aurait pas consenti à cette élection s'il n'eût pas été certain de continuer à gouverner. Et moi, qui connais Ascanio pour un homme de beaucoup de tête, je suis de cet avis. Quant à ce qui a pu déterminer Mgr Ascanio à cette promotion, pour le moment, je ne puis former d'autre jugement que ç'a été la cupidité des biens ; car il lui reste des dépouilles du vice-chancelier pour la valeur de cent mille ducats. Son désir de porter le vice-chancelier fut toujours caché, et même en conclave on ne le connut qu'à la dernière heure. Et c'est à cause de cela que plusieurs cardinaux se croient offensés par Sa Seigneurie Révérendissime, laquelle maintenant est haïe et a perdu beaucoup de crédit et de foi. Avec Ascanio nous devons traiter. Les conjectures que l'on fait sur le nouveau pape sont diverses. Les uns croient qu'il occupera le

Digitized by Google

siége avec une grande majesté et pompe, car Sa Sainteté convoite la gloire, la renommée, et, par conséquent, qu'il sera juste. Les autres, au contraire, pensent que, pour dominer sur tout le monde, il harcèlera les *proches et les lointains*, ainsi que fit Sixte IV. Son caractère est connu. La Seigneurie se conformera au temps. »

Somme toute, l'agent de Florence n'était pas content du choix. Le roi de Naples, au contraire, s'en montrait enchanté, et l'expression de la dépêche de Pietro Alamanni est très-drôle : « Sa Majesté dit que, si le pape décédé était digne d'un doigt d'honneur, celui-ci a de telles qualités et de telles conditions qu'il en est digne d'un bras. » A Venise, Alexandre ne parut pas non plus le plus désiré. Thadée Vimercati, orateur du duc de Milan, écrit à son prince : « La nouvelle de l'élection d'Alexandre est arrivée à Venise en trente-trois heures. Aujourd'hui, me trouvant aux vêpres avec plusieurs de la noblesse et le procureur de San Marco, de leur discours j'ai pu comprendre qu'ils n'en sont pas très-satisfaits, *licet* que l'on montre tout de même de s'en réjouir à son de cloches. »

Et, quant au duc de Milan, Bartolommeo Calco, dans le billet qu'il lui écrit, en date du 13, « lui rappelle qu'en lui donnant communication de l'élection nouvelle, S. Exc. a oublié d'ordonner les processions et le son des cloches, ainsi qu'elle fit pour Innocent VIII. » Le cardinal de Médicis, de sa part, en voyant l'élection accomplie, s'écria : « Que Dieu y pourvoie ! Nous nous sommes livrés à la gueule d'un loup très-vorace ! » L'historien Corio ajoute « qu'Alexandre entra dans le pontificat mansuet comme un bœuf et l'administra comme un lion. »

Digitized by Google

IV

Alexandre VI avait alors soixante-deux ans, qu'il n'avait pas vécus inutilement. Il arrivait au siége, préparé, connaissant les temps et les hommes, l'Europe et les cours qu'il avait hantées comme légat. Il avait vu la féodalité du moyen âge déchue, la liberté des peuples foudroyée, la religion du Christ détruite, — détruite par la foi qui était morte, par le mouvement du monde intellectuel, contre lequel ce sentiment fixe et subjectif se heurtait. Il avait étudié profondément la conduite de Louis XI, — qui avait à son tour étudié François Sforza, — et de Henri VII d'Angleterre, dont il avait fait un type. Il jeta par conséquent le masque de la dissimulation de ses pensées et de ses mœurs et apparut tel qu'il était. Il savait du reste que, en se dévouant à l'exaltation de sa famille pour en fonder la puissance, il fallait recourir à des moyens criminels. Les autres souverains de l'Europe n'agissaient pas différemment. Il sentait parfaitement bien que, lorsque Louis de France et Ferdinand d'Espagne s'acharnaient à s'emparer du royaume de Naples, « by an exemple of treachery that nevar cen be sufficientely execrated (1), » il pouvait, lui, se croire passablement autorisé à supprimer les turbulents barons de la Romagne, dont il était suzerain, qui agitaient l'Etat et qui devinrent maîtres de ce pays par une violence sans pareille. Alexandre savait que, s'il avait des enfants, Pie II, Sixte IV, Innocent VIII... en avaient eu aussi; que si des liens incestueux l'attachaient à sa fille

(1) Roscoe, *Life of Léon X*, c. 6.

Digitized by Google

Lucrèce, Sixte IV en avait eu de plus criminels encore avec les enfants qu'il avait procréés avec sa propre sœur; que, s'il aimait les bacchanales et les voluptés, il n'était personne dans l'Église, même parmi les plus infimes bedeaux, qui n'en fît autant, et que jamais, en tout cas, il n'aurait atteint les infamies de Henri IV de Castille et de sa femme dona Juana, et encore moins qu'il n'aurait approché de Benoît XII, de Jean XX, de Jean XXIII, d'Eugène IV. Enfin, il se conformait à l'état normal de son temps; car le XV[e] siècle fut la fange des passions humaines en fermentation.

D'autre part, il voyait que le catholicisme, au point où il en était arrivé, devait ou périr ou se transfigurer sous la pression d'un vice poussé à l'idéal. Alexandre se sentait indifférent aux deux choses. Et peut-être, les deux pensées le décidèrent à ne s'arrêter devant quoi que ce soit. Sa conduite était un moyen politique. Il ne croyait plus, et se sentait trop humilié par soixante-deux ans d'hypocrisie. Il lui parut temps de se montrer homme. Néanmoins, pour régner, il se serait encore servi des excommunications, s'il les eût trouvées aussi efficaces qu'une bonne corde de chanvre et les *candarelle*. Mais, ne pouvant être pape complet, — car le pape type était mort avec Innocent III, — et la situation de l'Italie de son temps exigeant autre chose, Alexandre laissa de côté le pape et se décida à être prince en entier.

V

Alexandre avait suivi pas à pas la transformation morale et politique de l'Italie. Il conçut le hardi projet

Digitized by Google

de l'arrêter, de la consolider, de la tourner à son profit et d'étendre sur Rome la fatalité de la raison d'État du gouvernement de Venise. Le duc de Valentino avait l'habitude de dire « que qui veut dompter les grands ne doit pas faire peu pour les petits. » Le Valentino l'avait appris de lui, et lui, Alexandre, de Louis XI et de Henri VII. Alexandre, donc, visa aux nobles. Il voulait en débarrasser le peuple, qui les abhorrait; concentrer leur pouvoir dans ses mains; annexer à un seul centre toutes ces villes et tous ces bourgs, avec droits et devoirs égaux; en former un gros Etat, l'étayant de l'Eglise, et léguer le tout en héritage à son fils, soufflant d'un coup sur la monarchie papale. Car l'on peut établir comme un fait acquis à l'histoire, en lisant les dépêches de tous les jours des ambassadeurs des États, résidents à sa cour, qu'il travaillait sans relâche au but final de son œuvre—à l'abolition, c'est-à-dire, de la papauté temporelle. Il visait même plus loin. Il voulait doubler l'État de l'Église du royaume de Naples et en investir le Valentino. Et qui sait s'il n'éleva pas ses désirs encore plus haut ? « Le pape, disait le roi de Naples à l'orateur du duc de Milan, veut faire des princes d'Italie des légats apostoliques; prenons-y garde ? »

« Ne vous endormez pas, écrivait l'ambassadeur de Florence à la seigneurerie, de peur que vous ne vous réveilliez, un bon matin, province du patrimoine, le duc sur le cou. » Bref, l'homme qui concevait une telle idée et en poursuivit la réalisation pendant onze ans, avec une ténacité inflexible, n'était, certes, pas un homme vulgaire, et il ne faut pas lui chercher noise plus qu'à d'autres, à cause de ses vices et de ses crimes, — nécessaire raison d'État.

Les historiens ont été sévères envers Alexandre. —

Digitized by Google

ces mêmes historiens qui, néanmoins, à cause de la grandeur du but, admirent Louis XI et le cardinal de Richelieu. Alexandre VI fut l'idée brute de ce sublime Comité de salut public qui, trois siècles plus tard, pétrit et sauva la France. Alexandre était un instinct.

Nous ne nous occuperons pas, par conséquent, des pasquinades rapportées par les historiens, mauvais vers de quelque moine en goguette :

Vendidit Alexander claves, altaria, Christum :
 Emerat ille prius; vendere jure potest.
De vitio in vitium, de flamma transit in ignem;
 Roma sub hispano deperit imperio.
Sextus Tarquinius, Sextus Nero, Sextus et ipse;
 Semper sub Sextis perdita Roma fuit.

Nous ne rappellons qu'en passant cette saillie de Machiavelli dans les Decennali :

. . . . . Per aver riposo
Portato fu tra le anime beate
Lo spirto d'Alessandro glorioso;
 Del qual seguiro le sante pedate
Tre sue familiari e care ancelle,
Lussuria, simonia e crudeltate.

Cet homme infâme et grand historien, Guicciardini, écrit de lui : « En Alexandre on admirait une activité et une sagacité singulières, le conseil excellent, une efficacité merveilleuse à persuader et une sollicitude et une habileté incroyables dans toutes les affaires graves. Mais ces vertus étaient de beaucoup surpassées par les vices ; il eut des mœurs très-obscènes, pas de sincérité, pas de vergogne, pas de vérité, pas de foi, pas de religion, une avarice insatiable, une ambition sans bornes, une cruauté plus que barbare et une convoitise très-ardente d'exalter par tous les moyens ses enfants et,

Digitized by Google

parmi eux, quelqu'un, afin que pour l'exécution de ses méchants desseins il ne manquât des méchants instruments, non moins détestable que le père, en aucune partie (1). »

Monaldeschi l'appelle « magnanime, généreux, prudent, excepté qu'il se laissa vaincre par l'amour pour ses enfants et par trop de cupidité (2). »

Et le Volterrano: «En Alexandre, ainsi que Tite Live écrivit d'Annibal, les vertus égalisaient les vices. Il avait l'intelligence, la raison, les connaissances, la mémoire, l'activité, une éloquence naturelle et tellement propre à persuader, que personne mieux que lui ne sut mettre en avant avec plus d'artifice une proposition et la défendre avec plus d'obstination (3). »

Mais l'autorité que je cite avec le plus de confiance est celle de Roscoe, qui oublie ses préjugés de protestant et son fétichisme pour le héros de son livre. « Même ses ennemis les plus sérieux, dit l'auteur de la *Vie de Léon X*, avouent qu'Alexandre fut un homme de génie élevé et de merveilleuse mémoire, éloquent, éveillé, capable dans les négociations de toutes les affaires. Il fournit Rome des choses nécessaires, et jamais sous lui on n'y sentit la famine dont le reste de l'Italie était tourmenté. Il était sobre, il dormait peu ; aux heures de plaisir il oubliait les soucis d'État ; mais il ne permit jamais que ces amusements affaiblissent la vigueur de ses facultés au point qu'elles restassent à la fin amoindries. Quoique peu adonné aux lettres, il fut généreux avec les professeurs, auxquels non-seulement il attribua des honoraires larges, mais qu'il eut soin de

(1) Guicciard., Stor., lib I.

(2) Monaldeschi, *Comment. storie*, p. 148.

(3) Volterano, *Anthropologia*, lib. XXII.

Digitized by Google

payer exactement et avec une ponctualité assez rare chez les princes de cette époque. Il assistait volontiers aux comédies de Plaute, ce qui a été noté dans le catalogue noir de ses fautes. Il encouragea les arts, en élargissant le palais du Vatican et en l'embellissant des œuvres des plus éminents artistes de son temps, parmi lesquels Torregiano, Peruzzi et ce Pinturicchio qui,— chose surprenante qu'on ne l'ait pas encore rangé parmi les nombreux délits du pape,—dans un tableau fait pour lui, fit le portrait de la très-belle Julie Farnèse, *in the sacred character of the virgin*, et, à côté, celui d'Alexandre lui-même, qui, représenté en souverain pontife, lui payait le tribut de son adoration. Il fit fortifier le château Saint-Ange par Giuliano et Antonio de San Gallo (1). »

Par contre enfin, Paolo Capello, dans sa relation au Sénat de Venise sur la cour de Rome, dit qu'Alexandre était pauvre, qu'il ne pouvait cacher aucun secret, qu'il aimait et craignait son fils, le duc de Valentino, jeune homme de vingt-sept ans, fort beau, grand, bien fait, mieux que le roi Ferdinand de Naples, très-fort, très-courageux, très-prodigue, ce qui déplaisait au pape : qu'un jour ce duc tua, sous le manteau même du pape, Pierotto, favori de Sa Sainteté, laquelle en fut souillée de sang ; qu'Alexandre aima d'abord sa fille, puis se refroidit envers elle, —femme du reste sage et généreuse ; que Sa Sainteté rajeunissait tous les jours ; que ses soucis ne se prolongeaient pas au delà d'une nuit ; qu'il était gai et faisait seulement ce qui lui était utile, ne s'occupant d'autre chose que de la grandeur de ses enfants (2).

---

(1) Roscoe, chap. 6.

(2) Alberi. *Raccolta delle Relaz. degli amb. Veneti*.

Digitized by Google

VI

Alexandre VI fut donc un homme d'une trempe entière et vigoureuse, que le commérage des vertus plébéiennes ennuyait, qui détestait le métier paresseux de saint et sentait la fatigue de sa longue hypocrisie. Il avait la vertu des grands esprits, le courage de ses actions; il avait la conscience de son œuvre. Les orgies impudiques que ses prédécesseurs avaient célébrées derrière les murs épais du Vatican, il les solennisait dans ce même Vatican, à portes toutes grandes ouvertes, en y invitant cardinaux, évêques, ambassadeurs, artistes, tout ce qui resplendissait de jeunesse et de beauté, et s'enivrait de la vie. Cinquante courtisanes nues, si l'on peut croire ce faiseur de cancans Burcard, dansèrent devant lui aux noces de sa fille Lucrèce, et il distribua des cadeaux et des indulgences aux plus lascives; puis il s'occupa « personnellement » à faire consommer le mariage et à inventer de nouvelles méthodes de voluptés. Il constitua cette fille présidente du conseil des cardinaux et l'autorisa à décacheter les lettres adressées à *sua santità*. Par la grâce des charmes de sa Giulia Farnèse, il tira du château Saint-Ange, où il était enfermé comme faussaire de brefs pontificaux, cet Alexandre Farnèse, frère de sa maîtresse, qui fut ensuite Paul III. Il permit au cardinal de Valenza d'user de son fils, le marquis de Zannet, comme Sixte IV avait permis à la famille du cardinal de Saluces la compagnie charnelle des mâles, dans les mois les plus chauds de l'année. Lorsque Louis XII s'approcha de Rome, marchant à la conquête du royaume de Naples, il lui envoya, entre autres rafrai

chissements, seize des plus belles courtisanes de Rome pour apaiser les besoins les plus urgents des chefs, et il poussa la prévoyance jusqu'à faire construire des tentes de feuillage. Il fit vendre sur les places publiques de Rome quelques-unes des quarante femmes que César Borgia s'était réservées à la prise de Capoue. Il empoisonna des cardinaux, des princes, des condottieri, des évêques; il étrangla des hommes de l'aristocratie de toute taille, ou il les abîma dans ses geôles; il livra à la profanation de son fils le fort beau Astorre Manfredi, seigneur de Faenza; il viola de grandes dames, des religieuses, des bourgeoises, si de son temps il en restait encore quelques-unes à violer. Il entretint des intrigues avec sa fille, qui lui fut, selon le Pontano, *filia, sponsa, nupus*. Il ne voulait pas qu'un homme, auquel, le jour de son élection, au dire de Corio, « après la cérémonie du *sancta sanctorum*, on avait familièrement *tastati i testicoli*, » eût été inutilement l'objet de cet attouchement (1). Il était prince, il était homme; il jouit largement des deux, par toute l'opulence de son organisation, dans toute l'ampleur de ses projets, avec toute l'âpreté de son caractère dévorant. Il ne se trouvait pas taillé pour les petites choses. Il ne se sentait rassasié que lorsqu'il pouvait s'écrier : On ne va pas au delà! Alexandre semblait pétri d'éléments magnétiques. Il absorbait comme une pompe tout ce qui tombait à la portée de son aspiration: or, hommes,

---

(1) Voir *Diar. roman. Rer. Ital.*, tom. III, part. II; Burchard, apud Eccard, tom. II; *Vita di Benven. Cellini*, tom. I; Muratori, ad ann. 1493. — Estienne, *Apolog. pour Herodot.*, tom. III; Belcar., *Comment. Rerum galliar.*, lib. VIII et IX; Paolo Giovio, *Histor. sui temporis*, lib. VIII; Corio, *Storia di Milano*, part. VII. — Ranke, *Les Papes du* XV^e *siècle, etc.*— Gordon, *Vie d'Alex. VI.*

Digitized by Google

Etats, honneur, vie! Il construisait, il élevait un fiévreux édifice; il lui fallait beaucoup, et tout lui sembla bon à quelque chose. Surtout il se voyait éperonné par les années de son âge, et il lui restait beaucoup à faire.

Avec l'instinct du serpent, il embrassa tout son temps dans ses anneaux; il s'insinua partout et signa son passage par une ruine. Tout ce qu'il toucha conserva son cachet. Cependant il ne s'abaissa jamais à toucher la poussière. Alexandre rehaussa tous les principes à sa taille. Il fit de la principauté une science, la pratiqua personnellement et la livra aux expériences de son fils. Machiavelli n'eut ensuite qu'à se donner la peine de les copier. Voilà pourquoi Alexandre est resté le plus voyant des papes. Son regard se projetait loin. S'il n'eut pas la foi, il eut la pensée catholique. Il avait rejeté loin de lui le pape, le trouvant, par le temps, inopportun trop petit pour l'ampleur de ses projets (1). La papauté du xv[e] siècle était trop mesquine pour lui, qui aurait grandi la papauté de Grégoire VII et d'Innocent III et IV. Dans cette papauté corrigée par le roi de Naples et le duc de Milan, gourmée par la Toscane, négligée par Venise, dont il héritait au xv[e] siècle, Alexandre se sentait étouffé. Et, certes, il eût été moins funeste à l'Italie si ses successeurs eussent continué sa politique. Alexandre leur léguait une principauté calquée sur ce terrible conseil des Trois que Venise venait d'instituer, et ces successeurs, n'étant ni papes ni princes achevés, voulurent se servir du prince pour grandir le pape. Ils ne le comprirent point, ou plutôt, ils furent trop personnellement intéressés à ne pas le comprendre.

---

(1) Cela explique la grande modération qu'il montra envers Savonarola, qui le poussa à bout.

Digitized by Google

Alexandre VI était arrivé trop tôt d'un pontificat. S'il eût succédé à Jules II, au lieu de le précéder, les Français et les Espagnols ne se seraient pas disputé longtemps le royaume de Naples ; la république de Florence, ou ne serait pas tombée, ou aurait péri dans les bras d'acier du Valentino, qui, avec le titre et l'autorité de roi, aurait dominé depuis l'extrême Sicile jusqu'aux frontières de la Lombardie. Alexandre échouait rarement, car il mettait au service de sa pensée une audace froide, la persévérance, une conscience sans scrupules, et l'absence de tous liens de principes. Il savait attendre. La lymphe est le secret de la grande science politique. « Alexandre VI, dit Machiavelli, entre tous princes qui ont régné, montra combien un pape, avec de l'argent et de la force, pouvait prévaloir (1). » Ses vices eux-mêmes s'harmonisaient avec ses qualités pour le rendre complet : ils étaient le pouvoir législatif et exécutif de son intelligence.

En un mot, prince d'un esprit très-délié, homme sceptique, politique d'une portée supérieure et presque de génie ; tendre dans ses relations du sang ; spéculateur dans celles de l'amitié ; dans celles d'État, penchant aux plus profitables; hostile aux hauts rangs, bon pour les classes inférieures ; pas contraire à la liberté, et si la liberté pouvait lui servir, empressé à la reconnaître ; il convoita un grand État et travailla à centraliser ce qui lui tombait sous la main. Il haït l'étranger, si choyé par ses prédécesseurs ; et lorsque, par raison d'État, il eut à se servir de lui, il se hâta de le quitter ; se plut à le trahir, aussitôt qu'il n'en eut plus besoin. Il rêva l'indépendance de l'Italie. Il travailla à se débarrasser des princes par la ruse plutôt

(1) Machiavelli, *Il Principe*, cap. 11.

Digitized by Google

que par la guerre, funeste uniquement au peuple. Il eut l'intelligence fièvreuse, le cœur phthisique. Il fut pour l'Italie comme une nuée imprégnée d'électricité ; il attira et frappa ; il fut le feu et la lumière.

Alexandre s'occupa de la justice en créant des juges criminels pour l'administrer sans retard et avec impartialité. Jamais le peuple, de son temps, ne souffrit la faim ; jamais le salaire ne fut volé au travail ; jamais la violence ne fut employée contre le peuple. Il créa des inspecteurs des prisons pour entendre les plaintes des malheureux qui y étaient depuis longtemps entassés et oubliés ; il adoucit leurs souffrances et délivra Rome des brigands qui y étaient accourus en grand nombre sous le pontificat de Sixte et d'Innocent. Les voleurs envahissaient Rome par bandes, ainsi que les assassins, les bandits et toute espèce de misérables, en sorte que les palais des cardinaux, pour se garantir du pillage, étaient gardés par des arquebusiers et des bombardes. Stefano Infessura raconte que, dans l'intervalle de quelques jours, de la mort d'Innocent à l'élection d'Alexandre, plus de deux cent quatre-vingts personnes avaient été assassinées. Alexandre, en somme, se souciait de l'administration de l'État, et il l'aurait émondé de plusieurs abus, si la politique ne l'eût détourné. Nous ne le suivrons pas dans toutes ses évolutions politiques, secrètes et publiques. Noter des noms, spécifier des faits est superflu, lorsque nous en avons révélé le moteur et trouvé l'idée mère de toutes ses œuvres. Alexandre, d'ailleurs, en tous ses mouvements les plus risqués, les plus débraillés, les plus immondes et les plus habiles, brillant, rampant, distribuant des bénédictions et du poison, des indulgences et des cordes, ne visa qu'à un but, avec un ensemble, une unité et une persévérance formidables ; dans les ténèbres comme

Digitized by Google

au grand jour il ne voulut qu'une chose, et nous l'avons indiquée. Pour nous, les scélératesses commises par lui ne le déshonorent point ; le sang versé par lui ne tache guère. C'étaient des crimes privés; c'était une bête fauve qui en happait une autre ; c'était le fort d'aujourd'hui qui dévorait le fort d'hier ; c'était la justice farouche de la représaille. La morale pouvait s'en voiler les yeux; la société y gagnait. Elle y gagnait sa délivrance dans cette destruction mutuelle de tigres. Aussi, loin de lui dire : Arrêtez ! nous lui crions : L'Italie grouille de scélérats, vous ne pêchez pas contre l'Italie : sarclez, saint-père, sarclez! Le sang de ces misérables réjouit la justice des hommes et de Dieu !

Alexandre, en effet, eut la nature de l'abîme. il absorba, il détruisit, il renversa... Et lorsqu'au milieu de ce Pompéium d'hommes et d'États qu'il s'était créé autour de lui il allait prononcer le *fiat lux*, il mourut.

VII

Ludovic le More, duc de Milan, avait essayé d'allier les États italiens contre les ultramontains. Pierre de Médicis, par légèreté, par ambition, par couardise, l'avait fait échouer. Le More avait nourri son neveu Jean Galéas d'inepties et de débauches, pour le rendre impropre au gouvernement et le remplacer. Il craignait le roi de Naples, qui avait marié sa fille à Jean Galéas, et qui, en outre, avait des desseins sur l'État de Milan. Alexandre VI, moyennant quarante mille ducats, consentit à favoriser l'usurpation de Ludovic le More et à s'allier à lui ainsi qu'aux Vénitiens. Le roi de Naples

Digitized by Google

eut connaissance de cet accord; et comme il se savait menacé d'un autre côté par le roi de France, qui prétendait à l'héritage des Angevins, auquel l'avait convié Innocent VIII pour se venger de lui qui lui avait repris Aquila, le roi de Naples résolut de s'attacher le pape à tout prix et de le détacher de l'alliance du More. Il y réussit en donnant la main de sa fille à Godefroy Borgia, fils du pape, et trente mille ducats. Trahi par la cour de Rome, Ludovic se tourna vers la France, et Alexandre, pour s'assurer contre tous, s'adressa à Bajazet. Celui-ci accepta la ligue; mais, comme il demandait pour gage la tête de son frère Zizim, qui languissait dans les prisons du pape, Alexandre la lui vendit moyennant trois cent mille ducats, afin de se dédommager des quarante mille ducats annuels que le sultan payait exactement pour son frère, depuis Innocent VIII. Dans ces négociations d'une politique contre nature pour l'Italie, le pape gagnait le plus; le roi de Naples courait le plus de dangers. Alphonse II d'Aragon, qui savait « que les princes italiens devaient avoir deux soins principalement : le premier, qu'aucun étranger ne vînt en Italie les armes à la main ; le second, qu'aucun d'entre eux n'occupât un État plus grand que l'autre (1), » pour faire adopter une politique plus rationnelle, — celle de la résistance des princes italiens à l'invasion de Charles VIII — Alphonse II se rendit à Vicovaro le 13 juillet 1494, et là s'engagea à deux choses : à défendre l'indépendance de l'Italie; à passer en Lombardie avec son armée et obliger le Moro ou à abdiquer, ou à rompre l'alliance française. Le pape détourna ce projet. Il couvait un autre dessein. Alexandre VI voulait se servir des forces aragonaises pour

(1) Machiavelli, *Il Principe*, cap. 11.

Digitized by Google

former dans le cœur de l'Italie un État puissant, lequel, réuni à Florence, avait conquis le royaume de Naples pour le pape, le duché de Milan pour la Toscane. En outre, il voulait se servir du bras du roi Alphonse, afin de châtier ses ennemis, les Colonna et le cardinal San Pietro in Vincula, qui occupait Ostia.

Pierre de Médicis n'avait hérité de Laurent le Magnifique que la convoitise de changer la république en principauté. Sa première erreur avait été de se livrer tout entier au roi de Naples, sans nul égard pour le duc de Milan. Francesco della Casa ne croyait pas que les Français eussent jamais passé les monts pour l'entreprise de Naples. On écrivait de France « que le roi n'était avide que de gloire, qu'il n'avait d'autre péché que de quelques filles, que ses pensées n'étaient tournées qu'aux louanges, aux chiens, aux oiseaux, aux chevaux, et qu'il ne désirait le royaume de Naples que pour y chasser (1). » Gentile Becchi et Pierre Soderini lui faisaient observer que ses ennemis avaient plus de forces et plus d'argent que lui, et que, selon sa conduite, il resterait la plus laide ou la plus belle chose de l'Italie. Pierre de Médicis voulut temporiser et resta la plus laide, après le More.

Ludovic le More, outre qu'il fut le plus ignoble

---

(1) Negociat. diplom. de la France avec la Toscane. Et le *Memoriale* de Giovanni Portovenere ajoute : « Charles est petit, il a la barbe roussette et rare, une grosse figure et maigre, le nez aquilin; courageux, pas avare, peu pompeux, parlant peu; il monte de petites méchantes bêtes. » La duchesse de Savoie lui fit cadeau d'un cheval; le *Moro*, de plusieurs maîtresses, sans compter la belle-fille du roi de Naples, femme de son neveu prisonnier, *e molte formosissime matrone milanesi con le quali piglio amoroso piacere*, et qui lui donnèrent la petite vérole. Il eut plus de chance en ce cas que Louis XII et François I^er.

Digitized by Google

traître de l'Italie, fut le plus cynique. Par convoitise d'État, il avait demandé à Maximilien l'investiture de ce duché de Milan, que François Sforza avait repoussée et qu'aucun de ses descendants n'avait plus demandée ; pour s'assurer contre le roi de Naples, il avait, d'accord avec ce cardinal de San Pietro in Vincula, qui, devenu Jules II, parla de chasser les barbares, sollicité la descente de Charles VIII ; et, poussé à bout, un jour, par Pierre Alemanni, orateur de Florence, il déclara « que, dans les malheurs importés en Italie par l'appel de l'étranger, il lui suffisait d'avoir pourvu à sa sûreté et à celle de ses intérêts —*provisto la sicurtà sua e delle cose sue.* » — Quant aux Vénitiens, tout seuls, aux prises avec les Turcs, sollicités par le roi de Naples et le pape, ils répondirent « qu'ils ne voulaient pas intervenir ; d'autres dépenseront et souffriront... qu'ils ne voulaient pas couper les bras aux citoyens en changeant en instrument de guerre coûteuse ce qui pouvait devenir un moyen de paix riche. » Alexandre VI seulement, en s'alliant au roi de Naples, — n'importe pour quel but et pour quel prix, — était dans le vrai.

Charles VIII passa les Alpes « avec des gens de sac et de corde, marqués de fleur de lis sur l'épaule, essorillés, et qui cachaient les oreilles par des cheveux hérissés et des barbes horribles(1). » Ces gens tuaient pour tout de bon, vraiment, même les chevaux, au grand scandale des Italiens, qui considéraient la rencontre de Rapello comme une boucherie, où ne périrent que cent hommes ! Charles s'arrêta à Asti, malade. Pier Capponi, effrayé par les apprêts, particulièrement d'artillerie, « toute sur les chars » — *tutta in sulli carri*, — demanda que Florence fît de fortes provisions. Pierre de

(1) Brantôme, Dis. 89.

Médicis s'y opposa. Et quand Charles s'approcha de la Toscane, il lui livra Sarzana, Pietrasanta, Pisa et Livorno. Revenu à Florence le 8 novembre, Pierre fut obligé de fuir pour sauver sa vie. Le lendemain, la Seigneurie l'exilait. La résistance étant impossible, on fit retirer toutes les femmes dans les couvents de la ville (1), et le 13, on envoya Savanarola au roi. Le moine n'obtint rien. Charles VIII entra à Florence la lance sur la cuisse, s'en considérant le conquérant plus que l'hôte. Aussi se montra-t-il hautain et insolent. Mais

Lo strepito dell' armi e dei cavalli
Non potè far che non fosse sentita
La voce d'un capon fra cento galli (2).

Aux conditions dures et outrageantes du roi, déchirées sur la figure de ses négociateurs, Pier Capponi opposa son fameux : « Sonnez vos trompettes, nous sonnerons nos cloches ! » Et sans cette audacieuse fermeté, Florence serait pareillement tombée sous la domination des Français. Ce fut la seule voix virile, du reste, qu'eût Florence, ce fut le seul acte noble de cette entreprise faite, disait Alexandre VI, « avec des éperons en bois et la craie des fourriers qui marquaient les logements français d'étape en étape. »

Le 31 décembre 1494, à la tête d'une armée magnifique, lance en arrêt, au son des trompettes et des tambours, Charles VIII entra dans Rome. Alexandre s'était enfermé dans le château Saint-Ange. Le roi avait refusé de recevoir ses ambassadeurs, n'avait pas voulu entendre parler de négociations, avait fait pointer deux

(1) Lastri, *Osserv. Fioren. Porta San Frediano*, tom. VII.

(2) Machiavelli *Decennali*, lib. I.

fois ses canons contre la forteresse. Tout le monde croyait le pape perdu. Les cardinaux, à la cour du roi, faisaient instance pour qu'on le jugeât et le déposât comme ayant profané la papauté après l'avoir achetée : « Ce qu'ils ne disaient pas sans raison, observe Duchesne, vu qu'ils en avaient été eux-mêmes les indignes vendeurs. » Bref, ils se flattaient déjà d'en avoir désinfecté la chrétienté, lorsque tout à coup la scène change, la fantasmagorie s'évanouit. L'inexorable conquérant, qui, le jour auparavant, avait menacé de foudroyer le château, le lendemain, dans un consistoire public, venait prêter hommage d'obéissance et baiser le pied du coupable de la veille. « Et, pour achever la scène, il servit la messe d'Alexandre, en se plaçant dans l'église au-dessous du doyen des cardinaux (1). » Un chapeau de cardinal donné à Brissonnet, favori de Charles, et Zizim livré à lui comme un gage de rupture avec Bajazet, — après l'avoir fait empoisonner pour ne pas perdre les trois cent mille ducats du Turc, — avaient opéré la conversion du roi.

On connaît le reste de cette expédition d'opéra. L'Italie, qui n'avait pas rougi, réagit. Charles se sauva de Naples en toute hâte ; il évita Florence, rencontra l'armée italienne à Fornovo, et s'attribua l'honneur de la victoire dans la bataille qu'on lui livra, uniquement parce que, voulant passer, il passa. Les Français éventraient les Italiens dans l'espoir de trouver dans leurs entrailles l'or avalé pour le cacher (2). Charles resta quelque temps à Chieri, dans les bras d'Anna Solera, puis retourna en France. Armée, conquête, victoire, tout disparut comme une fumée.

---

(1) Voltaire.

(2) Cantu, ch. 128.

Alexandre continua sa politique sombre, tortueuse, terrible, mais fixe et unie comme un bloc de bronze; Louis XII, qui succéda à Charles VIII, lui vint en aide.

Louis manifesta des prétentions sur le duché de Milan. Mais, avant de s'aventurer dans une expédition et pour la soutenir, il voulut s'assurer des alliances. Alexandre le saisit. Il lui accorda le divorce de sa femme, cette fille rachitique de Louis XI, laquelle, en compensation, fut ensuite canonisée; il lui accorda le chapeau de cardinal pour un de ses favoris, mais il obtint en échange, pour son fils César Borgia, diacre-archevêque de Valence et cardinal, le duché de Valence, une compagnie de cent hommes d'armes, une pension de vingt mille livres, la promesse de la main de la sœur du roi de Navarre, et celle de l'aider dans l'occupation de la Romagne.

Louis XII promit et tint sa parole. « Les seigneurs de Romagne, — dit Léo, écrivain très-partisan des gouvernements atomes, — exerçaient sur leurs sujets la plénitude de l'autorité princière et en abusaient fort souvent, surtout pour se procurer de l'argent... Et comme ils sacrifiaient les riches et se permettaient des caprices injustes contre les particuliers, la plus grande partie de ces princes, et surtout ceux dont l'État se composait des villes riches de la plaine, étaient très-haïs du peuple. César Borgia fonda sur cette haine le dessein de s'arranger une grande principauté en Romagne, en renversant les petits seigneurs (1). » Aidé donc par Louis XII, César s'empara de Forli, Imola, Rimini, Pesaro, de Faenza, après une longue résistance et après une capitulation, — violée depuis, —

(1) Leo, lib. XI, cap. 2.

Digitized by Google

en un mot, de toute la Romagne, dont Alexandre le fit investir avec le titre de duc, par un sacré collége — créé exprès et acheté par lui. Léo raconte « que la propriété territoriale et le commerce y jouirent d'une protection, d'un repos et d'une administration régulière inconnus jusqu'alors dans ce malheureux pays. » Puis César tourna les yeux vers la Toscane, jamais sûre lorsqu'une monarchie unie et forte dirigeait l'État de l'Église, non alliée à Florence. César arracha de cette ville, annuellement, trente-six mille ducats, pour trois ans. Puis, avec ses lieutenants, il envahit Piombino. Il demanda en emprunt les artilleries du duc d'Urbino, et, l'ayant ainsi désarmé, les tourna contre lui et le chassa de son État. Il assaillit Camerino et en fit étrangler le seigneur et ses fils. Il prit Citta de Castello, Perugia et Sinigaglia, où il avait convoqué, pour traiter, les condottieri ses ennemis, « qui n'avaient pas les mains plus pures de sang que lui. » Machiavelli raconte cette terrible ruse avec soin. Machiavelli étudiait le duc de Valentino, qui l'avait frappé, ébloui, presque étourdi, au point qu'il en créait ce type farouche du prince de son temps. Et, comme un trait caractéristique de ce siècle de scélératesse et de superstition, il fait remarquer que Vitellozzo, avant d'être étranglé, ainsi qu'Oliverotto de Fermo, « pria le duc de supplier le pape afin qu'il lui accordât une plénière indulgence pour ses péchés. » Le pape se moquait d'eux en disant : « Dieu les a châtiés pour s'être fiés au Valentino après avoir juré de ne se fier jamais à lui ! » Machiavelli restait ahuri dans cette cour sombre et mystérieuse comme un tombeau, « où on ne dit jamais les choses qui doivent se taire et qui se gouverne avec un secret admirable ; » surtout qui savait connaître et se servir de l'opportunité.

Le Valentino aurait enfin accompli ses desseins tout entiers si la fatalité ne l'eût contrarié. Il avait stipulé déjà avec les Français, — maîtres à cette heure du duché de Milan, — qu'il leur aurait livré le passage pour se rendre dans le royaume de Naples, restant, lui, neutre, mais armé, en Romagne. César avait deux buts : attaquer la Toscane, faible et protégée par la France, tandis que les Français se battaient contre les Espagnols dans le royaume; avec les forces de la Romagne et de la Toscane réunies, tomber sur le vainqueur affaibli par la lutte et non préparé à cette attaque soudaine, le chasser de ces provinces et s'en déclarer le maître. *Nova spes*, dit Raynald, *ex Neapolitanorum rerum conversione inflabant... Etruriam opprimeret... magnumque conflandum principatum consurgeret* (1). La mort d'Alexandre brisa la trame de ce dessein.

César Borgia est un type dans le monde moderne. En lui s'incarne la décadence morale de l'idée du moyen âge ; il est l'être dont l'esprit de Dieu s'est retiré sans laisser la trace de son absence. La synthèse des phénomènes moraux du moyen âge cesse en lui. L'homme n'est pas pour lui un frère, il est un obstacle ou un instrument. Il ne donne plus à l'homme une origine divine, mais une mission d'élévation céleste. Le pouvoir était pour lui l'idéalisme humain des natures riches et d'élite. Sa conception était vaste, l'expansion de sa volonté féconde. Il avait cette parole rude qui illumine toujours l'idée d'une nouvelle couleur, le coup d'œil terrible qui perce l'enveloppe des choses pour y lire ce qui aux yeux des autres reste mystérieux; l'impassibilité métallique de la figure, qui manifeste la domination de la volonté ou la prescience des choses; la

(1) Reynald, ad ann. 1503, X.

Digitized by Google

rage du plaisir, pour calmer une activité vitale intarissable; la nécessité de briser tout ce qui l'avait servi pour ne pas laisser la moindre trace qui pût servir d'élément d'analyse pour le pénétrer... Telle était cette création formidable qui eût absorbé dans son aspiration d'empire toute l'Italie, si le terrain sur lequel il devait marcher ne se fût affaissé sous ses pieds par la mort du pape.

Quelques auteurs contemporains ont parlé, à propos de cette mort, — et Ranke avec eux, — de poison, comme le dernier trait de cete vie qui fut une apocalypse de crimes. *Causam in cœnam venenatam*, dit Raffaello Volterrano. On dit qu'ayant besoin d'argent et ne pouvant en obtenir plus vite, sans traire le sang du peuple, que par un riche héritage, il avait jeté les yeux sur le riche trésor du cardinal de Corneto ; qu'il avait invité ce cardinal à une orgie nocturne; qu'il lui avait apprêté de son vieux et fameux vin de Chio; que, bu ensuite, par mégarde, par lui et par le Valentino, ce vin les avait joliment empoisonnés. Raynald cite un manuscrit du Vatican, plein de détails, qui donne Alexandre VI comme étant mort de fièvre, ainsi que d'autres historiens très-graves. Nous livrons plus bas les dépêches des ambassadeurs à leurs cours, qui ne mentionnent aucunement un fait si remarquable. Mais, n'importe comment, pour les intérêts du Valentino et peut-être pour ceux aussi de l'Italie, Alexandre mourut mal à propos. Le Valentino disait, en effet, à Machiavelli, « qu'il avait prévu tout et pourvu à toutes les éventualités, excepté à cette concomitance de la mort du pape et de son infirmité — *eccetto che non penso mai in sulla sua morte di stare ancor lui per morire !* »

Alexandre avait vendu quarante chapeaux de cardi-

naux, dont le plus pauvre lui avait rapporté dix mille florins. Pour se procurer de l'argent, il se servait de deux moyens : ou bien il créait un cardinal, ou bien il en tuait un, ainsi qu'il avait pratiqué avec les cardinaux de Sant' Angelo, de Capua, de Modena, et avec d'autres dont il avait ensuite vendu les bénéfices. En général, Alexandre VI ne goûtait pas de presser le peuple par des taxes; il aimait mieux dépouiller ceux qui l'avaient déjà pressuré. Chacun a sa méthode, et celle-ci en vaut une autre. Aussi nous ne lui cherchons pas querelle à cause de cela, mais plutôt pour avoir fait cadeau du nouveau monde à ce Ferdinand le Catholique, qui, par avidité d'or et pour zèle de religion, y fit sacrifier quinze millions de victimes (1); et aussi pour avoir publié le bref du 1er juin 1501, qui établit la censure ecclésiastique sur les livres. Ah! vous supprimez les livres, très-saint-père ! Mais supprimez donc l'inquiète investigation de la pensée, l'héritage de soixante siècles d'histoire, la machine infernale de l'hérétique de Strasbourg, qui multiplie les idées mieux que le Christ ne multipliait les pains et les poissons ; supprimez la haine virile que l'Italie a condensée contre la papauté ; supprimez la nature, le soleil, l'intelligence, le souvenir des ancêtres, l'harmonie de ses instincts, la vitalité pénétrante de tout ce qui l'environne... supprimez l'Italie, très-saint-père, car tant que l'Italie sera, fût-elle même un ossuaire et une expression géographique, elle ne baisera jamais vos pieds comme une dévote, elle les mordra comme une vipère! Dans les tombeaux eux-mêmes de l'Italie, les Lothaires qui vous baisent les pieds s'étiolent, et y prospèrent les Sciarra Colonna qui vous soufflettent. Mais j'ai dit très-saint-père? J'en demande pardon — *à Votre Majesté.*

(1) Fr. Bartol., *De las Casas brevissima relacion*, p. 55.

Digitized by Google

VI

OPPOSITION

—

I. Coup d'œil en arrière sur la papauté. Le génie italien au xv^e siècle continue dans l'opposition à la papauté. Manifestations de l'indigénat. Comment et pourquoi la papauté se transforme. L'indigénat succombe. II. Opposition hétérodoxe de l'Italie du xv[e] siècle. Doctrines et noms des théologiens et des canonistes italiens anticatholiques. — III. Savonarola. — IV. La philosophie antichrétienne des Italiens de ce siècle. Noms et théories des philosophes du xv[e] siècle. — V. Savants et gens de lettres de cette époque contraires aux doctrines de l'Église. — VI. Les poëtes anticatholiques. La poésie épique : sa signification. — VII. Machiavelli. — VIII. Léonard de Vinci. — IX. Michel-Ange. — X. Les arts en Italie. Théorie de l'art. Paganisme de l'art italien. — XI. Histoire de l'art païen en Italie depuis Guinta de Pise au xiii[e] siècle. La peinture se modèle sur la sculpture. Giotto. Première école florentine jusqu'à Masaccio. — XII. Naturalisme de l'école florentine. Masaccio Frate Angelico. Fra Filippo et Cosimo Roselli. Benozo Gozzoli. Lo Zingaro. Squarcione. Signorelli. Perugino. Mantegna. Leonardo. — XIII. Le naturalisme de l'école florentine envahit l'école vénitienne. Bellini. Giorgione. L'*Assomption* du Titien. Le Veronèse. Correggio. Andrea del Sarto. Francia. — XIV. Qu'est-ce que la madone pour les peintres italiens? Qu'est-ce que le Christ? La religion en peinture. — XV. Garofalo. Le Ghirlandaio. Albano. Guercini. Reni. Carracci. Domenichino. Le Spagnoletto. — XVI. Raffaello. — XVII. L'art ne pouvait être que païen en Italie. Le christianisme et l'art. Michel-Ange est le seul peintre religieux en Italie. — XVIII. Michelangelo : sa signification. Il incarne l'Italie. Le Capitole de l'Italie italienne.

I

Aujourd'hui la papauté est un fossile; mais ce fossile a vécu, a eu ses époques, ses couches, a subi la friction des siècles. Le pape a été évêque de Rome

Digitized by Google

jusqu'à Grégoire VII; pontife romain jusqu'à Innocent IV; prétendant jusqu'à Innocent VIII; souverain avec Alexandre VI, qui fit pour lui ce que Pepin avait fait pour Charlemagne; et il sera encore héros, tyran, fainéant, idiot; il aura toute la méchanceté et toute la négation d'un pouvoir contre nature. L'esprit italien l'a suivie en toutes ses phases, en proportionnant sa réaction au développement de l'existence de la papauté telle qu'elle se drapait. Les graves intelligences du xv^e siècle ne faillirent pas à leur mission. L'Italie est une Vesta qui ne connaît pas de prêtresse négligente. La théologie, la philosophie, la politique, et jusqu'à la poésie et aux beaux-arts protestèrent; car quiconque pense, quiconque sent, en tout et toujours proteste en Italie.

L'indigénat ne s'abstint pas, ne s'effaça point, quoique désabusé et désappointé. Son instinct se manifesta avec éclat dans les *Ciompi*, — les *Gueux*, les *Sans-Culottes* de Florence, — puis dans les *Piagnoni* de Savonarola; puis par la conspiration des Pazzi contre les Médicis; par l'expulsion, ensuite, de cette famille, qui s'était élevée par la démocratie et l'avait trahie. L'esprit de l'indigénat pointe en Carmagnola, le gardeur de vaches, qui se montre d'un coup grand capitaine, actif et perçant homme d'Etat, et devient presque doge de Gènes; et en François Sforza, le fils du fameux paysan de Cotignola, qui devient également capitaine fort vaillant, homme politique, puissant et duc de Milan. L'esprit de l'indigénat se révèle dans les compagnies des *condottieri*, quelles qu'elles fussent, mais étant désormais italiennes; dans la conspiration de Gerolamo Gentile, pour délivrer Gênes de la tyrannie du duc de Milan; dans celle de Nicolas d'Este, pour délivrer Ferrara de Hercule d'Este; dans celle

Digitized by Google

de Ogliati, Visconti, Lampugnani, aidés des conseils de Montano, qui, voulant délivrer Milan, ne réussirent qu'à poignarder Galéas Sforza. Puis l'esprit de l'indigénat italien éclate par la restauration de la république à Milan, après la mort du dernier Visconti; par la restauration de la république à Florence, après l'expulsion de ce Pietro de Médicis, qui disait posséder les deux plus grandes choses du monde, un coursier espagnol et Michelangelo!

Les empereurs Sigismond (1), Frédéric III, Maximilien, viennent encore se faire couronner en Italie, mais à la hâte, comme des larrons, presque en hésitant. Nicolas V se souille encore de l'infamie de couronner Frédéric III *roi d'Italie*. Mais l'Italie n'accepte pas même le bien qui lui vient des sires d'Allemagne et repousse la médiation de Sigismond et de Maximilien, qui veulent rétablir la paix troublée par Eugène, Sixte, Innocent et Alexandre. Personne ne se soucie plus de cette grande figure de jadis, l'empereur; pas plus que de celle du pape de Rome. Il n'en reste que la tradition, le fantôme lointain que l'histoire nous peint, fantastique chez les poëtes, peu politique chez les chroniqueurs. Les princes italiens eux-mêmes dédaignent et évitent ces spectres du moyen âge; les peuples les méprisent : et si ces peuples n'attaquent plus, comme au XIII^e^ siècle, ni papes, ni empereurs, c'est que ni l'un ni l'autre n'en valent plus la peine. L'empereur avait abdiqué de fait : le pape s'était transformé.

---

(1) Cet empereur avait dit aux ambassadeurs florentins en 1427 : « Si je vais en Italie, ce que je crois, et ce que je désire, je me « conduirai de façon qu'après ma mort tous les Italiens aient « raison de prier Dieu pour mon âme. »
Il n'en fut pas ainsi.

L'indigénat obéissait maintenant, le sachant ou à son insu, au sentiment de l'indépendance. Or, c'est à cause de cette nouvelle direction qu'il soutient Alphonse le Magnanime de Naples, italianisé, contre les deux invasions de Renée d'Anjou, provoquées par les papes ; tandis que Côme de Médicis et Sforza restaient fidèles au prince napolitain, qui finit par triompher. L'accord de ces deux chefs italiens maintient la paix en Italie, malgré le pape et contre le pape; tandis que Venise, tantôt se battant, tantôt négociant, en éloigne le Turc, qui penchait à y déborder. Pendant tout ce siècle, le pape s'efface en Italie devant la ligue de Naples, de Florence et de Milan, qui en écartent l'étranger. La papauté intrigue, mais elle ne gagne rien. Et nous avons vu, par les dépêches des chefs de la ligue, comment l'on traitait le collége des cardinaux. C'est cet indigénat qui se lève, princes et peuple, qui oblige Charles VIII à quitter Naples précipitamment; qui l'attaque à Fornovo et le bat, bien qu'il passât rien moins. Charles VIII n'avait pas réussi, parce que le pape était tombé au second rôle en Italie; peut-être parce qu'il ne l'avait pas rassasié. Alexandre VI relève la papauté temporelle; Louis XII, plus avisé que Charles VIII, s'entend avec le pape, le satisfait, et il peut occuper Milan et marcher sur Naples, après avoir conclu le traité de Granate avec Ferdinand le Catholique, moyennant lequel le royaume devait se conquérir par eux deux, puis se partager — comme plus tard la Pologne.

Il ne reste depuis lors de sol italien que deux républiques, Venise et Florence, et puis les terres de l'Eglise, que l'étranger n'occupe point. Le dernier roi de Naples indépendant avait été vaincu et trahi. Pendant soixante-sept ans, nous verrons ce malheureux coin de

Digitized by Google

l'Italie, disputé par les Français et par les Espagnols, demeurer, en définitive, pendant cent quarante ans, à ces derniers, ainsi que presque toute l'Italie, livrée ensuite, pendant cent quatorze ans encore, à la prépondérance tantôt de la France, tantôt de l'Autriche.

Pendant tout ce siècle, l'œuvre de l'indépendance s'organisa dans les hautes classes et pour les hautes classes dans un but oligarchique. L'indigénat n'intervint que pour faire acte de présence; et il intervint toujours pour mettre à l'œuvre son cachet démocratique et unitaire. La ligue des princes se méfiait de l'indigénat autant que de la papauté, pour des raisons contraires. Mais tous concouraient et se donnaient la main pour tenir en échec le souverain de Rome, pour saper son pouvoir. L'arme, c'est l'esprit.

Rome ne recula pas; mais sous l'attaque elle changea de nature. Grégoire VII, à force d'agression et de résistance, aboutissait à Alexandre VI. Le pape, perdant l'anathème, saisissait l'épée. Le triomphe moral de l'Italie causa la transformation complète de la papauté, en l'amoindrissant. Le pape n'avait jamais eu de droit, mais il avait exploité la foi; celle-ci l'abandonnant, il hissa le drapeau de la force. Le pontife se trouva souverain, mais souverain sur le pied du duc d'Urbino, du duc de Ferrare, et de tous les autres princes de la Péninsule, et cela même grâce à l'étranger qui, maître à Naples et à Milan, enchaîna Florence et Venise et les empêcha d'empiéter sur la Romagne.

L'indigénat, soupçonné, écarté, ne voyant plus rien à gagner pour lui, excédé à la fin, bouda d'abord, puis il se recueillit, puis recula, puis succomba sous le poids de l'Europe entière et des classes supérieures de l'Italie, et enfin s'éclipsa. Il plia pour laisser passer

Digitized by Google

l'ouragan qui se battait dans l'air, attendant le calme pour relever la tête, tandis qu'on le croyait mort.

Mort! le droit, la justice, l'esprit, peuvent-ils mourir?

II

L'œuvre d'opposition du génie indigène italien, dans le XV^e siècle, fut éclatante. L'Italie fit feu sur toute la ligne, de toutes ses pièces. Commençons par l'opposition hétérodoxe.

Je rappelle, en passant, Antonio Rampolengo, qui publia un commentaire de la Bible, que Clément VIII défendit ensuite comme hérétique et mit à l'index.

Je rappelle, en passant, le livre fort curieux de Jacopo de Teramo: « Le procès intenté par Lucifer, prince des démons et de toute la compagnie infernale, défendu par Bélial, contre Jésus-Christ, roi du ciel, plaidé par Moïse, devant le grand juge Salomon, pour la spoliation des âmes du Limbe. » Les bouffonneries graves ternissent la théologie; la naïveté de l'auteur ne voile pas l'hérésie. Il y a là quelque chose des *mystères* espagnols.

Je rappelle, en passant également, Agostino Favaroni, théologien augustinien, lequel, dans un ouvrage condamné par le concile de Bâle, qui cependant n'était pas bigot, soutient: que le Christ avait péché; qu'il avait toujours péché dans ses représentants; que ses membres sont seulement les élus; qu'il est Jésus-Christ, même dans la personne humaine... et autres principes pareils.

Jacopo della Marca, théologien des frères mineurs, soutint à son tour: que le sang du Christ ne participait

Digitized by Google

pas à sa divinité et n'avait, par conséquent, aucun pouvoir de rédemption. Les dominicains s'insurgent contre cette théorie: des deux côtés s'engage une polémique formidable; et on discutait de si étranges doctrines, que Pie II, en homme de peu de foi et de beaucoup de bon sens qu'il était, intervint et imposa le silence à ces Horaces et Curiaces en froc.

Vincenzo Bandelli, dominicain pareillement, contesta, avec plusieurs autres théologiens de ce siècle, l'Immaculée Conception. Riccioli dit de lui: « Bandelli écrivit un traité dans lequel, avec des autorités graves et deux cent soixante textes des saints Pères, il prouve que la Vierge avait été infectée du péché originel, laquelle chose *contra se multos concitavit et tandem liber ille prohibitus est* (1). »

Tiraboschi dit de Platina « qu'il raisonne des papes en toutes les occasions avec malignité et rancune, qu'il était un des membres de cette académie de Pomponio Leto que Paul II dissout en faisant emprisonner et torturer les académiciens, comme conspirateurs et hérétiques. » Cette académie a été considérée par les uns comme un nid de jaseurs qui, tout en cherchant le radical d'un mot grec ou latin, s'élevaient souvent à la genèse de la pensée, et souvent discutaient de philosophie et de théologie à propos d'un vers d'Horace, d'une églogue de Théocrite. Michele Canesio en parle comme d'un foyer d'athées, lesquels assuraient que la religion catholique était appuyée plutôt sur les jongleries de quelques saints que sur des véritables et sûrs témoignages de vérité; qu'il était permis de jouir des plaisirs, chacun selon son goût; qu'il était honteux de prendre au baptême le nom de quelque pauvre et ob-

(1) *Chronolog. informat.*, tom. II, p. 291.

Digitized by Google

cur saint, plutôt que celui d'un païen grec ou romain fameux; que les papes penchaient plus du côté des maisons de prostitution que de celui de la maison de Dieu; et autres opinions de la même trempe (1). Ce qu'il y a de certain en tout cela, c'est ceci : que des hommes tels que Bartolommeo Platina, Agostino Campano, Pomponio Leto, Filippo Buonaccorsi, hommes érudits, critiques, penseurs, ne pouvaient sympathiser ni avec les puérilités de la théologie de l'époque, ni avec les mœurs et le caractère des papes et des ecclésiastiques.

Ajoutons à ceux-ci les chefs des *sœurs et des frères blancs* que Boniface IX fit persécuter et combattre par ses soldats, prendre et brûler; les petits frères du Piceno, dans les Marches, que Nicolas V fit brûler et Paul II ruiner, emprisonner et torturer; ce Nicolas Tedesco dit le Palermitan, qui, envoyé par Alphonse d'Aragon au concile de Bâle, défendit la suprématie du concile sur le pape, ainsi qu'Enée Sylvius. Nicolas Tedesco, nommé cardinal, à l'instar de ce même Enée Sylvius, lorsqu'il fut pape, abjura ses principes: Agostino Patrizio, qui écrivit l'histoire de ce concile et de celui de Florence: Pietro Ancarano, dont les doctrines en droit canon diffèrent souvent de celles de Rome: Catterina de Bologna, mystique non catholique, ou plutôt impie et sotte dans son livre *De revelationibus sibi factis;* Giovanni Stella, qui, dans ses *Vies des Pontifes romains*, ne cache aucune de leurs souillures et les flétrit: Donato Bosio qui, dans sa *Chronique des archevêques de Milan*, se déclare visiblement pour l'Eglise ambrosienne contre celle de saint Pierre; Filippo Decio, qui enseigne que le concile général peut

(1) Michele Canesio, *Rer. Ital.*, tom. III, part. II.

se réunir sans le consentement du pape; Paolo Cortese, qui écrivit un *Commentaire sur les sentences de Pierre Lombard*, attaqué par les franciscains et par les dominicains ; Andrea, dominicain et cardinal, qui, trouvant le pape et les cardinaux contraires à la réforme de la morale ecclésiastique, en appela à l'empereur Frédéric III, vint à Bâle, tâcha d'y assembler un concile général, fut excommunié, pris, jeté dans une prison, et étranglé par ordre du pape (Hottinger, *Hist. eccl.*, xv[e] siècle); et enfin, pour ne pas changer les pages de cette histoire en pages de l'*Index*, Savonarola.

III

Bayle dit que, si Savonarola n'était pas un imposteur, il était un prodigieux fanatique. Il dit que ce n'était pas parce que Savonarola avait découvert que Rome, les papes et les prêtres marchaient sur la voie de la perdition, ce que tout le monde voyait, mais parce qu'il avait eu l'audace de le dire et avait montré la nécessité de la réforme, qu'il fut remarqué. Pierio Valeriano le donne non-seulement comme « homme instruit, mais aussi d'une grande autorité parmi les hommes de lettres, et dont le savoir eût été entièrement admirable, s'il ne l'eût pas frelaté par certaines mauvaises dispositions (1). »

Savonarola était de ces organisations que la nature extérieure touche par toutes ses manifestations, et dans lesquelles chaque phénomène de la vie résonne comme un hymne. Le spectacle de l'univers le saisissait par une rude commotion. Une passion pro-

(1) Pieri Valeriani, *De infelic. litterat.*, lib. II.

fonde l'y attachait ; une communication mystérieuse les mettait en relation. Sa vie fut, par conséquent, une aspiration continue à quelque chose d'ardent et d'inconnu que l'on conçoit, mais que l'on ne sait ou l'on n'ose pas dire. Cependant, tandis que son âme côtoyait l'hymne, sa voix entonnait l'élégie. Il ne savait pas se maîtriser. Une force extérieure irrésistible l'enlevait, l'emportait ; l'âme de ce moine semblait imprégnée de vrai et de juste. Sans s'en apercevoir, il protestait contre l'ordre social de son temps si anormal ; il prévoyait quelquefois. Voétius, dans ses *Disputes théologiques*, attribue ses prophéties « en partie à ses conjectures politiques, car il était *perspicacissimus politicus*, en partie à l'étude très-ardente et à la forte imagination de toutes les choses (1). » On le crut prophète ; il était poëte, et il s'inspirait de deux femmes, deux mystiques, Camilla de Ruccellai et Bartolomea de Gianfigliazzi, *che avera suoi spiriti!* L'univers avait pour Savonarola une voix qui échappait aux autres. Il aimait, puis il croyait et espérait. Savonarola ne prêchait pas comme réformateur, selon la raison ; il haranguait comme inspiré, comme voyant, comme enthousiaste. Il ne prêchait pas seulement contre les corrupteurs de l'Église et de ses disciplines ; il tonnait contre le viol de la liberté de la patrie, contre les usurpateurs de la souveraineté du peuple. Il réveillait à Florence l'écho étouffé de cette voix qu'Arnaud de Brescia et Cola de Rienzo avaient fait entendre à Rome. Il complétait Dieu par le peuple. Il donnait aux droits du peuple les attributions des droits de Dieu ; il légitimait l'un par l'autre, les rendait l'un responsable de l'autre. Il faisait un même dogme de la liberté et de la

(1) Voétius, part. II, p. 1070.

Digitized by Google

foi, et le couronnait d'une auréole divine. Sans la liberté de l'homme, Dieu est mutilé. Savonarola, en politique florentin, posait comme but des faits humains l'utilité; comme règle, le respect des droits. Il trouvait, par conséquent, scélérate l'élévation d'un citoyen sur la république, et il refusa, dit-on, à Laurent de Médicis, à son heure suprême, le visa de son passe-port pour le ciel, s'il ne rendait la liberté à la république. A Rome, il demandait la réforme ; car il trouvait immoral le luxe de quelques-uns, tandis que le peuple travaillait et agonisait dans la misère, et, au nom de la justice et du Christ, il protestait. Il prêchait — avec trop de zèle sans doute et peu de discernement — contre le désordre des mœurs, des classes sociales, des principes, des idées, contre toute espèce d'orgie de la personne et de la pensée, et demandait la réforme de l'État et de la vie publique, comme il avait demandé celle de l'Église. Il inculquait la démocratie pour l'Église et pour l'État. « Dans ses livres, dit Du Plessis, il reprenait, tant qu'il était possible, les traditions humaines; il ne reconnaissait de salut que dans la justification gratuite par la foi du Christ, et à cela il consentait sans dépendre d'aucun autre mérite; il admettait l'administration des sacrements sous les deux espèces; il condamnait absolument les indulgences; et, par la vie aussi bien que par les doctrines, il avouait que l'antechrist était dans la cour de Rome (1). »

Savonarola se sentait tellement outragé de la scélératesse et de la honte de cette cour de Rome, que Philippe de Comines, qui alla le voir lorsqu'il accompagna Charles VIII à Florence, assure qu'il prédit à ce souverain « qu'il estoit envoyé de Dieu pour chastier les

(1) Du Plessis, *Mystère d'iniquité*, p. 572.

tyrans d'Italie, et preschoit que l'Estat de l'Église seroit réformé à l'espée. » Et il ajoute : « Plusieurs le blâmoient de ce qu'il disoit que Dieu luy avoit révélé; autres y adjoustoient foy. De ma part, je le répute bon homme (1). » Michelangelo et Machiavelli étaient ses partisans. Cette sanction de ses doctrines valait bien celle de Rome. Il y tint. Le malheureux fut brûlé vif. Alexandre VI lui avait offert le chapeau de cardinal s'il consentait à se dédire. Savonarola répondit : « Je ne veux d'autre chapeau que celui du martyr, ni être rouge autrement que de mon sang, » et il préféra le bûcher. Il n'accepta des hommes que le respect et le souvenir. Une même nation ne pouvait le contenir avec Pierre de Médicis et la famille de Borgia. « Et voilà un moine, dit de Potter, condamné par l'inquisition comme hérétique et brûlé par ordre d'un des papes les plus infâmes qui aient occupé la chaire de saint Pierre, tacitement canonisé par un autre pape — Benoît XIV — adoré par une sainte — sainte Catherine de Ricci — et par un évêque vertueux — Scipion de Ricci — et vilipendé par d'autres moines (2). » Savonarola avait recueilli l'héritage d'Arnauld; d'autres recueillirent le sien. Ni Rome ni l'Italie ne se fatiguent jamais, l'une d'assaillir, l'autre de résister.

IV

Maintenant, si à ceux que je viens de mentionner nous ajoutons les Pères italiens des conciles de Bâle, de Constance, de Florence, nous trouverons que les

(1) Philippe de Comines, *Mémoires*, liv. VIII, chap. 2 et 19.

(2) De Potter. *Vie de Scipion des Ricci*, vol. II, p. 257.

Digitized by Google

hétérodoxes de ce siècle ont vaillamment combattu. Et cependant la philosophie l'emporta.

Les doctrines de Platon, d'Aristote et de Pythagore, par la venue des Grecs en Italie, avaient acquis une vie nouvelle et un vigoureux essor. Or, les préceptes de ces philosophes sont mortels pour le catholicisme. « Les hommes de lettres, dit Leo, propagèrent et rendirent dominante la philosophie de Platon, en sorte que, sous plusieurs rapports, elle remplaça le christianisme, qui était *entièrement* éteint en Italie (1). »

Paolo Giovio écrit dans ses *Éloges* « que Galeotto Marzio enseigna dans ses livres de philosophie que quiconque vivrait dans les lumières de la raison et sous l'empire des lois de la nature aurait obtenu la félicité éternelle. » Il fut accusé par les moines et condamné. « Marzio fut condamné, ajoute Marino Sanudo dans les *Vies des Doges*, à être dressé sur un échafaud en place publique, avec une couronne de diables en tête, et que sur ce pilori on lui lût son arrêt ; que son livre *De incognitis vulgo* fût brûlé et qu'il fût remis en prison (2). » Cette sentence fut exécutée ; seulement Galeotto se sauva de la prison et alla ensuite briller dans la cour de Mathias Corvin, en Hongrie.

Lorenzo Valla, qui avait des traits pour tout le monde, même pour le Christ, *habere se quoque in Christum spicula*, comme dit Pontano (3), attaqua, comme étant erronées, plusieurs traditions de l'Église de Rome, et entre autres — avec beaucoup de véhémence — la donation de Constantin. Avec une plus grande sévérité, il flétrit les mœurs ecclésiastiques. On

(1) Léo, liv. VII, chap. 4, § 3.

(2) Sanudo, *Rer. Ital.*, XXII.

(3) Pontano, *De Sermone*, lib. I.

Digitized by Google

l'accusa d'hérésie sur plusieurs points très-importants, tels que le mystère de la Trinité, le libre arbitre, la prédestination, le vœu du célibat, où il anticipa sur Luther et Calvin; en sorte que le cardinal Bellarmino l'appelle, avec raison, le précurseur des luthériens. Laurent Valla suivit et développa les doctrines d'Épicure. La plus grande partie de ses ouvrages a été mise à l'index; « car, dit Gesner, il prouva que le principal de tous les biens est la volupté; que les vertus sont les servantes de la volupté; que la prescience de Dieu n'empêche pas le libre arbitre; que le Symbole n'avait pas été composé en articles par les apôtres, mais par les conciles; *prudentiam non a malitia;* que rien n'est digne d'être aimé ni par lui-même, ni pour quelque chose que ce soit (1). » Il blâma, en outre, les saints Pères, et principalement saint Augustin, saint Jérôme, saint Thomas, Boétius et Remige, qui avaient eu la présomption de commenter saint Paul, ne connaissant point et profondément le grec. Valla fit aussi des scolies sur le Nouveau Testament et corrigea plusieurs fautes de la *Vulgate* de saint Jérôme. A cause de quoi, dit Spontano, il fut traîné devant l'inquisition, mis en prison et condamné à être brûlé vif comme hérétique. Alphonse d'Aragon plaida en sa faveur; il menaça même, et, grâce à cette royale intervention, Lorenzo Valla s'en tira par une simple fustigation, *virgis privatim per claustra monasterii prædicatorum, manibus revictis, cæsus*... Il avait été un des restaurateurs des lettres en Italie, et peut-être le plus éminent : esprit brillant, mais satirique, caractère pétulant.

De la philosophie de Pomponaccio, qui peut s'appeler le réformateur de la philosophie, parlent longuement

(1) Gesner, *in Bibl.*, fol. 479.

Bayle et Brücker (1). Il attaqua les dogmes de l'Église en commençant par l'âme, qu'il dit mortelle, selon les doctrines d'Aristote, et il prouva qu'elle était telle par des considérations métaphysiques et des raisonnements d'Éthique. « La matérialité de l'âme, dit-il dans son livre de l'*Immortalité*, prouve mieux la raison de la vertu que la doctrine de l'immortalité. Car l'espoir de la récompense et la peur du châtiment semblent indiquer une certaine servitude qui contrarie la raison de la vertu. En effet, ni tous les hommes impurs croient à la mortalité, ni tous les honnêtes à l'immortalité. Tout le monde sait que plusieurs misérables, conseillés par la passion, aussi bien que plusieurs saints, crurent à la mort de l'âme. Platon rappelle le poëte Simonide, *virum divinum et optimum fuisse, qui tamen eam mortalitatem asseverat*. Homère, suivant Aristote, pensa que le sens ne diffère point de l'intelligence; et quel est celui qui ignore *quæ fuerit Homeri dignitas?* Hippocrate, Galien, Alexandre Aphrodisque, le grand Alpharabe, Abubacher, Avempace, et, parmi nos compatriotes, Pline second, Senèque et plusieurs autres, pensèrent de la sorte. Car Senèque, dans sa lettre LIV à Lucillus, affirme *animam esse mortalem*, et il rappelle plusieurs autres hommes insignes qui eurent cette opinion (2). » En effet, Plutarque, Justin le Martyr, Théodorete, Origène, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, Cajetan ne crurent pas différemment. Puis Pomponaccio ne s'accordait pas avec les théologiens sur la fatalité, sur la Providence, sur la prédestination, et peut-être, si l'on sondait bien son livre *De in-*

(1) Brucker, *Perd.* III, part. I, lib. II, cap. 3.

(2) Pomponaccio, *De Immort.*, p. 119-121.

Digitized by Google

cantationibus, on pourrait le soupçonner un peu athée. Dans ce livre, il attribue à l'influence des corps célestes tous les effets qui ont quelque chose de merveilleux, et il veut que les religions, les lois et les législateurs dépendent de cette influence, la calculent et en profitent. *Quod prorsus impium!* s'écrie Martino del Rio. Du reste, son épitaphe, rapportée par Kœnig, le résume : « Çi je gis enseveli. Pourquoi? Je n'en sais rien ni ne me soucie que tu le saches ou que tu l'ignores. Si tu te portes bien, tant mieux; en vivant, je me portais fort bien. Peut-être même maintenant je ne suis pas mal; mais je ne puis pas dire oui ou non. »

Roscoe, en parlant, dans la vie de Laurent de Médicis, de la philosophie de Platon, restaurée par les réfugiés grecs à Florence, dit « que ces sublimes rêveries et les doctrines des méthodistes modernes se distinguent à peine aujourd'hui dans leurs écrits réciproques. » L'Académie, que les prosélytes de cette philosophie fondèrent à Florence, sous les auspices de la maison de Médicis, « était une réunion d'hommes insignes, qui eurent le courage de s'éloigner de la méthode de croyance établie et de lui substituer des arguments de conversation nouveaux, rationnels et importants; ils inspiraient la morale et le respect pour la divinité, mais ils pensaient que le bon sens était l'unique alambic à travers lequel on pouvait obtenir l'essence de la vérité (1). » A cette académie appartenaient Giovanni Cavalcante, Filippo Valori, Francesco Bandini, Ermolao Barbaro, Allio, les Marsupini, Battista Alberti, Nuzzi, Lippi, Landini, Pico della Mirandola, Marsilio Ficino, Poliziano, Palmieri, Alberti, Matteo Bosso et une élite d'autres puissantes intelligences.

(1) Roscoe, chap. 3.

Digitized

V

En effet, Vives accuse Angelo Poliziano « d'être un homme qui méprisait les lettres sacrées (1), » et Melanchthon raconte que Poliziano disait souvent « qu'il n'avait lu qu'une seule fois les Écritures et qu'il n'avait jamais fait un plus mauvais usage de son temps. » Il préférait la lecture de Pindare à celle des psaumes; en prêchant, il s'aidait plus volontiers de l'autorité des philosophes que de la Bible; et Voétius ajoute qu'il puisait ses sermons, non pas dans les légendes, dans les homélies, dans les *Postilles*, dans le *Dormi secure*, dans le *Thesaura pauperum concionatorum*, mais dans je ne sais quoi d'étranger et de profane; en sorte que, par ce moyen, on put voir quelquefois prêcher Vanini lui-même, ce *Cæsar atheorum*. Et Pietro de S. Remualdo, poussant les choses plus loin, déclare que Poliziano, selon l'avis de plusieurs auteurs, en particulier avec Marsilio Ficino, qui restaura la philosophie grecque, et Domizio Calderini, fit profession d'athéisme. Tout le siècle, du reste, était païen.

Ce Domizio Calderini est appelé par Bayle « un homme d'aucune religion, » et Vives se scandalise qu'il n'allât pas même à la messe, et que, lorsque ses amis l'y entraînaient, il s'écriât toujours : « Eh bien! allons assister à cette sottise publique! *Eamus ad communem errorem !*

Rappelons au vol Gabriello da Salo, lequel, à cause des nombreuses hérésies qu'il enseignait, fut emprisonné par l'inquisition.

(1) Vives, *De veritate fidei*, lib. II.

Digitized by Google

Antonio Roselli, qui écrivit le traité *De monarchia*, par lequel il prouva que les papes n'avaient aucun droit sur l'état temporel des princes; ce qui l'obligea à se sauver de Rome à la hâte. Il avait été précédé par Fra Paolino Minorita dans le livre *De recto regimine*, et par Egidio da Roma en celui *De regimine principium*, celui-là monarchique, celui-ci républicain.

Mattia Palmieri, qui, dans le poëme de la *Citta della Vita*, parmi les autres choses, émet des opinions ni théologiques ni orthodoxes, mais ariennes, et chante: que nos âmes sont les anges qui, dans la révolution du ciel, restèrent neutres, ou *per se foro*, selon l'expression de Dante; pour lesquelles hérésies quelques-uns prétendent qu'il fut brûlé vif, le livre au cou; d'autres, qu'il ne fut brûlé par l'inquisition qu'après la mort.

Luigi Pulci et Matteo Franco, qui, outre des obscénités, dans lesquelles Fra Francesco Colonna les avait outrepassés dans le roman *Hipnerotomachia Poliphili*, écrivirent des sonnets et des poésies libres sur des sujets pour lesquels l'inquisition « n'entendait pas raillerie, » comme dit Ginguéné, et surtout ce sonnet fameux où le Pulci se moque de toutes les croyances des chrétiens et de toutes les raisons de philosophes sur l'âme.

Ænea Sylvius Piccolomini, qui, comme nous avons dit déjà, dans le concile de Bâle avait siégé du côté de l'opposition et dans la relation des actes de ce concile avait énoncé de telles idées que, depuis, métamorphosé en Pie II, il sentit le besoin de les rétracter par la bulle de 1463.

Puis les mathématiciens, les médecins de l'école péripatéticienne, et, en général, les philosophes de la même école, arabistes, partisans de l'astrologie, alchimistes, physiologues, anatomiciens, botanistes... qui

Digitized by Google

usèrent de telle indépendance de pensées, ou, comme il plaît de dire à Sprengel « de tant d'indécence d'idées, se montrèrent sous une lumière tellement défavorable, qu'il ne faut pas s'étonner si on les accusa d'athéisme et de paganisme (1). » Je note en passant Paolo Dogomari, Luca Pacioli, Manfredi, dans son *Libro del perchè*, Giovanni Bianchini, Domenico Maria Novara, qui soupçonna le déplacement de l'axe de rotation de la terre et eut pour disciple Copernic; Paolo Toscanelli, qui encouragea Colomb à son entreprise; Ficino dans son *Livre de la vie humaine*, Dino del Garbo, Marsilio di Santa Sofia, Gentile da Fuligno, Pietro de Tossignana, Guglielmo da Varignana, Cristofaro Barziza, Giovanni de Concorezzo, Michele Savonarola, Vincenzo Vianeo, Branca et Bojani da Tropea, qui inventèrent la rinoplastique; Saladino d'Ascoli, Santo-Arduino, Ciriaco degli Agosti, Paolo Suardo, qui parlèrent des *vertus* des plantes; Pietro il Buono, alchimiste, dans sa *Margherita pretiosa;* Fra Dionisio da San Sepulcro, qui prophétisa la mort de Castruciro, et que Robert, roi de Naples, fit évêque de Monopoli; Luca Ballanti, qui confuta Pico, qui avait attaqué l'astrologie.

Puis Pontano, philosophe, littérateur et homme d'État hardi et hostile à Rome, moraliste sceptique et païen.

Puis Filelfo, dont Ginguené dit « qu'il faut avoir essayé de lire ses productions monstrueuses pour se figurer un pareil débordement de fiel et d'obscénités. » Puis le Panormita, Zimora, Loniceno, Ciriaco d'Ancona, Bruno Aretino, Simonetta, Flavio Biondi, Coluccio Salutati, Angelo Pandolfini, Manetti, Antonio Beccadelli, dont l'*Hermaphroditus* fut l'objet d'innombrables sermons de moines et que le bourreau brûla en

(1) Sprengel, *Histoire de la Médecine*, sect. 7, chap. 8.

Digitized by Google

place publique. Et Perrotto, évêque de Siponto, qui travailla sur Martial. Et Gaetano Tiene, Nicola Vernia, Regiomontano, Michele Mercato, Lazzaro Bonamico, Girolamo de Negro, Cosimo Rosselli, Saladino degli Arienti, Marsuccio Salernitano, Girolamo Martino; Strapparola da Caravaggio, Tansillo. Puis encore Burchiello, qui rasait ses pratiques en faisant des couplets, et pour lequel tout est vulgaire et chose à rire, l'homme, les princes, la morale, les principes, la religion, l'Église et l'État. Puis les conteurs, Franco Sacchetti, Matteo Bandello et Firenzuola, qui participèrent aux deux siècles. Et Baldassarre Castiglione, dont le *Cortigiano* est l'antithèse la plus splendide de ces doctrines plébéiennes des catholiques, — l'abnégation, l'humilité, la pauvreté de l'esprit, — qui matérialise la vertu et soustrait l'homme à Dieu... En sorte que ce livre peut s'appeler le code élégant de la vie épicurienne et de l'adoration de la matière, l'enseignement pratique et exquis des doctrines philosophiques du temps. Ajoutez Panfilo Castaldi de Feltro, qui, avant Guttenberg, avait inventé les caractères mobiles.

VI

Je pourrais citer un long catalogue de noms contraires à Rome, parmi les nombreux poëtes latins et italiens qui, en ce siècle, s'éveillèrent à la lumière de l'esprit. Les quelques vers suivants de Battista Mantovano, général de l'ordre des Frères mineurs, suffiront comme échantillons :

. . . . . Venalia nobis
Templa, sacerdotes, altaria sacra, coronæ,
Ignis thura, preces; cœlum est venale, Deusq e...

Digitized by Google

Ita lares italos et fundamenta malorum,
Romuleas aras et pontificalia tecta
Colluvium scelerum. . . . . (1)

Je n'ajoute que les noms de Sannazzaro et Girolamo Vida — païens !

Les poëtes épiques, dans leur enthousiasme, avaient remplacé en Italie le culte de Dieu par le culte de l'homme, le miracle et la légende par les aventures chevaleresques et les exploits des paladins, le catholicisme par le nationalisme, — et encore, quel nationalisme ! Par le système politique de l'Italie, basé sur la démocratie et les municipalités libres, la chevalerie italienne, n'ayant pas suivi les cycles mystiques de la chevalerie des autres peuples, n'ayant eu le même fondement religieux, s'était attachée à la forme et uniquement à l'extériorité. Par le penchant de l'esprit italien au positif, au réel, on railla l'héroïque et l'idéal : par réaction contre l'histoire de Charlemagne et contre le mal qu'il avait fait à l'Italie, on le ridiculisa. L'esprit se vengeait de la foi ; la bourgeoisie de la féodalité. L'épopée italienne lie sa filiation aux *Royaux de France* et à la *Chronique* de l'archevêque Turpin. Buovo d'Antona est le type de la vie torride des châtelains d'Italie, avec leur culte pour la bravoure, la haine de la femme infidèle, les singulières formules de la prière, et l'aspiration vers l'extraordinaire et vers le plaisir. Le *Morgante Maggiore* du Pulci est le triomphe du sensualisme jusqu'à l'obscénité. Malgré le caractère religieux de l'auteur, qui était chanoine, les choses saintes y sont tournées en ridicule avec goût et avec esprit. Les théories de ses amis,—les philosophes platoniciens

(1) Battista Mantovano, *De calamitate temporum*, lib. 3.

Digitized by Google

de Florence, et Laurent de Médicis, pour lesquels il écrivait son poëme, — y dominent. Les disputes théologiques, les sermons, les efforts des paladins pour convertir les infidèles sont de la matière à belle humeur, gaiement exposés. Le *Morgante Maggiore* est un éclat de rire que la terre et l'enfer adressent au ciel. Le poëte imite Dieu ; il renouvelle le miracle de l'humanisation de la Divinité.

Dans le *Mambrino*, de l'aveugle Francesco Belli de Ferrara, triomphe la même école du *Morgante*. Les inventions sont plus bizarres ; les invocations au commencement des chants ne sont pas catholiques, mais païennes. Le poëme est dédié au cardinal Hippolyte d'Este, « ce qui doit paraître étrange, dit Léo, à cause des lazzis cyniques et des situations impudentes qu'on rencontre en plusieurs épisodes (1). » Mais cela n'est pas étrange du tout quand l'on se rappelle que Clément VII aimait Berni, que le cardinal Bibbiena écrivait la *Calandra*, que le cardinal de Trento acceptait la dédicace de la plus obscène pièce de ce même Aretin que Jules III embrassait sur la bouche et fut presque sur le point de nommer cardinal.

L'*Orlando Innammorato* de Bojardo fait un pas encore en avant, car il élève l'humanisme et traite sérieusement ce qui, pour ses devanciers, n'avait été qu'un sujet de moquerie. Les fées, les magiciens, les revenants de l'enfer, tiennent la place des anges, des saints, de Dieu. Le diable est réhabilité et reprend sa force et son action. C'est son règne. La prière chrétienne est abolie dans le poëme. Le héros croit en lui-même ; il sent sa force, il dépend de son initiative. Il trouve tout en lui, même la faculté de contrarier et de briser la

(1) Léo, liv. 9, chap. 8.

Digitized by Google

volonté extérieure qui l'arrête. L'homme s'émancipe de Dieu.

Ces principes de l'épopée, élevée dans les régions de la politique à l'état d'institution de civilisation, sont plus brillants et pas moins solides dans l'*Orlando furioso*. Pour l'Arioste, l'histoire, la fable, le culte des fées et des enchanteurs, tout est un sujet d'inspiration, la religion exceptée, qui s'efface dans le poëme. Il écrivait pour un cardinal. Ici le héros prend encore des proportions historiques, tout en restant demi-dieu. Les païens ne le cèdent en rien aux chrétiens, et souvent les éclaboussent de leur grandeur morale; il y a une tolérance pratique, une estime de la valeur et des nobles sentiments intrinsèques, et pour eux-mêmes. Le but est tout humain. C'est l'homme qui triomphe de tous les obstacles, humains et surnaturels, qui lui barrent le chemin, en dehors de Dieu, sans l'aide divin : c'est la fatalité qui prend la main sur la Providence. Rugiero doit épouser Bradamante, et que le ciel, l'enfer et l'homme grondent, il l'épousera. Lorsqu'un individu est près de succomber, il n'invoque pas les saints, il ne provoque pas un miracle. Si l'épée est impuissante, si le bras et le cœur ne suffisent plus, un ministre de l'enfer, fée ou magicien que ce soit, renverse les entraves. Léon X n'avait-il pas été nommé pape *par la faveur des dieux immortels !* L'*Orlando furioso*, c'est l'homme à l'état d'une des forces de la nature ; c'est l'indépendance humaine, incarnée et consacrée ; c'est la révolte de la créature libre contre le créateur régulateur. L'homme est. L'homme procède de lui-même.

Les poëmes de Berni, de Dolci, de Brusantini, d'Alemanni, de Zanobi, d'Altissimi, de Bernia, de Pescatore de Ravenna, de Francesco de Lodovici, d'Anguillara, de Mantovano, de Leggiadro dei Gallani, de Passe-

roni, de Caporali, de Boccalini, d'Arrighi, de Grassini, de Fidenzio Glottocrisio, de Bernardo Tasso, — antithèse du poëme de son fils Torquato,— de Tressino... et d'autres, qui appartiennent au siècle suivant, sont de la même école et tendent au même but,— soustraire l'homme à l'autorité de Dieu, le mettre en contact avec les ennemis de ce tyran du ciel, diviniser la volonté humaine et le libre arbitre, faire rayonner la suprématie de l'humanité. Le Christ est de trop.

Poggio Bracciolini s'était fait admirer à cause de la franchise avec laquelle il avait décrit la mort des martyrs de Bohême et pour la sympathie témoignée à leur noble caractère et à leurs principes. On n'aurait donc pas dû être surpris lorsque, dans ses *Dialogues* sur la luxure et sur l'avarice, il attaqua la bestialité des moines de son temps et se permit de flageller les prédicateurs de l'ordre de Saint-François. Néanmoins ceux-ci lui cherchèrent querelle, et il leur répondit par le dialogue sur l'hypocrisie, où « l'étonnante hardiesse avec laquelle il y reprend les folies et les vices du clergé lui eût peut-être coûté la vie, ou au moins la liberté, » s'il l'eût publié sous un pape moins tolérant que Nicolas V. Celui-ci, ajoute Ginguéné, « aima mieux employer à son profit l'esprit satyrique et le talent pour le sarcasme qu'il reconnut dans cet ouvrage. » Il engagea donc Poggio à écrire ses *Diatribes* contre l'antipape Félix V. Du reste, ce qui mieux que tout jette la lumière sur les conditions morales du sacerdoce de ce temps, ce sont les *Conversations* tenues dans les salons du pape, qu'il publie sous le titre de *Facezie*. Jamais un livre de prostitution n'avait outragé avec plus de dévergondage la pudeur et la morale. En outre des laideurs du clergé et des papes, qui ne sont nullement ni épargnées, ni voilées, » il traite avec peu

de ménagement les choses les plus sacrées de la religion (1). »

Machiavelli, enfin, sans parler de plusieurs autres, Leonardo da Vinci, Michelangelo et Colombo.

VII

Oubliez l'homme. Machiavel est un esprit. Et cela explique tout.

Nicolo Machiavelli comprend et exprime à lui seul le xv[e] siècle. Plus qu'un citoyen, il est une idée ; et plus qu'une idée, il est une théorie, un système. L'antinomie de la chair et de l'âme aboutit à une abstraction. Tous les rayons qui émanent de son siècle se concentrent dans son esprit comme dans un foyer. Son esprit travaille activement à la synthèse. Tout avait une signification, une vie ; tout était une syllabe de la Providence qui rendait raison de quelque chose, préparait quelque phénomène. Machiavelli classe, groupe, élève à l'état de principe. Il simplifie la physiologie de la société. Il est unilatéral et rectiligne. Avec les éléments d'observation de l'âme de Plutarque, et la puissance de synthèse de Tacite, il est pour son siècle ce que le cœur est pour l'organisme humain, la systole et la dyastole ; il absorbe et rend ; il se nourrit et crée. Machiavelli révèle, n'invente point la loi sociale de son temps ; il en est le photographe. Il observe, il isole, il coordonne, il épure, il sublime. Puis il écrit, pour ainsi dire, l'histoire naturelle du pouvoir monarchique pur. Il peint avec la touche puissante de Michel-Ange ces grands tableaux que l'on appelle *Discorsi*, *Principe*,

(1) Ginguené, *Hist. de la littér. italienne*, chap. 19.

Storie, Decennali, Commedie. Puis, arrachant le rideau d'une main irritée, il les expose à son siècle et lui dit : Regarde-toi ! Il le punissait, ce siècle, mais comme punissent les puissances infernales, — pour toujours ! Machiavelli n'enseigne nullement : il flagelle.

Et on ne le trouve pas seulement là.

La longue série de dépêches de la Seigneurie, pendant le temps qu'il en fut secrétaire, porte son cachet. En très-grande partie elles furent dictées, — peut-être elles furent toutes conçues par lui. Or, était-ce l'homme qui informait l'institution ou celle-ci qui transformait l'homme ? Était-ce Machiavelli qui menait la république, ou l'instinct inflexible de ce gouvernement, qui absorbait et façonnait l'homme d'État et que l'homme d'État réduisait ensuite à théorie de gouvernement ? Je ne veux pas me prononcer. Aujourd'hui, où nous n'avons plus de principes, nous ne comprenons presque plus ces institutions formidables qui étaient comme des lits de Procuste, comme des moules qui coupaient à leur mesure tout ce qu'ils touchaient, comme des coins qui s'enfoncent dans une âme.

Machiavelli avait une nature mélancolique et sévère, et cependant le rire lui plissait continuellement les lèvres. Il jouissait d'un caractère affectueux et sympathique, absorbé par l'amour, la femme, le plaisir, la poésie ; et cependant ses paroles sont comme des gouttes d'acide sulfurique. L'étude de l'homme l'avait changé et peut-être effrayé. Qu'était-ce que l'Italie, le peuple, le prince de son temps ? un blasphème contre Dieu. Il ne se faisait pas d'illusion. Il savait trop bien qu'il pouvait ne pas voir loin, mais que, par l'activité persistante de son esprit, il embrassait d'un regard complet et sûr tout ce qui tombait sous ses yeux. Or tout lui disait qu'il assistait à l'agonie d'un grand peuple.

Digitized by Google

— Et ce grand peuple, c'était son pays ! Il cherche à lui infuser la vie.

Avec la vigoureuse lucidité et l'audace de son intelligence, il démontre la misère des milices mercenaires, et songe à la création des milices citoyennes. Il prouve que le christianisme a rendu les hommes vils et moins généreux que les païens. Il démontre que l'incube fatal de l'Italie c'est le pape, et que les États ne se gouvernent pas avec le bréviaire,—*gli stati non si tengono per pater-noster*. Il plaide pour l'indépendance de l'Italie, même aux dépens de la liberté ; car, pour un peuple, l'indépendance c'est la vie ; et, par conséquent, il vise à la souveraineté collective, à la prospérité du corps politique plutôt qu'à celle de l'individu. Il conspira même. Il subit la question pour rétablir la liberté à Florence et le libre équilibre de l'Italie. Il paya 250 florins d'amende comme partisan de Savonarola. Il sentait que l'unité, à cause de la création nouvelle de la principauté, était impossible par l'explosion de l'initiative du peuple, et qu'elle ne pouvait se réaliser que par l'indépendance et par la tyrannie. Il se fit l'apôtre des moyens et cacha soigneusement le but, qui aurait éveillé la coalition de la papauté, de l'empire et de l'aristocratie.

Mais l'Italie se mourait, et le spectre difforme de son image, que Machiavelli lui présentait, ne put lui-même la galvaniser un seul moment. Son heure était sonnée ; le dynamisme de son moyen âge consumé. Un esprit vulgaire se serait découragé : Machiavelli s'en affligea seulement. Il savait que la mort est une transformation. Il savait surtout que la mort des peuples est comme celle du Christ, — une léthargie, ou la veille d'une résurrection en apothéose. Il sonda, toutefois, les causes de cette mort et les raconta cyniquement.

On prit son histoire pour un décalogue, et ses exemples pour une théorie. D'une satire on fit une doctrine. Paolo Giovio appelle Machiavelli *Irrisor et Atheos*. Hélas! pouvait-il louer un peuple qui se suicide? Pouvait-il plaindre des hommes qui, par indifférence, se laissent dépouiller de la liberté, de la patrie, de la nationalité, de la fortune, de l'honneur, de la renommée des ancêtres et de leur propre virilité, et ne vendent même pas tout cela pour un plat de lentilles, comme Ésaü? Pouvait-il approuver cette décadence précoce et sans prétexte, sans blesser la dignité de son intelligence, la fierté de son cœur? Pouvait-il croire, sans se sentir contaminé, au même Dieu qu'avaient invoqué Eugène IV, Sixte IV, Alexandre VI, et que, sous ses propres yeux, invoquait alors Jules II, en signant le traité de Cambrai? *Irrisor et Atheos?* Plus encore, messire Paul Jove, insulteur et indifférent. Plus encore, messire Paul Jove, chagrin, — chagrin de ne pas participer au bacchanal, de ne pas tremper ses mains dans le sang d'Iphigénie, que le bourreau, au moins, fût noble et habile!

« Les théories politiques de l'auteur du *Prince*, dit Quinet dans son magnifique livre sur les *Révolutions d'Italie*, marquent, non pas seulement l'état des mœurs, mais véritablement une nouvelle époque du monde, celle où, le catholicisme disparaissant sous les crimes de la cour de Rome et le protestantisme ne faisant encore que poindre, le droit politique reste un moment incertain hors de l'un et de l'autre, comme si la terre venait d'échapper à Dieu; et c'est cet interrègne de la Providence, cette suspension de l'autorité d'en haut, cette interruption dans la vie religieuse et dans l'idée du droit, que représente le machiavélisme. Fonder, conserver la patrie sans Dieu et hors de Dieu, telle est la question que rencontre

Digitized by Google

Machiavel à l'issue du moyen âge, à l'entrée du monde moderne (1). » Machiavelli exprime le droit qui procède de lui-même, qui s'incarne par sa seule force, et développe son action dans le monde. La genèse du droit découlant de Dieu n'existait plus ; la genèse du droit jaillissant du peuple, proclamé par 89, n'existait pas encore. Puis l'individu s'était émancipé et isolé. A la collectivité cohue du moyen âge catholique avait succédé l'absorption sociale du prince. Machiavelli constatait cette phase de l'humanité ; il la déplorait dans les *Discours;* en exposait le procédé dans le *Prince.*

Cristoforo Adamo Ruperto, dans ses *Dissertations sur Valère Maxime*, dit : « Machiavelli fut un panégyriste et un propagateur acharné de la démocratie. Né, élevé, honoré dans un État républicain, il combattit la tyrannie avec rage. Il ne favorise pas les tyrans, il ne se propose pas de les instruire ; il en révèle les secrets et en présente les faits nus et saillants au peuple misérable. Les princes de son temps furent tels qu'il les décrit. Les princes abhorrent les œuvres de Machiavelli, car ils abhorrent d'être mis en évidence par le pinceau éclatant d'un si grand homme. Et le but de cet homme, le plus puissant de tous, ce fut d'instruire le peuple en faisant semblant d'instruire les princes (2). » Amelot de la Houssaie, son traducteur, pense que, plus que tous les autres hommes de son temps, il détesta les tyrans, et dans le livre Ier, chapitre 10e des *Discours*, il s'exprime contre eux amèrement. Jacopo Nardi, son contemporain, rappelle que Machiavelli fit le panégyrique de la liberté et qu'il conspira contre les Médicis en

(1) Quinet, *Les Révolut. d'Ital.*, chap. 4, liv. II.
(2) Ruperto, *Dissert. in Valer. Maxim.*, lib. I, cap. 2 et 3.

compagnie de Jacopo Diaceto, Zanobi Buondelmenti, Luigi Alamani et Cosimo Ruccellai.

Du fond de son âme s'élevait sans cesse une voix terrible pour protester, mais il la repoussait avec rage, sachant que dans sa patrie les échos généreux s'étaient éteints dans les orgies, comme la sensibilité est étouffée par l'obésité. Avec les proportions athlétiques de Brutus, pour vivre avec le duc de Valentino, il fallait se déguiser en bouffon. Brutus lui avait enseigné à vivre; César Borgia, à penser. Cet homme extraordinaire l'avait frappé. Plus cauteleux, plus tenace, plus audacieux que Louis XI et que Ferdinand le Catholique, le Valentino était pour lui un caractère neuf dont il ne pouvait distraire le regard, et qui le stérilisait et le rendait d'autant plus sceptique qu'il l'étudiait davantage. Le problème de l'humanité perdit dès lors pour Machiavelli toute initiative divine. La Providence se cacha. Ayant dépouillé l'homme des aventures imprévues d'une impulsion extérieure, l'ayant soumis au joug de la loi organique de la fatalité et fait de lui un élément de la gravitation physique et morale de l'univers, il l'anatomisa tel qu'il était. Son homme est vrai : il est de tous les temps. Et s'il fait horreur, cet homme, si l'œuvre de Dieu a été profanée avec une persévérance sacrilége, Machiavelli en a dénoncé les coupables. Contre la papauté et contre la principauté il provoqua la protestation du monde moral et du monde civil et politique. Qu'importe la couleur de la lumière avec laquelle il a éclairé ? Il fait le jour et il se dresse comme un homme prédestiné entre les deux siècles qui assistèrent à l'éclipse de l'Italie. La voix de Savonarola avait été une plainte; celle de Machiavel fut un cri.

Et n'est-ce pas ce cri qui résonne encore aujourd'hui sur la terre flagellée de l'Italie : *Fuori i barbari*,

Digitized by Google

non piu Papa? Et hors les barbares ! plus de pape ! n'est-ce pas tout Machiavelli? N'est-ce pas cela sa théorie d'État, la synthèse de sa froide et méditative vie politique, son testament suprême, le legs qu'il laissait à ses concitoyens de tous les temps, la vie et la mission de l'Italie de tous les siècles? Nos ancêtres l'oublièrent. Nous l'avons recueilli, et nous avons satisfait à la dette qu'une des plus grandes intelligences de notre pays — après le Dante — nous imposa. Hors les barbares ! et plus de pape ! Oui, c'était créer pour la seconde fois l'Italie ; c'était effacer d'un souffle tout son malheureux passé; anéantir en masse guelfes et gibelins ; abolir tous les vieux droits, les vieux torts, le vieux droit public, la vieille politique, les vieilles tendances, la polarité des partis, l'infâme marché de Dieu, l'autorité divine dans le prêtre et dans le prince, la couronne, la tiare. C'était une Italie neuve, une Italie à soi, une Italie pure, grande, viable — celle que nous avons trouvée, — que Machiavelli tirait comme un diadème de sa politique de la force et du fait ; c'était l'anéantissement de la papauté et de la royauté qu'il demandait, c'était César et le Christ qu'il proscrivait. Et ne sont-elles pas César et Christ, — le Christ de Rome, — les deux couronnes d'épines de l'Italie?

C'était à ce Thabor trois fois saint qu'aboutissait la politique du généreux citoyen. Pour y arriver, au XIII^e^ siècle, il eût proposé la voie sacrée ; au XV^e^ il dut indiquer un cloaque : Alphonse d'Aragon avait pris Naples par un aqueduc ! Au XIII^e^ siècle la liberté avait été sanctifiée à Legnago ; au XV^e^, le crime était béatifié au Vatican. Il n'avait plus le choix ; c'était sa destinée, c'était la destinée des temps que Machiavelli dût être le poëme fatal de la *force*, comme Dante avait été le poëme divin du *droit*. Et le *Prince* n'est autre chose

Digitized by Google

que l'*Enfer* du XV^e siècle; les *Discours*, une continuation du *Paradis*.

VIII

Léonard de Vinci est une des intelligences les plus complètes en tous les siècles; la plus éclatante dans le XV^e. Il fut anatomiste, chimiste, botaniste, géologue, musicien, improvisateur, mathématicien, poëte, peintre, architecte, physicien, ingénieur militaire de César Borgia, stratégiste, homme de cœur, homme d'esprit et courtisan exquis. Il découvrit la machine à vapeur, la vapeur appliquée à l'artillerie, le mortier à bombe, le thermomètre, le baromètre. Il précéda Cuvier dans la science des fossiles; Geoffroy Saint-Hilaire, dans la théorie de l'unité de composition organique; Amontons dans la théorie des lois du frottement; Giovan Battista La Porta dans la description de la chambre obscure; Castelli, en tout ce que celui-ci publia, un siècle plus tard, sur l'hydraulique; Maurolico, dans l'explication de l'image du soleil dans un trou de forme angulaire (1); Bacon, dans la théorie de la vérité scientifique basée sur l'expérience et dans la définition du calorique. Avant Bacon il avait écrit: « L'interprète des artifices de la nature, c'est l'expérience qui ne trompe jamais... Il faut consulter l'expérience et varier les circonstances jusqu'au moment où nous en tirons des règles générales, car c'est la seule expérience qui fournit les règles générales... Les règles générales nous empêchent de tomber dans l'erreur de nous promettre des résultats impossibles... Dans l'étude des

(1) Il soutint, avant Copernic, la rotation de la terre.

sciences qui tiennent aux mathématiques, c'est la nature qu'il faut consulter, et non pas les auteurs, car la nature est le seul guide des véritables génies... Avant de traiter un sujet, il faut faire quelques expériences, qu'il faut citer avant de démontrer pourquoi les corps sont obligés d'agir de telle façon ou de telle autre; et voilà la méthode qu'il faut tenir dans les recherches des phénomènes de la nature... Le feu détruit continuellement l'air qui le nourrit, et on aurait le vide, si un nouvel air ne survenait pas. Où la flamme ne vit pas, aucun animal ne peut vivre (1). »

Stendhal, dans son livre de *l'Histoire de la peinture en Italie*, qui jette une nouvelle lumière sur la manière de considérer les beaux-arts, en parlant de Léonard de Vinci, ajoute: « En mécanique, Léonard connaissait la théorie des forces appliquées obliquement aux bras du levier; la résistance respective des poutres, l'influence du centre de gravité sur les corps en repos ou en mouvement, plusieurs applications du principe des vitesses virtuelles; il construisait des oiseaux qui s'envolaient et des quadrupèdes qui marchaient sans aucun secours extérieur. En optique, il connaissait la perspective aérienne, la nature des ombres colorées, les mouvements de l'iris, la durée de l'impression visible. Dans les sciences physico-mathématiques, Léonard est aussi grand qu'en peinture (2). » Et en peinture il jeta les bases d'une esthétique de l'art qui, partant du matérialisme du modèle, par l'étude de plusieurs modèles et par l'analyse profonde des relations entre le physique et le moral de l'homme, arriva à l'idéalisation du sujet. En cette étude des rapports organi-

(1) Venturi, *Opere di Leonardo*.

(2) Stendhal, *Hist. de la peint. en Ital.*, liv. III, chap. 72.

Digitized by Google

ques, dans lesquels il précéda Pinel et Cabanis, Léonardo était très-profond.

Doné donc de toute cette opulence d'esprit, il ne pouvait accepter la religion catholique et la religion de son siècle. Voilà pourquoi Vasari écrit de lui : « Il eut tant de caprices que, philosophant des choses naturelles, il s'adonna à en comprendre les caractères, en continuant et en observant le mouvement du ciel, les phases de la lune et le cours du soleil. En sorte qu'il se forma dans l'esprit une masse d'idées si hérétiques, qu'elles ne s'approchaient d'aucune religion, se persuadant qu'il valait mieux être philosophe que chrétien (1). » On avait rarement vu une telle réunion, un tel ensemble de génie, de grâce, d'éclat d'esprit et de beauté du corps. Et c'est pour cela que Léonardo, après avoir perfectionné les canaux de Lombardie, travaillé au Duomo, découvert la cause de la lumière cendrée de la lune et de la couleur bleue des ombres, modelé le cheval colossal de Milan, fait le modèle « pour élever l'église de San Giovanni de Florence, et la rehausser par des escaliers sans la faire s'écrouler (2), » achevé le tableau de la *Cène*, dirigé la politique de Ludovic le Moro (3), charmé la cour de François Ier en France indiqué à Correggio les voies du clair-obscur, et à Raffaello l'idéal moderne, achevé les traités de la peinture et de la physique, il peut se considérer comme l'intelligence la plus ample, la plus riche, la plus variée de son temps, — et il le fut, — il le fut jusqu'au mo-

(1) Vasari, *Vita dei Pittori*, prima editione.

(2) Alzare il tempio e sottomettervi le scalee senza rovinarlo — Vasar.

(3) Le Moro l'avait appelé pour lui jouer du luth.

Digitized by Google

ment où Michelangelo, Colombo, Raffaello, Galileo vinrent le compléter.

IX

Michelangelo !

Michel-Ange s'élève au milieu de la vie du peuple italien comme S. Maria del Fiore au milieu de Florence, S. Pietro à Rome, le Duomo au milieu de Milan, et S. Marco à Venise. Il est la nature la plus luxuriante de l'Italie intellectuelle, et partout où il appliqua son esprit, il mit un cachet de génie qui est resté unique. Michelangelo est le premier qui trouva l'idéal de l'art psychologique ; il est le premier qui songea à l'expression du sentiment. Sa vie fut une longue méditation, une création en permanence. Son cœur et son intelligence ne se gaspillaient point. Il ne descendit des hautes régions du ciel que pour se montrer dans les cours des princes et s'y montrer avec son caractère entier et sévère, qui ne plie ni ne se brise jamais. Charles V lui parlait chapeau à la main (1). Il vivait sur les cimes les plus élevées des arts, comme le soleil dans le système planétaire, pour infuser partout la vie, la lumière, la chaleur, l'expression. Michel-Ange, un et varié, ayant l'activité d'un principe et l'ordre et le complément d'une théorie, était une force concentrée, toute vitale ; et partant, tout ce qu'il produit vit et se meut. Dieu, qui n'avait rien enfanté de plus palpitant

(1) Paul III se rendait chez lui accompagné de dix cardinaux, pour le prier de travailler à la Sixtine. A Jules II, qui l'obligeait à attendre un instant dans l'antichambre, il faisait dire : « Quand il me demande, répondez-lui que je suis allé ailleurs, » et prenait la poste pour Florence.

Digitized by Google

et de plus saisissant, lui avait révélé le sens intime de la création. La nature, c'est l'harmonie ; Michel-Ange, c'est l'harmonie du contraste. Il a exprimé la nature dans sa poésie de la convulsion ; il l'a surprise en l'acte de son travail. L'homme de Michel-Ange est la sublimation du genre, — l'homme avec toute cette exubérance de vie qu'il avait lorsqu'il était Titan, qu'il aura lorsqu'il sera ange. L'âme soulève l'enveloppe matérielle du corps et éclate partout. Michel-Ange n'exprime pas, il idéalise. La chapelle Sixtine, c'est le huitième jour de la création.

Michelangelo est l'anastomose de l'intelligence italienne de tous les siècles. Saint-Pierre, le Jugement dernier, les Tombeaux des Médicis, les sonnets délicieux qu'il écrivait à Vittoria Colonna... sont la manifestation la plus élevée du génie italien dans sa constellation des beaux-arts : ce sont les pôles terribles dont personne n'approche sans se briser, que personne ne franchit. La foi, la conscience, la pléthore morale du moyen âge, ainsi que le sentiment de la justice et du droit du monde moderne se réunissent en faisceaux, par un effort suprême, dans le foyer de ce miroir ardent. La civilisation eunuque de l'esprit des siècles postérieurs regarda avec terreur l'harmonieuse orgie de vie qui éclate de chaque fibre des œuvres de Michel-Ange, et il fut, pour cette civilisation étiolée, une anarchie démagogique de l'art, une masturbation de génie.

Aujourd'hui, Michel-Ange est le saint Paul de la peinture.

A ce luxe planétaire d'esprit, il ajoutait une richesse de cœur égale : car si son intelligence est pour l'art, son cœur est pour la patrie. Lorsque Florence se tordait entre les spires de Médicis, comme Laocoon entre celles du serpent, Michel-Ange, et comme membre du

Digitized by Google

comité des Neuf de la guerre, gouverneur et procureur général des fortifications, et comme architecte militaire, et comme citoyen, protesta contre la tyrannie. Son âme avait des éléments trop sidéraux pour se vautrer dans les ignominies de la servitude. Et lors même qu'il était tout à Dieu et travaillait pour Dieu, sa main s'écartait de la voie lactée de ses pensées et travaillait pour la liberté. Il méditait S. Pietro et sculptait la tête de Brutus ! Michel-Ange touchait Dante par l'esprit, de la droite Ferruccio. Les deux, étaient la patrie, l'Italie, le droit, la liberté.

L'expression de Michel-Ange dans l'histoire de la pensée italienne, c'est la force, — mais la force intelligente et opérative, qui crée et ne détruit pas, qui élève vers Dieu, ne matérialise pas. Il tire du monde de la vie un inconnu qui, sous l'expression du réel, manifeste l'idéal divin, — quelque chose de stimulant qui secoue l'activité de son siècle et de sa patrie, qui se dissolvaient dans l'ébriété des banquets de Sardanapale. Il cherchait encore une expression de l'art, qui fût comme la parole du Christ, qui ressuscite Lazare et réhabilite la Madeleine. Michel-Ange partait de Dieu pour arriver à ses concitoyens, à l'Italie. Il voulait réveiller le sentiment de la liberté par l'énergie de la pensée, par la violence de l'art, comme Savonarole avait voulu l'attiser par l'épée, et Machiavelli par l'excès du despotisme. Michel-Ange fut le Machiavel de la peinture. Puis il ne croyait pas à l'art pour l'art, mais il adorait l'art pour la patrie. La force accentuée de son homme-type était un reproche pour l'homme de son siècle ; sa peinture et sa sculpture, une satire plus atroce que le *Prince*.

Michel-Ange est un de ces caractères purs qui réconcilient les âmes dédaigneuses avec la race humaine. La bourbe des cours qu'il hanta fut pour lui comme les

ombres dans les portraits de Rembrandt, — relief et merveille! Elle le fit ressortir, ne l'éclaboussa point. Michel-Ange n'aima que deux êtres : Vittoria Colonna, qui est l'image belle, négligée, mais parée de l'Italie du xv^{e} siècle (1), et Jules II, qui est la papauté athée, la papauté qui comprend l'indépendance de l'Italie. Et lorsque la mort de ces deux symboles vint le rejeter dans la solitude de la vie intérieure, il commença à travailler pour trouver ce chemin du ciel qui pût le conduire à eux, et il crut. Il crut, — et Michel-Ange est peut-être le seul, parmi les grands esprits italiens, qui eut la foi. Son Dieu cependant n'est pas le Dieu de l'Église; son Christ n'est pas le même que celui dont se dit vicaire l'évêque de Rome. Son Christ est complet : son Dieu n'a pas la faiblesse de la miséricorde d'un bourgeois contrit. Pour Michelangelo, la loi c'est la loi, la loi toujours.

Jusqu'à lui, les arts, en Italie, avaient été païens. Michel-Ange est le premier qui entrevoit l'art chrétien, et il en est resté l'expression la plus entière, et peut-être la seule.

X

« Le beau, a dit Schelling, est l'infini représenté dans le fini. L'art, représentation de l'idée, est une révélation de Dieu dans l'esprit humain. » L'art donc, c'est l'idéalisme, non pas la vérité naturelle, non pas ce positivisme que quelques artistes d'Allemagne du siècle dernier révèrent, — jusqu'au point d'appliquer les règles

(1) « Et je me rappelle l'avoir entendu dire qu'il n'avait d'autre remords que, lorsqu'il alla la voir, *nel passar di questa vita, non così le bacio la fronte o la faccia come baciò la mano.* » Condivi, *Vita di Michelangelo.*

Digitized by Google

de la géométrie et de l'algèbre au dessin, et les propriétés d'une courbe aux contours de la figure.

D'autre part : « Le christianisme, a dit Feuerbach, est subjectif, il divinise l'individu humain et le constitue être absolu. »

Le paganisme, au contraire, est objectif, « car les dieux sont les désirs personnifiés, abstraction faite des limites de temps et de lieu (1). »

L'art païen, donc, ou l'art antique, c'est l'idéalisation de la forme. L'art chrétien, c'est l'incarnation de l'idée.

Partant de là, Cousin a dit : « La sculpture est exclusivement antique, car, avant toute autre chose, elle est la représentation du beau de la forme ; et le culte, ainsi que l'adoration de la beauté de la forme, appartient au paganisme. Au contraire, la peinture est entièrement dans l'expression, c'est-à-dire dans la représentation, non pas de la forme extérieure, mais des sentiments de l'âme, non pas de la beauté physique, mais du beau moral. La peinture est donc éminemment moderne et chrétienne. » Oui, chrétienne, tant qu'elle reste dans la vérité de sa signification. Par l'art, l'homme doit s'élever à Dieu et élever avec lui la nature. Élever la nature, c'est la poétiser, c'est l'idéaliser, c'est lui souffler deux fois l'âme; c'est la foi, c'est la manifestation de ce fluide vital qui joint identiquement l'homme à l'univers, le sujet à l'objet, le *moi* au *non moi*, c'est la doctrine de l'identité en action.

Cela admis, je pense que les arts, en Italie, ont été, jusqu'à Michelangelo, entièrement idolâtres, et que, à quelques essais sans succès près, ils l'ont été ainsi depuis. Les iconoclastes étaient philosophes.

---

(1) Feuerbach, *Essenc. du Christ*, ch. 17. — *Essenc. de la Relig.*

XI

Sans commencer la démonstration de ce matérialisme de l'art italien par le Christ de Giunta de Pise, peint dans les premières années du XIIIe siècle, — sans établir que l'amélioration de l'art en Italie est dû à Nicolo Pisano, — sculpteur de la première moitié de ce même siècle, qui étudia les marbres grecs, — on peut voir le progrès de l'art et sa réforme à mesure qu'on étudie les sculptures grecques, qu'on les imite, ou que l'on suit l'école de ceux qui les premiers s'adonnèrent à de telles études.

La Vierge de Guido da Siena, — de la moitié du XIIIe siècle, — c'est un premier pas dans l'art.

Puis la Madonna delle Volte de Sienne, du 1260.

Celle découverte il y a quelques années, à Pise, dans l'*olim* église des comtes de la Gherardesca de Cimabue;

Celle de la Maestà delle Volte de Pérouse, — de 1297, — d'auteur inconnu;

Celle, fort belle, de Mino da Siena, lequel avait étudié les marbres de la chaire de Nicolo Pisano, — 1285; — ces madones sont une preuve que la peinture se modelait sur le positivisme de la sculpture.

Vient ensuite, de Giotto, la Cène en S. Croce, la Mort de la madone, qui est la copie d'une Diane d'un sarcophage antique, « qui lui en avait offert le modèle (1). » Giotto avait observé et étudié les marbres grecs et romains, et tout indique dans ses conceptions qu'il s'inspirait de l'expression du beau plastique des anciens, en dehors du cercle des sentiments religieux. « Giotto, dit Leo, abandonna le type essentiellement

---

(1) Rosini, *Stor. della Pitt.*, tom. I, p. 168.

Digitized by Google

religieux pour ouvrir une voie libre à la fantaisie, en préparant en même temps l'anéantissement des sentiments pieux avec lesquels on avait jusqu'alors considéré les images des saints. La délivrance de l'art du service étroit de l'Église et l'affranchissement de la pensée marchèrent du même pas, et l'on ne traita plus avec une sainteté égale les objets sanctifiés jadis (1). »

On observe ces mêmes tendances dans la *Sainte Lucie* d'Angeletto da Gubbio ; dans la *Vierge* et dans les saints de Giovanni da Pisa, et surtout dans l'*Annonciation* du Cavallini ; dans la *Vierge* de Gaddi, contemporain et disciple de Giotto; en Simone de Martino, qui dirigea l'école de Sienne, et qui, comme observe avec justesse Rumohr, « l'éloigna du type chrétien pour la rapprocher de la nature, ainsi que Giotto l'avait fait à Florence. »

On peut dire la même chose de ceux qui en suivirent la méthode dans les figures fort belles des femmes ; ainsi que des saints de cet extravagant et irréligieux Buffalmacco à Pérouse; de la *Vierge* avec les saints de Bartolino de Plaisance; de l'*Ange* de l'Orcagna, peintre et sculpteur en même temps, dans le Camposanto de Pise, et de ces *Paradis* et *Enfer* qu'il a peuplés de jolies femmes et de portraits de ses ennemis. On retrouve la même école dans la *Crèche de Stefano*, de la Pinacothèque de Milan, et dans sa *Vierge*, très-belle, qui est à Florence; dans l'*Apparition de la Vierge* de Giottino, de la galerie de Florence ; dans l'*Annonciation* de Lorenzo Veneto; dans les fresques de Palidoro Casella, de la cathédrale de Crémone, « où tout est italien, neuf et patriotique, » selon le Lanzi; dans les *Philosophes* de Gaddi, en Santa Maria Novella; dans le superbe

(1) Leo, c. 7, tom. III.

Saint Mathieu de Matteo di Cambio de Pérouse; dans le *Vierge* du Beato Angelico et de Dello; dans les travaux de Paolo Uccello sur la perspective, et ceux de Masolino de Panicale, qui s'adonna au clair-obscur, en modelant en terre, selon le conseil de Ghiberti, la figure du corps humain pour lui donner du relief; et dans les visages célestes de l'Angelico, jusqu'à Masaccio.

Dans ces chefs-d'œuvre du temps, que je viens d'indiquer, malgré la beauté, tout est pâle, sans vie, matériel; la pensée n'étincelle dans aucun œil, l'animation ne transpire d'aucune figure. L'entité immortelle du christianisme est absente et étrangère. « Le malheur de ces premières restaurateurs de l'art, qui, à beaucoup près, ne furent pas sans génie, a dit Stendhal, c'est d'avoir peint la Bible, les auteurs de laquelle n'avaient nulle idée de la *beauté morale* des actions humaines. Cette circonstance a retardé l'expression des sentiments nobles, ou le *beau idéal* des modernes (1). »

XII

Masaccio forme l'anneau qui joint Giotto à Raffaello. Ami de Brunellesco et de Donatello, Masaccio se forme sur la sculpture, imitant d'abord les marbres antiques de Florence, puis ceux de Rome, où il se rendit, ainsi qu'avait fait Giotto. Et quoique l'on commence à sentir l'animation dans les tableaux de ce peintre, cette animation, loin de s'élever jusqu'à la transparence de la possession divine, n'arrive même pas à la vie latente et animale du paysan. C'est uniquement le marbre qui commence à se réchauffer. « Le goût réveillé pour la

(1) Stendhal, *Hist. de la Peint.*, liv. II, chap. 16.

Digitized by Google

manière antique, dit Léo, se développa tous les jours davantage, et il eut pour résultat de laisser s'éteindre les sentiments chrétiens; en sorte qu'on s'explique facilement pourquoi il ne put être conçu, ni à Florence ni par les Florentins, une haute idée de la peinture chrétienne.

Frate Angelico italianise la beauté grecque et la rend provocatrice et tendrement voluptueuse, comme la Léda antique, et il donne aux saints, même dans les tableaux des martyrs, la placide harmonie des figures sculpturales. L'Angelico aspire au paradis et se trouve dans le jardin d'Armide. Il rêve une Vierge et crée une odalisque. Il part d'un ange et aboutit à Ganimède. La terre l'attire, le retient, l'enlace.

Fra Filippo, ardemment amoureux des femmes, et Cosimo Roselli, entaché de l'hérésie des patarins, donnent au naturalisme de l'école florentine, qui vit de portraits, la double direction signalée par Rumohr : en Cosimo, le sensualisme de la reproduction des formes, en dehors de l'inspiration et de la pensée chrétienne, même dans les figures des saints: en Fra Filippo, un mouvement passionné qui révèle tout l'empire et l'entraînement irrésistible des sens. Fra Filippo aima et peignit toutes les belles femmes qu'il vit, de près ou de loin; il généralisa le portrait de Lucrezia Buti.

Lanzi dit des peintures de Benozo Gozzoli, dans le Campo Santo de Pise, « que l'imitation du vrai est telle, que l'on peut y voir l'image du siècle, dans les portraits ainsi que dans les habits, dans les harnachements des chevaux et dans les plus petits usages. » Gozzoli ne pense pas : il copie, il réunit, il harmonise, il reproduit et solidifie tout ce qui le frappe, quelquefois vivement, plus souvent sans poésie et sans élévation. Il admirait Dieu dans la nature qui l'entourait; il était panthéiste.

Le Zingaro traduisait sa fiancée comme type de ses femmes et de ses vierges, ainsi qu'il avait appris à l'école de Lippo Dalmasio, qui ne s'écartait guère du naturalisme de l'école florentine.

Le Squarcione, outre qu'il avait étudié la perspective et le paysage en Grèce, en rapporta, comme raconte Rosini, une exquise collection de statues, de bronzes et de bas-reliefs, « desquels il s'inspirait, » et on peut le voir dans son *Saint Jérôme*.

Les fresques des Novissimi, dans l'église d'Orvieto, de Luca Signorelli, sont tellement merveilleuses, que Michelangelo, si le récit du Lanzi est vrai, ne dédaigna pas d'en imiter quelques-unes, lorsqu'il s'adonna soudainement à ce genre de peinture. Luca Signorelli, « comme le Dante, ajoute Rosini, voulut illustrer les arguments chrétiens par des sujets mythologiques. » Il appliqua son intelligence très-hardie à l'expression de la forme extérieure sous l'impulsion de la passion : mais il ne choisit même pas toujours ces formes, car souvent, pour suivre de trop près l'anatomie, il est sec et sculptural.

Dans les tableaux du Perugino, — quoiqu'il ait un peu modifié depuis son naturalisme primitif, — transparaît toujours un sentiment antireligieux qu'il conserva jusqu'à la mort, « en rejetant, observe Vasari, avec obstination tout bon sentiment, par des paroles appropriées à sa cervelle de porphyre. »

Vasari dit d'Andrea Mantegna que Squarcione, son maître, lui reprochait continuellement d'imiter trop les marbres antiques, en sorte qu'il commença à peindre sur des modèles vivants; et il poussa si loin la représentation du naturel, « qu'on l'accuse, dit Rosini, d'être trop froid et sans liens — *slegato* — dans les sujets sacrés. »

Léonardo da Vinci, dont j'ai parlé, « étudia beaucoup,

dit Vasari, la peinture d'après nature et devint très-habile en les ouvrages de plastique. En effet, Lodovico il Moro, pour premier ouvrage, lui confia l'exécution d'un cheval de bronze : sans parler de la *Cène*, où il laissa inachevée la tête du Christ, soit, selon l'opinion de Vasari et de Lomazzo, qu'il n'espérât pas arriver à donner une idée juste et convenable de la divinité humaine, soit, selon l'opinion de Rosini, que l'imperfection n'existât pas quant à l'art, mais uniquement dans la main qui ne sut pas saisir l'idée. Il est certain cependant que le grave et magnifique Léonardo, qui lisait tout dans l'harmonie de la nature, ne sut pas deviner cet accord divin, et qu'il eût laissé incomplète même la tête profonde de Judas, si enfin, dans un éclat de colère, il n'eût jeté là, par une touche toute-puissante, l'ignoble tête du prieur du couvent Delle Grazie. Leonardo da Vinci ne pouvait pas comprendre les arts chrétiens, trop subjectifs, lui qui se sentait un élément grandiose de l'ensemble de la vie universelle, et étudiait la filiation des phénomènes cosmiques.

XIII

Le naturalisme de l'école de Florence envahit l'école vénitienne, — mais avec la différence qui existe entre la sensualité d'un riche bourgeois et le goût exquis et le jugement élevé et grandiose d'un puissant aristocrate; — et ce naturalisme « y assura, comme dit Léo, le triomphe du sensuel et du frivole, même sur la pensée profonde et morale. » Et Stendhal ajoute avec beaucoup de vérité : « Il semble qu'à Venise la religion traitée en rivale et non pas en complice par la tyrannie, ait eu moins de part qu'ailleurs au perfec-

tionnement de la peinture. Les tableaux les plus nombreux qu'André del Sarto, Léonard de Vinci et Raphaël nous aient laissés sont des madones. La plupart des tableaux de Giorgione et de Titien représentent de belles femmes nues. Il était de mode, parmi les nobles Vénitiens, de faire peindre leurs maîtresses déguisées en Vénus de Médicis. « Venise était la ville la plus irréligieuse de l'Italie, et son gouvernement le plus anticatholique et le plus antipapal. Boccace dit d'elle : « *Ricevitrice di ogni bruttura, dove il vivere licenzioso è in moda e libera ogni casa, fuorchè il parlar di stato!* »

En effet, Lanzi reproche à Giovanni Bellini « qu'il répéta dans les figures des femmes une idée de portrait qui frise le singe, « *che tira al simo.* »

La *Sibylle* de Giorgione est une de ses œuvres les plus inspirées, et elle est le type de ses vierges. Comme Andrea del Sarto, Palma, Sebastiano del Piombo, Mazzolino, Tintoretto, Raffaello, Tizianno, il prend pour modèle et reproduit la figure de sa maîtresse aimée, — et aimée au point que, lui ayant été enlevée, il en mourut de douleur. Du reste, la riche nature vénitienne et les formes de cette femme, comme dit Dangincourt, inspirèrent tellement les facultés de Giorgione impressionnable aux beautés de la nature, si largement imitée par lui, qu'il y puisa cette richesse magique du coloris qui forme la gloire de l'école vénitienne.

Nous ne dirons rien de l'*Assomption* du Titien, un de ses meilleurs chefs-d'œuvre. Dans cette figure, il n'y a rien de divin, malgré la pose magnifique et inspirée. Canova, interrogé sur ce tableau, répondit qu'on indiquerait difficilement une peinture d'*un coloris* plus magique! « La religion, écrit Stendhal, jeta la peinture dans une fausse route. Jésus n'est jamais, dans les tableaux du Titien et du Corrége, qu'un malheureux

Digitized by Google

condamné au dernier supplice, ou, par son air humble et soumis, le premier courtisan d'un despote. »

Du *Christ* et de la *Madeleine* de Paolo Veronese, Henri Heine pense « qu'il est là comme un Hamlet de la religion : *Go to a nunery!* » Titien et le Véronèse, en effet, songèrent plutôt à la reproduction de la pensée qu'à la pensée même. Ils visèrent à l'effet, à éblouir le regard, charmer les sens, et nullement à remuer l'âme par une commotion vive et élevée. Pour eux, un tableau n'était pas un sujet à sentiment, mais, tout au plus, un objet, un prétexte à coloris. Dans leurs peintures, l'âme dort, et lorsqu'ils veulent la lancer au delà de la sphère des attractions de la terre, elle s'égare. L'âme n'est pas immortelle pour Tiziano : Dieu n'existe pas pour Paolo Veronese. L'homme déploie son activité sur la terre et il y jouit plutôt qu'il n'y pleure. Or, la joie est aussi communicative que monotone; on la voit sans avoir besoin de la deviner, tandis que la douleur est éminemment spirituelle.

La puissance, la suavité, l'éclat du coloris du Correggio ne rayonnent dans tout leur luxe que dans les sujets mythologiques. Les sujets chrétiens se ressentent de cette domination de l'impression païenne, et, en y ajoutant l'uniformité du type, ordinairement grec, on arrive à distinguer à peine un sujet de l'autre. La *Déposition de la croix*, le *Couronnement de la Vierge*, la *Vierge de la Scala*, l'*Annonciation*, l'*Oraison dans le jardin*, ramènent violemment à l'*Ecole d'amour* et à l'*Anthiope*, et les font désirer. Correggio était trop épris du sublime et du majestueux de Leonardo et du sensuel de Raffaello pour différer d'eux. Ses formes, comme celles de Reni, sont toujours supérieurement belles, mais géométriques, mais étrangères à l'action de la vie intérieure. Ses formes vous touchent, vous

Digitized by Google

saisissent, vous remuent, mais elles ne vous inspirent point; elles vous enchainent amoureusement à la terre, ne vous élèvent guère vers le ciel. Ses madones, comme celle de Murillo, ne s'adorent point; on les aime d'une passion forcenée, on les désire. Correggio, du reste, gaspille tout son génie dans l'étude du clair-obscur et des raccourcis, plutôt qu'il ne s'adonne à deviner la transfiguration idéale qu'impriment à la figure la palpitation de la vie et les tressaillements de l'âme.

Lanzi écrit d'Andrea del Sarto: « Qui sent ce que c'est que Tibulle en poésie sent ce que c'est qu'Andrea del Sarto en peinture. » Pour lui, la Vierge était Lucrezia del Fede, sa femme, comme pour Leonardo da Vinci ses disciples Melzi et Salai avaient été les types du Christ et de saint Jean. Les figures de femme d'Andrea del Sarto ont du gentil, du naïf, de l'amour pur, si l'on veut, mais rien de divin. Il sentait l'Arcadie autant que Corrége le voluptueux, ainsi que l'avoue Rosini lui-même. Lanzi pense de la madone del Sacco, « qu'elle est une noble peinture dans l'histoire de l'art comme il y en a peu. » Et Rosini ajoute : « Cette physionomie pleine de douceur et de candeur vient des formes de sa Lucrezia, qu'Andrea savait varier et embellir à volonté; » — de la même façon que Maddalena Doni avait servi à Raffaello pour la Vierge du Cardellino, et la Niobe à Guido Reni pour tant de visages ravissants. Vasari confirme ce fait : « Andrea ne faisait un trait de femme dans aucune circonstance qu'il ne copiât sa femme. »

Francia excella dans les têtes des vierges, soit qu'il s'inspirât de la simplicité suave que l'on admire dans les physionomies de Pietro Perugino, soit qu'il eût la chance de rencontrer des modèles qui lui fournirent

Digitized by Google

cette pureté de type qui n'appartient qu'à lui. Il est certain, en tout cas, que peu de peintres eurent le talent et l'inspiration de représenter la madone d'une façon plus sensuellement céleste.

XIV

La madone, pour tous les peintres italiens, n'a jamais été l'idéal de cette mélancolie divine, de cette stupéfaction, de cette longue et extatique réserve qui doit saisir et pénétrer une créature pudique et pensive, laquelle, à son insu, se trouve mère de Dieu. La madone a été pour eux une aspiration vers la beauté pure et modeste qui oublie sans cesse le ciel pour s'attacher à la terre, tantôt par la joie, en contemplant son enfant charmant ou son époux phlegmatique, tantôt par la douleur physique et sensible, en assistant au supplice de son fils. Savonarola, dans un de ses sermons, s'écriait : « Les images que vous faites peindre dans les églises ressemblent à celles de vos dieux. Vos *Madeleines* ressemblent aux figures que vous faites portraiter. Croyez-vous que la Vierge Marie était habillée ainsi que vous la parez? Elle était vêtue comme une pauvresse, simplement, toute couverte, hors le visage. Vous l'habillez comme une courtisane — *vestite come una meretrice.* » Pour le Christ, c'est la même chose. « L'idéal de l'enfant Jésus est encore à trouver, dit Stendhal. Le Jésus de la Madona della Seggiola est trop fort et manque d'élégance ; c'est un enfant du peuple. Le Corrége a rendu divinement les yeux du Sauveur du monde, comme il rendait tout ce qui était amour ; mais les traits n'ont pas de noblesse. Le Dominiquin, si admirable dans les enfants, les a toujours faits timides. Le Guide, avec sa

beauté céleste, aurait pu rendre l'expression du Dieu souverainement bon, s'il lui eût été donné de faire les yeux du Corrége. » Pour le Jésus vivant, les peintres italiens ont adopté le type vulgaire d'un homme froid et mélancolique — un Ecossais frappé du *spleen* — qui ne paraît ni penser ni sentir; pour Jésus exécuté, un cadavre que n'importe quel théâtre anatomique leur présentait. Et cependant il n'aurait pas fallu perdre de vue ce qu'est le Christ. Feuerbach l'indique : « Le Christ, cet être surhumain, est simplement une créature du cœur humain, de l'imagination humaine, un produit idéal de nos facultés intellectuelles exaltées, où l'homme se place comme objet réel en dehors de lui-même, c'est-à-dire où il s'objective. »

La religion, comprimant tout mouvement du cœur qu'elle n'inspire pas, donne à la figure des saints et des martyrs, par leur espèce d'extase ou de calme, une attitude de monotonie et de vulgarité. Le sentiment d'humilité et de résignation tue l'expression de la vie. La grossièreté plébéienne des apôtres, sans le drame puissant de Judas, eût rendu insupportable toute Cène, insipides toutes leurs figures. Dans la chronique de la fondation du christianisme, le seul saint Paul nous saisit, car saint Paul appartenait à une classe plus élevée; il était plus homme du monde et plus savant : il représentait l'aristocratie de l'esprit parmi des rustres et des butors. On devine les révolutions de son âme, — et voilà ce qui rend si dramatique le tableau de sa Conversion par Michelangelo da Caravaggio. « Mais la plus forte objection, continue Mme de Staël, contre les sujets chrétiens en peinture, c'est le sentiment pénible que fait éprouver l'image du sang, des blessures, des supplices... La figure du possédé, dans la *Transfiguration*, est une image désagréable et qui n'a nullement

la dignité des beaux-arts. C'est l'idéal de la destinée humaine qu'ils doivent représenter dans chaque circonstance. » Les églises d'Espagne, en effet, sont des boucheries qui causent le dégoût; et, malgré cela, les Espagnols ont cru devoir corriger l'impudique nudité du Christ en l'affublant d'une robe de chambre!

« Quel talent pour exprimer la beauté morale, s'écrie Stendhal furieux, veut-on qu'acquière un pauvre ouvrier qui est employé tous les jours à représenter Abraham envoyant Agar et son fils Ismaël mourir de soif dans le désert, ou saint Pierre faisant tomber Ananias, qui, par une fausse déclaration, avait trompé les apôtres dans leur emprunt forcé, ou le grand prêtre Joad massacrant Athalie pendant un armistice? Quelle différence pour le talent de Raphaël si, au lieu de peindre la Vierge du Donataire et les tristes saints qui l'entourent et qui ne peuvent être que de froids égoïstes, son siècle lui eût demandé la tête d'Alexandre prenant la coupe des mains de Philippe, ou Regulus montant sur son vaisseau, ou attaché à sa croix dans Carthage! Quand les sujets donnés par le christianisme ne sont pas odieux, ils sont du moins plats. Dans la *Transfiguration*, dans la *Communion de saint Jérôme*, dans le *Martyr de saint Pierre*, dans le *Martyr de sainte Agnès*, je ne vois rien que de commun. Il n'y a jamais sacrifice de l'intérêt propre à quelques sentiments généreux. » Les martyrs gagnent le ciel pour eux, pour eux seuls, mais ils ne soulagent pas une seule des misères humaines. » La vie du Christ, a dit Hegel, est un mélange de fables et d'aventures merveilleuses; elle est comme un hermaphrodite d'idées occidentales et orientales (1).

(1) Hégel, *Esthétique*, vol. I.

Et partant, elle n'enseigne rien, elle n'a aucune portée pour élever le niveau moral et intellectuel des peuples et se donner comme un exemple de force, d'action et de liberté. Le christianisme, c'est l'égoïsme divinisé, malgré « l'Aimez-vous les uns les autres. » On s'aime, on aime les autres, mais, en définitive, pour soi-même, pour gagner le ciel. Le sacrifice est inconnu. La charité est un moyen, une route, mais pas un but.

XV

Giulio Romano, Salvator Rosa, Michelangelo da Caravaggio, il Tintoretto, Sebastiano del Piombo donnèrent à leurs figures plus de dignité, plus de décision, plus de vitalité, mais rien de divin ni d'inspiré : il n'en émane pas l'ombre d'un sentiment; l'idée ne s'y incarne point. On se réjouit en regardant de si éblouissantes productions, mais aucune pensée n'éclate dans l'âme, l'âme ne s'élève pas au ciel : rien ne parle de Dieu.

Garofalo et surtout le Ghirlandaio peignent l'azur profond des cieux et vous enlèvent dans des horizons lointains comme des aéronautes; mais dans ces cieux sereins et étendus on ne rencontre jamais Dieu. Le Ghirlandaio, en outre, en tous ses tableaux, prodigue le portrait. Il ne sait idéaliser que le vague et l'illimité de l'air; la nature positive échappe à son imagination. Son *Massacre des Innocents* est une galerie des hommes célèbres de son temps.

Albano est incomparable dans la peinture des enfants. Il a l'âme chaste et sensible, mais il ne sait pas déployer les ailes vers le ciel; il peut semer la terre de fleurs, mais ne pas ajouter une seule étoile à la conque azurée du firmament. Il aime, il sent : cela lui suffit.

Digitized by Google

Guercino est essentiellement païen. « Pour ses saints, il copiait des grossiers paysans. » Mais les formes de ses femmes, — madone ou sibylle, peu importe, — sont voluptueuses comme les odalisques d'un sérail.

Les femmes de Guido Reni et des deux Caracci sont plus belles et suaves, mais leur beauté est sculpturale. Elles déploient toutes les séductions des grâces, mais elles restent froides sous le souffle de la passion. La femme du Reni est en peinture ce que la jeune fille anglaise est, de nos jours, dans la société européenne : un prodige de beauté et de glace. Le type des créations de Guido Reni et des deux Caracci est uniforme, car la variété réside dans l'animation et la mobilité des traits. Voyez cette Béatrice Cenci, qui, cependant, enfermait dans le cœur un épouvantable drame; on la dirait un camélia, — belle et fade. Béatrice est une madone : la madone de ces trois peintres est une Psyché avant d'aimer.

Domenichino est doucement mélancolique, mais on le croirait atteint de cette tristesse de l'homme qui s'ennuie plutôt que de celle de l'homme qui souffre et qui pense. Les images du Domenichino portent le cachet de cette insouciance amère de l'homme qui, désillusionné du ciel et de la terre, se laisse bercer par la fatalité, insolemment indifférent. Domenichino ne devait pas croire à la Providence, que, du reste, il avait trouvée cruelle. Ses figures viriles sentent l'action des forces naturelles, mais elles échappent aux prises de l'esprit. Son saint Jérôme lui-même est l'homme qui a maigri par la maladie, qui lutte avec la mort, mais non pas l'homme qui est content de sa journée et laisse les décrets de Dieu s'accomplir tranquillement. Au contraire, saint Jérôme est anxieux, inquiet, il battrait jusqu'à l'insolent prêtre qui retarde à satisfaire cette soif de salut qu'il va

Digitized by Google

puiser dans l'Eucharistie. Le réalisme de ce tableau séduit. Il nous fait considérer la destinée humaine, mais il ne sait pas projeter l'âme au delà de la sphère tracée par son génie. Son drame, c'est le cercle de Popilius. Et, cependant, Domenichino avait tant souffert !

Le Spagnoletto est terrible : non pas de ce terrible divin, instrument de rédemption, imaginé par Michelangelo, mais de ce terrible, au contraire, qui flamboie dans l'homme prêt au crime, ou qui vient de l'accomplir. Ribera, toutefois, comprenait l'idéalisation de l'art et la mission sociale de la peinture, et très-souvent, non pas dans la sphère religieuse, il en donne la preuve dans la sphère humaine. Enfin Raffaello.

XVI

Raffaello est pour nous une aberration divine. On le dirait une idée posthume du siècle de Périclès, une résurrection de l'esprit des grands artistes de la Grèce, qui élevèrent la beauté à l'état de divinité et l'adorèrent. Ses madones ne sont que la Vénus pudique ou la Diane. Son Père Éternel, un Jupiter olympien sans la foudre, — le magnifique *Jupiter Mansuetus*. Sa sainte Cécile, une Clio qui soupire mélancoliquement... Chaque incarnation des idées de Raffaello est un souvenir du monde antique. Il peint ses madones d'après nature, et une femme vivante lui sert toujours de type. Maddalena Doni, la Fornarina, les courtisanes Béatrice Ferrarese, Angela Greco, Cecilia Veneziana, et la fameuse Imperia, filles de joie ou filles du peuple, voilà l'original de ces madones, de ces saintes que le monde catholique adore et le monde artistique idolâtre. « Il copia Béatrice Ferrarese et autres femmes, » dit Vasari. A

propos de la Vierge de la Tribune de Florence, Rosini écrit: « Ce tableau est une œuvre excellente, si l'on en excepte les deux têtes des enfants, imitées trop étroitement du vrai; mais personne ne peut nier qu'il se servit de la figure de Maddalena Doni, dont il fit le portrait peu avant ou peu après, » ainsi qu'il s'était servi de la figure de la Fornarina dans la *Clio*, dans la *Transfiguration* et dans le tableau d'*Héliodore*. Voilà pourquoi, selon l'avis de ce même Rosini en parlant de la madone du palais Pitti, quelques-uns eussent désiré, dans la physionomie de ses vierges, une suavité plus céleste. Ses madones ont la modestie, une beauté irréprochable, la candeur, mais rien de divin: ce sont de jeunes filles qui n'ont pas encore été animées par l'amour et qui le rêvent innocemment. Les madones de Raphaël ne révèlent pas la Mère de Dieu, mais l'impassibilité pudique et calme d'une femme qui n'est pas encore mûre pour bondir sous la pléthore de la vie, et qu'un baiser réveillera. « En général, écrit Quatremère, ses têtes sont pleines de cette vérité qui, selon l'usage du xv[e] siècle, était celle du portrait. » Le professeur Rosini raconte que Raffaello, arrivé à Rome, perfectionna sa manière en imitant la vérité pure, en étudiant les marbres et les monuments grecs; et les figures qui paraissent les plus achevées dans les fresques des salles de la Segnatura sont telles parce qu'il les tira de l'antique, en dessinant le Mercure, le Torse de Belvedere et les cent modèles qui nous restent encore des Grecs. Et Quatremère ajoute que le caractère des peintures de Raphaël se reporte à cet idéal qu'il put se former seul sur l'antiquité. Voilà pourquoi on ne remarque aucune différence entre sainte Cécile et la Sibylle: le christianisme ne se fait pas plus purement sentir dans l'une que dans l'autre.

Digitized by Google

XVII

L'art, en Italie, est païen. La religion en a trafiqué, mais ne l'a pas inspiré. La religion ne fut qu'un prétexte, les sujets chrétiens un type. On ne fit qu'une substitution de noms : les idoles s'appelèrent saints ; ainsi que le christianisme n'avait substitué que le culte de Dieu, pour le bien et l'intérêt du *moi*, au culte païen des dieux, pour le bien de l'homme collectif. Le système de l'expression, pour l'art chrétien, était une ironie révolutionnaire. En effet, pour une religion qui enseigne l'abnégation, l'humilité, le mépris de la chair et fait un péché de toute espèce de manifestation de la vie du cœur, ce devait être un outrage que ce luxe du coloris, cette beauté de la forme, cette volupté de l'air, le relief palpitant du corps, cette étude du drapement, la pose provoquante, cette jeunesse de la carnation et de la figure, cette reproduction du modèle, la femme qu'on avait hier coudoyée dans la rue, admirée aujourd'hui dans un palais, et dans les bras de laquelle on mourra d'amour demain. Les arts, pour cette religion ascétique, étaient une théorie splendide de l'impiété. Michel-Ange lui seul, qui avait exagéré la nature ordinaire et l'avait douée de vie, sait élever l'âme au delà de l'horizon naturel de l'humanité et la fait se souvenir de Dieu. Giulio Romano, le Spagnoletto, Salvator Rosa, il Tintoretto, Michelangelo da Caravaggio... possèdent aussi, dans quelques-uns de leurs tableaux, cette puissance d'attraction vers le ciel; mais l'on ne sent pas en eux la contagion de la conviction qui petille de chaque touche du tout-puissant Florentin. Or cette conviction est en Michelangelo, qui était resté religieux, malgré

son profond mépris pour le catholicisme romain, saisi sur le fait en fréquentant familièrement la cour de sept ou huit papes; qui était resté républicain, malgré ses relations avec plusieurs princes qui le traitaient en suzerain; et qui avait recueilli les derniers soupirs de la liberté de sa patrie et de l'indépendance de l'Italie.

XVIII

Nourri de ces douleurs, éprouvé par ces dégoûts, instruit par ces déceptions, Michel-Ange sent le besoin de se créer un idéal extra-humain. Dans un mouvement de colère, il veut reprocher à Dieu sa création fangeuse et rachitique, et lui enseigner, à ce Créateur insouciant ou malhabile, quelle trempe il fallait donner à l'homme s'il eût voulu le faire croire une œuvre de la main divine. Et la sévérité de l'homme-Dieu, dans le Jugement dernier, l'incarnation de l'Éternel, le mélange du dogme catholique au dogme mythologique, seraient étranges s'ils n'étaient une ironie. Dans un autre, il eût été une impiété. Au contraire du moyen âge, qui attirait Dieu sur la terre et lui donnait des proportions humaines, Michelangelo pousse l'homme vers le ciel et le divinise. Il est presque le seul artiste des temps modernes qui ait abandonné le type grec traditionnel. Son homme est neuf. Il est une création à lui, une révélation peut-être de cet homme des XIII^e et XIV^e siècles, qui se détache si nettement de l'antiquité, et paraît dans ce poëme vigoureux de l'énergie humaine, qui se réveille au tocsin de la cloche de la commune et parle de liberté. L'homme de Michelangelo est presque idéal, ou plutôt l'idéal du réel. Voilà pourquoi la création de Michelangelo, comme celle de Shakespeare, est finie

avec lui. L'un pas plus que l'autre n'a fait école, malgré les imitateurs. Les génies sont hermaphrodites et partant achevés. Le bizarre, le fantasque, le tâtonnement du moyen âge finit en Michelangelo. Il prend les proportions de la raison et du réel artistiques; en lui se ferme la poésie de l'allégorie; par lui s'exécute la poésie mystérieuse et terrible du sentiment, rêvée par Dante. Les cordes de l'âme de Michelangelo étaient d'acier et vierges. Il pouvait harmoniser une épopée digne de Dieu et de l'Italie; et ces chants divins, que dans la peinture, dans la sculpture et dans l'architecture il élève, dureront tant que l'intelligence du beau et du grand sera un culte pour l'humanité. Michel-Ange appartient à ce petit nombre d'êtres complets qui, par leur intuition de toutes les phosphorescences de la manifestation divine, par leur connexion à toutes les splendeurs de la musique de la nature, de l'espérance et de l'amour, — les trois grandes crèches des beaux-arts, — honorent le genre humain; par la large adoration de la liberté et de la patrie, honorent et grandissent une nation. L'Italie adore Michelangelo Buonaroti : et le jour où elle sera purifiée complétement de l'outrage séculaire de la présence de l'étranger, elle l'installera, comme un de ses pénates les plus saints, dans ce temple qu'il a dressé au Momus du christianisme, — à côté de la statue de la Liberté. Le Capitole de l'Italie italienne est Saint-Pierre.

Digitized by Google

VII

PAPES DU XVI^e SIÈCLE

—

PIE III

I. Dépêches de l'orateur du duc de Ferrare sur la maladie d'Alexandre VI. Dépêches de l'orateur de Florence. Derniers jours du pape. Le Valentino pille le palais. Ce qui advint du cadavre d'Alexandre. Négociations du duc de Valentino avec le Collége. Dépêches diplomatiques sur ces négociations. César Borgia sort de Rome. — II. Négociations préliminaires des cours d'Europe pour l'élection : Dépêches des ambassadeurs sur cette affaire. Renseignements sur les cardinaux donnés par l'ambassadeur de Venise au Sénat. Desseins d'Alexandre VI sur la papauté. — III. Entrée en conclave. Manœuvres du cardinal de Rohan. Il est mystifié. Il fait le pape. Conduite de cette pratique. Élection de Piccolomini, et pourquoi. Sa maladie. — IV. Mort de Pie III.

I

Beltrando de Constabili, ambassadeur du duc de Ferrare à Rome, lui écrivait ce qui suit dans sa dépêche du 14 août 1503 :

« Samedi dernier, N. S. (Notre Seigneur le pape Alexandre VI) devait se rendre à la signature, selon son habitude ; la signature fut contremandée et, pour ce soir, on ne souffla pas un mot sur la cause véritable de cet ordre. On l'attribua à un peu d'indisposition qu'avait eue le duc le jour précédent. J'ai su, hier matin, que Sa Sainteté avait appelé au palais l'évêque

de Venosa, — malade chez lui, — et un autre médecin, della Torre, et qu'on ne les avait plus laissés sortir du palais. Hier au soir j'ai su, en outre, que, samedi, le pape vomit une bile jaune, — *collera citrina,* — non sans un certain mouvement de fièvre ; qu'hier matin il s'était fait tirer onze onces de sang, et que, toute la journée d'hier, il avait été assez tranquille, tandis que plusieurs cardinaux avaient joué à la cour devant lui. La nuit dernière, il n'a pas mal dormi ; mais aujourd'hui, entre 18 et 19 heures, le nouvel accès, correspondant à celui de samedi, est arrivé, en sorte que toute la cour est agitée d'un grand doute sur la maladie de Sa Sainteté, et l'on en parle beaucoup. Je tâche de découvrir, —*investigo,*—la vérité ; mais plus je m'informe, moins l'on m'apprend quelque chose de certain, car on ne laisse sortir du palais qui que ce soit, ni médecin, ni pharmacien, ni barbier. On soupçonne que le mal est grave. Le duc de Romagne est bien malade avec une double tierce, — *due terziane,* — il vomit et il a des crampes d'estomac. Il n'y a rien d'étonnant que Sa Sainteté et Son Excellence soient malades : tous les grands de quelque valeur de cette cour, — *sommi di computo,* — sont infirmes également, et surtout ceux du palais, à cause de la mauvaise condition de l'air dans lequel ils vivent. Le cardinal Adriano, le dataire et presque tous les officiers de la chambre sont malades. » Le 16 août ce même orateur ajoutait : « Hier, Sa Sainteté s'est mieux portée, ainsi que me dit l'évêque de Carinola. Aujourd'hui, le paroxysme est revenu, mais moins fort, et Sa Sainteté n'a presque pas eu de froid. Mais il a anticipé : il est survenu à 15 heures. Les médecins ne donnent pas le mal comme dangereux. Par Romolino, d'autre part, je sais que le duc eut hier son paroxysme et qu'aujourd'hui il se repose. Son cas

cependant est bien plus grave que celui du pape. »

Par contre, ce même 16 août 1503, on écrivait de Rome à la Seigneurie de Florence : « Notre Seigneur le pape Alexandre vient de se rendre en ce moment à Saint-Pierre. Il est fort laid, — *bruttissimo,* — enflé et maigre, et le duc est dans le château, parce que Sa Sainteté n'a pas voulu le recevoir. » Ces deux mots *enflé* et *fort laid* pourraient servir d'appui à ceux qui croient à l'empoisonnement d'Alexandre. Mais par une dépêche du 18 août, que les Dix de Balia écrivent à leur ambassadeur Nasi auprès du roi Louis XII, à Mâcon, ils lui mandent « d'avoir reçu avis de différents côtés, — *dapiù bande,* — de la maladie du pape et de celle du duc de Valentino. On les dit malades de fièvre tierce, qui aurait saisi le pape le 10 août et le Valentino le 11 ; mais l'état du pape est bien plus grave, car on lui a tiré plus de onze onces de sang. »

Le 18 août, Beltrando, continuant à tenir le duc Hercule II au courant de la maladie d'Alexandre VI, lui mande : « Le cardinal de Cosenza, qui est avec Sa Sainteté, me dit hier que le Saint-Père avait pris un peu de manne et se sentait mieux. Il a une fièvre tierce déclarée, — *una terzana nota ;* — mais l'on craint qu'elle ne se change en fièvre quarte. On fait faire beaucoup de prières par une femme que l'on croit sainte, murée en Saint-Pierre : cette femme espère peu dans la vie de Sa Sainteté. Ce matin, j'ai envoyé au palais pour avoir des nouvelles, et le cardinal de Cosenza et le majordome de la duchesse me font dire que la manne n'a pas fait beaucoup d'effet, que Sa Sainteté a passé une nuit fort agitée, et que l'accès l'a saisie ce matin à treize heures plus fort que tous les précédents. Sa Sainteté s'est confessée et a communié. Un élève en médecine de l'évêque de Venosa me fait dire que Sa Sainteté est très-excitée

et que la fièvre ne cède pas, — *è molto alterata e che la non si monda.* — Le palais, cette nuit, a été fermé et gardé avec beaucoup plus d'attention. Le cardinal Borgia et d'autres ont fait sortir du palais leurs effets. Tout pesé, l'âge de Sa Sainteté et la condition des temps, on craint beaucoup pour sa santé. Romolino me fait savoir que le duc se trouve beaucoup mieux. »

Bref, qu'il fût empoisonné par le vin de Chio ou par la *mal-aria,* toujours est-il qu'Alexandre se sentit mal le samedi 12 août au matin; qu'à vingt-une heures la fièvre du 10 août reparut et dura toute la journée du 13; que, du 14 au 15, la fièvre prit le caractère d'une fièvre tierce; que le 16, se trouvant soulagé, il put se rendre à Saint-Pierre à la vue de tout Rome; que le 17, à douze heures, il prit un remède; que le 18 août, se sentant plus mal, il se confessa et communia en présence des cardinaux de Cosenza, Monreale, de Constantinople, Arborense et Casanova; et que plus tard, le même jour, son mal ayant empiré, il reçut l'extrême-onction, et, peu après, expira devant le cardinal dataire, l'évêque Calmense et quelques-uns de ses palefreniers. Le 19 août, Beltrando dei Constabili écrivait : « Le corps est noir; on suppose qu'on lui a administré du poison. » Pendant sa maladie, il ne se rappela personne de sa famille; il ne nomma ni le Valentino, ni Lucrèce; et le Valentino, qui demeurait dans le palais, n'ayant pas été reçu dans le château Saint-Ange, ne demanda même pas de voir son père.

Cependant, aussitôt Alexandre expiré et peut-être même avant, le duc de Valentino fit occuper les portes du Vatican par Micheletto et ses troupes, et s'étant emparé du cardinal Casanova, qui avait les clefs de tous les trésors du pape, le poignard à la gorge, Micheletto se les fit livrer. Il enleva ainsi toutes les richesses

Digitized by Google

d'Alexandre, et, entre autres, une caisse qui renfermait 400,000 doublons. Les domestiques saccagèrent le reste. Le pillage accompli, à vingt heures, le Valentino fait retirer les gardes des portes et publier la nouvelle de la mort de son père.

Le cadavre du pape était resté seul dans des appartements ravagés. Le maître des cérémonies le fit laver par le premier domestique venu; et, le lendemain, quatre pauvres, accompagnés par le clergé, le portèrent à Saint-Pierre. Mais, dans le trajet, il arriva un accident. Tandis que les prêtres chantaient le *Libera me*, quelques soldats de garde du palais essayèrent de leur enlever les cierges des mains. Les prêtres, se faisant une arme de ces cierges, se mettent en mesure de se défendre et de se battre. A cette attitude bouffonne, les soldats prennent les armes sérieusement; le clergé, qui ne pouvait tenir tête, se sauve dans la sacristie de Saint-Pierre. Le cadavre, au milieu de cette mêlée grotesque, reste dans la rue, seul; mais, peu après, quatre suivants reprennent courage, l'enlèvent et le portent près du maître-autel, dans l'église. On supprime les funérailles.

Le lendemain, 20 août, la décomposition du cadavre augmentait: il était devenu comme un drap noir, affreusement gonflé; faisait peur et horreur. A vingt-trois heures, huit faquins et deux menuisiers l'emportent dans une chapelle, s'amusant entre eux, se moquant d'une façon obscène du défunt. Les menuisiers font la caisse sans se soucier de regarder au corps; aussi, quand ils le prirent par la tête et par les pieds pour l'y placer, elle se trouva trop courte et trop étroite. Pas un cierge allumé, pas un prêtre, ni un ami, ni un parent présent. Le cadavre infectait; les faquins et les menuisiers n'y pouvaient plus tenir. On le fourra

Digitized by Google

alors dans cette bière telle quelle, et avec les pieds et les poings on l'y enfonça, on l'y entassa, le déchirant, le crevant. Empilé ainsi dans cette boîte, ce vicaire de Dieu deux jours auparavant, ce monarque redoutable et terrible, cette puissance qui disposait par un mot du ciel et de la terre, fut recouvert d'un vieux tapis; on cloua deux planches dessus et on le jeta dans un tombeau, sur lequel on cracha pour toute prière.

Sur ces entrefaites, seize cardinaux se rendaient à la Minerve, savoir : les cardinaux de Naples, de Lisbonne, de Recanate, de Santa Praxida, de Santa Croce, de Gênes, de Cosenza, de Salerno, l'Argentino, l'Arborense, Medici, Sanseverino, Casanova, Fiesco ou Flisco, Albret, Alessandrino. Ils s'occupèrent des affaires du gouvernement. On fit d'abord dresser l'inventaire du décédé, et l'on trouva encore de grandes richesses échappées aux griffes de Micheletto, qui s'était trop hâté peut-être, crainte qu'on ne vînt le déranger. On trouva principalement l'écrin couvert de drap vert, sauvé par le cardinal Casanova, où Alexandre enfermait ses bijoux.

Dans une série de dépêches des Dieci de Balia à Nasi, à Mâcon, et en celles de Beltrando, on trouve toutes les dispositions prises par les cardinaux. Je les donne en bloc. La grosse affaire des cardinaux, avant de songer à l'élection du pontife, c'était d'assurer la ville et de s'assurer contre les entreprises du duc de Valentino. Celui-ci, toujours plus malade, ne pouvait bouger du palais. Le 22 août, le sacré collége confia la garde de Rome à Tommaso de Rane, avec 200 fantassins, et fit barricader les rues pour empêcher la circulation de la cavalerie. Puis il s'occupa de solder l'infanterie. Le sacré collége était partagé. D'abord, les sept cardinaux espagnols, ayant choisi Santa Croce pour leur

Digitized by Google

chef, restaient au palais avec le Valentino et ne participaient pas aux congrégations de la Minerva des autres cardinaux. Les absents se rendaient à Rome à la hâte; et à cause de cette hâte, le cardinal d'Este, qui courait la poste, s'était cassé une jambe au bac de Montebuoni. Ne se fiant donc pas les uns aux autres, n'ayant pas confiance dans la gravité de la maladie du Valentino, les cardinaux de la Minerve ne voulaient pas aller se renfermer au palais, ni à Saint-Pierre. Ils décidèrent de tenir le conclave dans le château Saint-Ange. Mais le gardien du château leur signifia nettement qu'il avait reçu cette forteresse et fait serment de la consigner *au pape* et non pas *aux papes*, et que, par conséquent, il refusait de les recevoir. Cette nouvelle difficulté les rendit plus souples. Ils se décidèrent à traiter avec le duc et avec leurs collègues espagnols. Le Valentino, du reste, se montrait très-humble et parfaitement dévoué. Le 23 août, le collége de la Minerva appela auprès de lui quatre ambassadeurs, celui du roi de France, celui de l'empereur, celui de Venise et celui d'Espagne, pour s'entendre avec eux sur deux choses : de tenir éloignés de Rome les Français et les Espagnols ; de se constituer médiateurs entre le collége et le Valentino, et négocier les conditions de son départ. Après trois heures de discussion, l'éloignement des troupes étrangères de Rome fut convenu, et l'on donna aussi l'ordre aux Colonna et aux Orsini de sortir de la ville pour rétablir la tranquillité. Puis les quatre ambassadeurs se rendirent auprès du Valentino. Déjà celui-ci, voulant inspirer confiance au collége, avait donné à l'évêque della Valle le mot d'ordre des forteresses des Colonna et prescrit aux gardiens de ces forteresses de les consigner au collége, puis de marcher contre les exilés de Romagne, de Pérouse, d'Urbin et les Orsini,

Digitized by Google

qui s'étaient soulevés et s'approchaient de ces villes, et de les amener tous à Rome. Le duc, d'ailleurs, qui était en excellentes relations avec le château Saint-Ange, n'avait pas à redouter grand'chose. Il reçut donc les quatre ambassadeurs délégués du collége avec un air de bonhomie parfaite, les écouta attentivement, puis il répondit « que l'on pouvait appeler tous les médecins de la ville pour constater s'il était en état de voyager à cheval; que, hors de Rome et sans ses gens, il courait de grands dangers; que, tout au plus, il consentait à quitter le Vatican, à renvoyer ses troupes, ne gardant qu'une petite garnison qui serait entrée avec lui dans le château Saint-Ange. Cette proposition était précisément celle qui convenait le moins au collége. On rompit les négociations pendant deux jours. Le Valentino fit alors offrir que, si on lui promettait de lui conserver la dignité de gonfalonier de l'Église, il tâcherait de faire consigner le château Saint-Ange aux cardinaux et sortirait de Rome. Mais comme le collége de la Minerva, qui tenait ses séances chez le cardinal de Naples, eut connaissance que le duc avait vu Prospero Colonna et traitait d'accommoder le parti Colonna avec les Espagnols, cette proposition de transaction du Valentino parut dangereuse. On l'écarta comme l'autre, et on continua à négocier.

Le 26 août, Beltrando écrit au duc de Ferrare et lui rend compte de toutes ces négociations. Puis il finit sa dépêche en disant : « On ne sait où faire l'élection du pape. Il paraît qu'on ne peut la faire librement ni au palais, ni au château, ni même à la campagne, — *nè in contado,* — parce que les Colonna se sont unis avec le duc. » Le 28 août, Beltrando ajoutait : « Le collége est perplexe. Le duc a dit qu'il voulait agir de façon qu'on nommât le cardinal de Cosenza, ou qu'il donnera sur la

Digitized by Google

tête à quiconque voudra lui résister. » Puis, le 31 août : « Hier, les orateurs français, espagnol, allemand et de Venise se rendirent auprès de Son Excellence pour la persuader de s'en aller. La nuit, le cardinal Sanseverino se rendit chez le duc, appelé par lui, qui avait envoyé auparavant comme otage le cardinal Borgia. Et ce matin, dans la congrégation, les orateurs ont rapporté que le duc partira avec sa suite, et qu'il montre vouloir se retirer à Civita-Castellana ou à Nepi. Mais il demande au collége : d'abord, que les cardinaux espagnols soient en sûreté comme les autres cardinaux; deuxièmement, que les Vénitiens restent tranquilles et ne molestent pas l'État de Sa Seigneurie, qui sera confirmée gonfalonier de l'Église; enfin, que les Orsini ne viennent pas à Rome avant la création du pape. Demain on dressera un instrument de ces conventions. On croit que le duc se rapprochera de la France, — *abbia a uscire francese.* Les ambassadeurs français attendent leur monde avec impatience et insistent auprès de Sanseverino pour qu'il prête sa coopération à faire nommer Rohan pape. Le cardinal Sanseverino me disait qu'il leur avait montré que la chose était impossible. Si le collége est libre, il penchera pour un pape italien, quoiqu'on m'assure que le cardinal de Capaccio est sur une bonne voie, ainsi que Napoli, Santa Praxida et Siena. »

Enfin, le 1er septembre, Beltrando ajoutait : « On a arrêté, dans la congrégation de ce matin, ce qu'il y avait à conclure. Les orateurs français ont promis par contrat qu'avant l'élection, ni les Français ni Orsini n'entreraient à Rome. L'orateur espagnol a promis que le duc et les Colonna partiraient et ne reviendraient qu'après l'élection; et, en outre, qu'aucune troupe espagnole n'approcherait de Rome. Pour la sécurité des

cardinaux espagnols, il a été stipulé qu'ils auraient 1,000 gardes, dont 500 pour leurs maisons, 500 pour le bourg. Les chefs seront nommés par le cardinal de Trani et par Sanseverino. L'orateur de Venise a promis, de son côté, que les Vénitiens ne viendraient pas ici. Sanseverino se rendit au palais hier au soir, pour traiter de la sécurité des cardinaux espagnols. Il aura soin, avec le consentement du duc, de procurer les votes de ces cardinaux pour le cardinal de Naples. Si cela a lieu, Naples sera certainement pape, ce qui déplaît à Trani; et Sanseverino dit que Naples serait pire qu'Alexandre VI. Le duc se propose de se rendre à Tivoli, ce qui fait croire que le pape sera Espagnol de toute façon. On assure qu'il a stipulé cela avec les Espagnols, — quoique penchant, comme on le dit, vers les Français, — car, sans cela, il perdrait le concours des Espagnols; et, comme tous les siens sont Espagnols, on croit que le pape sortira de ce parti. Les Français, par un moyen ou par un autre, voudraient faire Rohan. »

Enfin, après de si longs pourparlers, le duc, nanti d'un sauf-conduit pour lui, ses artilleries, ses fourgons et les siens, signé par les orateurs des quatre puissances, le doyen et le chancelier du collége, sortit de Rome le 2 septembre, dans un palanquin couvert de damas cramoisi, porté par ses gens.

Le Valentino s'arrêta à Nepi. Mais les Français n'ayant pas encore passé le Tibre et marché outre, le collége, ne se trouvant guère rassuré, retarda à cause de cela l'entrée en conclave (1).

(1) Carteggio della Signoria. — Arch. de Florence. — Arch. de Modène.

Digitized by Google

II

Or, tandis que les cardinaux s'occupaient à s'assurer d'un ennemi si redoutable que César Borgia, ils ne négligeaient pas entièrement leur grande affaire de l'élection du pape; ni les cours de France et d'Espagne ni la république de Florence ne perdaient de vue un point si capital.

Les Dieci di Balia, d'abord, écrivaient à Louis XII, en date du 19 août : « L'armée de Votre Majesté passait par notre territoire et allait occuper Naples, lorsque nous reçûmes la nouvelle de la mort subite du pontife. Nous avons donc signifié aux deux armées ce qu'elles ont à faire et ne manquons pas de les avertir et d'insister pour qu'elles se rendent le plus tôt possible à Rome, afin d'y favoriser les intérêts de l'Église. Nous ne voulons rien négliger pour assurer les choses de Votre Majesté ainsi que les nôtres. Nous offrons et nous mettrons en cette négociation toute notre coopération. Nous attendons les instructions de Votre Majesté et nous désirons savoir sa volonté à propos de l'élection du futur pontife — *quod agendum nobis sit et qua in ista electione novi pontifici fuerit voluntas* X^me^ M. V.

Nasi communiquait au Dieci di Balia cette volonté de Louis XII. « Sa Majesté, écrit cet orateur le 2 septembre, de Mâcon, pense, — *fa disegno*, — de faire élire à la papauté le cardinal de Salerne, ce qui occasionnera un schisme inévitablement. »

Puis, le 5 septembre, ce même orateur mandait : « Cette cour s'attend à avoir Rohan pour pape. » Nous verrons si la cour de France avait raison de s'y attendre. En tout cas, elle voulait donner le change à Florence, de peur d'être entravée dans ses desseins.

Le roi d'Espagne, de son côté, écrivait de Barcelone, le 21 septembre 1503, à son ambassadeur à Londres, le duc d'Estrade....: « On peut voir par les offenses faites à l'Eglise par le dernier pape, qui était méchant, combien il importe que le pape soit élu selon les règles. Nous prions donc ardemment le roi d'Angleterre qu'il lui soit agréable d'écrire à son ambassadeur à Rome, et de lui dire que, si le pape n'est pas encore élu, il veuille s'unir à notre propre ambassadeur pour tâcher d'avoir un bon pape ; et en plus, que le Collége ne soit empèché dans sa liberté d'élire canoniquement. Tâchez que l'ambassadeur d'Angleterre fasse avec le nôtre ce que je dis et qu'on leur fasse parvenir, par deux chemins différents, les deux copies d'instructions que je vous envoie (1). »

Les instructions du roi Ferdinand portaient : qu'on devait faire tomber le choix sur Naples, ou sur l'Agrigentin, ou sur Capoue ; il donnait l'exclusion à San Pietro in Vincula et désignait Piccolomini, « dans le cas où les circonstances eussent obligé le collége à faire un dépôt (2). »

Je continue à traduire les dépêches de Beltrando, qui était à même d'être exactement renseigné par le cardinal d'Este en personne.

Il écrit en date du 4 et du 5 septembre : « Le roi très-chrétien a mandé au collége pour le prier de différer l'élection jusqu'à l'arrivée de Rohan, qui est en route. Le collége est perplexe. J'ai visité San Pietro in Vincula. Il brûle d'être pape et dit qu'il veut savoir cette fois à tout prix ce qui doit arriver de lui. Je ne

(1) *State Papers*, Angleterre.
(2) Archives de Venise.

vois cependant pas que les cardinaux soient disposés en sa faveur ni qu'il ait une autorité considérable sur ses collègues. Je ne vois pas non plus le collége disposé pour Rohan. L'opinion commune est que le choix tombera sur un des quatre suivants : Napoli, Siena, Santa Praxida, ou Capaccio. Et je sais de bonne source que Capaccio aura tous les votes des Espagnols; car, quoique le duc ait agi en faveur de Santa Praxida, d'Alessandrino, de Cosenza et de Salerno, il s'est arrêté enfin en Capaccio avec lesdits cardinaux espagnols, s'ils ne changent pas, car le duc est devenu Français. Il est à Nepi. Je sais encore de bonne source que l'orateur vénitien fait des pratiques pour Napoli et qu'il a offert à cet effet beaucoup d'argent à San Pietro in Vincula. Cependant la république penche à faire beaucoup plus pour celui-ci que pour Napoli, si le collége se déclare en sa faveur, ce qui n'est pas pour le moment. San Pietro in Vincula attire les Espagnols avec la promesse de les réconcilier avec Orsini. Il ne veut pas de Rohan; et si celui-ci lui demande son vote, S. S. R^{me} répondra qu'elle est prête, s'il lui montre que sa voix suffit pour le nommer pape. Elle lui dira enfin qu'elle aussi, elle veut être pape. Aux candidats ci-dessus il faut donc ajouter San Pietro in Vincula et Palermo. On craint, toutefois, que l'un n'empêche l'autre et que l'élection ne tombe sur un tiers, — ou Lisbonne, ou Capaccio, ou Flisco. Mais San Pietro ne ralentit pas ses pratiques avec les Espagnols, et Sanseverino, qui est pauvre et Espagnol, est allé, déguisé, le visiter plusieurs fois dans la nuit. »

Enfin, le 13 septembre, Beltrando mandait au duc : « Les cardinaux ne sont pas encore entrés en conclave, malgré l'assurance donnée et les pactes stipulés pour la sûreté des Espagnols. Ils voudraient que les

Français fussent plus loin qu'Isola. Il y a aussi la raison maintenant que les 3,500 fantassins du collége voudraient une augmentation de solde. Mais on croit que tout cela est un artifice de Rohan, qui, étant arrivé trop tard, voudrait un peu plus de temps pour s'entendre avec ses amis. Les Espagnols se donnent comme unis et unanimes pour l'élection du pape. Ils parlent de Sienne, de Sainte-Praxide et de Capaccio. Rohan jouit d'une bonne réputation; son obstacle principal, c'est la nation : il est Français. Rohan, en attendant, s'il ne demande pas des votes pour lui, demande qu'on n'en donne point aux trois désignés par les Espagnols. Ainsi, quoique pas encore en conclave, on ne perd pas le temps. »

Paolo Capello, ambassadeur de Venise, dans sa relation du 28 septembre 1500, c'est-à-dire trois ans auparavant, donne quelques renseignements curieux sur les cardinaux qui allaient maintenant entrer en conclave. En outre de ceux qui avaient élu Alexandre VI, il nomme San Clemente, — della Rovere, — qui eût été pape si l'on eût nommé le pape sans violence; il dit : Colonna est gentilhomme, Cesarino et Farnese ne jouissent d'aucune réputation; Piccolomini, le plus vieux du collége, s'est éloigné de la cour pour ne rien voir; Monreale, — Giovanni Borgia, — Espagnol, réfractaire au pape Alexandre depuis bien des années, ne lui parlant pas, ferait volontiers une vie de marchand, et voudrait avoir trente mille ducats sur les banques pour les donner en usure ; ce Monreale était très-pauvre, — *miserissimo* — et estimait beaucoup un ducat; Agrigentino, — Giovanni de Castro, — Espagnol, est un bon gentilhomme, pauvre, *olim* gardien de Saint-Ange ; enfin Lopez, cardinal de Capoue, *olim* dataire, qui resta toujours auprès d'Alexandre,

dont il connaissait tous les secrets. Les autres ultramontains n'avaient pas fréquenté la cour.

Puis Capello ajoute, en parlant d'Alexandre,—ce qui prouve encore la grande compréhension politique de ce pape — qu'il lui disait qu'il estimait la république de Venise plus que toute autre puissance européenne; qu'il désirait qu'elle protégeât son fils, et qu'il aurait pris de telles mesures, — *voler far tal ordine*, — que les Etats pontificaux fussent ou à son fils ou à la république. César Borgia avait promis qu'après son père il aurait fait pape celui que la Seigneurie vénitienne eût désiré. Ni le Valentino ni Alexandre ne purent tenir leur parole. Une mort précoce vint déranger tous leurs desseins.

III

Le 16 septembre 1503, trente-sept cardinaux et cent six conclavistes se renfermaient dans le palais apostolique.

Nasi écrivait de Mâcon, le 19 septembre, aux Dix de Balia : « Sa Majesté a reçu de Rome des lettres du légat, — le cardinal de Rohan, — qui lui mande que le duc de Valentino est à Nepi, que ce duc lui a fait savoir qu'il avait donné l'ordre aux cardinaux espagnols de nommer pape Sa Seigneurie Révérendissime en protestant que, si ces cardinaux n'observaient pas leur promesse, il les ferait tous couper en morceaux, ainsi qu'il avait fait d'autres. »

Cela était vrai.

En effet, tandis que le collége traitait avec le Valentino pour l'éloigner de Rome, celui-ci, par la médiation du cardinal Sanseverino, se réconciliait avec la France, et par le ministre du roi Louis XII et celui du

Digitized by Google

roi de Naples il convenait de faire élire le cardinal de Rohan, lui portant les votes des Espagnols, lesquels, selon l'expression des Dix à Nasi, « *fatto capo loro santa Croce, homodi buona riputazione, pensavano fare un papa a proposito loro*, ils voulaient un pape à leur convenance. Les cardinaux se partageaient en deux bandes : l'une pour la France, une autre pour l'Espagne. Ils étaient ennemis entre eux; et des ennemis formidables les entouraient et les menaçaient si ouvertement, qu'ils avaient estimé prudent de mettre à la garde du conclave trois prélats fidèles, lesquels, au besoin, devaient leur ouvrir les portes et les laisser fuir. La peur était grande, le danger pas moindre. On ne pouvait donc s'amuser longuement à débattre l'élection, laquelle devenait d'autant plus périlleuse qu'elle se prolongeait plus longtemps. Le cardinal de Rohan se croyait, à cause de cela, sûr du succès. Il comptait sur les richesses, la faveur, la puissance de Louis XII, qu'il n'épargnait aucunement. Il avait l'appui des cardinaux d'Aragon et Sforza, qui avaient joué un rôle si décisif dans le conclave d'Alexandre. Mais par-dessus tout, Rohan comptait sur les onze votes du parti espagnol que le Valentino lui garantissait par une aussi terrible menace.

On aurait espéré à moins. Cependant, après l'épreuve des premiers scrutins et les pourparlers préalables des cardinaux, Rohan eut bientôt à se convaincre qu'il avait été joué, qu'on le mystifiait. Il avait prêté foi au duc de Valentino, qui, ayant cessé d'être formidable, s'il ne lui mentait pas, s'abusait étrangement sur la valeur actuelle de son pouvoir. Les cardinaux espagnols ne lui étaient plus ni dévoués ni favorables. Mais il est bien plus probable que le Valentino trompait Louis XII, les Français et Rohan. Il ne pouvait sincèrement dé-

Digitized by Google

sirer une paix sérieuse avec la France et se donner un pape français. Rohan avait cru à Sforza, qui, faisant un pape français, eût doublé la puissance de la France, si fatale à sa famille, et qui se flattait d'une autorité en ce conclave égale à celle qu'il avait déployée dans le conclave d'Alexandre, quoique les temps fussent changés. Car Sforza, maintenant, était pauvre; il venait de sortir de prison; son frère avait perdu Milan; et lui, il était soupçonné par la France, peu goûté par le Valentino, suspect aux Espagnols. Or, sans crédit, sans richesses, n'étant puissant nulle part, on l'est encore moins dans un conclave. Enfin Rohan avait cru à Aragon, tandis que la France et l'Espagne se battaient dans le royaume de Naples, s'en disputant la possession. Cette confiance étourdie, cette fatuité, cette naïveté, incroyable dans un cardinal, ne pouvaient manquer de lui causer une foudroyante déception (1). Aussi le coup fut rude pour le cardinal de Rohan. Mais il eut

(1) Une remarque générale pour toute cette histoire, jusqu'à Pie IX. Les puissances étrangères ont toujours dépensé énormément d'argent en achat de cardinaux, de conclavistes, d'agents italiens, pour être bien servies et bien renseignées. Elles ont été en tout temps outrageusement trompées et trahies. Ces agents les ont servies tout juste ce qu'il fallait pour les allécher à se confier à eux et à payer, et ils ont gardé pour eux-mêmes ou pour leurs maîtres directs les secrets et les services les plus utiles et les plus importants. Voilà pourquoi, ayant comparé surtout les dépêches des cardinaux protecteurs, Este, Medici, Barbarini... écrites à leurs parents, avec celles écrites aux souverains étrangers, je me suis décidé à puiser de préférence mes renseignements dans les sources italiennes. Le cardinal Mendoza le disait bien à Philippe II : « Ambassadeurs et cardinaux étrangers ne comprennent rien aux Italiens, surtout à Rome. Les uns ne voient, et les autres ne se laissent connaître qu'à la surface. » La France, plus confiante, a été encore plus trompée que l'Espagne et l'Autriche.

assez d'esprit pour saisir le seul parti convenable qui lui restât : ne pouvant être pape lui-même, il se décida à en créer un.

Le cardinal Soderini écrivait aux Dix de Balia, le 23 septembre : « Dans cette élection, tout est venu de Dieu et du cardinal de Rohan, — lequel a prouvé qu'il est bon et sage. Car, se dépouillant de toute passion pour lui-même et pour les siens, il a écarté un puissant scandale en se tournant vers le cardinal Piccolomini. »

Nasi écrivait de Mâcon, le 22 septembre : « Sa Majesté dit que, pour faire cesser la désunion des cardinaux, elle avait pris la résolution de se tourner vers un sujet tel que Piccolomini, malade et ayant la chance de vivre peu. Rohan et Volterra y ont concouru avec leurs votes, pour éviter de faire pire. Le grand connétable et autres du conseil ont répété plusieurs fois que le légat, — Rohan, — Napoli et Volterra ont appuyé, avec leur faveur et celle de leurs amis, celui que Sa Majesté désignait. »

Voici comment cette affaire fut conduite.

Dans les instructions données à Rohan par la cour de France, le cas d'un dépôt de la papauté avait été prévu, ainsi qu'en Espagne, — selon l'usage ordinaire des cabinets, — et Piccolomini avait été également indiqué. Ce vieillard cassé, plongé dans son lit, se mourait presque. Puis on le croyait un homme de peu d'esprit, modeste, timide, craignant de se brouiller avec les puissants de la terre ; n'étant ni Français ni Espagnol, le Valentino ne se méfiait point de lui ; les Orsini pouvaient compter sur sa faveur. Rohan, Sforza, Aragon et quelques autres, une fois la nécessité d'un dépôt admise, ne pouvaient donc manquer de se mettre d'accord sur le choix du sujet. Piccolomini est accepté. Sforza alors se charge de traiter avec ce cardinal, pour

Digitized by Google

lui et pour les autres qui allaient lui donner leur vote, et de lui faire répéter le consentement donné déjà la veille par lui aux propositions arrêtées par le collége. Voici ce que, entre autres choses, par cette charte de priviléges, les cardinaux s'assuraient mutuellement : que le pape futur donnerait deux cents florins d'or par mois à tout cardinal qui ne touchait pas six mille florins d'or net de ses bénéfices ecclésiastiques ; que le pape absolvait tous et chacun d'entre eux de tous les crimes commis, « quelque énormes, exorbitants qu'ils pussent être, qu'ils se fussent ou non confessés ; » que lesdits cardinaux devaient conserver la possession de n'importe quelle propriété ils eussent acquise, « quelque mal acquise qu'elle fût ; » que l'absolution devait être valable pour le tribunal civil ainsi que pour l'ecclésiastique ; en un mot, « que ces cardinaux devaient devenir encore une fois aussi innocents de tout crime ou faute que s'ils fussent sortis des fonts baptismaux ; » que le futur pape devait donner un château fortifié, dans les environs de Rome, à tous les cardinaux, qui le rendraient à la mort du pape ; que dans la résidence du pape il y aurait une salle d'attente particulière et décente pour les cardinaux, afin que dans les audiences ils ne se confondissent point avec les autres ; que le pape ne permettrait pas, dans les processions, qu'aucun soldat marchât entre lui et les cardinaux ; qu'il serait rendu aux cardinaux tout ce qu'Alexandre leur avait pris, pour quelque motif que ce pût être (1)...

Piccolomini ne refusa rien au cardinal Sforza. Il accepta cette charte de nouveau et lui prêta serment. Il renouvela ce serment même après l'élection.

(1) *State papers*. Londres.

Digitized by Google

Tout cela arrêté, on en vint au scrutin du 22 septembre. Les cardinaux, pressés d'en finir, voulaient faire, sans trop de façon, une élection par adoration, étant tous d'accord. Rohan calma cette fougue. Il fit observer qu'une élection par le Saint-Esprit serait malséante si un seul d'entre eux s'avisait de s'opposer, et que, par conséquent, mieux valait l'élection par scrutin. On passa donc au scrutin. Piccolomini étant au lit, San Giorgio portait son vote. San Giorgio vota pour le cardinal de Naples, et Piccolomini pour Naples et pour Alessandrino. Ces deux cardinaux exceptés, tous les autres portèrent leurs suffrages à Piccolomini. L'élection assurée depuis le soir, le chapelain avait fait un trou dans le mur de la chambre de la sacristie, du côté nord, et avait envoyé cet avis à la maison Piccolomini. La nomination accomplie, les cardinaux se rendirent à la cellule de l'élu, qui les embrassa tous sur la bouche. Le cardinal de Naples lui passa l'anneau du pêcheur d'Alexandre VI. Il s'appela Pie III.

Porté à Saint-Pierre, il ne put s'agenouiller à cause de son mal à la jambe. Arrivé ensuite, après la cérémonie, au Vatican, il le trouva démeublé au point qu'il fut obligé de se faire prêter un lit par ses domestiques et d'acheter pour deux cents ducats les meubles qu'il avait dans sa cellule du conclave, échus à ses conclavistes.

Le 17 septembre, on lui fit deux incisions très-douloureuses à la cuisse. Le Valentino rentra dans Rome le 2 octobre, à vingt-trois heures.

Le 12 octobre, le pape prit un remède « qui fut fatal à lui et à ses serviteurs. » La fièvre avec frisson le saisit.

Le cardinal Soderini écrivait aux Dix, le 15 octobre : « Le pape est maladif et l'on doute de sa vie.

Digitized by Google

Le duc et le prince sont dans le château avec quelques cardinaux espagnols, les plus haïs. Le *castellano*, ayant vu le pape malade, n'a pas voulu consigner le château; et il promet de garder le duc à la disposition du pape jusqu'au moment où il conservera la forteresse, afin de garantir la justice à ceux qui l'ont demandée. Les Orsini ne désirent pas autre chose, quoiqu'ils fassent instances pour avoir dans leurs mains la personne même du Valentino. Le peu d'effets qui restent à celui-ci ont été mis à l'abri dans Saint-Ange. Don Michele doit être arrivé, avec cent soixante chevaux, à Bracciano. On croit que don Michele et le duc vont s'en aller en Allemagne. Les Orsini menacent des émeutes si le duc et ses biens ne leur sont pas consignés... »

On croit que Pie III fut empoisonné par Pandolfo Petrucci, de Sienne, avec la charpie qui servait au pansement de ses jambes. Mais Beltrando des Constabili, qui était très-exactement renseigné, ne fait aucune mention de ce bruit. Au contraire, voici ce qu'il écrit au duc Hercule d'Este, en date des 18 et 19 octobre :

« Le pape est malade de fièvre et l'on craint pour sa vie. Dans le palais, outre les cardinaux espagnols, logent Rohan, Ascanio Sforza, Aragon, Sanseverino et autres. Hier matin, San Pietro in Vincula s'entretint longtemps avec Rohan, puis avec Ascanio. Il a fait la paix avec celui-ci, et il convoite beaucoup la papauté. Or, s'il est sincèrement réconcilié avec Ascanio, ils feront un joli saint en le faisant pape, — *farano un bel santo nell' esser papa.*

« *P. S.* Le pape est mort. »

« Le pape est mort de fatigue. Ne se portant pas déjà très-bien, toutes les cérémonies du pontificat, les audiences continuelles, le consistoire, qui dura jusqu'à

vingt-trois heures, à cause de la résistance des cardinaux à faire cardinal le neveu de Rohan, — ce dont il avait pris l'engagement en conclave avant l'élection, — le jeûne prolongé jusqu'à une heure aussi avancée, tout cela a contribué à l'achever. Le matin, malade, il donna une longue audience, et, après avoir pris un remède, mangea du poisson, parce que c'était un vendredi... Ce jour, la fièvre le saisit et ne le quitta plus jusqu'à la mort.

« Il est inutile que notre cardinal vienne (Hippolyte d'Este, fils du duc Hercule) si sa jambe ne s'est pas bien consolidée. S'il vient, il ne pourra faire que ce que veut Rohan, bien ou mal; lequel, s'il ne réussit pas à se faire élire personnellement, voudra quelqu'un qui ne serait peut-être pas à propos pour Votre Excellence et qui ne se croirait obligé qu'à Rohan seul. Celui-ci, toutefois, a peu de chance de réussir. Sa Seigneurie Révérendissime ferait donc beaucoup mieux de rester à Ferrare. »

Le cardinal d'Este ne suivit pas ce bon conseil, et nous reporterons plus bas la lettre que son père lui écrivit.

IV

Le 18 octobre 1503, Pie III mourut. Il fut des moins funestes à l'Italie. Il ne vécut que vingt-cinq jours! Hélas! nous ne pourrons pas dire ainsi de son successeur.

Digitized by Google

JULES II

I. Retour du duc de Valentino. Situation de Rome, selon le cardinal Soderini. Négociations des cours d'Europe. Lettre du duc de Ferrare à son fils. Pratiques préalables au conclave. Le cardinal della Rovere. — II. Entrée en conclave. Élection de Jules II. Dépêches diplomatiques sur les promesses qu'il avait faites pour obtenir les votes. — III. Jules II jugé par les ambassadeurs de Venise, Capello et Trevisani — IV. Caractère de Jules II. — V. Politique de ce pape. Deux phases de cette politique. — VI. Jules II et les Vénitiens. Vues des Vénitiens. Attitude de Jules II. Politique de Venise. Conférences et traité de Cambrai. Conduite de Jules II. Dignité de la République vénitienne. — VII. Malheurs de Venise. Coup de génie de sa politique. — VIII. Les alliés se brouillent. Le pape s'accorde avec les Vénitiens. Il rompt avec la France. Jules II fait la guerre en personne. Son alliance avec Maximilien, qui veut être pape. Les Français sont battus. Fin de la seconde phase de la politique du pape. — IX. Jules II veut chasser les barbares de l'Italie. Ses projets. Il meurt. Jugement de ce pape.

I

Le duc de Valentino était revenu à Rome, sinon tout-puissant, assez puissant au moins pour que tout le monde eût à compter avec lui. La France et l'Espagne occupaient l'Italie avec leurs armées. Les familles Orsini et Colonna tenant, celle-ci pour l'Espagne, celle-là pour la France, menaçaient le collége, exerçant chacune une rude pression par ses partisans, afin d'imposer un pape de leur parti. C'était décisif. Venise exceptée, les puissances italiennes ne comptaient plus.

Le cardinal Soderini écrivait aux Dix de Balia, le 23 octobre, pour leur rendre compte de la situation de Rome : « Le Sacré Collége déploie toute son activité pour tenir dans les bornes toutes ces gens d'armes des

Orsini, des Colonna, de la France, de l'Espagne et d'autres, qui mettent en danger la tranquillité de Rome : car plusieurs de ces Seigneurs Révérendissimes cardinaux, par des raisons différentes, ne se tenant pas assurés, ne vont ni à la messe ni aux congrégations, et protestent de ne pas entrer en conclave, ce qui pourrait occasionner des mouvements dont la sagesse de Vos Seigneuries comprend l'importance. Et non-seulement ces cardinaux disent ne pas vouloir entrer en conclave, mais qu'ils quitteront Rome, et qu'ils ne seraient ni seuls ni peu. Les Orsini résistent et ne veulent partir avant qu'on ne leur ait rendu justice civile et criminelle du duc, ou qu'ils n'aient obtenu une promesse formelle que celui-ci ne s'éloignerait pas avant la création du nouveau pape, qui rendra justice en temps voulu. Mais le sacré collége a décidé que, pendant la vacance, il ne peut juger *nisi de rebus pertinentibus ad electionem,* et en outre, que le duc, ayant un sauf-conduit de Pie III, et, du consentement de celuici, la parole du *castellano*, il peut partir à sa volonté. Lequel châtelain, au moment du serment fait au collége par le duc, était avec lui afin de mieux tenir la parole à celui auquel il l'a donnée. On négocie à présent une espèce de compromis pour que le duc puisse s'en aller en France ou ailleurs. En tout cas, le collége a décidé que tout le monde sorte de Rome et que la ville reste dans ses mains; et il en sera ainsi. Dans quelques jours, les Orsini vont se rendre dans le royaume, quoique Consalve ait écrit qu'il n'avait plus besoin de troupes. Gianpaolo Orsini et Savelli s'y rendent également. Ici on ne pense qu'à faire un bon pape. »

Bon pour qui? Voilà ce que le cardinal Soderini garde soigneusement dans sa plume. Certes, pas bon pour l'Italie; pas même bon pour Jésus.

Les négociations allaient grand train. Laissons parler les ambassadeurs. Et, d'abord, que voulait Louis XII?

Nasi écrivait de Lyon aux Dix de Balia, le 31 octobre : « J'ai causé avec le roi sur la création d'un nouveau pape. Il désire, ne pouvant obtenir ni Rohan ni Volterre, qu'on ne crée ni San Pietro in Vincula ni Napoli, sous peine de schisme. Et, quoique Ascanio Sforza manœuvre pour lui, le roi ne pense pas qu'il réussisse; en tout cas, Sa Majesté ne le souffrirait pas, lors même qu'il serait nommé. — *quando pure accadesse, dice non lo voler comportare.* — Sa Majesté n'a plus en San Giorgio cette confiance qu'il lui témoignait lorsqu'il était ici. Il dit sans détour que, si Praxida est nommé, il ne lui plairait point. Rohan lui écrit de Rome qu'il a dans son camp onze mille hommes. Sa Majesté le croit et dit que Sa Seigneurie Révérendissime ne quittera pas Rome avant qu'il ait assuré les affaires de Sa Majesté. »

Le roi d'Espagne n'avait pas modifié ses instructions. Son homme capital était Napoli, puis celui qu'il eût pu faire réussir dans son parti.

Le duc de Ferrare, partisan de la France, — s'il était partisan de quelqu'un (1), — redoutant l'Espagne et Venise, qui le pressaient sur les flancs, écrivait de Migliaro à son fils Hippolyte, le 23 octobre : « Tâchez de vous conformer en tout à la volonté de Rohan; votez pour les Italiens de préférence aux étrangers, et surtout pour Napoli, Santa Praxida, Alessandrino. Si Rohan

(1) Ce duc, à la bataille de Ravenne, ayant été averti que ses artilleries, — qui étaient magnifiques, — frappaient aussi les Français avec lesquels il combattait, répondit : « Tirez sans vous sou« cier de rien — *senza riguardi*, — ils sont tous nos ennemis! » Et il avait raison.

ne consent pas à Santa Praxida, à cause de l'Espagne, il ne faut pas l'offenser. S'il veut della Rovere, faites-le avertir que ce cardinal penche pour Venise, que les Vénitiens ont confiance en lui et lui ont fait donner les votes de Grimani et de Cornaro, et que, nommé pape, il sera plutôt Vénitien que Français. Si toutefois vous voyez que della Rovere va réussir malgré vous, donnez ce que vous ne pouvez pas vendre. »

Nous verrons comme le duc de Ferrare se trompait de tout point sur le jugement de San Pietro in Vincula, ou plutôt comment celui-ci déçut toute attente. Voyons-le manœuvrer maintenant.

Beltrando écrivait au duc, le 19 octobre : « Les cardinaux entreront en conclave le 29 octobre, si rien n'arrive de contraire. San Pietro travaille beaucoup pour être pape — *si affatica ;* et un de ces jours derniers, lorsque le pape se trouvait mal, il passa la journée chez Rohan, puis dans la chambre d'Ascanio. Santa Praxida, lui aussi, se remue beaucoup, et Rohan de même. J'ai quelque considération pour Alessandrino et Capaccio, quoique, jusqu'ici, ils ne fassent encore de pratiques. Tout le monde loue Napoli, mais on croit peu à son succès. Hier matin, s'étant répandue la nouvelle que le Valentino avait quitté le château, Alviano se rendit au palais et fit instance auprès des cardinaux pour qu'on le garde bien et ne le laisse pas s'échapper. Il insista pour que le duc lui fût consigné; il menaça, il s'empara de deux chevaux du duc et donna les mulets aux officiers du corps de garde. Mais Sanseverino les fit reprendre. »

Dans la dépêche du 21 octobre, Beltrando continue ses curieux renseignements : « Les cardinaux espagnols sont encore unis pour ce conclave. Ils demandent quatre choses à ceux qui briguent leurs votes, ainsi qu'au col-

lége, c'est-à-dire : que l'on fasse pape un homme de bien ; que les affaires des catholiques d'Espagne avec les barons de Rome soient ajustées; que les Orsini les assurent ; et qu'ils ne sortent pas pauvres du conclave. Rohan m'a dit que San Pietro avait été, hier, pendant trois heures, avec l'orateur d'Espagne, et il ajoute que San Pietro lui dit que, si Sa Seigneurie Révérendissime n'aimait pas qu'il vît cet orateur, il ne le verrait plus ; mais, comme on ne pouvait pas se passer des Espagnols et que ce seigneur est un gentilhomme, il avait agréé que San Pietro eût entamé cette pratique. Sa Seigneurie Révérendissime me dit en outre : « Puisque je ne puis être pape, je suis content de della Rovere, qui sera un bon pape. Et l'on croit qu'il sera nommé. » Le camerlingue, Santa Praxida et Ascanio le hantent beaucoup, — *gli si stringono addosso.* »

Puis voici les extraits des lettres des 23, 24, 27 et 30 octobre, non moins intéressantes : « Le Valentino n'a pas voulu se rendre en France. Il occupera le château jusqu'à la fin de l'élection. Le nouveau pape ne peut que lui faire de bonnes conditions, à cause des cardinaux espagnols qui sont à lui et sans lesquels, — se tenant serrés et ayant maintes voix, — on ne peut faire de pape. Et voilà comment les choses du Valentino sont en meilleur état qu'on ne les croyait. Les cardinaux se réunissent pour négocier de l'élection plutôt que pour toute autre raison. L'opinion pour della Rovere augmente. Il fait tout au monde pour gagner les Espagnols. Napoli également est dans une phase meilleure qu'auparavant. L'on considère bien aussi Ascanio. Maintenant, le duc et Orsini se sont accommodés : ceux-ci sortent de Rome ; le Valentino reste dans le château jusqu'à la fin du conclave. San Pietro a beaucoup travaillé à cette transaction entre le duc et Orsini, afin de se

procurer les votes des Espagnols... On entre en conclave demain, 31 octobre. San Pietro est venu voir notre cardinal (d'Este) avec Colonna, et ils sont restés longtemps ensemble. Il n'y a plus de doute sur l'élection de San Pietro. Il est certain que le Valentino et lui se sont arrangés, que demain on dressera un contrat des promesses, avec la garantie de Rohan, — *fedeius sore*. On ne connaît pas toutes les particularités de ce contrat; mais les conditions sont utiles au duc, qui lui porte sept votes des cardinaux espagnols. San Pietro en avait déjà gagné deux autres directement. Ascanio, Santa Praxida et autres, qui concouraient pareillement, ont perdu tout espoir, et ils vont chez della Rovere. On a différé jusqu'à demain l'entrée en conclave, parce que, cette affaire de San Pietro étant universellement connue, on pourrait lui nuire. Mais le cardinal Grimani me dit que Rovere a plus de voix qu'il ne lui en faut, et que cette fois on fera comme l'on fit dans le conclave de Pie III, pour lequel tout le monde s'empressa de réunir les cardinaux, afin de le nommer à l'unanimité. J'ai su, en outre, quels sont les cardinaux qui ont reçu des promesses. Les pratiques ont été faites par Grimani. Saint Pierre dit qu'il n'est pas sûr du vote du cardinal de Bologne, mais qu'il l'est du nôtre... A cet instant, trois heures de la nuit, un ami me rapporte qu'il vient de rencontrer Ascanio Sforza et d'Aragon, sortant ensemble de chez notre cardinal. Ceux-ci se sont trouvés face à face avec San Pietro, qui venait également chez nous (d'Este), et sont allés l'attendre chez lui jusqu'à la nuit avancée, lorsque Sa Seigneurie Révérendissime sortit de chez nous. Puis Ascanio et d'Aragon, après l'entretien, se sont rendus chez Rohan, Sanseverino et autres, qui étaient ensemble avec San Pietro, et ils ont arrangé leurs affaires. Plusieurs car-

dinaux se sont fait offrir à ce cardinal avant d'entrer en conclave. »

Évidemment toutes ces pratiques étaient inspirées par le Saint-Esprit et pour le bien de la religion.

II

En attendant, le 31 octobre, trente-huit cardinaux entraient en conclave. C'était simplement pour la forme, car tout avait été préalablement fixé. S. Pietro in Vincula (Julien della Rovere) entrait en conclave déjà pape. Toutefois, tandis que l'on copiait les articles des conventions ordinaires qui précèdent les élections, les cardinaux confirmaient les conventions établies au dehors avec le Valentino et entre eux, et à quatre heures de la nuit du 31, hormis Alessandrino, tous les cardinaux se rendaient dans la cellule de S. Pietro in Vincula pour lui baiser la main. Della Rovere se montra fort gracieux. Le lendemain, à seize heures, LL. SS. RR. se rendirent à la chapelle, et chacun prit sa place autour de la table du scrutin. Tous signèrent et jurèrent sur l'Évangile les conventions préparées la veille. Les notaires en rédigèrent un acte public. Cela fait, le calice préparé, les non-électeurs sortent et ferment la porte. Della Rovere est nommé à l'unanimité. Chacun écrivit le bulletin de sa main, excepté Rohan, Napoli et Casanova. Le cardinal de Naples lui passa ensuite l'anneau de Pie III, et peu après on lui présenta une autre bague avec son nom. Jules II ne voulut signer aucune pétition; il les passa toutes à Mgr Julio Colonna

Après les cérémonies, Rohan et Sanseverino restèrent

à dîner avec le pape. Le surlendemain, le Valentino commença à habiter le palais du Vatican.

« A Rome, écrivaient de Florence les Dix de Balia à Nasi en France, en date du 7 novembre, à Rome chacun cherche à réaliser les promesses obtenues, qui ont été nombreuses et plusieurs incompatibles, en sorte qu'on ne voit pas moyen de les tenir, ni aux cardinaux italiens, ni aux ultramontains, ni aux barons et aux princes, et peut-être pas même aux Romains. On dit que Sa Sainteté a promis la Pénitencerie à Borgia, la signature de justice à Romolino, au Valentino la restitution de ses Etats de Romagne, lui ayant assigné Ostia pour sa sûreté, et le duc en a pris possession et y a mis Mottino, Gênois, avec quelques navires. Le duc a promis le mariage de sa fille à... (illisible), et on a reconfirmé le mariage de Fabbio Orsini avec la sœur de Borgia. Puis le pape a voulu que le duc quittât le château et qu'il vînt loger au palais honorablement... Mais de tout cela il faut voir la fin. »

Oui, la fin !

Beltrando écrivait de son côté, le 31 octobre : « Par la petite fenêtre, D. Giulio (le malheureux frère du cardinal), me dit que Rovere est pape. On me dit cela à sept heures de la nuit, à l'heure où je suis à mon tour à la garde du conclave. » Et le 1er novembre : « Rohan, Sanseverino et Como dînent avec le pape. Sa Sainteté a confirmé à Rohan la légation de France ; elle lui a donné en outre la légation d'Avignon, et promis le chapeau pour son neveu, Narbonne. Borgia a eu la Pénitencerie. Tous les Espagnols ont obtenu quelque chose, et ils parlent de Sa Sainteté avec enthousiasme. Colonna a eu le palais de Sant'Apostolo, l'abbaye de Grottaferrata, l'archevêché de San Giovanni. Grimani aura la signature de grâce ; Romolino, celle de justice. Valentino loge au

Digitized by Google

palais, où restent toujours Ricanate, Como, Grimani, Medina, Capaccio, Bologna, Espagnols.

Bref, Julien della Rovere avait gagné Sforza en lui promettant la restauration de son frère au duché de Milan et son ancienne puissance. Il avait gagné Rohan, en lui faisant comprendre que la promesse de Valentino ne pouvait pas lui servir à grand'chose, car, en réalité, les cardinaux espagnols le repoussaient, ainsi que les Italiens et les barons de Rome; et ensuite en lui promettant d'être un pape au service du roi de France, se souvenant qu'il tenait la tiare de lui, Rohan. Rohan se laissa persuader, et ayant exigé ses promesses par écrit et signées par lui, della Rovere y consentit. Il avait gagné le Valentino, son vieil ennemi, en lui promettant le généralat de l'Église, son aide pour reprendre les Romagnes perdues, son neveu, François Marie della Rovere pour mari de sa fille, et l'honneur d'habiter le Vatican. Le Valentino le crut, d'abord parce qu'il ne pouvait pas faire autrement dans l'état où il se voyait réduit, et ensuite parce que son père Alexandre avait toujours apprécié le cardinal della Rovere à cause du scrupule qu'il mettait à tenir sa parole. Alexandre VI disait : « Della Rovere a tous les vices, excepté le mensonge! » Voilà ce qui le fit pape.

III

Paolo Capello, dans sa relation au sénat de Venise, 1510, peint Jules II comme étant *timide* et avare. Il dit que ce pape avait environ un million en or, accumulé, avec lequel il pensait faire de grandes choses, et qu'il avait des moyens faciles pour trouver de l'argent toutes les fois qu'il en aurait eu besoin. Jules II n'es-

timait nullement l'empereur, l'appelant une bête plus digne d'être gouvernée que de gouverner. Il avait une certaine considération pour le roi d'Angleterre; peu pour celui d'Espagne. Il craignait celui de France. Jules était un pape *sapientissimo* qui ne subissait aucune influence intime, qui ne prenait conseil de personne. Il n'écoutait que le cardinal de Pavie, Alidosi, tout à fait Français, ennemi de Venise et fort avide.

Domenico Travisani, autre ambassadeur de la république, ajoute : « Le pape est sagace, très-pratique en affaires; il a soixante-cinq ans, la goutte et un vieux mal français; toutefois il est vigoureux et travaille beaucoup. Personne n'a d'empire sur lui. Il écoute tout le monde et fait ce qu'il veut. Il est sobre en tout. Il a un trésor dans le château Saint-Ange, que le gardien doit consigner au pape son successeur pour une guerre contre les infidèles, dont il rêve. Il peut avoir autant d'argent qu'il en désire par la vente des bénéfices, dont les courtiers abondent à Rome. Jules II a un revenu de 200,000 ducats, et 150,000 d'extraordinaire. Il a les armoires pleines d'argenterie, qui peuvent valoir 30,000 ducats. Il est mesquin; il dépense peu et s'arrange avec son intendant, auquel il donne 1,500 ducats par mois pour la dépense. Il veut être seigneur et maître du jeu du monde. Il craint la France à cause de Rohan, lequel sera pape, si Jules II ne crée pas d'autres cardinaux italiens. On dit que San Giorgio,— Riario — sera pape. Celui-ci est un cardinal de grande portée, mais usé. Le cardinal de Reggio, — Isvaglie, — se met en avant. Les cardinaux ont 5,500 ducats de revenu. Le doyen est le cardinal de Naples, — Caraffa, — un vieil insensé de quatre-vingts ans. San Giorgio est ennemi de la France et notre ami; Santa Croce, très-savant, tient plus pour l'empereur que pour son roi d'Es-

pagne. Cornero promet beaucoup s'il vit. Les deux neveux de Rohan, la Trémouille et d'Amboise, se haïssent violemment, parce que le second est jaloux du premier, qui se met en avant pour traiter au nom du roi. Le cardinal de Volterra, — Medici, — s'interpose et veut les pacifier à force de dîners. — Le pape a 200 Suisses pour sa garde et d'autres gens d'armes. L'armée compte 1,000 hommes, dont le duc d'Urbino est le chef, puis 300 fantassins à Bologne et 200 dans le château Saint-Ange. L'argent ne court pas à Rome. Les cardinaux cumulent en vue de l'élection. Le pape n'ouvre jamais la caisse. Jules n'estime pas beaucoup le roi d'Angleterre.

IV

Le trirègne venait donc de se poser sur la tête d'un homme qu'Érasme assure *stipem scalmum remo subigere solitum,* et dont Bandello dit « qu'il ne rougissait pas de répéter souvent que d'Artizuola, bourg de Savone, il avait maintes fois dans sa jeunesse porté dans une petite barque des oignons à vendre à Gênes. » Pour esquisser le caractère de Jules II il ne faut pas de longues pages; pour trouver la clef de sa politique il n'est pas besoin de graves études. Il ne se donna pas la peine de rien cacher, de rien compliquer. Il dit et fit ce qu'il voulut.

Jules était soldat avant tout, violent, impatient. Il aimait moins tenir un siége que livrer un assaut, dénouer plutôt que de couper les nœuds. De toutes les lignes il préféra la droite. Concevoir, vouloir, exécuter comme la foudre, ne faisaient qu'un temps, — le temps d'un éclair. En lui tout vivait. Son âme, altérée d'empire, et dans le fond généreuse, ne connaissait pas le

Digitized by Google

doute; et si quelquefois le doute le saisit, plutôt que de se traîner dans ce brouillard, il en sortit par une résolution aventureuse. D'ailleurs, il voyait tout nettement, parce qu'il simplifiait tout. Jules ne sut jamais mener de front deux grandes idées en même temps; et cette malheureuse organisation de son esprit l'a fait peut-être paraître moins grand qu'il le fut en réalité, et empêcha le développement complet de sa politique. On l'aurait dit moulé sur le mécanisme stérile du syllogisme. Or, comme il condensait toute sa vigoureuse vitalité sur cet objet unique de son esprit, il en résultait un homme unilatéral, ardent, subit, intolérant de toute résistance, turbulent, difficile, formidable à tout le monde. Il sema sa vie de soucis et de regrets. Il offensa beaucoup de gens; il souleva bien des haines; il alimenta bien des inimitiés. Sa boussole, c'étaient ses passions, souvent injustes, jamais abjectes. Il lui manqua donc le calcul, la prévoyance; il lui manqua cette seconde vue qui embrasse ce que la vue, le cœur, l'esprit ne saisissent jamais dans le même moment; il lui manqua la filiation des idées. Si son intelligence eût été aussi complétement douée que son cœur, s'il eût eu le jugement aussi viril que la volonté, Jules II aurait été un des hommes les plus glorieux de l'Italie. Il fut partant un politique fort médiocre, un brave capitaine.

Nous ne parlons pas du pape. Il ne le rappelait même pas. Jules II se considérait pape comme il se considérait *servus servorum*. Le pape n'était qu'une épithète, une dénomination, un titre; et s'il ne jeta pas matériellement les clefs de Pierre dans le Tibre pour dégaîner l'épée de Paul, comme quelques historiens ont raconté, moralement il ne les traita pas avec plus de respect. Il comprenait qu'on n'acquiérait plus d'États avec l'Évangile et les bénédictions apostoliques. En

Digitized by Google

effet, lorsque Michel-Ange lui demanda s'il fallait lui mettre, pour sa statue, un livre dans la main gauche, Jules répliqua : *Mettivi una spada, che io non so lettere* (1).

Il n'avait besoin désormais que de hallebardes et de bombardes. Alexandre VI avait ouvert la brèche : Jules du voile du temple fit des drapeaux. On n'avait plus rien à cacher. Le pape était avant tout prince, puis pontife, s'il restait quelque chose à glaner. Et sur cette théorie Jules II bâtit sa politique.

V

« La politique de Jules II, dit Ranke, se résume en ceci : à maintenir les étrangers en un certain équilibre et à se servir uniquement des moins dangereux, comme les Suisses, qu'il peut espérer de diriger à sa volonté (2). » « Il s'était proposé, ajoute Roscoe, comme le grand objet de son pontificat, la préservation et l'extension du territoire de l'Église (3). » Et Paolo Giovio assure que, parmi ses grands desseins, il avait celui d'émonder Naples d'étrangers : *Neapolitani, brevi futurum, externum jugum excuterent.*

La politique de Jules II eut deux grandes périodes et fut conçue en deux moments différents. Il ne voulut d'abord que réintégrer l'Église dans les possessions que la tradition lui assignait. Puis, lorsqu'il se vit environné de ces étrangers appelés par lui, au point qu'il s'en sentait suffoqué, il résolut de purger l'Italie de

(1) Vasari, *Vita di Michelangelo*.
(2) Ranke, *La Papauté au* XV^e^ *siècle*, liv. I, chap. 3.
(3) Roscoë, *Vie de Léon X*, chap. 7.

Digitized by Google

barbares. La contemporanéité de ces deux conceptions l'eût conduit à une seconde ligue de Pontide ; la succession de ces deux idées le mena à la ligue de Cambrai. Avec les Florentins et les Vénitiens il pouvait chasser les Français de Milan, les Espagnols de Naples, simplifier la carte de l'Italie en effaçant les petites principautés et la recomposer. Avec Louis XII et Maximilien il gagna quelques villes ruinées et désola la Péninsule. Mais, si peu qu'il fût pape, il l'était assez pour comprendre qu'avec une république lombardo-vénitienne qui fermait inexorablement l'entrée aux étrangers ; avec une république toscane au cœur de la Péninsule ; un royaume de Naples dans les mains d'une Seigneurie citoyenne, les jours du pouvoir temporel des papes auraient été courts et anxieux. Il s'en tint donc à la politique traditionnelle de la papauté, et porta les premiers soins de son pontificat à déposséder le Valentino de sa conquête des Romagnes. Il le trompa, et il réussit. Ce terrible Borgia n'avait pas considéré, en lui donnant la tiare, ce que dit Machiavelli : « que qui croit que les grands personnages, par les bénéfices nouveaux, oublient les vieilles injures, se trompe (1). » Mais ce n'était pas le duc de Valentino que Jules II craignait le plus, c'étaient les Vénitiens.

VI

Les longues guerres du Levant avaient pendant longtemps rendu Venise presque étrangère à l'Italie. Maintenant, la paix étant conclue avec le Turc, elle commençait à faire sentir que la République n'était pas la

(1) Machiavelli, *Del Principe*, cap. 7.

dernière des puissances italiennes; et pour mieux se consolider sur cette bande de mer qui la touchait, elle avait mis la main sur la Romagne. Plusieurs villes se livrèrent : quelques-unes demandèrent l'appui de la Toscane et du pontife. Les Vénitiens, maîtres déjà d'une vaste étendue de pays, avaient de grandes vues. Seigneurs sur l'Adriatique, ils visaient à la Thyrénéenne. Ils visaient peut-être encore plus loin; ils voulaient s'annexer le Milanais, dont ils possédaient déjà une bonne part; s'approprier la Romagne qu'ils avaient déjà vigoureusement mordue; par les deux, occuper la Toscane et s'asseoir ainsi solidement au milieu de l'Italie continentale. Et les Vénitiens auraient certainement réussi dans ce dessein, car il ne leur manquait ni la force, ni la richesse, ni la ténacité dans leurs conceptions, ni les conseils hardis. A la fixité du but de la principauté absolue ils unissaient la virilité toujours fraîche de l'oligarchie et la variété propice des aptitudes. L'invasion de la Romagne réveilla le guépier des princes voisins; et la république, déjà un peu brouillée avec les Florentins et avec les conquérants de Naples, se trouva en guerre avec le pape, lequel voyait avec frayeur tomber dans les mains de seigneurs si redoutables des provinces qu'il se plaisait à considérer, ainsi que ses prédécesseurs, comme propriétés de l'Église.

Jules II s'adressa à l'étranger, et dans le traité de Blois, 1504, on jeta les bases de cette politique scélérate qu'il scella par la ligue de Cambrai. Les Vénitiens eurent vent de ces premiers accords, et en cédant au pape dix châteaux, ils détournèrent pour le moment l'orage. Jules II prit et redemanda. En attendant, avec une suprématie et une audace surprenante, à la Grégoire VII, il ordonna à la république de rester tran-

quille; à la France de lui envoyer immédiatement des troupes et de l'argent; il arracha Pérouse au parricide et incestueux Baglioni; Bologne aux Bentivoglio, et restaura dans ces deux villes l'administration républicaine (1). L'assurance, la célérité, l'orgueil de ses manières stupéfiaient tout le monde.

Les Bentivoglio, cependant, ne se laissèrent pas dépouiller ainsi sans même protester. Ils réunirent six cents chevaux dans le Milanais et essayèrent de rentrer dans leur patrie. Jules II se fâcha. Et non-seulement il se permit contre ses ennemis toute espèce de violences; mais il écrivit à Louis XII, seigneur du Milanais, qu'il eût à lui livrer tous les coupables. Louis XII repoussa cette demande outrageante. Jules se tourna alors vers l'Empereur Maximilien. Il fit semblant de lui révéler le secret que le roi français avait envahi l'Italie pour remplir le sacré collége de ses créatures et se faire ainsi, un jour, par un pape à lui, investir de l'empire germanique. Il le somma donc d'aviser à lui-même et à lui, le pape. Maximilien appelait Jules II un ivrogne et un fripon. Mais, lui-même, malgré les apparences chevaleresques, son activité continue et son silence profond pour se donner l'air d'un rusé politique, lui, Maximilien, n'était en réalité qu'un pauvre chasseur, comme Jules II le nommait. Il ne fut donc pas difficile de le tromper et de l'attirer en Italie.

Maximilien rassembla une armée et demanda le passage aux Vénitiens,—auxquels, de leur côté, les Français demandaient une alliance. Les Vénitiens acceptent l'amitié de Louis XII et répondent à Maximilien que, s'il voulait se rendre à Rome pour se couronner,

---

(1) Léo, liv. XI, chap. 2.

Digitized by Google

ils étaient prêts à le recevoir sans armes. Maximilien n'agréa pas la proposition. Il força le passage et fut battu complétement à Cadoro ; puis, ayant demandé une trêve de trois ans, les Vénitiens la lui accordèrent. Cette victoire augmenta la haine contre la république. Sa prospérité, au milieu de la misère universelle des peuples, était une accusation flagrante, vivante, contre la méchanceté des principautés. Sa force faisait peur aux autres États, et surtout au pape, dont le gouvernement était le plus coupable et le moins naturel. Jules II pressa adroitement l'empereur de ressusciter les négociations de Blois pour le partage de la république.

En effet, sous le semblant de négocier la paix du duc de Gueldre, Marguerite d'Autriche, cette fille de Maximilien qui s'appelait elle-même *une couseuse de chemises* et qui acheta l'empire à Charles V (1), et le cardinal d'Amboise, ministre tout-puissant et confident de Louis XII, ouvrirent les conférences de Cambrai. Le 10 août, elles étaient fermées par deux traités. Par le premier, on accordait la paix au duc de Gueldre et l'on renouvelait l'investiture du Milanais au roi de France, — qui cependant l'avait conquis ; par l'autre, on formait la ligue de l'Europe contre la république des lagunes, s'obligeant, les deux plénipotentiaires, d'obtenir l'adhésion de tous les autres États à ce traité.

« Instamment sollicitées par notre très-saint-père en Jésus-Christ, dit le manifeste impérial, pour la conservation des droits et des biens du saint-siége apostolique et de sa béatitude (2), » les puissances

(1) *Négociations de l'Autriche*. — Le Glay, 1845.
(2) Raynald, ad ann. 1508, II.

contractantes s'obligeaient d'attaquer ensemble la république et de la forcer de restituer : au pape, Ravenna, Cervia, Faënza, Rimini, Imola, Cesena; à l'Empire, Padova, Vicenza, Verona; à la maison d'Autriche, Roveredo, Treviso et le Friuli; à la France, Brescia, Bergamo, Crema, Cremona, la Ghiara d'Adda, comme faisant partie du Milanais; au roi d'Espagne et de Naples, Trani, Brindisi, Otranto, Gallipoli, Mola et Polignano avec toutes les villes que Ferdinand II lui avait données comme gage d'argent prêté et pas encore rendu; au roi de Hongrie, la Dalmatie et l'Esclavonie; au duc de Savoie, le royaume de Chypre; aux maisons de Gonzague et d'Este enfin, les possessions conquises sur leurs ancêtres. On le voit, ce traité, grand-père de celui du partage de la Pologne de 1772, était complet (1); Tous trempaient l'âme dans l'encrier. Maximilien jetait de côté ce livre rouge sur lequel il notait jour par jour les torts que la maison d'Autriche recevait de la France; Louis XII tenait pour sûr qu'il pourrait désormais réaliser le mot de Chaumont « de réduire Venise à ne s'occuper que de la pêche! » Les ambassadeurs vénitiens le flairent. Ils en demandent compte au roi de France leur ami. Louis XII nie résolûment. En attendant, tous signent, hormis Jules II! Jules II, fut-ce par remords de la tempête déchaînée à sa demande sur l'Italie, fut-ce par peur pour lui-même, fut-ce par le désir de bénéfices plus considérables, chercha à pactiser, et, révélant le secret du traité aux Vénitiens, leur

(1) Coïncidence curieuse! les villes que demandait Maximilien étaient les mêmes que la maison d'Autriche obtint par le traité de Campo Formio; et ce Maximilien traitait déjà avec le czar de la Moscovie un partage de la Pologne. — Cantu, notes au ch. 126, *Storia degli Italiani*.

demanda, pour sortir de la coalition, Rimini et Faënza. Le conseil de Dix résolut de ne rien céder qu'à la force. Jules II signa le traité comme les autres.

VII

On dénonça les hostilités : les Français, par un héraut d'armes, en jetant un gant comme aux infidèles ; le pape, par une excommunication. Ce qui s'ensuivit est fort connu.

Les généraux vénitiens ne s'entendaient point. Le comte de Pitigliano voulait laisser aux Français exhaler cette première fougue « dans laquelle ils sont plus que des hommes, tandis qu'avec le temps ils deviennent moins que des femmes. » Alviano voulait agir tout de suite. Louis XII gagna cette bataille d'Agnadello dans laquelle il disait : « Qui a peur qu'il se range derrière moi ! » Et la Trémouille, voyant les siens fuir, les arrêtait par le mot : « Enfants, le roi vous regarde ! » Ce roi, cependant, eut la lâcheté de faire pendre les défenseurs de Peschiéra et de Caravaggio, qui avaient fait leur devoir.

Assaillie de tous les côtés, la république perdit en quelques semaines toutes ses possessions de terre ferme et se vit contrainte à se replier dans ses lagunes. Elle avait vivement, vaillamment lutté, mais le nombre l'avait accablée. Dans la conquête, les plus inexorables envers les peuples furent les Français, bien que les Allemands eussent dressé jusqu'à des chiens pour courir sus aux Italiens. Les deux se disputèrent l'honneur d'avoir étouffé par le feu et la fumée six cents femmes, enfants et vieillards de Vicenza, qui s'étaient réfugiés dans une grotte ! Vérone fut saccagée trois fois dans

une semaine. Venise ne voulut pas s'humilier à leur demander la paix. Elle la demanda à Maximilien, qui la refusa. Il voulait voir Venise même partagée en quatre quartiers, pour les quatre souverains alliés. Venise demanda alors la paix au pape, qui la lui vendit, qui lui imposa des conditions accablantes et se montra plus sévère que les autres, — tandis que Bajazet se plaignait avec la république qu'en ce grand malheur qui l'écrasait elle ne se fût pas adressée à lui et n'eût pas sollicité son aide!

Et vraiment la fortune de Venise était lugubre sous tous les rapports. Des revers de toute espèce tombaient sur elle. L'explosion d'un magasin à poudre avait causé dans l'arsenal des pertes immenses et irréparables. La foudre avait écrasé une partie des fortifications de Brescia. Un convoi d'hommes et d'argent, destiné à Ravenne, avait été englouti par la mer. Le feu avait consumé les archives de la république, dont Vienne a volé les débris. Une terreur superstitieuse glaçait Venise « et ôtait au Sénat et au peuple toute la force morale et toute l'énergie. » Les trésors que l'on avait recueillis avec grande difficulté, en abaissant le taux de la monnaie et par les offres particulières, avaient été dévorés par les apprêts de la guerre, et l'argent manquait pour armer la flotte et approvisionner la république de blés. En cet état de choses, la Seigneurie tenta un coup de politique audacieux et profond.

La guerre rendait forts les alliés. Elle voulut la finir à l'instant. La protection qu'elle accordait aux peuples les rendait mous à la défense. Elle voulut trancher ces liens et les soustraire à sa confiante tutelle. Elle délia donc toutes ses possessions du continent du serment de fidélité, les livra à elles-mêmes et se retira derrière les boulevards redoutables de ses lagunes. Alors la

Digitized by Google

scène change comme par magie. Les alliés, qui jusque-là avaient marché d'accord pour pousser la guerre, ne s'entendent plus pour le partage des dépouilles que Venise leur abandonne. Les peuples qui avaient essuyé la dureté des conquérants désirent le gouvernement de la république, et, excepté l'aristocratie, qui transige pour conserver ses richesses et ses priviléges et se couvre d'infamie, le peuple, la bourgeoisie, le paysan font des efforts héroïques pour secourir Venise.

VIII

Louis XII était retourné en France, Maximilien en Allemagne, l'un mécontent de l'autre. Ferdinand le Catholique, qui avait repris ce qu'il convoitait, désirait maintenant le rétablissement de la république pour l'équilibre de l'Italie, et peut-être aussi par peur qu'on ne réveillât les vieilles prétentions des Angevins. Jules II, qui avait été satisfait également, qui méprisait Maximilien comme inepte et se méfiait de Louis XII, se repentait à la fin d'avoir ouvert le cœur de l'Italie à deux grandes puissances ultramontaines et songeait à réparer la faute, « suivant décidément les tendances qu'il avait toujours ressenties et négligées seulement pour se venger des Vénitiens, c'est-à-dire de s'appliquer de nouveau à balayer les étrangers de l'Italie (1). » Il traitait donc sous mains de plusieurs côtés. L'empereur Maximilien écrivait à cet effet au roi Henri VIII d'Angleterre, en date du 2 septembre 1510, de Wisbourg: « Ledit pape ne cherche à mettre en avant

(1) Léo, XI, III.

que toutes pratiques et abusions pour, par tous moyens qu'il scet, adviser, secourir et assister les Véniciens au contraire de la ligue de nous trey rois, car lesdits Véniciens ont gagné ses mignons et privez conseillers qui l'enhortent de ce contre l'opinion du concistoire, je sois touttefoy que le dit pape ait eu et reçu plusieurs biens et honneurs de la dite ligue... » Maximilien exhorte le roi Henri VIII « à ne s'émouvoir et induire à inimitié contre notre dit frère le roi de France et ceulx de notre dite ligue et rester ferme et n'écouter le pape auquel ny a arrest ny constance nulle, car il ne cherche que de trouver l'ung des partys ou l'autre et en tout mettre debat et brouliz, comme il est assez à chacun tout notoire et manifeste (1). »

Les Vénitiens profitent de cette position de la ligue et recommencent les hostilités contre l'empereur. Le pape se réconcilie avec eux et les absout ; permettant à leur ambassadeur de lui baiser d'abord le pied, ensuite la main, puis la bouche.

La première phase de la politique de Jules II était complète.

La France n'alla pas en aide à Maximilien, car ayant obtenu ce qu'elle voulait, elle aimait mieux avoir pour voisin et pour alliée la république qu'un seigneur puissant dont elle se méfiait. Un revirement politique n'était pas difficile avec un pape impétueux et guerrier et avec des princes plus perfides les uns que les autres.

Tous se méfiaient du mauvais vouloir et de la volubilité de Jules II. Celui-ci, en effet, ne tarda guère à se déclarer sans équivoque, selon son habitude. L'évêque d'Avignon, que le roi devait nommer, étant mort, le

(1) Archives d'Angleterre.

pape dispose de l'évêché à sa convenance. Louis XII le paye de représailles. Jules II, sans l'estimer, haïssait et craignait ce prince, autant qu'il appréciait l'habileté de ses conseillers. Il comprenait que se mettre en lutte avec la France, c'était risquer tout, et que pour la vaincre, il fallait lui lancer sus l'Europe tout entière. Jules s'allia. Il fit une ligue offensive et défensive avec l'Espagne, avec les Suisses, avec Venise. Il tira l'épée, repoussa toute proposition de paix, refusa toute médiation amie, et de plus, traitant les orateurs français en espions, il les fit emprisonner et torturer (1). Il prit Sassulo, s'empara de Concordia, entra en Mirandola par la brèche, en cotte de mailles, avec cette longue barbe qu'adoptèrent après lui Charles V et François I[er], qui la mirent à la mode; la figure hâlée par les vents des bombardes et des fauconnaux de la ville, auxquels il avait servi de cible en criant à tue-tête: « Ferrare, Ferrare! *corpo di dio ti avrò!* » Ces premiers succès furent suivis de revers. On lui reprit Bologne, et de sa statue faite par Michel-Ange on fondit un canon. Le duc d'Urbin lui tua le cardinal Alidosi sur le chemin, parce qu'il se plaignait au nom du pape de son peu d'activité. Jules leur opposa une ligue plus étroite avec ses alliés. Il essuya de nouvelles défaites, principalement par ce terrible cardinal Hippolyte d'Este, qui avait fait aveugler son frère Jules, parce que sa maîtresse à lui, le cardinal, lui avait trouvé de beaux yeux. Le duc de Ferrare avait mis en gage les bijoux de sa femme Lucrèce Borgia pour soutenir la guerre; et il aurait empoisonné Jules II si Bayard ne l'eût empêché. Le cardinal Gonzaga se battait également contre le pape. Jules ne fléchit pas. Il repoussa même la paix que Louis XII

---

(1) Guicciardini, p. 123.

sollicitait avec instance et attira dans la ligue Maximilien et Henri VIII, auquel Jules II avait envoyé un galion rempli de vins, de jambons, de saucissons et d'épices. Henri, cependant, entra dans la ligue avec le but de reprendre la Guyenne. Cette ligue fut appelée sainte, malgré les Mores et les trois cents renégats de toutes les religions qui se battaient pour elle. Ce que firent ces mécréants n'a pas de nom (1).

Maximilien travaillait dans le concile de Pise, que Louis XII avait assemblé contre Jules II, pour se faire nommer pape. Et, ainsi qu'il écrivait à sa fille Marguerite d'Autriche, il y aurait réussi, s'il avait pu disposer de deux ou trois cent mille ducats pour acheter les neuf cardinaux et les autres pères du concile. « Ne trouvons point pour nulle resun bon que nous nous devons franchement marier, écrivait-il à Marguerite le 18 septembre 1511, maes avons plus avant mys notre délibération et volonté de james plus hanter de faeme nue. Et envoyons demain... devers le pape pour trouver fachon que nous puyssuns avec ly, de nous prenre pour ung coadjuteur, affin qu'apres sa mort pourions estre assuré d'avoer le papat, ut devenir prestre et apres estre saint, et que yl vous sera de necessité que apres ma mort vous seres contraint de me adorer, don je me trouverè bien gloryoes (2)... » Charles V eut depuis le même dessein, et comme Brantôme assure, il voulait faire même plus, « il voulait rendre la papauté héréditaire dans la maison d'Autriche. » Maximilien, donc, rapproché du pape, livra aux Suisses le passage par Trento, afin de se joindre aux Vénitiens, et rappela les Allemands de l'armée française. Vingt mille Suisses

(1) Voir Cantu, chap. 131.
(2) *Lettres de Louis XIII*, tom. IV, p. 1 à 3.

Digitized by Google

conduits par le cardinal de Syon, jadis vacher, se réunissent à Coira. Les Français sont chassés du Milanais, malgré le génie de Gaston de Foix, qui ternit sa renommée par une conduite de brigand froidement atroce, malgré la noble et pure vaillance de Bayard et l'habileté de la Palisse. La bataille de Ravenne fut la première gagnée par l'artillerie. Jean de Médicis, puis Léon X, commandait les pontificaux. Il fut fait prisonnier. Gaston y fut tué avec 16,000 hommes. Les quarante chefs français ne voulurent pas se mettre ventre à terre comme les Espagnols: trente-huit y périrent. Les Suisses occupèrent durement le pays, au nom de Maximilien Sforza, et Jules II annexa Parme et Plaisance aux Etats de l'Eglise, sous prétexte que ces deux villes avaient appartenu à l'exarchat de Ravenne, du temps de Charlemagne.

La seconde phase de sa politique était finie.

Ayant promis d'expulser les barbares de l'Italie, il en avait chassé les Français, c'est-à-dire les moins méchants (1), et y avait implanté les Suisses, aussi misérables et féroces que les Espagnols, qui est tout dire! Puis Jules laissa faire le cardinal de Médicis, qui sollicitait la ligue pour aller étouffer la république à Florence et y réintégrer le Médicis. Les Espagnols, en effet, s'emparèrent de Prato, y passant au fil de l'épée cinq mille citoyens et y commettant des atrocités inimaginables. Le cardinal Giovanni de Médicis entra

---

(1) « Ils voleraient avec l'haleine, mais pour manger et jouir avec celui auquel ils ont volé; lorsqu'ils ne peuvent pas te faire du bien, ils le promettent; et lorsqu'ils le peuvent, ou ils le font avec difficulté, ou jamais.» (Machiavelli). Ils ne violaient pas les femmes, ils les séduisaient. Dans l'horrible réaction qu'il y eut contre eux, on tua même les marchands.

à Florence en conquérant, dissout la Seigneurie, changea la forme du gouvernement.

Et ici commence une nouvelle période de la politique de Jules II, la plus noble, la plus grande.

IX

Jules II vit les énormités auxquelles se laissait aller la ligue, et surtout les étrangers, et il eut pitié de l'Italie. Il conçut alors le projet d'extirper tous les barbares de la Péninsule, avec l'aide des Suisses, qu'il ne considérait pas comme conquérants, mais comme mercenaires. Il voulait acheter Modène, comme il avait acheté Sienne; combattre Lucques pour avoir la province de Ferrare tout entière; s'allier plus étroitement à Gênes et à Pérouse; chasser le Médicis de Florence; chasser les Espagnols par les Suisses, et balayer de l'Italie ce reste de Français et d'Allemands qui la souillaient encore. Mais la vie lui manqua. Il mourut le 21 février 1513, comme nous verrons.

On peut attribuer à Jules II tous les malheurs, les guerres qui désolèrent l'Italie de son temps. Sa violence les provoqua; son orgueil, son ambition, son audace inflexible, la dureté de son caractère les prolongèrent. Néanmoins, plutôt qu'à l'homme et au prince, l'on doit attribuer ces misères à ce brin de pape qui se cachait furtivement en lui. Individuellement, comme fait remarquer Sismondi, Jules II détestait les étrangers, seigneurs de son pays; il aimait et respectait la liberté; il la voulut rétablir à Gênes, et l'avait conservée à Bologne et dans toutes les villes de l'Eglise arrachées aux barons, où il l'avait trouvée; il la voulut sauvée même à Venise, après s'être vengé. Il reprocha

Digitized by Google

au cardinal de Médicis d'avoir fondé la grandeur de sa famille sur les ruines de la république florentine et par les armes étrangères. « Jules II déclarait, ajoute Sismondi, qu'il n'avait jamais eu l'intention de prêter les mains à l'établissement d'une nouvelle tyrannie, et que le vœu de son cœur était, au contraire, de les renverser et de les détruire partout où elles existaient. » Il avait accepté les Suisses comme dociles à sa volonté; parce qu'il ne les considérait pas comme des maîtres dangereux, n'aspirant pas à la domination de l'Italie, mais à obtenir de l'argent; parce que, leurs montagnes couvrant une partie importante de la frontière italienne, « il avait conçu le projet, digne d'une âme élevée, de les constituer gardiens de la liberté italienne. » En un mot, sans les intérêts sinistres de la papauté, sans cette fatale nature de pape, même avec les seuls intérêts d'un prince italien, Jules II aurait eu des nobles idées et des aspirations généreuses. Mais sa destinée étant compliquée et sourdement minée par l'instinct sacerdotal, comme une belle organisation qui couve un germe de phthisie, il désola la Péninsule par tant de ruines, tant de misères, tant de sang, tant de barbares, « que sa mort fut considérée comme un bonheur public et que les cardinaux, les Romains, les Italiens et tous les peuples de la chrétienté désirèrent également que son successeur ne lui ressemblât pas. »

Son successeur, en effet, fut Léon X. J'allais presque dire, après Jules César, Auguste... ah! pardon, pardon!

Dans le délire de l'agonie Jules II s'écriait encore : « *Via i Francesi d'Italia!* »

LÉON X

I. Documents diplomatiques sur la mort de Jules II. Préliminaires au conclave. Lettre de Maximilien à sa fille sur ses pratiques pour se faire nommer pape. Situation du conclave. Noms des cardinaux présents. — II. Opérations du conclave. Dépêches diplomatiques qui les racontent. Le cardinal de Médicis est nommé. — III. Léon X jugé par les orateurs vénitiens. — IV. Parallèle entre Alexandre VI et Léon. Caractère de ce pape. Jugement des historiens. Léon X pire qu'Alexandre. — V. But de la politique de Léon. Ses manœuvres. Sa rencontre avec François I[er]. Il trompe ce prince pressé de se rendre à la conquête de Naples. Politique à double face de Léon. — VI. Politique de Léon envers Charles V. Léon méprise les princes italiens et penche vers les étrangers. Affaires du temps. Causes de la mort de Léon : poison, mal français ou chagrin. Epigramme de Sannazaro.

I

Dès le 30 septembre 1513, Thomas Wulcy écrivait de Windsor à l'évêque de Winchester : « Dimanche dernier le roi a reçu une lettre de sir Robert Wingfield, en date du 4, avec des nouvelles de l'empereur, qui lui mande que le pape est si malade qu'il ne s'en relèvera point. Les parties inférieures de son corps sont gangrénées — *mortified*. L'empereur désire l'élévation du cardinal Adrian à la papauté ; et, à cet effet, il a envoyé à Rome l'évêque de Gurce et sir Robert Wingfield. Wolsey a parlé avec le roi sur cette affaire, le poussant à soutenir le cardinal Adrian comme s'il était sujet du roi... Le lord Chamberlain et l'évêque de Durham inclinent pour le cardinal de San Giorgio et méprisent Adrian. »

Probablement l'ambassadeur de Maximilien, sachant lui faire plaisir, exagérait la maladie de Jules.

Digitized

Les orateurs florentins Salviati et Strozzi écrivaient au Dix de Balia, le 15 février 1512 (l'année pour les Florentins, je crois l'avoir déjà dit, finissait le 23 mars): « Malgré la forte complexion du pape, le flux et la fièvre le domptent. » Et le 20 du même mois : « En cet instant, dix heures de la nuit, dimanche, on vient de me dire que le pape Jules est mort. Plaise à Dieu de l'admettre parmi ses élus! Il a fait sa confession depuis l'enfance, et très-chrétiennement, à ce que l'on dit. Ayant appelé le collége, il lui recommanda le duc d'Urbino, vicaire de Pesaro. Et comme le bruit avait couru que l'élection du nouveau pontife appartenait au concile et non pas aux cardinaux, Jules déclara qu'elle appartenait aux cardinaux, et pour plus grande précaution, il déclara, en outre, que les cardinaux schismatiques ne pouvaient intervenir au conclave. Cependant il leur pardonna librement les injures qu'ils avaient faites à sa personne : il pardonna à tout le monde ; il demanda pardon à tout le monde pour les outrages qu'il leur avait faits dans la personne et dans les biens. Il s'est montré fort sévère pour toutes les grâces qu'on lui a demandées, ayant la même vigueur qu'il avait lorsqu'il était sain. Il écouta, il comprit, il jugea jusqu'à la fin comme s'il n'eût pas eu de mal. Les cardinaux veulent hâter l'élection. Jules a laissé des bijoux si beaux et en telle quantité, que jamais prince n'en eut de pareils. »

Les cardinaux schismatiques étaient ceux qui avaient participé au concile de Pise, et par conséquent les partisans de la France. Jules II les ayant dépouillés de leur grade, ils ne pouvaient participer au conclave, ce qui n'accommodait nullement Louis XII, qui craignait que le collége, composé de ses ennemis, n'enfantât un pape aussi hostile que Jules II.

Roberto Acciaioli, orateur de Florence à la cour de

Digitized by Google

France, écrit donc de Blois, le 14 février : « S. M. le roi Louis presse les cardinaux de se mettre en route pour Rome, et le sacré collége de nommer un pape incliné à la paix, en admettant en conclave les cardinaux interdits, pour l'union. Le cardinal Sanseverino, ayant été assuré par Prospero Colonna et par Mantova, se rend à Rome par terre et il sondera la volonté du collége. S'il le trouve bien disposé à accepter et à admettre les autres, il les fera venir. Mais, s'il le trouve contraire, Sanseverino retournera en France, et les schismatiques feront un pape entre eux. Le cardinal de Mans a répondu qu'il ne voulait pas aller à Rome, étant vieux et indisposé. Joyeuse a répondu qu'il n'ira pas au delà de Lyon, pour ne pas se mettre à la discrétion de la mer, car ce cardinal a plus peur de l'eau que du vin. On ne croit pas non plus que Saint-Malo veuille se donner la fatigue de ce voyage ; et l'on ne connaît pas encore les intentions de Narbonne. Sa Majesté a écrit à tous d'aller. En tous cas, si ces cardinaux interdits, — *privati*, — ne vont pas, Santa Croce et Sanseverino partent. »

En effet, Strozzi et Salviati mandaient de Rome aux Dix de Balia le 28 février : « Giovan Giordano a présenté au collége une lettre du roi de France, qui dit aux cardinaux de ne pas précipiter l'élection et d'attendre les étrangers. Notre cardinal (Giovanni de Medici) est arrivé. Sa maladie ordinaire a recommencé à l'affliger ; mais il espère s'en débarrasser bien vite. Quant aux prévisions sur le nouveau pape, nous ne pouvons rien dire de certain. »

De son côté, Spinelli écrivait de Malines au roi Henri VIII d'Angleterre, le 9 mars : « Nous avons reçu aujourd'hui des dépêches de Rome du cardinal d'York sur la mort du pape. L'empereur a reçu des nouvelles

Digitized

par le comte de Carpi, lequel fait pressentir que San Giorgio, Flisco, Aragon ont des chances de succéder à Jules II. Mais il n'est pas certain que les cardinaux schismatiques seront admis à ladite élection. »

L'empereur Maximilien, probablement, n'avait pas encore non plus abandonné la fantaisie de cumuler la couronne et la tiare. En tout cas, il avait essayé. Dans sa lettre du 18 septembre 1512, à sa fille Marguerite, dont nous avons déjà donné quelques lignes, il ajoutait : « Le peupl et gentilhomes de Rome ount faet ung allyance contre les Franchoas et Espaingnos et sont 20,000 combatans et nous ount mandé que yl veolunt estre pour nous pour faere ung pape à ma poste, et du l'empire d'Almaingne et ne veulunt avoer ne Francos, Aregonoes, ne mains null Venecien. Je commence aussy practiker les cardinaulx dont 200 ou 300,000 ducats me ferunt ung grand service, aveque la parcialité qui est déjà entre eos. Le roy d'Aragon a mandé à son ambaxadeur que yl veult commander aux cardinaulx espaingnos que yl veulent favoryser le papat à nous. Le pape a ancer les vyevers dubls (les fièvres doubles) et ne peult longement fyvre (vivre). »

La situation du conclave était donc celle-ci : une partie des cardinaux étaient exclus par la bulle de Jules, et avec eux le roi de France ne participait pas à l'élection. L'empereur Maximilien, tout en désirant la papauté pour lui-même, désignait le cardinal Adriano de Corneto. Les vingt-cinq cardinaux qui entraient en conclave se partageaient en deux camps : les jeunes, dont le candidat, soigneusement caché, était Giovanni de Medici ; et les vieux, qui portaient Riario, cardinal de San Giorgio, doyen du collége, ou plutôt le laissaient se porter. Les vieux briguaient plus que les jeunes. Avec ces dispositions, les cardinaux suivants entraient en

Digitized by Google

conclave le 4 mars 1513. Ils étaient : Riario, Grimani, Arborense, Soderini; les cardinaux de Sinigaglia, de Sorrento, d'Ancona, d'Arezzo, d'Aragon, Adriano de Corneto, Flisco, Strigoniense, Definari, Nantense, San Pietro in Vincula, de York, San Vitale, de Syon, de Grassis, Sauli, Medici, Farnese, Cornero, Gonzaga, Petrucci.

II

Le vendredi 4 mars se passa en visites, se sondant réciproquement. Le samedi on traita des actes du conclave et l'on rédigea quelques articles de ces constitutions que le collége faisait comme pouvoir constituant, et que le pape élu abolissait toujours, comme vicaire du Christ, en vertu de son pouvoir illimité. Cette fois le collége statua quelques mesures pour modérer ce pouvoir absolu du pontife et qui naturellement eurent le même sort que les constitutions précédentes. Le dimanche, tandis que les cardinaux étaient à la messe, le cardinal de Medici subissait une opération chirurgicale à des parties, dit Varillas, que la pudeur ne permet pas de nommer. Voici à ce propos les dépêches des ambassadeurs florentins, en date du 5 et du 6 mars :

« Notre cardinal est entré en conclave hier matin, quoique son mal le travaillât sensiblement. Il a été contraint de couper dans un endroit où ce mal avait de nouveau commencé à se concentrer, — *far capo.* — Ce matin, 6 mars, messir Giannettino est entré en conclave à cet effet, et il n'en est plus ressorti. Prospero Colonna vint hier à la porte du conclave pour annoncer que les cardinaux français se sont mis tous en voyage pour Rome, même les schismatiques. Mais les

Digitized by Google

ambassadeurs d'Espagne, de l'empereur et autres à la garde aux portes, n'ont pas voulu qu'il communiquât cette nouvelle au dedans. Dans le conclave les choses et les opinions changent souvent. Nous croyons que si le cardinal de Medici eût eu quelques années de plus, il y serait entré pape comme Jules II, quoique sans aucune promesse et sans cadeaux. Mais ceux qui pensent qu'ils auraient à se sevrer de cette dignité pour toujours, selon le cours de la nature, trouvent la chose bien pénible. Et ce sont les raisons par lesquelles personne n'ose formuler un avis ou une conjecture sur le résultat de l'élection. Il suffit que Medici soit désiré par toute la cour. Le cardinal de Volterre,—Soderini,—lui a fait visite, et cette visite a occasionné maints bruits, surtout parce qu'elle eut lieu la veille de l'entrée en clôture. »

Nous verrons que les bruits étaient fondés.

Le lundi, le mardi, le mercredi, tandis qu'on négociait en cachette, on s'occupait des affaires dans les congrégations, et entre autre on décidait que les votes seraient ouverts. Dehors, les spéculateurs faisaient des paris sur la chance des cardinaux, qui, je le répète, étaient cotés à une espèce de bourse, dite Banchi, absolument comme on cote aujourd'hui les actions des chemins de fer et le taux de la rente. Les ambassadeurs florentins écrivaient en date du 8 mars : « En conclave, on n'a pas encore fait de scrutin. Les cardinaux ont été occupés à rédiger des statuts,—*far capitoli*,—et vingt-cinq de leurs secrétaires ont passé la nuit à écrire, car chacun des cardinaux en a voulu son exemplaire. Ces exemplaires ont été signés par tous les cardinaux. Aucune conjecture encore de certaine : le bruit pour Medici augmente, surtout depuis hier, et l'on ne parle pas d'autre. Aux Banchi, Sa Seigneurie Révérendissime

fait 25, tandis que pour les autres il n'y a pas d'offre qui passe 17. Sa Seigneurie Révérendissime, après l'opération, se porte mieux. Hier sont arrivées des lettres du cardinal Santa Croce, qui mande que les cardinaux français attendent à Marseille l'avis du conclave pour s'embarquer. Cela s'embrouille. »

Le premier scrutin eut lieu le 10 et le résultat fut étrange.

Personne n'avait encore un parti pris. Ils avaient tous un but, mais chacun le cachait pour sonder l'adversaire. Il fallait cependant voter. On avait perdu six jours en ces traités préliminaires qu'aucun ne prenait au sérieux. Or, les pratiques n'avaient pas encore abouti ; les partis n'avaient pas encore embrassé une décision convenable. Aussi, au premier dépouillement des votes, on trouva que le cardinal Arborense, un fort mauvais sujet, avait réuni treize votes sur vingt-cinq voix. Ce coup du hasard étonna, effraya le collége. Il se rappela Eugène IV. L'hostilité, jetant les cardinaux dans l'inconnu, pouvait amener des conséquences funestes. Les chefs des deux partis sentirent la nécessité de s'entendre. On tint une réunion. Les jeunes y déléguèrent Medici, âgé alors de trente-sept ans ; les vieux, San Giorgio, Flisco et le Strigoniense, tous les trois concourant à la tiare. Après de longs débats entre eux, tous les quatre prirent un engagement d'honneur de voter les uns pour les autres. Les vieux ignoraient que les jeunes avaient décidé préalablement entre eux de voter en définitive pour Medici.

Les ambassadeurs florentins mandaient le 10 mars : « Ce matin le premier scrutin a eu lieu. Les cardinaux ne se sont pas accordés. Les plus en faveur sont San Giorgio, Medici, Grimani, Flisco et Strigonia ; mais aucun d'eux ne tient, — *fermezza grande in nessuno*. En

attendant, on a découvert que certains cardinaux, par un trou d'où passait une corde qui ébranlait une sonnette dans la seconde salle de la Credenza del Popolo, envoyaient et tiraient des lettres avec un petit cordon. On l'a fait fermer. On a défendu aussi que dans le conclave entrât de la vaisselle d'argent. On sert les cardinaux dans des plats de terre, car on a trouvé que dans les assiettes en argent on faisait des signes avec les couteaux, et l'on s'envoyait des nouvelles. Entre autres, l'évêque de Giglio, de garde au conclave, lut dans un plat du cardinal d'Angleterre, écrit en anglais, dans le fond : « San Giorgio ou Medici. » L'ambassadeur d'Espagne, pour montrer la faiblesse de la France, m'a dit que Sanseverino cherchait la protection et la faveur de l'Espagne et qu'on l'a remercié. On croit que les schismatiques se soumettront. Medici va fort bien. »

Et il ne pouvait qu'en être ainsi. La première coalition faite avec les trois délégués des vieillards, Medici en avait entamé une autre avec San Giorgio directement, le doyen, le plus redoutable de ses rivaux. Enfermés en secret, ils avaient décidé ensemble qu'un d'eux deux serait pape. Il s'agissait maintenant, pour Medici, de noyer San Giorgio ; pour San Giorgio de noyer Medici. Les vieux n'éprouvaient pas, en réalité, une répugnance très-grande contre Medici, parce que le médecin, instruit par celui-ci, répandait le bruit que le bubon qu'il venait de couper menaçait de se gangrener. Dans ce parti des vieux il y avait le cardinal Soderino, très-écouté, très-influent, que l'on croyait toujours l'ennemi de Medici, malgré la visite que ce vieillard avait faite au jeune cardinal, et qui, cependant, avait été remarquée. Or, dans cette visite, Soderini et Medici, tous les deux Florentins, tous les deux sans principes, tous les deux

Digitized by Google

fort soucieux de la grandeur de leur famille, avaient réciproquement arrangé leurs affaires.

Soderini, voyant la chance pointer pour Medici, avait étouffé la colère des partis, et, persuadé par le cardinal Petrucci, il avait, la veille, consenti à visiter Medici. Celui-ci, se montrant fort touché de ces avances, promit à Soderini non-seulement la faveur de son frère Julien, qui gouvernait déjà la république de Florence, dont la ligue avait chassé Soderini et le gouvernement républicain, mais aussi son appui, son amitié et un mariage entre un Ridolfi, fils de sa sœur, et une nièce du cardinal. Soderini gagné, la partie ne fut plus douteuse. San Giorgio battait la campagne et rencontrait des sourds. Les jeunes découvrirent alors leurs cartes.

Voyant cela, Soderini le premier, puis Petrucci, Adriano, Aragon, avec Sauli et San Vitale se précipitent dans la cellule de Medici, et, en lui offrant leur vote, le félicitent du succès. Flisco et Strigonia avaient déjà engagé leur vote en sa faveur dans la réunion du matin. Il ne restait donc que San Giorgio et les siens.

Mais, soit que San Giorgio se sentît joué à la fin, soit qu'il crût que le parti de Medici était en réalité plus fort, entraîné par cette défection des vieux, il ne lui restait qu'à se sacrifier avec grâce et à recueillir les épaves de son naufrage. Il s'en alla, par conséquent, s'offrir à Medici. Favorisé ainsi avant tout par les vieux, les jeunes, suivant Medici par inclination et par devoir de parti, dans le scrutin du lendemain 11 mars, celui-ci fut élu et prit le nom de Léon X.

« Medici est élu, écrivaient les orateurs florentins, le 11 mars. Nous avons été prudents en fait de prévisions pour que l'échec ne rebondît pas en déshonneur de notre ville et de Sa Sainteté. D'ailleurs, les choses du

Digitized by Google

premier au dernier jour ont été bien difficiles,—*hanno travagliato assai* — et ont rencontré de très-grandes oppositions. La prudence et la patience de Notre Seigneur, réunies aux bons offices des amis, ont vaincu toutes les résistances. Les vingt-quatre cardinaux ont tous voté pour lui ce matin. Tout Rome crie : *Palle ! palle !* et l'arme des boules est hissée sur toutes les maisons. Le cardinal de Nantes a servi Notre Seigneur très-bien en cette élection. »

Le cardinal de Medici avait manœuvré avec habileté. Puis, tout l'avait secondé : la résolution des jeunes, avant le conclave, de le nommer, et le secret strictement gardé de cette résolution ; l'espoir des vieux et la convention faite, qu'ils se seraient portés réciproquement comme candidats, ensuite la bonne chance, et plus tard la consolation qu'ils trouvèrent dans la maladie dangereuse de Medici ; le raccommodement de celui-ci avec Soderini, qui entraîna les vieux, et les promesses et cadeaux faits à tous, vieux et jeunes.

Le comte de Carpi, ambassadeur de l'empereur Maximilien, lui rendait compte en ces termes des opérations du conclave, le même jour 11 mars 1513, peut-être du conclave même dont il était le gardien le plus farouche : « Le cardinal de Medici vient d'être élu. L'élection a duré huit jours. Elle aurait duré plus longtemps, mais les vieux ont été battus par les jeunes, qui étaient unanimes dans leurs délibérations; et c'est ainsi qu'un cardinal de trente-sept ans a été nommé. Plusieurs cardinaux en sont notoirement blessés à mort. Voici comment les choses se sont passées : les cardinaux-diacres et les plus jeunes des cardinaux-prêtres décidèrent l'élection de Medici à cause de sa gentillesse, de son innocence et de sa vertu. On avait pensé à San Giorgio ; mais les

vieillards ne surent guère se mettre d'accord. Après quatre jours de résistance, ils commencèrent à céder. Quelques-uns parlèrent de rompre le conclave, mais personne ne l'osa. Le cardinal Soderini, dont le frère avait été destitué à Florence avec plusieurs autres, Soderini, quoique ennemi de Medici, aida beaucoup à l'élection. Voyant comme les choses allaient, il s'accommoda particulièrement avec Medici et l'appuya. Son exemple exerça une grande influence et entraîna San Vitale. Sion prit le même parti. Le cardinal Adriano, qui l'avait vivement combattu, craignant l'élection de San Giorgio, s'écria : *Si hic pontifex creatur, ultra Sauromatos fugere hinc libet*. J'ai envoyé mon secrétaire, confident de Sion, au conclave, pour lui persuader de n'élire ni un Français ni un Vénitien, et tâcher qu'on ne fît pas de simonie. Au premier scrutin, le cardinal Arborense eut treize votes; avec trois votes de plus, il eût été élu, contrairement au désir de ceux qui avaient voté pour lui. Enfin, on convint pour Medici, qui a été nommé. *Honores mutant mores;* néanmoins, l'on pense que ces honneurs ne feront que le changer en bien, car il est un prélat de beaucoup de douceur, et la méchanceté ne présida pas à son élection. Léon X a une très-grande obligation à Jules II, qui l'éleva et fit la loi contre la simonie. Léon a parlé au peuple et exprimé sa résolution de se tenir à la ligue, et il espère que les puissances chrétiennes voudront l'aider... Colonna n'agrée pas beaucoup cette élection, à cause de la parenté du pape avec Orsini. Jules a laissé dans le trésor moins que l'on attendait, — 213,000 ducats, deux trirègnes ornés de pierreries splendides, deux tiares simples, quelques vaisselles en or et en argent; en tout 500,000 ducats. On a dépensé 80,000 ducats pour ses funérailles, ses dettes, la solde

Digitized by Google

aux soldats... On n'aurait pas laissé un sou si le gardien de Saint-Ange ne s'était opposé aux réclamations, car ces bons Pères avaient résolu, sous un prétexte ou sous un autre, de se partager l'argent. Le gardien doit consigner cet argent au nouveau pape... Si Léon veut observer les articles jurés en conclave, il ne sera qu'un demi-pape. Les cardinaux vieux sont mortifiés, pas autant à cause de la perte de la tiare que pour la jeunesse du nouveau pape. *Spem tamen vultu simulant, sed premunt altum corde dolorem.* »

III

Marino Giorgi, dans la relation au Sénat de Venise de sa mission auprès de Léon X, en 1517, dit : « Le pape est un peu malade de maladies antérieures, de rhume et d'autre chose qu'on ne peut pas dire (*une fistule*). Il est bon homme et très-généreux ; il a bon caractère et n'aime pas beaucoup le travail. Son neveu Lorenzino est astucieux et capable de faire des actes qui approchent de ceux du Valentino. Lorsque Léon fut nommé pape, il dit à Julien, son frère : « Jouissons de la papauté, puisque Dieu nous l'a donnée. » Il ne voudrait donc ni la guerre ni les soucis ; mais ses parents le mènent. Il subit les conseils de son neveu, le cardinal de Medici (depuis Clément VII), bon homme, peu ami des affaires, quoique toute la besogne de la cour passe par ses mains, comme auparavant par celles du cardinal Bibiena, maintenant pensionnaire de l'Espagne. Puis vient Lorenzino, duc d'Urbino, esprit fortement trempé. Le revenu du pape est d'environ 420,000 ducats. Il en dépense 60,000 pour payer les légats et les autres officiers, 60,000 pour les frais de

sa cuisine. Le cardinal San Giorgio dit que Jules II avait l'habitude de ne donner à ses offices que 4,000 ducats. Léon a porté cette dépense à 8 ou 9,000, à cause du grand nombre de Florentins qui, venant à Rome et se disant parents du pape, vont manger dans sa maison. Le pape aime les lettres; il connaît le droit canonique et il est musicien excellent; et, lorsqu'il chante avec quelqu'un, il lui fait donner cent ducats. Il gaspille environ 8,000 ducats par mois en cadeaux et au jeu de la *primiera*, qu'il aime beaucoup. »

Marco Minio, dans sa relation de 1520, ajoute : « Le pape n'est pas riche, parce qu'il ne sait pas conserver l'argent et il est dévoré par les Florentins, qui se font passer pour ou sont ses parents, et sont haïs à la cour. Mais s'il veut faire seulement dix cardinaux, il gagnera 400,000 ducats, car le seul mot *fac citius*, faites vite, a coûté au cardinal San Giorgio, Franciotto Orsini, homme d'armes changé en homme d'église, 300,000 ducats. Il paraît neutre entre la France et l'Espagne, mais il penche vers cette dernière, car ce sont les Espagnols qui le firent pape. Le cardinal de Medici, qui est bâtard, a beaucoup d'influence sur le pape; il est homme d'affaires et d'autorité; mais il sait vivre avec le pape et ne fait rien avant de le consulter. Le cardinal Bibiena peut beaucoup auprès de Sa Sainteté, mais c'est Giulio de Medici qui fait tout. Léon X dit toujours « non! » à ceux qui demandent quelque chose et « nous verrons » s'il est en doute. Il aime les plaisirs, surtout la chasse. Il est souvent à la Magnana, lieu de plaisance fort beau, à cinq lieues de Rome.

Enfin, Luigi Gradenigo, dans sa relation de 1523, ajoute encore : « Ce pape n'aime pas beaucoup la république, d'abord parce qu'il est Florentin, ensuite parce qu'il voit dans la Seigneurie un obstacle à la ligue oc-

Digitized by Google

culte qu'il a ourdie contre la France avec l'Espagne, l'Empire et l'Angleterre, malgré la ligue faite en 1512 avec François I^{er}. Léon X se réveille très-tard, et le premier à entrer dans sa chambre, c'est Gian Matteo Giberti, secrétaire du cardinal de Medici, auquel il envoie l'expédition des choses d'État les plus importantes; puis entre le dataire pour les bénéfices; puis ses valets de chambre. Il va à la messe, donne audience, se met à table et joue volontiers la *primiera*. Il jeûne trois jours par semaine. Il mange une seule fois par jour, à vingt et une heures; le mercredi et le samedi il fait maigre, ayant présents à sa table Fra Mariano et Fra Martino, deux parasites qui dévorent énormément. Le vendredi, il ne mange que des légumes, des fruits et de la pâtisserie, et, après avoir dit : « *Gotto molto grande risponde bene; datecene un altro :* Un grand verre fait du bien; donnez-m'en un autre! » Il contracte volontiers des emprunts; il vend les emplois, met en gage les bijoux, les tapisseries de la papauté et jusqu'aux apôtres, pour de l'argent. Il donne la charge de camerlingue à son neveu, Cibo, puis il la lui prend et la vend pour 60,000 ducats au cardinal Armellino. Lorsque Léon mourut, sa sœur Lucrèce dépouilla le palais de tout. Il s'est perdu pour avoir secondé l'empereur. Il y a à Rome pour 3 millions, moins 18,000 ducats, de charges en vente tous les ans; elles rendent 328,000 ducats, et on y peut employer 2,150 personnes. Léon X tenait toujours sa main au nez, pour montrer sa jolie main; il était très-grand, avait une grosse tête, parlait fort bien, promettait beaucoup et ne tenait jamais. » Cela est complet.

Digitized by Google

IV

Léon X s'est posé dans l'histoire entouré d'une auréole parfumée de renommée (1). On a fait de lui l'épopée de la gloire, comme on avait fait d'Alexandre VI l'épopée du crime, et on le cite avec une assiduité égale, une injustice égale et une égale absence de modération. Alexandre VI et Léon X sont les deux noms que l'écho de la papauté répète encore. On a fait d'eux presque deux mythes. Comme les génies du bien ou du mal, on les a placés aux deux pôles contraires. Et cependant cela est faux. Ils eurent deux existences parallèles, ou, pour mieux dire, deux existences l'une cal-

(1) Laurent de Medici avait *donné* son fils Jean « à Monsignor Domenedio ed alla Santa Chiesa, » de sa première enfance. A l'âge de sept ans il jouissait donc de plusieurs abbayes et de l'archevêché d'Aix, cadeau du roi de France. A treize ans, il était cardinal. A dix-sept, il allait recevoir son chapeau à Rome. Les instructions que lui donne son père en cette circonstance sont curieuses. Il rappelle entre autres au jeune cardinal d'user plutôt des oreilles que de la langue ; d'avoir une belle écurie et une cour propre et disciplinée, —*bella stalla e famiglia ordinata e polita ;* — de convier plutôt que d'accepter des repas ; de manger des mets ordinaires et de faire beaucoup d'exercice, car, dans les habits de cardinal on attrape vite des maladies, si on n'y fait pas attention, — *in codesti panni vien presto in qualche infermità chi non ci ha cura*, — on y devient aussi vite paresseux ; de se fier plutôt peu que beaucoup ; de se lever de bonne heure ; de penser la veille à ce qu'il fallait faire le lendemain ; de préférer aux bijoux et aux ornements de soie « *qualche gentillezza di cose antiche e belli libri.* » Les conseils furent en partie écoutés. Le cardinal Jean voyagea dans toute l'Europe sous des habits laïques, et ni les aventures ni les dangers ne lui manquèrent. Maintes fois il envoya sa vaisselle de table en gage pour payer le boucher ou le charcutier et non rarement une femme.

Digitized by Google

quée sur l'autre, comme l'estampe sur la planche burinée. Seulement, Léon X eut la fortune plus propice. La nature, d'ailleurs, ne les avait pas organisés pour vivre dans le même élément. L'humeur badine, nonchalante, prodigue de Medici, ne pouvait avoir rien de commun avec cette fibre ardente et sévère, avec ce caractère sombre et dévorant de Borgia. Les conditions de l'autorité dont tous les deux furent investis, les conditions des temps et la situation changèrent tout. Léon X emboîta cependant les pistes de la politique et des crimes d'Alexandre. Tous les deux visèrent à élargir le patrimoine de l'Église et à constituer une principauté à leur famille. Tous les deux s'acharnèrent à émonder la Romagne de petits tyrans et exécutèrent petits tyrans et cardinaux. Tous les deux jouèrent une politique pleine de faussetés avec les étrangers et se servirent d'eux pour agrandir les domaines de leurs parents et de Rome. Tous les deux firent bon marché de leur caractère sacerdotal et se souillèrent de crimes. Tous les deux enfin moururent à l'imprévu et avec soupçon d'empoisonnement. Mais Léon X, en tout, fut plus coupable qu'Alexandre. Guicciardini écrit de Léon « qu'il trompa considérablement l'attente publique, car il fut plus prudent, mais de beaucoup moins bon qu'on ne l'avait pensé (1). »

Sa vie était dissipée en chasses et crapules sybaritiques. Viterbe et Corneto le virent des journées entières à cheval, en bottes, sans rochet, en habit de chevalier, chasser, et Bolsena pêcher. Le cardinal Bibiena était l'intendant de ses plaisirs, de ses mascarades, de ses fêtes de carnaval; il faisait venir la troupe de Rozzi de Sienne pour jouer devant le pape, la cour

(1) Guicciardini, *Storie*, lib. XIV.

des cardinaux et les plus belles et grandes dames de l'Italie, la *Mandragora* de Machiavelli et sa propre comédie *Calandra*, pièces à filles de joie. Ses délices étaient les bouffons. Poggio fils, Tarascone, Gazoldo, Baraballo, Querno, Britonio, Moro l'estropié, Brandino et le frère Mariano, en toute espèce d'intempérance très-savants, — *popinalium delitiarum eruditissimi*, — régnaient sur son cœur. Léon X ne savait rien refuser à un éclat de rire. Un mot piquant valait pour lui la meilleure des raisons et le plus saint des canons. Une saillie, c'était un verset de l'Évangile. La musique, les badinages, les comédies, les bacchanales... il ne se souciait que du plaisir, « et avec des cardinaux, nés noblement et élevés sans préjugés, il consumait très-libéralement la vie en chasses, banquets et spectacles (1). » S'il n'eut pas, comme Alexandre, des maîtresses et n'abusa pas de sa fille, il ne lui manqua point l'infamie d'aimer peu honnêtement quelques pages de sa chambre à coucher et de s'amuser avec eux tendrement et librement. Et qui sonda le secret de ses nuits? — *quis noctium secreta scrutatus est?* » Plus explicitement qu'Alexandre, par la bulle *Inter sollicitudines*, Léon X, ce protecteur des lettres, sanctionna la censure des livres et subordonna la pensée au joug infâme de l'*Index*, tout en acceptant la dédicace de l'*Itinéraire*, de Rutilio Numanziano, — un païen, — un livre d'Érasme, mis à l'index, le livre de Hütten sur la donation de Constantin, et en embrassant l'Arétin et l'Arioste. Il défendit d'enseigner Aristote dans les écoles. Avec moins de sagacité qu'Alexandre, il rêva, outre la grandeur de sa famille, le pouvoir absolu

(1) Paolo Giovio. *Vie de Léon X*, liv. III.

Digitized by Google

et universel, spirituel et temporel de la papauté, remettant en vigueur la fameuse bulle *Unam sanctam.*

Léon X n'avait rien du prêtre. Sa cour étalait une pompe asiatique, et, pour l'alimenter, on chargeait les peuples de taxes, on vendait les emplois en les augmentant pour grossir le revenu, on faisait des emprunts ruineux, on mettait en gage les bijoux de l'Église et de la couronne, on jetait en vente, sur le marché, tant d'indulgences « qu'en Allemagne, dit Guicciardini, on vit plusieurs ministres apostoliques vendre à vil prix et jouer dans les cabarets la faculté de délivrer les âmes du purgatoire (1). » On impliquait exprès des personnes riches dans des conspirations fantastiques, pour leur vendre à prix énorme la liberté, ainsi que l'on agit avec les cardinaux de Corneto, Soderini, Riario, Sauli, Volterra et autres, — ceux mêmes qui l'avaient fait pape. Adonné naturellement à l'oisiveté, à la volupté, Léon détestait les occupations graves, les études sérieuses. Il laissait aller, par conséquent, l'administration comme elle voulait ; il négligeait ses devoirs de prince et oubliait entièrement ceux de pape. Nous ne voulons pas affirmer qu'il fut athée, ainsi que le prouvent Duplaissis, Bayle, Mosheim. « Homme de caractère doux, mais

(1) Il n'entre pas dans le plan de notre ouvrage, qui a un cachet politique plutôt que religieux, de décrire le trafic des indulgences, que l'on donnait à ferme comme le sel et les gabelles, et que Léon X assignait comme un fonds de revenu, — par province ou par ville, — à ses favoris et à ses parents, ainsi qu'il fit de la Saxe à Madeleine, sa sœur. Ceux qui goûtent ces récits et veulent apprendre de quelle jolie façon cette exploitation s'exécutait peuvent se renseigner en Paolo Sarpi, liv. I ; Guicciardini, liv. XIII ; Potter, Epoc. II, part. II, liv. V, ch. 2 ; Luther, Legatio Adrian. papæ ; Bayle, Diction., art. *Pinet* et *Banque* ; *Taxa Cameræ apost.* ; Le Bret, *Hist. des États cath.*, vol. II et III ; *Oceanus Juris*, tom. XV, part. I, p. 368.

mauvais gardien de la religion et de la piété, ami d'hommes instruits, instruit lui-même selon le temps, il passait une partie de son temps en conversation avec des gens de lettres, mais une plus grande partie à satisfaire ses plaisirs et ses amusements, détestant le souci et les affaires; prodigue, luxueux, vain et peut-être aussi, selon la croyance commune, positivement païen (1). » Nous n'assurons pas qu'il ne tournât en ridicule la fable du Christ; mais il est certain qu'il dédaigna avec mépris les sciences sacrées. Paolo Sarpi et le cardinal Pallavicino l'assurent. « A trente-sept ans, constitué président et maître de la religion, non-seulement il continua à s'adonner complétement à la curiosité des études profanes, mais dans la résidence royale même de la religion, — *regia,* — il appela avec plus d'empressement ceux qui connaissaient mieux les fables de la Grèce et les délices des poëtes que les histoires de l'Église et les doctrines des Pères. Il se plut moins à la conversation des théologiens qu'à celle des poëtes, et il ne favorisa pas autant l'érudition sacrée que la profane (2). »

Alexandre avait accommodé, à force de génie et de persévérance, un État à son fils, en supprimant les petits despotes qui harcelaient la Romagne, en favorisant le peuple. Léon reconstitua l'autorité des Médicis, en étouffant la liberté de la Toscane, en punissant de mort jusqu'au soupçon ; car il fit exécuter à Florence Boscoli et Capponi, torturer Machiavelli et plusieurs autres, et exiler un très-grand nombre de citoyens, sans preuves qu'ils eussent véritablement conspiré contre sa famille. Alexandre avait tué des cardinaux

(1) Mosheim, *Siècle XVI*, chap. I.
(2) Pallavicino, *Storia del Concil. di Trento*, cap. 2, n° 2.

Digitized by Google

pour leur prendre des richesses méchamment extorquées, ne voulant pas imposer de nouvelles charges au peuple. Léon X fit supplicier le cardinal Alphonse Petrucci qui, l'ayant fait pape, voulait le faire empoisonner, Battista de Vercelli son médecin, Gianpaolo Baglioni, Amadei, Ribicchio, Freduici, Ettore Severiani; et par le moyen du protonotaire apostolique, puis cardinal Gambara, il essaya d'empoisonner le duc de Ferrare, qu'il voulait dépouiller de ses États pour les donner aux Médicis. Il corrompait ou tuait. « La terreur, dit Léo, qu'il mit dans le sacré collége fut telle, qu'ayant nommé trente nouveaux cardinaux (1), une partie pour de l'argent, une partie pour seconder ses intérêts domestiques, personne n'osa élever la voix contre cette assemblée tout entière dans sa dépendance. » Alexandre se servit du trésor public pour balayer l'État de l'Église des durs feudataires : Léon pour des pompes souvent indécentes, toujours inutiles, comme les 100,000 ducats qu'il dépensa pour son couronnement, puisés dans le pécule laissé par Jules II. Alexandre ne tenait pas les traités par des raisons d'État; Léon était faux par principe, et le Suriano, cité par Ranke, dit de lui « que, lorsque Léon avait fait alliance avec quelqu'un, il avait l'usage de dire qu'il ne fallait pas s'abstenir pour cela de traiter avec le prince adversaire. » Ses médiations étaient fausses et fatales. Il négociait avec toutes les parties en même temps et, faisant semblant d'agir pour la paix, il conseillait la guerre. Aussi, tandis qu'il assurait François I[er] de sa neutralité, d'accord avec l'empereur, l'Espagne et les Suisses, il garantissait à Sforza le du-

(1) Trente et un cardinaux. Ces chapeaux furent vendus deux cent mille sequins.

Digitized by Google

ché de Milan, auquel le roi de France prétendait ; et, tandis qu'il faisait des avances à l'empereur, à l'Espagne, aux Suisses et à Sforza, il captait François Ier. « Le pape est devenu Français, écrivait Spinelli à Henri VIII de Bruxelles, le 1er juillet 1514, et très-ami des Vénitiens. Il soutient les Orsini. Il veut admettre les Français à Milan, et il pense avoir Naples pour lui, en quoi il n'y a que deux difficultés, la guerre avec l'Angleterre et les Suisses (1). »

L'ambition de Léon X ne fut pas moindre que celle de Jules, sans pouvoir la justifier par des motifs également judicieux. « Car, dit Sismondi, ce n'étaient ni l'indépendance de l'Italie ni la puissance de l'Église qu'il avait en vue, mais seulement l'agrandissement de sa propre famille. » Et Léo ajoute : « L'élévation de sa famille l'empêcha de prendre en face de l'Espagne et de l'Empire une attitude conforme à son intimité avec la France ; car il s'efforça de rester avec ces puissances dans des rapports favorables à ses vues intéressées et de se poser de manière à pouvoir profiter de l'équilibre de l'Europe pour son indépendance et accomplir ainsi ses desseins. » Alexandre fut peu pernicieux à l'Italie ; Léon X lui fut très-funeste. Et si tous les deux concoururent à traîner la papauté à la voierie, Alexandre l'attaqua avec ce franc et brutal cynisme qui estampillait tous ses actes, l'empoigna avec un gant de fer, en plein jour, corps à corps; Léon la poussa avec une main ruisselante de bijoux, l'estropia au milieu des orgies avec de joyeux jongleurs, à demi-voix, la nuit, parfumé, dans l'ivresse; la vendit comme un vieux haillon, tandis qu'Alexandre la jetait de côté comme

(1) *State Papers*. Londres.

Digitized by Google

un habit trop étroit pour sa personne. Léon en fut l'Alcibiade, Alexandre l'Érostrate.

Et, il faut bien le dire, si Alexandre VI, dévoré, ainsi que Léon, par l'ennui et par le désir de se voir environné de figures riantes et satisfaites, eût gaspillé ses trésors aux poëtes, aux hommes de lettres qui, pour un demi-écu, livrent une patente de demi-dieu à toute espèce de niais et de sacripant; si Alexandre, ainsi que Léon, par un égoïsme inépuisable eût dissipé les épargnes du pauvre pour payer de belles musiques, de sottes chansons, des chasses émouvantes, des spectacles obscènes, des saillies indécentes, des espiégleries pendables, de plus grosses sommes pour un distique de Querno que pour un chant de l'auteur d'*Orlando*, qui ne gagna de ses vers

Tanto per Dio da poter farsi un manto,

de plus grosses sommes à des barbouillages grivois qu'à Léonard de Vinci, qui s'en alla mourir dans une cour étrangère; qu'à Michelangelo, qu'on laissa se morfondre dans l'oisiveté, sans travail, pendant neuf ans (1)! si Alexandre VI, dis-je, se fût trouvé contemporain d'Arioste, de Raphaël, d'André del Sarto, de Corrége, du Perugin, de Francia, du quatre fois divin Michel-Ange... la postérité n'eût jamais connu ses crimes, ou elle les eût connus audacieusement grimés, comme ceux de Léon X. Jamais la plume ne fut si effrontément et lâchement marchandée que dans ce

---

(1) « Le faste de sa vie privée, ses dépenses extravagantes pour la musique, les représentations mimiques et autres divertissements, causèrent à Léon des embarras où ne l'auraient pas jeté les encouragements sages et intelligents donnés aux arts et aux sciences. » Léo, liv. XI, chap. 3.

Digitized by Google

temps. Arétin, Giovio, Anguillara de Sutri et cent autres, étaient des bandits qui disaient : « La bourse ou l'honneur ! » Le monde fut tributaire de l'Arétin.

Mais Léon X était la pensée souriante de la fortune, qui harmonisait tout autour de lui et coloriait tout par des reflets d'or. L'organisation de Léon X était somptueuse et large, mais pour lui seul. Sa nature, pétrie pour le plaisir, lui imposait une loi inexorable de personnalité ; son caractère de prêtre changeait cette personnalité en une hydrophobie d'égoïsme. Il n'avait avec le monde que deux points de contact : sa vie et sa famille ; mais il sentait que cette vie, corrodée par des excès précoces, minée par la maladie, lui échappait comme une exorbitante illusion, et que la politique changeante de l'Italie, l'avénement à la papauté d'un ennemi de la maison de Médicis, et les instincts des Florentins, qui difficilement s'acclimataient au servage, mettaient en dangers permanents sa famille. Il ne voyait, par conséquent, point de lendemain pour lui, et il avait résolu de cumuler en cette heure, que Dieu lui ouvrait, toutes les ivresses, toutes les fascinations que la vie pouvait contenir et qui pouvaient la dorer. Voilà pourquoi, au lieu d'épargner la fortune et l'existence des peuples, dont il était père, tuteur, dépositaire, il les dévora comme une flamme, les dissipa comme un conquérant étranger ; plus qu'un Verrès, il en fut le lord Clive et le Warren Hastings. On pourrait dire, — s'il n'était ridicule de comparer à une fleur un prêtre affligé d'une horrible fistule, — qu'il fut le *cactus grandiflores* qui concentre dans une longue incubation la poésie étoilée des couleurs pour briller et mourir dans une soirée. Léon X fut la Marie Stuart de la papauté : beauté divine, frivolité, pompes, plaisirs, luxe, intrigues, crimes sataniques... et, après tout,

Digitized by Google

une ruine irréparable; sourire de chérubin, cœur de chacal!

V

Le 11 avril 1513, Léon X se présenta au couronnement sur ce même cheval turc qu'il montait à la bataille de Ravenne, où il avait été fait prisonnier par Gaston de Foix (1). Il manifesta l'intention de vouloir continuer la politique de Jules II, de délivrer l'Italie du joug des étrangers, et il manifesta aussi bien vite dans quel but. Il avait mis Laurent, son neveu, à la tête du gouvernement de la Toscane. Il s'agissait maintenant de faire cadeau à son frère Julien du duché de Milan et de Ferrare, et de lui arranger un Etat cispadin avec des provinces taillées en ces deux duchés, jusqu'au moment où il pourrait investir de cette seigneurie Jules, son cousin, couronner son frère Julien du diadème de Naples, et faire élire son neveu Lorenzo empereur d'Allemagne à la mort de Maximilien, ou au moins roi de Toscane.

Roscoë écrit à ce propos: « Que Léon eût l'intention de garder le commandement du Milanais ou d'investir de l'autorité suprême de cet État le cardinal Jules de Medici, cela peut être considéré comme certain; l'union ensuite de ces territoires avec ceux de la Toscane et de Rome, jointes à l'aide des Suisses ses alliés, l'eussent mis à même d'attaquer le royaume de Naples, très-négligé par son jeune souverain, avec la plus belle proba-

(1) Au moment où l'on se disposait à l'envoyer en France, il se sauva de Milan, et, en changeant maintes fois de déguisements, il arriva à Bologne.

bilité de succès (1). » C'était le rêve d'Alexandre et de maints autres papes. Il lui importait donc que la France ne s'établît pas dans le duché de Milan, car, étant déjà maîtresse de Gênes et alliée de Venise et du duc d'Urbino, elle aurait inévitablement conquis le royaume de Naples, que Louis XII revendiquait pour lui comme héritage des Angevins. Et alors, que serait-il arrivé de Rome, et surtout de Florence, laquelle ne se résignait pas à la perte de la liberté? Dans un embrasement violent, l'Italie n'aurait-elle pu s'unir sous un seul chef, et sinon se fondre, au moins s'organiser sur le modèle de l'Allemagne? Léon se rapprocha de Ferdinand le Catholique; et lorsque, après la mémorable bataille de Novare, les Français furent expulsés du Milanais, il attaqua les Vénitiens avec les Espagnols, et les battit à Vicence. La joie cependant ne fut pas longue. François I^er, successeur de Louis XII, gagnait la bataille de Marignan, reprenait le Milanais et repoussait les Suisses dans leurs montagnes. Léon, mis en demeure par le roi de France, avait donné des réponses évasives, tandis qu'il traitait avec les Suisses et le roi Catholique. La nouvelle de la déroute des Français lui était arrivée, et il avait ordonné des fêtes extravagantes. Le lendemain, dit Ranke, l'ambassadeur de Venise se présentait au Vatican et demandait audience. « Léon sortit en manches de chemise, n'ayant pas encore terminé sa toilette, et l'orateur Zorzi lui dit : « Pater sante, hier Votre Sainteté me donna une nouvelle mauvaise et fausse; aujourd'hui je lui en apporte une bonne et vraie : *Zoè, Squizzeri è rotti*, les Suisses ont été battus! » Léon, à cette nouvelle, est saisi de ter-

(1) Roscoë, chap. 24.

reur, et malgré les remontrances des cardinaux, il part pour Bologne pour se rencontrer avec le roi.

Léon avait à craindre aussi le parti libéral de Florence qui, pour se débarrasser de Medici, s'entendait avec la France. François Ier, qui n'avait aucune tendresse pour les républiques, et n'aimait guère mieux faire la guerre à l'Église, céde aux obsessions du pape, lequel avait en même temps tâté l'Espagne, l'Allemagne et Venise sans en rien obtenir. Les deux princes s'étant réunis, Léon, avec sa douceur pontificale, ensorcelle le roi, le bat sur toute la ligne, se fait servir la messe, lui arrache une confession publique, que lui et sa cour s'étaient fait une fête de se battre contre le *général* Jules II et avaient berné les anathèmes ; l'oblige à abandonner le parti libéral de Florence et le duc d'Urbino, son allié, et lui fait signer le concordat fameux du 18 août 1516, qui abolissait les franchises de l'Église gallicane. François bâcle tout cela au pas de charge, pressé qu'il était de tomber sur le royaume de Naples. Léon lui offre son aide, à la condition de partager la conquête. François s'en méfie, et il avait raison ; car, tandis que Léon traitait avec lui de chasser les Espagnols de Naples, il traitait en même temps avec les Espagnols de chasser les Français de la Lombardie.

VI

Charles V, à la mort de Ferdinand le Catholique, avait hérité du royaume de Naples, et, à la mort de Maximilien, avait été élu à l'empire d'Allemagne. Il était jeune, démesurément ambitieux, faux, plein de génie, sans aucune morale, méprisant les hommes. Sa devise était : *Nondum*, attendre, pas encore ! La politique la

plus vulgaire eût conseillé de s'en méfier, de le craindre doublement. Léon X commence par s'opposer à son élection, étant dangereux pour l'État de l'Église qu'un même prince fût maître de Milan et de Naples, et contraire aux pragmatiques que le même prince fût empereur d'Allemagne et souverain de Sicile; puis il lui vend pour sept mille ducats la dispense de ce cumul, s'allie avec lui et rompt avec la France (1). Léon détestait la France comme tous les papes de tous les siècles; méprisait les princes italiens, et surtout Venise, pour ne protéger que les Allemands; oubliant, comme dit Paolo Paruta, « qu'il n'y a rien de plus pernicieux pour l'Italie que le long séjour de ces barbares dans son sein, car ce séjour réveille les vieilles prétentions des empereurs; en sorte que Maximilien lui-même avait l'habitude de dire que les États de l'Église appartenaient à l'Empire d'Occident, et qu'il était destiné à donner à cet Empire en Italie sa première dignité et grandeur. » Lautrec commandait aux milices françaises; Prospero Colonna à celles de l'empereur et du pape réunies. Le nerf des deux armées était quarante mille Suisses. La diète suisse, qui vit des compatriotes contre des compatriotes se battre dans une guerre qui ne les regardait point, dissout les engagements et les rappelle tous dans leur pays. Ceux de Lautrec, mécontents par plusieurs raisons, désertent; ceux du pape, séduits par le cardinal de Medici et par le cardinal de Sion, restent. Lautrec est surpris et battu. La Lombardie, horriblement mal-

(1) Dans le traité secret qui fut signé le 19 janvier 1519, Charles V et Léon X se promettent réciproquement de ne pas accorder asile dans leurs États à leurs ennemis réciproques, excepté Rome, qui devait être regardée comme la patrie commune des Chrétiens, — *Communis omnium patria.*

traitée, retombe sous les Espagnols. La joie de cette victoire tue Léon X. Roscoë cependant assure que cette histoire fut fabriquée uniquement pour cacher la véritable cause de sa mort, laquelle serait que le duc d'Urbino, expulsé de son État pour faire place à la maison de Medici, l'eût empoisonné soit avec la charpie qui servait à panser sa fistule, soit avec un verre de vin. Galeotto de Medici, ambassadeur de Florence à Rome, écrit, au contraire, le 5 décembre 1521 : « *Per conto del veleno di che dissi à V. S. non si è trovato per anco fondamento.* »

Quoi qu'il en soit, Léon mourut la nuit du 1er décembre 1521, à dix heures, et l'autopsie du cadavre prouva que ce fut par un toxique, ainsi que dit Roscoë : « *On performing this operation, the medical attendants reported that he had certainly died by poison* (1). » Et Burette ajoute : « Il courut un bruit irrévérentieux qui faisait intervenir un mal nouveau, le mal français, dans cette mort presque subite (2). »

Léon mourut à temps pour ne pas voir l'exaspération des douleurs de l'Italie, dont il avait fait le théâtre de la lutte entre la France, l'Espagne et l'Allemagne ; il mourut à temps pour ne pas être témoin de la brèche terrible que Luther avait ouverte dans le catholicisme. Il ne fut pleuré et regretté que par ses parasites, et ne songea même pas, avant d'expirer, à se munir des sacrements de cette Eglise qu'il représentait. Sannazaro en dit peut être une raison très-juste, en tous cas très-piquante : il ne put recevoir les sacrements, car il les avait vendus.

Sacra sub extrema, si forte requiriris, hora
Cur Leo non poterat sumere? Vendiderat.

---

(1) Roscoë, chap. 23.
(2) Burette, *Histoire de France*, chap. 6.

ADRIEN VI

I. Mauvais état du trésor après Léon X. Esquisse des cardinaux du temps, selon l'orateur de Venise. Comment ils étaient partagés au point de vue de Florence. — II. L'arrestation du cardinal d'Ivrea à Pavie fait échouer Medici. Comment les cardinaux se divisaient en conclave. Leurs manœuvres, selon l'orateur de Florence. Pratiques du cardinal Wolsey. Medici perd l'espoir. — III. Dépêches sur les affaires du conclave. Opérations de l'élection. Listes des scrutins. Revirement dans les partis. Élection d'Adrien Florent. Dépêches. Situation après l'élection, selon l'ambassadeur de Venise. Mauvais effet de cette élection. Arrivée d'Adrien à Rome. — IV. Ce que rapportent sur ce pape les orateurs de Venise. — V. Comment il fut reçu. Sa mort. Dépêches des ambassadeurs d'Angleterre à Rome. Pourquoi les Italiens ne goûtèrent pas ce pape. Berni le berne.

I

Le lendemain de la mort de Léon, les cardinaux se rendent de bonne heure dans la salle où le corps était exposé, et après avoir prié, ils passent dans une autre salle pour s'occuper des affaires. L'affaire la plus urgente était l'argent. « Qui deviendra pape, écrivait au duc d'Urbino l'évêque Guidolotto, le 13 décembre 1521, trouvera une papauté en faillite, et 800,000 ducats de dettes. » La chambre apostolique se trouvait dans un tel état de détresse, qu'après avoir emprunté deux mille ducats de Ghigi, et deux mille autres de Mgr Regi, chierico di Camera, qui les prêta gratuitement, et six mille autres avec gage de certains impôts, pour payer les Colonna, le comte de Petigliano et Laurent Caietano, de la famille Orsini, qui demandèrent ce prix pour remplacer à la garde du conclave le comte Rangoni, dont le collége se méfiait; après

Digitized by Google

avoir mis tout en gage, ne trouvant pas d'argent pour faire les funérailles du pape, il fallut prendre les cierges préparés pour le cardinal de San Giorgio, mort le jour auparavant.

Les principaux cardinaux de ce conclave, selon les orateurs vénitiens dans leurs relations au sénat, étaient : le cardinal Armellino, tellement connu par ses rapacités dans les fonctions publiques, que le cardinal Colonna eut à dire dans un consistoire que, pour faire de l'argent, il n'y avait de meilleur expédient que d'écorcher le cardinal Armellino et d'en promener la peau par les villes de l'État ecclésiastique, en la montrant pour un sou à qui voulait la voir; ce cardinal de San Giorgio, qui venait de mourir la veille, tellement riche qu'il se faisait accompagner par quatre cents chevaux et vingt-trois chapeaux, et qui eût été certainement pape ; le cardinal de Santa Croce, — Bernard Carvajal, — chef des dissidents au concile de Pise, où les enfants le saluaient avec le titre de pape par moquerie, cardinal savant, pratique des affaires, mais retiré depuis qu'il était devenu riche; Grimani, homme vénérable, le plus savant de l'Italie en les sacrées Écritures, retiré aussi, mais capable de tenir tête au pape en consistoire, si les choses ne lui convenaient point; le cardinal de Sorrento—Remolino — homme de talent, de la trempe d'Alexandre VI ; le cardinal Flisco, archevêque de Ravenne, qui voulait frapper monnaie à son effigie, en disant qu'il était seigneur pour le temporel comme pour le spirituel; le cardinal de Volterra—Soderini,—ennemi des Médicis, ami de la république; d'Aragon, de la famille royale de Naples, qui se donnait le titre de Révérendissime et Illustrissime, très-bizarre, jouissant d'un revenu de 24,000 ducats; Cornero, Vénitien, et partant, aux yeux des orateurs de Venise, savant, généreux, adonné à la

Digitized by Google

politique comme tout noble de la république, très-aimé par Léon X, étant très-chasseur comme lui; le cardinal d'Este, meilleur pour la guerre et pour les boudoirs que pour l'Eglise, cruel, perdu de dettes, dévoré par les femmes, audacieux; le cardinal de Montova — Gonzaga, — gros, gras, goutteux, mangeur d'huîtres, affligé de *mal francese;* puis Farnese, — ce même faussaire qu'Alexandre VI avait tiré du château Saint-Ange pour un baiser de Giulia Farnese, et qui fut plus tard Paul III; Del Monte, cardinal politique; Arezzo, versé dans les bulles, qui alla se recommander à l'orateur de Venise, Grandenigo, pour être pape, ainsi que Santa Croce; le cardinal Grassi; le cardinal Pucci — Santi-Quattro, — qui se distinguait par la rédaction des brefs sous Léon X; Pompeo Colonna, un farouche aventurier, le même qui saccagea la ville Léonine et le Vatican, quelques années plus tard, fantasque, amoureux de toutes les femmes de Rome, sachant tenir l'*épée et la lyre,* comme on disait de son temps; Louis de Bourbon, — cardinal d'Aix, — qui avait 20,000 ducats de revenu, grand mérite dans le sacré collége; della Valle, qui frisa la papauté; le cardinal de Como—Triulzi; le cardinal de Cortona—Passerini;— le Caietano—de Vio,— qui avait été en Hongrie prêcher la guerre contre les Turcs et en Allemagne défendre l'Eglise contre les réformateurs, tenir tête, convaincre et convertir Luther; Egidio, qui brûlait de faire une croisade contre les Turcs; Aracœli, capucin, le même que, quelques années plus tard, au siége de Rome, les lansquenets mettaient dans une bière et dont ils faisaient des funérailles burlesques, qu'ils mettaient ensuite en croupe derrière un tedesque, et traînaient de porte en porte pour mendier le prix de sa rançon; — enfin, Cesis, Cesarini, Pisano, Salviati, Ridolfi, Campeggio,

Digitized by Google

affable, poli, le plus savant cardinal de la cour, beau et gentil, d'environ trente-six ans, qui jouera bientôt un grand rôle dans la cour d'Adrien VI; car tous les Flamands intimes de ce pape se montrèrent incapables ou difficiles à se faire aux pratiques de la cour romaine (1).

Voyons à présent comment ces cardinaux se divisaient. Cardinaux dignes de la papauté: Médicis, le cardinal de Sion, il Dertusense, — ou Adrien Florent — Pucci, Santa Croce, Flisco, San Vitale, le cardinal de Siena, Triulzi, Farnese, s'il n'eût pas eu d'enfants. Sant' Eusebio, également s'il n'avait pas de fils, Campeggio, Grassi, selon le jugement de quelques-uns, s'il n'avait pas d'enfant, et *careret aliis partibus;* Ponzetto, s'il n'était pas trop vieux; Grimani, s'il était plus prudent; Jacobaccio, s'il avait plus d'esprit et moins d'âge; Soderini et Passerini. Les cardinaux les plus facilement corruptibles, — *de facili corruptibiles, ut videtur,* — étaient: Triulzi, d'Aragon, Orsini, Sant'Eusebio, Cesis, Petrucci, Jacobaccio, della Valle, Cibo; le cardinal de Siena, Piccolomini; et à cause de la pauvreté de leurs frères, Gonzaga, et Ferrerio — cardinal d'Ivrea. Suit ensuite, dans le document que j'ai sous les yeux (2), le dénombrement des cardinaux de la faction de Médicis, parmi lesquels sont notés, Aracœli, San Sisto, ou le Caietano, et Egide, comme *bene sperandum, non tamen certi;* d'Aragon, comme facile à s'entendre avec Triulzi, du parti impérial, et Grassi; du parti français: Ponzetti, comme incertain; Campeggio, comme un homme qui penserait plutôt à ses affaires; Orsino, comme un homme

(1) Alberi, *Relaz. degli Amb. Venet.*

(2) *Arch. de Florence. Carte Strozziane.* Filza, 242, p. 159.

Digitized by Google

que les Français et les neutres pourraient attirer à eux; Sion comme ennemi assuré des Français; puis les cardinaux dont la faction de Médicis—vice-chancelier, — pouvait désirer l'élection; puis les cardinaux de la faction impériale et de la faction française et vénitienne, et enfin celui des cardinaux que ces partis pouvaient porter à la tiare.

II

Les cardinaux continuaient à arriver peu à peu, — excepté le cardinal d'Ivrea, lequel fut arrêté à Pavie par Jérôme Moroni, engagé à cela par le cardinal de Médicis. Cette arrestation eut deux conséquences; elle fit ajourner l'entrée au conclave, du 18 décembre au 29, et fit perdre la papauté à ce même Médicis qui avait voulu l'éloigner, ainsi que l'assure l'orateur de Florence lui-même : « Si ce désordre d'Ivréa ne fût pas arrivé, j'avais un ferme espoir de succès, malgré Voltera (1). Les funérailles se terminèrent le 17, et le 28, quoique cependant on n'eût pas des nouvelles de la délivrance d'Ivrea, trente-neuf cardinaux entrèrent en conclave. De ces trente-neuf, quinze étaient pour Médicis, vingt-trois contre; puis dix-huit des vingt-trois voulaient être pape.

Le siége était donc vivement disputé. Le vice-chancelier Médicis avait paru un moment l'emporter. « Je trouve l'orateur d'Espagne plus disposé, s'il est possible, que les cardinaux eux-mêmes, à favoriser tant

(1) Dépêche du card. Campeggio au card. Volsey du 17 décembre. —Dépêche de Galeotto Medici aux Otto de Pratica, du 16 décembre. —Id. au duc d'Urbino du 19.

Digitized by Google

qu'il peut notre cardinal. Orsini et Colonna sont du nombre, excepté Volterra, qui *animosamente e bestialmente cerca disturbare*. Mais l'argent manque. En tout cas, s'il ne réussit pas lui-même, il fera celui qui lui conviendra le mieux (1). » « Tout le monde s'aide pour la papauté. Flisco et Grassis concourent, et ils espèrent qu'un d'eux y atteindra. L'ambassadeur césarien travaille de son mieux pour avoir un pape à la convenance de son maître ; mais je ne pense pas qu'il réussisse, car il n'a à offrir ni argent, ni bénéfices... La faction qui portait Médicis s'est dissoute : celui-ci baisse et son affaire s'ajourne. Les compétiteurs à la papauté sont si nombreux, qu'on ne peut rien présager. Chacun s'agite pour soi-même (2). »

L'empereur recommandait principalement à San Sisto, ou Caietano, son ancien précepteur, le cardinal Adrien Florent. Le cardinal Wolsey se laissait porter naïvement par le cardinal Campeggio, qui se frayait le chemin pour son propre compte. « Je n'ai pas cessé de m'occuper, écrivait celui-ci à Wolsey, en date du 10 janvier 1522, de ce que Votre Seigneurie me manda par sa lettre du 18 décembre. Mais je n'ai pas réussi. Avant d'entrer en conclave, l'ambassadeur de Sa Majesté et moi prîmes toutes les mesures, et il fut pourvu à tout ce qu'il y avait à faire et à prévoir. Après l'entrée en conclave, le cardinal de Médicis et moi nous nous mîmes d'accord à l'œuvre. Et, en vérité, dans tous les scrutins, le nom de Votre Seigneurie révérendissime fut prononcé et avec honneur ; car personne n'eut un plus grand nombre de votes et quelquefois

(1) Galeotto Medici, Dépêches des 5, 8, 12, 16, 18 décembre.

(2) Gabriele Guidolotto au duc d'Urbino. Dépêches des 13 et 19 décembre. Arch. d'Urbino, Filza 132.

huit ou neuf. Nous fîmes reluire les vertus, les mœurs, la probité, l'habileté, la religion, la prudence et les mérites de Votre Seigneurie révérendissime envers le Saint-Siége, et nous affirmâmes ce que Votre Seigneurie révérendissime exigeait principalement. Nous parlâmes en outre du désir du roi ; en sorte que plusieurs nous prêtèrent attention et quelques-uns s'informèrent de la vie, de l'esprit, de l'âge de Votre Seigneurie. Moi, qui voyais dans l'âge la plus grande difficulté, je m'efforçai principalement à démontrer que Votre Seigneurie révérendissime avait précisément l'âge voulu, de cinquante à soixante ans, ce que, *quia difficulter probare poteram, non facile ab ipsis credebatur*. Cela les fit douter, parler entre eux d'abord, puis s'opposer ouvertement... Si Votre Seigneurie révérendissime, précédée par une bonne renommée et en âge convenable, fût venue d'Angleterre, nous aurions maintenant le pape désiré. Mais le temps pour Votre Seigneurie révérendissime n'est pas encore arrivé ; peut-être il arrivera bientôt. »

En cette mêlée de désirs et d'intrigues, l'orateur florentin écrivait le 18 décembre : « Médicis perd l'espoir pour lui ; mais il élira celui qu'il voudra. Nous avons bon espoir et ne négligeons aucun moyen de faire ce que nous pouvons. »

III

« Aujourd'hui on est entré en conclave, » mandait Galeotto Médicis aux Huit de Pratique, le 28 décembre. Et le 29 : « Trente-neuf cardinaux se sont enfermés. Cibo, Grimani, Orsini et Egidio sont malades, mais non pas gravement. On ouvre les portes une fois par

Digitized by Google

jour pour faire sortir les ordures et les reliefs. Mais les seigneurs Orsini et Colonna, députés à la garde du conclave, veulent qu'on n'ouvre plus les portes, et nous, les ambassadeurs, y avons consenti. Le service d'entrée et sortie des effets se fait par la tour. » Le même jour, dans une réunion préalable, on rapporta une détermination déjà prise sur les votes ouverts, et l'on décida que les votes seraient donnés cachetés à l'endroit ou était écrit le nom de l'électeur; ouvert, mais plié et marqué avec le cachet particulier du cardinal à l'endroit où était le nom de l'élu, afin d'empêcher la fraude dans l'accès.

Le 30 eut lieu le premier scrutin dans la chapelle du pape Nicolas V. Chacun portait son bulletin. Cornero les lisait. Dans ce premier tour, d'Ostia eut neuf votes, Grimani dix, Volterra cinq, Flisco douze, Monti et le cardinal d'Ancône — degli Accolti — cinq, Grassi six, Jacobocci sept, et les autres moins. Farnèse en eut peu. Malgré cela, l'orateur florentin écrivait, le 30 décembre : « La chose se passe entre Farnèse et Jacobocci. Si Médicis ne peut pas aboutir, il porte sa faveur sur Farnèse, et celui-ci sera pape. »

Le 31 décembre eut lieu le second scrutin. Ayant trouvé un bulletin qui portait treize noms, quelques cardinaux voulaient l'ouvrir ; mais on l'empêcha. Dans les autres, il y avait des noms depuis un jusqu'à cinq. Voici cependant le résumé du scrutin :

« On a décidé que les votes seront secrets, dit l'orateur de Florence, dans sa dépêche du 1er janvier 1522. Dans le scrutin d'hier, Médicis eut seize votes, Farnèse dix-sept, Flisco huit. » Et Taurello, ambassadeur du duc de Ferrare, ajoute : « Aujourd'hui on parle davantage de Flisco et de Farnèse. Au scrutin, Médicis réunit plusieurs votes. Il en aurait eu encore plus si les votes

étaient ouverts; car, en secret, plusieurs de ceux qui avaient promis lui manquèrent de parole (1). »

Dans le scrutin du 3 janvier, Santi Quattro eut quatorze votes, Sant' Eusebio, cinq; Flisco, Jacobaccio, San Sisto, sept; Mathieu Schiner — de Sion, — Valenza — Raimond Vich, — Aracœli et le cardinal de Mantoue six; Monti, Ursino, cinq; Volterra, Grassi, Médicis, Campeggio, Egidio, quatre.

Le dîner fini, Médicis et les siens recommencent de plus belle les pratiques pour Farnèse, et les vieux à le combattre avec la même vigueur. « Farnèse avait gagné et avait presque atteint la papauté. Hier il recula et ressortit Flisco et Médicis. Les nôtres restent constants; ils finiront par attirer les autres. Si Médicis échoue, Farnèse sera nommé et notre ville en aura des bienfaits et de l'utilité, *commodo e beneficio*. Trois cardinaux français sont à Gênes. Ils seront ici dans deux ou trois jours. On a fait demander à Grimani de rentrer en conclave; il a répondu qu'il avait pris un remède. Dans le conclave sont entassés environ deux cents personnes; on y souffre beaucoup: le lieu est étroit, l'air mauvais, et il y fait sombre... Ce matin, on parle de Santi Quattro; le parti contraire y consent, ne voulant pas de Médicis (2). »

Dans le quatrième et cinquième scrutin, il y eut peu de variation dans les votes. Le 6 janvier, Sant' Eusebio et Orsini portèrent le bulletin de Cibo, qui était malade. Avant que le scrutin commençât, Farnèse, qui avait envoyé son vote, change d'avis, d'après le conseil de Cesarini, et en envoie un autre. Cibo eut deux voix. Santi Quattro s'écrie alors d'un coup: *Habemus*

---

(1) *Archiv. de Modène. Corresp. de Rome.*
(2) Galeotto Medici, dépêche du 3 janvier.

pontificem! et commence à accéder à lui. Médicis, Petruccio, Valenza, Campeggio, Cortona et d'Aragon suivent l'exemple. Cesarini accède à Cibo, sans se séparer de Farnèse, auquel il avait donné son vote. Sur cet incident s'élève la question : *Si vuol sapere se uno che accede ad un altro si puo levare il voto dal l'eletto prima ;* peut-on, dans l'accès, conserver le vote donné à un autre dans le scrutin? On décide que non. Le pape n'était donc pas fait. Cibo était repoussé.

Armellino découvrit en outre la trame par laquelle ce cardinal, s'étant préalablement procuré les votes des vieux, avait obtenu de son parent Médicis qu'il lui donnât pour une seule fois son vote et lui en fît donner quelques-uns des jeunes de son parti, ne voulant pas sortir du conclave sans une seule voix. La ruse de Cibo fut sur le point d'être couronnée de succès. Il était en vogue auprès des conclavistes.

« Voilà aujourd'hui huit jours, écrit Taurello au duc de Ferrare, le 5 janvier, que les cardinaux sont en conclave, et presque tous les jours ont couru des différents bruits sur celui qui serait nommé pape. On parla d'abord de Médicis, puis de Flisco. On a parlé aussi de Piccolomini, d'Egidio et de Farnèse. Aujourd'hui, on ne parle plus de personne. On sait que la plus grande confusion règne au milieu d'eux. On a fait entrer dedans des provisions de bois et de bougie encore pour cinq jours. De Farnèse cependant on a parlé assez publiquement, et l'on en parle encore. »

En effet, voici ce qu'écrit Bartolomeo della Valle, parent sans doute du cardinal, à Paolo Vettori, capitaine des armées de Notre Seigneur, en date du 2 ou du 7 janvier, de Rome : « Du conclave on ne dit rien qui fasse notre affaire—*al proposito nostro*. Dehors on ne répand que des mensonges, et aux Banchi on fait

vingt papes du matin au soir. Grimani sortit de conclave de très-mauvaise humeur; on l'a fait appeler; il rentrera peut-être demain. Aux paris des Banchi, personne n'atteint Farnèse, qui a fait 52; pour le moment, rien de sûr. Les cardinaux français n'arriveront pas à temps. L'archevêque de Naples, gouverneur de Rome, pense que le pape sera Farnèse. Le collége a déclaré au révérendissime Padrone (Médicis) qu'il pouvait renoncer à l'espoir d'être pape, mais qu'il pouvait désigner au vote quatre cardinaux. Médicis choisit, en effet, Santi Quattro, Farnèse, Mantova et Cortona. Mis au scrutin, Santi Quattro et Cortona n'eurent pas un vote, les deux autres, vingt-deux. On a appelé Grimani, qui votera pour Farnèse. Et cela fait croire à l'élection de celui-ci (1). »

Or cela ne convenait pas à Egidio, qui mit le conclave sens dessus dessous, en disant du mal de Farnèse, dont il avait été confesseur pendant plusieurs années. Grandenigo raconte dans sa relation au sénat « que Farnèse avait réuni vingt-deux votes, et que si Egidio et Colonna lui eussent donné leur voix, il était pape. Farnèse avait promis à Médicis de le faire plus grand que jamais. »

Les septième et huitième scrutins ne changèrent pas la situation. Le seul Jacobacci réussit à réunir onze votes. On repoussa la proposition qui défendait aux cardinaux de se réunir à plus de deux dans une cellule. Médicis tint une congrégation des siens, où ils décidèrent que l'on tenterait encore une fois le sort de Farnèse, puis, s'il échouait, l'on accéderait au plus digne des vieux. Vingt-quatre cardinaux promirent leur suffrage à Farnèse. Le lendemain, comme nous

(1) *Arch. de Flor. Carte strozziane*, fil. 242.

Digitized by Google

venons de dire, en entrant dans la chapelle, Santi Quattro plein de zèle s'écrie : *Papam habemus!* les autres commencent à voter pour Farnèse, tel que Médicis, Petrucci, Valle, Campeggio, Armellini, Ridolfi, d'Aragon... Mais Monti et Colonna s'interposent pour l'empêcher et y réussissent. Galeotto mandait par conséquent aux Huit de Pratica, le 7 janvier : « Pas de résolution dans le conclave; ils ne s'accordent point, ce qui plaît à l'un déplaisant à l'autre. Impossible donc de faire des pronostics. Farnèse fait de beaux pas, mais il n'arrive point. La Valle commence à courir, ainsi que Santa Croce. On fait dire des messes au Saint-Esprit et donner des aumônes. Faites attention aux mouvements des Espagnols. Si la nécessité nous pousse à nous tourner pour tout de bon vers Farnèse, il ne serait ni à propos ni sans danger d'avoir les Espagnols chez nous. »

Les vieux s'étaient coalisés et avaient décidé qu'ils ne se laisseraient plus tromper par les jeunes. Ceux-ci avaient arrêté à leur tour qu'il fallait en finir avec le conclave, car tout le monde était fort sale et mal portant. Au scrutin du 8 janvier, Santa Croce obtint vingt votes, Flisco vingt également; Jacobacci douze; Farnèse quatre; Adrien Florent pas un. Colonna, au nom de Médicis, propose della Valle. Les vieux décident qu'ils repousseraient toujours Farnèse, Colonna, Monti et d'autres, du parti de Médicis. Celui-ci se plie alors à choisir parmi les vieux. Le scrutin du 9 janvier arrive. Par le revirement de propos qui avaient eu lieu dans le parti de Médicis, Ostia et Adrien Florent attrapent quinze votes. Alors le cardinal de San Sisto, qui avait jusqu'alors bien caché la recommandation de Charles V, s'écrie tout à coup que cet Adrien Florent était un bon homme et un homme remarquable et qu'il

accédait à lui. Ce cardinal, par l'âge, appartenait au parti des vieux ; les Impériaux lui étaient acquis, parce qu'il avait été maître de Charles V. Colonna, Monti, Triulzi, Piccolomini, Sant' Eusebio, Aracœli, Armellino, Jacobacci, Trani, accèdent avec San Sisto ; Santa Croce donne son vote à Monti. Grassi, cardinal de Bologne, dit qu'il n'accédait pas à ce Florent, ne le connaissant point, n'ayant guère été à Rome. Mais la plus grande partie ne tient pas compte de cette difficulté, et Adrien Florent est élu. Mgr Dario Grassi, évêque de Pesaro, notaire du conclave, qui rédigea le procès-verbal de l'élection, s'écria à haute voix : *Papam habemus Illustrissimum Dom. : Adrianum Florentium.*

« Adrien élu, dit l'ambassadeur de Venise, Grandenigo, les cardinaux restèrent tous frappés de terreur pour avoir nommé une personne qu'ils n'avaient jamais vue. En sortant du conclave, le peuple les accueillit fort mal, en disant : Pourquoi n'avez-vous pas choisi un pape entre vous? Et Mantova répondit : Nous sommes coupables ! Les maisons étaient tapissées d'écriteaux où l'on lisait : *Roma est locanda?* »

« Ce matin, 10 janvier, ajoute Taurello, on a publié la nomination du Dertusense (cardinal de Tortose). Excepté ceux qui dépendent de Médicis, tout Italien en est contristé, en sorte que, au retour des cardinaux chez eux, ils furent accueillis par de bruyants charivaris, sans respect et bernés par le peuple entier. On dit du bien de ce Flamand, comme d'un homme saint qui dit la messe tous les matins ; mais on craint qu'il ne soit absolument dévoué à l'empereur. »

L'ambassadeur d'Angleterre Clerk mande au cardinal Wolsey : « Tout le monde ici est honteux de la nomination de cet Adrien, personne ne le connaît ni

Digitized by Google

ne l'estime. » Enfin, Galeotto Médicis se réjouit que l'élection du nouveau pontife fut proposée et conduite par le cardinal de Médicis. « A cause des difficultés qu'il a rencontrées, je crois qu'il a fait un excellent choix, surtout pour ce qui regarde Leurs Seigneuries. »

Après la publication de l'élection, les cardinaux se réunirent en congrégation et nommèrent deux légats, Colonna et Cesarini, pour les envoyer à Sa Sainteté, et le conclave fut ouvert immédiatement. Le lendemain on y ajouta, comme troisième légat, le cardinal Orsini.

Le sacré collége a décrété, en outre, que, tant que le pontife serait absent, trois d'entre eux, de chacun des trois ordres, tous les mois, gouverneraient l'État et habiteraient le Palais. Le 10 avril, on connaissait par lettres authentiques que le nouveau pape avait pris le nom d'Adrien VI. Il avait gardé son propre nom, ce qui déplut à plusieurs cardinaux.

Le 5 du mois d'août, le pape quitta le port de Terragone, accompagné de quatorze galères, et arriva le 24 à Livourne, où il reçut, la même nuit, sur sa galère, les cardinaux Médicis, Rodolfi, Piccolomini, Petrucci et Cortona, qui étaient allés à sa rencontre. Le 26, accompagné par dix-huit galères, il aborda à Civita-Vecchia, mais il coucha sur sa galère à cause de la peste qui ravageait le pays. Le 28, Sa Sainteté se rendit à Ostia, monta sur un brigantin qui le conduisit à San Paolo, où il reçut les cardinaux, les ambassadeurs des princes et le peuple romain. Le 29, après s'être fait baiser trois fois les pieds par les cardinaux, en chapeau et étole, il monta à cheval, et, par la rue des Giudei et Campo dei Fori, il s'en alla à Saint-Pierre, où il se fit baiser les pieds de nouveau. Les cardinaux trouvaient que cela était trop et trop souvent. Le 31, il

fut couronné par le cardinal Cornaro, devant l'escalier de Saint-Pierre, et on tint le banquet dans la salle d'Innocent VIII.

IV

Les orateurs de Venise, dans leurs relations, disent qu'Adrien VI était un pontife vertueux et dévot, qui faisait tous les jours ses prières canoniques, qui se levait la nuit aux matines, et puis se recouchait pour se relever à l'aurore et dire sa messe, et entendre celle de son chapelain. Il donnait ensuite audience. Adrien VI dînait et soupait avec une grande sobriété, ne dépensant qu'un seul écu qu'il tirait de sa poche et donnait tous les soirs à son *scalco segreto*, — maître d'hôtel, — en lui disant : Voilà pour la dépense de demain. Agé de soixante et un ans, d'une figure gaie autant que possible, il était lent en toutes ses opérations, respectueux, solitaire, parlant fort peu et toujours en latin, qu'il prononçait mal. Il était savant en théologie. Il paraissait neutre, mais on pouvait s'apercevoir qu'il penchait pour Charles V, qui avait été son disciple. Il visait à une guerre contre le Turc, qu'il avait peur de voir arriver à Rome, et à cause de cela il s'occupait beaucoup des choses de Hongrie. Il accumulait de l'argent et il était mesquin, avare. Il estimait beaucoup Médicis et Campeggio, — mais aucun cardinal n'était familier avec lui. Ses officiers, des Flamands, n'étaient pas rompus aux affaires. Adrien était irrésolu, et dans toutes les choses, grandes et petites, il n'avait à la bouche que le mot : *Videbimus !* En sorte que les affaires ne marchaient point et le mécontentement était général.

Adrien VI étudiait beaucoup tous les jours, et il ne

Digitized by Google

se contentait pas de lire, mais il composait, il écrivait, et cela le détournait de la besogne de pape. En somme, entre les messes, les prières, les vêpres, le repos, l'étude, le bréviaire, les consistoires ordinaires et les congrégations, il ne lui restait pas de temps pour faire le pape. Son dîner se composait d'un peu de viande de veau ou de bœuf, et de quelque poulet, de gros potages, et, les jours de maigre, d'un peu de poisson : et de tout fort peu. Sa cuisine, son lit et son blanchissage étaient faits par une femme de son pays, qu'il avait amenée avec lui. Derrière sa chambre il avait un cabinet plein de livres où il travaillait et où il donnait quelquefois des audiences secrètes.

V

Adrien VI, comme on peut se l'imaginer, avec des qualités pareilles, après le magnifique Léon, ne pouvait être que fort mal accueilli par le clergé italien et par les Italiens en général. Et il le fut, en effet. Le chanoine Berni lui décocha des vers très-drôles et très-amers, ainsi qu'à cette *bestiaccia di papa Leone*, qui l'avait fait cardinal, et aux *ladri cardinalacci schiericati*, lesquels, dépouillés d'esprit par le Christ, le nommèrent pape.

> Basta che gli hanno fatto un papa santo,
> Che dice ogni mattina la sua messa,
> E non s'el tocca mai se non col ganto.

La cause apparente de cette haine était peut-être l'absence de goût et de sentiment pour les beaux-arts de ce lourd Flamand, qui voulait faire effacer les fresques de la chapelle Sixtine de Michel-Ange et calciner le

Digitized by Google

Laocoon, disant que celui-ci était une idole des anciens et que la chapelle ressemblait à un établissement de bains publics (1). Mais la cause principale était celle-ci, qu'Adrien, ayant des mœurs sévères et n'ayant pas de famille à enrichir de biens et d'États, il aurait émondé l'Église de ses infamies, il eût secondé la ligue des princes italiens et empêché la sanglante épopée que nous allons raconter. Cette réforme radicale de la cour, de la politique, du sacerdoce, des principes ultramontains, — qui auraient peut-être fait échouer la grande pensée de Luther, — effrayait les Romains, laïques et cléricaux, et occasionnait leur colère contre cet étranger.

Ne comprenant rien à ce débordement de malheurs sur l'Italie, causé par Charles V et François I[er], aimant la paix, Adrien essaya de réconcilier la France et l'Espagne. Charles V s'en fâcha comme d'un manque d'amitié et de partialité pour lui. Il fallut donc que ce bon homme, que ce théologien vivant dans un cabinet de travail, que cet ingénu à la triple couronne courbât la tête sous les éclairs de la prunelle froide de son ancien disciple, et qu'il se mît à la tête de la ligue que l'empereur, le roi d'Angleterre, l'archiduc d'Autriche, Florence, Gênes, Sienne, Lucques contractaient dans le but d'exterminer la France. Adrien VI obéit, mais avec tiédeur. Cela le perdit peut-être.

Adrien VI ne régna qu'un an. Il avait soixante-quatre ans. Le 5 du mois d'août il se rendit à Santa-Maria Maggiore pour y publier la ligue contre les Français et nommer Frédéric Gonzaga, duc de Mantoue, général de l'armée de l'Église. Il faisait chaud. Adrien, fatigué, entra dans le couvent voisin, de San Martin, où il dîna et dor-

(1) Lettere dei Principi, 1, 96.

mit. Le soir il ressentit un premier frisson de fièvre que l'on crut légère. Le mal fit des progrès, et en peu de temps la mort frappait à son chevet. Il fut peut-être empoisonné par la fameuse *cantarella* des Borgia, si l'on doit en juger par les symptômes de sa maladie. Les orateurs de Florence, Jacopo Salviati, Galeotto Medici et Giovanni Ruccellai écrivaient aux Otto di Pratica, de Rome, en date du 7 septembre : « Le pape a eu cette nuit aussi un peu de ses douleurs. » Et le 9 septembre : « L'état du pape s'est aggravé. Les douleurs l'ont repris et tourmenté toute la nuit. La fièvre s'est déclarée. Il a appelé les cardinaux qui sont à Rome et leur a dit que sa maladie était mortelle, en les priant de vouloir exécuter ses dernières intentions, communiquées à Medici... Puis il prit une bonne soupe de malvoisie et s'endormit pendant sept heures. Mais son mal est grave et laisse peu à espérer. » Enfin, le 14 septembre 1523 : « A dix-neuf heures, Adrien VI a expiré. »

Plus explicites et détaillées sont les dépêches des ambassadeurs de Henri VIII d'Angleterre au cardinal Wolsey. Clerk et Hannibal écrivent de Rome le 14 septembre : « Depuis le mois d'août le pape a gardé toujours sa chambre. Il n'a donné audience que deux ou trois fois au cardinal Medici et aux ambassadeurs de l'empereur, à cause de l'importance des affaires de Lombardie. Sa Sainteté a été continuellement tracassée par les douleurs des reins, et, à ce que l'on dit, *cum excoriatione virgæ*. Le 8 de ce mois il réunit les cardinaux dans sa chambre, devant son lit. Il leur annonça le mauvais état de sa santé, et son âge avancé... et sa fin prochaine... Adrien était *durum, rigidum, inhumanum et paucissimo bene merito...* On a écrit sur le tombeau d'Adrien, non-seulement avec la permission mais par ordre des cardinaux, en lettres majuscules :

« *Hic jacet Adrianus sextus, cui nihil in vita infelicius contigit quam quod imperavit !* Ci-gît Adrien VI, auquel il n'arriva rien de plus malheureux dans sa vie que d'avoir été pape ! » On a élevé une statue à son médecin Macerata, avec le mot : *Liberatori patriæ !* Ce pape a été enseveli dans la chapelle de Saint-André, dans l'église Saint-Pierre, entre les deux tombeaux de Pie II et Pie III. On a écrit sur sa tombe : *Impius inter Pios !* Tout le monde a été charmé de la mort de ce pontife (1). »

La Providence se chargea de châtier cette joie impie, ou le crime de cet assassinat, auquel les Médicis ne furent certainement pas étrangers. Jules de Medici, quoique bâtard, lui succédait et prenait le nom de Clément VII.

(1) Dépêche du 24 octobre. Clerk et Hannibal au card. Wolsey.

Digitized by Google

CLÉMENT VII.

I. Clément VII, selon les historiens. Son portrait. — II. Division des partis avant le conclave. Négociations du cardinal Wolsey : ses dépêches. Candidats des couronnes. Notes des ambassadeurs. — III. Journal du conclave, d'après les orateurs florentins, renseignés par Medici. Dépêches de ces orateurs et de ceux d'Angleterre. Défection des cardinaux français au cardinal Colonna. Celui-ci passe à Medici. Élection de ce cardinal. Dépêches des ambassadeurs anglais et florentins sur les opérations du conclave. — IV. Clément VII selon les orateurs de Venise. — V. Situation de l'Italie à l'avénement de ce pape. Politique qu'il pouvait suivre : celle qu'il suivit. Événements de l'époque. — VI. Intelligence secrète du connétable de Bourbon avec Charles V, d'après les orateurs florentins. Prise de Rome. Benvenuto Cellini. — VII. Élection contestée, par scrutin, de Jésus-Christ comme roi de Florence. Traité secret de Clément VII avec Charles V. François Ier y accède. Siége de Florence. Fin de la république florentine. Ferruccio. Benedetto di Foiano. — VIII. Dernières années de Clément VII.

I

Si l'Italie pouvait oublier toute l'histoire calamiteuse des papes, elle n'oublierait jamais le nom de Clément VII. Ce nom est une époque. Il est attaché, comme un condamné à la potence, à deux grands désastres; et tout Italien qui se sent remuer le cœur d'amour pour son pays ne perdra jamais le souvenir du sac de Rome et de l'assassinat de la république de Florence. Une atmosphère éternelle de malédictions environnera implacablement la mémoire de Clément VII, tant qu'il y aura un débri de l'Italie. Laissons le jugement de ce pape à celui qui fut le conseiller et l'instrument très-dur de sa politique, à l'infâme citoyen et grand historien Guicciardini, et à un étranger, Léopold Ranke. Nous rappor-

terons plus bas le jugement des orateurs de Venise. « Clément VII, dit Guicciardini, passait pour un homme grave et constant dans ses délibérations ; et comme on lui avait attribué plusieurs choses faites par Léon X, tout le monde affirmait qu'il était plein d'ambition, d'esprit grand et inquiet, et très-désireux de choses nouvelles... éloigné des plaisirs, assidu aux affaires, tous attendaient de lui des faits immenses et extraordinaires... » Et ailleurs : « Pape exalté avec une facilité admirable de bas étage à la papauté, — *di grado basso,*—... il mourut haï par la cour, soupçonné par les princes, et avec une renommée plutôt sombre et odieuse que favorable, passant pour avare, faux, éloigné par nature de faire du bien aux hommes... Il ne créa aucun cardinal pour sa propre satisfaction; au contraire, toujours par nécessité, excepté le cardinal de Medici... Dans ses actions, très-grave et circonspect, sachant se dompter admirablement, de grande capacité, si la timidité ne lui eût souvent troublé le jugement (1). » Ranke écrit de son côté : « Il se faisait considérer par sa conduite sans reproches et sa modération, il accomplissait les cérémonies religieuses avec pompe; il donnait audience, sans se lasser, du matin au soir, et favorisait avec intelligence les sciences et les arts. Clément VII était très-instruit... Il montra en toutes choses une sagacité extraordinaire; il débrouillait les affaires les plus difficiles, les creusait et en parlait avec une grande assurance. Il s'était fait distinguer, sous Léon, comme un homme que personne ne surpassait dans les conseils et dans la circonspection des actions... Il lui manquait cependant l'esprit inventif et pratique pour saisir, dans les affaires, ce qui est possible et simple :

(1) Guicciardini, liv. xv, liv. xx.

dans les moments les plus importants il hésitait et se préoccupait exclusivement d'économiser de l'argent. » Mosheim enfin le dit : « Moins ingénu et de cœur ouvert qu'Adrien VI, sans foi et astucieux (1). »

Somme toute, bien et mal, Clément VII était d'une nature inférieure et négative. Dans les conditions ordinaires de la vie, il serait passé inaperçu ; étant prince, on lui attribua à mérite de ne pas s'être adonné à maints défauts. Dans une époque moins agitée, il s'en serait tiré indolemment en parlant grec ou latin avec quelques pédants; en griffonnant peut-être une bonne poignée de chansons et de sonnets, en donnant la commission d'une douzaine ou deux de madones aux grands artistes de son temps ; il aurait enrichi ses parents, mis au monde une couvée de bâtards, mené joyeuse vie avec quelques courtisanes. Dans les moments suprêmes où il se trouva, en contact avec tout, ne suffisant à rien, homme vulgaire avec de petites passions parmi des hommes de génie à vues gigantesques, aux prises avec des princes qui s'appelaient Charles V, Henri VIII, François I^er^, Ferdinand d'Autriche, avec Marguerite d'Autriche et Louise de Savoie... Clément ne pouvait que prendre les phénomènes pour des causes, les résultats pour des principes, déchoir de déception en déception, compromettre tout, perdre tout et finir par douter de tout,— du monde et du ciel. Son regard n'avait pas d'horizon. La convoitise altérée qu'il avait de réussir le faisait chanceler, le faisait éviter tous les conseils hardis et soudains, — qui, dans les temps agités sauvent tout,—car ces conseils, tombant à l'imprévu, l'obligeaient à retarder ses déterminations intempestives et inutiles, le forçaient à des sacrifices cruels et

(1) Ranke, chap. 3.

Digitized by Google

sans profit. Clément VII n'avait pas le sens de l'initiative. Les faits le surprenaient toujours et lui dictaient, par conséquent, des conditions honteuses quelquefois, plus souvent iniques, toujours fatales. Sa vie était un combat de toutes les heures. En lui le pape luttait contre l'homme, le prince contre le citoyen d'Italie; contre un cœur froid et muet se heurtait une imagination maladive qui peuplait l'univers de fantômes et s'excitait par des ambitions exorbitantes, comme les Chinois par l'opium. De là sa timidité, son irrésolution, les excès dans lesquels il se laissa entraîner, les crimes qui font maudire sa mémoire. En lui toutes les facultés, infirmes et tumultueuses, s'insurgeaient; tout était brisé en lui. Il n'avait d'esprit de suite en rien. Sa vie eût été composée d'incidents sans lien et quelquefois sans raison, s'il n'avait eu cette unité, l'instinct d'élever sa famille. Ce point lumineux colora le reste et donna une signification à toutes les manifestations de son être. Rarement il agit par calcul; rarement il se posa le but qu'il voulait atteindre. Le monde environnant et les événements, qui presque toujours le surprenaient, le déterminaient seuls à agir; et encore, dans ces idées mêmes plus lucides et plus impérieuses qui s'imposaient à son esprit,—comme l'exaltation de la maison des Médicis, il se laissa remorquer plutôt qu'il ne tint à son dessein. Voilà pourquoi il ne sut écarter aucune entrave sans violence, il ne sut prévoir aucun obstacle; et pourquoi aussi, lorsque le hasard ou la sagacité de ses conseillers le faisait trouver sur la voie qu'il préférait, il y courait comme un forcené, écrasant tout, éclaboussant tout, fasciné par la joie de se faire croire homme de conseil, de prévoyance, de résolution. Clément VII avait la vanité d'une femme, la pétulance d'un enfant, la méchanceté froide d'un prêtre, le laisser-

Digitized by Google

aller d'un homme dégoûté de la vie, le soupçon de l'avare, l'inquiétude du remords, et, pour complément, il croyait peu à la Providence, beaucoup à la fatalité. Je ne sais s'il croyait en Dieu : il se moquait certainement du Christ. Je ne sais si son cœur était capable d'affections vraies ; dans sa nature, il n'avait rien d'élevé et de noble. Le sang d'une négresse couvait dans ses veines. Il fut comme une terre qui ne produit que des ronces... et quelques-unes de ces épines nous piquent encore.

On le connaissait. Il n'y avait pas un cardinal qui l'aimât ; quelques-uns l'abhorraient ; presque tous le craignaient. Pourquoi et comment fut-il nommé ?

II

J'ai sous les yeux quatre-vingt-six dépêches des ambassadeurs du roi Henri VIII à Rome, des ambassadeurs de la République de Florence auprès du roi de France, auprès de l'empereur et du sacré collége. Je pourrais tirer de ces documents une narration courte et substantielle des négociations de ce conclave et passer outre. Au risque de tomber dans la monotonie, je préfère donner l'extrait des dépêches elles-mêmes. Cela est plus authentique et n'ôte rien à cet air du temps, des lieux, des hommes et de l'impression des faits qui donne la vie et ourdit le drame dans l'histoire. D'ailleurs, j'aime à m'effacer le plus possible dans ce récit. Un ennemi qui raconte les gestes d'un ennemi est toujours suspect.

Trente-deux cardinaux commencèrent par entrer en conclave le 1er octobre 1523. Quelques jours après,

arrivèrent trois cardinaux français, et, un peu plus tard, le cardinal d'Ivrea — Ferrario. Les trente-neuf électeurs se partageaient en deux bandes principales ; les Français et les Impériaux. Ceux-ci se subdivisaient encore en faction du cardinal Colonna, et en faction du cardinal Giulio des Médicis. Parmi les Français, il y en avait qui, sous main, s'entendaient avec celui-ci et lui livraient leur vote. Ensuite, il y avait la division générique des vieux et des jeunes; et, au milieu de tous, une petite intrigue du cardinal Wolsey, — mais très-petite, car j'ai toute raison de croire qu'on se moquait finement de lui. Les candidats du parti français étaient Flisco, Volterra et Como, désignés par François Ier. Les candidats du roi d'Angleterre étaient Wolsey avant tout, puis Medici, Farnèse et Campeggio. Les désignés de Charles V, Colonna d'abord, puis Medici. Il y avait donc dans le collége nombre de papables, parmi lesquels Franciotto Orsini, Lorenzo Pucci, Jacobacci, qui avaient le plus de chances, et maints autres ; car, qui plus, qui moins, aspiraient tous ou presque tous à la tiare.

Avant d'entrer en conclave, avant même la mort d'Adrien, les négociations étaient ouvertes et allaient leur train. Adrien VI était condamné *à priori* inexorablement. Le cardinal de Wolsey avait pris ses mesures comme les autres. Le 1er octobre il écrivait à Henry VIII : « J'envoie à Votre Grâce les instructions semblables à celles qui dans le conclave passé furent adressées à l'évêque de Bath et à Richard Pace pour l'élection, — *preferrement*, — soit de moi-même, ou, si elle échoue, pour celle du cardinal de Medici. Je supplie Votre Grâce de les signer. J'y ajoute un billet au nom de Votre Grâce à l'empereur, et je prie V. A. de se donner la peine de le signer de sa propre main, en

y mettant le signe secret et la marque qu'il y a entre Votre Grâce et l'empereur. »

Henry VIII satisfit à point son ministre. Mais il est fort douteux que l'empereur Charles V ait d'aucune façon patronné le favori du roi d'Angleterre. Soupçonneux et égoïste, Charles V ne se souciait que de ses propres intérêts. Wolsey n'omit aucun soin pour réussir et pour bien poser sa candidature. Par une dépêche fort curieuse, il détaille les promesses à faire au collége et ordonne les précautions à prendre avant de présenter la lettre pour Medici et à Medici. Puis, de sa propre main, il ajoute à cette dépêche : « N'épargnez aucun offre raisonnable; ce qui est une chose à bien considérer, parmi tant de personnes besoigneuses, c'est leur qualité et leur rang : vous êtes sage et vous comprendrez ce que je veux dire. Faites de votre mieux, et ne vous laissez pas séduire par les belles paroles, surtout de ceux qui, quoi qu'ils en disent, désirent plutôt leur avancement que le mien. Il faut, par conséquent, user d'une grande adresse; et le roi pense que tous les impériaux voudront être francs avec nous, — si l'on peut avoir foi en l'empereur. Les jeunes, qui d'ordinaire sont nécessiteux, prêteront une oreille favorable à vos offres qui seront, sans faute, remplies; le roi voulant que vous n'épargniez ni son autorité, ni sa bonne monnaie, ni ses substances. »

Nous verrons la suite de ce marché.

Charles V eût préféré Colonna, qui était son parent et son ami. Mais, ayant su les difficultés qui entouraient cette nomination, il acceptait Medici avec confiance. Jeronimo et Corsini, ambassadeurs florentins auprès de la cour impériale, écrivaient de Pampelune, en date du 7 novembre et du 15 décembre : « Tout le monde ici, et principalement l'empereur, désire Medici ar-

demment : mais comme en ce conclave sont les mêmes cardinaux que dans le dernier, on craint la longueur et le schisme... César croit à la nomination de Medici, parce qu'il la désire et en a besoin pour les choses d'Italie, ne voyant pas encore le pli qu'elles vont prendre et craignant de ne pouvoir les maintenir à cause des grosses dépenses. On espère en Sa Sainteté, si elle ne manque pas, comme elle fit jusqu'ici. »

Les Florentins se réjouissaient d'avoir un pape de leur pays et d'avoir un Medici, ne songeant guère, les aveugles, que cette puissante famille pourrait à la fin désirer la principauté absolue. Déjà les cardinaux de Medici s'étaient servi de la République pour acquérir considération, influence, autorité sur le collége; et tandis que de Rome ils dirigeaient la politique de la République, par celle-ci ils faisaient pression sur le conclave. Et nous verrons comment cette gloriole municipale de Florence lui devint fatale et la tua.

Pendant le temps des funérailles d'Adrien, les pratiques des cardinaux et des ambassadeurs se nouaient et dénouaient avec une âpreté fiévreuse. Les orateurs florentins écrivaient aux *Otto di Pratica*, le 19 septembre : « Les choses de la ville marchent tranquillement. Les cardinaux sont en discussion. Les vieux et ceux qui suivent la France voudraient tirer du château le cardinal de Volterra, nonobstant le *motu proprio* du pape, sans quoi ils ne veulent pas entrer en conclave et protesteront. Ils veulent prendre du temps pour attendre l'arrivée des cardinaux français; et n'ayant pas un grand espoir dans le pontificat, ils jugent que toute espèce de désordre leur sera utile. Medici se tient à l'écart et ne veut pas parler de cette affaire. Le plus solide, c'est l'ambassadeur de César, le duc de Sessa. Le collége a délégué Medici, Savelli et Colonna pour

calmer ledit duc, et nous croyons que l'on s'arrangera, car Medici le désire. Ses amis lui conseillent de rester tranquille, car ceux qui parlent de schisme, lorsqu'il s'agira de ne pas entrer en conclave, y penseront très-bien. En outre des fauteurs de Volterra, les cardinaux en général souffrent de mauvaise grâce d'être maltraités, et ils ne négligent rien pour diminuer l'autorité du pape sur eux. L'ambassadeur impérial soutient Volterra vigoureusement, et l'on craint que, l'élection faite, il ne surgisse ensuite des difficultés. Le *motu proprio*, d'ailleurs, éveille de grands doutes parmi les cardinaux, leur semblant qu'un pape, au point de mourir, pourrait, par un *motu proprio*, dépouiller du vote tous ceux qui pourraient contrarier ses desseins et disposer ainsi de l'élection de son successeur. »

Voici ce qu'avaient déjà écrit à Wolsey, le 14 septembre, Clerk et Hannibal, ses agents à Rome : « Les principaux cardinaux dans le sacré collége actuel sont : Medici, Santi Quattro, — Pucci — et Campeggio, qui constituent un triumvirat. Ces cardinaux ont eu plusieurs conférences secrètes et tous les trois sont amis de Votre Grâce. Il paraît que ces trois cardinaux et leur parti, qui n'est pas petit, se sont arrêtés sur Medici, Farnèse et Votre Grâce. Votre Grâce a beaucoup d'amis ; et si Medici ne réussit pas à s'élever lui-même ou à faire nommer Farnèse, ce qui est fort difficile, si la bande persiste dans la guerre qu'elle lui fit dans le conclave passé, le diadème peut briller sur votre tête. Nous sommes sûrs d'une chose, que, si Votre Grâce était présente, — nous en sommes aussi sûrs que nous sommes d'York — que *tota curia romana ipsis et reverendissimis cardinalibus una anima approbantibus*, ni le cardinal de Medici, ni le plus hautain d'entre eux tous, ne voudraient faire plus d'instance pour empêcher cela

que d'aller à Jérusalem sur leurs genoux. Les plus difficiles parlent tout au plus du danger d'une translation du saint-siége ailleurs, en choisissant un absent. Nous les avons rassurés. En sorte que, s'ils ne peuvent s'entendre sur le choix d'un cardinal présent, et doivent en venir à celui d'un absent, Votre Grâce aura la préférence. Le cardinal de Medici espère beaucoup pour lui-même, et ses amis le poussent. S'il ne réussit pas, il agira pour Votre Grâce, et si cela aussi lui fait défaut, il proposera Farnèse ou della Valle, impériaux et ses amis. Si aucun des trois n'aboutit, Medici ne consentira en faveur d'aucun des présents, et *res redibit ad absentes*, comme dans l'élection passée. Votre Grâce aura alors la priorité. Le cardinal de Volterra, — Soderini — *capitalis inimicus* de Medici, a été dépouillé *per bullam voce activa et passiva in electione pontificis*, et obligé à rester toujours en prison dans Saint-Ange. Le pape est mort aujourd'hui. »

Évidemment les cardinaux italiens, très-fins et très-moqueurs, abusaient de la naïve crédulité de ces étrangers.

Enfin, malgré le retard que le parti français tenta d'y mettre, le collége entra en conclave le 1er octobre. Et Medici, — *se si puo aggiustar fede a chi promette*, — emporta un solide espoir de succès. Il n'avait négligé aucun moyen nécessaire, — *ogni opera necessaria* —pour se faire pape ou pour laisser arriver le cardinal qui lui convenait le mieux (1).

(1) Dépêches de Galeotto Medici du 29 sept. et du 1er octobre.

Digitized by Google

III

Les orateurs florentins écrivaient tous les jours et recevaient du conclave même les nouvelles par leur cardinal. Suivons donc avec confiance ce journal.

Le 2 octobre ils mandent : « On prend de grandes précautions pour clore et murer le conclave. Les cardinaux ont traité avec les marchands de Gênes pour emprunter sept mille ducats, afin de payer les troupes à Modène. Le cardinal Colonne se montre bien disposé envers Medici. »

Le 5 octobre : « A ce que l'on m'a dit cette nuit, hier on ne fit pas de scrutin, n'ayant pas encore terminé les conventions préalables, — *i capitoli*. Les adversaires voudraient traîner les choses en longueur; mais ils sont dans le désordre. On attend trois cardinaux français. Cette venue nous dérange. Nous aurons alors besoin de deux votes de plus qu'auparavant. Mais nous, ne nous perdons pas d'espoir. Jusqu'ici cependant rien de décidé. »

Puis le 6, le 8 et le 9 octobre, ils mandaient : « Ce matin, sont arrivés, par la poste, trois cardinaux français, et bottés et emboués, ils sont entrés en conclave. Leurs amis les sollicitèrent pour le scrutin de ce matin, afin qu'on ne fît pas le pape, ce qui aurait pu arriver. Cela embrouille tout. Mais lesdits cardinaux, sans se soucier du scrutin, se mirent à manger. Les choses de Medici n'en souffriront autrement que d'un peu de retard : le parti impérial est très-puissant, et il s'unira mieux... Sans Medici on ne pourra rien faire. Surtout si les nouvelles des désastres de l'armée française en Lombardie continuent. Les adversaires perdront courage.

Faites-nous savoir ce qui arrive à Milan : nous aurons soin de laisser pénétrer les nouvelles dans le conclave. La confusion qui y règne est grande : les nôtres sont unis. On attend le cardinal d'Ivrea. Cela ne changera rien : ils seront trente-neuf; vingt-six votes suffiront toujours pour l'élection... Dans le conclave on perd le temps. Le temps est bon pour tout le monde, surtout pour nous. Une victoire en Lombardie déciderait les débats. Les Français l'attendent : nous pensons au contraire qu'ils éprouveront une nouvelle défaite. »

Et le 11 et le 12 octobre : « Dans le scrutin de ce matin, Medici a trouvé moins de faveur. Le parti adverse s'est réuni; mais les Français, voyant qu'ils ne peuvent tirer à bout un des leurs, cherchent un impérial, le moins nuisible à leur roi. Cela peut servir à Medici, caractère conciliant. Pour prendre du temps, les impériaux ont consenti à ce que tous les cardinaux vieux fussent scrutinés avant les autres, car ces vieux-là prétendent tous à la tiare. Ils avaient obtenu cette promesse de la faction française, mais, par le petit nombre de votes qu'ils attrapent dans le scrutin, ils s'aperçoivent à la fin qu'ils n'ont aucune chance, et, mécontents, s'approchent de nous. Par ces défections et les choses de Lombardie qui ne vont pas bien, les Français doivent succomber. Alors, crainte de tomber plus mal, les Français les premiers voteront pour Medici. »

Les dépêches du 13, du 14 et du 15 octobre portent : « Par un dernier effort, auquel concoururent toute la faction française et Colonna, le 12 octobre, Monti put réunir seize votes et trois accessit. Medici, voulant se faire pape avant les autres, a refusé ses votes aux vieux que l'on met en avant. Ainsi, on s'amuse à se moquer l'un de l'autre, — *vannosi berteggiando* l'*un* l'*altro*. — Cette tactique de Medici a dissous la bande

Digitized by Google

des vieillards, dont une partie a passé à lui, une autre aux Français, tout en lui disant qu'ils le désirent pour bon frère, mais non pas pour pape, et qu'ils auraient donné leur vote à un candidat qui leur parût convenable, s'il l'eût proposé. Medici répondit à cette proposition qu'il voulait y réfléchir deux ou trois jours ; mais, en réalité, uniquement pour aviser à ses affaires, les consolider mieux et tâcher de rompre la ligue opposée, laquelle, du reste, ne paraît pas bien solide, car, voulant tous être pape, ils se trompent les uns les autres, ce qui les dépite et les fait passer à la faction adverse. »

Le 17 octobre, les ambassadeurs florentins écrivaient ceci : « *Le cose del conclave si stringono;* — on marche à une conclusion. Colonna n'a pas voulu voter ni pour Medici ni pour aucun des siens, et il s'est rangé du côté opposé. Le duc de Sessa et ses propres frères l'ont grondé, lui rappellant l'indignation que cette conduite pourrait occasionner à César, ses anciens griefs et le nouveau, — celui de faire pape un Français pour déplaire à l'empereur. Colonna a répondu qu'il ne voulait pas de Medici, mais qu'il voterait, en tous cas, pour un impérial. Les nôtres lui ont laissé un large choix au milieu d'eux. Il paraît pencher vers della Valle; non pas qu'il l'estimât, car, il y a seulement quelques jours, il dit de ce cardinal, qu'il ne voulait pas faire pape son jardinier—*usò dire non voler far papa il suo vignarolo,* — mais parce que les adversaires, qui accepteraient Como, déclarent qu'ils ne l'acceptent pas, ce La Valle, et lui donnent l'occasion, à lui, Colonna, de proposer Jacobacci ou Piccolomini, ceux-là mêmes qu'il préfère. Les pratiques marchent ainsi irrésolues et dans la confusion. Medici préfère La Valle, et il profite de ce grabuge. Ce soir

arrive Alberto di Carpi, qui fera brèche en faveur de Medici auprès de quelques-uns de ses ennemis. D'autant plusque, par les lettres de Antonio de Leyva et du gouverneur de Plaisance, nous apprenons que les choses des Français vont mal. »

Des dépêches du 19 et du 20 on relève que le parti français avait nommé une commission composée de Monti, Cornaro, Colonna et Vandôme pour s'entendre avec Medici, et que celui-ci avait choisi Ancona, Cesis et Cesarini pour négocier, afin d'en arriver à une conclusion; que cela ne servirait à rien, car les impériaux étaient unis, tandis que les Français ne s'accordaient pas sur lequel d'entre eux ils devaient porter leurs votes. D'ailleurs, Medici tenait les siens solidement, car il leur avait fait toutes les faveurs qu'il avait pu, et ils en étaient satisfaits, tandis qu'ils se montraient mécontents des adversaires. Le résultat de ces négociations sera que le parti français se brisera et chacun — *si girera dove gli tornera meglio a proposito*, — arrangera ses affaires de son mieux. » Medici avait annoncé aux orateurs par sa lettre, — *con una sua poliza*, — que ses choses prospéraient.

Voyons à présent ce que, en résumé, les ambassadeurs anglais écrivaient au cardinal Wolsey, en date du 24 octobre. « Le 1[er] de ce mois, les cardinaux entraient en conclave. Le second jour ils étaient enfermés; le troisième, ils recevaient la nouvelle que le duc de Ferrare avait pris Reggio, ville de l'Église, et qu'il s'apprêtait à occuper Modène. On fit appeler des banquiers à la porte du conclave, et, sur gage, le collége emprunta cinq ou six mille ducats, envoyés à Modène pour y préparer la résistance, Le 6 octobre arrivèrent les cardinaux d'Aix, de Lorraine et de Vendôme, et furent accueillis par Orsini et les autres

Digitized by Google

partisans de la faction française. Ils entrèrent en conclave en bottes et éperons et en habit court, — *short wedis.* — Le cardinal de Lorraine portait un habit de velours *crane colored* et un chapeau à plumes, qu'il laissait derrière lui, *for lesing.* La faction française est enhardie et elle se leurre de faire le pape à plaisir. L'arrivée de ces cardinaux a embrouillé merveilleusement nos desseins. Les choses cependant vont bien pour Medici. Le 8 d'octobre on sevra le collége d'une partie de son service, et, selon la coutume, celui qui eut le rôti n'eut pas le poisson, — *sodyn,* — et *vice versa.* Le 8 arriva aussi la nouvelle de Milan que les Français avaient porté secours et ravitaillé Crémone... que Prosper Colonna, capitaine général de l'empereur, entendait marcher en avant, se joindre aux Vénitiens, et donner bataille aux Français. Les 9, 10, 11, 12, rien de nouveau dans le conclave, — excepté qu'il y avait une grande dissension entre les cardinaux, ce qui augmente les chances de Votre Grâce. Le 13, les magistrats de la ville se présentèrent au conclave pour l'engager à hâter l'élection. Le cardinal Armellini et autres les reçurent. Armellini leur conseilla la patience, car, avec le temps, on pouvait faire un bon choix, et non pas comme dans le conclave passé ; car, s'ils pressaient, on aurait un pape qui demeurerait en Angleterre. Sur quoi ces magistrats se récrièrent en disant : Qu'on en choisisse un présent, — *etiamsi truncum aut stipitem electuri forent.* Le cardinal Colonna répéta la même chose le lendemain. Le cardinal Colonna travaille beaucoup pour lui-même, en prétendant travailler pour l'empereur. Et comme Medici et sa faction ne le soutiennent guère, il a envoyé un billet à l'ambassadeur impérial, en disant que c'était le moment pour Medici de montrer qu'il servait l'empe-

reur; car, s'il lui donnait son appui, on aurait un pape impérial. Medici se tient très-réservé. Le 19, nous reçûmes la lettre de Votre Grâce. Il y a eu des conclaves qui ont duré trois mois. Mais, depuis quelque temps, cela n'arrivait plus. Alexandre fut choisi en huit jours; Jules en six; Léon en huit; Adrien en quatorze, ce qui parut énorme. Nous voilà au 24 octobre, et il n'est pas question d'élection. C'est qu'il y a vingt cardinaux décrépits qui ont juré de mourir plutôt que de choisir Medici. La faction de celui-ci a fait un serment égal. Et comme ce Florentin et les siens sont jeunes et peuvent endurer les souffrances, en définitive, ils auront la victoire. Colonna, qui déteste Medici, pour exciter des troubles dans Rome, fait répandre le bruit que, comme dans le conclave passé, par le conseil de ce cardinal on élut *barbarum Flemingum, nunc conabatur eligere Anglicum*. La diète ordinaire, pour l'abréviation du conclave, n'est pas observée : les gardiens du conclave sont intimes des cardinaux. »

Cependant, le matin du 28 octobre, Monti et les trois cardinaux français se présentèrent au guichet et déclarèrent aux gardiens qu'ils voulaient un peu plus de liberté, — deux heures le matin et deux heures le soir de promenade au Belvédère, — car il était impossible de rester si longtemps enfermés. Les députés répondirent qu'ils convoqueraient les ambassadeurs, les prélats, les barons, les conservateurs et les gentilshommes romains, et discuteraient la proposition. Cela, en effet, fut fait; mais plutôt que de consentir au peu de liberté demandée par les Français, la réunion des gardiens du conclave décida que le dîner serait restreint encore davantage, pour qu'ils se hâtassent. La réponse leur ayant été communiquée au dedans, Ancona s'écria que ceux qui avaient avancé la pro-

Digitized by Google

position n'avaient parlé que de leur chef, qu'elle leur déplaisait, — aux vieux, — et que, plutôt que d'élargir les règles de la clôture, ils en demandaient la restriction. Le conclaviste de Salviati, toutefois, qui était sorti malade, annonçait que les vieux commençaient à fléchir et que l'on attendait le retour des courriers envoyés en Lombardie pour prendre une détermination (1).

On passa, à cause de cela, quelques jours sans faire de scrutins. Aux Romains, qui voulaient exercer une certaine pression, il fut défendu d'abord d'approcher, ensuite les cardinaux les grondèrent joliment d'avoir osé tenter de faire une chose contre leurs maîtres, — régler leurs repas!

Les cardinaux romains réunis eussent voulu prendre la décision de ne nommer pape qu'un d'entre eux; mais Cesis, Cesarini, della Valle, refusèrent d'y intervenir, en disant qu'ils n'abandonneraient point Medici. Lorraine sonda alors le terrain pour Farnèse, en le disant utile à son roi. Como protesta avec brutalité. Jacobacci vint sur le tapis. Mais l'arrivée d'Ivrea avait troublé toutes les négociations, et le 18 novembre on en était au même point qu'au 1er octobre. Les ennemis de Medici, au dehors, demandaient avec insistance que l'on chassât du conclave les marchands qui maintenaient la discorde parmi les cardinaux, — *fanno rumori che li mercanti sono in conclave debbano essere cavati.* — Et l'on demandait que l'ambassadeur de Portugal, qui avait sa demeure près du conclave, et le révérendissime Gaddi, qui l'avait dessus, eussent à déguerpir.

Pour couper court, Medici avait consenti que l'on

(1) Dépêche de Galeotto Medici du 28 octobre.

nommât quelqu'un des siens, si on ne voulait pas de lui. Mais ses adversaires, qui l'avaient tiré à ce point, voulaient l'entraîner encore à choisir un des leurs. Les partisans de Medici le firent alors tenir ferme, en lui confirmant que tant qu'ils ne se délieraient pas du serment et ne reprendraient leur vote libre, — *non si sciolgano di giuramento e diano li voti liberi,* — ils ne voudraient que lui (1).

Les ambassadeurs anglais écrivaient de leur côté à Wolsey, en date du 7 novembre : « Rien de nouveau dans le conclave. Les deux factions restent intrépides l'une en face de l'autre. Medici et dix-sept ou dix-huit de sa faction d'un côté, les autres de l'autre, contre lui. Il est à craindre qu'en définitive la faction qui ne pourra plus durer dans le conclave n'en sorte et ne choisisse un pape à elle, tandis que l'autre en fera de même. Les Français sont contre Medici. Ils ont excité le peuple à venir crier aux portes du conclave contre lui et contre di Soderini qui prolongent l'élection. Mais les amis de Medici ont arrêté ces vociférations. On a découvert une conspiration qui avait pour but d'ôter Milan aux Français, ce qui aurait obligé Medici à céder dans le conclave pour aviser à Florence. »

Francesco Guicciardini et Galeotto Medici expliquent la dépêche de Clerk et Hannibal, en disant que le retard de l'élection finira par donner courage au parti anti-impérial et mettre le feu à l'État de l'Eglise, et que la nouvelle que le roi avait rappelé les Français de Milan avait effrayé le parti français au dedans et au dehors, ce qui hâterait l'élection. Puis

(1) Dépêches de Medici des 3, 9, 10 et 11 novembre aux Otto di Pratica.

Digitized by Google

Galeotto ajoute que le duc de Sessa avait capté le vote de Ivrea en faveur de Medici et que les Romains, vu *li brutti modi* avec lesquels les prélats gardaient le conclave, avaient demandé de leur joindre une députation de leurs gentilshommes, pour que la clôture fût mieux observée (1).

Dans la lettre en date du 14, il ajoutait : « Les adversaires se réunissent pour nommer Farnese ou Flisco: partagés entre eux, ils se tiennent serrés contre Medici. Dans le scrutin de ce matin, Ponzetto eut treize votes, et personne ne l'approcha ni ne le surpassa. Le mécontentement de Prosper Colonna et la lenteur du vice-roi prolongent la demeure des Français à Milan ; ce qui, sans être dangereux, nous dérange. Nous avons donné ces nouvelles à Medici au dedans ; il saura les utiliser — *indirigere a buon cammino.* »

J'ajoute à tout hasard quelques lignes de la lettre très-caractéristique que Bartolomeo Della Valle écrivait à l'ambassadeur de Florence à Milan « *Pagholo Vettori mie signore* (2) » :

« Jhesus M[ia]. addi 11 di nov. 1523.

« ... Hier arriva la nouvelle que les Français avaient quitté Monza et marchaient du côté de Marignano ; bonne nouvelle qui fit augmenter les paris sur Medici de onze à seize — en sorte que l'on attend ici le Saint-Esprit *che vengha di chosta per istaffetta.* Les Romains se rendirent hier au conclave pour faire des remontrances contre le trop de liberté de la clôture... car on sait dehors publiquement tout ce que l'on fait de-

---

(1) Dépêche de Guicciardini du 9 nov., de Modena, de Medici du 11 nov., de Roma.

(2) Firenze, *Carte strozziane*, filza 242.

dans. Medici s'excusa envers la députation de n'être pas la cause du retard de l'élection, et il conclut que ses adversaires exceptent quatre des siens ou lui six des leurs, et que l'on fasse pape n'importe qui parmi les autres cardinaux des deux partis. La députation se tint pour satisfaite. *Per avixo vi sia.* Hier arriva Ivrea. Tous ces tonsurés l'accompagnèrent au conclave. La peste fait ici quelque chose — *tocha alcuna chosetta* — dans les environs elle ravage beaucoup. Ici les affaires vont *chosi-chosi ;* on tue, on assassine la nuit, et pas de justice. Les M. (mille) hommes d'infanterie soldés ici sont partis — peut-être vers le vice-roi — qui ne se hâte point, quoique les Vénitiens lui aient fait savoir qu'ils ne voulaient pas soutenir ultérieurement cette dépense. Aux Banchi on parie 70 pour 100 qu'il n'y aura pas de pape avant la fin du mois, 40 pour la moitié de décembre, 25 pour la fin, 15 pour janvier. On a donné sur Milano 70 pour 100. L'ambassadeur de César a parlé à Colonna, en lui disant que S. M. voulait son bien et qu'elle se serait contentée qu'on lui fasse un pape impérial. Il est douteux cependant que S. M. soit satisfaite. Il a couru de l'argent et certaines caisses pleines de toute autre chose que de plumes — *certi forzieri pieni d'altro che di penne.* — Du côté de la mer, rien de nouveau. »

Enfin, le 18 novembre, l'ambassadeur de Florence écrivait la dépêche suivante : « Après tant de bonnes espérances, de bons résultats. Depuis hier soir, Medici a fait de grandes manœuvres — *gran praticamento* — et demain, il sera peut-être pape, par suite de la discorde de Colonna avec les Français. Ceux-ci prétendaient que leurs vingt-trois votes ne fussent donnés qu'à ceux désignés par le roi, et Colonna prétendait que Jacobacci et autres impériaux eussent à concourir avec eux.

Digitized by Google

L'insolence des Français fut telle que, ne pouvant la tolérer davantage, Colonna et Cornero allèrent trouver Medici, et lui dirent vouloir le faire pape. Ils ont ensuite tiré à eux quelques autres, et ils sont maintenant vingt-huit. Colonna a demandé en grâce qu'on attendît jusqu'à demain pour tenir une réunion et persuader à ceux qui ne veulent pas céder, de fléchir, *altrimenti si avranno il danno*. Ils font cela pour se pacifier entre eux et sauver Volterra et les autres. Sur cela Medici sera large et humain — *benigno e largo*. — On ne peut plus retourner en arrière. »

Cependant Giulio de Medici ne fut nommé que le 19 novembre, et après de nouvelles difficultés. Galeotto Medici et les ambassadeurs d'Angleterre racontent cette élection et ses dernières manœuvres, avec des détails curieux. Malgré la longueur des dépêches, je vais les donner ensemble ici. Clerk et Hannibal mandaient au cardinal Wolsey le 2 décembre.

« Le 19 du mois passé, Medici fut élu, et voici comment :

« Il y avait au conclave trente-neuf cardinaux : trente-cinq dans le commencement ; puis arrivèrent trois Français et Ivrea. Ils étaient partagés en plusieurs factions, mais en deux principales : dix-sept ou dix-huit pour Medici, le reste contre lui, et parmi ceux-ci, Colonna et deux ou trois autres qu'il avait gagnés. Cette faction se composait en grande partie de Français nés en France ou sujets du roi, ayant reçu l'ordre, sur leur vie, de ne consentir à aucun candidat qui ne fût de leur faction ; de Milanais du parti contraire à celui qui est duc maintenant ; de quelques-uns gratifiés par la France ; d'autres pour des raisons de la faction de leur famille, — tels que les Orsini de Rome ; — d'autres qui haïssaient particulièrement les Medici — tels

que Soderini, et d'autres. Tous ceux-ci s'étaient liés par serment et par pacte, de façon que Medici désespérait de réussir. Mais, sûr de sa faction, il savait que sans lui on ne pourrait faire de pape; que le parti adverse n'était ni si constant ni si compacte qu'il en avait l'air, qu'il ne pût accéder à la fin à un traité ou à un compromis et résister à l'ennui de la réclusion. Colonna, quoique impérial par famille et par parti, avait passé aux Français, en haine de Medici. Ces derniers ne réfléchissaient point que Medici, voyant que son État de Florence, son honneur et sa vie dépendaient uniquement de la répulsion d'un pape de la faction française, serait mort plutôt que de fléchir. Colonna, de son côté, calculait que les Français, ne pouvant rien faire pour eux, auraient agi en sa faveur et l'auraient préféré. En effet, les Français le lui avaient promis; mais plutôt pour le retenir dans leur faction que pour conserver la promesse faite, ainsi qu'à la fin ils le montrèrent. Car, après plusieurs scrutins, où Colonna avait secondé la faction française, il crut opportun d'essayer quelque chose pour ses amis, en disant que, si les Français eussent voulu les favoriser, on aurait eu bientôt un excellent pape. Et il proposa Jacobacci, — excellent homme de la famille Colonna, et impérial, — leur assurant que, s'ils donnaient leur vingt et un ou vingt-deux votes, il en eût retiré de la faction de Medici assez pour former le nombre nécessaire à l'élection, c'est-à-dire vingt-six.

« Après plusieurs instances, les Français tinrent une congrégation entre eux, dans laquelle les trois cardinaux de France avouèrent ouvertement qu'ils ne pouvaient pas, sans danger de leur vie, consentir à cela, d'abord parce que Jacobacci était à l'empereur, et ensuite parce qu'il y avait plusieurs cardinaux dans

Digitized by Google

leur parti, Romains, de la bande d'Orsini, qui, lors même qu'ils eussent dû mourir, n'auraient jamais voté ni pour Colonna ni pour aucun de ses amis. Néanmoins, la faction française décida de faire de grandes promesses à Colonna en faveur de Jacobacci. En effet, ils retranchèrent deux ou trois voix, par lesquelles l'élection allait manquer, en se disant que Colonna devait être content si, leur ayant apporté trois votes, ils lui en rendaient dix-sept ou dix-huit.

« Le cardinal Colonna, d'autre part, se croyant assuré de l'aide des Français, s'en alla trouver Medici et lui demanda s'il entendait se laisser enterrer dans cette prison. Médici lui présenta ses excuses et répondit qu'il préférait cette prison et une autre plus horrible encore, plutôt que de consentir à la nomination d'un ennemi, de la faction française. Colonna répliqua : Si ce n'est que cela, je puis vous assurer que vous pouvez maintenant avoir un bon pape, du parti impérial, et, vous en conviendrez vous-même, digne de cette place. Et il nomma Jacobacci, en lui révélant que les Français avaient promis leur vingt-deux votes, et qu'il n'avait à en fournir que quatre pour accomplir l'élection. Quoique Medici ne fût pas enthousiaste de Jacobacci, à cause de sa parenté avec Colonna, il demanda à y réfléchir et à communiquer cette proposition à ses amis.

« Medici, étonné de cet appui unanime des Français, — tandis que par Orsini et par d'autres il savait le contraire, — prit des informations secrètes, par des relations qu'il avait parmi eux, et il apprit que les Français avaient promis leur appui, mais qu'ils avaient supprimé deux ou trois votes pour faire manquer l'élection. Assuré de cela, dans une seconde entrevue avec Colonna, Medici lui demanda : Si je vous donne quatre

voix pour Jacobacci et qu'il échoue, que ferez-vous en retour en ma faveur? Colonna, qui se tenait certain de son affaire, répondit : Si Jacobacci ne réussit point, je vous apporte autant de voix que vous m'en aurez donné. Medici prit acte formel de cette promesse, et dit, que si Jacobacci avait autant de votes qu'on lui en avait promis, il y aurait ajouté quatre voix dans l'accès, se montrant en même temps persuadé que la nomination réussirait, et affligé qu'il n'eût pu décider un plus grand nombre de ses amis à le seconder.

« Les cardinaux français ignoraient la démarche de Colonna auprès de Medici, mais ils soupçonnèrent bien que Colonna avait acquis les quatre suffrages. Pour se mettre à l'abri de toute fraude et ne pas être trompés, en supposant que Colonna eût accaparé plus de quatre votes, ils décidèrent qu'en outre des deux ou trois dont on avait déjà déterminé la suppression, on en aurait retranché encore deux pour faire manquer décidément l'élection. En effet, lorsque, le lendemain, on en vint au scrutin, il se trouva que Jacobacci n'avait obtenu que dix-huit votes, lesquels, en y joignant les quatre de l'accessit de Medici, lui faisaient vingt-deux. Les Français avaient étouffé quatre voix de celles promises. Colonna, surpris, s'en plaignit. La faction française jeta la faute sur les cardinaux français. Ceux-ci, pour s'excuser, avouèrent que le roi, sous peine de la vie, leur avait ordonné de ne nommer qu'un pape selon les desseins de Sa Majesté, ajoutant : Jacobacci est un homme de bien et serait un bon pape, mais il ne serait pas bon pour le roi notre maître. Sur quoi Colonna s'écria : C'est bien, je vous en ferai un bon pape pour le roi votre maître! Et, tout en colère, s'en alla trouver Medici. Colonna le remercia d'avoir fidèlement tenu sa promesse, l'assura qu'il lui aurait tenu la

Digitized by Google

sienne, et lui garantit qu'il n'y aurait d'autre pape que lui, Medici.

« Voici comment la chose fut combinée entre eux. Medici possédait dix-neuf voix assurées de sa part, Colonna lui porta la sienne, celle de Jacobacci et celles des deux, Vénitiens Cornaro et Pisani. Medici en gagna ensuite, par des pratiques secrètes, trois de la faction contraire, en sorte qu'il avait déjà réuni les vingt-six suffrages nécessaires avant que les Français se fussent doutés de rien. Car Colonna, avant et après l'entrée en conclave, avait tellement accablé d'injures et d'opprobres le cardinal de Medici, que les Français ne pouvaient jamais se persuader que Colonna eût pu se jeter comme un désespéré dans les bras de son ennemi. Cet accord entre les deux cardinaux fut conclu à quatre heures de la nuit du 17 novembre, avec le dessein de l'accomplir dans le scrutin du lendemain.

« Les Français finirent à la fin par avoir connaissance de ce traité. Ils mirent tout en pratique, surtout Soderini, pour briser la ligue, *sed omnia frustra*. Alors ils comprirent que la chose pouvait se terminer sans eux et que ce qu'il leur restait de mieux à faire c'était de se rallier. Le parti de Medici pensa en conséquence que les Français auraient cédé, et qu'il serait mieux si l'élection pouvait s'obtenir avec le consentement de tout le monde. On ajourna donc le scrutin au lendemain, 19 novembre, pour pactiser avec les autres cardinaux. Ce qui fut bien difficile, *tam vehemens erat odium*, particulièrement entre Medici et Soderini. Tout cela cependant s'arrangea par une bonne et politique médiation. Il ne restait qu'une difficulté, celle du serment que les adversaires de Medici avaient prêté de ne jamais le choisir. Ils se rendirent donc dans une chapelle, où ils se délièrent de ce lien sacré réciproque-

Digitized by Google

ment, *relaxaverunt sibi invicem jurata,* après de longs débats de toute sorte. A la suite de quoi, ces cardinaux firent appeler Medici, allèrent à sa rencontre à la porte, *et adoraverunt eum omnes tanquam papam.* La nuit suivante, on surveilla bien qu'il n'y eût pas de changement et de nouvelles pratiques jusqu'au lendemain, 19 novembre, le cinquantième jour du conclave. Au scrutin, Medici fut nommé à l'unanimité. Si Votre Grâce n'a pas eu meilleure chance, c'est à cause de l'absence, et de la haine du pontife décédé. »

Ce que Wolsey se plut à croire naïvement et à mander au roi Henri VIII par son billet du 7 décembre (1).

Maintenant, pour compléter les révélations sur cette élection, voici les lettres des orateurs florentins, en date du 23 novembre :

« Medici fut nommé. Voici comment les choses se sont passées. Sa Sainteté eut toujours seize voix fixes, avec la sienne, et ce furent... Parmi les adversaires, qui ne se découvrirent point pour ses amis, mais qui étaient cependant toujours prêts à lui donner leur vote, se trouvaient Aracœli, S. Croce, Ponzetto, Farnese et Orsini. Les Français voulaient Flisco, Volterra et Como désignés par leur roi, et lorsqu'ils virent leur nomination impossible, se jetèrent en Farnese — très-discuté des deux côtés. Colonna fit semblant de l'aider. Mais cela ne servit à rien. (Ici on raconte l'épisode de Jacobacci...) Colonna négocia avec Medici et lui porta Cornero, Pisani et Jacobacci. Les autres ayant entendu où en était la besogne, Ivrea, Triulzi, de Grassi offrirent à Medici leurs votes. Colonna réunit vingt-trois

(1) *State Papers.* Angleterre. Giddes, *Vie du card. Wolsey.* Le latin est dans les dépêches mêmes.

Digitized by Google

cardinaux en assemblée, et leur proposa Medici. Excepté les trois susmentionnés, les autres élevèrent des difficultés et voulurent gâter le traité, *volsero guastare*. Colonna, *visto la durezza*, déclara qu'il ferait nommer Medici sans leur concours. Ils fléchirent... De Grassis est mort hier... Campeggio aura l'évêché de Bologne. Le pape n'a pas encore distribué ses propres bénéfices, car les Révérendissimes ne s'accordent pas entre eux pour se les partager. Il paraît que Volterra s'est résigné et qu'il restera tranquille. Ira-t-il dîner avec Sa Sainteté? »

Le grand épouvantail de Medici contre Colonna, en tout ce conclave, ce fut le cardinal Orsini, dont il lui fit continuellement papillonner devant les yeux la nomination.

IV

Après l'esquisse donnée plus haut du caractère de Clément VII, j'ajoute, avant de raconter les faits et pour achever son portrait, le jugement des ambassadeurs vénitiens. Marco Foscari, Gasparo Contarini et Antonio Soriano, dans leurs relations au sénat, disent de ce pape :

« Clément VII est un homme prudent et sage, mais lent à se décider, et c'est à cause de cela que ses opérations n'ont pas de suite. Il parle bien, il voit tout, mais il est très-timide. Personne, en affaires d'État, n'en sait autant que lui. Il écoute tout le monde et fait ce qui lui convient le mieux. Il est homme juste, homme de Dieu, et lorsqu'il a agréé une pétition, il ne revient pas sur sa décision, comme faisait Léon X. Mais il veut que tout soit fait avec justice. Il ne dé-

Digitized by Google

pense et ne donne pas ce qui ne lui appartient point, comme le pape Léon. On l'appelle mesquin, et cela fait murmurer Rome, à cause aussi du cardinal Armellino, qui invente des taxes sur toute chose, même sur les mauviettes qui entrent dans la ville. Clément fait des aumônes et quelquefois considérables. Il est très-chaste et on ne lui connaît aucune espèce de luxure (1). Il est sobre, à sa table il n'a que deux services de rôti et de bouilli et du fromage ; assistent à sa table toujours deux médecins avec lesquels il parle des qualités des mets que l'on sert ; puis il cause de théologie et de philosophie avec d'autres personnes présentes. Sa Sainteté aime beaucoup à voir ergoter Marcello avec des moines. Il ne se plaît ni avec des bouffons ni avec des magiciens, ni à la chasse, ni dans d'autres amusements, comme ses prédécesseurs. Tout son plaisir, il le trouve en parlant eau avec ses ingénieurs. Il est timide, de tempérament froid, sain, n'ayant pas de gravelles, comme la plus grande partie des pontifes. Dans les affaires d'État, il ne demande pas de conseil, excepté dans les choses qui regardent César, pour lesquelles il consulte Nicolas Schomberg et le cardinal Farnese. Les cardinaux font ce qu'il veut.

« Il est grand, bien proportionné, vigoureux, sanguin, un peu myope, et même de l'œil droit il ne voit guère. Maintenant il est convalescent d'une longue maladie. Son jugement est droit ; il n'est pas très-inventif, mais il cause bien sur toute chose. Ni la haine ni l'amour n'ont sur lui beaucoup de prise ; il serait colé-

---

(1) Cela n'est pas exact. Jules de Medici, cardinal et pape, eut pour mignon, à double usage, ce Lorenzino qui tua plus tard le duc Alexandre. L'archiclerical Cantu, lui-même, avoue que, *viziosamente amava Lorenzino*. Cap. 136. *Stor. degli Ital.*

reux, mais il sait se modérer. Il voudrait réformer les abus de l'Église, mais il ne prend aucune résolution à ce sujet. Il ne paraît pas se plaire à gouverner, mais il pourrait bien aussi dissimuler cette jouissance. Il estime fort la république de Venise; quant au reste, ses tendances et ses sympathies changent. Mais il en a peu pour tous les Etats de l'Europe. Jacques Salviati, son cousin, et le cardinal Pucci—Santiquattro—l'assistent et le conseillent dans les affaires d'Etat, avec les deux autres déjà indiqués, mais ils ne trempent pas dans sa besogne. L'abord de Clément VII est facile : il écoute tout le monde avec patience; il donne audience du matin au soir. Il n'est pas lettré, mais il caresse les gens de lettres; il est des meilleurs musiciens de l'Italie. Il est réservé, mais on ne le dirait pas dissimulé; il se tait plutôt que de mentir, quand il veut cacher quelque chose. Il ne sait pas prendre un parti, et souvent il change les résolutions prises, même dans les petites choses. Il a auprès de lui quatre cardinaux, ses parents : Cibo, Salviati, Ridolfi et Medici, sans parler de Catherine, d'Alexandre et de Jacopo Salviati, homme vénal et intéressé. Cibo ne songe qu'à ses plaisirs ; Salviati est un homme de grande intelligence ; Ridolfi est lettré et grand protecteur de gens de lettres; Ippolito de Medici, fort beau jeune homme de 21 ans, un peu fou, cause toujours des chagrins au pape, à raison de son peu de goût pour la prêtrise, de sa jalousie pour son frère Alexandre, plus jeune que lui, préféré par le pape et à qui le pape destine le gouvernement de Florence. Ippolito aime Catherine et est aimé par elle. Il est ce même cardinal Hippolyte qu'Alexandre fit empoisonner quelque temps après. »

Digitized by Google

V

Lorsque Clément VII gravit le saint-siége, les Français, les Suisses, les Allemands et les Espagnols dévoraient l'Italie. Les premiers se battaient pour leur roi ; les seconds, pour qui les achetait ; les autres, pour eux-mêmes, pour leur propre compte, c'est-à-dire qu'ils prenaient le combat pour prétexte à la rapine. Leur passage laissait partout les traces d'un simoun furieux, les ruines d'une cyclone infernale (1).

Clément VII pouvait suivre trois politiques.

Il pouvait continuer la politique secondée par lui sous Léon X, l'alliance avec l'Empire.

Il pouvait s'allier avec les Français et les Suisses contre l'Empire.

Il pouvait se mettre à la tête d'une confédération de princes italiens, et, de concert, chasser tous ces brigands étrangers.

Clément VII embrassa la politique qui, en ce moment, était la plus inopportune, la plus funeste à l'Italie. Il pencha vers la France lorsque, par la guerre insensée et impolitique de Léon X, la France avait perdu toute prépondérance dans l'Italie que les impériaux dominaient. Les Français y revinrent, mais uniquement pour succomber à Pavie, où tout fut perdu

---

(1) Une phrase d'une lettre de Théodore Trivulzi à Guido Rangoni, 1529, dit tout : « Il serait bien d'amener de France une quantité suffisante de sapeurs, — *guastatori*... On en trouvera difficilement en Italie : la plus grande partie des paysans sont morts de faim ou de la peste. » Molini, *Documenti di Storia italiana*.

même l'honneur (1). Dès lors commença ce drame souillé de boue, de larmes et de sang de la conquête du Milanais. L'Italie, qui avait voulu conserver misérablement la neutralité, tandis qu'on jouait aux dés sa destinée, se trouva à la discrétion des plus indignes et des plus impitoyables vainqueurs, — des bandits.

Les Vénitiens, alarmés, s'adressèrent au pape et lui proposèrent une ligue italienne, — une ligue d'Etats. Clément VII, qui n'avait pas la conscience du rôle politique important qu'il pouvait remplir, et qui, par une déplorable inconséquence, traitait lorsqu'il fallait combattre, combattait lorsqu'il fallait négocier, et traita toujours avec celui qui pouvait lui être le moins utile, Clément VII, qui plus que de l'Italie se préoccupait de sa famille, repoussa la ligue vénitienne et signa la ligue impériale, se faisant garantir, moyennant une somme d'argent qu'il paya, la domination de la maison de Medici sur Florence. L'argent touché, rassurés contre une coalition possible des princes italiens, les impériaux ne reconnurent plus ni traités, ni amis, ni ennemis, et inondèrent l'Italie comme un torrent de flammes, l'enveloppèrent comme la peste. Ce brigandage vertigineux et infâme rendit plus impérieux aux nobles cœurs le devoir de délivrer l'Italie de cet opprobre. *Liberate diurna cura Italiam*, écrivait Macchiavelli à Guicciardini, *extirpate has immanes belluas quæ hominis, præter faciem et vocem, nihil habent* (2). Le

(1) Les paroles de François I[er] étaient moins chevaleresques que les romanciers les ont façonnées : « Madame, de toutes choses ne m'est « demeuré que l'honneur, *et la vie qui est saine.* »

(2) Antonio de Leyva, non-seulement tuait et dévastait, mais, partout où il passait, il incendiait. Pour apaiser cette rage, le duc d'Urbino lui fit dire : « Si vous faites le feu, je ferai cuire le rôti ; « je brûlerai tant que je prendrai d'Allemands ! »

Digitized by Google

pape alors et la république de Saint-Marc, au nom de tous les Etats italiens, s'adressèrent à la Régente de France et convinrent de concourir tous à la délivrance de François I[er] et de chasser d'Italie les impériaux. La France renonça à ses droits sur le Milanais et le duc Sforza entra dans la ligue.

Celle-ci, cependant, manifesta bientôt son impuissance. La France manqua complétement à ses promesses. Le pape, qui avait essayé inutilement d'investir du royaume de Naples le marquis de Pescara et Vaudemont, en partie par indécision, en partie par son inclination malheureuse aux machinations occultes et à la diplomatie plutôt qu'aux armes, en partie enfin parce que les agents de Charles V lui faisaient des propositions avantageuses, le pape, dis-je, se glaça. Le duc de Milan ne pouvait rien, car il n'avait de son Etat que le nom. Les Vénitiens, ne se sentant pas assez appuyés, craignirent de tout compromettre en s'engageant seuls. On aurait pu, il est vrai, se livrer au peuple italien, comme après la ligue de Cambrai les Vénitiens se livrèrent à leurs sujets, et lui dire : Sauve-toi ! Mais cette idée ne pouvait nullement germer dans la tête de Clément VII, car il aurait dû, comme Médicis, commencer par anéantir sa propre famille à Florence et, comme pape, oublier où la liberté aboutit en définitive. Clément préféra par conséquent avoir le peuple pour vassal et être lui-même vassal impérial, et négocia une trêve de huit mois avec le vice-roi de Naples.

VI

Mais le vice-roi n'était pas le seul à conduire les affaires de l'empereur. Après l'expulsion des Français

Digitized by Google

du Milanais, chaque capitaine des bandes soldées écoutait ses propres intérêts, réglait sa conduite et allait à la remorque de ses hommes, qu'il ne payait pas. Le connétable de Bourbon, donc, fût-ce par ordre secret de Charles V, qui avait reçu de la Régente de France toutes les preuves de la mauvaise foi du pape(1), fût-ce qu'il ne pût résister à l'entraînement de ses gens, ou par jalousie du vice-roi, ou par sagacité d'homme de guerre, pour quelque cause que ce fût enfin, ne voulut pas reconnaître la trève et marcha sur Rome. Le cardinal Colonna lui avait, du reste, indiqué le chemin l'année précédente, obligeant Clément VII, déguisé sous le manteau violet de Mgr Giovio, à se renfermer dans le château Saint-Ange, saccageant palais et églises et se retirant ensuite avec un butin de 300,000 ducats.

Le 5 mai 1527, le connétable de Bourbon se présenta devant la ville, et par un trompette il fit intimer à Clément VII de se rendre. Clément ne voulut pas entendre parler de conditions. Bourbon donna l'assaut. Or, comme la canaille, qui le suivait pour piller et non pas pour se battre, le secondait mollement, Bourbon saisit une échelle et commença à leur donner l'exemple. Sur

(1) Je trouve sur la trahison du connétable de Bourbon cette dépêche des ambassadeurs Corsini et Jeronimo auprès de l'Empereur, en date du 6 octobre 1523, de Ognuño (!) : « Il y a *longtemps* qu'entre cette Majesté et Bourbon s'est liée une secrète intelli« gence qui devra se démasquer à un temps déterminé, avec une « promesse de grand État ou de parenté, et quoique la chose se soit « découverte avant le temps fixé, il ne paraît pas que Sa Majesté « doive négliger une telle occasion et abandonner un tel ami. Et « l'on nous annonce que, en entrant en France, monseigneur Phi« libert se déclarera en faveur de César — *si scovrira.*» — Arch. di Firen, ad ann. Corris. della Signoria.

les murs, d'autre part, il y avait un homme enragé qui, voyant ses compagnons se disposer à quitter leur poste, leur disait : « Puisque vous m'avez conduit ici, il faut faire quelque chose en homme. Et tourné mon arquebuse, raconte-t-il dans ses mémoires, où je voyais un groupe de combattants plus épais et plus serré, je visai au milieu, et principalement à un homme qui s'élevait au-dessus des autres... Me tournant immédiatement à quelques-uns, je leur ordonnai de faire feu... et cela exécuté par deux fois, je me penchai adroitement sur les murs et je vis au milieu d'eux un tumulte extraordinaire : c'est que de ces coups que nous venions de tirer nous avions tué Bourbon, et c'était proprement celui que j'avais vu s'élever sur les autres. » L'homme qui avait tué le traître français était Benvenuto Cellini. Qui ignore le reste? Le sac de Rome est une tache ineffaçable dans l'histoire de ceux qui le provoquèrent et de ceux qui l'accomplirent. Rien ne fut épargné. Où reculait le catholique s'avançait le luthérien; où, par un sentiment d'égard à l'âge ou au sexe, l'Italien ou l'Allemand s'arrêtait, l'Espagnol fondait comme une orfraie. « On lia, disent les historiens de Frundsberg, à plusieurs cardinaux, évêques et prélats les mains derrière le dos et on les mena par les rues jusqu'au moment où ils payèrent leur rançon. On pilla les églises et les couvents, on prit les vases sacrés et les ornements d'église... et l'on fondit tout. Les couvents furent enfoncés avec violence et saccagés, les tombeaux violés. On arracha jusqu'à l'anneau d'or du cadavre de Jules II. Ces excès furent commis par les Espagnols et par les Italiens; les Espagnols surtout se déchaînèrent à de grands excès contre les femmes et les jeunes filles, sous les yeux mêmes de leurs parents et de leurs amis. Les Allemands se contentèrent de manger et de boire

Digitized by Google

et de mettre des contributions modiques; mais les soldats n'avaient plus de frein, n'ayant plus de chefs (1). » Les lansquenets mettaient les chapeaux des cardinaux; s'habillaient de longues soutanes rouges et parcouraient ainsi la ville, sur des ânes, pour s'amuser et plaisanter; outrageaient jusqu'aux cadavres; appelaient un curé avec le viatique pour communier un âne malade; jonchaient les écuries de bulles; faisaient la cuisine sous les fresques de Rafaello, dont les élèves prenaient la fuite, ainsi que Sansovino, Polidoro de Caraveggio, Telesio; obligeaient Peruzzi à faire le portrait de Bourbon tué; tuaient Fabbio Calvi et Marco Denti... Anne de Montmorency volait les tapis de Raphaël. Balbo, Vénitien, avait prédit juste en disant à Clément VII : « Fabius Maxime, en temporisant, sauvait la république; vous, par la même tactique, perdez Rome et l'Europe. » On calcule qu'il fut pris pour dix millions en or, objets d'or et d'argent et bijoux, et que les taxes dépassèrent de beaucoup cette somme. En général, les plus maltraités furent les riches, par avidité; les femmes, les religieuses surtout, par luxure; et les prêtres, par moquerie. Brantôme rapporte que « tel soldat allemand et capitaine se trouva qui avait une chaîne et la portait enfilée de soixante-dix testicules de prêtres (2). » Et en fait de reliques sacrées, qui furent toutes profanées, volées ou dispersées, on ne respecta pas même le très-saint et très-miraculeux prépuce de Jésus-Christ, dont l'évêque espagnol Sandoval raconte minutieusement les aventures (3). Ces atrocités durèrent sept

(1) Hist. de MM. George et Gaspard de Frundsberg, fol. 114, 6 et suiv.

(2) Brantôme, cap. *Étrang.*, dis. XXX.

(3) Sandoval, *Hist. del Emperador Carlos V*, lib. XVI.

Digitized by Google

mois. Le pape et treize cardinaux restèrent prisonniers. Charles V espérait pouvoir les tirer en Espagne, amoindrir la papauté, baisser le temporel « et envoyer le pape, dit Varchi, chanter des messes à Saint-Jean de Latran, comme jadis. »

A la nouvelle de la prise de Rome, les Florentins, qui visaient l'occasion pour se délivrer des Médicis, se reconstituèrent en république. Le gonfalonier Carducci proposa de nommer Jésus-Christ roi perpétuel de Florence, et la proposition mise au scrutin, le candidat divin fut élu, mais avec vingt votes contraires (1)! Les *anarchistes* sont toujours et partout les mêmes! Il prit le titre de « Jésus-Christ, roi du peuple florentin, élu par décret du peuple et du sénat. » Le 2 juin 1527, on se réunit à S. Maria del Fiore pour en rendre grâces à Dieu.

Ce coup d'État de son divin commettant attrista Clément VII plus amèrement que la prise de Rome et sa dure captivité. *Tu quoque, Christe!* Aussitôt sorti du château Saint-Ange, après sept mois de prison (2), les ambassadeurs de France et d'Angleterre se présentèrent à Clément, à Orvieto, pour lui faire ratifier la ligue conclue à Mantoue entre les républiques de Venise et de Florence, la France, l'Angleterre, les ducs de Milan et de Ferrare et le marquis de Mantoue contre Charles V. Clément ne refusa pas : il les trompa; car, tandis qu'il donnait des paroles et des promesses aux alliés, il signait, le 20 juin 1529, le traité de Barcelone avec Charles V, par lequel Clément VII promet-

(1) Segni, *Istorie Fiorent.*, lib. I.

(2) Il se sauva déguisé, ne pouvant payer l'énorme rançon qu'on lui demandait. Il mit à l'enchère cinq chapeaux de cardinaux pour cent mille écus et ne trouva pas d'acheteurs.

tait à Charles V l'investiture du royaume de Naples, sans tributs, et la couronne impériale; et Charles assurait à Clément la restitution de toutes les villes prises à l'Eglise par les Vénitiens et le duc de Ferrare, un arbitrage sur le sort du duc de Milan et la restauration de Florence sous la domination d'Alexandre de Médicis, lequel épouserait en outre Marguerite, fille naturelle de Sa Majesté. Le roi chevaleresque François I[er] eut l'infamie d'accéder à ce traité et sacrifia tous ses alliés. Il avait assuré jusqu'à la dernière heure à l'ambassadeur florentin Carducci « qu'il fallait le considérer comme un homme sans honneur s'il manquait à la ligue, et Montmorency ajoutait comme un traître. » Mais à la fin il ôta son masque, et Montmorency déclara : « Vous voulez donc empêcher la restitution des enfants de France en otage à Madrid? faites attention qu'au lieu d'un ennemi vous n'en ayez deux (1)! » Charles V descendit alors en Italie. Il traita avec tous les États italiens, sous la pression de ses armées, et obtint toutes les conditions qu'il lui plut de leur imposer. Il ne refusa d'entendre que Florence. Le pape chauffait son ressentiment, et, plus que le pape, la liberté. En sorte que, à mesure que les troupes impériales quittaient les États avec lesquels César venait de signer la paix, on voyait se concentrer autour de Florence ces bandes de sacripants qui, pendant trente ans, avaient désolé l'Italie.

Charles V fut couronné à Bologne (2) de la cou-

(1) Voir cette étrange négociation dans la correspondance de cet ambassadeur dans les archives du marquis Capponi : Florence. Une dépêche termine par ces mots : « Sara una perpetua memoria alla citta nostra e a tutta Italia, quanto sia da prestar fede alle leghe, promissioni e giuramenti francesi. »

(2) Voir sur ce couronnement *Arch. Stor. de Fir.*, vol. XVIII.

ronne de fer et de la couronne impériale, et il fut le dernier, avant Napoléon, qui vint attrister la Péninsule de ce spectacle. Puis, au commencement d'avril 1530, il repartit pour l'Allemagne. Après la lugubre iliade des guerres stériles avec la France, il laissait l'Italie entièrement subjuguée (1). « Il n'y eut plus d'Italie indépendante, s'écrie Sismondi, et ce peuple, qui avait si longtemps occupé l'histoire par ses hauts faits, ses vertus, ses talents et sa politique, avait cessé d'exister comme nation. » Il ne restait que Florence, laquelle brilla un instant encore comme une étoile divine et s'éteignit.

Menacés par les forces réunies de l'Eglise, de l'Empire, de l'Espagne, des Deux-Siciles, — quarante mille hommes, dès les premiers jours, — les Florentins, peu faits aux armes, les prirent tous et s'apprêtèrent, sinon à vaincre, du moins à sauver l'honneur et à tomber avec gloire. Le prince d'Orange, malgré le conseil de sa mère, qui prévoyait sa fin, commandait les bandes impériales que le pape avait absoutes de l'extermination de Rome pour les encourager à celle de Flo-

---

(1) Nicolas Carew et Richard Sampson, ambassadeurs d'Henri VIII, se rendirent, eux aussi, à Bologne, et voici ce qu'ils écrivaient sur le pays qu'ils traversèrent: « On n'a jamais vu dans la Chrétienté une désolation pareille à celle de ces contrées. De bonnes villes détruites et désolées : en plusieurs endroits on ne trouve de viande d'aucune sorte. Entre Vercelli et Pavia, dans un trajet de cinquante milles, jadis embelli des plus belles vignes et des plus beaux champs du monde, tout est désert : nous n'avons rencontré ni un homme ni une femme pour travailler la terre, ni âme vivante, excepté dans un endroit, trois pauvres femmes qui glanaient quelques grappes de raisin oubliées. Vigevano, jadis gros bourg avec un château, est un désert aujourd'hui. Pavia fait pitié. Dans les rues, les enfants pleuraient en demandant du pain et mouraient de faim: Tout cela, c'est l'œuvre des Français autant que des Impériaux. Lautrec dévaste partout où il passe. » *State papers.*

rence (1) ; et ces bandes, voyant la ville du sommet des Apennins, s'écriaient : « Florence, apprête tes brocarts; nous venons te les acheter à mesure de piques (2)! » Les Florentins avaient envoyé des ambassadeurs au pape pour traiter. Clément VII les excommunia, lui qui n'avait pas même trouvé un brin d'anathème pour les saccageurs de Rome ! Puis il demanda la ville à discrétion. Le peuple, réuni en assemblée générale, décida que la république devait plutôt sacrifier la vie et les subsistances dans les batailles que l'honneur et la liberté par les traités. Tous les alliés avaient abandonné Florence, les Vénitiens eux-mêmes, que la cause de la liberté et de l'indépendance de l'Italie aurait dû le plus intéresser. Malgré cela, la noble ville ne déclina pas la guerre. Elle blinda les murs de mille huit cent sacs de laine ; elle ramassa treize mille hommes ; et la fortune lui sourit dans tous les faits d'armes. Francesco Ferrucci surtout fit de ces miracles que le seul sentiment de la liberté peut inspirer, éclairer, rendre possible. Il conseilla même de faire une pointe sur Rome, comme avait fait le cardinal Colonna, et de s'emparer du pape. La Seigneurie trouva le projet et l'exploit trop hardis, et les rejeta. La Seigneurie condamnait Florence. Il manqua à la république cette farouche dictature de génie qui sauva la France trois siècles plus tard. Cependant, même en dehors du coup de main sur Rome, la guerre eût réussi sans la trahison de Malatesta Baglione, — cadeau de François Ier, lui aussi. Lorsque le prince d'Orange s'éloigna du camp

(1) Varchi, *Stor. di Firenz*, 10.

(2) Clément VII disait des Florentins : « Ils ne résisteront point à la vue de la destruction de leurs petits jardins. — *Non reggeranno a vedersi guastare i loro orticini*.

pour aller à la rencontre de Ferruccio à Gavinana, Baglione refusa d'attaquer le reste de l'armée, de l'accabler et de terminer la guerre (1). Le prince d'Orange fut tué, et Ferruccio, après avoir tenu tête à des troupes trente fois supérieures aux siennes, après avoir été criblé de blessures, tout mourant qu'il était, fut poignardé par un traître calabrais (2). Cette mort fut pour les Florentins plus qu'une perte ; elle fut un désastre, une déroute complète.

Ferruccio était un de ces types que la nature se montre extrêmement avare à créer. L'Italie italienne n'en compte que deux : lui et Garibaldi ; et même Ferruccio était plus complet. Car il réunissait tout en lui : la prudence de Fabius, la rigidité de Caton, l'amour de la liberté de Brutus, le génie de César, l'instinct, l'instruction, et cette puissante conception politique, qui manque à Garibaldi... Dans le ciel italien s'étaient concentrées les étincelles de tous les génies pour former cette dernière foudre. Il éclaira, il frappa, il s'évanouit (3).

Après ce désastre, Baglione consigna Florence à l'ennemi, cette ville sublime qui pendant onze mois, pour sauver cette liberté si souvent usée au service des papes, par un pape étranglée, avait souffert toutes les

(1) Le doge de Venise disait : « Ha venduto il sangue di quei poveri cittadini oncia a oncia e si e messo un cappello del maggiore traditore del mondo. »

(2) Dans un bal chez le duc d'Urbino, ce Maramaldo engagea à danser la fille de Silvestro Aldobrandini. La jeune fille le repoussa en s'écriant avec horreur : « Ni moi ni aucune femme italienne qui ne soit tout à fait dévergondée ne touchera jamais la main— *non farà mai cortesia* — à l'assassin de Ferruccio ! »

(3) Voir dans l'*Archivio Storico* les lettres admirables de Ferruccio que mon savant ami M. Monzani a retrouvées, coordonnées et illustrées d'une introduction splendide.

Digitized by Google

horreurs de la famine (1), de la peste, de la misère, de la guerre, le sacrifice de ses richesses et de ses joies, et toute espèce de taxes, toute espèce de douleurs, tué au pape quatorze mille mercenaires, perdu huit mille de ses enfants! La Seigneurie avait stipulé un traité qui garantissait la liberté et l'amnistie. Clément VII le viola sans sourciller, et Florence subit le sort d'une ville conquise (2). Beaucoup d'exilés, beaucoup d'incarcérés, tous dépouillés de leurs biens ou épuisés par les impôts, un grand nombre décapités. Et une de ses plus nobles victimes fut le dominicain Benedetto da Foiano, qui, ainsi que Fra Zaccharia da Fivizzano et Fra Bartolommeo da Faenza, avait animé les Florentins à la défense de la patrie. « Après plusieurs mois, réduit à la dernière privation de toutes les choses nécessaires, par ordre de Clément, il lui fut aussi retranché cette bouchée de pain et cette gorgée d'eau qu'on lui avait laissés, à cause de quoi, non moins de saleté et de souffrance que de faim et de soif, le malheureux Benedetto mourut misérablement. » Il offrait d'écrire un livre contre Luther : le pape le repoussa.

VIII

Clément VII vécut encore quatre ans après la sépulture de l'Italie, et il ne les gaspilla point. Il extermina ses ennemis par tous les moyens; il approuva et

(1) Les chats valaient gros, les rats servaient aux repas ; dans les festins on mangeait de l'âne, et même on avait honte du bonheur d'en avoir pu manger ! — Nardi.

(2) Clément VII fit briser même la cloche qui avait appelé le peuple au suffrage universel et sonné le tocsin. — Varchi.

légitima les actes infâmes de son fils, le duc Alexandre (1); il s'empara par trahison de la république d'Ancône et en condamna à mort les magistrats; il supprima la république d'Arezzo, qui l'avait aidé avec zèle à reprendre Florence. Puis, sans remords, sans regret, sans voir le sang citoyen qui ruisselait de ses mains, sans tourner le regard vers cette pâle statue de la Liberté qu'il venait d'enfouir dans un *in pace* de l'inquisition, dont il mura la porte; sans voir ce farouche fantôme de l'Italie qui, drapé de nuages rouges, la bouche crispée d'un rire satanique, piétinait sur les crânes de saint Pierre et de saint Paul, et les enfonçait dans une mare de sang et de boue... le 25 septembre 1534, à dix-huit heures, *pituita suffocatus*, il mourut.

« Les Romains ont fait contre le pape Clément VII toutes les démonstrations que l'on pouvait faire contre le plus misérable prince du monde, après avoir détruit la maison de Pietro Strozzi, son ami. Son tombeau a été brisé toutes les nuits et souillé de mille ordures, — *mille porcherie*, — en sorte qu'il a fallu le refaire et le repeindre tous les matins, et il a fallu aussi faire creuser sur le marbre les paroles de son tombeau, car on les chan-

(1) Il tâtonna d'abord sur la forme du Gouvernement à donner à Florence, et craignant que Charles V n'eût pas donné l'investiture de la principauté absolue qu'il pensait ériger en faveur de son fils Alexandre, il voulait conserver les formes de la liberté, en corrompant le peuple par les plaisirs ainsi qu'avait fait Laurent. Puis, rassuré sur l'Empereur, Clément songea à établir un gouvernement, comme il disait à Nerli, où le peuple et la maison des Medici eussent à courir les mêmes dangers, afin de ne plus renouveler ce qui était arrivé en 1494 et en 1527, quand les Medici furent expulsés, et les citoyens leurs complices, *che godevano i comodi delle stato, restarono in casa loro*. Maintenant il fallait faire les choses en sorte que *dovendosi perdere lo stato noi ed essi ne andiamo tutti in compagnia*. — Nerli.

geait toutes les nuits : Où on lisait : *Clementi VII pontifici maximo, cujus invicta virtus sola clementia superata est,* on écrivait : *Inclementi VII pont. minimo, cujus victa virtus sola avaritia superata est.* Et on a mis des gardes au tombeau (1). »

La seconde période de la politique des papes est close. L'Italie est terrassée. Dieu avait créé l'unité du sol ; l'unité du sol, celle du peuple ; le peuple, celle de l'âme. Les papes ont outragé l'œuvre de Dieu et du peuple. En fondant la monarchie papale, l'unité du sol fut brisée ; en appelant sans pitié l'étranger, l'unité du peuple fut écrasée ; en allumant le bûcher de l'inquisition, et en élevant à la grandeur de dogme, par le concile de Trente, le servage et le silence, nous verrons les papes s'acharner à écharper l'unité de l'âme. Innocent IV avait tué l'unité. Clément VII vient de tuer l'indépendance. Paul IV va souffler dans les flammes qui doivent dévorer la liberté jusque dans les derniers et plus cachés replis de l'esprit.

Nous commençons l'inventaire d'un cimetière.

Selon la physiologie de l'humanité, esquissée dans l'introduction de cette histoire, la phase de la conscience est ici complète. L'Italie a épuisé tous les calculs, toutes les combinaisons, tous les artifices, pour se constituer indépendante de l'étranger, pour repousser

---

(1) Dépêche de Gregorio Casale, protonotaire, au duc de Rochefort, en date de Rome, le 15 octobre 1534. — Rolls Buildings. — Londres.

Digitized by Google

les barbares au delà des Alpes. Mais ni les armes, ni la diplomatie, ni les sacrifices ne lui ont servi. Elle n'a pu avoir une vie propre et rester maîtresse d'elle-même, chez elle. Tant que l'Italie sut tenir les papes au delà des monts, au delà des monts se tinrent aussi les empereurs. Ils ne se montrèrent dans la Péninsule que rarement, non pas comme une force, comme un droit ou comme une autorité, mais comme une comète sinistre, comme une menace contre les peuples et les États qui regimbent, comme une dérision ; et toujours pour servir d'instrument à ceux qui contestaient l'indépendance. Le pape, sous l'impulsion des puissances étrangères, revint enfin, et la guerre contre l'émancipation italienne éclata avec beaucoup plus de violence. Contre l'insurrection des villes de Romagne se dressèrent le cardinal de Genève et ses bandes de goujats étrangers ; contre Matteo Visconti, Ladislao, Stefano Porcari, Cesare Borgia, s'organisèrent les coalitions pontificales de Clément V à Clément VII ; contre Venise, la ligue de Cambrai ; contre Florence, le traité de Barcelone et le couronnement de Bologne. Partout où deux mains de princes italiens se serrèrent pour résister aux ultramontains, la main d'un pape s'interposa comme une plaque de fer rouge et les sépara. Les Espagnols, les Français, les Suisses, les Allemands étaient nécessaires au vicaire du Christ pour maintenir sa suprématie sur les autres États; pour accabler Venise, Milan, Florence, Gênes; pour consolider sa suzeraineté sur Naples ; pour élever une principauté à sa famille. Le pape n'apaisait pas la discorde, ne rassemblait pas autour de lui les peuples et les princes. Roi jaloux et impuissant au milieu d'alliés forts, inquiets, avides, le pape n'usa pas de l'autorité morale qui le plaçait au premier rang, mais de la force,

Digitized by

que, par sa constitution organique, il ne possédait pas en propre et ne pouvait demander qu'aux princes ultramontains — *uniquement*.

Soutenue par le plus puissant de ces États, la papauté temporelle ne prévaudra désormais plus jamais, mais elle ne périclitera pas non plus ; car l'étranger mettra obstacle à toute absorption des États de l'Église par un État voisin et maintiendra l'équilibre. La papauté se contentera désormais de cela, persuadée irrémissiblement de l'aversion implacable de l'Italie pour sa domination. L'Italie n'existera plus; mais saint Pierre restera avec un État déterminé, que ni le roi de Naples ni les républiques de Toscane ou de Venise ne pourront plus happer. L'Italie n'existera plus; mais il restera des Etats italiens infiniment petits, arbitrairement gouvernés, sous l'impulsion politique de l'Espagne ou de l'Autriche, sans initiative dangereuse et sans cette liberté qui aurait troublé le repos des pachas de Rome et mis en danger princes indigènes et princes étrangers. L'Italie n'existera plus, mais la monarchie temporelle des papes est assurée.

Pour consolider cette dictature de l'étranger, à l'ombre de laquelle saint Pierre fera désormais ses *siestes*, il avait fallu exproprier l'Italie, l'épuiser, en faire une solitude sous le soleil de la vie et de l'esprit et convoquer à cette œuvre d'anéantissement tous les sacripants de l'Europe. Aidés par la famine, ceux-ci dévorèrent l'Italie, se dévorèrent entre eux ; et la peste, glanant sur le tout, les dévora tous. Charles V, le Gargantua qui survécût, pesa de tout le poids de l'Espagne et de l'Allemagne sur cette lande déserte et désolée. L'Italie, brisée, ne pourra plus résister à l'action de deux nations compactes, d'un gouvernement monarchique solidement basé, de ses princes, de son pape,

Digitized by Google

qui n'avaient plus rien de national, pas même leurs petits États, devenus provinces étrangères. Et pire encore: si ces États italiens ne veulent pas graviter vers l'Espagne ou vers l'empire, ils n'auront d'autre rotation possible qu'autour de l'axe de Rome. Or c'était à cela qu'en définitive, la papauté s'était résignée. Vassale de César, mais aussi copartageante écoutée dans le trafic du peuple italien!

La seconde période de la démolition de l'Italie est donc achevée. Pas d'unité, pas d'indépendance. L'Italie entre dans la troisième phase de son existence, — dans la phase du sentiment, — c'est-à-dire de l'aspiration *par la liberté*, vers le paradis qu'elle a perdu,—les deux pôles de la vie d'un peuple : l'indépendance et l'unité.—L'Italie va travailler à la reconstruction rationnelle de la famille humaine—instinct vague d'un inconnu que l'esprit rêve et qui occasionnera les conspirations individuelles, la maçonnerie, le carbonarisme, l'anachronisme des républiques grecques en la république de l'Italie cisalpine et parthénopéenne; l'instinct qui produira Tasse, Vico, Filangieri, Verri, Mario Pagano, Alfieri, Botta, Romagnosi, Giannone, les néo-catholiques Balbo, Cantu, Manzoni et Gioberti, et puis Guerrazzi, Mazzini, Guisti, Garibaldi et Cavour. La jeunesse et la virilité de l'Italie sont consommées. Les époques des nobles instincts, des forts sentiments, des calculs savants, des combinaisons politiques et diplomatiques pleines de vitalité, s'en sont envolées. Nous entrons dans les rêves indéfinis d'un âge mûr désabusé, dans les velléités confuses, dans les égarements d'une caducité précoce. L'Italie est désormais comme un corps dont les membres n'ont d'autre centre commun de vie ni d'autre connexion que cette force unique qui enveloppe et anime le monde et qui des variétés de l'infini forme

Digitized by

l'unité du cosmos moral. Cette force était l'aspiration vers ce point lointain et radieux qui tremblotait dans un ciel profond comme le ciel de l'Orient,—l'avenir idéal de l'unité et de l'indépendance. Là où la force et la sagacité n'avaient pas atteint, où le bras et l'esprit avaient sombré, le cœur s'élançait, il débordait, mais en couvrant ses battements de silence.

Adieu donc, ô Italie ! ironie irrévérencieuse de Dieu, qui créas en toi tout épique et lumineux, excepté l'homme. Subis ton martyre, condense tes spasmes ; ton sang, comme celui du Christ, sera sang de rédemption ! Adieu, Prométhée divin des peuples venus des Alpes et des mers lointaines pour tordre tes entrailles, à toi qui, avec tes arts et ta science, leur avais donné la vie de l'âme et enseigné la route du ciel ! Adieu, étoile de la liberté, qui vas te plonger dans l'éternelle lumière de Dieu pendant trois siècles encore ; adieu, étoile de la liberté italienne, qui, soit que tu te couches, soit que tu te lèves, portes toujours renfermé dans ton sein les destins de l'humanité et marques une nouvelle phase dans sa vie. Tu es comme l'étoile de Bethléem : lorsque tu te montres, tu annonces le Messie ; lorsque tu disparais, tu indiques le départ des rois. Crois en toi, ô Italie ! comme nous y croyons ; l'oïdium des satisfaits et des corrompus disparaîtra : la Pentecôte des nations approche.

A Clément VII succéda Paul III.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

Pages

AVERTISSEMENT. 1

INTRODUCTION

I

LE PAPE. — I. Nature de la papauté. — II. Travail de la transformation de la papauté. Sa suprématie sur le concile; sur les patriarches de Constantinople. Progrès de siècle en siècle. Papauté au XII^e siècle. Le monde est son fief. — III. Les cardinaux. Les cardinaux au XVI^e siècle selon les ambassadeurs de Venise et Philippe II. — IV. Vicissitudes du droit électoral des papes — jusqu'à Innocent II. — V. Origine du conclave. Le conclave; les bulles qui l'ont constitué : jugé par l'orateur vénitien Moccenigo. — VI. Art de faire le pape. Les factions du conclave. Les pratiques. — VII. Physiologie du cardinal papable; sa conduite; ses aventures : exemples. — VIII. Le cardinal papable de l'avenir; sa conduite. — IX. Les cardinaux chefs. Physionomie du cardinal neveu et du chef de faction. Exemples. Tactique. Évolutions. — X. Synthèse psychologique du cardinal neveu. Le cardinal protecteur. Le cardinal prince. — XI. Conduite du cardinal prince. Sacré collége des siècles passés; de l'actuel. — XII. Les cardinaux dépendants;

Pages

les créatures; conduite du cardinal électeur; précautions et dangers. — XIII. Les conclavistes; leurs qualités morales et physiques. Ils font le pape. — XIV. Le conclave jugé par le cardinal de Burgos au XVIe siècle; par le ministre de Sardaigne à Rome au XIXe. Caractère de la papauté à ses différentes phases. — XV. Transfiguration du cardinal en pape. Cérémonies. Couronnement. Cavalcade à Saint-Jean de Latran. — XVI. *Papam habemus*. Qui est le pape d'après les ambassadeurs vénitiens et les cardinaux Commandoni et Burgos. Prix des cardinaux en conclave. — XVII. Action de la papauté sur le monde. Deux phases de l'histoire de la papauté. Relations de la papauté avec l'Italie. Le pape se trouve en face de l'Italie. 9

II

L'ITALIE. — I. Qu'est-ce que l'Italie? Comment a-t-elle été considérée? L'histoire écrite et l'histoire latente. L'indigénat. Les immigrations. Résistance occulte de l'indigénat. Esprit de nationalité. — II. Les évolutions historiques de l'indigénat. Rome. L'Italie a deux couches d'habitants. L'indigénat reste païen. La papauté hérite de la résistance de Rome. Manifestations de l'indigénat. — III. Les invasions barbares et l'indigénat. Autonomie de la papauté et de l'indigénat. Leur hostilité et incompatibilité permanente. — IV. Théorie générale de la dynamique de l'histoire et ses phases. — V. Le christianisme. Choc du devoir catholique et du droit italien. Asphyxie morale de l'Italie : réaction. — VI. L'Italie après Constantin. La papauté et les barbares. Amalgame des Lombards et de l'indigénat. L'Italie après les Francs. — VII. Charlemagne et sa mission. Il crée la papauté qui relève de l'empire. . 91

III

LA GENÈSE DE LA PAPAUTÉ. — I. Les papes des IXe, Xe et XIe siècles. Caractère de la papauté à cette époque. — II. Protestation de l'indigénat contre la papauté. Théodora, Marotie; leurs portraits. — III. Crescentius. Les empereurs d'Allemagne et l'Italie. Stéphanie. — IV. Conditions de l'Italie au XIe siècle. Sa constitution sociale, politique, économique et morale. — V. Constitution du clergé à la même époque. Féodalité ecclésiastique. Son action sur

Digitized by Google

la masse nationale. — VI. Situation de la papauté à l'apparition d'Hildebrand. — VII. Caractère d'Hildebrand. Son parallèle avec Napoléon. — VIII. Caractère de la réforme de la papauté. Ses effets sur le clergé et sur l'Europe. — IX. Grégoire VII. Son ascension, sa chute. — X. Transformation de la papauté. La papauté qui relève d'elle-même. Apogée de son autorité. Elle se dresse en face de l'Italie. L'Italie, relevée du contre-coup catholique, en face de la papauté. — XI. L'Italie ressuscitée. Les trois phases de l'action de la papauté contre l'Italie. Réaction de l'Italie. Résultat de cette lutte de quinze siècles. La papauté dans les coulisses. Histoire du duel de la papauté et l'Italie. 129

LA PAPAUTÉ ET L'INDÉPENDANCE

I

CONDITIONS DE L'ITALIE A LA FIN DU XIV[e] SIÈCLE. — OPPOSITION. — I. Division géographique de l'Italie au commencement du XV[e] siècle. Venise. — II. Les républiques de la Toscane et de Gênes. — III. Les États de l'Église. — IV. Les villes lombardes. — V. Les États piémontais. — VI. Naples et Sicile. — VII. État général de l'Italie. — VIII. L'aristocratie. La bourgeoisie. Le peuple. Vicissitudes de leurs luttes. La bourgeoisie est le champ d'action de la papauté. — IX. Le peuple italien résiste à l'action de la papauté. L'histoire du *peuple* italien est à faire. Révélation constante de l'indigénat. Transformation des moyens dans l'attaque contre l'Empire et la papauté. Le but de l'indépendance se substitue à celui de l'unité. Action de l'indigénat. — X. L'Italie morale aussi active que l'Italie politique. Doctrines théologiques hétérodoxes des Italiens dès le XI[e] au XV[e] siècle. Papes idolâtres et hérétiques. L'Église nationale frondeuse contre la doctrine officielle. XI. Les hérétiques italiens. — XII. Continuation de l'opposition théologique des Italiens. — XIII. Opposition de la pensée italienne sous toutes ses formes. 181

II

CONCILE DE CONSTANCE. — I. Spectacle splendide de cette réunion. Fuite de Jean XXIII de Constance. Comment il reçoit les envoyés des Pères du concile. Jean suspendu et fait prisonnier. — II. Entrevue de Jean XXIII avec le cardinal Colonna dans la prison.

Digitized by Google

Pages

Vie, doctrines, gestes de ce pape. Jean abdique. Côme de Médicis le vola-t-il? — III. Sentence du concile contre Jean XXIII. Conduite des deux autres papes contemporains. Supplice de Jean Huss et de Jérome de Prague. Élection de Martin V. Ce qu'il dit à l'orateur de Florence. Œuvres et fin de Martin V. 223

III

PAPES DU XV^e SIÈCLE

EUGÈNE IV. — I. Florence sollicite le concours de Venise dans le conclave après la mort de Martin V. Dépêches de l'orateur toscan à Venise. Négociation de la Seigneurie florentine à Rome. Raisons de l'élection de Condolmieri. — II. Eugène IV. Réaction des Italiens contre ce pape. Réaction de ce pape par ses *condottieri* et contre ses *condottieri*. — III. Eugène IV et le concile de Bâle. Doctrines démocratiques de ce concile. Il élit Félix V. Mort d'Eugène IV. Mot d'Alphonse d'Aragon. 241

NICOLAS V. — I. Conclave après la mort d'Eugène IV. Élection de Thomas de Sarzana. — II. Caractère de Nicolas V. — III. Étienne Porcari. Portrait de ce révolutionnaire. Conspiration qu'il ourdit. Mort des conspirateurs et d'Étienne Porcari. Dernier souffle de la liberté à Rome. Le 9 février 1849. — IV. Fin de Nicolas V. . 253

CALIXTE III. — I. Politique de Florence et de Rome. Instructions données par la république florentine à son orateur à Rome pour le conclave. Dépêches de Rome des orateurs du duc de Milan. Conclave de Calixte III. Détails sur ce conclave par les dépêches de l'agent milanais à Bologne. — II. Chaos de l'Italie, entretenu par la papauté, depuis Calixte III jusqu'à Alexandre VI. Calixte III. Il veut donner Naples à son fils. 267

PIE II. — I. Dépêches du duc de Milan pour les négociations du conclave. Dépêches de son agent de Rome sur les pratiques entamées. Le duc de Milan et le roi de Naples mènent les affaires. Conclave de Pie II : ses péripéties. Dépêche de l'agent de Milan. — II. Pie II. Croisade. Tarif des péchés. Tricherie réciproque avec Louis XI. Pie renie sa conduite, comme cardinal. Sa lettre à Mahomet. Pie incarne la nature collective de la papauté. Compromis des cardinaux après sa mort. 277

PAUL II. — I. Dissidence des cardinaux sur la conduite de Piccolomini, gardien du château Saint-Ange. Noms des cardinaux entrés

Pages

en conclave. Candidats des princes. Élection de Paul II. Il jure de nouveau le compromis. — II. Paul II, devenu pape, viole ce compromis. Doctrine papale à ce propos. Caractère et faits de ce pape. Comment il meurt. 290

SIXTE IV. — I. Négociations préalables au conclave, selon la correspondance diplomatique de Milan. Conclave de Sixte IV. — II. Ce pape, selon Stefano Infessura. Son histoire hideuse. Causes de la conduite de ce pape. 293

INNOCENT VIII. — I. L'ambassadeur de Florence annonce la mort de Sixte IV. Pillage de sa chambre : nudité de son cadavre. — II. Ouverture des négociations. Préliminaires. Dépêches des orateurs florentins et de ceux du duc de Milan et du duc de Ferrare. — III. Attitude de la ligue en face du sacré collége. Opérations du conclave. Dépêche de l'orateur florentin. — Conditions et prix de l'élection du cardinal de Molfetta, Innocent VIII. Dépêches diplomatiques. Portrait de ce pape selon l'orateur de Florence. — IV. Caractère et histoire d'Innocent VIII. Projet de Nero Caponi et de Sixte IV pour assurer l'indépendance de l'Italie, faussé par Innocent, combattu par Laurent de Médicis. Mort d'Innocent. Crime qu'il commit pour guérir, selon Infessura. 304

IV

SITUATION DE L'ITALIE AU XV^e SIÈCLE. — I. Différence de l'Italie du XIII^e et du XIV^e siècle de celle du XV^e. Condition du duché de Milan ; du marquisat de Saluces ; de Gênes ; de Venise ; de Lucques et de Sienne ; de Florence. Caractère de la renaissance des lettres et des arts en Toscane. Naples. La Sicile. Les États de l'Église. — II. Plus de gouvernements étrangers en Italie. L'étranger n'y a plus de base. Rôle de la papauté en cet état de choses. Essence du gouvernement pontifical en cette nouvelle phase ; changement de tactique. — III. Changement de la nature du mouvement italien : l'aristocratie succède à la démocratie. Nouveau système de faire la guerre. Essence de l'Italie au XV^e siècle. — IV. Le peuple ne participe pas à la guerre. Sa raison politique est l'insurrection ; mais il se décourage. La liberté n'est plus la base du système politique italien. Cens des citoyens actifs des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles. Conditions politiques, économiques et sociales de l'Italie à cette époque. Empiétements du gouvernement papal. Le pape en face de l'étranger et des princes indigènes. Gravitation générale de l'Italie vers la simplification et la concentration des États. 321

V

PAPES DU XV^e SIÈCLE

ALEXANDRE VI. — I. Je me méfie de l'unanimité du jugement des historiens contre Alexandre VI. Rodrigue Leusol en Espagne et à Rome. — II. Dépêches diplomatiques sur l'agonie d'Innocent VIII. Préliminaires des opérations du conclave, selon les ambassadeurs des princes italiens. — III. Entrée en conclave. Noms des cardinaux présents. Renseignements donnés sur eux par l'ambassadeur de Venise. Dans le conclave, le rôle des cardinaux change. Dépêches de Valori à la République de Florence. Incident qui déroute tous les plans. Mise de fonds entre Sforza et Borgia. Dépêches de Valori sur les opérations du conclave. — IV. Alexandre VI connaît son siècle : il est en harmonie avec les souverains de son temps. État du catholicisme. La conduite d'Alexandre est un moyen politique. Il étouffe le pape sous le prince. — V. Alexandre étend sur Rome la raison d'État de Venise. Il vise aux nobles et épargne le peuple. Il travaille à l'abolition de la papauté temporelle. Ses vices, raison d'État. Jugement des historiens et de l'ambassadeur de Venise sur ce pape. — VI. Son portrait, ses œuvres, sa signification. — VII. Politique italienne de cette époque : rôle qu'Alexandre y joue. Histoire du temps. César Borgia. Mort d'Alexandre VI. Résumé de ses moyens politiques 341

VI

OPPOSITION. — I. Coup d'œil en arrière sur la papauté. Le génie italien au XV^e siècle continue dans l'opposition à la papauté. Manifestations de l'indigénat. Comment et pourquoi la papauté se transforme. L'indigénat succombe. II. Opposition hétérodoxe de l'Italie du XV^e siècle. Doctrines et noms des théologiens et des canonistes italiens anticatholiques. — III. Savanarola. — IV. La philosophie antichrétienne des Italiens de ce siècle. Noms et théories des philosophes du XV^e siècle. — V. Savants et gens de lettres de cette époque contraires aux doctrines de l'Église. — VI. Les poëtes anticatholiques. La poésie épique : sa signification. — VII. Machiavelli. — VIII. Léonard de Vinci. — IX. Michel-Ange. — X. Les arts en Italie. Théorie de l'art. Paganisme de l'art italien. — XI. Histoire de l'art païen en Italie depuis Giunta de Pise

Digitized by Google

Page.
au XIII^{e} siècle. La peinture se modèle sur la sculpture. Giotto. Première école florentine jusqu'à Masaccio. — XII. Naturalisme de l'école florentine. Masaccio. Frate Angelico. Fra Filippo et Cosimo Roselli. Benozo Gozzoli. Lo Zingaro. Squarcione. Signorelli. Perugino. Mantegna. Leonardo. — XIII. Le naturalisme de l'école florentine envahit l'école vénitienne. Bellini. Giorgione. L'*Assomption* du Titien. Le Véronèse. Correggio. Andrea del Sarto. Francia. —XIV. Qu'est-ce que la madone pour les peintres italiens? Qu'est-ce que le Christ? La religion en peinture. — XV. Garofalo. Le Ghirlandaio. Albano. Guercino. Reni. Caracci. Domenichino. Le Spagnoletto. — XVI. Raffaello. — XVII. L'art ne pouvait être que païen en Italie. Le christianisme et l'art. Michel-Ange est le seul peintre religieux en Italie. — XVIII. Michelangelo : sa signification. Il incarne l'Italie. Le Capitole de l'Italie italienne. . . . 377

VII

PAPES DU XVI^{e} SIÈCLE

PIE III. — I. Dépêches de l'orateur du duc de Ferrare sur la maladie d'Alexandre VI. Dépêches de l'orateur de Florence. Derniers jours du pape. Le Valentino pille le palais. Ce qui advint du cadavre d'Alexandre. Négociations du duc de Valentino avec le Collége. Dépêches diplomatiques sur ces négociations. César Borgia sort de Rome. — II. Négociations préliminaires des cours d'Europe pour l'élection : Dépêches des ambassadeurs sur cette affaire. Renseignements sur les cardinaux donnés par l'ambassadeur de Venise au Sénat. Desseins d'Alexandre VI sur la papauté. — III. Entrée en conclave. Manœuvres du cardinal de Rohan. Il est mystifié. Il fait le pape. Conduite de cette pratique. Élection de Piccolomini, et pourquoi. Sa maladie. — IV. Mort de Pie III. 435

JULES II. — I. Retour du duc de Valentino. Situation de Rome, selon le cardinal Soderini. Négociations des cours d'Europe. Lettre du duc de Ferrare à son fils. Pratiques préalables au conclave. Le cardinal della Rovere. — II. Entrée en conclave. Élection de Jules II. Dépêches diplomatiques sur les promesses qu'il avait faites pour obtenir les votes. — III. Jules II jugé par les ambassadeurs de Venise, Capello et Trevisani. — IV. Caractère de Jules II. — V. Politique de ce pape. Deux phases de cette politique. — VI. Jules II et les Vénitiens. Vues des Vénitiens. Attitude de Jules II. Politique de Venise. Conférences et traité de Cambrai. Conduite de Jules II. Dignité de la République vénitienne. — VII. Malheurs de Venise.

Pages

Coup de génie de sa politique. — VIII. Les alliés se brouillent. Le pape s'accorde avec les Vénitiens. Il rompt avec la France. Jules II fait la guerre en personne. Son alliance avec Maximilien, qui veut être pape. Les Français sont battus. Fin de la seconde phase de la politique du pape. — IX. Jules II veut chasser les barbares de l'Italie. Ses projets. Il meurt. Jugement de ce pape. 457

LÉON X. — I. Documents diplomatiques sur la mort de Jules II. Préliminaires du conclave. Lettre de Maximilien à sa fille sur ses pratiques pour se faire nommer pape. Situation du conclave. Noms des cardinaux présents. — II. Opérations du conclave. Dépêches diplomatiques qui les racontent. Le cardinal de Médicis est nommé. — III. Léon X jugé par les orateurs vénitiens. — IV. Parallèle entre Alexandre VI et Léon. Caractère de ce pape. Jugement des historiens. Léon X pire qu'Alexandre. — V. But de la politique de Léon. Ses manœuvres. Sa rencontre avec François Ier. Il trompe ce prince pressé de se rendre à la conquête de Naples. Politique à double face de Léon. — VI. Politique de Léon envers Charles V. Léon méprise les princes italiens et penche vers les étrangers. Affaires du temps. Causes de la mort de Léon : poison, mal français ou chagrin. Epigramme de Sannazaro. 484

ADRIEN VI. — I. Mauvais état du trésor après Léon X. Esquisse des cardinaux du temps, selon l'orateur de Venise. Comment ils étaient partagés au point de vue de Florence. — II. L'arrestation du cardinal d'Ivrea à Pavie fait échouer Medici. Comment les cardinaux se divisaient en conclave. Leurs manœuvres, selon l'orateur de Florence. Pratiques du cardinal Wolsey. Medici perd l'espoir. — III. Dépêches sur les affaires du conclave. Opérations de l'élection. Listes des scrutins. Revirement dans les partis. Élection d'Adrien Florent. Dépêches. Situation après l'élection, selon l'ambassadeur de Venise. Mauvais effet de cette élection. Arrivée d'Adrien à Rome. — IV. Ce que rapportent sur ce pape les orateurs de Venise — V. Comment il fut reçu. Sa mort. Dépêches des ambassadeurs d'Angleterre à Rome. Pourquoi les Italiens ne goûtèrent pas ce pape. Berni le berne. 512

CLÉMENT VII. — I. Clément VII, selon les historiens. Son portrait. — II. Division des partis avant le conclave. Négociations du cardinal Wolsey : ses dépêches. Candidats des couronnes. Notes des ambassadeurs. — III. Journal du conclave, d'après les orateurs florentins, renseignés par Medici. Dépêches de ces orateurs et de ceux d'Angleterre. Défection des cardinaux français au cardinal Colonna. Celui-ci passe à Medici. Élection de ce cardinal. Dépêches des ambassadeurs anglais et florentins sur les opérations du con-

Pages
clave. — IV. Clément VII selon les orateurs de Venise. — V. Situation de l'Italie à l'avénement de ce pape. Politique qu'il pouvait suivre : celle qu'il suivit. Evénements de l'époque. — VI. Intelligence secrète du connétable de Bourbon avec Charles V, d'après les orateurs florentins. Prise de Rome. Benvenuto Cellini. — VII. Election contestée, par scrutin, de Jésus-Christ comme roi de Florence. Traité secret de Clément VII avec Charles V. François Ier y accède. Siége de Florence. Fin de la république florentine. Ferruccio. Benedetto di Foiano. —VIII. Dernières années de Clément VII. 531

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

PARIS. — IMP. POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

Digitized by Google

PUBLICATIONS DE A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cᵉ, ÉDITEURS

VICTOR HUGO. — *Les Misérables*. 10 vol. in-8.................. 60 »
— *Id.* 10 vol. in-18................ 35 »

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, avec œuvres inédites de VICTOR HUGO, notamment un drame : *Inez de Castro*. 2 vol. in-8. 15 »

COLLECTION DES GRANDS HISTORIENS
CONTEMPORAINS ÉTRANGERS

FORMAT IN-8° A 5 FRANCS LE VOLUME

Auteurs américains

W.-H. PRESCOTT. — *Œuvres complètes*. 17 volumes, comprenant les ouvrages suivants :
— *Histoire du Règne de Philippe II*. 5 vol. in-8.
— *Histoire du Règne de Ferdinand et d'Isabelle*. 4 vol. in-8.
— *Histoire de la Conquête du Pérou*. 3 vol. in-8.
— *Histoire de la Conquête du Mexique*. 3 vol. in-8.
— *Essais et mélanges historiques et littéraires*. 2 vol. in-8.

G. BANCROFT. — *Histoire des Etats-Unis d'Amérique*. 10 vol. in-8.
J.-L. MOTLEY. — *Les Pays-Bas au* XVIᵉ *siècle, histoire de la fondation de la République des Provinces-Unies*. 4 vol. in-8.
— *Histoire de la République batave depuis la mort de Guillaume le Taciturne*. 4 vol. in-8.
WASHINGTON IRVING. — *Histoire et légende de la Conquête de Grenade*. 3 vol. in-8.
— *Vie, voyages et mort de Christophe Colomb*. 3 vol. in-8.
W. EMERSON. — *Les Représentants de l'humanité*. 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Auteurs anglais

SIR ROBERT PEEL. — *Mémoires*. 2 vol in-8.
G. GROTE. — *Histoire de la Grèce*. 15 vol. in-8, avec cartes.
BUCKLE. — *Histoire de la Civilisation en Angleterre*. 3 vol. in-8.

Auteurs allemands

MAX DUNCKER. — *Histoire de l'Antiquité*. 8 vol. in-8.
TH. MOMMSEN. — *Histoire romaine*. 3 vol. in-8.
GERVINUS. — *Introduction à l'Histoire du* XIXᵉ *siècle*. 1 vol. in-8.
— *Histoire du* XIXᵉ *siècle*. 8 vol. in-8.
HERDER. — *Philosophie de l'Histoire de l'Humanité*. 3 vol. in-8.
G. WEBER. — *Histoire universelle*. 10 vol. in-18, à 3 fr. 50 c. le vol.
H. BARTH. — *Voyages et Découvertes dans l'Afrique centrale et septentrionale*. 4 vol. in-8, avec gravures, plans, carte, portrait, chromolithographies, etc. 24 fr.

ETUDES SUR L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ
Par **FR. LAURENT**, professeur à l'Université de Gand

9 forts volumes in-8°, à 7 fr. 50 cent. le volume

Tome Iᵉʳ. *L'Orient*. —Tome II. *La Grèce*. —Tome III. *Rome*. —Tome IV. *Le Christianisme*. —Tome V. *Les Barbares et le Catholicisme*. —Tome VI. *L'Empire et la Papauté*. —Tome VII. *L'Église et la Féodalité*. —Tome VIII. *La Réforme*. —Tome IX. *Les Guerres de religion*.

L'ouvrage sera complet en 12 volumes et s'étendra jusqu'à 1789

DU MÊME AUTEUR : *L'Église et l'État*. 3 vol. in-8. 15 fr.

PARIS — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE BORROWER WILL BE CHARG
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS N
RETURNED TO THE LIBRARY ON
BEFORE THE LAST DATE STAMPE
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
CANCELLED
1981
MAY 2 8 1981
MAY 1956

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 105 524 656

Digitized by Google